



Formes et enjeux de la sociabilité dans les équipes de recherche en sciences humaines et sociales

Séverine Oswald

► To cite this version:

Séverine Oswald. Formes et enjeux de la sociabilité dans les équipes de recherche en sciences humaines et sociales. Sciences de l'information et de la communication. Ecole normale supérieure de lyon - ENS LYON, 2015. Français. NNT : 2015ENSL1016 . tel-01223246

HAL Id: tel-01223246

<https://theses.hal.science/tel-01223246>

Submitted on 2 Nov 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE LYON

THÈSE

en vue de l'obtention du grade de

Docteur de l'Université de Lyon délivré par l'Ecole Normale Supérieure de Lyon

Discipline : Sciences de l'Information et de la Communication

Ecole Doctorale : Education, Psychologie, Information et Communication (EPIC)

Présentée et soutenue publiquement le 30 Septembre 2015

par Mme SÉVERINE OSWALD

FORMES ET ENJEUX DE LA SOCIABILITÉ DANS LES ÉQUIPES DE RECHERCHE EN SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

DIRECTEUR DE THÈSE

M. YVES WINKIN

Après l'avis de

Mme EMMANUELLE LALLEMENT
Mme SARA THORNTON

Devant la commission d'examen formée de

Mme EMMANUELLE LALLEMENT
Maître de conférences, Université Paris-Sorbonne

RAPPORTEUR

M. SAMUEL LÉZÉ
Maître de conférences, École Normale Supérieure de Lyon

EXAMINATEUR

M. ANDRÉ ROBERT
Professeur des universités, Université de Lyon 2

EXAMINATEUR

Mme SARA THORNTON
Professeur des universités, Université Paris Diderot

RAPPORTEUR

M. YVES WINKIN
Professeur des universités, École Normale Supérieure de Lyon

DIRECTEUR

Table des matières

Introduction générale	1
<hr/>	
Partie A : Méthodologie générale	13
Chapitre I : Présentation de la méthodologie adoptée : une question d'angle	15
I.1 L'anthropologie de la communication : mise en place	16
I.1.a) Cadrage théorique initial	16
I.1.b) La recherche d'un modèle de lecture de la sociabilité : essais de couplages disciplinaires	19
I.1.c) L'entrée par les « théories ordinaires » couplées aux outils méthodologiques de l'entretien et de l'observation	21
(i) <i>L'entretien semi-directif à visée compréhensive : un outil de sociabilité privilégié, car proximal</i>	21
(ii) <i>L'observation directe : l'entretien semi-directif devient compréhensif</i>	28
I.2 Anthropologie de la communication et sciences de gestion	36
I.2.a) Essai de couplage disciplinaire réussi entre anthropologie et sciences de gestion-management	37
I.2.b) La théorie de la « coopétition » : présentation historique et définition managériale	40
I.3 Conclusion	42
<hr/>	

Partie B : Sur la sociabilité de forme « cohésive » dans les laboratoires seniors	45
Chapitre II : Justification des choix théoriques par le terrain	47
II.1 Présentation du terrain « grande école » en regard de l'université : une confrontation utile à la contextualisation	48
II.1.a) Analyse théorique de la coopétition : passage en revue de la littérature en sciences de gestion-management	53,
II.1.b) L'ethnographie de laboratoire : passage en revue de la littérature des « <i>lab studies</i> »	59
II.2 L'ethnographie de laboratoire revisitée dans les grandes écoles françaises	62
II.2.a) La grande école française : un modèle historique	63
II.2.b) Le public des grandes écoles : une élite	66
II.3 Conclusion	69
.....	
Chapitre III : Le laboratoire de recherche senior : analyse d'une sociabilité cohésive et coopérative	71
III.1 L'exploration de la structure administrative d'un laboratoire senior	72
III.1.a) Présentation d'un squelette de laboratoire : le cas de SP3	74
III.1.b) La fonction « régulatrice » du squelette administratif pour la sociabilité à SP3	81
III.2 L'exploration <i>in situ</i> d'une équipe d'un laboratoire de recherche : la comparaison entre SL4 et SP3	83
III.2.a) Entre coopération et compétition : analyse d'une réunion de la sous-équipe SEQ-2 à SL4	85
III.2.b) Le point de vue interne de quelques membres de SEQ-2	90
III.3 Conclusion	93

Partie C : Sur la sociabilité de forme « mimétique » mais « générative » des laboratoires juniors	95
--	-----------

Chapitre IV : Une sociabilité et une transmission inter-jeunes pour des chercheurs en herbe	97
--	-----------

IV.1 De la formation à la recherche par la recherche : la place majeure de l'oralité	97
---	-----------

IV.1.a) L'oral ou l'invisible facette de toute sociabilité	98
--	----

IV.1.b) L'aventure des laboratoires juniors	98
---	----

(i) <i>Qu'est-ce qu'un laboratoire junior ?</i>	<i>99</i>
---	-----------

(ii) <i>La réussite de LJHL, un laboratoire plusieurs fois renouvelé</i>	<i>101</i>
--	------------

IV.2 Le passage par l'écrit, une préoccupation des membres	105
---	------------

IV.2.a) le site du laboratoire junior	105
---	-----

IV.2.b) Le carnet de recherche « Hypothèses »	106
---	-----

IV.3 Les séances du laboratoire junior LJHL : la place du débat	109
--	------------

IV.3.a) Séances d'observation dans les murs	114
---	-----

(i) <i>Description de la disposition typique de la salle</i>	<i>116</i>
--	------------

(ii) <i>L'exemple de la séance commune entre le laboratoire junior LJBS et le laboratoire junior LJHL</i>	<i>117</i>
---	------------

(iii) <i>L'exemple de séances mensuelles de format classique, car académique</i>	<i>121</i>
---	------------

IV.3.b) Séances d'observation hors les murs	126
---	-----

(i) <i>Description du cadre de la séance en bibliothèque</i>	<i>127</i>
--	------------

(ii) <i>Description de la séance en partenariat avec un centre de cancérologie ...</i>	<i>129</i>
--	------------

(iii) <i>La vision des participants</i>	<i>131</i>
---	------------

IV.4 Conclusion	136
------------------------------	------------

.....

Chapitre V : Une sociabilité par imitation des chercheurs seniors	139
V.1 Le clair-obscur des relations d'équipe	139
V.1.a) Acteurs et actions du laboratoire junior	139
(i) <i>Présentation de la directrice du LJHL</i>	140
(ii) <i>L'impact de la recherche sur la sociabilité personnelle</i>	147
(iii) <i>L'impact de la recherche dans la sociabilité professionnelle</i>	148
(iv) <i>LJHL, un faire-valoir parmi d'autres</i>	152
(v) <i>LJHL, source de contestation dans l'institution</i>	157
V.1.b) À la recherche de l'étoffe des chercheurs seniors	162
(i) <i>La culture du « jardin à l'anglaise » : la liberté en équipe</i>	163
(ii) <i>Le cadrage professionnel de l'équipe</i>	167
(iii) <i>Le modèle des chefs d'équipes senior</i>	169
V.2 Le regard des étudiants de LJHL sur leur laboratoire	171
V.2.a) Point de vue d'une membre de LJHL ayant étudié à l'étranger	171
V.2.b) Comparaison de points de vue d'« étudiants juniors »	175
(i) <i>Point de vue de l'étudiante junior au profil pluridisciplinaire</i>	175
(ii) <i>Point de vue de l'étudiante junior au profil « scolaire »</i>	177
V.3 Conclusion	178
.....	
Chapitre VI : Le regard des professionnels sur le laboratoire junior : l'aspect génératif de la sociabilité	181
VI.1 Le cas des médecins et artistes membres de LJHL	181
VI.1.a) Point de vue d'une médecin radiologue	182
VI.1.b) Point de vue d'une artiste chorégraphe	187

VI.1.c) Point de vue d'une artiste danseuse	192
VI.2 Le cas d'une expérience corporelle de la recherche : les membres de LJHL à RAMDAM	198
VI.2.a) Pourquoi et comment LJHL à RAMDAM ?	198
VI.2.b) Le partenariat LJHL/RAMDAM : séance de danse corporelle	200
VI.3 Le cas des chercheurs statutaires	203
VI.3.a) Essai de récupération des travaux juniors : émergence d'un nouveau concept, le « convivialisme coopératif »	204
VI.3.b) Retour sur le partage entre sciences dures et SHS	211
VI.4 Conclusion	214
<hr/>	
Partie D : Sur la sociabilité « convergente » et « expansive » dans les instituts de recherche interdisciplinaires	217
Chapitre VII : L'interdisciplinarité académique : une sociabilité « convergente »	219
VII.1 Un terrain « proximal » privilégié, celui de l'institut de recherche senior IDC	224
VII.1.a) L'interdisciplinarité dans la littérature : les SIC comme point de départ réflexif	221
VII.1.b) Présentation de l'IDC : sa place, son rôle	224
VII.1.c) Le cas des séminaires de l'IDC	231
VII.2 L'interdisciplinarité et la transversalité transitive	243
VII.2.a) Le point de vue de l'équipe de direction de l'IDC	244
VII.2.b) Le point de vue « chercheur »	261
VII.2.c) Le point de vue « étudiant »	275

VII.3 Conclusion	283
.....	
Chapitre VIII : L'interdisciplinarité comme terrain d'enjeux sociétaux : une sociabilité « convergente » devenue « expansive »	289
VIII.1 L'interdisciplinarité et la question des catégories scientifiques et socio-professionnelles	289
VIII.1.a) L'interdisciplinarité : un objet controversé dans les publications	290
VIII.1.b) Le « convivialisme », clé d'une sociabilité mixte encore délicate entre sciences dures et SHS	294
(i) <i>L'aspect administratif et politique</i>	294
(ii) <i>L'aspect humain</i>	296
VIII.2 L'interdisciplinarité académique « distale » : l'exportation des travaux de l'IDC	298
VIII.2.a) L'interdisciplinarité « hors les murs » de l'IDC : l'utopie de la communication problématique SHS/sciences dures s'exporte	299
VIII.2.b) Le point de vue des « communicants » sur l'organisation des événements de l'IDC et de l'IRBP	302
VIII.3 L'interdisciplinarité entre homogénéité et hétérogénéité : l'ouverture sociale des laboratoires seniors et juniors	310
VIII.3.a) Animations et fête de la science : la sociabilité élargie traditionnelle des sciences dures	311
(i) <i>La fête de la science</i>	323
(ii) <i>Les stages en lycée</i>	327
VIII.3.b) La nouvelle image du chercheur : entre <i>Homo academicus</i> et <i>Homo numericus</i>	329
(i) <i>Les médias au service d'une sociabilité « expansive » de l'Homo academicus</i>	330
(ii) <i>L'identité d'Homo numericus signe d'une sociabilité « expansive » pour le chercheur</i>	333

VIII.4 Conclusion	340
<hr/>	
Conclusion générale	345
Bibliographie	365
Index nominum	383
Index des sigles	389
Annexe : Grilles d'entretien.....	395

Remerciements

Cette thèse est un bel aboutissement, car c'est un parcours de vie en plus d'être un parcours intellectuel. Pour être parvenue au bout du chemin, je souhaite ici remercier plusieurs personnes au premier rang desquelles, mon directeur de thèse, Monsieur Yves Winkin, pour son encadrement stimulant et ses nombreuses relectures exigeantes, mais toujours pertinentes, de ce manuscrit relativement épais qu'il se plaît à qualifier avec humour de « monstre ».

En second lieu, mes plus chaleureux remerciements à mes deux rapporteurs, Madame Thornton et Madame Lallement pour le temps et l'attention qu'elles voudront bien consacrer à l'examen de ce travail.

Tous mes plus sincères remerciements ensuite à l'ensemble des membres ayant accepté d'être membres de mon jury afin de me permettre de grandir scientifiquement et humainement parlant grâce aux débats à venir lors de la soutenance. Pouvoir bénéficier de l'expérience pluridisciplinaire de Mesdames Thornton et Lallement, mais également de Messieurs Ethis, Robert, Lézé et Winkin est un immense privilège dont je mesure d'ores et déjà toute l'importance pour mon avenir professionnel.

Je souhaite également adresser toute ma reconnaissance à la Région Rhône-Alpes et aux personnes membres de l'ARC 5 pour leur soutien financier (ADR ARC 5 Cultures, sciences, société et médiation) avec un clin d'œil particulier à Madame Le Marec qui a déposé le projet de ma thèse à la Région.

Un remerciement spécial ira aux membres de l'ENS de Lyon qui se reconnaîtront (en particulier, Yanick Ricard et Véronique Vial) parce qu'ils ont su me venir en aide au moment opportun pour me permettre de soutenir dans de bonnes conditions malgré mon absence de rattachement à un laboratoire ENS depuis 2013.

Toute ma sympathie va à l'ensemble des personnes observées et/ou interviewées dans le cadre de mes enquêtes de terrain sans qui rien n'aurait été possible. J'adresse aussi d'amicales pensées à toutes celles et ceux qui, de simples collègues de travail, doctorants comme moi, sont devenus au fil des années de véritables amis. Je pense particulièrement à Marie-Sophie, Frédéric, Chloé, Elmira, Thomas, Nathalie, Elodie et tous ceux qui, s'ils ne sont pas cités ici, ne sont néanmoins pas oubliés. J'ai également une chaleureuse pensée pour ma gestionnaire, Madame Guitoun, dont la gentillesse et le professionnalisme ont été particulièrement appréciables tout au long de ma thèse et surtout dans les moments difficiles. Je tiens également à saluer les amis musiciens de l'orchestre de l'Ecole Guy Candeloro de Lyon 8^{ème} pour leurs intermèdes musicaux extrêmement agréables m'ayant permis de décompresser grâce à d'entraînantes mélodies qui ont rythmé ma rédaction (Ennio Morricone, etc.). Merci à Anthony et à Nicolas.

Enfin, tout mon amour et ma reconnaissance la plus totale à mes parents, surtout à ma mère pour son engagement et son courage, à mon père qui m'a portée et poussée à me dépasser dans le travail comme dans ma vie en général. A ma sœur Magalie qui m'a montré l'exemple et qui m'a toujours encouragée, à mon beau-frère James et à leurs deux enfants, Natasha et Xavier qui me comblent par leur joie de vivre. Je n'oublie pas mon Yannis qui a touché mon

cœur et qui m'a soutenue sans relâche, patiemment avec tendresse et amour, durant ces années capitales. Sans la présence de ces derniers membres de ma famille et de leur indéfectible soutien, cette aventure n'aurait pas été aussi riche. Grâce à eux, l'histoire sans fin qu'est tout doctorat ne fait que commencer ce 30 septembre 2015.

Pour terminer ces remerciements, je dédie cette thèse à ma très chère grand-mère maternelle, Jeanine Kaluza-Mordacci qui, par sa vie exemplaire semée d'épreuves, m'a transmis son courage, sa force, son amour, son goût de l'effort, du travail accompli, et surtout son goût pour l'écriture proche du réel. Etre auprès des gens est la seule façon d'apprendre à les connaître, à les comprendre et donc à les écrire dans leur vérité.

Avertissement relatif à l'anonymat

J'ai essayé dans cette thèse sur la sociabilité dans les équipes de recherche en SHS dans le milieu « grande école » de respecter le plus possible l'anonymat des lieux et des personnes mobilisées dans et par l'enquête. C'est pourquoi, l'ensemble des éléments qui suivent ont été anonymés.

Au niveau de l'anonymat des personnes, il est possible de se reporter à un index nominum facilitant l'identification des personnes renommées relativement à leur formation professionnelle et à leur fonction dans les différents laboratoires. Cet index nominum comporte une particularité qu'il est important de noter et de justifier. Cette particularité est que les dénominations des personnes varient. En effet, tantôt les noms et prénoms apparaîtront, tantôt seul le prénom et/ou seul le nom assorti du qualificatif Monsieur/Madame seront utilisés. Ces appellations variables proviennent en réalité de ma volonté de rester au « plus près du terrain ». Il faut entendre par cette expression le fait que le mode de désignation des personnes dépend de la façon dont les interviewés se présentaient et/ou mobilisaient tel ou tel collègue, telle ou telle personne dans leur verbatim. J'ai donc choisi de conserver aussi fidèlement que possible l'ensemble de ces modulations de désignation intrinsèques aux discours de mes interviewé(e)s. Ainsi, les variations pouvant apparaître dans le corps de texte (au niveau des verbatim ou autres) ne sont nullement le reflet d'une quelconque hiérarchisation (de statut, etc.) de ma part relative à ces personnes (mentionnées et/ou interviewées).

Concernant l'anonymat des lieux (laboratoires, équipes, etc.), j'ai choisi parfois de ne pas fournir en annexe (ou en bibliographie) certains documents ou références bibliographiques susceptibles de dévoiler ces données ou l'identité des personnes interviewées. Cependant, ces documents sont tenus à disposition.

Enfin, concernant les grilles d'entretien et/ou de questionnaires, celles choisies comme panel sont également rendues anonymes. Je tiens l'ensemble de ces grilles à disposition. Seules quelques-unes de ces nombreuses grilles sont mises en annexe à titre indicatif. Les bandes audio des entretiens enregistrés sont aussi disponibles, sachant que la majorité des enregistrements sont sur cassettes audio, et ne sont donc pas numérisés.

Introduction générale

Qu'est-ce que la sociabilité dans des équipes de recherche en Sciences Humaines et Sociales (SHS) ? Pour tenter de répondre à cette simple question qui, pourtant, est l'essence même de ce travail de thèse sur les « formes et enjeux de la sociabilité dans les équipes de recherche en SHS », je me suis intéressée au travers de l'institution qui les porte, à savoir le laboratoire, aux mécanismes de construction et de régulation de l'identité de ce dernier. Je parle de travail identitaire concernant le laboratoire de SHS pour plusieurs raisons.

La première raison est que tout laboratoire de recherche qu'il soit de SHS ou de sciences dures est à la fois constitué d'une chaire humaine, incarnée, réflexive et d'une « chaire non-humaine » à travers la gestion scientifique et administrative. Parler de l'identité d'un laboratoire, c'est interroger le rapport de la sphère académique aux mutations, notamment gestionnelles, de cette structure qui se définit comme une « *entité socio-cognitive pertinente* ». En effet, un laboratoire est « *une entité qui rassemble des chercheurs, de manière durable, au sein d'une même entité de gestion. Il peut n'avoir ni paillasse ni instrumentation scientifique, mais seulement des bureaux et des salles de réunion. Il est parfois une entité de gestion et de coordination scientifique plus qu'un espace physique de travail et d'échange entre chercheurs. Parfois, la notion de laboratoire est équivalente à celle d'équipe (rassemblement de chercheurs autour d'une thématique ou d'un projet). Le plus souvent, les laboratoires sont composés de plusieurs équipes plus ou moins stables et durables en fonction des opportunités de recherche.* » (Vinck & Zarama, 2007, p. 291).

Une telle définition, issue d'un travail ethnographique mené par Vinck, soulève l'enjeu de la circonscription de cette entité.

De cet enjeu découle la seconde raison pour laquelle j'invoque un travail identitaire au sein des laboratoires de SHS. Dans la littérature ethnographique de référence portant sur des études de laboratoires (particulièrement Latour & Woolgar, 1979 ; Knorr, 1981 ; Lynch, 1985 ; Callon, 1989 ; Vinck, 1992 et 2007, etc.), force est de constater que le laboratoire de SHS fait généralement figure d'absent (une référence intéressante à ce propos est Chalesworth et al., 1993) contrairement aux autres types d'institutions, qu'il s'agisse de laboratoires de sciences fondamentales, expérimentales, ou autres. Tout se passe comme si l'énigmatique laboratoire de recherche en SHS devait préserver son identité, au sens de particularisme cette fois. Pour cela, il ne doit ni ne devrait avoir à subir l'outrage d'une investigation, et ceci même à des fins de recherche. Cette position conservatrice s'explique. Il faut savoir que la structure en laboratoire est relativement récente. Ceci est particulièrement vrai pour les disciplines appartenant aux Humanités. Même après 1945, les activités scientifiques littéraires et/ou sociales se trouvaient encore très peu organisées, tant à titre matériel (locaux) que financier (crédits). Les SHS échappaient ainsi aux principales caractéristiques et « devoirs » de la

vie scientifique de cette période, c'est-à-dire l'évaluation académique, la régulation financière par la communauté, et la nécessité de former des jeunes à la recherche par la recherche, puisque qu'aucune structure n'était présente pour pouvoir les héberger. C'est pourquoi, mises à part les revues qui sont l'une des seules formes de socialisation avérée et efficace jusqu'au milieu du 20^{ème} siècle, les SHS sont libres de leurs mouvements et jouissent d'une grande autonomie d'action comme de gestion de leur production dans le champ académique.

« Le laboratoire n'est pas, jusqu'à l'après Seconde Guerre mondiale, la forme privilégiée d'organisation de l'activité savante dans les disciplines étudiant l'homme et ses sociétés. En ces domaines, le savant est souvent « seul », titulaire d'une chaire universitaire, auteur intuitu personae, correspondant de manière épistolaire avec ses collègues et proches collaborateurs, participant à des séminaires mais rarement à des groupes de recherche collective. » (Martin, 2005, p. 2).

De plus, puisque le laboratoire de SHS est une « jeune » innovation, on comprend pourquoi les études portant sur ce sujet sont rares. Cela fait à peine une vingtaine d'années que cette thématique intéresse la communauté. C'est la mouvance des *science studies* des années 60 qui va ouvrir ce champ en ne se contentant plus d'un savoir livresque sur quelques grands auteurs et leurs œuvres, mais en s'intéressant à un savoir plus empirique portant sur l'économie, le social, le politique, etc.

La troisième raison de l'emploi du lexique identitaire est d'abord d'ordre sociologique, puis d'ordre ethnographique. Par identité sociologique, je me réfère au fait que le milieu choisi pour le pan empirique de cette étude appartient à la catégorie des « grandes écoles » françaises. Ces dernières possèdent des revendications identitaires fortes concernant la formation, la recherche et le mode de vie. Celles-ci sont toutes marquées du sceau de la différence par rapport au reste du paysage académique français. L'ensemble des laboratoires ou instituts de recherche qui seront examinés dans ma thèse, appartient au campus d'une grande école hors de Paris. Dans la suite de ce travail, je parlerais d'« Ecole » en général, terme qui sera assorti d'une lettre¹ pour différencier les divers établissements étudiés et/ou mentionnés. Ce terme générique d'« Ecole » fera référence, premièrement, à la continuité historique qu'il existe entre ces établissements sur laquelle je reviendrai brièvement dans le corps de ma thèse, puis deuxièmement, au contexte global et typique des « grandes écoles » à la française. Ce contexte sera exposé plus loin également. Enfin, par ce générique, j'entends « désingulariser » mon terrain d'enquête afin d'en pouvoir montrer les grandes lignes sociologiques, ethnographiques, gestionnelles et administratives, sans gommer totalement le particularisme identitaire cher aux interviewés, membres de ce monde. Plutôt qu'un long descriptif sur la nature de mes différents terrains, je propose de délimiter le territoire de ce travail au moyen du tableau récapitulatif ci-dessous. Ce dernier permettra de préparer ainsi l'entrée sur le terrain.

¹ Chaque lettre fait référence à une ville de France. Pour conserver l'anonymat du terrain étudié dans ce travail de thèse, j'ai attribué ces lettres de manière aléatoire sans faire référence à une chronologie ou à une quelconque « taille » ou « palmarès » dudit établissement que cette ville abrite.

Laboratoires seniors (partie B)		Laboratoires juniors (partie C)		Instituts interdisciplinaires (Partie D)	
Laboratoire	Profil des interviewés	Laboratoire	Profil des interviewés	Institut	Profil des interviewés
-SP3 : axé sciences politiques principalement -SL4 : axé linguistique, didactique des langues et déclinaisons	-direction : directeurs de laboratoire, d'équipe et de sous-équipe -chercheurs et enseignants-chercheurs : principalement professeurs d'université et maîtres de conférence -administration : personnels administratifs, assistants de direction, responsables administratifs -public étudiant : doctorants, post-doctorants, docteurs, étudiants	-LJHL : philosophie, biologie, art et médecine -LJBS : biologie des invasions principalement	-direction : jeunes dirigeants d'équipe junior -public étudiant : doctorants, post-doctorants, docteurs, étudiants -professionnels du secteur artistique : danseurs -professionnels de la médecine : médecins	-IDC : informatique, biologie, SHS appliquées aux réseaux, à l'architecture de l'information -IRBP : écologie, environnement, et tout ce qui touche aux ressources via des entrées économiques, historiques, etc.	-direction: directeurs de laboratoire, d'équipe -chercheurs et enseignants-chercheurs : principalement professeurs d'université, maîtres de conférence et membres de comité -administration : personnels administratifs, assistants de direction, membres de comité -public étudiant : doctorants, étudiants, stagiaires

Tableau récapitulatif

Cette thèse repose essentiellement sur une référence assumée et continue de l'enquête de terrain. Cette référence est assortie d'une réflexion théorique qui couple ethnographie de laboratoires, anthropologie de la communication (pratiques conversationnelles) et théories de « l'ordinaire » (vécus quotidiens), sans oublier les sciences de gestion-management. D'autre part, les outils méthodologiques souples comme « l'entretien compréhensif » ou encore « l'observation directe », participante le plus souvent, seront convoqués en complément. Ces techniques d'investigation seront toujours systématiquement confrontées, d'une part, à la parole des interviewés et à leurs vécus (individuels comme de groupe) et, d'autre part, à leur environnement culturel, spatial, matériel, afin d'en éprouver la fiabilité. Concernant ces divers points méthodologiques et techniques, on peut citer pour l'ethnographie : Merton (1973) ; Shinn (1980) ; Barbier (1998) ; Laredo & Mustar (2000) ou encore Louvel (2005) et (2007). Pour l'anthropologie de la communication, on peut se référer à Winkin (1981) et (2001). Concernant les « théories de l'ordinaire », il faut se référer à Pedler & Cheyronnaud (2013). Enfin, en ce qui concerne la technique de l'entretien en général, je me référerai à plusieurs auteurs et, en particulier, à Kaufmann (2013) pour l'aspect compréhensif que je mettrai en regard avec d'autres techniques d'entretien (Michelat, 1975 ; Mayer, 1995 ; Duchesne, 1996 ; Beaud, 1996). En ce qui concerne le recours à l'observation directe, je renvoie à l'ouvrage méthodologique d'Arborio & Fournier (2014).

L'unanimité étant très loin d'être atteinte en matière de définition du concept de sociabilité, mon approche ouvre un véritable champ de possibles en ce domaine. Les travaux scientifiques en France n'apportent que depuis peu un éclairage empirique sur cette notion, pensée jusqu'à présent de manière théorique. Avant de donner la définition

de base que j'ai utilisée pour ce terme de sociabilité, je vais esquisser une rétrospective historique de ce terme un peu fourre-tout. C'est cette dernière caractéristique de la sociabilité qui fait qu'elle recèle en son sein un fort potentiel créatif. Ce terme renvoie lors de sa genèse, à une tentative de caractériser, au sens presque taxinomique du terme, les pratiques collectives des scientifiques et les relations entre disciplines du champ.

« En effet, avec la notion de « sociabilité » utilisée de manière novatrice dans l'histoire politico-sociale du tournant du XIX^{ème} siècle par Maurice Agulhon (Agulhon, 1968) et empruntée à Max Weber, l'histoire des intellectuels cherchait à inventorier des pratiques collectives intellectuelles multiples et différenciées plutôt qu'à retracer le geste de grands auteurs singuliers ou qu'à évaluer l'influence d'une œuvre sur une autre, à comprendre par là même le processus de construction d'identité de groupes plutôt qu'à rabattre des macro-entités sociales (la bourgeoisie, les classes dominantes) ou culturelles (les Lumières, l'Europe des savants au XVII^{ème} siècle) sur des réalités aux contours flous et mouvants. »² (Chaubet, 2003, p. 184).

Cette citation montre que le mythe de la sociabilité intellectuelle, comme ensemble de collaborations naturelles sur la base de représentations et idées communes fédérant un petit groupe de scientifiques désintéressés, trouve ses racines dans certains comportements restés dans les mémoires. Ces comportements sont, par exemple : *« le pacifisme des normaliens dans l'entre-deux-guerres, le non-conformisme des années 1930. »* (Chaubet, 2003, p. 186). De plus, ces comportements s'accompagnent d'intersubjectivité affectée par des valeurs positives vécues ou, parfois, seulement magnifiées, voire imaginées telles que l'amitié et/ou l'égalité, par exemple.

« Depuis Péguy et sa formule fameuse (les Cahiers de la Quinzaine³ comme amitié), la revue incarne par excellence, à l'avant, cette sociabilité enchantée qui préside, de manière idéale certes, au regroupement de petits groupes intellectuels, tandis qu'à son revers, polémiques et rivalités viennent déchirer la fragile histologie revuiste. » (Chaubet, 2003, p. 186).

Par cet exemple de la revue, on constate que cette sociabilité idéalisée peut nécessiter certains ajustements afin de chercher à stabiliser des tensions toujours sous-jacentes dans le quotidien des relations. En effet, si Simmel (Simmel, 1981) ne la définit que comme une *« forme »*, un *« sentiment »* indépendant du phénomène effectif de socialisation mais qui l'accompagne toujours, l'Ecole de Chicago et la mouvance interactionniste anglo-saxonne notamment ont, quant à elles, initié un *« remplissage »* empirique de cette notion. Avant cela, la sociabilité faisait quelque peu figure de *« coque vide »* en sociologie. C'est par l'étude du milieu familial, du milieu urbain, ou encore de la proximité du voisinage, que cette réalisation *« concrète »* de la sociabilité va venir enrichir cet objet au fil du temps.

Pour mettre au jour les mécanismes de régulation et d'ajustement de cette sociabilité comprise dans ce travail comme sociabilité physique et interpersonnelle plutôt que virtuelle⁴, tout en suivant le mouvement cherchant à lui donner corps, j'ai

² A ce propos, voir également Chartier (1986).

³ L'expression *« Les Cahiers de la Quinzaine »* est en italique dans le texte.

⁴ Concernant cette sociabilité *« virtuelle »*, je fais ici référence au recours de plus en plus important à l'internet (mail, réseaux sociaux, etc. de la part des chercheurs, dans leur travail quotidien. Ce pan sera

décidé d'effectuer un décentrage par rapport à mon objet en employant comme définition première de la sociabilité, celle donnée par Claire Bidart forgée sur des terrains industriels, à savoir :

*« Les définitions de la sociabilité que donnent ces travaux (lorsqu'ils en donnent : de fait, elle est souvent considérée comme « allant de soi » ou bien elle est abordée par le biais d'autres objets) sont toujours très larges. Il vaut mieux d'ailleurs se garder de donner des limites trop rigides à un tel objet, qui croise, finalement, tous les domaines du social. Pour ma part, je définirais la sociabilité comme l'ensemble des relations sociales effectives, vécues, qui relient l'individu à d'autres individus par des liens interpersonnels et/ou de groupe. Ma propre démarche de recherche sur les sociabilités est d'abord centrée sur le **croisement des champs**⁵, ici en particulier le travail et le quartier. »* (Bidart, 1988, pp. 622-623).

La volonté de me décentrer va me permettre d'échapper au risque de ne se contenter que d'une simple description un peu terne de la vie intellectuelle en recherche (SHS, sciences dures et au-delà). Cette définition se positionne dans la lignée des précédents travaux existant dans divers domaines et traitant de cette question, parfois de façon très floue. Ces travaux auxquels renvoie Bidart, appartiennent à des champs aussi variés que ceux de la sociologie du travail, de l'anthropologie de l'urbanisme, des *community studies* anglo-saxonnes, de la sociologie des réseaux, ou de la statistique.

Face à une telle diversité de domaines, et pour résoudre les problèmes épistémologiques que posent les contours plutôt labiles de cette notion de sociabilité, j'ai pour ambition de la modéliser pour en montrer toute la richesse. Il faut préciser que le champ de la recherche académique en SHS et en sciences dures, dans les laboratoires, n'a pas encore été investi⁶ pour étudier la sociabilité. C'est pourquoi je pose l'hypothèse que, dans ce nouveau cadre, la sociabilité ne sera plus simplement « l'ensemble des relations sociales effectives, vécues, qui relient l'individu à d'autres individus par des liens interpersonnels et/ou de groupe » (Bidart, 1988, pp. 622-623). En fait, il s'avèrera que la sociabilité scientifique sera bien plus complexe que cela. L'intérêt de ce travail exploratoire d'un champ de recherche novateur sera ainsi de montrer et de caractériser la relation existant entre la créativité intellectuelle des acteurs de la recherche d'une part, et la vie de laboratoire contemporaine au sens professionnel, comme personnel d'autre part.

C'est pourquoi la problématique qui va me servir de fil rouge dans cette thèse se présentera avec plusieurs niveaux d'analyse. Tous seront nourris des trajectoires individuelles et groupales de la sociabilité incarnée par les individus et systématiquement traduites au moyen de la parole des interviewés, membres des laboratoires. Il faut préciser que ce fil possède plusieurs fibres constamment entremêlées qui peuvent cependant être démêlées. Ainsi, on peut repérer plusieurs niveaux distincts, correspondant aux fibres du fil, dans cette problématique. Un premier niveau définitionnel et conceptuel est repérable. Si l'on envisage la possibilité que la sociabilité industrielle ne soit pas adéquate pour penser celle de la recherche, on peut se

évoqué en conclusion pour insister sur l'intérêt qu'il y aurait à poursuivre les recherches dans ce sens au-delà de cette thèse portant sur les interactions physiques (et non virtuelles).

⁵ Expression en gras dans le texte.

⁶ Du moins à ma connaissance.

demander alors comment définir en termes communicationnels cette sociabilité académique telle qu'elle est pratiquée, vécue, puis racontée par les membres de laboratoire et les personnels de recherche. Un second niveau, professionnel cette fois, peut être avancé. On se demande alors quelles seront les implications de cette nouvelle définition de la sociabilité sur l'image indigène, comme exogène, du métier de chercheur. Un dernier niveau analytique permettra enfin de se demander quelles transitions pourront être révélées, au niveau académique et au niveau humain, en choisissant comme focale d'analyse le critère générationnel au sens propre de l'âge et au sens professionnel du terme (les avancements de carrières, etc.), sur fond d'histoire des sciences revisitée ?

La définition de base donnée par Bidart, utilisée au début de mon étude, sera rapidement abandonnée (enquêtes de terrain à l'appui) au profit d'une nouvelle définition qui se construira petit à petit. Cette nouveauté viendra apporter un début de réponse à la problématique à multiples facettes énoncée ci-dessus. Pour éviter tout suspense, et donner un peu de relief à l'exposé du plan suivi pour arriver à cette définition, on peut d'ores et déjà dire que ce résultat se condensera dans l'émergence progressive d'un concept qui s'opérera grâce à une approche anthropologique performative *de* et *par* la communication. Ce concept émergent est le « convivialisme coopétitif ». Il se trouvera clairement défini et modélisé sous forme de schémas commentés en toute fin de ce travail.

***Le « convivialisme coopétitif » :
une définition pour la recherche, par la recherche***

Il s'agit d'une autre façon de nommer la sociabilité en recherche en ce que cette dernière est de nature ambivalente, comme l'est le concept de « **coopétition** » (Brandenburger & Nalebuff, 1998) hérité des sciences de gestion-management dans un contexte industriel. La coopétition, décrite précisément dans le corps de ma thèse, est un concept plus fort qu'une simple alliance entre deux ou plusieurs firmes : c'est « *un principe dans lequel la compétition et la coopération sont simultanées, principe qu'il est possible de retrouver sous des formes très variées.* » (Le Roy et al., 2010, p. 26).

Ma thèse prendra acte de la variété de formes possibles pour la coopétition, en en construisant une nouvelle qui puisera ses racines dans l'empirisme, puisque « *c'est sans doute dans cette direction que les possibilités de « découvertes » de phénomènes nouveaux et mal connus sont potentiellement les plus importants. (...) Les modalités de la coopétition restent également mal connues.* » (Le Roy et al., 2010, p. 27).

Concernant la façon d'appréhender la coopétition sur le terrain académique, je démontrerai que la sociabilité en recherche est une pièce à double face. En effet, cette dernière marie des attitudes communicationnelles compétitives à des attitudes communicationnelles coopératives, tantôt l'une après l'autre, tantôt simultanément. De ce fait, elles forment une organisation multidimensionnelle (– structurale au moyen d'un « leadership administratif », – académique avec un « leadership scientifique » et – vulgarisatrice avec un « leadership mobilisateur de savoirs »). En somme, en plus d'être une relation communicationnelle spécifique, le « convivialisme coopétitif » est aussi une stratégie en cours de formation dans le monde académique. Dans cette sphère, le but sera de chercher à réguler et à manager par la feinte les relations professionnelles, grâce au « convivialisme ». Le « convivialisme » (Illich, 1973 ; Alphanéry et al., 2013)

est le climat général privilégié dans le milieu de la recherche. Il fait fonction, comme son nom l'indique, de soupape de sécurité pour normaliser les interactions « coopératives » interindividuelles simples (à deux agents) ou complexes (à plusieurs agents, en réseau par exemple) qui sont de potentielles sources de tensions sociales comme scientifiques.

En somme, d'après cet encart, on comprend pourquoi la sociabilité en recherche est insaisissable, parce que hautement mouvante et invisible. De ce fait, chercher à la saisir demande une investigation de terrain et des cadres théoriques propres. Ma volonté d'inventer une façon de décrire précisément le phénomène de la sociabilité en recherche est programmatique. En effet, j'importe dans le champ académique⁷ la coopération issue du champ entrepreneurial couplant « *business management* » et gestion. Cette importation est réalisée avec l'espoir de nourrir la recherche sur ce concept général, qui n'en est encore qu'à ses prémises. Ainsi, la trame d'invention que j'ai construite dans ce travail se déroulera en quatre étapes. Ces quatre étapes seront d'inégales longueurs selon que la thématique traitée est plus ou moins bien connue dans la littérature sur les « *lab studies* » (chapitre III). Elles viendront chapeauter huit chapitres⁸.

Dans un premier temps, je présenterai en partie A ma méthodologie d'enquête ainsi que les apports théoriques qui ont permis cette réflexion en introduisant le concept clé de coopération. Cette partie essentielle pour le cadrage de mon étude sera constituée d'un seul chapitre (chapitre I). Ce dernier posera les outils utilisés puis développés dans la suite de ma thèse pour conceptualiser, décrire et comprendre la nature de la sociabilité en recherche autant que ses mécanismes. Ce parcours réflexif se fera au moyen de deux prismes : l'anthropologie de la communication d'abord, faisant office de fer de lance pragmatique, et l'histoire des sciences ensuite, comme toile de fond théorique avec pour critère de lecture la question de la génération. Ce critère très important sera opératoire tout au long de la thèse.

Puis, viendra en partie B, l'entrée sur le terrain proprement dite qui sera agrémentée, d'une part, d'une revue de la littérature des sciences de gestion-management et d'autre part, d'une revue de la littérature d'ethnographie de laboratoire. Cette double revue de la littérature (chapitre II) se fera non pas d'un bloc, mais au fil de la présentation de l'enquête de terrain. Les deux premières études de cas seront celles des « laboratoires seniors en SHS » (chapitre III). Je m'attacherai alors à montrer, grâce

⁷ Au CERN, le directeur Rolf Heuer déclare appliquer le principe de coopération qui est porté par des programmes de l'OCDE à l'échelle mondiale. Il évoque sa position à ce propos dans une interview à l'ECOSOC datée du 4 juillet 2013 et intitulée « La coopération est la clé » (<http://home.web.cern.ch/fr/about/updates/2013/07/heuer-tells-ecosoc-co-operation-key>). En revanche, une interview de plusieurs personnalités de la recherche comme de la politique, par Isabelle Rey-Lefebvre, et intitulée « La difficile recherche d'un équilibre entre compétition et coopération » (In *Le Monde* du 30 Août 2012) insiste sur la nécessité de trouver un moyen de résoudre ces tensions pour produire une autre recherche. Mon étude montrera, dans ce contexte, que le principe de coopération s'il est applicable non seulement dans des laboratoires de sciences et technique tournés vers l'industrie comme au CERN, il l'est aussi et de manière plus surprenante dans les laboratoires académiques de sciences dures comme de SHS. En effet, ces laboratoires académiques se l'approprient à leur manière. Dans mon étude, cette appropriation académique (par opposition à la recherche plus industrielle qui ne sera donc pas traitée) sera qualifiée de « convivialisme coopératif ».

⁸ Les quatre parties sont : la méthodologie (chapitre I), la sociabilité des chercheurs seniors (chapitres II et III), celle des juniors (chapitres IV, V, VI) et enfin celle des chercheurs interdisciplinaires (chapitres VII et VIII).

à l'analyse des contenus discursifs recueillis en entretiens et en séances d'observation, les caractéristiques d'une première forme de sociabilité identifiée et qualifiée de « cohésive ». Ce terme « cohésif » est une réinterprétation du « processus d'intégration » tel qu'il est pensé par Parsons (Parsons, 1967). Il s'agit chez cet auteur d'un processus de socialisation en ce que le groupe a toujours déjà une action sur l'individu. On parle alors de groupe fortement « intégré » si les membres se trouvent mis en relation fréquemment, partageant les mêmes intérêts et les mêmes visées ou volontés communes. Ces buts et volontés de cohésion se manifesteront au sein de mes terrains seniors. Dans ces laboratoires, on cultive un fort sentiment d'appartenance à une même « famille »⁹. De cette analyse de la forme « cohésive », il ressortira des enjeux structuraux. Le premier relèvera de la gestion managériale, que ce soit au niveau administratif avec des enjeux de « services » pour les individus et d'« autonomie gestionnelle » pour les laboratoires, ou que ce soit au niveau scientifique avec un enjeu de direction humaine et matérielle d'un laboratoire ou d'une équipe. Le second enjeu touchera à la question de la formation à la recherche avec ses normes, ses coutumes traditionnelles et ses valeurs.

La troisième partie, ou partie C, sera constituée des trois chapitres IV, V et VI. Elle poursuivra la dynamique de terrain en plongeant un peu plus au cœur des laboratoires pour en chercher la vitalité. Cette vie, cette soif d'entrer en sociabilité sur et par son lieu de travail, je l'ai trouvée en examinant une autre catégorie de terrain, celle des « laboratoires juniors ». Je les examinerai dans le détail pour le potentiel d'innovation vers lequel ils font signe. D'où l'importance relative du nombre de chapitres consacrés à cette thématique de la sociabilité junior qui n'a jamais¹⁰ fait l'objet d'investigation de recherche à des fins scientifiques.

Ainsi, le chapitre IV sera consacré aux modalités de la sociabilité de la jeunesse. La forme de sociabilité identifiée dans ce contexte sera, non plus « cohésive », mais « mimétique » et/ou « générative », par opposition à celle des seniors. En effet, je montrerai que les juniors prenant modèle sur les structures en « laboratoire senior » vont chercher à innover en matière de pratiques scientifiques au moyen de « mixages disciplinaires ». Par ce terme de forme « mimétique », je fais ici référence à Tarde (2001) chez qui l'imitation génère potentiellement de l'innovation par croisement des diverses trajectoires imitatrices dont font preuve les individus.

Le chapitre V portera, lui, sur l'aspect « générateur » de cette forme imitatrice de sociabilité. En effet, si innovation il y a, celle-ci se fera sur fond de rapports de force opposant les activités juniors aux activités de recherche menées par les seniors. La réception mitigée de ces activités juniors par les chercheurs seniors sera évoquée ensuite. De ce fait, la bataille intergénérationnelle entre les anciens et les nouveaux venus, entre les chevronnés et les novices, générera des enjeux de professionnalisation pour ces jeunes en devenir.

Le chapitre VI traitera, quant à lui, de la thématique cruciale de l'interdisciplinarité dans les laboratoires juniors. Cette thématique est importante car elle soulève de nombreux types d'enjeux académiques, professionnels et sociétaux, se retrouvant potentiellement tant chez les chercheurs juniors que chez les chercheurs

⁹ Ce terme de « famille » est un terme indigène qui renvoie dans le contexte des laboratoires seniors, à des formes de pouvoir matriarcal/patriarcal ainsi que nous le verrons en cours d'analyse d'entretiens. Ce terme de « famille » sera alors défini plus précisément de manière à comprendre quel type d'imaginaire et de représentations véhicule ce mot employé par les interviewés.

¹⁰ Du moins à ma connaissance.

seniors, comme on le verra en dernière partie. Ainsi, au fil de la partie C, j'ai pu identifier et mettre en regard deux types de sociabilité, qui ne seront finalement développés dans le détail qu'en partie D. Ceux-ci méritent malgré tout d'être présentés dès maintenant, puisque ces types de sociabilité se trouveront contenus dans le nouveau terme de « convivialisme coopétitif ». Ce dernier, plus qu'une simple notion désignant la sociabilité en recherche, définit une manière de se comporter en apprenant à maîtriser des situations de communication professionnelles parfois complexes, voire potentiellement conflictuelles. C'est donc un moyen de régulation des interactions que véhicule ce concept.

Par conséquent, le premier type de sociabilité identifié en partie C (et sus-mentionné) peut être qualifié d'« homogène » parce que ses caractéristiques sont d'être internes, proximales¹¹ et « restreintes ». En effet, ce dernier terme renvoie à une interdisciplinarité qui se crée entre disciplines appartenant aux mêmes domaines, donc appartenant soit aux SHS, soit aux sciences dures. Le deuxième type de sociabilité, « hétérogène » cette fois, se décline en deux sous-catégories selon le rapport entretenu aux domaines disciplinaires engagés dans le partenariat. La première sous-catégorie est une hétérogénéité dite « large » et engage des disciplines de domaines différents, c'est-à-dire croisant les SHS et les sciences dures. Cette sous-catégorie reste dans le domaine disciplinaire. En revanche, la seconde sous-catégorie de sociabilité hétérogène fait intervenir la société. Dans ce cas, le partenariat académique-société a comme caractéristique d'être distal¹² ou « élargi ».

Je propose donc dans une dernière partie, la partie D, d'aller plus loin sur le chemin définitionnel du « convivialisme coopétitif » et de ses mécanismes. Cette partie sera composée des deux chapitres VII et VIII. Elle aura pour terrain, deux instituts de recherche interdisciplinaires seniors cette fois, et pour objet, les enjeux de mutation profonde que subit le métier de chercheur. Le mythe du chercheur, et surtout du chercheur en SHS, protégé et isolé du monde dans sa tour d'ivoire, est résolument devenu obsolète. En opérant une comparaison entre le champ des SHS et le champ des sciences dures au travers de cette quatrième partie sur les instituts interdisciplinaires, j'ai pu dégager une troisième forme de sociabilité dans les équipes de recherche : la forme d'« expansivité convergente ».

Ainsi, le chapitre VII présentera le type d'interdisciplinarité tel qu'il est théorisé, et surtout pratiqué, chez les seniors dans sa forme « convergente ». Par « convergence » il faut se référer à la nécessaire collaboration entre chercheurs de disciplines différentes (Cole & Cole, 1973) pour traiter des problèmes actuels tout en répondant aux demandes institutionnelles d'incitation des équipes, des laboratoires à se regrouper et à s'hybrider (Vinck, 2007) pour gagner en visibilité sociétale et en créativité scientifique. De ce fait, *« le laboratoire est une construction sociale temporaire. Il est composé d'éléments sociotechniques, parfois pré-existants et durables ou remodelés, parfois évanescents ou émergents. Il est une forme sociotechnique en transformation (...). Il convient donc de le penser comme un état transitoire (...) (lequel) émerge, (...), d'un assemblage hétérogène, de personnes aux voix dissonantes (...) qui pèsent sur le cours d'action. Il*

¹¹ D'après le dictionnaire Larousse 2008, « proximal » en anatomie, est ce qui se dit « *de la partie d'un membre, ou d'un organe qui est la plus proche du tronc ou d'un organe donné. (contr. distal)* », p. 1127.

¹² D'après le dictionnaire Larousse 2008, « distal » en anatomie, est ce qui se dit « *de la partie d'un organe, ou d'un membre, qui est la plus éloignée d'un organe de référence ou du tronc (contr. proximal)* », p. 435.

se définit sous l'impulsion de jeux « internes » et d'interactions avec des acteurs de l'environnement qu'il s'est construit. » (Vinck & Zarama, 2007, p. 274). Ce jeu interne de convergences permettra de développer une réflexion sur les origines des disciplines et le modèle normatif plus ou moins rigide et rigidifié que l'interdisciplinarité tente d'assouplir.

Le chapitre VIII se servira de l'épreuve du terrain pour sortir encore plus loin de l'enceinte confinée du laboratoire et de son institution, afin d'aller à la rencontre de la société *via* la vulgarisation et les actions de médiation scientifiques. Ainsi, on ouvre encore un peu plus l'interdisciplinarité qui devient alors indisciplinaire par rapport aux vieux canons de la science compartimentée en disciplines hermétiques les unes aux autres et réservée à quelques élus chercheurs professionnels. C'est en cela que la convergence académique devient « expansive » englobant et attirant à elle la société dans un double mouvement d'allers-retours à l'intérieur du laboratoire et à l'extérieur.

Soulignons que les enjeux soulevés au cours des chapitres VII et VIII (mais surtout dans le VIII) sont, comme déjà dit plus haut, de nature sociale, politique et professionnelle :

- sociale, parce que s'ouvrir à la science participative, c'est faire un pas de plus en direction d'une certaine démocratisation des sciences avec une vocation pédagogique de la recherche ;
- politique, au sens d'une volonté de coordination pour les directeurs, les présidents des programmes et les agents qui les portent dans un contexte de science de plus en plus privatisé ;
- professionnelle, précisément à cause de ces politiques de recherche managériales poussant les chercheurs à développer des stratégies pour survivre entre un avant (la science pour la science) et un maintenant (la science interdisciplinaire, ouverte à la société, à l'industrie et à l'international) pour qu'il y ait un après.

Ces stratégies dérivées de l'attitude générale du « convivialisme coopétitif » seront posées, puis expliquées dans le chapitre VIII. Elles se déclinent en trois sous-catégories : 1. le convivialisme coopétitif « intéressé » ; 2. le convivialisme coopétitif « respectueux ou humain » et 3. le convivialisme coopétitif « cyclique ou temporaire ». Pour expliciter l'opposition entre un caractère « intéressé » et un caractère « respectueux » du « convivialisme », je montrerai quelles sont les valeurs et les normes éthiques, autant que scientifiques, véhiculées par le métier de chercheur, revisitant par là les positions mertonniennes. Par « cyclique », il faudra entendre le passage du premier au second caractère du « convivialisme coopétitif » et *vice et versa*, dans la mise en scène du partenariat entre la personne du chercheur et la personne du citoyen en particulier, comme entre la communauté de recherche et la société civile en général, de plus en plus demandeuse d'experts scientifiques.

A la suite des stratégies précédentes, je soulèverai un dernier aspect qui est la « politique médiatique ». En effet, ce souci semble de plus en plus influencer sur la profession du chercheur. Ce phénomène d'ouverture du chercheur en direction du citoyen soulève des enjeux de réception du message scientifique et de sa considération par la société. Ceci est aussi fonction de l'image que le chercheur se donne, ou qu'il est contraint de donner à l'extérieur du laboratoire pour répondre aux attentes et standards sociaux. Ce nouveau comportement modifie l'image que ce dernier donne de lui à ses pairs. Ceci questionne en retour la reconnaissance et la crédibilité du chercheur dans sa

communauté, tout en interrogeant sa position du coup renouvelée dans la société. Ainsi, les rapports et les représentations des uns comme des autres s'en trouvent métamorphosés dans ce mouvement « tournant » de la sociabilité hétérogène élargie.

Pour finir, je résumerai mon travail à la fin de la thèse sous forme de schémas. De ces schémas pourront être tirés les résultats, les limites et, surtout, les perspectives potentielles de mes recherches en milieu académique dans le cadre de travaux ultérieurs. Toute recherche étant une histoire sans fin, parce que cumulative, ma thèse se présente donc comme une première étape à l'intention de tous ceux qui chercheraient à percer les mystères du laboratoire de SHS et de son milieu de croissance environnant.

PARTIE A

Méthodologie générale

Cette première partie a une vocation délimitatrice en ce qu'elle se compose d'un chapitre consacré principalement à développer la méthodologie. Celle-ci emprunte à de multiples horizons disciplinaires tels les sciences de la communication, l'ethnographie de laboratoire, la gestion-management, etc.

J'emploierai des techniques propres à l'ethnographie de laboratoire basée prioritairement sur le traitement de la parole des acteurs. Cette parole, recueillie au moyen d'entretiens, sera complétée par un travail anthropologique sur la communication au moyen d'observations souples, proches de l'homme, de son comportement, de son vécu. Croiser ces champs disciplinaires et ces techniques permettra une prise de distance vis-à-vis des trajectoires, individuelles comme de groupes, étudiées sur le terrain. Choisir une telle approche à dominante communicationnelle, sans exclure pour autant d'autres entrées issues des Humanités, permettra de faire ressortir les caractéristiques des équipes et des individus travaillant en laboratoire.

C'est le sens de la sociabilité de ces individus dans le milieu de la recherche que j'ai tenté de voir et de faire voir par ce travail.

CHAPITRE I

Présentation de la méthodologie adoptée : une question d'angle

Lorsqu'on aborde une nouvelle recherche en Humanités, et en particulier dans ces disciplines dites « de terrain », il est courant de se trouver confronté au « *chaos originel* » des approches méthodologiques. Cette formule de Raymond Quivy et Luc Van Campenhoudt, extraite de leur *Manuel de recherche en sciences sociales* (Quivy & Van Campenhoudt, 2006) est, certes poétique, mais explicite de la réalité. Heureusement, si l'on en croit leur expérience, « *ce chaos originel ne doit pas inquiéter ; bien au contraire. Il est la marque d'un esprit qui ne s'alimente pas de simplismes et de certitudes toutes faites. Le problème est d'en sortir sans trop tarder et à son avantage.* » (Quivy & Van Campenhoudt, 2006, p. 12)

Suivant cette sage injonction, la première étape de ce travail sera l'exposition de mes « tuteurs » méthodologiques. Cette exposition initiale consistera à présenter mes choix en en donnant les conditions et les justifications. Je préciserai également les héritages des différents domaines disciplinaires convoqués¹, sans oublier d'exposer les atouts, mais aussi les limites de ces choix afin que ceux-ci puissent être critiqués au besoin. En effet, toute recherche doit avant même d'entrer dans le vif de son objet, baliser son chemin d'investigation. Ceci afin de donner tous les repères utiles à son lecteur pour que ce dernier sache si le chemin emprunté est connu (socle commun de connaissances paradigmatiques) ou moins connu (chemins de traverse dans le socle commun).

Le premier angle de lecture sera celui des phénomènes sociaux proposé par l'anthropologie de la communication. Après un rappel des apports théoriques et méthodologiques de cette branche disciplinaire, je proposerai des essais de couplage avec d'autres disciplines. Ces autres champs disciplinaires, la philosophie d'abord, la sociologie et surtout les sciences de gestion ou managériales ensuite, ont contribué dans leurs « révélations » comme dans leurs « écueils » à me faire avancer sur le chemin de « la sociabilité dans les équipes de recherche en Sciences Humaines et Sociales (SHS) », comme dans le monde de la recherche en général.

¹ Ceux-ci ont été d'ores et déjà cités en introduction. Mais y revenir plus avant permettra de positionner ce travail de thèse dans le paysage disciplinaire des Sciences Humaines et Sociales (SHS) au sens large.

I.1 L'anthropologie de la communication : mise en place

Si l'on pense à des scientifiques issus des SHS et ayant travaillé en recherche dite de « terrain »², les noms incontournables de Merton, Bourdieu, Passeron, Latour nous viennent à l'esprit. Or, pourquoi porter un « *regard d'anthropologue* » comme dit Latour et, qui plus est, d'« anthropologie de la communication »³ (Winkin, 1981, 2001), sur « *le métier de chercheur* »⁴ ? En préface d'une conférence-débat ayant eu lieu à l'INRA de Paris le 22 septembre 1994, Etienne Landais énonce la volonté programmatique de Latour de s'attaquer à un pan du travail scientifique encore trop peu exploré, à savoir celui du « *contenu de l'activité scientifique* » proprement dit :

« Jusque-là, les études consacrées au travail scientifique se répartissent entre la philosophie des sciences et la sociologie des institutions scientifiques, de leurs formes d'organisation, de leurs normes de fonctionnement. Mais ces études ne s'attaquent pas de front au contenu de l'activité scientifique, qui reste si l'on peut dire, au-dessus de tout soupçon. » (Landais, 2001, p. 3).

Utiliser un angle anthropologique et, en particulier, d'anthropologie de la communication pour aborder la sociabilité de laboratoire, ses formes et ses enjeux, permettra de tirer des entretiens semi-directifs (communication verbale) et des comportements observés (communication non-verbale) une définition contextualisée de cet objet d'étude. Quelles sont les modalités d'action et d'analyse fournies par l'anthropologie de la communication ?

I.1.a) Cadrage théorique initial

Pour Yves Winkin, l'anthropologie de la communication couple deux approches : l'une, théorique, issue de la « nouvelle communication » et l'autre, empirique, au sens de « pratique de terrain ».

L'apport de cette vision anthropologique de la communication est précisément de faire prendre conscience que toute interaction communicative n'est pas faite que de paroles langagières, mais qu'elle est aussi constituée de gestes, de comportements (à titre individuel ou groupal), de regards sur soi et sur autrui.

Cette anthropologie de la communication consiste en « *trois pans majeurs* » (Winkin, 2001, p. 139) qui se manifestent sous forme d'un « guide de terrain » ou « journal » retraçant les scènes d'interactions vécues avec une partie subjective (comportant ses émotions, ses impressions personnelles) et une partie objectivante (les faits) : - Observer : « *savoir voir* » ; - Participer et se retrouver face aux autres : « *savoir être avec* », avec d'autres et avec soi-même ; - Ecrire, décrire : « *savoir écrire* ».

Il est intéressant de noter pour mémoire et dès cette présentation méthodologique que ce « savoir-faire » du chercheur en anthropologie de la communication, décliné sous forme de

² Cependant, cette mise en parallèle est permise dans la mesure où l'on ne tient pas compte, bien sûr, des différences méthodologiques ou autres de ces divers auteurs de SHS.

³ Pour cette introduction à l'« anthropologie de la communication », je me base principalement sur les ouvrages d'Yves Winkin (même si d'autres références pourront éventuellement apparaître).

⁴ Je paraphrase ici le titre d'un petit ouvrage de Latour intitulé « *Le métier de chercheur. Regard d'un anthropologue* » (Latour, 2001).

ces trois attitudes fondamentales, se retrouvera réutilisé, mais développé et contextualisé autrement, au travers de mon enquête de terrain qui aura un cœur fortement ethnographique. Par ce biais, on pointe du doigt l'importance des pratiques et des aptitudes communicationnelles à l'œuvre dans les situations observées par le chercheur en anthropologie de la communication. C'est pourquoi ce dernier se doit de travailler les trois aptitudes citées ci-dessus, afin de permettre le dialogue nécessaire à tout travail scientifique. Cette démarche ethnographique parce qu'avant tout pratique, se définit comme « *une éducation du regard et de l'écriture* » (Winkin, 2001, p. 133). L'exposé à suivre de mes outils méthodologiques et pratiques en sera la preuve. En effet, l'anthropologie de la communication se définit tant par son recours et son rapport au terrain, que par son ancrage théorique qui s'appuie sur des auteurs comme Hymes qui a forgé cette expression d'« anthropologie de la communication », ou encore, par exemple, Goodenough, Birdwhistell et Goffman.

Ainsi l'anthropologie de la communication emprunte à Hymes le projet de penser ethnographiquement les situations et leurs composantes observables (comportements, etc.): « *dans toute culture ou communauté, le comportement et les objets en tant que produits du comportement, sont sélectivement organisés, utilisés, fréquentés et interprétés pour leur valeur communicative.* » (Dell, 1967, p. 25). Hymes intègre le concept de « culture » issu de Goodenough qu'il définit ainsi : « *la culture d'une société consiste en tout ce qu'il faut savoir pour se conduire d'une manière acceptable pour les membres de cette société, et dans tout rôle qu'ils accepteraient pour chacun des leurs.* » (Goodenough, 1964, p. 36). Cela fait écho à la position de Birdwhistell pour qui, être membre d'un groupe, signifie être prévisible dans ses comportements, etc. Le groupe social a du sens autant qu'il « fait sens » à partir du moment où on le considère de l'intérieur à l'instar de Goffman dans *Asiles* (Goffmann, 1968, p. 37), par exemple.

L'un de ces premiers outils est le journal de terrain. Le journal est là pour permettre de gérer simultanément, « *lectures, réflexions, observations et frustrations* » (Winkin, 2001, p. 146). Il demeure un outil hautement personnel, à forte charge affective. En somme, l'excédent de « subjectif » et le risque de « *pathos* » souvent reprochés aux études qualitatives, et cela quelle que soit la méthode d'investigation adoptée, ne sont plus des obstacles, puisque ces derniers sont recueillis et « canalisés » dans et par le journal de terrain.

De plus, cet outil dans son aspect « objectif » permet sans conteste de dégager des régularités dans les pratiques observées, permettant de monter les situations particulières en généralités. C'est grâce à cette activité d'écriture que j'ai choisi de privilégier l'observation avant de passer à la phase d'entretien. En effet, la précipitation à descendre sur le terrain peut être délétère dans la mesure où il convient toujours, au préalable, de négocier sa place et son positionnement dans ce même terrain. Il est nécessaire de respecter les personnes participant à l'enquête. Pour dépasser les aveuglements premiers, plusieurs méthodes peuvent être expérimentées : on peut faire des dessins, utiliser tout « *le registre corporel* » disponible (Winkin, 2001, p. 152), etc. Pour ma part, j'ai pris de nombreuses notes que j'ai classées et triées, réalisé quelques croquis et illustrations de situations de communication, pris quelques photos. Ensuite, il est nécessaire d'écrire car, comme chacun le sait, l'écriture a un impact sur le travail accompli et peut changer totalement les perceptions premières des situations observées et les types d'observables dégagés dans le temps plus ou moins prolongé des situations non, semi ou participantes vécues. Il est alors important d'avoir, d'une part, bien conscience d'où l'on observe, d'où l'on parle et pourquoi l'on choisit tel ou tel terrain plutôt qu'un autre ; ceci afin d'avoir une vision claire, distincte, et un minimum rationalisée, de sa position d'enquêteur. D'autre part, il convient aussi de se demander en quoi tel comportement est spécifique de telle ou telle situation. En somme, l'ethnographie est respect et plaisir d'appréhender le social. Le terrain est essentiel car c'est par lui que passe la validation. Par

conséquent, il est nécessaire d'« aller se frotter au terrain » pour se laisser imprégner par l'étrangeté du quotidien, pour finalement armer son regard et ainsi percevoir des observables⁵. En somme, ce que nous apprend l'anthropologie de la communication est de ne jamais séparer la théorie du terrain. Même si c'est finalement le terrain qui aura le dernier mot en dépit de ses « finitudes », puisque à la fois circonscrit dans et par le temps et l'espace, mais aussi limité par les cadres théoriques qui le traversent, ce couple méthodologique permettra de questionner l'évidence. Ce questionnement capital en communication fera alors toute la différence. L'apport disciplinaire de l'anthropologie de la communication pour mon objet d'étude peut se résumer en trois termes : l'altérité, la pluralité et la réflexivité.

1) L'*altérité* parce que je travaille sur un sujet qui suppose que je noue des relations sociables avec autrui pour faire apparaître les rouages de la sociabilité, sachant que ces personnes sont pour la plupart, mais pas forcément toutes, (jeunes) chercheurs comme moi. Dire ceci, c'est souligner la question de la cohabitation de l'intervieweur avec l'interviewé(e) et du rapport de réciprocité, sinon de confiance, qui doit nécessairement se créer pour que la situation de communication particulière de l'interview enregistrée soit possible. Le souci de l'Autre est donc bel et bien primordial dans la méthodologie qui est la mienne⁶. C'est pourquoi, il me fallait une méthodologie capable de porter la pluralité des situations de collecte des données empiriques. Cette approche devait donc être adaptable à des situations de communication, tantôt *normalisées* par le cadre institutionnel (dans des colloques, par exemple, au sein de mes terrains) où je pouvais mener des observations non, semi- ou participantes, tantôt *formelles* dans le cadre des entretiens individuels systématiquement menés à la suite des observations pour obtenir des points de détail, des impressions parfois, etc⁷. Enfin, il me fallait une méthodologie pouvant supporter la possibilité de l'*informel*, ou plutôt de l'*imprévu* quand le dialogue se noue aux détours d'un couloir, par exemple. Apparaît alors en filigrane la *pluralité*.

2) Cette *pluralité* est la marque qu'un certain modèle évolutif des formes possibles de sociabilité en recherche existe. Je reviendrai sur ce caractère évolutif de la sociabilité au travers d'une tentative de définition communicationnelle de ce phénomène dans ma thèse. Ce travail de conceptualisation passera par des présentations d'enquêtes de terrain au fil des parties B, C et D. Chaque partie décrira un terrain spécifique avec sa forme et ses enjeux. Les deux s'entremêlant sans cesse, des schémas récapitulatifs seront proposés en toute fin de ce travail comme ceci a déjà été annoncé en introduction.

3) Ces enquêtes ont suscité un travail de *réflexivité* sur l'objet qu'est la sociabilité dans les équipes de recherche. Les schémas en seront le résultat le plus objectif et le plus visible. Cependant, la *réflexivité* a porté d'une part, sur les orientations de mon travail, mais aussi d'autre part, sur ma position personnelle en tant que doctorante en SHS, étudiant ses collègues et pairs de statut identique ou de statut différent mais appartenant au même univers.

Ainsi, toute constitution de données passe par un nécessaire travail de va-et-vient permanent d'« *essais et erreurs liés à tout travail d'enquête* » (Beaud & Weber, 2010, p. 9)

⁵ Par « observable », il faut entendre du particulier que l'on monte en généralité au moyen de règles ethnographiques.

⁶ Il est intéressant de noter que ce « souci de l'Autre » qui m'anime en tant que thésarde n'est pas du tout étranger à mes interviewés. Il semble donc que cette attitude « basique » soit présente dans le monde de la recherche académique. Cependant, cette thèse dépassera ce premier et, somme toute, simple constat, en cherchant à définir la ou les formes conceptuelles accompagnées des enjeux de ce « souci de l'Autre ».

⁷ C'est-à-dire des données plus intimistes, plus personnelles et personnalisées.

dans la constitution de mon corpus pour reprendre à mon compte une expression de Beaud et Weber. J'entends cette notion de *corpus* au sens large de « données collectées dans le cadre d'une enquête de terrain ». Ces données sont certes de diverses natures, mais aussi de divers interlocuteurs. Il peut s'agir aussi bien de mes commentaires de journal que des interviews enregistrées sur bande audio, puis retranscrites textuellement. C'est en ce sens que je qualifie mon corpus de « situationnel » (Charaudeau, 2009, p. 46), c'est-à-dire de corpus selon la « situation » (en fonction des locuteurs, de la finalité et du dispositif de collecte) (Charaudeau, 2009, p. 48). C'est pourquoi, plus que du contenu de mon corpus, qui apparaîtra dans les paragraphes empiriques, je vais dans ce point exposer sa « fabrique ». En définitive, il convient bien d'apprendre à se laisser porter par le terrain afin de construire pour soi, avec soi, parfois malgré soi, son corpus « de situation en situation » et donc, de construire un propos scientifique.

I.1.b) La recherche d'un modèle de lecture de la sociabilité: essais de couplages disciplinaires

Les raisons du premier essai de couplage entre anthropologie de la communication et la philosophie sont doubles. La première raison est personnelle : je suis issue d'une formation en philosophie et j'ai travaillé en Master 1 sur Gilbert Simondon, auteur que j'évoquerai (pour mieux le dépasser) dans le point suivant. Ce dernier est connu comme étant un philosophe de la complexité à tendance plutôt épistémologique. Dans son doctorat (Simondon, 2005), il propose un modèle du réel sous forme de cristal. C'est cette métaphore cristalline qui a constitué, comme un ancien réflexe, la première phase réflexive de ma thèse. J'ai donc tenté l'expérience de ce couplage. Il est important pour moi de préciser cette étape dans la mesure où, même si je l'ai dépassée, celle-ci a néanmoins « marqué » ma pensée, et a eu le mérite de me mettre sur la voie de l'intérêt d'un travail de conceptualisation de la sociabilité que je cherchais à caractériser.

J'ai rapidement abandonné cette piste de couplage pour une raison pratique d'abord. En effet, l'anthropologie de la communication ne peut fonctionner sur une logique analogique puisqu'elle considère la participation de l'enquêteur au réel et elle ne peut donc se contenter de l'expérience de pensée que constitue l'analogie.

La seconde raison qui m'a fait me détourner de la philosophie simondonienne est la prise de conscience que le modèle cristallin présentait des limites indéniables en terme de structure notamment. La croissance perpétuelle du cristal que j'ai considéré au début de ma thèse comme pouvant symboliser (au moins à titre intellectuel) la structure institutionnelle⁸ qui porte et supporte des hommes travaillant à la fois ensemble (regroupés et désignés sous la même étiquette) et à titre individuel (solitude de la recherche) me semblait être opératoire à titre théorique. En effet, ce cristal aurait pu permettre de penser les êtres et l'information comme étant « en relation », c'est-à-dire relier entre eux dans des situations de communication complexes par le biais de divers observables comme les comportements, la gestion des corps, la prise de parole, les contenus discursifs et l'utilisation d'objets (ordinateurs, écrans communs, etc.). Ce cristal fait aussi que les rapports entre les êtres et l'information sont « de relation », c'est-à-dire que la relation les transforme, les travaille de l'intérieur, en ce qu'elle leur « donne forme en les informant »⁹.

⁸ Comme celle du laboratoire, par exemple, avec son fonctionnement politique, administratif, voire sociétal.

⁹ Ceci est ce que l'on appelle dans la tradition aristotélicienne, le principe de l'hylémorphisme grec. Selon ce principe, l'individu est un composé ou une somme de forme (la silhouette en somme) et de matière (la chair).

La théorie simondonienne au travers des concepts d'« *information* », et d'« *individuation* » montre que l'individu se crée une identité par un travail de « problématisation de soi et des autres »¹⁰. L'individu réfléchit et se réfléchit pour lui *via* un dialogue intérieur et dans l'échange avec autrui au moyen de la communication extérieure usant du langage. L'impact du langage est tacite chez Simondon. En effet, ce dernier se base sur le modèle télégraphique et la cybernétique de Wiener (Wiener, 1948, 1954).

Pour revenir à l'analogie du cristal, cet objet qui est fait de phases (ou strates cristallines) « structurées » et de phases « en structuration » est porteur de potentialités du fait de la présence de ces phases non encore « structurées ». Ces potentialités, que constituent « les germes de croissance », sont une sorte de puissance qu'a l'individu à s'inventer lui-même. « *La pensée analogique est celle qui relève les identités de rapport et non des rapports d'identité.* » (Simondon, 2005, p. 152).

Un autre concept important pour expliquer ce modèle est celui de « *transduction* ». Ce phénomène va rendre opérant le modèle du cristal physique. Pour Simondon, l'« *information* » est la manière dont un système individué (soit un laboratoire, soit un chercheur) s'affecte lui-même en se conditionnant. Elle est ce qui permet le conditionnement de l'être par lui-même. On peut nommer ce mode « *résonance interne* ». L'information est individuannte et exige un certain degré d'individuation pour pouvoir être reçue. En effet, elle est ce par quoi chemine l'opération d'individuation, ce par quoi cette opération se conditionne elle-même. Le cristal a, quant à lui, un rôle brut de soutien du vivant. Or, ce vivant, lui, a une histoire. Toute institution a une histoire de par les hommes qui l'ont créée, puis portée. Cependant, ce passé humain est, lui, fait d'intériorité¹¹. Tout individu chercheur est, en tant qu'individu, porteur et support de médiation entre des sous-ensembles (les collègues, par exemple) d'un même tout (une équipe, un laboratoire ou même une institution). En effet, selon la thèse de Simondon, tout individu est en voie de résolution : ses individuations¹² étant, en réalité, une succession de problématiques à résoudre. La résolution se trouve dans la phase d'individuation psycho-sociale ou « *le transindividuel* ». Cette phase se réalise dans et par la vie sociale au travers des relations interindividuelles. En somme, tout homme pour exister comme « *personne sociale* » se doit de trouver sa place dans un groupe où la circulation d'une base informationnelle commune¹³ a lieu. L'action « *transindividuelle* » est donc ce qui fait que les individus existent ensemble (par exemple, au niveau du laboratoire, ils travaillent, réfléchissent parfois ensemble) comme les éléments d'un système comportant des potentiels¹⁴.

L'individu est un système « *métastable* »¹⁵, pris entre attentes et tensions. Puis, il fait la découverte, par le collectif et la communication émotive, d'une structure et d'une organisation fonctionnelle qui intègre et résout cette problématique incorporée de l'individu.

¹⁰ Ceci renvoie à ce que Simondon nomme le concept de *résonance*. Ce concept traduit le fait que toute personne se pose des questions sur lui-même et les autres, en particulier dans les épreuves d'interaction qui jalonnent la vie humaine.

¹¹ Concernant cette intériorité on pourrait faire le parallèle avec les archives des laboratoires ou les newsletters hebdomadaires, par exemple.

¹² C'est-à-dire les phases de sa vie émotive, psychologique, familiale, professionnelle, scientifique.

¹³ Il s'agit de la croyance religieuse pour Simondon et si l'on poursuit l'analogie, pour les chercheurs, de la science et ses paradigmes.

¹⁴ Il s'agit de germes d'être, c'est-à-dire de potentialités de devenir pour l'individu.

¹⁵ Le concept de « *métastabilité* » chez Simondon renvoie à un état du système qui n'est ni stable, ni instable, mais bien évolutif.

Mon idée de départ était donc d'appliquer ce système du cristal simondonien à mon terrain pour essayer d'introduire le pan communicationnel qui manque à cette représentation philosophique du réel. Cependant, je me suis aperçue que ce modèle était, d'une part, trop « métaphorique » et d'autre part, trop rigide. Il ne correspondait pas à ce que j'observais en termes de circulation des individus, des informations sur mes terrains ou encore en termes de comportements adoptés ou vécus et relatés en entretien. Ce modèle n'était donc pas la bonne entrée pour traiter de mon sujet.

I.1.c) L'entrée par les « théories ordinaires » couplées aux outils méthodologiques de l'entretien et de l'observation

C'est l'approche dite des « *théories ordinaires* » (Pedler & Cheyronnaud, 2013) qui m'a convaincue d'abandonner la théorie simondonienne. En effet, cette approche des « théories ordinaires » pense comme opératoire le fait de « *prendre en compte la diversité conceptuelle des régimes théoriques et la diversité des acteurs qui s'en saisissent pour dresser une cartographie plus ouverte de l'activité théorique et des formulations réflexives.* » (Pedler & Cheyronnaud, 2013, p. 7). L'ordinaire est ce que cherche à capter l'anthropologie de la communication, notamment. Les « théories ordinaires » me permettent, quant à elles, de considérer la recherche et la sociabilité propre à ce milieu professionnel comme des expériences, et non seulement comme des objets. En effet, suivant le conseil de Jean-Claude Perrot, j'ai expérimenté le réel et « *le milieu nourricier* » (Perrot, 1992, p. 9) plutôt que de rester dans les livres. Cette expérimentation en première personne m'a permis de forger une, voire plusieurs hypothèses, qu'il m'a fallu ensuite étayer théoriquement parlant mais aussi pragmatiquement parlant.

J'ai donc fait l'hypothèse que mon objet, à savoir la sociabilité, était un moyen de pratiquer la recherche entre carrière individuelle et travail collectif. En effet, la pratique de « l'entretien semi-directif à visée compréhensive », m'a fait réaliser qu'il ne fallait pas dissocier le savoir, de l'homme qui le produit et le vit dans sa pratique quotidienne. L'enquête menée dans les différents terrains¹⁶ portera sur les actes de pratique et de vécu de la recherche comme tentative de théorisation de la sociabilité et de ses modalités de communication¹⁷. Mes deux approches méthodologiques, à savoir « l'entretien semi-directif » et « l'observation » de terrain vont être examinées dans le point suivant.

(i) L'entretien semi-directif à visée compréhensive : un outil de sociabilité privilégié, car proximal

La notion d'« *entretien compréhensif* ou *semi-directif à visée compréhensive* » (Kaufmann, 2013) est empruntée à J.-C. Kaufmann. Je vais m'attacher à montrer dans ce paragraphe que cette méthodologie souple convient à mon objet tout en s'accordant bien à l'anthropologie de la communication. Pour cela, je confronterai la méthode de l'entretien compréhensif à d'autres méthodes d'investigation. En effet, la sociabilité, telle qu'elle est définie depuis l'introduction est l'essence du partage d'informations lors d'une interview. Or, l'entretien à visée compréhensive est une méthodologie, celle de l'entretien, couplée à une attitude de rapprochement humaniste. Cette dernière consiste en une compréhension de soi comme référent premier, puis de l'autre, comme informateur potentiel. C'est donc une posture

¹⁶ Je les ai catégorisés sous les termes de « laboratoires seniors » (partie B) ; « laboratoires juniors » (partie C) et « laboratoires et/ou instituts interdisciplinaires » (partie D).

¹⁷ Cette théorisation se fera au travers de conceptualisation et de modélisation schématique.

antagoniste mais nécessaire, qui se dessine ici entre une distance professionnelle et une proximité interpersonnelle.

« Pour atteindre les informations essentielles, l'enquêteur doit en effet s'approcher du style de la conversation sans se laisser aller à une vraie conversation : l'entretien est un travail, réclamant un effort de tous les instants. (...) L'informateur est surpris de se sentir écouté en profondeur et se sent glisser (...), vers un rôle central. (...) Ainsi, l'échange parvient à trouver son équilibre, entre deux rôles forts et contrastés. » (Kaufmann, 2013, p. 47).

Cette citation permet de réfléchir à la notion capitale de « conversation », en matière d'entretien. En effet, on ne peut pas se contenter de la seule approche kaufmanienne. Si celle-ci sera pourtant dominante dans ma thèse, il est nécessaire d'une part de la justifier et d'autre part de nuancer ce monopole méthodologique. Cette nuance s'opérera en couplant certains aspects de l'entretien « compréhensif » à deux autres méthodes qui sont 1. le questionnaire pour une petite part, et 2. l'entretien « non directif » pour une part plus importante, mais moindre par rapport à l'entretien « compréhensif ».

1. En ce qui concerne la méthodologie classique du questionnaire, typique des études quantitatives, si celle-ci a gagné en notoriété au niveau scientifique, c'est principalement à cause du primat conféré au « critère de méthode » statistique dans « la hiérarchie des objets légitimes de recherche et (dans) la hiérarchie des méthodes d'enquête. » (Beaud, 1996, p. 227). En effet, la méthode est le cheval de bataille pour établir le prestige de telle ou telle discipline scientifique. « L'enquête de terrain, un court moment valorisé (...), a été progressivement marginalisée, voire évincée, au profit d'enquêtes statistiques qui apparaissent alors plus fiables sur le point de la « preuve » et de la « représentativité ». » (Beaud, 1996, pp. 228-229) Le terrain se présente donc historiquement parlant comme un point aveugle à cause de son caractère insuffisamment généralisable par rapport aux questionnaires formalisés via une grille de questions immuables, transposables à n'importe quel individu d'un échantillon bâti sur des critères standardisés tels que l'âge, le sexe, la classe sociale, etc. Pour ma part, souscrivant à la vision traditionnelle de l'ethnologie portée par Malinowski notamment, j'ai choisi d'utiliser le questionnaire comme palliatif lorsque l'entretien n'était pas possible.

Le questionnaire, de par sa force méthodologique face à des contraintes extérieures, constitue pour moi un excellent moyen de « tester » la cohérence des données ethnographiques recueillies en entretien. En effet, le terrain ethnographique symbolise « le critère de la méthode anthropologique, en imposant l'idée que le travail de terrain se caractérise avant tout par la méthode de l'observation participante, méthode d'immersion sur le terrain qui, seule, permet de saisir ce que Malinowski appelle les « impondérables de la vie sociale ». » (Beaud, 1996, p. 230). En revanche, si l'usage de l'entretien en SHS se veut multiple pour être à l'image de la méthode statistique, j'ai opté pour un couplage entre certains aspects, de l'entretien « non directif », détaillés juste après et les caractéristiques de l'entretien « compréhensif ».

2. L'entretien « non directif », encore appelé « non préstructuré » a pour but principal de « rendre compte des systèmes de valeurs, de normes, de représentations, de symboles, propres à une culture ou à une sous-culture. » (Michelat, 1975, p. 230). Dans mon contexte d'étude, l'anthropologie de la communication repose sur une conception de la culture comme étant tout ce qu'il faut savoir pour qu'un individu en soit membre, et dans mon terrain, il s'agit d'être membre d'une équipe de recherche. La méthode par entretien « non directif »

hérite de la méthode par questionnaire dans la mesure où celle-ci requiert des règles d'échantillonnage parmi les personnes participant à l'enquête. Cependant, puisqu'il s'agit d'une méthode dite qualitative, le nombre et la représentativité des entretiens constituant l'échantillon est beaucoup plus restreint en regard d'une méthode quantitative comme celle du questionnaire. Le corpus compte, pour la méthode non directive, entre 30 et 40 entretiens en moyenne, rarement plus. Ce nombre restreint s'explique par le « *principe de diversification* » de l'échantillon (Donegani, 1993 ; Michelat & Simon, 1977). Ce principe repose sur la recherche d'une certaine hétérogénéité des individus interrogés au sein de la population considérée par l'enquête. En effet, si ce principe est respecté, alors « *l'expérience montre que, passés trente à quarante entretiens, si les personnes interrogées ont été bien choisies, les informations recueillies sont redondantes ou du moins ne mettent plus en cause fondamentalement, la structure des résultats obtenus.* » (Duchesne, 2000, p. 11). En ce qui concerne l'échantillon, ce principe signifie que ce dernier est constitué à partir d'un panel le plus divers possible. Ainsi, la « *représentativité signifie donc simplement que l'on s'efforce de réunir des personnes présentant toutes les caractéristiques pouvant engendrer des différences à l'égard des représentations étudiées, compte non tenu de leur nombre relatif dans la population d'origine.* » (Duchesne, 2000, p. 11). Dans mon enquête, j'ai respecté ces quelques principes propres à l'entretien non directif, eux-mêmes hérités d'une réflexion sur la méthode quantitative et statistique de la technique de recueils par questionnaires. Ces quelques règles sont donc, la limitation du nombre d'entretiens, le principe de diversification, afin que chaque personne interrogée représente les situations socio-professionnelles les plus diverses engendrant ainsi des différences représentatives de la population étudiée : « *la méthode « non directive » suppose de choisir les personnes en fonction de leur appartenance, la plus forte possible, aux groupes culturels dans lesquels, par hypothèse, on s'attend à observer des différences importantes dans la part du système de représentation rattaché au thème de l'exploration.* » (Duchesne, 2000, p. 12). Par exemple, dans mon étude, j'ai confronté des chercheurs à des administratifs, des étudiants à des statutaires, etc.

Si cette méthode du non directif présente certains avantages en ce qu'elle prétend donner la parole pleine et entière sans dirigisme grâce à la fameuse « consigne », elle présente aussi certains inconvénients, qui, pour notre terrain, excluaient de recourir prioritairement à cette dernière. Le premier inconvénient que l'on trouve répertorié dans la littérature, et qui concerne directement mon enquête, est la difficulté pratique qu'il y a à interviewer des personnes de classes dites « supérieures ». Ainsi, « *contrairement à ce qu'une connaissance trop superficielle de la méthode (non directive) pourrait laisser croire, les personnes avec lesquelles il est très difficile de mener à bien ce type d'entretien ne sont pas seulement les personnes les plus démunies (...), ce sont aussi celles qui appartiennent aux dites « classes intellectuelles supérieures.* » (Duchesne, 2000, p. 13). La première raison évoquée pour expliquer le caractère inadéquat de cette méthode auprès d'un tel public de cadres viendrait de ce que « *le caractère interchangeable des enquêtés choisis pour leurs propriétés sociales et non pour leurs titres, leurs rôles, leurs fonctions, est difficile à supporter pour ceux qui ont « un nom », qui sont habitués à parler en nom propre.* Autrement dit, pour « *s'imposer aux imposants* », la méthode « non directive » est particulièrement mal adaptée ». (Duchesne, 2000, p. 13).

La seconde raison est identifiée notamment sous la plume de Bourdieu lorsqu'il revisite l'entretien dans *La misère du monde* (Bourdieu, 1993). Dans cet ouvrage collectif, 182 entretiens ont été menés sur le mode conversationnel. Ce livre est intéressant au niveau de son

aspect méthodologique¹⁸ en ce qu'il revendique prendre le contre-pied des principes standards que sont la pose d'hypothèses, position la plus neutre et la plus objective possible pour l'enquêteur, la pratique de l'analyse de contenu, la méthodologie des sciences sociales, pour donner à lire l'intégralité des entretiens menés assortis d'une réflexion théorique renouvelée sur « *l'entretien comme « conversation ordinaire* » » (Mayer, 1995, p. 361). Cependant l'entretien non directif est critiqué à cause de son caractère apparenté à du « laisser-faire ». Pour Bourdieu, l'entretien doit être pris en main par l'enquêteur qui reste donc actif et directif. En marquant son attention il rejoint la méthode de l'entretien compréhensif que je vais aborder ensuite.

En somme, les points communs que l'on retrouve dans les types d'entretiens mentionnés que sont, soit le non directif, soit le directif, soit le compréhensif, sont d'abord, comme le dit Nonna Meyer, qu'il existe un « *métier d'enquêteur* » (Mayer, 1995), et qu'ensuite ce métier repose sur la faculté à écouter, à comprendre et pour cela à se mettre à la place de l'autre. Pour ma part, j'ai donc cumulé certains paramètres appartenant à l'une ou à l'autre méthode : le questionnaire pour son formalisme et sa rigueur, le non directif pour l'empathie que cela suppose lorsque l'enquêteur actif (au moins sur ce plan) reformule en « *miroir des propos de l'enquête* » (Mayer, 1995, p. 368), et le semi-directif à visée compréhensive prioritairement pour les raisons qui suivent.

Utiliser l'entretien à visée compréhensive, c'est prendre le parti assumé de se placer contre un méthodologisme « fort » où, pour parler comme Wright Mills, une « *rationalisation sans raison* » (Kaufman, 2013, p. 14) conduirait à un dogmatisme théorique. Il faut se faire l'« *artisan intellectuel* » de sa recherche, c'est-à-dire s'en rendre propriétaire dans sa réalisation empirique et dans l'analyse intellectuelle qui accompagne l'enquête de terrain :

« *L'artisan intellectuel est celui qui sait maîtriser et personnaliser les instruments que sont la méthode et la théorie, dans un projet concret de recherche. (...) Il est tout à la fois : homme de terrain, méthodologue, théoricien, et refuse de se laisser dominer ni par le terrain, ni par la méthode, ni même par la théorie quand elle est dogmatique.* » (Kaufman, 2013, pp. 14-15).

L'entretien compréhensif permet une approche souple, personnalisable et multidimensionnelle. Il est utile de rappeler brièvement les origines de l'entretien pour situer ma propre démarche compréhensive, ceci afin d'en souligner la proximité.

« *Son origine est multiple : enquêtes sociales du XIX^{ème} siècle, travail de terrain des ethnologues, entretiens cliniques de la psychologie. (...) A l'entretien administré comme un questionnaire s'est progressivement substitué une écoute plus attentive de la personne qui parle. (...) Chaque enquête produit une construction particulière de l'objet scientifique et une utilisation adaptée des instruments : l'entretien ne devrait jamais être employé exactement de la même manière.* » (Kaufman, 2013, p. 16-17)

Ce que l'on peut lire en filigrane dans cet extrait est que, parmi les deux voies méthodologiques dégagées par la méthode de l'entretien que sont « *la compréhension ou la mesure* » (Kaufman, 2013, pp. 16-17), mon approche se range dans la voie de la « *compréhension* » où l'entretien est un « *support d'exploration* » (Gotman, 1985, p. 166).

¹⁸ Sur la méthodologie voir, par exemple, Blanchet et al. (1993) ; Blanchet & Gotman (2005) ; Bourdieu et al. (2006) ; Bourdieu, Chamboredon & Passeron (2006).

Cette exploration passe d'abord par une quête de confiance et d'engagement mutuels entre enquêteur et enquêté. Ceci pose la question du positionnement de la théorie par rapport au terrain. En réponse à cette interrogation, on peut avancer cette définition de l'entretien compréhensif :

« Entre ces deux extrêmes, l'entretien compréhensif prône une objectivation qui se construit peu à peu, grâce aux instruments conceptuels mis en évidence et organisés entre eux, donnant à voir le thème de l'enquête d'une façon toujours plus éloignée du regard spontané d'origine ; mais sans jamais rompre totalement avec lui. (...) l'objet se construit peu à peu, par une élaboration théorique qui progresse jour après jour, à partir d'hypothèses forgées sur le terrain. Il en résulte une théorie d'un type particulier, frottée au concret, qui n'émerge que lentement des données. » (Kaufman, 2013, p. 23)

Cet extrait montre une certaine résonance avec la pratique disciplinaire de l'anthropologie de la communication qui demande souplesse d'action et de réaction, doublée d'une certaine empathie envers l'autre dans l'interaction de l'entretien. Cependant, il est à noter que, comme dans toute recherche, il convient de faire des choix et notamment celui du « bon informateur à dénicher ».

« Dans l'entretien compréhensif, plus que de constituer un échantillon, il s'agit plutôt de bien choisir ses informateurs. » (Kaufman, 2013, p. 43).

En effet, tous les informateurs ne sont pas aussi prolixes et prêts à « jouer le jeu » de l'entretien. La façon de mener un entretien va dépendre de la personnalité de l'enquêté, car *« l'informateur gère son degré d'implication dans l'entretien, et celui-ci dépend en grande partie de la confiance qu'il fait à l'enquêteur. »* (Kaufman, 2013, p. 44) Le déroulé de l'entretien va aussi, et peut-être surtout, dépendre de la personnalité de l'enquêteur et des outils plus ou moins « personnalisés » qu'il aura choisis d'utiliser. Parmi ces outils, on peut citer le questionnaire classique, mais aussi ce qui en dérive, à savoir la grille ou guide d'entretien qui autorise une certaine liberté. Cette liberté laisse place au vécu, et aussi à l'imprévu qui, s'il est maîtrisé, peut être bénéfique.

« La grille des questions est un guide très souple dans le cadre de l'entretien compréhensif. (...) C'est un simple guide¹⁹, pour faire parler les informateurs autour du sujet, l'idéal étant de déclencher une dynamique de conversation plus riche que la simple réponse aux questions tout en restant dans le thème. » (Kaufman, 2013, pp. 43-44).

La grille est donc une certaine façon de procéder pour en apprendre plus sur son interlocuteur. Cependant, parfois l'entretien en face à face déconcerte. L'entretien compréhensif a été mon fer de lance tout au long de l'enquête menée à l'Ecole Y. J'ai interrogé 29 personnes dont 19 en face à face, 2 de façon informelle, 3 par téléphone et 5 par questionnaire écrit²⁰. Ces deux derniers cas se sont présentés tout particulièrement lorsque l'interviewé ne souhaitait pas ou ne pouvait pas avoir un entretien en face à face (par exemple, lorsqu'il était à l'étranger). On peut supposer que ce refus d'interaction directe exprime un certain besoin pour ces interviewés de « réfléchir » à leur positionnement avant

¹⁹ Ce guide est plus fourni que la seule « consigne » de l'entretien non directif, mais moins rigide que le questionnaire à visée statistique.

²⁰ Concernant les différentes grilles de questionnaires ou d'entretiens compréhensifs, des exemples pour chaque terrain ont été sélectionnés pour illustration (voir en annexes).

d'être soumis à l'enquête. Ces derniers voulaient-ils « jouer aux bons élèves » qui « savent » quoi répondre et « comment » répondre ? Ceci est probable, si l'on en croit le verdict empirique déclarant le non-directif comme inapte à interviewer les cadres supérieurs. Cependant, sans être aussi catégorique, cette réaction peut aussi être due à une certaine timidité, ou à la crainte d'une perte de temps plus grande qu'en réalisant un questionnaire écrit. Le problème est aporétique.

Concernant cette contrainte du terrain d'avoir parfois recours aux questionnaires remplis, puis retournés par mail, je vais justifier l'usage de cet outil en explicitant sa production. Cette grille de questionnaire, constituée à l'image du guide d'entretien, s'est basée sur des thématiques générales conservées de personne à personne. Les questions rédigées dans ces rubriques se rapportaient le plus possible à l'identité des interviewés ou encore aux expériences (colloques, etc.) partagées avec ces derniers. C'est pourquoi, j'ai cherché à préserver l'esprit de l'entretien compréhensif dans ces questionnaires, tout en croisant les observations que j'avais pu mener lors de manifestations scientifiques, suivant la voie de l'anthropologie de la communication. Si l'entretien cherche à aller au fond des choses en tant que « *sorte de situation expérimentale* » (Kaufmann, 2013, p. 60), le questionnaire, lui, doit refléter cette envie. Pour cela, j'ai utilisé en moyenne près de cinq à dix questions pour chaque rubrique.

« L'entretien fonctionne (...) comme une chambre d'écho de la situation ordinaire de fabrication de l'identité. Il faut penser à soi et parler de soi plus profondément, plus précisément, plus explicitement qu'on ne le fait habituellement. » (Kaufmann, 2013, p. 60).

Cette précision recherchée par l'enquêteur et l'enquêté peut éventuellement se situer dans cette préférence de certains pour l'entretien par questionnaire. Un indice allant dans cette direction est que j'ai eu des retours, par mail, complémentaires à ces questionnaires de la part des enquêtés. Le dialogue s'est donc, d'une certaine façon, engagé par le biais de l'écrit, permettant parfois des précisions sur des détails, ou encore de mentionner des souvenirs resurgissant *a posteriori*. Pour corroborer ce fait, je prends comme exemple le cas de J.-C. Kaufmann qui s'est essayé à réaliser une enquête par courriel (Kaufmann, 2013, pp. 56-58). Si je compare les réactions additionnelles de mes interviewés avec cette enquête de Kaufmann, je peux en tirer quelques constatations. Tout d'abord, c'est la « relation d'enquête » qui est primordiale dans ma démarche, indépendamment de la méthode utilisée, que ce soit le questionnaire ou l'entretien.

La grille de questionnaire et le guide d'entretien sont donc construits dans un même mouvement et ont pour but de susciter des bouts de récit de vie. De ce fait, tout se passe comme si l'entretien devait gagner en maturité *a posteriori* pour certaines personnes. Cela, indépendamment du dispositif choisi pour leur interview. En effet, celle-ci sera d'abord complétée par des observations directes (non-, semi- ou participantes) et ensuite par les interviewés eux-mêmes. L'indépendance des moyens choisis vient du fait que l'entretien était souvent complété par plusieurs rencontres assorties de discussions fortuites, voire de plusieurs séances d'interviews avec quelques personnes. Ceci corrobore l'idée kaufmannienne selon laquelle les « effets de vérité » ne seraient pas plus grands avec le questionnaire :

« Souvent l'entretien est rangé du côté de l'expression subjective, et opposé au questionnaire, plus objectif. Or une telle opposition ne va pas de soi en ce qui concerne le type de matériau recueilli : alors que la discontinuité des questions permet de ruser

un peu avec les réponses, le devoir de cohérence, qui joue déjà dans le questionnaire quand il est bien construit (de Singly, 2005), oblige à une sincérité encore plus grande dans l'entretien approfondi (Battagliola, Bertaux-Wiame, Ferrand & Imbert, 1993). » (Kaufmann, 2013, p. 69).

Cette citation suggère à demi-mot la possible adéquation entre questionnaire bien construit et entretien à visée compréhensive. De même, *« l'entretien compréhensif, qui par son contact étroit avec le concret pourrait être taxé d'empirisme, est paradoxalement, comme l'anthropologie interprétative (Geertz, 2003), une méthode particulièrement favorable au travail théorique. »* (Kaufmann, 2013, p. 75) Le recours à l'écrit, quant à lui, n'est pas forcément moins riche que le recours à la communication orale et peut aussi donner l'occasion et le temps de la réflexion plus théorique, tant pour l'enquêté qui peut mieux argumenter son propos, que pour le chercheur qui en perdant la spontanéité, gagne en précision. Preuve en est avec le cas d'enquête expérimenté par J.-C. Kaufmann au moyen du Web. Cette enquête est passée non pas par le fameux enregistreur, mais par une phase de recueil de données exclusivement par mail *via* un appel à témoignage. Dans mon enquête, les retours par mail ont été spontanés et ont simplement complétés le questionnaire ou l'entretien. Le recours à ce procédé est donc secondaire dans mon cas.

Malgré les conclusions positives de cette adaptation aux NTIC²¹ *via* le Web pour pratiquer l'entretien compréhensif, on peut rappeler un dernier détail, qui n'en est pas un à propos de l'usage de l'enregistreur. Si le recours à cette technique pourrait diminuer à l'avenir du fait des NTIC, l'enregistrement reste une pratique *« tellement installé(e) dans l'univers académique de l'entretien que l'on imagine mal devoir s'en séparer. »* (Kaufmann, 2013, p. 8). En effet, l'enregistrement systématique est requis pour l'entretien non directif, et courant pour l'entretien compréhensif.

C'est pourquoi, il est bon de préciser que tous mes entretiens oraux (par téléphone ou en face à face) ont fait l'objet de cette vieille technique de l'enregistrement, suivie d'une retranscription fidèle, à l'ancienne, sur papier²². Chaque entretien a duré en moyenne deux heures et demi, sachant que le plus court fut d'une trentaine de minutes et le plus long dépassant trois heures. En somme, la richesse latente de ces enregistrements était en moyenne plus abondante que pauvre et *« lors de l'investigation du matériau (...), l'émotion constitue un instrument paradoxal de la construction de l'objet. La problématisation fondée sur les faits ne résulte ni d'un schéma conceptuel préétabli et rigide, ni d'une pure écoute du matériau. La théorie s'élabore progressivement dans le va-et-vient entre fait et hypothèses. (...) Elles doivent intervenir pour malaxer le matériau. »* (Kaufmann, 2013, p. 76). C'est pourquoi dans un tel contexte prolixe, l'enregistrement est un excellent matériau de base. Il faut cependant avoir conscience de la nature réductrice du travail de retranscription dans la mesure où l'on peut très bien se passer des nuances de ton pour aseptiser le contenu.

« La retranscription intégrale change la nature du matériau de base, qui devient texte écrit, plus concentré sur le langage (...). L'oral me semble infiniment plus riche et complexe : les rythmes, les intonations et les silences sont autant de commentaires du texte pouvant en changer le sens. L'oral est aussi plus vivant, il permet un accès plus direct à l'émotion et une plongée plus intime dans l'histoire de vie. Mais ceci n'est pas le plus important. » (Kaufmann, 2013, p. 77).

²¹ Le sigle NTIC signifie Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication.

²² L'ensemble des entretiens sont disponibles sur bandes audios (la plupart) ou numériques, à la demande.

Pour ma part, afin d'éviter de perdre la richesse de l'oral, j'ai opté d'abord pour une retranscription littérale intégrale, complétée par une relecture de cette retranscription avec, en fond sonore, l'écoute des bandes de manière à réintroduire les expressions, les rires, etc. J'ai pu ainsi commenter²³ en simultané les intonations perdues par la retranscription première. J'ai donc couplé écrit et oral.

Pour compléter ce paragraphe, je vais à présent préciser un autre point à propos de « l'observation directe » proprement dite.

(ii) *L'observation directe : l'entretien semi-directif devient compréhensif*

L'entretien semi-directif est le travail qui succède majoritairement aux phases d'observation directe réalisées en réunions, colloques, manifestations scientifiques grand public, etc. Je tiens à m'arrêter sur cet outil de l'observation « directe », car cette pratique d'enquête soulève de nombreuses questions concernant la distinction entre cette observation et l'observation « générale » ou « naturelle »²⁴. Cela pose des questions en terme de gestion optimale de son positionnement et de son rôle lors des interactions en tant qu'enquêteur. Cela pose aussi des problèmes en terme de production de tensions éventuelles chez l'enquêteur comme chez les enquêtés. Ces tensions dépendent du choix d'observer sous couvert ou, au contraire, à découvert. Enfin, ce positionnement génère une remise en question du chercheur comme de sa recherche.

*« Si l'observation directe conduit à la **constitution de matériaux**²⁵, à l'objectivation de pratiques sociales, elle participe aussi à la **mise en ordre de ces matériaux**, et ce, en raison de la configuration d'enquête très particulière où le chercheur est à la fois instrument de recueil et analyseur (...). L'observation directe réclame une forme de participation à la situation qui ne va pas sans poser quelques difficultés selon l'usage qui en est fait. »* (Arborio & Fournier, 2014, p. 83).

Ce paragraphe me donnera d'abord l'occasion de préciser la nature de mes terrains, ensuite de présenter la façon dont j'ai géré l'accès plus ou moins facile aux personnes et, enfin, de dire comment j'ai obtenu grâce à elles les données ethnographiques (Laplantine, 1984)²⁶ desdits terrains. Ce qui différencie la technique de l'enquête par observation directe des méthodes présentées précédemment est que cette démarche « directe », contrairement aux autres, permet un anonymat total pour l'enquêteur. Ce dernier peut, par ce biais, choisir de dissimuler (ou non) soit tout, soit seulement une partie de ses buts de recherche. Pour ma part, j'ai opté pour une solution intermédiaire que je détaillerai plus loin.

Pour le moment, seules les caractéristiques utiles à cette approche de « l'observation directe » seront exposées. On a déjà rappelé que cette méthode servait de complément d'enquête et, plus précisément, d'étalon pour vérifier les données recueillies par un autre biais. *« Elle peut donc servir à contrôler l'intelligibilité des traitements quantifiés. Elle est*

²³ Mes commentaires ne font l'objet d'aucun système de notation académique. Ces annotations sont personnelles et reflètent mon engagement en tant qu'enquêtrice.

²⁴ Par « générale » ou « naturelle », on fait référence à l'observation du quotidien non orientée vers un travail scientifique.

²⁵ Les expressions en gras de cette citation sont en italique dans le texte.

²⁶ Cet ouvrage porte sur la transformation du regard ethnographique en langage. En effet, il n'y a pas, selon cet auteur d'anthropologie sans ethnographie. Sur l'importance du regard, se reporter en particulier à la conclusion de ce chapitre I de méthodologie.

aussi un moyen de résister aux constructions discursives des interviewés en permettant de s'assurer de la réalité des pratiques évoquées en entretien. » (Arborio & Fournier, 2014, p. 8) Cependant, la naïveté face à ce qui paraît se donner à voir dans l'observation est un risque majeur. C'est pour éviter cette position, qu'il est très important de circonscrire plusieurs paramètres dans cette pratique. Il s'agit de contrôler notamment les durées plus ou moins longues d'observation, de faire un choix raisonné de l'observation « ouverte », « *incognito* » ou éventuellement « semi-ouverte », en ayant conscience des biais engendrés pour pouvoir expliciter le plus précisément possible la relation de l'enquêteur au terrain. Cette prise de conscience est permise par le fait d'assumer son double statut d'« *enquêteur instrument* » et d'« *enquêteur analyste* » (Arborio & Fournier, 2014, p. 116).

« En dépassant par là la simple observation diffuse, on se protège d'un empirisme feint ou naïf. Les périls de la méthode (subjectivisme, engagement d'un point de vue moral et politique, reprise incontrôlée des catégories indigènes...) se sont révélés assumables au prix d'une reconnaissance de ses traits spécifiques : tirer parti d'un enquêteur instrument, donnant à voir les systèmes de référence et de catégorisation des enquêtés par le frottement des siens propres et tirer parti d'un enquêteur analyste, sommé de réfléchir au quotidien son expérience directe en même temps qu'invité après coup à une analyse de son implication. » (Arborio & Fournier, 2014, p. 116).

Pour ma part, j'ai assumé ce double rôle d'« observatrice-instrument » et d'« observatrice-analyste » en choisissant une enquête d'observation directe « par coups de sonde » plus ou moins longs. Par « observateur-instrument », il faut entendre le fait de devenir, pour le chercheur, un véritable instrument de mesure et d'enregistrement des situations de communication observées et vécues, c'est-à-dire un instrument « *d'étalonnage des sensations dans la situation, comme instrument de test des tensions en présence.* » (Arborio & Fournier, 2014, p. 64). Concernant l'expression « observateur-analyste », cela renvoie à la capacité de comparer en analysant « *son système propre et celui que (le chercheur) s'est vu obligé d'adopter, voire ceux auxquels il s'est confronté.* » (Arborio & Fournier, 2014, p. 65).

Par « coups de sonde », il faut entendre le fait d'avoir suivi régulièrement l'ensemble des « sessions de groupe » de mes chercheurs, sans pour autant choisir de passer plusieurs mois d'affilée sur chaque terrain. Par « sessions de groupe », j'entends globalement toute situation de groupe où les équipes membres de mes laboratoires, ou seulement une partie de celles-ci, se trouvaient présentes. Il peut s'agir de réunions d'équipes ou de sous-équipes, de réunions de laboratoire, de manifestations scientifiques (colloques internes disciplinaires ou à visées externes, donc soit interdisciplinaires, soit internationaux) ou grand public. J'ai fait ce choix des coups de sonde pour trois raisons principales.

La première raison, pratique, vient du fait que parfois certaines réunions ou manifestations données sur mes différents terrains se chevauchaient au niveau des horaires. Il m'a été impossible, de ce fait, d'être présente à plusieurs endroits de l'établissement (ou en dehors) en même temps. Il m'a donc fallu optimiser le temps consacré à chaque manifestation en fonction de leur fréquence et de l'importance que je souhaitais donner à tel ou tel terrain dans ma recherche. Celle-ci est par conséquent construite de façon raisonnée selon des contraintes de ce type. Ensuite, il a fallu essayer d'équilibrer les données collectées en fonction du nombre et de l'intensité des observations.

Comme ma participation, bien que ponctuelle, a été régulière, notamment dans le cadre

de cycles de manifestations, j'ai récolté cependant un certain nombre d'observations²⁷. De plus, le choix de faire des coups de sonde ponctuels m'a permis de mener en parallèle des sessions de travail sur mes trois types de terrains. Cela a fait avancer la réflexion en autorisant une comparaison sur le vif exposée dans mes journaux de terrain²⁸. Ceci est la deuxième raison. Il me faut préciser à ce stade de ce descriptif méthodologique, pour approfondir cette seconde raison le fait d'avoir choisi des observations directes d'un type intermédiaire, c'est-à-dire « *semi-incognito* ».

« Choisir un mode d'observation directe, consiste plutôt, raisonnablement, à choisir un rôle social à occuper²⁹ dans la situation observée » (Arborio & Fournier, 2014, p. 30). « Qu'elle soit menée à découvert³⁰ ou incognito, l'observation directe, en ce qu'elle implique l'entrée en interaction dans des relations suivies, conduit nécessairement à se rapprocher de certains acteurs et à trouver des appuis. » (Arborio & Fournier, 2014, p. 41).

Compte tenu du fait que les dirigeants des terrains avaient connaissance des raisons expliquant ma participation aux divers événements, je pouvais avoir l'assurance de ne pas trop influencer sur le déroulement global des situations de communication observées.

Le reste du public, la plupart du temps, ignorait mes motivations. Ainsi, j'ai parfois pu observer sans participer³¹, parfois pu participer ouvertement³² et parfois pu endosser le rôle de membre du groupe en étant sollicitée comme n'importe quelle personne ayant le statut de nouvelle venue³³. Ma participation a donc cherché à s'adapter à chaque situation de communication vécue, de manière à développer une « relation de confiance »³⁴ avec les personnes.

« On peut ajouter que, même si l'on a informé les proches enquêtés de l'objectif visé par la participation à leur univers, la plupart des intervenants rencontrés dans la situation ne sont pas informés systématiquement des raisons de cette présence et assimilent l'observateur à un participant indigène. (...) Participer comme observateur à découvert n'exclut donc pas d'être considéré par certains interlocuteurs en situation comme participant actif et d'observer sans être connu d'eux. » (Arborio & Fournier, 2014, p. 93).

Cette attitude la plupart du temps bien vécue, puisque cela m'a été confirmé par les interviewés en entretien, m'a incité à me comporter de la sorte. Les personnes interviewées devenant du même coup, de par « *le partage de deux subjectivités, celle du chercheur et celle du sujet (...) (des) spécialistes de leur propre expérience (...).* (Cela leur confère) d'emblée un

²⁷ Ces séances d'observation se sont étalées sur 2 ans et demi, de décembre 2011 à avril-mai 2014.

²⁸ Un journal par catégorie de terrain : 1. Les laboratoires seniors ; 2. Les laboratoires juniors et 3. Les instituts interdisciplinaires

²⁹ Le gras est présent dans le texte d'origine.

³⁰ Les expressions « découvert » et « *incognito* » sont en italique dans le texte.

³¹ Exemple(s) de situations d'observation non-participante : dans certaines réunions de laboratoire comme celle de SP3 exposée en chapitre III de la partie B.

³² Exemple(s) de situations d'observation participante *incognito* notamment en manifestations scientifiques disciplinaires, interdisciplinaires et/ou grand public exposées dans toute la thèse mais surtout en partie D.

³³ Exemple(s) de situations d'observation participante *semi-incognito* : ce fut le cas au SL4 dans l'exemple de réunion de sous-équipe choisi et exposé en chapitre III également, ou encore au LJHL exposé en partie C.

³⁴ Concernant cette « relation de confiance » qui est souvent invoquée dans les comptes-rendus de recherche, celle-ci se noue dans les expériences partagées.

statut de cochercheur » (Bourdages, 2011, p. 47)³⁵ au sein de l'enquête en cours.

L'intérêt de jongler avec différents types d'observations est de faire ainsi varier les comportements des personnes. Ces attitudes ont ensuite été confrontées entre elles par la comparaison des journaux de terrain. Elles ont été croisées puis commentées et analysées par mes soins ainsi que par les interviewés eux-mêmes, lors des entretiens notamment. J'ai pu ainsi dégager certaines régularités qui vont être conceptualisées et modélisées tout au long de ma thèse : ceci viendrait-il de ce que j'aurais réussi à voir suffisamment sans perturber outre mesure les situations de communication vécues et observées ? Laissons la question ouverte. Cependant, la critique qui va suivre reste présente à mon esprit :

« Ce n'est en fait pas seulement une question de degré mais aussi de nature qui est en jeu dans la durée de l'observation : tant que celle-ci ne s'étire pas trop, le chercheur par observation directe est animé par un projet de connaissance, tandis qu'au-delà d'un certain temps, sa fréquentation de la situation peut l'amener, empathie aidant, à une implication dans les intérêts des acteurs qui soit incompatible avec la production de connaissances scientifiques. » (Arborio & Fournier, 2014, pp. 43-44).

Il faut donc trouver le juste milieu entre ce qui est observé et ce qui est vécu pour ne pas amalgamer les deux. Pour cela, l'autoanalyse et parfois l'autocensure sont nécessaires pour gérer ces problèmes déontologiques. En effet, s'il faut toujours avoir en tête de conserver une éthique d'honnêteté intellectuelle, *« on pourrait sortir de ce débat en laissant chacun juge de l'opportunité d'utiliser cette forme d'observation, seul face à sa conscience, en l'état de faible formalisation de la déontologie professionnelle. »* (Arborio & Fournier, 2014, p. 92). Je reviendrai sur ces points plus tard dans le chapitre, en retravaillant, par l'écriture, le matériau collecté.

Si l'on en croit Roth (1970), il serait quasiment impossible de faire la différence entre une position de sincérité et une position cachée d'observation. Pour lui, l'incertitude qui baigne tout début d'enquête de recherche, voire toute enquête en cours, permet de lever cette objection de la nécessaire et indépassable honnêteté d'un chercheur qui n'est parfois même pas capable de définir avec précision les contours de sa recherche.

La troisième raison vient d'une autre « révélation » qui m'a fait opter pour ces observations répétées et ponctuelles. Cette « révélation » est la prise de conscience que si les « dirigeants » étaient tous d'accord et bien disposés à jouer ce jeu de l'observation à des fins de recherche au départ de mon investigation, cet accord de principe n'a duré qu'un temps. À partir du moment où je mentionnais la volonté de « m'installer » dans les murs, ils ont tous, sans exception, émis des réticences plus ou moins contraignantes et plus ou moins directes. Du même coup, les opportunités de gérer librement mes investigations étaient de suite restreintes et orientées par ces dirigeants qui auraient voulu pouvoir les contrôler. J'en donnerai quelques exemples au travers des trois parties B, C, et D notamment au moment des enquêtes de terrain. Ces contraintes peuvent être dès à présent interprétées comme un mécanisme naturel de défense et de protection de l'image de soi ou de celle de son groupe. J'ose l'usage du terme « naturel », voire « instinctif », pour ce mécanisme protectionniste, puisque j'évoquerai le darwinisme plus loin dans la thèse. En effet, puisque tous les individus sont des « *personnes sensibles* » (Arborio & Fournier, 2014, p. 49), alors les réactions de protection du territoire de chacun en entravant le fait d'entrer, de se maintenir et/ou de sortir du terrain, ne sont pas rares dans la littérature spécialisée.

³⁵ Voir aussi sur le même thème l'ouvrage de Bourdages (2011).

*« Etudier un milieu proche mais différent du sien permet en effet d'explorer les contrastes d'une même société – segmentation sociale, règles de fonctionnement différenciées selon le milieu... –, sans être tenté par un trop rapide relativisme culturel. A condition toutefois de parvenir à la pénétrer. Prendre un objet de recherche dans son environnement direct pose problème. » (Arborio & Fournier, 2014, p. 66) (...) « Cela va de pair avec l'explicitation du processus de **négociation de sa présence sur le terrain**, de l'entrée à la sortie du terrain. » (Arborio & Fournier, 2014, p. 102).*

Or, puisque « les difficultés rencontrées révèlent souvent aussi quelque chose de la réalité sociale » (Arborio & Fournier, 2014, p. 102), on peut dire que le caractère restrictif et méfiant des personnes est habituel dans tout groupe social. Le fait de voir les personnes dans le feu de l'action sans réflexion préalable, sans préparation et sans avoir la possibilité de se composer un masque de présentation adéquate à la situation d'observation directe, peut être déstabilisant.

*« Cette **question de principe**³⁶ n'est pas spécifique à l'enquête par l'observation directe mais, par rapport à l'enquête par questionnaire ou par entretien, celle-ci rend strictement possible la dissimulation de l'existence de l'enquête aux enquêtés, comme c'est aussi le cas lors d'investigations sur archives. En pareil cas, les enquêtés ne disposent d'aucun moyen de maîtriser l'image qu'ils donnent à celui dont ils ignorent l'identité d'enquêteur et s'exposent en toute logique à ce qu'un peu de leur intimité soit révélé sans qu'ils aient donné leur accord. » (Arborio & Fournier, 2014, pp. 91-92).*

Il me faut de suite préciser comment j'ai composé avec cette réaction, somme toute inattendue et perturbante, puisque pouvant être interprétée soit comme un rapport de forces, soit comme une réaction de protection contre un danger potentiel. En effet, à l'instar de J. Favret-Saada (Favret-Saada, 1994), je me suis heurtée à des rapports de force entre ma position d'ethnographe étudiant la sociabilité en recherche, me voulant neutre, et celle de doctorante en SHS : « tant que j'ai occupé la place ordinaire de l'ethnographe, celle de qui prétend désirer savoir pour savoir, mes interlocuteurs s'intéressaient moins à me communiquer leur savoir qu'à mesurer le mien. (...) Il m'a donc fallu tirer les conséquences d'une situation si totalement agonistique et reconnaître l'absurdité qu'il y aurait à continuer de revendiquer une neutralité qui n'était admissible, ni même crédible, pour personne. (Alors dans ce cas), il faut bien se résoudre à pratiquer une autre ethnographie. » (Favret-Saada, 1994, pp. 26-30).

Sans trahir mon engagement de respecter les interdictions les plus manifestes, je me suis résolue à pratiquer cette « autre ethnographie » et j'ai opté pour deux solutions de « repli » qui faisaient directement appel aux opportunités sociales et contextuelles fournies par mes situations d'enquête. La première fut d'avoir recours à des informateurs³⁷ « indirectement directs »³⁸, sous réserve de leur accord à titre individuel. La seconde fut de parfois détourner l'attention de mes interlocuteurs (notamment des directeurs) en leur proposant des interviews dans un autre contexte que le laboratoire, dédramatisant ainsi la situation d'interview à visée

³⁶ En gras dans le texte.

³⁷ Ce fut le cas notamment au SL4, comme il sera précisé en chapitre III de la partie B, ou en partie C lorsque j'ai cherché à contacter d'anciens membres du laboratoire junior LJHL.

³⁸ Cette expression peut paraître péjorative, mais ne l'est nullement. Par « indirectement direct », j'entends uniquement le fait que les informateurs sont des personnes n'occupant pas la plus haute fonction de direction dans la hiérarchie des laboratoires.

de recherche. *« S'inclure non seulement socialement, mais subjectivement (en créant des amitiés parmi ces seconds informateurs ou usant du réseau d'amitiés de ces derniers) fait partie de l'objet scientifique que (je) cherche à construire, ainsi que du mode de connaissance caractéristique du métier d'ethnologue. L'analyse, non seulement des réactions des autres à la présence de ce dernier, mais de ses réactions aux réactions des autres, est l'instrument même susceptible de procurer à notre discipline des avantages scientifiques considérables, pour peu que l'on sache en tirer parti. »* (Laplantine, 2013, p. 26). Le fait de changer le contexte d'interview, puisque ces refus sont communs et donc impossibles à éviter, a permis de tirer parti de cette situation sans blesser ou se mettre à dos ces personnes (du moins, il faut l'espérer). La parole s'est libérée en levant, ou du moins en faisant oublier partiellement mon statut de doctorante engagée dans un travail de thèse portant sur la sociabilité en recherche. J'ai pu ainsi saisir un morceau supplémentaire de cet impalpable objet. En effet, si l'effet de gêne ou de blocage peut apparaître du côté de l'enquêté, et ceci je l'ai constaté à tout moment de l'enquête, celui-ci se double inmanquablement d'un malaise équivalent chez l'enquêteur.

Concernant cet objet de recherche « impalpable », il convient de préciser la nature de mes trois terrains qui seront traités inégalement dans cette thèse. Cette inégalité d'utilisation n'est pas la marque d'une importance moindre d'un terrain par rapport à un autre, ou même d'une discipline par rapport à une autre, mais le constat que l'ethnographie classique de laboratoire est assez abondante dans la littérature du genre. De ce fait, je prends le risque d'opter pour une présentation moins fournie concernant les « laboratoires seniors » de SHS. Bien qu'ils appartiennent à un pan des sciences plus mal connu que le pan des sciences dures, des investigations plus poussées n'auraient donné lieu qu'à un travail assez « classique ». Je parlerai brièvement de quelques auteurs « ethnographes » (Latour, Houdart, etc.), ne serait-ce que pour établir la filiation intellectuelle et la transition avant la plongée dans les terrains. Cette revue de la littérature, comme préalable aux enquêtes de terrain, sera présentée par conséquent en début de partie B (section II.1.b).

Lire toute cette littérature avant et pendant l'enquête a été une chose essentielle pour constituer ma méthode, mon positionnement et enfin ma propre théorie. Comme exemple de ce positionnement, je peux citer la notion centrale de « coopération ». En effet, cette notion sera l'un des fruits de ce passage obligé par des lectures théoriques. Ces lectures multiples seront mobilisées tout au long de cette thèse. Elles convoquent à la fois des SIC (classiques, ou plus spécifiques comme l'anthropologie de la communication), de l'ethnographie (de laboratoire), de la sociologie (générale et des organisations), de la philosophie et des sciences de gestion et du management. Pour prévenir la légitime objection consistant à dire que piocher dans des ouvrages de SHS divers serait une entrave à une recherche de qualité, je peux rappeler que l'entretien compréhensif selon J.-C. Kaufmann se pense comme « engagement et interprétation personnelle » :

« L'entretien compréhensif s'inscrit dans une dynamique (...). Lors de l'analyse de contenu, l'interprétation du matériau n'est pas évitée mais constitue au contraire l'élément décisif. » (Kaufmann, 2013, p. 19).

Or, si interpréter c'est s'engager intellectuellement, il ne s'agit pas de le faire sans filet ou à l'aveugle. Toute interprétation, fut-elle personnelle et aussi pertinente soit-elle, doit s'appuyer sur un minimum de littérature. Celle-ci ne doit pas s'interdire d'être de multiples horizons en accord avec l'esprit « souple » de la méthode par entretien compréhensif qui *« incite à retourner vers le mou après une période trop dure »* (Kaufmann, 2013, p. 18) (en

matière d'orthodoxie théorique), suivant en cela la voie tracée par Pierre Bourdieu dans *La Misère du monde* (Bourdieu, 1993), par exemple.

« Il n'est pas de recherche sans lectures. (...) Deux types de lecture sont nécessaires. Le premier a pour but de dresser l'état du savoir sur la question traitée. Il tend surtout à recueillir des données, à les cumuler et à les croiser, pour mettre au point le cadrage de l'enquête. (...) A la différence du savoir descriptif, l'objet théorique ne se construit pas par accumulation. (...) C'est très souvent par des lectures apparemment lointaines qu'un tel décentrement peut se déclencher et devenir productif. » (Kaufmann, 2013, p. 36).

Les lectures transversales sont donc requises et riches de réflexion. Cependant, si les lectures théoriques sont incontournables, retarder la phase empirique est une erreur faisant perdre un temps précieux et un frottement avec les observables³⁹ révélés par et dans mes laboratoires. En effet, par « terrain » j'entends des laboratoires, des instituts de recherche, lesquels abritent ou hébergent des équipes, des sous-équipes et des chercheurs individuels : membres permanents et/ou invités de différents statuts, français ou étrangers, jeunes ou moins jeunes en âge réel ou bien en terme de carrière – professeurs, maîtres de conférence, (post-) doctorants et tous les statuts associés comme les agrégés, PRAG⁴⁰, ATER⁴¹, etc. –, jusqu'aux étudiants et stagiaires de Master recherche. Ces derniers sont à la limite de la catégorie « chercheurs » de par leur faible expérience de la recherche. Il ne faut pas oublier tous les personnels techniques et administratifs : les personnels IATOS⁴² ou ITA des différents services et avec différentes fonctions. Ces terrains sont inclus dans un milieu appartenant à la catégorie spécifique des établissements de l'enseignement supérieur et de la recherche, qui plus est, de rang « grande école ». J'y reviendrai plus en détail dans le chapitre II de la partie B qui traite des laboratoires choisis.

Ces terrains choisis, quasiment tous du domaine des SHS sauf un, sont, dans l'ordre chronologique de traitement dans la thèse : le SP3 (à dominante sciences politiques), le SL4 (à dominante sciences du langage), le LJHL (laboratoire junior à dominante philosophique), le LJBS (laboratoire junior à dominante biologique), l'IDC (hôtel à projet interdisciplinaire hébergeant des équipes et/ou des chercheurs, soit de SHS à dominante architecture de l'information, soit de sciences dures à dominantes informatique et biologique), sans oublier des Instituts interdisciplinaires, comme l'IRBP (à dominante écologique, etc. qui sont hébergés à l'IDC).

Les équipes ou groupes de travail que recouvrent ces établissements sont de tailles diverses. Le SP3 et l'IDC comptent plusieurs centaines de membres alors que les laboratoires juniors (LJHL, LJBS) et la sous-équipe étudiée au SL4 comptent une⁴³, voire quelques dizaines de membres, parfois moins. Ils sont aussi d'appartenance disciplinaire variée, puisque les dominantes croisent souvent d'autres branches. Par exemple, on peut citer le cas du SP3 où cohabitent les sciences politiques, de la sociologie du genre ou de la philosophie politique. Le SL4, quant à lui, croise des sciences du langage avec de la didactique des sciences ; le LJHL revendique ses trois pôles philosophie, biologie et art. Enfin, l'IDC

³⁹ A savoir, les comportements communicationnels, les vécus des individus en entretien, etc.

⁴⁰ Le sigle PRAG désigne le corps des PProfesseurs AGRégés exerçant leur fonction dans l'enseignement supérieur.

⁴¹ Le sigle ATER signifie « Attaché Temporaire d'Enseignement et de Recherche ».

⁴² Les sigles IATOS et ITA renvoient aux « personnels Ingénieurs, Administratifs, Techniciens et Ouvriers de Service ».

⁴³ C'est le cas pour le laboratoire junior qui est de taille restreinte.

héberge des chercheurs en biologie, en informatique, en architecture de l'information, *via* l'IRBP. Ce dernier traite des sciences de l'environnement avec de nombreuses autres disciplines telle l'économie, etc.

Afin de conserver un certain anonymat, tous les laboratoires ont été renommés en essayant de conserver l'esprit de leur nom d'origine. C'est pourquoi le laboratoire de Sciences Politiques (SP) est désigné par SP3 ; celui de Science Linguistique (SL) par SL4. Pour les laboratoires juniors (LJ), l'un d'eux s'appelle LJBS, car porté par des juniors en sciences dures (Biologie - B) sur le campus « sciences » (S), tandis que l'autre, travaillant sur l'Homme (H) et fondé par des étudiants du campus « lettres » (L) se nomme LJHL. Quant aux instituts seniors interdisciplinaires de la partie D, celui traitant de la complexité se nomme IDC tandis que celui relatif aux ressources et biens publics est l'IRBP.

Les terrains étudiés ont été choisis en fonction de mes possibilités d'accès certes, mais aussi et surtout pour créer une vision cohérente et relativement exhaustive des établissements de recherche en lien, de près comme de plus loin, avec le domaine des Humanités. Tous comportent au moins une discipline SHS dans leurs diverses activités proximales ou dans les murs, distales ou hors les murs, c'est-à-dire internes comme externes. Dans un encadré sur « la notion de terrain », F. Laplantine rappelle le *distingo* entre cette notion et le fait de réaliser une « description ethnographique » : « *Tous ceux qui ont participé à la fondation puis à la maturation de notre discipline (...), ont insisté à juste titre sur le fait que la présence de l'ethnologue sur le terrain (« aller voir sur place », « y être allé » et y revenir souvent) est la seule voie d'accès au mode de connaissance que nous poursuivons.* » (Laplantine, 2013, p. 16).

C'est justement du fait de ma présence sur ces lieux que j'ai pu opérer une sélection des aspects qui seront étudiés dans ma thèse. Ces aspects dépendront de la taille du laboratoire ou de l'institut, de son ancienneté. Par exemple, l'IRBP et le LJHL sont plus récents par rapport au SP3 ou au SL4. Pour le SP3, qui est très gros, j'ai sélectionné l'aspect structural, m'attachant aux questions de gestion administrative. Pour le SL4, j'ai été amenée à étudier ce laboratoire de l'intérieur car malgré sa taille importante, j'ai dû composer avec des contraintes. Par conséquent, je me suis attachée non plus au squelette administratif, mais à la vie d'une sous-équipe (nommée SEQ-2) dans un axe de cette structure. La présentation de cette sous-équipe et son positionnement dans le laboratoire seront faits en introduction de l'enquête menée au SL4 (partie B, chapitre III). S'est donc créé un mouvement d'entonnoir en passant d'un point de vue extérieur (SP3) à un point de vue intérieur (SL4).

Dans cette dynamique qui consistait à rentrer au cœur des laboratoires, c'est le cœur des individus que j'ai trouvé. En effet, pour reprendre le chapitre 1 de l'ouvrage de F. Laplantine, « *ce serait une ruse pour l'ethnologue de chercher à échapper à ce cercle dans lequel il se doit au contraire d'entrer délibérément, ce qu'exprime bien Merleau-Ponty lorsqu'il écrit : « je suis voyant⁴⁴ – visible ». L'idéal qui est ici visé, c'est de passer des regards croisés aux regards partagés (...). Il n'existe pas d'ethnographie sans confiance et sans échange, ce qui suppose un itinéraire au cours duquel les partenaires en présence arrivent à se convaincre réciproquement de ne pas laisser perdre des formes de pensée et d'activités uniques.* » (Laplantine, 2013, p. 23).

Ce regard partagé, à la fois voyant et à l'écoute, c'est-à-dire qui entend (au figuré) la

⁴⁴ Le voyant est celui qui voit au-delà du visible.

situation de communication à laquelle il s'applique, m'a fait réaliser que les générations et leurs vécus se croisaient et s'entrecroisaient dans ces murs. Ce constat s'est alors cristallisé dans les structures de type « laboratoire junior » avec le cas du LJHL. Enfin, les expériences interdisciplinaires novatrices des jeunes m'ont amenée à comparer cette interdisciplinarité junior avec celle pratiquée dans la recherche senior à l'IDC et l'IRBP. De l'interdisciplinarité à la vulgarisation scientifique il n'y a qu'un pas, je l'ai franchi. Ce thème constituera la dernière investigation « hors terrain » en partie D. C'est pourquoi, ainsi que je l'ai évoqué en introduction, c'est bel et bien le critère générationnel qui amènera une unité à ce travail. Ce critère est choisi comme filtre de lecture majeur, mais non exhaustif, puisque l'histoire des sciences viendra servir de toile de fond « macro » à cette lecture « micro ».

Croiser les approches méthodologiques complémentaires (entretien compréhensif assorti de techniques complémentaires comme l'entretien non directif ou le questionnaire) avec l'observation directe non-, semi- ou participante, sur fond d'anthropologie de la communication sera opérant pour obtenir une certaine « saturation » des modèles au fil de la thèse, surtout en toute fin. A l'instar de B. Glaser et A. Strauss (Glaser & Strauss, 1971), on peut se donner comme pierre de touche le moment de « saturation » de l'interprétation. Ce moment est une preuve de la validité des résultats conclusifs. Cette saturation s'opère lorsque les nouvelles données collectées ne changent en rien cette interprétation globale, malgré leur intégration dans cette dernière. Celle-ci a acquis une certaine « compacité »⁴⁵. J.-C Kaufmann parle, lui aussi, de « saturation » (Kaufmann, 2013, p. 29), et chez cet auteur, « la saturation des modèles » constitue l'une des méthodes fiables pour vérifier par soi-même la solidité des résultats, avant la nécessaire et requise présentation du travail aux jugements des pairs (Kaufmann, 2013, p. 29).

Cette quête de la saturation, inconsciente à ses débuts, s'est faite par étapes progressives : le travail de conceptualisation en a été l'un des moteurs principaux, permettant de reformuler la problématique qui, à la base, se contentait de décrire les phénomènes sans chercher à les définir. Ainsi, c'est avec la notion capitale de coopération que ma problématique a pris forme. Je suis alors parvenue à mettre des mots sur ce que je récoltais de mes investigations et à comprendre, du même coup, que cette dynamique de conceptualisation était riche de sens, voire potentiellement opératoire pour répondre à ma question de recherche.

I.2 Anthropologie de la communication et sciences de gestion

Cette notion de coopération est importante puisque c'est sur elle que repose tout l'édifice réflexif et évolutif de mon travail. Le caractère « évolutif » de ma démarche de conceptualisation vient de ce que ce terme contient quasiment à lui seul tout le pouvoir théorique qui sera déroulé au fil de cette étude sur les formes et les enjeux de la sociabilité dans les équipes de recherche en SHS.

Afin de montrer en quoi cette démarche de nomination évolutive des phénomènes attachés à la sociabilité en recherche est opératoire, il convient de chercher à répondre à cette question qui résonne comme une sorte de pari intellectuel : est-il bel et bien possible de faire se répondre anthropologie de la communication et sciences de gestion-management, c'est-à-dire les rendre compatibles entre elles grâce à une inter ou plutôt, dans ce cas, une transdisciplinarité intelligente ?

⁴⁵ Par définition, la « compacité » est le caractère de ce qui est compact.

I.2.a) Essai de couplage disciplinaire réussi entre anthropologie et sciences de gestion-management⁴⁶

La notion de « coopération » est intéressante dans mon approche des relations de la sociabilité dans les équipes de recherche en SHS à plusieurs titres :

Comme l'ont dit Latour⁴⁷, Louvel⁴⁸ ou encore Musselin⁴⁹ (pour ne citer qu'eux), lors du colloque⁵⁰ des 17-18 septembre 2013, auquel j'ai assisté, portant sur « *L'argent et la recherche* », à l'heure actuelle, le mode de gouvernance des laboratoires passe d'un mode de gouvernance « *communautaire* » à un « *pilotage managérial* ». Ce passage se fait selon 3 dimensions :

A) la gestion des personnels, en tant que ressources humaines (amis/collègues/concurrents), abordée sous l'angle de la gestion des postes, de l'évaluation des activités (avec la question de savoir qui sont les évaluateurs ? Quels sont les « nouveaux » critères mis en avant ?⁵¹) et de la division du travail ;

B) la gouvernance politique ;

C) la gouvernance financière.

Musselin dans la préface d'un ouvrage de Louvel déclare qu'« *il est attendu des directeurs de laboratoires qu'ils deviennent des managers, (...) tandis que les évolutions récentes de la recherche sur projet mettent à mal les coordinations conventionnelles qui faisaient « tenir ensemble » les laboratoires par le passé* » (Musselin, 2011, p. 9), « *avec l'entrée des universités dans la course.* » (Louvel, 2011, p. 32).

L'étude en partie B (chapitres II et III) des deux laboratoires seniors donnera un écho à ces remarques structurales sur les gouvernances de plus en plus remaniées. En cela, ces gouvernances sont porteuses d'une rationalité qui devrait être, idéalement parlant, autonome et omnisciente⁵². L'exemple des universités avec le cas de la gouvernance des présidents, est représentatif des tentatives de ces établissements pour s'adapter à ces exigences. En effet, cette situation est subie plus que maîtrisée. La rationalité de la gouvernance de ces universités est limitée en ce qu'elle relève d'un ajustement, et non, comme elle le devrait d'une pratique autonome et omnisciente. L'étude d'une grande école (l'Ecole Y) donnera une certaine visibilité quant à l'impact réel de ces mesures sur la gouvernance de laboratoires seniors dans les hautes sphères de la recherche française, notamment au travers de la réunion d'évaluation

⁴⁶ Il faut préciser ici, pour éviter toute confusion, les rapports entre les termes de gestion et celui d'organisation. Le concept de coopération est issu des sciences de gestion. Dans ces sciences, ce concept est appliqué à des organisations. C'est pourquoi, lorsque je parle de science de gestion-management, je fais référence à ce contexte coopératif.

⁴⁷ Cet auteur et les suivants (Louvel et Musselin) sont connus pour leurs contributions traitant du fonctionnement de la recherche. On peut citer entre autres ouvrages sur la construction des faits scientifiques Latour (1989) ou Latour (2001).

⁴⁸ On peut citer notamment sur ces questions de gouvernance de la recherche Louvel (2011) mais aussi de nombreux articles tels que Louvel (2007) ou Hubert & Louvel (2012).

⁴⁹ On peut citer, par exemple, Musselin (1997) ou Musselin (2008).

⁵⁰ Notes de travail au Colloque international « *L'argent et la recherche* », 17-18 septembre 2013.

⁵¹ On peut citer les programmes de recherche-action donnant une place grandissante à des activités sciences et société. On peut citer dès maintenant, à titre d'exemple purement informatif, car je ne le développerai pas par soucis d'économie, le cas du laboratoire SP3 qui est engagé dans l'exposition aux Archives Municipales « *Y l'Internationale* ». Cette exposition a donné lieu à une publication. Cette publication contenant dans son titre la ville Y, cette dernière référence ne peut être fournie pour des raisons d'anonymat.

⁵² Je parle en référence à cette forme de toute puissance dans la théorie de l'économie néo-classique de rationalité instrumentale.

entre les représentants du CNRS et le laboratoire SP3. Il sera montré que même dans ce type de structures d'élites, la mise en place de ce néo-management de la recherche tourné vers l'excellence et le partenariat social est en marche, mais qu'il ne va pas forcément de soi. Cela nécessite un effort de tous les instants, par le dialogue notamment, pour que les personnels en deviennent les acteurs véritables.

En somme, de nouveaux mécanismes de pilotage des idées et des acteurs (académiques et institutionnels) doivent être trouvés. Il est nécessaire de penser une nouvelle doctrine stratégique au sens presque normatif du terme, pour pouvoir rendre compte de ce nouveau paysage plus managérial de la recherche française. Ce sont des défis que la théorie sur la coopétition permet de penser au niveau « macro », c'est-à-dire organisationnel. En revanche, une limite de cette théorie est que le niveau « micro », individuel, ne peut être abordé par ce biais en industrie. En effet, comme l'ont montré certains auteurs (Bengtsson et Kock, 2000 ; Pellegrin-Boucher, 2006), il *« est préférable d'éviter que le paradoxe (coopétitif) soit internalisé au niveau des individus lesquels ne doivent gérer qu'une seule dimension, soit coopérative soit concurrentielle. »* (Pellegrin-Boucher & Fenneteau, 2007, p. 114).

Dans mon cas, l'avantage de se situer dans le monde de la recherche, et non plus dans celui de l'industrie, est que cette internalisation va pouvoir se réaliser à l'échelle individuelle. En effet, la recherche est un métier « total », s'insinuant dans toutes les dimensions professionnelles comme personnelles de la vie des acteurs, que ceux-ci soient chercheurs (juniors, seniors) ou administratifs. En cela, l'internalisation tant redoutée en industrie est inévitable en recherche. Je montrerai comment ceci est possible. Loin d'être un danger, elle s'avère féconde pour le métier de chercheur, tel qu'il sera pensé ou pratiqué à l'avenir. En effet, ce sera au moyen d'un système de leaderships de groupes endossés par des individus, que la coopétition sera pratiquée et plus ou moins bien intégrée dans les équipes et laboratoires de recherche que je dévoilerai au fil des études de terrain. En recherche, il est à noter que les agents cumulent les tâches et se doivent de jongler en permanence avec la dimension, tantôt concurrentielle, tantôt coopérative de leurs interactions au sein d'un même projet de recherche qui se veut pluri-, trans- et/ou inter-disciplinaire. Ceci sera examiné en partie C, puis surtout en partie D.

Pour caractériser la relation de coopétition, il faut noter sa nature particulière évolutive et imprévisible. Il s'agit d'une dynamique ayant une durée déterminée dans le temps, viable si et seulement si le cadre « coopétitif » se présente comme un projet avec des acteurs aux rôles définis. Ainsi, l'exemple des projets interdisciplinaires de l'IDC confirmera ce point selon lequel la coopétition, pour produire un bilan positif, doit être bien circonscrite au niveau de la durée et des modalités de sa mise en œuvre. Cependant, il faut souligner dès maintenant que le climat « coopétitif » est lisible de manière permanente en filigrane. Les terrains seniors, juniors comme interdisciplinaires des trois parties B, C, et D le prouveront sans conteste. On peut donc interpréter sa présence en toile de fond comme la marque dans les esprits des réformes de l'enseignement supérieur et de la recherche de plus en plus visibles, depuis 2007, dans les comportements communicationnels. Cette évolution de l'enseignement supérieur et de la recherche va dans le sens de transformer les divers organismes (universités, grandes écoles, etc.) en agences de moyen. Ce phénomène est, somme toute, contraire à la fonctionnarisation des chercheurs datant des Assises de la Recherche en 1982.

« Cette dernière mesure constitue une ancienne revendication développée par les syndicats de l'époque que le gouvernement de gauche va accepter. Pour J.F. Picart (2005), cette fonctionnarisation va entraîner des rigidités au sein des organismes de

recherche, les conduisant à ne pas être assez réactifs face aux nouveaux enjeux de la recherche, dans un univers dorénavant mondialisé ; sentiment qui, bien évidemment, n'est pas unanimement partagé. » (Connan et al., 2008, p. 55).

Ainsi, s'il convient de prendre acte de cette limite de la théorie « coopérative » à savoir la dimension individuelle du processus, il faut néanmoins chercher à la dépasser puisque la coopération est toujours présente. Pour réussir ce dépassement, j'en suis venue à questionner les motivations des acteurs. Quels sont les enjeux motivationnels des chercheurs dans les cas où ils s'engagent dans une stratégie de coopération ? Quel est le vécu en première personne de ces acteurs dans leurs pratiques et leurs perceptions du métier de chercheur ? Comment intériorisent-ils de telles situations paradoxales pour renouveler et adapter leur façon de faire de la recherche ?

Cette thématique des motivations constitue la deuxième grande raison pour laquelle le concept de coopération m'est utile.

Pour répondre à cette question des motivations, les théoriciens de la coopération dans le milieu de l'entreprise (notamment Wernerfelt (1995) ou Baumard (2007)) font intervenir la notion de « compétence ». Pour le management des compétences, les relations entre firmes⁵³ sont des lieux de mise en commun des ressources et de création de nouvelles compétences. Hitt et al. (2000) considèrent que la recherche de ressources extérieures utilisables, ou permettant à l'organisme de mieux utiliser ses propres ressources, est l'un des premiers facteurs d'influence dans la course au monopole. Selon Durand & Guerra-Vieira (1997) et Durand (2000), il existe quatre modes de mobilisation des compétences dans une relation (Salverat & Le Roy, 2007) à savoir : 1. le renforcement d'une compétence existante ; 2. l'établissement d'une synergie entre des compétences existantes chez chacun des partenaires de l'alliance ; 3. les compétences présentes dans le réseau dans lequel se situe l'organisme (la firme, dans mon cas le laboratoire, et à plus petite échelle l'équipe choisie) et 4. les compétences résultant d'un apprentissage. Avec cette notion d'apprentissage on se trouve face à une justification supplémentaire du recours à la coopération dans mon analyse de terrain, car la science se fait aussi par (et dans) cette « course au savoir » qui se traduit par une course à la publication, une course à l'obtention de contrats, etc., avec des mécanismes de coopération à dominante concurrentielle. Dans ce cas, il y a partage contrôlé des données *via des mécanismes formels* (le nombre et l'ordre des signatures dans les articles, le nombre de collaborateurs de disciplines différentes dans le cas de projets ANR, etc.) et *via des mécanismes informels* plus pernicieux comme, par exemple, les types et le nombre de citations des concurrents parfois transformés en alliés pour la circonstance, comme le montre Latour dans *La science en action* (Latour, 1989), notamment. J'en viens maintenant à m'interroger plus avant sur la dimension individuelle assez problématique de ce dispositif. Cette dimension est la troisième et dernière raison principale qui m'a fait m'intéresser à un couplage entre coopération et anthropologie.

Pour résoudre ce paradoxe de la coopération au niveau individuel, qui consiste à prendre pour un temps et un espace donné ses « ennemis » pour ses « amis », il faut précisément ouvrir la boîte noire de cette théorie. Cette boîte noire contient deux éléments clés dans mon enquête de terrain auprès des laboratoires de recherche, qui sont 1. la question du vécu des

⁵³ On peut faire un parallèle entre « firmes » et les « établissements de recherche » au niveau macro, à savoir les institutions et les laboratoires. Plus finement, et puisque l'on cherche à toucher ce niveau individuel, donc plus microscopique, cela est certainement valable (la thèse le montrera) entre équipes, voire entre les membres des équipes de recherche.

individus et 2. la question de la gestion de cette situation paradoxale par le dialogue interpersonnel. C'est là que l'on peut réintroduire l'apport de l'anthropologie de la communication qui touche précisément au problème de l'individu. Cette approche va permettre de s'intéresser justement au problème du rapport de l'individu à l'apprentissage, c'est-à-dire au mode d'acquisition de compétences nouvelles à titre personnel (pour son profit exclusif) ou, éventuellement, au titre du groupe (pour le profit de son équipe de recherche). Ce mode peut être renversé dans le cas où c'est le groupe qui génère des connaissances qui pourront être utilisées au titre du collectif et, éventuellement, récupérées par les individus à titre personnel. C'est pourquoi les outils méthodologiques principaux exposés plus haut (entretiens et observations) semblent particulièrement adaptés pour penser le rapport entre un apprentissage de compétences nouvelles et un ajustement des individus à une autre façon de faire de la recherche, car ils ne plaquent pas un carcan théorique, rigide et enfermant, sur cette chaire du vécu. Ces outils vont également permettre de faire opérer la coopération sur du plus long terme dans le champ professionnel de l'enseignement supérieur et de la recherche.

Dans le modèle de la coopération proposé par Josserand & Perret (2003), ceux-ci présentent des logiques et des pratiques organisationnelles paradoxales, mettant en avant l'importance de « la stratification » du système. Cette stratification correspond, par exemple, à *« un long processus d'apprentissage cumulatif caractérisé par des phases successives – consistant à définir les éléments à protéger, anticiper les intentions du partenaire et estimer ses capacités d'apprentissage, instauration progressive d'une négociation de la confiance pour créer les conditions d'un climat de créativité commune voire de création partagée – qui se cumulent et se combinent et où les contraires sont progressivement assimilés (...) car il existe davantage de dialogue entre les dimensions antagonistes. »* (Josserand & Perret, 2003, p. 19). L'oscillation permanente entre les rôles ambigus des acteurs de ce système coopératif est appréhendable, pour ces auteurs au moyen d'une logique de « disparition » via une pratique de « recadrage » des acteurs dans leur rôle respectif. Ceci correspond en pratique à une situation quotidienne où le paradoxe n'existe plus. Les acteurs ont intégré les deux dimensions contradictoires, à savoir le fait d'être des alliés sur certains points, et des concurrents sur d'autres. Dans le « recadrage », *« un objet, un concept ou une personne, permettant alors la réconciliation des deux opposés »* (Josserand & Perret, 2003, p. 171) peut être introduit.

On voit, au moins d'un point de vue théorique, que les modalités organisationnelles à l'œuvre dans le mécanisme coopératif tendent à équilibrer les deux forces antagonistes, mais complémentaires, de la coopération et de la compétition. En effet, Josserand et Perret laissent penser que la réconciliation des deux termes précédents est envisageable au moyen d'un travail de conceptualisation incarnée dans un objet ou une personne. Dans le contexte de la recherche, je vais chercher à nommer ce « troisième homme » et à le caractériser tout au long de ma thèse. Ce sera un concept forgé à partir de la « coopération industrielle », mais frotté ensuite au terrain des laboratoires de recherche. Il convient de faire à présent la place au versant historique de cette notion avant de la confronter en partie B aux premiers extraits d'entretiens issus du terrain. Ce parcours donnera un corps empirique à cette théorie à multiples entrées qu'est le management coopératif appliqué à la recherche en SHS et au delà. Enfin, dans les parties suivantes C et D, il s'agira de tester son opérativité scientifique.

I.2.b) La théorie de la coopération : présentation historique et définition managériale

Dans les années 1960, c'est le management stratégique qui est le paradigme dominant au

niveau économique. « *Isolée, en rivalité avec toutes les firmes de son industrie, l'entreprise doit développer un avantage concurrentiel durable qui permettra sa compétitivité à long terme*⁵⁴ » (Le Roy & Yami, 2007, p. 83). Dans cette vision essentiellement concurrentielle des relations interfirmes qui se prolonge jusqu'aux années 1980, la coopération n'est pas envisagée. Elle est même condamnée comme étant « *une entente qui fausse le jeu concurrentiel* » (Le Roy & Yami, 2007, p. 83). A partir du milieu des années 1980, la donne change : les accords de coopération entre rivaux se multiplient pour faire face à ce monde devenu « hypercompétitif » (D'Aveni, 1995).

Cette situation pour le moins paradoxale se trouve donc être de plus en plus courante de nos jours. D'où la nécessité de théoriser d'un point de vue managérial et organisationnel ce nouveau concept de coopération (Levinson & Asahi, 1995).

Définition historique de la notion de coopération

Historiquement parlant, le terme de « coopération » est un néologisme composé du terme « coopération » associé à celui de « compétition ». Ce serait Ray Noorda, patron de l'entreprise Novell qui aurait inventé ce terme dans les années 1980. Mais ce sont Nalebuff et Brandenburger (Nalebuff & Brandenburger, 1996), qui sont à l'origine du monument de littérature qui a pour la première fois utilisé ce nouveau terme qui allait petit à petit s'imposer dans le monde managérial et, dans une moindre mesure, dans le monde de la recherche. Il faut savoir que d'un point de vue théorique, la coopération ne doit pas être considérée comme « *une extension des théories de la compétition, ni (considérée comme) une extension des théories de la coopération* ». (Elle est définie comme) « *un système d'acteurs qui interagissent sur la base d'une congruence partielle des intérêts et des objectifs* » (Dagnino, 2007, p. 87 repris par Le Roy & Yami, 2007).

Pour les deux auteurs à l'origine du succès de ce néologisme, il faut faire appel à la théorie des jeux pour poser une première théorisation à partir d'un réseau de valeurs (*value network*) acquises et améliorées, car partagées entre les acteurs à plus ou moins grande échelle de transparence et de confiance inter-partenariales. Dans cette conception, la coopération est un rapprochement d'intérêts entre « complémentaires ». Ce rapprochement devient possible quand la compétition et la coopération se produisent simultanément, c'est-à-dire lorsque les membres de l'association peuvent, l'un comme l'autre, apporter *a priori* des connaissances supplémentaires à son « concurrent-associé » dans ce type de processus coopératif. En cela, les deux « concurrents-associés » peuvent rechercher à la fois les avantages de la compétition et ceux de la coopération (à ce sujet, on peut se rapporter à Bengtsson & Kock, 1999 ; Hamel et al., 1989 ; Nalebuff & Brandenburger, 1996).

Il s'agit donc d'une nouvelle doctrine stratégique prise entre un paradigme concurrentiel et un paradigme relationnel. C'est une forme de modèle relationnel à plusieurs strates entre « partenaires-concurrents » qui combine à la fois des échanges économiques (recherche de rentes, échelles de valeurs, etc.) et non-économiques (échanges de données, de compétences sur la base d'un apprentissage⁵⁵ mutualisé de savoir-faire, de savoir-être). Ce modèle, régi par une régulation fine de la transparence et de l'accès plus ou moins libre aux données, permet un transfert de connaissances contrôlé par ces « partenaires-concurrents » de manière à ne pas

⁵⁴ A ce propos, se reporter à Porter (1982).

⁵⁵ A propos de l'apprentissage, on peut citer plusieurs auteurs comme Koenig (1996) ou Hamel (1991).

perdre l'avantage concurrentiel de la créativité issue de ce processus comportemental synchrétique. Dans le cas d'un modèle à deux firmes, on se trouve face à « *une relation dyadique et paradoxale qui émerge quand deux entreprises coopèrent dans quelques activités, et sont en même temps en compétition l'une avec l'autre sur d'autres activités* ». (Dagnino, 2007, p. 90).

Il faut savoir que les théories évoluent selon la situation en fonction du nombre de partenaires concurrents. On peut se trouver, soit dans une configuration de coopération en réseau simple (à deux), soit dans une configuration en réseau complexe (à plusieurs). Dans ce dernier cas, la « relation d'alliance » implique de multiples partenaires et adversaires (Dagnino & Padula, 2002) ; on peut citer Ibert (2004) sur les firmes concurrentes. Ces configurations requièrent pour leur analyse deux autres théories en complément de la théorie des jeux qui s'avère trop limitée dans ses implications.

La première de ces théories complémentaires est l'approche dite « Ressource Based View » (ou RBV) développée dans les années 1980 par B. Wernerfelt, R. Rumelt et J.B. Barney. Cette approche RBV pose que la notion « d'équilibre économique concurrentiel » est centrale. Pour atteindre cet équilibre le problème stratégique à résoudre est le suivant : comment faire pour réaliser des avantages concurrentiels sur les concurrents tout en gagnant en efficacité ?

La seconde de ces théories complémentaires est celle des réseaux.

Je cite ces compléments théoriques sans pour autant les approfondir dans la mesure où il s'agit d'approches purement économiques, au sens financier du terme. Or, puisque c'est l'économie de la science qui est mon environnement dans cette thèse, et non pas la science économique, rentrer dans le détail de ces théories m'éloignerait trop de mon objet. Je vais donc simplement m'attacher à travailler cette notion issue du management et de la gestion, au moyen d'un corps à corps avec la réalité du terrain de l'industrie de la connaissance, qui n'est autre que l'activité de recherche contemporaine.

I.3 Conclusion

J'aimerais, pour conclure ce chapitre, revenir sur l'importance de « *l'écriture du voir* » (Laplantine, 2013, p. 30) qui unifie au moyen de la description ethnographique, les deux approches méthodologiques qui m'ont permises de faire de l'anthropologie de la communication le terreau créatif de cette thèse. Ces deux méthodes sont, on l'a vu, d'une part l'entretien à dominante compréhensive et d'autre part l'observation non-, semi- ou participante, mais toujours directe. Ecrire le visible, c'est le rendre dicible pour qu'il en devienne lisible pour un tiers. En cela, l'ethnographie est une construction par le regard tantôt attentif, tantôt fluide, mais jamais vague. Cette construction fait partie intégrante de la personne du chercheur et en cela le transforme, puisque l'épreuve par le terrain est la seule façon d'observer véritablement son objet, en particulier, quand ce dernier résiste.

La sociabilité en recherche ne m'est véritablement apparue que lorsque mes interviewés se sont rétractés, ou lorsque j'ai dû assumer des conditions de travail difficiles à titre personnel. Ce qui résiste n'est dompté que par l'écriture puisque, comme le dit F. Laplantine, « *l'activité de la perception n'est guère séparable dans ces conditions d'une activité de nomination. Mais cette dernière est en elle-même encore insuffisante. (...) (Il faut lui adjoindre l'écriture, car sans elle), le visible resterait confus et désordonné. L'ethnographie, c'est précisément l'élaboration et, (...), la transformation scripturale de cette expérience, c'est l'organisation textuelle du visible dont l'une des fonctions majeures est aussi la lutte*

contre l'oubli. » (Laplantine, 2013, p. 29). Cette transformation scripturale débutera en partie B.

Les vocations de la mise en écriture

La partie B et le reste de la thèse constituent une mise en écriture de l'enquête de terrain à travers de nombreuses, et parfois longues descriptions de séances d'observation. Ces descriptions pourront paraître prolixes, mais ceci aura plusieurs vocations assumées :

1. La première, littéraire, consistera à baigner volontairement le lecteur dans ce monde de la recherche au travers d'un rendu précis du vocabulaire, du climat, du décor, satisfaisant par là, à la définition littéraire de la description qui *« énonce et annonce, énumère, épelle, détaille, décompose, mais d'abord enregistre, démontre, recense, comptabilise. (...) Dans l'Oeuvre⁵⁶ de Zola, le peintre Claude Lantier s'écrit : « Ah ! tout voir et tout peindre ». Et André Chénier écrit quant à lui dans l'Amérique⁵⁷ : « Tout voir, aller partout, tout savoir et tout dire ». »* (Laplantine, 2013, p. 31). Cependant, si l'ethnographie emprunte à l'art du roman réaliste, elle s'en éloigne en tant qu'elle n'est pas qu'énumération. De plus, il ne faut jamais céder à l'illusion réaliste de croire qu'on peut coller aux faits. Le « réel » est *« précisément la contradiction et l'étrangeté qui provoque la question »*. (Laplantine, 2013, p. 55) ;

2. La seconde vocation de ces longues descriptions est qu'elles feront voir et entendre la voix des personnes que l'on n'écoute jamais, ou trop peu, grâce à une écriture constructive et constructrice. *« C'est bien la perception ou plutôt le regard qui déclenche l'écriture de la description, mais cette dernière consiste moins à transcrire qu'à construire, c'est-à-dire établir une série de relations entre ce qui est regardé et celui qui regarde, l'oreille qui écoute, la bouche qui prononce une série de noms et maintenant la main qui écrit, qui doit à son tour se déshabituer à tenir pour naturel ce qui est culturel⁵⁸ : les mots qui vont être recherchés pour faire voir à d'autres que moi le caractère chaque fois singulier de ce que j'ai observé. »* (Laplantine, 2013, p. 30) ;

3. La dernière vocation de ce travail fastidieux de description des scènes de vie en recherche, sera de faire de l'ethnographie sous forme de peinture cinématographique, en créant, certes, une « galerie de portraits » de ces personnes à qui je donne la parole, mais en essayant surtout de dynamiser ces portraits par un regard cinématographique. Je m'inspire ici de deux définitions de l'ethnographie données par Laplantine. L'une est le « *modèle pictural* » avec *« l'idéal du tableau et du portrait »*, car *« décrire, c'est « peindre » la réalité, c'est montrer des objets (et des personnes) dans la simultanéité et non dans leur succession (d'où le recours à l'œil cinématographique), et un grand nombre de questions posées par l'ethnographie – et tout spécialement la monographie – rencontre tout naturellement le modèle pictural, en particulier l'idéal du portrait et du tableau. »* (Laplantine, 2013, p. 74). L'autre emprunte à l'art cinématographique, car il existe une relation intime entre *« l'ethnographie et le cinéma et plus précisément entre le temps du tournage⁵⁹ et celui du terrain (qui consiste à apprendre) ainsi qu'entre le temps du montage et celui de la construction anthropologique (qui consiste à comprendre). »* (Laplantine, 2013, p. 88). En somme, tant pour le cinéaste que pour l'ethnographe anthropologue de la communication, qui

⁵⁶ En italique dans le texte.

⁵⁷ *Idem.*

⁵⁸ En gras dans le texte.

⁵⁹ Les mots « tournage », « terrain », « montage » et « construction anthropologique » sont en italique dans le texte.

participe au terrain, ces descriptions, non pas de l'homme et de la femme en général, mais bien de l'un et l'autre en particulier, feront sentir que ces portraits individuels (d)écrits sont, d'abord et avant tout, vivants et concrets.

Grâce à l'ensemble des préalables théoriques et méthodologiques exposés dans ce chapitre, il est possible de passer à la prochaine étape de terrain. Ceci pour pouvoir observer, puis écrire cette nouvelle normalité ethnographique de la vie de laboratoire de SHS. Cette dynamique d'écriture sera nourrie par les trajectoires et les récits individuels ou collectifs de cette vie intimement professionnelle, autant que professionnellement intime.

PARTIE B

Sur la sociabilité de forme « cohésive » dans les laboratoires seniors

Le terrain qui sera examiné dans cette partie permettra d'explorer une sociabilité plus classique, celle de laboratoires « seniors », par opposition à deux autres types de sociabilité présentées plus loin, à savoir, la sociabilité des laboratoires « juniors », puis celle des instituts interdisciplinaires, pour finalement terminer par une extension de cette sociabilité à multiples visages vers la société. Cette partie B sera consacrée à la présentation détaillée de la forme « cohésive » de la sociabilité dans un contexte de recherche « disciplinaire » (par opposition aux contextes « interdisciplinaires » des laboratoires juniors, puis des instituts seniors). L'examen de deux terrains « littéraires », à savoir, le laboratoire senior SP3 (de sciences politiques), puis le laboratoire senior SL4 (de sciences du langage), mettra en évidence les différentes modalités d'exercice du pouvoir (tantôt administratif, tantôt scientifique) au travers de l'exposition de deux leaderships (l'un, « administratif et gestionnel », présenté dans le détail ; l'autre, « scientifique », seulement mentionné car détaillé dans les autres parties de la thèse, surtout en partie D). L'existence de ces leaderships viendront nuancer les modalités d'expression de la sociabilité de forme « cohésive ». Celle-ci sera plutôt « communautaire et collégiale » à SP3 et plutôt « autoritaire et dirigiste » à SL4.

CHAPITRE II

Justification des choix théoriques par le terrain

Ce chapitre a pour vocation principale de justifier le choix de mes terrains d'un point de vue non plus théorique (comme en chapitre I), mais d'un point de vue empirique.

Ainsi, partant de la définition de la sociabilité fournie en introduction, je vais m'interroger plus avant sur l'implication du concept de coopération présenté dans le chapitre précédent. Ce concept de coopération issu des sciences de gestion et du néo-management est ici appliqué, non plus au monde de l'entreprise, mais à celui de la recherche en mode « senior ». Ce mode de production de la science est *a priori* bien stabilisé, rôdé et connu, d'où l'intérêt de lui appliquer ce concept pour voir quelles en seront les conséquences sur ce milieu « senior ». Pour éviter le suspens, une forme plutôt « cohésive » sera dégagée dans ces laboratoires « seniors » de l'Ecole Y.

Au travers d'une double revue de la littérature, en sciences de gestion-management puis en ethnographie de laboratoire (ou *lab studies*) ce chapitre II fera un tour d'horizon théorique utile pour avancer dans ma théorisation. En effet, cette sociabilité à multiples facettes, s'écrit et se dira différemment selon les acteurs, exprimant par là toute la complexité de cet objet d'étude. Par conséquent, cette partie consacrée aux laboratoires seniors et en particulier le chapitre III, sera une première étape de terrain pour appréhender, décrire, écrire et comprendre la sociabilité dans les équipes de recherche en sciences humaines et sociales.

Le qualificatif « cohésif » utilisé pour dénommer cette forme, se justifiera au moyen de l'analyse de l'enquête de terrain qui en fournira les caractéristiques principales. Les parties de cette thèse se succéderont suivant une logique d'ouverture progressive : les activités des divers laboratoires se tourneront, petit à petit, vers l'extérieur. Cette logique se trouvera détaillée au travers des trois formes de sociabilité : après la première « cohésive » dans les laboratoires seniors disciplinaires, suivra celle « mimétique et générative » des laboratoires juniors interdisciplinaires, puis, viendra la sociabilité « convergente et expansive » pour les instituts interdisciplinaires seniors, tournés à la fois vers les autres laboratoires (seniors et juniors) et à la fois vers la société civile. Ces formes s'interpénétreront et se nourriront toujours mutuellement. Cette interconnexion est parfois indirecte et, somme toute, souvent invisible des acteurs eux-mêmes. En effet, « *l'acte de voir, informé par des modèles (voire des modes) culturels, est étroitement lié à celui de prévoir et de revoir, et la connaissance n'est souvent rien* ».

d'autre dans ces conditions qu'une reconnaissance de ce que l'on savait déjà» (Laplantine, 2013, p. 14). J'ai essayé de tenir compte de ce travers qui consiste à comprendre que « voir, c'est la plupart du temps, par mémorisation et anticipation, espérer trouver ce que nous attendons et non ce que nous ignorons ou redoutons, à tel point qu'il peut nous arriver de ne pas croire à ce que nous avons vu (c'est-à-dire à ne pas voir) si cela ne correspond pas à notre attente. » (Laplantine, 2013, p. 14).

Ce questionnement de base a son intérêt pour sortir des limites dénoncées par Laplantine, qui lorsqu'elles sont appliquées à la recherche, révèlent le carcan dans lequel travaillent les chercheurs. En effet, la mouvance actuelle est en faveur d'une recherche « par projets » où les contrats règnent en maître. A ce sujet, il est possible de se reporter aux travaux de Musselin dont certains portent directement sur ces questions de privatisation (contrats d'établissements) et d'internationalisation. Je vais donner un bref condensé des articles de Musselin, afin de fournir un aperçu du contexte des universités françaises, en miroir à celui des grandes écoles. Si l'interprétation de ce nouveau mode de gouvernance peut prendre sur le papier un aspect positif, sa mise en place sur le terrain est, quant à elle, pour le moins délicate.

II.1 Présentation du terrain « grande école » en regard de l'université : une confrontation utile à la contextualisation

Dans l'article « Vers un marché international de l'enseignement supérieur » (Musselin, 2008), Musselin revient sur les réformes des dernières années avec la création de l'Agence Nationale de la Recherche (ANR), celle de l'Agence d'Evaluation de la Recherche et de l'Enseignement Supérieur (AERES), sans oublier la loi LRU (Liberté, Responsabilité des Universités) datant d'août 2007. Elle explique, qu'historiquement parlant, l'université est au cœur du système de l'enseignement supérieur et de la recherche en France. Par conséquent, il est normal pour la France, comme pour n'importe quel pays de l'OCDE¹, de « *s'assurer que ses établissements d'enseignement supérieur sont en situation de former des personnels hautement qualifiés, susceptibles de devenir des travailleurs de la connaissance que requiert la nouvelle économie, et qu'ils sont capables d'assurer et de faciliter le passage de la recherche à l'innovation* » (Musselin, 2008, p. 14). On peut, si on utilise le vocabulaire des néo-institutionnalistes J. Meyer ou B. Rowan (Meyer & Rowan, 1977), comparer ce qu'ils nomment les « *scripts* » à l'existence de manuels ou « *guides de coopération* »² produits par des « *alliance managers* »² (en entreprise) pour appliquer correctement ce nouveau mode de fonctionnement normatif.

« Conscientes de leur enjeu, certaines firmes du secteur ont ainsi bâti ces dernières années des stratégies de coopération délibérées qui s'appuient non seulement sur des guides et des directives officiels formalisés mais aussi une structure organisationnelle compartimentée et sur l'action des alliance

¹ Le sigle OCDE signifie : Organisation de Coopération et de Développement Economique.

² Par « *alliance managers* » il faut comprendre une catégorie de responsables qui au sein des firmes, sont engagés dans des situations « paradoxales » c'est-à-dire « dyadiques » comportant un pôle « concurrence » et un pôle « coopération » potentiellement conflictuels entre eux en terme de gestion économique et humaine.

*managers*³. Des limites apparaissent qui donnent lieu régulièrement à des opérations d'arbitrages. » (Pellegrin-Boucher & Fenneteau, 2007, p. 119).

Les « *scripts* » de l'université se définissent comme étant l'ensemble des normes prescriptives dont l'environnement universitaire est baigné de manière à circonscrire les propositions et les diverses actions légitimes et attendues pour que les établissements concernés puissent prétendre à la reconnaissance.

Pour aller plus loin dans cette confrontation entre le destin actuel de l'enseignement et de la recherche en France (voire en Europe), avec celui des industries, il s'agit de réaliser un essai d'analyse théorique de cet outil particulier qu'est la coopétition inter-firmes lorsqu'il est appliqué dans le cadre de la recherche, ici, « senior ».

Note sur les guides industriels de coopétition

Ces guides officiels présentent clairement les stratégies de coopétition mises en place au moyen de « *guidelines* »⁴ au sein de grandes entreprises comme par exemple, des firmes du secteur des TIC (Pellegrin-Boucher, 2010b). Ces guides énoncent deux grands principes : « *d'un côté la valeur pour le client et, de l'autre, la valeur pour les actionnaires, lesquelles correspondent aux deux dimensions antagonistes de la coopétition. En effet, afin de maximiser la valeur pour le client, les firmes concurrentes ont intérêt à mettre en commun leurs ressources et leurs systèmes pour offrir la meilleure solution possible ; à l'inverse, dans l'objectif de maximiser la valeur des actionnaires les managers doivent vendre le plus possible de solutions complètes provenant uniquement de leur firme.* » (Pellegrin-Boucher & Fenneteau, 2007, p. 119). Ainsi, cette formalisation théorique de la stratégie d'action est complétée par des exemples précis de situations. Ces études de cas, parfois complexes, permettent, outre la monstration pragmatique de ce que signifie ce concept de coopétition, la délimitation précise d'enjeux en terme d'alliance possible avec des concurrents-partenaires. Sous réserve d'en définir précisément les modalités, cette délimitation d'enjeux a comme finalité pour les concurrents en présence, de pouvoir en tirer profit vis-à-vis du reste du marché dans le cadre de leur relation dyadique, mais aussi en interne pour chaque firme. Un autre avantage de ces « guides » est qu'ils peuvent servir de modes d'emploi. Ceci pour optimiser et faciliter l'application concrète de la coopétition dans le déroulement normal de l'activité des firmes engagées dans cette stratégie. « *Ces règles de gestion sont en effet établies afin d'aider (les managers) à mieux vivre la coopétition, afin notamment d'éviter l'indécision liée au paradoxe : « ces guidelines ont été créés pour aider les employés du groupe à comprendre les actions et les comportements qui permettent à notre entreprise de prendre en compte des besoins variés » (un alliance manager)* » (Pellegrin-Boucher & Fenneteau, 2007, p. 121).

La réduction des incertitudes dans la gestion de ce paradoxe d'avoir à la fois de la coopération et de la compétition, vient de ce que les cas présentés sont adaptables à diverses situations. De nombreux critères sont considérés dans ces guides. « *Le type*

³ En italique dans le texte.

⁴ Ces « *guidelines* » sont définis comme des « *procédures formalisées et codifiées pour aider les managers à maîtriser le paradoxe inhérent à ce type de relation* ». (Pellegrin-Boucher & Fenneteau, 2007, pp. 120 - 121).

d'activité du partenaire-concurrent, la nature de la relation (dyadique, multipartenariale) et l'activité concernée (ventes, marketing, développement de produits, etc.) pour chaque configuration les responsabilités en interne des différentes équipes sont précisées, de même que les types de partenariat possibles » (Pellegrin-Boucher & Fenneteau, 2007, p. 122)⁵. L'existence de ces guides permet aux managers de s'adapter à l'évolution permanente de cette situation de coopétition qui implique création et appropriation de valeur.

Ce dernier point est souligné par Brandenburger et Nalebuff, qui ont popularisé le concept de coopétition alors que c'est en réalité Ray Noorda, dirigeant de l'entreprise Novell de 1982 à 1994, qui l'aurait introduit dans les années 1980 : « *Les affaires sont de la coopération quand elles viennent à créer un gâteau, et de la concurrence quand elles viennent à la partager. Cette dualité peut facilement faire sentir que les relations d'affaires sont paradoxales. Mais apprendre à être confortable avec cette dualité est la clef du succès* ». (Brandenburger & Nalebuff, 1996, p. 259).

Les études de terrains industriels sont courantes dans la littérature des sciences de gestion ou de sociologie des organisations. Les deux principes énoncés plus haut montrent que deux situations se présentent pour traduire le paradoxe au niveau des individus. Soit ces principes sont incorporés par les individus **(1)** qui considèrent alors que la coopétition et son mode paradoxal d'existence font partie du quotidien, soit les deux principes sont divisés **(2)**, c'est-à-dire répartis entre les secteurs compartimentés des firmes ou entre les salariés, chacun étant alors associé dans le travail à une tâche soit coopérative, soit compétitive.

Au niveau théorique, cette dichotomie de **(1)** « *la logique d'internalisation*⁶, c'est-à-dire, l'internalisation des deux composantes de la coopétition au sein de l'organisation mais aussi au niveau des individus » versus **(2)** « *la logique de séparation*⁷, c'est-à-dire, l'internalisation des deux composantes (coopération et concurrence) au sein de l'organisation mais avec une séparation au niveau des individus » (Pellegrin-Boucher & Fenneteau, 2007, p. 127) se formalise sous la forme du tableau présenté sur la page suivante. Ce tableau montre, en cohérence avec la littérature managériale, qu'il existe une forme d'apprentissage stratégique corollaire à toute coopétition. « *La coopétition implique une forme d'apprentissage adverse ou antagoniste. On n'apprend pas « contre » son partenaire, comme dans le cas d'un jeu compétitif, mais on apprend dans un contexte qui a été conçu pour ne pas faciliter l'apprentissage du partenaire, afin de préserver le secret d'un avantage* ». (Baumard, 2010, p. 86). Cet apprentissage d'un type particulier vise à faire prospérer l'organisation de manière délibérée en contrôlant l'accès à l'information, transmise ou non, et si oui, sous quelle forme, au « partenaire-concurrent ». Si cet apprentissage existe bel et bien, l'enquête permettra de montrer que, contrairement au management industriel dans lequel la coopétition est calculée⁸, le management de l'enseignement et de la recherche, lui, est encore sur un mode adaptatif. L'entreprise a, quant à elle, quitté le mode « adaptatif » trop peu « agressif » pour choisir un mode « proactif », conduisant à une norme acceptée et intégrée globalement.

⁵ Cet extrait provient de l'encart de Pellegrin-Boucher & Fenneteau (2007), intitulé « Formation de la coopétition chez les leaders du secteur ».

⁶ L'expression « logique d'internalisation » est en italique dans le texte.

⁷ L'expression « logique de séparation » est en italique dans le texte.

⁸ Par calcul, il faut entendre qu'elle est pensée comme stratégie consciente de management, ce qui, suite aux investigations de terrain, ne semble pas être encore le cas pour la sphère académique.

Niveaux de coopération ⁹	Facteurs (exemples sélectionnés)	Processus	Résultats (exemples sélectionnés)	Terrains à l'Ecole Y et formes correspondantes
Individuel (exemples d'auteurs : Fang, 2006 ; Lindsfold, Beltz et Walters, 1986 ; Loch, Galunic et Schneider, 2006 ; Tjosvold et Sun 2001)	-Traits culturels -Objectifs individuels -Morale et valeurs individuelles -Personnalité	Lorsqu'ils coopèrent, les individus s'efforcent de rendre les autres acteurs efficaces. Ils se font confiance et se reposent les uns sur les autres, ce qui conduit à des perspectives et à des intérêts partagés. Lorsqu'ils se concurrencent, les individus interfèrent activement entre eux et le manque de confiance restreint l'échange d'informations et de ressources. Un équilibre dynamique entre coopération et compétition est cependant possible.	-Créativité -Loyauté -Productivité -Stress	Le niveau individuel est présent sur tous les terrains étudiés quelle que soit la forme
Organisation (exemples d'auteurs : Chen et Tjosvold, 2008 ; Fisher et Grégoire, 2005 ; Hatcher et Ross, 1991 ; Loch, Galunic et Schneider, 2006 ; Tsai, 2002)	-Objectifs du département -Valeurs organisationnelles -Structure des tâches -Procédures des équipes	Lorsqu'ils coopèrent, les systèmes organisationnels communiquent sur le fait qu'atteindre leurs objectifs aide les équipes et les départements à être efficaces ensemble. Les systèmes sont conçus pour gérer l'interdépendance et le partage des ressources. La compétition facilite les processus qui visent à retenir les idées entre les départements et les sous-unités, afin qu'ils poursuivent leurs propres objectifs et gênent les autres départements dans leur poursuite d'objectif. Les organisations doivent équilibrer les incitations à coopérer et à se concurrencer afin d'assurer à la fois la communication et l'efficacité de la coopération.	-Connaissance du marché -Coordination organisationnelle -Profits/pertes -Savoirs	Pyramide administrative -Exemple des universités avec les scripts -Exemples des laboratoires SP3 et SL4 pour l'Ecole Y
Relation dyadique (exemples d'auteurs : Bengtsson et Kock, 2000 ; Khanna, Gulati et Nohria, 1998)	-Acquisition et partage de savoir -Volonté de réduire les bénéfices du concurrent -(Change-ments dans les) conditions structurelles : coûts de structure, orientation concurrent-	En coopération, les processus de décision sont accommodants et orientés vers une résolution mutuelle des problèmes ; les membres de la dyade sont attentifs et répondent aux intérêts de chacun. La compétition implique moins d'équité, plus de biais, et un comportement moins honnête, ce qui conduit les membres de la dyade à se battre pour atteindre leurs objectifs. Une relation coopérative fructueuse exige un équilibre des pouvoirs mais peut être difficile à maintenir sur une	-Construire des passerelles vers des marchés étrangers (externes pour mes terrains) -Excédent de savoir -Nouveaux marchés, produits et processus -Maintenance et gestion de la	Pyramide scientifique -Exemples des laboratoires LJHL et IDC pour l'Ecole Y

⁹ A propos de la composition de ce tableau ainsi que pour la plupart des tableaux suivants, se référer aux notes associées aux titres desdits tableaux.

	tielle, économies d'échelle	longue période.	relation	
Réseau (exemples d'auteurs : Carayannis et Alexander, 2004 ; Gnyawali et Madhavan, 2001 ; Levy, Loebbecke et Powell, 2003 ; Oshri et Weeber, 2006)	-Mise en avant des intérêts communs de certaines ressources -Structures de réseau et positions -Changements sociaux, culturels et de régulation -Avance et complexité technologique	Lorsqu'ils coopèrent, la dépendance est fondée sur la confiance. Lorsqu'ils se concurrencent, la dépendance est liée à la force et à la position de l'acteur au sein du réseau. Il y a peu de conflits en phase de coopération, mais ils sont plus fréquents en phase de compétition. Il existe des normes claires en phase de coopération. En phase de compétition, il existe des normes, mais qui sont moins visibles, et on constate une distance entre les acteurs. Il est difficile d'équilibrer la coopération afin que tout le monde accède à des profits, car il y a une très grande complexité.	-Coordination -Expansion du marché global -Innovation et différenciation -Stratégies intégrées	Pyramide de vulgarisation et pyramide scientifique Cette description est applicable à l'ensemble des terrains. Ces phénomè- nes seront mis en évidence surtout à l'IDC et dans une certaine mesure au LJHL

**Tableau¹⁰ sur les niveaux de coopération, facteurs, processus et résultats comparés
entre le milieu « entreprise » et le milieu « Ecole »¹¹**

« D'Aveni (1995) souligne que les conditions de l'hypercompétition remettent en question la conception adaptative du positionnement. Pour faire face à l'hypercompétition, la stratégie est nécessairement proactive, créant et perturbant les conditions de l'environnement au lieu de tenter de s'y adapter. » (Mione, 2010, p. 175).

Par « adaptatif », il faut donc comprendre que le type de néo-management des universités opte pour un type de coopération, non pas volontairement comme en entreprise, mais quelque peu contraint et forcé par un contexte de compétition pour l'excellence de plus en plus prégnant, et auquel le milieu n'est pas encore totalement préparé. Ce contexte est relativement récent sur le marché académique actuel. Il touche cependant le secteur des entreprises publiques globalement. Les hôpitaux comme les établissements de l'enseignement supérieur et de la recherche sont touchés par exemple. De ce fait, je vais défendre la thèse que le monde de l'enseignement supérieur et de la recherche, comme il se privatise de plus en plus clairement, tend à suivre l'évolution managériale de l'industrie tout en développant ses propres stratégies de coopération. Ces dernières seront placées sous le signe plutôt positif de la convivialité¹², et non plus sous celui exclusivement négatif de l'agressivité proactive caractéristique du monde entrepreneurial.

¹⁰ Ce tableau est issu de la littérature, mais il est complété et enrichi par mon étude (voir partie grisée). De plus, l'ensemble des titres de tableaux où une « adaptation de la littérature » est signalée en note de bas de page, reprennent des tableaux publiés, enrichis à l'aide de mes résultats. J'ai monté ces tableaux en combinant les données existantes avec les résultats de mes enquêtes.

¹¹ Ce tableau est adapté du tableau 2.1 « Niveaux de coopération, Facteurs, Processus et Résultats » (Bengtsson et al., 2010, p. 34).

¹² Cette « convivialité » se traduira par des différences de « styles » en fonction des terrains. Ces marqueurs de style seront décrits tout au long de la thèse au fil des enquêtes et récapitulés clairement en conclusion générale

II.1.a) Analyse théorique de la coopération : passage en revue de la littérature en sciences de gestion-management

Il existe dans la littérature spécialisée trois types classiques de management de situations coopératives (voir tableau ci-après). Je propose une refonte de ces trois stratégies au moyen d'une quatrième plus spécifique du monde de l'enseignement supérieur et de la recherche. Les quatre stratégies se décrivent comme étant :

- *l'approche spontanée*, qui est celle la plus clairement adoptée par le monde universitaire ;

- *l'approche cloisonnée*, dont on retrouvera quelques traces au travers des outils (scripts, etc.) mis en place par les universités ;

- *l'approche intégrée*, qui se traduit par une généralisation de la coopération à l'ensemble du domaine. En recherche, cette généralisation se lira dans la dynamique d'ouverture, disciplinaire d'abord, sociétale ensuite, révélée par l'enquête de terrain ;

- *l'approche convivialiste*, qui sera la marque de fabrique du domaine de la recherche. Cette approche sera dévoilée en partie C, puis développée en partie D. Elle se traduit par un *contexte émotionnel positif érigé en véritable culture professionnelle et scientifique*¹³.

Il faut noter qu'il existe un point comparatif important entre ce qui distingue la coopération telle qu'elle est pensée en industrie et celle qui est en train de l'être à l'université et dans les laboratoires de recherche étudiés ici.

Approche stratégique	Objectifs	Instruments privilégiés
<i>Spontanée</i>	-Répondre à des besoins ponctuels. -S'adapter à une situation donnée. -Tester la coopération.	-Mise en œuvre de partenariats ponctuels par la direction de l'entreprise ou certains managers.
	Ces objectifs d'entreprise s'appliquent bien à la recherche comme le montreront les divers terrains.	Pour la recherche nous aurons le cas de projets pluridisciplinaires inter-établissements, inter-laboratoires, et inter-équipes.
<i>Cloisonnée</i>	-Répondre à des besoins stratégiques concernant l'innovation, la productivité, l'internationalisation, etc. Des besoins identiques seront présents en recherche.	-Création de structures dédiées à la coopération : postes de responsables d'alliances et de programmes de partenariats.
	-Limiter la coopération à certains domaines de l'entreprise.	En recherche, c'est la création de structure légère de recherche comme les hôtels à projets qui matérialisent un milieu favorable à la coopération.
	En recherche, c'est la culture disciplinaire française qui freine la coopération et donc, corrélativement, la possibilité d'émergence de coopération.	Un système de leaderships permettra de dégager des postes assimilables aux <i>alliance managers</i> .

¹³ J'utilise l'italique pour souligner et insister sur ce point qu'on retrouvera *via* différents marqueurs de style dans les études de terrain.

<i>Intégrée</i>	-Répondre à des besoins stratégiques concernant l'innovation, la productivité, l'internationalisation, etc.	-Création de programmes de sensibilisation et de formation aux alliances et à la coopération.
	Des besoins identiques seront présents en recherche.	En recherche, il y a création d'instituts interdisciplinaires (CNRS, IDC, etc.) promouvant le partenariat interdisciplinaire générant potentiellement des situations de coopétitions au travers de projets pluridisciplinaires inter-établissements, inter-laboratoires, et inter-équipes.
	-Généraliser la coopération à tous les domaines d'activités de l'entreprise.	-Mise en place de dispositifs incitatifs.
	La coopération effectivement tend à se généraliser aux structures de recherche et à traverser les différentes barrières physiques comme psychologiques des éléments humains et non humains composant le milieu académique.	On peut, dans le cas de mon étude, citer le cas des manifestations grand-public telle la fête de la science.
		-Culture de la coopération étendue à tous les domaines d'activité.
		En recherche, il s'agit de s'ouvrir à la culture des autres champs disciplinaires.
<i>Convivialiste (typiquement en recherche académique)</i>	Répondre à des besoins stratégiques intégrant les trois autres dimensions stratégiques (spontanée, cloisonnée, intégrée) et en dépassant les paradoxes en termes de gestion et d'individu. La recherche managée coopérativement est l'une des options possibles pour répondre aux attentes sociétales en matière de science partagée.	Ouverture à l'Autre (établissement, discipline, individu) et à une autre manière d'enseigner, de pratiquer et penser la recherche qui n'est jamais coupée de la société. Le convivialisme est éventuellement ce qui permettra aux paradoxes (temporel, comme humain) composant intrinsèquement la coopération, de les résoudre positivement, sans pour autant abandonner ses réflexes compétitifs. Conforme aux parties C et surtout D.

Tableau des stratégies de coopération : trois approches possibles en industrie, repensées en une dans le milieu académique¹⁴

Il s'agit d'un paramètre qui va profondément jouer sur mon étude de la coopération appliquée à la sociabilité en recherche. En effet, il existe une asymétrie de nature entre les deux composantes que sont la compétition et la coopération qui se retrouvent assemblées dans la coopération. Or, si la concurrence peut être parfois impersonnelle, aseptisée et en dehors de toutes relations sociales, la coopération ne peut, quant à elle, faire l'économie du lien social. De ce fait, puisque la coopération fait partie intégrante de la coopération, le pan social est indéniablement contenu dans cette notion même. Ainsi, il s'agit de déterminer avec précision dans quelles circonstances lequel des deux pôles, du négatif ou du positif composant ce concept, l'emporte sur l'autre. En effet, l'enquête de terrain le corroborera : *« il apparaît facile, rapide et tentant, de repasser de la coopération à la concurrence, et moins facile, plus lent, de passer de la concurrence à la coopération. La concurrence est une menace crédible*

¹⁴ Ce tableau est adapté du tableau 5.2. « Stratégies de coopération : trois approches possibles », (Pellegrin-Boucher, 2010, p. 185). Les parties grisées correspondent au monde de la recherche étudié ici.

Niveau	Type de coopétition en industrie	Définition en industrie	Cas rencontrés en recherche
Réseau	Coopétition élargie	La coopétition est la somme de plusieurs relations ; les dimensions coopératives et concurrentielles y sont divisées entre les différents acteurs au niveau d'un réseau de valeur (Nalebuff et Brandenburger, 1996)	Projets interdisciplinaires inter-établissements en France ou internationaux, se traduisant par des manifestations, des appels à projets ou des publications multi-horizons.
Inter-organisationnel	Coopétition dyadique	Des firmes se concurrencent et coopèrent simultanément (Bengtsson et Kock, 1999, 2000)	Projets interdisciplinaires et/ou inter-laboratoires et/ou inter-équipes se traduisant par des collaborations pluridisciplinaires.
Intra-organisationnel	Coopétition Interne	Des entités d'une même firme (filiales, départements, <i>business units</i>) se concurrencent et coopèrent simultanément (Tsai, 2002 ; Luo, 2004)	Partage de ressources intellectuelles et/ou instrumentales communes en vue de publications innovantes et pluri ou interdisciplinaires, et d'une meilleure promotion et visibilité des établissements au travers des laboratoires et équipes de ces derniers.
Inter-individuel	Coopétition inter-personnelle	Les individus doivent affronter la tension inhérente à la combinaison de coopération et de concurrence (Fang, 2006 ; Fisher et Grégoire, 2005)	* En industrie, ce sont les <i>alliance managers</i> qui sont en première ligne des effets de la coopétition interpersonnelle avec leurs homologues des firmes partenaires. * En recherche, le même système tend à se mettre en place avec des <i>leaders</i> (voir partie D surtout).

Tableau sur les niveaux d'analyse et sur les types de coopétition en entreprise en comparaison avec les laboratoires de recherche¹⁵

dans la coopération, la possibilité d'une coopération étant moins crédible dans une situation de concurrence. » (Depeyre & Dumez, 2010, p. 79). Et pourtant, la recherche est un univers concurrentiel pacifiste. Car, si le mythe¹⁶ du chercheur dans sa tour d'ivoire a toujours existé, travailler en collaboration n'est pas si naturel et spontané que cela, aussi bien pour les chercheurs de SHS que pour ceux de sciences dures. Cette

¹⁵ Ce tableau est adapté du Tableau 1.3. « Niveaux d'analyse et types de coopétition » de (Pellegrin-Boucher, 2010, p. 37). Les parties grisées correspondent au monde de la recherche.

¹⁶ Les nombreuses lettres de Pasteur visant à trouver des crédits auprès des puissants de son époque, pour ne citer que cet exemple fameux en histoire des sciences, en témoignent.

difficulté d'application, malgré une bonne volonté toujours présente, vient de ce que ce concept n'a pas de définition unifiée, comme en témoigne le tableau ci-dessus présentant les différents niveaux de coopération identifiés en entreprise.

Il est nécessaire de préciser à la lecture de ce tableau annonciateur des études de terrain que l'ensemble de ces types de coopération seront intégrés et redéfinis au travers d'un travail conceptuel adapté au monde de la recherche. C'est pourquoi les qualificatifs d'« interne », d'« inter-personnelle », de « dyadique » et d'« élargie » que l'on trouve dans ce tableau, seront réinterprétés au fil des parties B et C (pour les aspects principalement « internes » et « inter-personnels ») et de la partie D (pour les aspects principalement « dyadiques » et « élargis »). De plus, *« étant donné sa nature paradoxale, la coopération est un phénomène spécifique qui implique une investigation, des cadres théoriques et des pratiques managériales propres. »* (Yami & Le Roy, 2010, p. 12).

Pour penser ces cadres théoriques et pratiques propres, le décentrage du contexte industriel vers le monde de l'enseignement et de la recherche est une bonne expérience pour renouveler l'étude de ce concept en formation qu'est la coopération. Je propose ceci dans la perspective de développer un nouveau champ de recherche qui sera d'autant plus important dans le contexte d'hypercoopération proposé par Estelle Pellegrin-Boucher. Ce concept se calque sur celui d'hypercompétition et dénote la généralisation grandissante de cette attitude dans l'ensemble de la sphère industrielle privée comme public. E. Pellegrin-Boucher définit donc simultanément 1- la coopération comme étant, pour elle, *« toute situation où se combinent coopération et concurrence. La dimension coopérative consiste à s'associer pour créer de la valeur, tandis que la dimension concurrentielle consiste à s'approprier une partie de la valeur créée. La coopération équivaut à coopérer sur certains points (produits ou niveau de la chaîne de valeur) et à se concurrencer sur d'autres simultanément. »* (Pellegrin-Boucher, 2010a, p. 40) et 2- l'hypercoopération comme étant *« les situations où l'interaction coopération-concurrence devient très fréquente entre entreprises (...) »* (Pellegrin-Boucher, 2010a, pp. 164-165). *« Cette fréquence entraîne en effet une modification des comportements où chaque acteur sait pertinemment qu'il doit travailler avec son rival. (...) L'hypercoopération peut être définie à partir de deux paramètres constitutifs :*

- *l'intensité des échanges coopératifs*¹⁷ : *en multipliant les actions de concurrence et de coopération avec les partenaires, l'entreprise va pouvoir envisager une fréquence supérieure d'échanges coopératifs. (...) Ainsi, l'intensité des relations sera fonction de la fréquence et de la nature des échanges coopératifs.*

- *la diversité des complémentateurs*¹⁸ : *du fait de sa présence au sein d'un écosystème d'affaires, l'entreprise se retrouve en relation avec un nombre plus élevé de partenaires pertinents dans une logique coopérative. (...) En effectuant des transactions avec un plus grand nombre de « complémentateurs », l'entreprise modifie ses logiques d'action stratégiques afin de promouvoir son intérêt mais aussi l'intérêt de son écosystème d'affaires. »* (Pellegrin-Boucher, 2010a, p. 165).

Or, l'université et le système d'enseignement supérieur et de la recherche français sont comparables à un véritable « écosystème d'affaires ». Ceci dans la mesure où des enjeux tels que de la gestion des agents, la production de connaissances, la recherche

¹⁷ En italique dans le texte.

¹⁸ *Idem.*

d'objectifs en matière d'excellence des laboratoires, des équipements, des résultats brevetables, etc., sont identifiables dans le discours des acteurs. Il convient de se demander alors comment la coopétition industrielle peut-elle être lue en recherche ? Comment se traduit-elle dans ce milieu ? Quels problèmes de gestion et de management cette stratégie, non encore pleinement rodée dans ce nouveau contexte, pose-t-elle ? Quelles solutions les acteurs politiques, dirigeants, enseignants proposent-ils pour résoudre le paradoxe et résorber les tensions générées ? Pour répondre à ces questions, une réflexion sur cet outil qu'est la coopétition dans le cadre de la recherche est nécessaire.

Lorsque l'on constate que des « *scripts* » sont imposés aux universités comme le sont les « *guides* » d'entreprises pour appliquer la coopétition, on peut se demander si les directives théoriques d'excellence et de compétitivité entre établissements d'enseignement rivaux ou firmes concurrentes, sont ajustables aux pratiques effectives des individus ? En effet, répondre à cette question maîtresse apportera de possibles réponses aux questions formulées précédemment. L'article de C. Musselin sur « le marché international » (Musselin, 2009) semble donner une réponse pessimiste à cette question concernant les pratiques individuelles. En effet, est constaté sur le terrain des universités un fort découplage entre les pratiques effectives et les attentes de tous les acteurs du système de l'enseignement supérieur et de la recherche (gouvernementaux, à la présidence d'université, enseignants, administratifs, etc.). Ce parallèle entre monde universitaire et monde industriel et managérial est donc possible. Il est cohérent également, dans la mesure où cette volonté politique de tendre vers un système globalement privatisé en recherche se place en droite ligne de l'ensemble des mutations des autres secteurs publics. Ainsi, en considérant les universités comme de véritables organisations capables de déterminer seules leur avenir et les modalités de leur développement sur le marché académique européen, on prend acte de cette « hypercoopétition » ambiante. Il est donc important de s'interroger sur les conditions de possibilité d'une réflexivité institutionnelle à propos d'adaptations « proactives », tout en restant « non agressives », pour demeurer fidèles à l'esprit collégial de la recherche académique. J'emploie le terme « collégial » pour caractériser la recherche car, c'est cet esprit qui continue d'animer le plus souvent, les formats et les outils de fonctionnement de cette activité scientifique, et ceci, malgré les luttes intestines plus ou moins larvées.

« La dimension collective du travail de recherche ne se situe pas dans une division de tâches techniques spécialisées même si cette division est partiellement nécessaire dans le cadre des programmes (ou contrats, etc.). Elle réside plutôt dans la discussion sur la construction d'approches qui ne sont jamais ni purement complémentaires ni purement indépendantes les unes des autres. » (Le Marec, 2010, p. 12).

On peut donner comme preuve de cette dimension collégiale toujours présente en recherche, le cas pratique de la préparation et de la mise en place de contrats d'établissement comme outils de gestion managériale. Ces nouveaux outils redéfinissent les rapports entre les différents acteurs (politiques, agents de terrain, etc.). Ils nécessitent le recours à la discussion pour clarifier les rôles et attentes de chacun. Ceci pour parvenir à construire en commun de nouvelles approches pour la recherche. En effet, la contractualisation, qui date de 1989 dans les universités, est un vecteur de

changement. C'est la modification des relations entre l'Etat et l'enseignement supérieur qui appelle cette adaptation managériale : l'Etat ne contrôle plus, mais évalue les établissements et leurs équipes.

« L'insertion des universités dans un réseau de relations plus dense, l'intervention croissante des parties prenantes, la diversification des financements et l'introduction de nouveaux instruments de pilotage visent donc à transformer la relation entre universités et Etat. » (Musselin, 2009, p. 78) (...) « Il est attendu des responsables universitaires (...) qu'ils se comportent comme des managers et soient considérés comme tels. » (Musselin, 2009, p. 74).

Ainsi, pour sortir de l'immobilisme du système d'enseignement et de recherche français notamment, le contrat est l'un des outils privilégié de gestion en plus des « *scripts* » déjà mentionnés. Ces outils cherchent à introduire une dynamique coopérative par le biais, notamment, des présidents d'unités qui les appliquent sur le terrain tout en étant aidés par des conseillers. Cette contractualisation se traduit par une volonté proactive d'autonomisation des établissements qui doivent, comme n'importe qu'elle firme, s'auto-définir dans le marché qui est le leur. Il s'agit par là d'en faire de véritables organisations avec une identité, des frontières claires et une hiérarchie efficace en interne qui soit porteuse de sens. En somme, il est nécessaire pour les établissements comme pour les firmes de poser des modèles ou stratégies de rationalisation. Ceci explique le fait que le ministère ne réclame qu'un unique interlocuteur : le président d'université, dont les prérogatives se trouvent alors renforcées¹⁹. Ensuite, « *il s'agit d'un exercice que les universités françaises ne savent pas mener et il faut les y aider. Le centre ne doit pas imposer des contenus mais mettre en œuvre un dispositif qui permette l'émergence de projets et de contrats au sein des établissements : ainsi, des conseillers d'établissements ont reçu pour mission d'être à la fois des facilitateurs au sein des établissements et des médiateurs entre ces derniers et Paris.* » (Musselin, 1997, p. 85). Ces rapports à Paris ne se cantonnent pas qu'aux universités. Bien au contraire, ceux-ci se retrouveront également dans mes terrains, notamment au moment de l'examen de la réunion avec la délégation CNRS au laboratoire de sciences politiques. En effet, la vision selon laquelle ce type de dispositif coopératif est la solution la plus créatrice de possibles, vient du constat que les universités, et les établissements de recherche et d'enseignement français en général, cultivent l'ambiguïté en leur sein. Cette ambiguïté résulte du fait qu'il y a peu d'interdépendances entre les UMR. Selon les thèses de Musselin, la possibilité de coopération nécessite un minimum de dispositifs d'informations, de participations des individus, de consultations tant individuelles que collégiales, en un mot nécessite un minimum de dialogue.

« Le rôle des personnes a (...) été un facteur important. Comme pour le dispositif choisi, il ne s'agit pas d'une condition suffisante. Mais, elle est absolument nécessaire. Sans engagement personnel, sans mobilisation du Président, des directeurs de composantes...rien (ne serait) possible. L'existence d'un leader, surtout s'il sait s'adjoindre une équipe cohésive, est, à tous niveaux, une condition pour lancer une dynamique et ensuite pour la faire durer. » (Musselin, 1997, p. 90).

¹⁹ Au niveau de mon enquête, ce sont les systèmes de leaderships pyramidaux (schématisés en conclusion et développés en partie C principalement) qui rempliront ce rôle de modèle.

En somme, la cogestion des autorités publiques et des universités à l'échelle des personnes est un des maillons forts du système de gestion des forces en présence. De même, la volonté d'induire des relations transverses entre les unités disciplinaires, doit trouver ses voies de réalisation. Or, ces voies sont spécifiques à chaque établissement selon ses caractéristiques, son histoire, ses dotations, ses tutelles, la réputation de l'établissement, mais aussi, selon son capital symbolique (reconnaissance médiatique, expertises, labels scientifiques assortis de financements, création de postes, etc.).

Compte tenu de ce qui vient d'être exposé, je vais chercher à préciser les spécificités de mon milieu d'enquête : celui des « grandes écoles », au moyen d'une ethnographie de laboratoire revisitée qui fera office de revue de la littérature pour les « *science studies* ».

II.1.b) L'ethnographie de laboratoire : passage en revue de la littérature des « *lab studies* »

Le but de ce paragraphe est d'abord de confronter mon regard ethnographique sur les laboratoires style « grande école » constituant mes terrains avec celui d'une ethnographie plus « classique » de laboratoire, c'est-à-dire celle que l'on a coutume de trouver dans la littérature. Ensuite en section II.2, il s'agira de positionner ce terrain en tant que milieu spécifique porteur de normes fortement ancrées dans la tradition des grandes écoles. Ceci, pour découvrir en chapitre III, comment l'intrusion de la nouvelle norme de management « coopérative » va agir sur la pratique concrète de la recherche en SHS.

L'ethnographie de laboratoire est une vaste catégorie qui renferme différents angles d'étude des « pratiques de laboratoire ». Or, outre le fait que ces études ethnographiques concernent principalement des laboratoires de sciences dures, on peut remarquer que les critères sélectionnés pour constituer la grille de lecture de ces terrains sont multiples, mais rarement de nature communicationnelle. Pour les uns, par exemple, il s'agit du « travail scientifique » avec la constitution de faits qui passe par l'écriture (Latour & Wooglar, 1979). Ce livre de Latour et Wooglar est le fruit d'une enquête ethnographique de laboratoire au Salk Institute à San Diego. Se réclamant d'un courant anglo-saxon de la sociologie (Bloor, 1981, 1982 ; Collins, 1974 ; et Pinch, 1980), ils postulent que le laboratoire est un système de lectorat composé d'acteurs qui travaillent sur des inscriptions. Ces acteurs sont « *passés maîtres à la fois dans l'art de mettre au point des dispositifs capables de saisir des figures, traces ou inscriptions fugitives, pour ce qui est de l'aspect matériel, et de l'art de la persuasion* » (Latour & Wooglar, 1979, p. 65). C'est donc une sorte de réalisme de la technique qui est leur porte d'entrée. L'anthropologue se doit, par conséquent, de rétablir l'ordre de la vérité en analysant les énoncés produits par les scientifiques.

Pour d'autres, il s'agit parfois de mettre l'accent sur l'évolution historique des métiers de la recherche (Vinck, 2006). Dans cette perspective, on peut dire que pour conserver une certaine renommée de la nation à l'international, les universités et le système français d'enseignement et de recherche n'ont cessé d'évoluer. On l'a vu avec l'exemple de la contractualisation massive dans les universités, notamment. La conséquence de cela est la nécessité pour les individus de « *se soumettre à de nouvelles*

formes de contrôle démocratique et faire preuve de gestion rationnelle. Le chercheur se trouve ainsi au carrefour d'exigences parfois contradictoires (...). Son activité et sa carrière sont traversées de tensions qu'il est contraint de gérer. Cet état de fait reflète singulièrement la place et le rôle qui lui sont attribués dans la société aujourd'hui. » (Vinck, 2010, p. 65). Selon Vinck, le laboratoire devient un dispositif performatif mais toujours métastable dans la mesure où, face aux tensions contradictoires, les individus enseignants-chercheurs sont en premier lieu confrontés à eux-mêmes et à leur incapacité à gérer leurs difficultés quotidiennes au travail. « *Ces contradictions et dissonances ne sont pas les premières que rencontrent les chercheurs. Beaucoup sont ceux qui, idéalisant initialement le métier, ont connu de sérieuses déceptions lorsqu'ils sont arrivés dans des laboratoires où ils ont été affectés sur des sujets spécialisées et parcellisés, où ils deviennent « travailleur de la preuve » (Bachelard, 1949) plus qu'intellectuels créatifs, confrontés à l'angoisse d'un avenir professionnel faiblement rémunéré autant qu'incertain.* » (Vinck, 2010, p. 72). Cependant, l'enquête de terrain menée dans cette thèse s'attachera à montrer que l'institution, comme les individus qui y travaillent, tentent de sortir de cette impasse en adoptant, justement, une stratégie de type « coopétitif ». « *Dans certains laboratoires, les réunions du conseil du labo sont des lieux où sont expliqués les changements institutionnels en cours. Parfois y sont également débattues les tensions associées aux changements en cours, voire les stratégies à mettre localement en place pour résoudre ces tensions.* » (Vinck, 2010, p. 71). Cette stratégie, selon les cas observés sur le terrain, se déclinera dans divers registres en fonction des formes de sociabilité énumérées en introduction et explicitées dans le corps empirique de chaque partie.

Un ouvrage, particulièrement intéressant pour mon étude, se doit d'être mentionné en ce qu'il développe l'idée selon laquelle le chercheur (et principalement les dirigeants d'équipes, d'unités ou de laboratoires) doit se comporter, ou est appelé à se comporter comme un véritable manager. Cet ouvrage préfacé par C. Musselin, intitulé *Des patrons aux managers. Les laboratoires de la recherche publique depuis les années 1970* (Louvel, 2011), reprend les idées majoritairement développées dans la thèse de son auteur. Cet ouvrage de Louvel, comme sa thèse qui est l'une des rares à traiter de laboratoires français (en sciences du vivant) montrent combien l'organisation, et par là même le travail de recherche comme la culture professionnelle en découlant, se trouvent modifiés par le passage d'une science faite « *par des « patrons » qui érigent et contrôlent un domaine scientifique* (tel que R. Guillemin dans le laboratoire étudié par Latour et Wooglar), *à une organisation gérée par des « managers » qui conduisent des projets dans un environnement concurrentiel.* » (Louvel, 2011, 4ème de couverture). Comme dans la thèse de S. Louvel, on voit les changements majeurs pour une grande partie dans « *l'activité locale de régulation (individuelle et collective), dans laquelle interviennent en particulier des projets collectifs, des choix d'organisation, des enjeux de pouvoir, des engagements acceptés entre les membres du laboratoire et vis à vis de l'extérieur.* » (Louvel, 2005, résumé de thèse).

L'organisation est aussi le reflet des hommes qui la font. C'est pourquoi, une approche anthropologique peut parfois être choisie par les auteurs de « *lab studies* ». C'est le cas de l'ouvrage *Life Among the Scientist : An Anthropological Studies of an Australian Scientific Community* (Charlesworth et al., 1993). L'étude de cette communauté de scientifiques au Walter et Eliza Hall Institut (centre de sciences médicales à Melbourne en Australie) qui suit des sommités comme le prix Nobel

d'immunologie de l'époque, montre toute la force de l'aspect subjectif de la science toujours présent et lié à l'aspect technique des théories comme des matériels médicaux. Ceci questionne sur la fonction des chercheurs dans la société. Ainsi, « *le regard d'un anthropologue*²⁰ » (Latour, 2001) découpe la recherche en cinq horizons. Ces horizons sont respectivement 1) la mobilisation du monde pour le lire au moyen d'un processus d'institutionnalisation ; 2) l'autonomisation de la recherche avec un souci constant de professionnalisation où « *il s'agit de « créer des collègues » c'est-à-dire de produire des gens capables de comprendre ce que l'on fait et ce que l'on dit.(...) Ceci est une particularité très intéressante du milieu scientifique (...): les scientifiques n'ont pas de clients, ils n'ont que des collègues, des « chers collègues », qui sont à la fois ceux qui les détestent le plus et les seuls qui puissent les lire et les évaluer.* » (Latour, 2001, p. 27) ; 3) les alliances avec la société (l'état, l'industrie, l'armée, l'éducation, les intérêts, etc.) ; 4) les mises en scène avec les relations au grand public notamment et enfin 5) les liens et liants c'est-à-dire les concepts, les théories qui ne sont autres qu'une « *entité stratégique. C'est ce qui permet d'intéresser et de tenir son monde.* » (Latour, 2001, p. 31).

Enfin, concernant l'ethnographie « classique », il s'agit parfois d'une approche plus sociologique qui est adoptée. C'est le cas de Sophie Houdart dans sa thèse de doctorat (Houdart, 2007) où elle investit un laboratoire pour suivre parallèlement la nature (les drosophiles), les hommes (chercheurs) et la science qui les lie et les positionne entre biologie et culture japonaise. Chez Houdart, la reconnaissance cumulative héritée d'auteur comme Merton, est prouvée à plusieurs niveaux : au niveau du directeur du laboratoire d'abord, qui cumule les succès scientifiques assortis d'une notoriété publique tout en gérant son armée de chercheurs ; ensuite, la reconnaissance symbolique fournie par la biologie, c'est-à-dire par la Nature elle-même laquelle est prolongée enfin par une reconnaissance culturelle et sociétale (puisque l'objet de recherche étudié dans cet établissement n'est autre que l'homosexualité chez la mouche ayant des résonances politiques, etc.). « *Leur description et analyse passent donc par des mises en scène successives dans lesquelles j'adopte chaque fois, au gré de là où me mène les acteurs, des positions diverses – expérimentant chaque fois à ma manière, des articulations différentes entre la nature et la culture. (...) L'écriture narrative, le ton distancié (plutôt qu'ironique), les débats théoriques explicités bien souvent dans les notes de bas de pages, participent de ce dispositif épistémologique au crible duquel sont regardées non seulement la science de Yamamoto, mais aussi celle de mes collègues et la mienne propre.* » (Houdart, 2007, p. 20).

La reconnaissance cumulative se retrouve dans la sociabilité qui transparaît à travers cette comparaison effectuée par Houdart entre la science, telle que pratiquée au Japon mais teintée de pratiques américaines, et celle à la française, comme la sienne et celle de ses collègues. Ainsi, entre ces exemples d'ethnographie à focale instrumentale et technique²¹, à focale d'histoire des professions²², à focale organisationnelle²³, à focale anthropologique²⁴, à focale socio-culturelle²⁵, la mienne se positionne entre vécu

²⁰ Expression tirée du titre de l'ouvrage de Latour (2001).

²¹ Chez Latour et Wooglar.

²² Chez Vinck.

²³ Chez Louvel.

²⁴ Chez Latour, Charlesworth et al.

²⁵ Chez Houdart.

générationnel et formes organisationnelles comme gestionnelles des institutions, grâce à la communication. Mon approche de la sociabilité en recherche se veut être une réponse continuatrice à cet héritage de l'ethnographie que j'ai qualifiée de « classique » et qui vient d'être passée en revue.

Cette réponse est appelée de ses vœux, par Vinck notamment, et d'autres, en ces termes : *« Si la réflexivité individuelle est la constitution d'un soi en tant que projet nombre de mes interviewés feront état de ce travail identitaire –, la réflexivité institutionnelle (Giddens, 1987) pourrait être conçue comme le développement d'un savoir partagé et d'une nouvelle vision et visée de l'institution elle-même. Dans le monde de la recherche, il s'agirait notamment de comprendre la vie et l'activité des travailleurs de la recherche et de rendre compte des usages qu'ils font des institutions, des normes, des injonctions et des dispositifs qui les visent. »* (Vinck, 2010, p. 78). Il se trouve que la coopération est une stratégie d'action multidimensionnelle, parce que communicationnelle. De ce fait, elle est parfaitement propice à cette genèse de nouvelles normes institutionnelles de gestion des savoirs et des professionnels. En effet, elle est bien plus qu'un simple concept. Elle constitue un véritable vivier pour l'innovation en matière de management académique.

« La coopération correspond à la stratégie des entreprises (ou des établissements de recherche et laboratoires) qui, (...), se montrent actives et coopèrent par le partage de leur savoir-faire et l'acceptation de faire évoluer leur solution en fonction des concurrents. Elles réalisent ce mouvement stratégique en luttant contre des options rivales, pour que les nouvelles normes promeuvent les règles du jeu qui les avantagent. » (Mione, 2010, p. 174).

Dans la mesure où les discours et obligations des acteurs de la recherche semblent de plus en plus instables et contradictoires, il convient de chercher à stabiliser ce milieu au moyen de règles et dispositifs *« garantissant un niveau minimum de performance, en permettant de différencier les produits²⁶ de qualité supérieure et en sécurisant l'usage du consommateur.²⁷ »* (Mione, 2010, p. 175).

On peut donc affirmer que l'activité de recherche se doit d'être étudiée autrement, non plus de manière générale, mais plutôt de manière circonstanciée. Pour cela, il semble judicieux de mettre en regard l'histoire des sciences, l'histoire des institutions et l'histoire de ceux qui les font vivre.

II.2 L'ethnographie de laboratoire revisitée dans les grandes écoles françaises

C'est ainsi que j'en viens à la théorisation de ce que j'ai appelé « l'ethnographie de laboratoire revisitée ». Je vais donc très rapidement dépeindre l'historique du modèle des grandes écoles françaises. Pour cela, je m'attacherai à la question du mode de fonctionnement de ces établissements et à la question corollaire de la sociabilité que cette étiquette prestigieuse génère chez les personnes appartenant à cette caste. Pour

²⁶ Par « produits », il faut comprendre dans ma thèse : les publications, projets, brevets de valeur scientifique supérieure, etc.

²⁷ Par « consommateur », il faut entendre : les pairs et, plus largement, la société qui demande à participer.

traiter de la sociabilité, le terrain parlera par la voie d'une première interviewée qui sera convoquée à d'autres occasions (en partie D notamment). Cette personne sera nommée Madame Cabochet. Elle est l'assistante de direction de l'IRBP. Son témoignage est intéressant pour le panorama historique de mon terrain puisqu'elle a passé toute sa carrière dans deux grandes écoles successivement, à savoir l'Ecole Q puis l'Ecole Y (sous-entendues des villes Q et Y).

II.2.a) La grande école française : un modèle historique

Au commencement, c'est-à-dire au 18^{ème} siècle, les grandes écoles que sont d'abord, les Ponts et Chaussées, puis l'Ecole des Mines, ont eu pour fonction de répondre au développement économique et technologique de l'époque appelé par l'Etat. Ensuite, a été fondée la fameuse Ecole Polytechnique. Se partageaient alors deux impératifs pour le pouvoir en place, la science *versus* l'innovation technologique :

« Ainsi, le conflit entre une vision scientifique de la formation et une vision plus technique a-t-il caractérisé le contexte de création de l'Ecole polytechnique²⁸ pendant la Révolution française. (...) Ce mode de création des écoles, par des initiatives ponctuelles, a conduit à une certaine dispersion administrative en fonction des tutelles et structures juridiques. » (Lemaître, 2009, p. 18).

Paradoxalement cette « dispersion administrative » en fonction des tutelles, si elle pose des soucis de gestion des équipes en terme de « Ressource Humaine », *« dans tous les cas une partie plus ou moins importante de leur budget vient de ressources propres, comme les frais de scolarité, les contrats de recherche, la formation continue, etc. Tout cela explique l'autonomie importante dont elles jouissent dans la définition de leurs stratégies institutionnelles et de leurs politiques éducatives, (...) Dans chaque établissement s'est développé une culture propre, dans laquelle l'ancrage local et régional joue un rôle important. »* (Lemaître, 2009, p. 18) Ces soucis transparaîtront notamment dans l'étude du squelette administratif du laboratoire de sciences politiques SP3. Par conséquent, le marché des grandes écoles, jusqu'aux trente glorieuses, reste un système clos. Ce modèle, typiquement français, conduit les diplômés à des destins tout tracés en terme de carrière avec des programmes d'enseignement personnalisés. En effet, ces élèves sélectionnés sur le volet par concours sont destinés historiquement aux grands corps de l'Etat. De ce fait, si ces grandes écoles sortaient et sortent toujours quelque peu du circuit national de la recherche (incluant les universités, petites écoles d'ingénieur, etc.), elles sont tout de même contraintes de tenir compte des évolutions actuelles. Ces dernières les poussent à s'engager comme les autres dans la concurrence française (entre elles principalement) ou internationale (avec les universités étrangères).

« Le système des grandes écoles françaises porte atteinte au potentiel national de recherche en donnant une formation de qualité à des étudiants généralement considérés comme brillants que l'on destine non pas à la recherche mais à l'occupation de postes de direction dans l'administration (...). Si l'on excepte l'Ecole normale supérieure et l'Ecole supérieure de physique et de chimie industrielle de Paris, les grandes écoles dites « scientifiques et techniques » opéreraient chaque année des coupes claires dans le potentiel de recherche

²⁸ A propos de l'Histoire de Polytechnique, voir aussi Shinn (1980b).

français. » (Shinn & Ragouet, 2005, p. 37).

Cette remarque interroge, car elle laisse entendre que certaines grandes écoles seraient « à part » parmi le panel d'Ecoles de prestige en regard de leur « curriculum ». Le curriculum est une représentation des enseignements et des fonctions de la formation proposée par ce genre d'établissement. Or, si « *le curriculum est l'objet de médiation par excellence, à la fois enjeu pour la formation et mise en forme symbolique des différentes conceptions en présence parmi les enseignants, cadres, étudiants, administrateurs, etc.* (et que) *parmi les nombreuses définitions du curriculum (celle-ci peut être) celle qui consiste à relier le programme et les situations d'apprentissage vécues pour analyser la manière dont on socialise les individus* » (Lemaître, 2009, p. 18) alors, le témoignage de Madame Cabochet permettra d'apporter une pierre à l'édifice. Son entretien, portant sur le curriculum « humain » autant que sur le curriculum de « formation » du public de cette grande école, propose une vision personnalisée de l'histoire propre à l'une de ces institutions d'exception. Selon Madame Cabochet, ces institutions peuvent être considérées comme un peu à part en matière de recherche et d'enseignement. Cette première pierre dans la description de la sociabilité de type « grande école », sera ensuite complétée par l'étude particulière du terrain « senior » de l'Ecole Y. Madame Cabochet donnera un aperçu instructif sur la sociabilité de cette caste. Elle décrira aussi le style de « décorum » qui prévaut dans ces établissements. En effet, par contraste avec son parcours professionnel et universitaire, elle montrera en creux cet univers.

« Le décorum de l'institution incarne la « programmation idéologique » qu'évoque Jean-Claude Forquin (1996), c'est-à-dire tous les éléments de contexte (décorations, emblèmes, traditions) qui contiennent des significations symboliques concernant l'identité de l'établissement et ses valeurs. Le décorum imprègne les activités de formation d'un certain style de vie, de certaines normes de pensée et de comportement. » (Lemaître, 2009, p. 20).

Ces « normes de pensée et de comportement » se forment au travers de deux types de discours que je qualifie d'« identitaire » pour le premier et de « formateur » pour le second. C'est Madame Cabochet qui va tenir le premier type de discours. Celui-ci sera complété par la suite par l'étude des laboratoires juniors. Ce discours de type « identitaire » vise à favoriser la stabilité de l'organisation sociale. Pour cela, il différencie fortement le « style SHS » du « style sciences dures » ainsi que les relations sociales qui en découlent.

Le second discours transparaîtra dans l'étude des laboratoires seniors et interdisciplinaires principalement. Il est quant à lui « formateur » au sens pédagogique d'abord, normatif ensuite. Les entretiens des trois parties B, C et D montreront que deux visions de la formation pédagogique s'affrontent en permanence : celle des enseignants-chercheurs qui vont promouvoir l'aspect scientifique et l'académisme de la formation « normalisée » des élèves, *versus* celle des personnels administratifs et autres cadres administrateurs qui, eux, valorisent la professionnalisation (de par leur parcours personnel). Ils privilégient le développement personnel des élèves, les expériences professionnelles et culturelles, etc.

En somme, une hiérarchie euphémisée entre le domaine scientifique (porté par le corps enseignant) et la vie professionnelle active (portée par les administrateurs) se dessinera, petit à petit, dans l'enquête de terrain et se cristallisera autour de deux

dynamiques : celle des laboratoires juniors (partie C) et celle de l'ouverture à l'interdisciplinarité et plus encore à la société (partie D).

« Les pratiques pédagogiques (...) engagent des formes de rapport au savoir qui structurent les représentations du monde et des habitudes (reproduction de connaissances théoriques, application des savoir-faire, résolution des problèmes en équipe, etc.). » (Lemaître, 2009, p. 21).

Par conséquent, les décorums « identitaire » et « formateur » participent de l'histoire de ces institutions comme de l'histoire des élèves et personnels enseignants ou administratifs. La disposition spatiale des lieux elle-même traduit cette histoire en complément du « curriculum » de ces écoles. Dans le cas de mon terrain (Ecole Y), je peux donner quelques exemples du rôle « stylisateur » de l'espace. Si l'on prend le cas du campus réservé aux lettres on est frappé, dès l'arrivée sur le site, du vaste espace dégagé de ce parvis qui porte à la fois le campus « Lettres » et la bibliothèque attenante. En plein centre-ville, ce lieu est un carrefour de savoirs et de vie alimenté par une bouche de métro à proximité. Lorsque l'on pénètre dans le bâtiment à l'architecture moderne, là encore, on retrouve un espace carrelé spacieux pourvu d'un accueil. Dans le hall, dans des panneaux vitrés, on voit les plannings de cours et sur des grands panneaux mobiles, l'offre d'activités associatives, artistiques, culturelles, linguistiques et sportives (locaux pour la vie étudiante, le théâtre, etc.).

« La vie associative occupe une place importante, notamment par le biais du BDE (bureau des élèves). Les étudiants participent à des clubs (théâtre, musique, préparation de raids sportifs ou de campagnes humanitaires), soutenus financièrement par les établissements qui s'en servent pour leur communication externe et qui les considèrent comme des expériences de formation. Ces activités contribuent, avec la vie sur le campus, à façonner l'identité sociale des étudiants. » (Lemaître, 2009, p. 22).

Ces lieux sont porteurs d'histoire, comme en témoignent ces quelques symboles républicains inscrits dans la pierre de l'établissement : un buste en marbre du fondateur, un portrait peint de la première directrice de l'Ecole dans le hall, ou encore ce monument aux morts présent depuis 2009, et enfin cette sculpture en mémoire des Etablissements M.²⁹ dans la cour d'honneur donnant accès aux jardins et séparant les bâtiments « Formation » et « Administration » du bâtiment « Recherche ». Là encore, dans la disposition des lieux, on constate une certaine séparation fonctionnelle et hiérarchique des bâtiments. Il est à remarquer que le bâtiment « Recherche » est à part par rapport aux deux autres.

Si la fonction historique de ces grandes écoles est de former les élèves à l'agrégation, il faut rappeler que l'obtention de ce concours est, dans de très nombreuses disciplines³⁰, la condition *sine qua non* pour accéder au doctorat, et donc à la recherche. On comprend alors pourquoi le bâtiment « Recherche », s'il est relié aux autres fonctions de l'Ecole par le biais du jardin, il demeure cependant bien distinct du reste de l'Ecole. Ce système clos, comme un véritable campus, cumule les fonctions d'étude, de socialisation, de restauration et de flânerie, pour le bien-être au travail de tous les

²⁹ Etablissement fabriquant des attaches pour le béton armé.

³⁰ C'est particulièrement vrai dans les disciplines SHS.

membres de cet établissement. Ceci, depuis l'étudiant, en passant par les personnels administratifs et techniques, jusqu'aux enseignants-chercheurs les plus anciens. Le jardin abrite un écosystème naturel en faune et en flore très riche, ainsi que des aménagements tels que des bancs, des murets, sans oublier la cantine. Ces espaces verts, écrin de verdure, protègent et valorisent la singularité de cette Ecole. L'originalité de ce parc avec ses entrelacs de verdure, en est la marque la plus visible. Fidèle à la tradition d'origine, l'Ecole Y représente un poumon de verdure protégé au cœur de la ville, mais qui reste toutefois privé, puisque l'accès à cette école et à son jardin se fait par le biais de badges.

Ainsi, même si ces corrélations entre lieux, identité, formation et professionnalisation ne sont pas forcément discutées ouvertement par les membres de l'Ecole, elles sont bien présentes. Le discours spontané de Madame Cabochet sur l'idéalisation de ce monde élitiste attestera de l'internalisation de ces différents signes et insignes.

« Pour toutes ces raisons les grandes écoles valorisent intensément leurs caractéristiques identitaires (leur histoire, leur fonction sociale, leurs valeurs, les compétences de leurs diplômés, etc.) pour défendre leurs positions. C'est dans ce contexte général que se fabrique le curriculum, comme l'affirmation de traits identitaires propres aux écoles et à leurs diplômés, qui garantissent tant la continuité (l'héritage) que la singularité (la différence d'avec les autres) et la capacité d'évolution (pour répondre aux nouveaux besoins). » (Lemaître, 2009, p. 20).

II.2.b) Le public des grandes écoles : une élite

Pour donner les caractéristiques identitaires de cette Ecole au cours de son évolution, les mieux placés sont encore ceux qui « font partie des murs ». Madame Cabochet est de ceux-là. Cette dame, actuellement assistante de l'IRBP (voir partie D), interviewée pendant plus de deux heures par téléphone le 5 juin 2014, a baigné dans ce milieu d'exception, non seulement par ses postes divers, mais aussi durant son enfance. Ce détail est important à préciser, car la biographie de cette personne va expliquer un certain « enchantement » provoqué par ce climat vécu alors comme « utopique » dans l'enceinte de l'Ecole.

« Comme je suis enfant de scientifique et que j'étais dans les amphis de mon père quand j'étais petite, j'étais émerveillée par les mathématiques et toutes ces formules magiques qu'il inscrivait au tableau. Quand je suis arrivée à la ville de Y, ma seule envie a été de rejoindre le côté Sciences de l'Ecole Y. » (Madame Cabochet).

En effet, cette dame a travaillé d'abord à l'Ecole Q puis à l'Ecole Y. Elle y a expérimenté tant l'univers des lettres que celui des sciences. Or, on peut se demander, si l'exception de ces grandes écoles et leurs caractères « à part », réside dans cette utopie que les chercheurs (ici, les parents de cette dame) véhiculent depuis l'établissement jusqu'à leur foyer et *vice versa* ?

Madame Cabochet a été nommée au campus de l'Ecole Q « en tant qu'assistante de production audio-visuelle. (...) J'ai été totalement émerveillée d'avoir été nommée

dans l'Ecole. Et d'ailleurs, c'est pour ça que je suis arrivée technicienne et que 20 ans après je suis technicienne (...), je n'arrive pas à partir. Depuis mon enfance, je rêvais de travailler dans l'enseignement supérieur, là où l'intelligence avait droit de cité. Et donc là, j'étais tombée à l'endroit qu'il fallait. (sourire dans la voix) »

Ou, serait-ce plutôt l'analyse de Bourdieu qui aurait raison de ce particularisme de ces « grandes écoles » ? En effet, une « grande école » est peut-être à part, en ce qu'elle conserve l'image de la « grande porte » pour y entrer, tout en laissant une place à une « petite porte » ? En effet, le cas de Madame Cabochet corrobore l'idée selon laquelle la « reproduction des élites » bourdieusienne a toujours cours, mais s'ouvre à d'autres potentialités. Si les enfants de chercheurs ne parviennent pas à entrer par « la grande porte », peut-être, laissent-ils la place à d'autres jeunes, à l'heure actuelle plus que par le passé, qui seraient issus d'un milieu moins favorable ?

Cette question reste ouverte mais je vais essayer de la nuancer.

En effet, lorsque Bourdieu explique, par exemple, que « le principal effet social du champ des institutions d'enseignement supérieur et du sous-champ des grandes écoles trouve son principe dans cette double homologie structurale³¹ : homologie entre l'opposition fondamentale du champ des établissements d'enseignement supérieur, celle qui sépare les grandes écoles et les petites écoles ou les facultés, et l'opposition (qu'elle contribue à constituer au sein de l'espace social dans son ensemble, en instituant, en un des points les plus stratégiques de cet espace, une frontière sociale tranchée et définitive entre la grande et la petite porte), entre la grande et la petite bourgeoisie, entre les grands « cadres », investis de leur statut définitif dès l'adolescence, et les cadres que l'on dit moyens, parfois « sortis du rang », et qui doivent payer en temps, dans le meilleur des cas, leur ascension ; homologie entre l'opposition fondamentale du champ des grandes écoles, (...) entre les écoles « intellectuelles » et les écoles du pouvoir, sépare le pôle intellectuel ou artistique et le pôle du pouvoir économique ou politique. (Cela signifie donc que) dans les deux cas, les effets majeurs du fonctionnement des deux univers scolaires résultent de leur fonctionnement en tant que structures³², en tant que systèmes de différences scolaires, engendrant, selon leur logique propre, des systèmes de différences sociales. » (Bourdieu, 1989, pp. 188-191).

C'est pourquoi, si l'on suit Bourdieu, on peut lire l'entretien de Madame Cabochet comme suit : elle revendique sa volonté de travailler dans ce milieu intellectuel du fait de son héritage familial, mais elle n'oublie pas de souligner en même temps la filiation de certains étudiants issus de grandes familles qu'elle côtoie tous les jours. Du fait de cette filiation de « milieu », elle se sent tout de même proche de ces élèves puisque fille de chercheurs. Ainsi, tout se passe comme si, même lorsque l'on rentre dans ces institutions par la « petite porte », il est plus ou moins requis d'attester de sa légitimité à être inclus(e) dans ce monde, en précisant l'origine de son lignage :

« J'avais passé plus de 10 ans côté lettres, je faisais de la conception de site Web, je travaillais pour les laboratoires de recherche, pour les chercheurs et en fait (...), j'ai beaucoup côtoyé des gens très, très bien élevés, (...) très bien habillés. (...) C'est-à-dire

³¹ L'expression « double homologie structurale » est en italique dans le texte.

³² En italique dans le texte.

des enfants qui étaient descendants d'une certaine bourgeoisie, ou d'une certaine diplomatie (...). Ce qui fait qu'on avait l'habitude de cette vie un peu élégante, élitiste. Surtout à l'Ecole Q, où l'on était proches des ministères. C'était encore plus flagrant. C'est un petit peu moins vrai ici (à l'Ecole Y) où l'on est délocalisés. Donc, ça changeait un tout petit peu d'ambiance. » (Madame Cabochet)

Cette « utopie de l'enchantement » aurait donc ses règles d'admission sur critères élitistes. L'exemple des différents terrains qui vont succéder à cette histoire de ce milieu « grande école » permettra de décliner ces règles dans le jeu de la recherche. C'est parce que cette « élite » s'incarne qu'on va pouvoir pousser ce questionnement un peu plus loin. Cette incarnation se manifeste d'abord par une répartition « genrée » de la population de mon terrain qui se retrouve, non seulement, dans le style des étudiants qu'elle décrit, mais aussi dans l'esprit des campus de l'Ecole Y, en opposant systématiquement le campus lettres au campus sciences :

« Dans (le campus) sciences, on arrive dans un autre univers. C'est-à-dire qu'on n'est plus du tout dans l'univers de l'élégance (...), où l'on ne se fait pas un mail sans écrire « bonjour, si je pouvais solliciter de votre haute bienveillance », (...). Alors là, on arrive. C'est brut de pommes ! (rire) Ils n'ont pas besoin de mettre des formes et des formules pendant une heure pour écrire : « j'aurais besoin que tu passes chercher un cahier ! » »

Cette distinction « genrée » trouve ses racines dans le passé corroboré par plusieurs entretiens. C'est l'histoire des remaniements qui explique la nature des campus des Ecoles Q et Y, un temps différenciées, puis réunies.

« En fait, historiquement, c'était la même école, avant la séparation (en deux campus). Même plus anciennement, c'était une école de filles et une école de garçons. Puis, ça a été une école où les filles et les garçons étaient réunis (...). Et après, (...) les scientifiques dans les années 90 sont partis pour la ville de Y. Ils ont été délocalisés et les sciences humaines et sociales sont restées sur Q. L'Ecole a été scindée à nouveau, non plus entre filles et garçons, mais entre sciences et lettres. Et par le plus grand des hasards, ça a donné : les garçons avec les sciences et les filles avec les lettres³³. Donc quand les sciences humaines et sociales ont rejoint (l'Ecole Y), ça a tout bouleversé. Parce qu'en fait, à l'Ecole, entre (élites), ils disaient : (...) « ce soir on a une fête à l'Ecole des filles », ou bien « on va voir les garçons ». (...) Et ça, c'est resté. » (Madame Cabochet).

Après la délocalisation de la partie sciences de l'Ecole Q dans les années 80-85, l'histoire vécue de la fusion en 2010 des deux pôles (lettres et sciences) en un seul et même établissement (l'Ecole Y) va permettre de mettre en exergue ces différences de genre, mais aussi et surtout, de culture. La fusion, ne s'est pas faite sans mal, nécessitant une adaptation aux différents « styles ». Par exemple, dans l'adresse aux personnes, les codes de langage écrits comme oraux ne sont pas identiques. Les uns sont plus directs et les autres, moins. Ces derniers se trouvent, par contrecoup, choqués par ce manque de précautions de la part de leurs collègues.

³³ A propos des stéréotypes masculins/féminins et ce clivage de genre entre les parcours universitaires en sciences et en lettres, les ouvrages de Baudelot (1981) ou Fisher (2000) peuvent être cités.

« Côté (lettres), ils disaient « mais, ils nous traitent mal ! Ils ne disent pas s'il vous plaît, votre obligeance », et ça, c'était vraiment très bizarrement perçu, parce que quand on avait cette habitude très littéraire, très précieuse de communiquer (...), tout d'un coup, la communication est devenue : bonjour, je fais un colloque à tel endroit, j'aurais besoin de (...). Tout le monde s'en est aperçu je pense. » (Madame Cabochet)

Cette séparation de nature entre les pôles lettres et sciences, se manifeste à d'autres niveaux qu'au niveau langagier.

1. Au niveau du mode d'enseignement :

« C'est assez étonnant. Du côté sciences, c'est des vrais amphis avec (...) une vraie ambiance universitaire telle que celle que je voyais quand j'étais petite. (...) Alors que côté lettres, ce sont des études extrêmement pointues sur des sujets extrêmement précis (...) Cela donnait des cours qui faisaient que souvent il (n') y avait (que) quatre élèves. Donc après quand on s'est cohabités avec les universités, là, les cours se sont remplis. Mais, il y a eu un moment, du côté lettres de l'Ecole où c'était presque des cours particuliers ». (Madame Cabochet)

2. Au niveau de la modernité des locaux :

« Sur le site (lettres), on avait un bureau magnifique, spacieux, neuf avec un très beau jardin, avec, enfin, tout un confort impressionnant. Bon, l'Ecole du côté (sciences) a légèrement vieilli. Ceux qui sont (en sciences), préféreraient travailler près du jardin (du campus lettres). » (Madame Cabochet) ;

3. Au niveau de l'identité et à la façon d'être du public de l'un et l'autre pôle :

« C'est-à-dire, (que côté lettres), c'est plus un environnement très feutré, très watté où dix personnes discutent posément d'un sujet très littéraire ou historique (...) Il y a une salle de musique (...), on entendait du Schubert entre midi et deux, que du classique globalement, quelques fois du jazz. Tout ça pour dire que (côté Sciences) c'est un univers où les jeunes étudiants sont à cheveux longs globalement, habillés pas vraiment hard rock, mais quand même un petit peu (rire). » (Madame Cabochet).

Pour finir ce point, je souhaite insister sur les différences de styles en matière de sociabilité des membres scientifiques par rapport aux membres littéraires de ces grandes écoles. La répartition genrée est connue dans la littérature et se trouve confirmée empiriquement. Ce paramètre du genre interviendra à plusieurs reprises dans l'ensemble des parties restantes de ma thèse, dans la mesure où ce critère permet d'enrichir la seule vision anthropologique des interactions observées. Ceci a été montré dans cette partie.

II.3 Conclusion

Ce chapitre m'a permis de passer en revue les travaux existants dans la littérature sur les études de laboratoire notamment en langue française. De même, l'examen des travaux de gestion-management relatifs à ce concept récent qu'est la coopération industrielle, m'a permis de positionner quelque peu ma démarche dans ce travail sur la sociabilité dans la recherche.

L'ethnographie de laboratoire, « revisitée » par mon sujet d'étude et par le contexte particulier d'enquêtes au sein d'une grande école française, a donné lieu dans un second mouvement à une certaine historiographie de ce type d'institutions d'élites. Il s'agit d'une certaine approche historique dans la mesure où des éléments architecturaux objectifs, se mêlent constamment à d'autres éléments de vie, subjectifs cette fois. En

effet, conjuguer objectif et subjectif, c'est observer la vie, l'organisation, donc l'évolution de cette grande école choisie pour terrain.

La fusion des pôles sciences et lettres de l'Ecole Y a permis de faire remonter les signes de chacun des deux univers qui, somme toute, constituent par leurs insignes deux façons de vivre différentes. Les enquêtés affichent des particularismes de genre, de secteur disciplinaire, voire, par contraste, d'établissement. C'est pourquoi ces deux visions de la vie en recherche devront, à défaut de devenir « communautaires », se faire au minimum, « conjointes » pour emprunter le vocabulaire de Louvel (Louvel, 2005). Pour examiner au mieux comment se construit au quotidien cette vie « conjointe » au sein de l'Ecole Y, il convient de descendre tout d'abord sur le terrain des SHS (seniors, puis juniors), pour ensuite les confronter au terrain des sciences dures (interdisciplinarité senior). Les deux laboratoires seniors choisis ne seront que brièvement traités pour les raisons évoquées dès l'introduction, à savoir que la littérature est assez fournie, notamment pour les sciences dures, dans ce cas.

CHAPITRE III

Le laboratoire de recherche senior : analyse d'une sociabilité cohésive et coopérative

Le laboratoire SP3, qui m'a accueillie en 2012 principalement, est un laboratoire intéressant pour mon objet à plusieurs niveaux. Je n'en retiendrai volontairement que quelques-uns, puisque les autres seront explorés dans le cadre des terrains suivants. Les critères retenus ici sont d'abord, le fait qu'il s'agit d'une grosse structure et ensuite, que celle-ci a de nombreuses tutelles permettant d'aborder les questions de gestion financière, et surtout, de gestion administrative de ses équipes de recherche. Enfin, ce laboratoire a une activité numérique relativement importante *via* plusieurs outils : un site Web, une lettre d'information hebdomadaire, etc. Ce laboratoire possède également une activité sociétale revendiquée.

Pour attester de cette modernité et pour présenter dans les grandes lignes ce laboratoire, je vais tout d'abord m'intéresser au site Web. Les deux autres dispositifs, newsletter et visibilité sociétale de SP3 *via* les chercheurs, interviendront au fil de cette étude de terrain.

La caractéristique de posséder un site Web est une caractéristique commune à tous les laboratoires ou instituts composant mes terrains d'enquête. C'est pourquoi, je présenterai systématiquement cette interface de communication pour tous les établissements. En effet, ces outils numériques font partie des moyens utilisés couramment pour entrer en sociabilité avec ses collègues proches ou lointains. Ils permettent aussi de se tenir informés, tout en tenant informé l'extérieur des activités de recherche du laboratoire, effectuées sous la bannière fortement collégiale, pour ne pas dire communautaire. SP3 va jusqu'à avoir un compte Facebook, mais je n'en parlerai pas, bien que cette question de la visibilité et de l'activité des laboratoires sur les réseaux sociaux eût été très intéressante à étudier pour compléter mon étude empirique. Ceci pour vérifier si une utopie numérique de la vie de laboratoire est également possible. On a là une première limite claire à cette étude de la sociabilité en recherche puisque la sociabilité virtuelle³⁴ prend de plus en plus de place dans les pratiques professionnelles de recherche. Cependant, cette démarche fait, d'ores et déjà, signe vers une possible externalisation, ou en tout cas, extension de l'utopie hors du laboratoire qui serait, dans ce cas, virtuelle. Nous reviendrons sur cette question de la possible

³⁴ La sociabilité virtuelle sera mentionnée dans les limites de ce travail, limites présentées en conclusion générale.

délocalisation de l'utopie à propos, notamment, des activités des chercheurs de divers terrains en relation avec les médias (en partie D).

III.1 L'exploration de la structure administrative d'un laboratoire senior

Le site Web de SP3 s'ouvre sur une page d'accueil comportant le nom du laboratoire et son numéro d'UMR pour qu'il soit directement identifiable par le tout venant, comme par les pairs. Un code couleur frappe alors l'internaute : du rouge encadre le nom du laboratoire, avec en fond une photo de ciel nuageux en bandeau noir et blanc décorative ; les thématiques se retrouvent, quant à elles, dans un encart rouge également, du côté droit et intitulé « A la une ». Cet encart comporte aussi une affiche de colloque organisé par ce laboratoire (affiche qui change régulièrement en fonction des événements). Enfin, le rouge apparaît lorsque l'on passe son curseur sur les différentes rubriques inscrites à l'encre numérique noire. On trouve, tout logiquement, cette affiche illustrative à côté d'un menu listé sur fond blanc intitulé « Agenda » comportant tous les événements récents auxquels participent les membres du laboratoire. Or, lorsque l'on regarde les rubriques de ce site, on retrouve la catégorie « Événements » avec un sous-menu composé de plusieurs items récapitulés (avec le reste du site) dans le tableau ci-dessous.

Accueil	L'équipe	Recherche	Événements	Publications	Documenta- tion
<p>-<i>Agenda</i> : SP3 participe, Séminaire Genre et Politique, etc.</p> <p>-<i>A la une</i> : Affiche « Les italiens à Y »</p>	<p>-<i>Chercheur.e.s et Enseignant.e.s</i> : plusieurs dizaines de personnes apparaissent en sous-menu avec leur portrait académique bref et leur photo</p> <p>-<i>Accompagnement de la recherche</i> : deux personnes de la gestion administrative en sous-menu</p> <p>-<i>Chercheur.e.s et Enseignant.e.s</i></p> <p>-<i>Chercheur.e.s associé.e.s</i> : plusieurs dizaines de personnes apparaissent en sous-menu avec leur fonction actuelle dans la recherche ou autre bref et leur photo</p> <p>-<i>Doctorant.e.s</i> : plusieurs dizaines de personnes apparaissent en sous-menu avec leur sujet de thèse et leur rattachement académique (Ecole Y, Université Y2, etc) et parfois leur photo</p>	<p>-<i>Pôles</i> : ses onglets sont imagés. On reviendra dans le détail de ces différents onglets en point III.1</p> <p>-<i>Projets</i></p> <p>-<i>Thèses et HDR</i></p> <p>-<i>Humanités numériques</i></p> <p>-<i>Laboratoires juniors</i> : sur cette thématique générale, se reporter à la partie C. Ces laboratoires étant indépendants financièrement et statutairement des laboratoires seniors, ceux ci ne devraient pas être répertoriés dans le site de SP3 (qui n'est pas le seul à les faire figurer).</p> <p>-<i>Internationalisation</i> : ce point ne sera pas traité par manque d'informations recueillies, puisque ne correspondant pas à l'angle choisi dans cette partie. Ce pan mériterait un traitement ultérieur.</p>	<p>-<i>Séminaires</i></p> <p>-<i>Colloques-journées d'études</i></p> <p>-<i>SP3 participe</i></p> <p>-<i>Soutenances (thèses-HDR)</i></p> <p>-<i>Actions grand public, conférences.</i> Pour toutes ces rubriques des sous-menus listant les actions, etc. apparaissent.</p> <p>-<i>Dans les médias</i> : c'est un menu défilant interactif et imagé (photos des personnes, iconographie, etc.) qui apparaît.</p>	<p>-<i>Ouvrages</i></p> <p>-<i>Directions d'ouvrages</i></p> <p>-<i>Numéros de revues</i></p> <p>-<i>Editions critiques</i></p> <p>-<i>Utiliser HAL SHS</i></p> <p>-<i>Point biblio et CR de lecture.</i> Des sous-menus avec les références d'ouvrages et leurs couvertures, etc. apparaissent</p>	<p>-<i>Doc. À distance</i></p> <p>-<i>Bibliothèques</i></p> <p>-<i>Formations documentaires</i></p> <p>-<i>Logiciels et outils spécialisés</i></p> <p>-<i>Revues en SHS</i></p> <p>-<i>Classement.</i> Des sous-menus avec des listings apparaissent à chaque rubrique.</p>

	- <i>Post-doctorant.e.s</i> : plusieurs dizaines de personnes apparaissent en sous-menu avec leur rattachement académique et parfois leur photo - <i>Docteur.e.s</i> : plusieurs dizaines de personnes apparaissent en sous-menu avec leur titre académique et parfois leur photo				
--	---	--	--	--	--

**Tableau récapitulatif des rubriques du site de SP3 :
reflet de sa structure administrative**

Ce tableau est représentatif par sa taille et le nombre de ses cases, rubriques et sous-rubriques, de l'activité intense de ce laboratoire et de ses membres. Ces actions se réalisent sur tous les fronts ou presque. En effet, on constate une hiérarchisation d'équipes en pôles, en projets, et en séminaires. Les individus, eux aussi, sont organisés hiérarchiquement sur l'échelle tant des postes et responsabilités que sur celle des statuts. On hiérarchise ainsi depuis les postes de direction jusqu'à ceux de gestion administrative, et aussi, depuis le plus haut grade (chercheur) jusqu'au plus petit grade, (doctorant).

L'entrée par la voie administrative et structurale permettra de montrer le laboratoire SP3 de manière assez globale, mais surtout de façon plus objective. Un autre avantage de cet angle d'étude est qu'au niveau humain, les 18 personnes de ces services administratifs, avec en premier lieu le secrétaire général interviewé à deux reprises, sont au contact direct du reste de la population de SP3 extrêmement dense. Ce laboratoire compte plusieurs centaines de personnes, tous les statuts confondus. Cette population générale de SP3 s'avère difficile d'accès, par sa masse d'abord, par la « volatilité » de ses membres ensuite. En effet, certains ne se trouvent que rarement dans les murs du laboratoire au quotidien, en particulier s'ils ne résident pas à l'Ecole, c'est-à-dire, s'ils vivent à l'étranger, ou s'ils n'ont pas de bureaux à SP3, ou encore s'ils enseignent à l'université, etc. C'est pour toutes ces raisons que le pan administratif, comme entrée principale, a été retenu.

Dans une sous-rubrique de l'accueil du site, on peut trouver la dernière newsletter ainsi que les archives de ces lettres d'information (depuis 2010). Ces lettres sont toutes standardisées et restent fidèles au format épistolaire (version numérique) avec en entête, par exemple :

Sujet : [SP3] Lettre d'informations - 7 février 2012

De : "Cécile Baot" <baot@IHUM-Y.cnrs.fr>*

Date : Tue, 7 Feb 2012 16:06:14 +0100

Pour³⁵: <SP3@listes.Y.fr>, <SP3-doctorants@listes.Y.fr>, <infos-SP3@listes.Y.fr>

³⁵ Cette lettre est destinée aux trois listes de diffusion, celle des membres statutaires (chercheurs, chercheurs associés, post-doctorants), celle des doctorants et jeunes docteurs, et enfin celle des « amis de SP3 » comptant quelques 306 abonnés.

Madame Cécile Baot* de l'institut IHUM est l'une des personnes répertoriées dans l'onglet « Accompagnement de la recherche ». Cette dame est ingénieure d'étude au CNRS et a pour mission de s'occuper de la documentation, du Web et des éditions électroniques. C'est pourquoi, elle a comme tâche de centraliser toutes les semaines les événements marquants, à la fois, du et pour le laboratoire. Ainsi les rubriques que l'on retrouve régulièrement sont : « A la une », « Les nouvelles publications » des membres (ouvrages et revues illustrées des couvertures), « Prochains séminaires » organisés ou réalisés par les membres, « Vulgarisation scientifique », « Colloques du labo : appels à communication », « Dernières mises à jour du site Web » (acquisitions récentes, lettre d'information de la semaine précédente), « A savoir » (informations diverses sur d'autres appels à communication, colloques, aides aux étudiants étrangers, etc.). Enfin, comme toute lettre manuscrite, cette dernière se termine par les coordonnées de l'émetteur, ici, les coordonnées de Madame Baot.

Une fois le descriptif de cette lettre-type effectué, je vais m'intéresser à un détail de l'une des lettres datée du 7 février 2012. A la rubrique « A la une » en avant dernière position du listing, on trouve cette annonce : « *Des représentants des services communication du CNRS (INSHS, bureau de presse CNRS et délégation régionale) rendront visite à SP3 le 14 février en vue de la rédaction d'un article sur les travaux du labo.* » Cette réunion ouverte, puisque présentée en newsletter, constitue un exemple efficace de la sociabilité à l'œuvre à SP3. A cette occasion, les directeurs, nombre de personnes clés du laboratoire, et des spectateurs (comme moi-même), ont pu débattre de sujets importants de la vie scientifique, politique, sociale et médiatique du laboratoire. L'observation de cette réunion sera confrontée pour plus de justesse avec un article consacré aux activités du laboratoire dans *La lettre de l'INSHS* (N°16/mars 2012) (Clérisse, 2012)³⁶.

III.1.a) Présentation d'un squelette de laboratoire : le cas de SP3

C'est à la rubrique « Vie des labos » que se trouve cet article de l'INSHS intitulé « Une figure de la recherche ... » qui conclut que tous les projets (Labex, ANR, juniors, etc.) menés par SP3 « *possèdent en commun la volonté de dépasser les frontières disciplinaires et prônent une vision intempestive de l'histoire au service d'une meilleure appréhension de la « chose politique ».* Lien entre théorie et pratique, recherche et valorisation, sciences et nouvelles technologies, le laboratoire (SP3) est une vraie figure de la recherche. » (Clérisse, 2012, p. 7). La confrontation avec la réunion en présence de la délégation régionale du CNRS va permettre de montrer en quoi ce verdict est avéré ou non.

Cette réunion a eu lieu le 14 février 2012 en salle R25 qui est traditionnellement la salle où les séminaires SP3 ont lieu. Cette grande salle, pourvue de tables disposées en U, d'un grand écran et d'un rétroprojecteur, se trouve au 2^{ème} étage du bâtiment Recherche de l'Ecole Y. Or, le jour de la réunion, les personnes du CNRS se trouvèrent coincées à Montceau Les Mines et arrivèrent avec environ une heure de retard à cause des intempéries. J'entendis alors Joseph Gonon, le directeur de SP3 de l'époque, dire avec humour, suite à l'annonce de cette nouvelle, au secrétaire général, Paul Mottet,

³⁶ La plupart des citations qui seront mentionnées dans cette partie consacrée à la réunion du CNRS seront extraites de cet article de S. Clérisse qui est une auteure anonymée.

dans le long couloir du laboratoire : « *C'est bien notre veine, le jour où l'on a de la veine !* ». Le secrétaire général annonce de manière concomitante que l'« *on va en profiter pour discuter* ». Pendant ce temps, dans la salle, les participants arrivent petit à petit. Ce sont des chercheurs directeurs de pôles, des ingénieurs techniques, des doctorants et jeunes chercheurs, etc. Ceux-ci prennent place, bavardent, sortent leurs affaires (calepins, feuilles et ordinateurs). Le programme de la séance se précise au travers du rapide compte-rendu « chiffré » que va me fournir spontanément Monsieur Mottet dans notre entretien pré-réunion. En cela, il est fidèle à sa formation typiquement axée gestion et administration, laquelle sera précisée dans les sous-sections III.I.a) et III.I.b).

Pour éclairer cet échange, on peut partir de l'encart que l'on trouve à la fin de l'article de l'INSHS, reproduit et ensuite complété grâce aux informations fournies par le secrétaire général en prélude à la réunion qui tardait à débiter.

Le laboratoire SP3 en chiffres (mars 2012)

Date de création : 2005

Directeur : Joseph Gonon (remplacé ensuite l'année d'après par Patrice Chazel³⁷)

Directeur adjoint : Patrice Chazel

Tutelles : Ecole Y, CNRS, Université Y2, IEP de Y et Université SE

Implantations : 4 sites régionaux

Membres : 224 membres, dont 93 enseignants-chercheurs et 10 chercheurs ; 107 doctorants ; 14 personnels d'accompagnement de la recherche

6 pôles thématiques

Programmes régionaux, nationaux et internationaux : plus d'une quinzaine d'opérations de recherche à financement européen, une cinquantaine d'opérations contractuelles nationales et 8 ANR sur le quadriennal en cours, etc.

Programmes régionaux, nationaux et internationaux : près d'une quinzaine de projets de recherche (dont 9 ANR et 2 labex)

Le commentaire de cet encart par le secrétaire général de SP3 montrera en filigrane la vie de ce laboratoire, au delà, des données chiffrées. Il m'apprend³⁸ ainsi que parmi les tutelles, celles de la première heure furent le CNRS et l'Ecole Y. Cette dernière reste la principale. Les plus récentes, depuis 2010, sont l'Université Y2 et l'Université SE dans lesquelles se trouve un grand nombre de politistes. Au niveau de l'effectif, c'est l'Université Y2 qui représente la plus grosse part des chercheurs de grade « maître de conférence » ou « professeur ». Ce laboratoire récent est issu de la fusion de trois équipes voulant réfléchir ensemble au phénomène politique.

Regardant autour de lui dans la salle qui commençait à se remplir de jeunes gens, le secrétaire m'explique alors, que le nombre important de doctorants et leurs activités

³⁷ C'est moi qui rajoute cette information inconnue à la date de la publication de l'article de l'INSHS.

³⁸ Nous avons, le secrétaire et moi-même, eu un entretien semi-formel dans la salle de la réunion le 14 février 2012 alors que nous attendions le début de celle-ci.

au sein de SP3 constituent l'une des grosses préoccupations au niveau de l'AERES³⁹ pour la notation. La jeunesse est intégrée au laboratoire. En effet, il me mentionne les séminaires d'écriture politique où les jeunes proposent un papier pour qu'il soit discuté par des pairs chercheurs, parfois à bâtons rompus, par le ou les répondants, et avec le public de la salle. De fait, pour y avoir assisté, l'affluence lors de ces rendez-vous de formation collectifs, témoigne du souci de ce laboratoire à avoir du débat qui inclut les jeunes. Si pour le jeune qui se soumet à la critique au travers de sa production écrite, ce genre de séminaire est utile d'un point de vue scientifique, ce rendez-vous est aussi l'occasion pour les autres doctorants ou « jeunes docteurs » d'obtenir des informations utiles tant en matière d'édition, que sur la composition du comité de rédaction de la revue visée et de la notoriété de cette dernière, etc.

Selon mon interlocuteur, la catégorie « jeune docteur » est définie par le laboratoire. Ceci dénote à nouveau une considération pour ces jeunes chercheurs à part entière, puisqu'ils peuvent communiquer au même titre qu'un chercheur statutaire. Les doctorants sont, par ailleurs, soutenus financièrement par le laboratoire. Ce dernier leur fixe un plafond de 500 euros par année. Cette dotation les oblige à apprendre l'autonomie et la gestion d'un budget à des fins de recherche. Dans la même lignée, le secrétaire général qui appartient à un laboratoire senior me mentionne l'existence des laboratoires juniors. Ce terrain spécifique sera analysé en détail dans la partie C. En écho avec ce qui sera révélé dans cette grosse partie de thèse, l'extrait qui suit de l'article consacré à SP3 dans le numéro de mars 2012, montre un cas d'appropriation de ce dispositif junior par le dispositif senior. Cette situation sera développée dans la partie C pour en montrer les enjeux pour les carrières des juniors.

« Autre initiative en faveur des jeunes chercheurs, les laboratoires juniors. Ceux-ci, labellisés par le conseil scientifique de (l'Ecole Y), conjuguent formation et apprentissage de l'autonomie scientifique et budgétaire (...). Par ses activités, ce laboratoire junior relève (...) de la thématique centrale de SP3, à savoir l'interface entre discours, actions et pensée. » (Clérissse, 2012, p. 6).

Ainsi l'art et la volonté de ce laboratoire sont bien de croiser les trajectoires afin de faire que tous travaillent ensemble. L'un des moyens efficaces est d'abord la gestion de la ressource « humaine », puisque ce laboratoire ne comporte pas d'« équipes ». A la place, il comprend des « pôles » croisant des compétences à l'image des séminaires « transversaux » qui représentent, eux, une façon de gérer la ressource « scientifique ». Ces séminaires ont un thème fédérateur, comme par exemple, la crise, l'éducation avec une chaire CNRS, etc. On peut donner comme cas de transversalité au niveau des pôles, celui d'un pôle engagé dans une ANR « sous la direction de Patrice Chazel, (qui) illustre parfaitement cette démarche en invitant, par le détour historique, à un déplacement du regard sur ce couple savoir/administration, à des échelles variées (niveau transnational, national et local) ». (verbatim du directeur de SP3 lors de la réunion CNRS).

Par cette thématique « savoir/administration », il est possible, sans déroger à l'esprit de SP3, de montrer qu'il y a une circulation entre les pôles *via* l'humain (les

³⁹ Le sigle AERES signifie Agence d'évaluation de la Recherche et de l'enseignement. Cette agence, créée en 2007 a un statut d'AAI (Autorité Administrative Indépendante). Cette instance d'évaluation d'experts dans les disciplines du laboratoire concerné, note les structures de A+ à C tous les 4 ou 5 ans à date fixe.

chercheurs associés à ces programmes) et le non humain (la gestion administrative). En effet, de telles ambitions de recherche sont réalisables grâce à deux aspects majeurs : les contrats et les crédits qui y sont rattachés. Ces contrats ont un intérêt social au niveau de leurs thématiques⁴⁰.

Ces divers aspects se retrouvent dans les critères de notation de l'AERES⁴¹ qui avaient encore cours au moment de l'enquête en 2012-2013. *« Les notes sont attribuées par des comités de notation composés des présidents d'évaluation, et par le délégué scientifique de l'AERES. Les laboratoires sont notés selon quatre dimensions (leur production, leur attractivité, leur stratégie et leur projet), et ils obtiennent aussi une note de synthèse. Les notes apportent des repères simples et publics (les résultats des évaluations sont mis en ligne) pour comparer les laboratoires. La notation résulte de discussions à partir du rapport détaillé, des grilles d'évaluation, d'échanges avec les directions de laboratoire. »* (Louvel, 2011, p. 118). Le secrétaire précise le rôle de cette agence. Il m'explique que cette note joue sur l'avenir du laboratoire évalué à plusieurs niveaux : au niveau de l'attribution (ou non) de postes : *« par contre, on a des directeurs de labo qui auront du mal à retrouver un poste si l'évaluation est mauvaise »*. La note joue aussi sur la dotation financière et le soutien par les tutelles. Selon le secrétaire, c'est le directeur et/ou le directeur adjoint qui gèrent le laboratoire. Les conseils de laboratoire se tiennent à une fréquence d'un conseil par mois. C'est au moyen d'une commission financière notamment, que le conseil de laboratoire statue en ce qui concerne les fonds. Le plafond annuel par enseignant-chercheur est de 800 euros. Jusqu'à ce seuil, la décision appartient au directeur ou au directeur adjoint. Au-delà, le conseil de laboratoire s'intègre au dispositif décisionnel. Il est à préciser que cette source de financement est imputable au budget de n'importe quelle tutelle. C'est pourquoi l'art de diriger consiste à jongler avec la souplesse de certaines tutelles pour contrebalancer la rigidité d'autres.

Pour donner une idée de l'activité de médiation entre laboratoire et tutelles, le secrétaire me parle d'une dynamique annuelle d'appels d'offres (deux ou trois par an), dictée par l'aspect temporel de l'ensemble des contrats visés. En effet, ces contrats sont tous datés dans le temps (ANR, Région, etc.), exigeant de ce fait une certaine réactivité des équipes. En termes de répartition, les ressources contractuelles représentent le double des fonds propres. Ces fonds sont gérés en interne sur un modèle d'action et de médiation « conjointes » (Paradeise, 1998). C'est-à-dire que le collectif, le communautaire prime au niveau scientifique, proximal avec un budget attribué par pôles et ensuite réparti par équipes. Ceci était valable en 2012. En revanche, la régulation ne s'opère pas qu'au niveau scientifique. Les relations distales à l'organisation et à l'administration au travers des tutelles ont un impact sur le conseil de laboratoire, puisque réglementé par la tutelle du CNRS. Cette dernière possède à la fois un avis consultatif, ainsi qu'un pouvoir décisionnel. Chaque tutelle a son mode de fonctionnement propre, avec un jeu permanent aux niveaux des logiques scientifiques et institutionnelles.

⁴⁰ Nombre de projets incluant une réflexion en interface avec la société sont portés par SP3. Le labex COMOD (l'un des derniers en date, et qui sera mentionné également rapidement en partie C) sur la CONstitution de la MODernité : raison, politique, religion, en est un bon exemple, puisque questionner la modernité à l'aune de thèmes sociétaux comme la liberté ou la laïcité est riche d'enjeux juridiques, politiques, etc.

⁴¹ Il est à noter que la loi du N° 2013-660 du 22 juillet 2013 relative à l'enseignement supérieur et à la recherche substitue le HCERES (Haut Conseil de l'Évaluation de la Recherche et de l'Enseignement Supérieur) à l'AERES. Cette disposition prendra effet en 2014-2015.

Dans la « régulation conjointe », « (...) les laboratoires (ou plutôt les pôles en ce qui concerne SP3) intègrent l'idée que leurs demandes seront recevables si elles s'inscrivent dans le projet de leurs tutelles. Ils acceptent d'être évalués au regard de critères communs d'allocation des ressources. De leur côté, les tutelles se dotent de capacités d'action pour orienter ces espaces de décision scientifico-institutionnels. Contrairement à la régulation communautaire, elles investissent les logiques scientifiques. » (Louvel, 2011, p. 27).

En somme, dans le mode de régulation « communautaire », l'administratif n'a pas lieu d'intervenir. On se trouve bien en interne, alors que lorsque l'on passe en mode « conjoint », les tutelles interviennent en termes de décisions, mais pas en termes d'initiatives. Celles-ci restent du domaine du « communautaire ». L'examen du contenu exposé par SP3 lors de cette réunion en témoignera, de même que la partie empirique d'analyse d'interviews. Sera interrogée à ce propos, dans la sous-section II.2.b, la culture scientifique de ce laboratoire senior. Cette culture est placée sous le signe du participatif, du collégial et de la pluridisciplinarité autour de la « chose politique ». Cette collégialité se lit dans la transversalité des disciplines d'abord, dans l'esprit des séminaires ensuite, avec des sessions transversales sur entrée libre. Ces séminaires proposent au public une discussion entre l'auteur d'un ouvrage et une personne extérieure à la discipline dudit ouvrage. Un autre point montre cet attachement au partage à travers l'usage de l'outil numérique dans la politique de recherche de SP3. Il s'agit, par exemple, du projet d'une bibliothèque dédiée à un auteur⁴² célèbre qui vise à comprendre, au travers d'une édition critique et d'un corpus numérisé de l'œuvre de cet auteur, ses modalités de travail. Tous les membres ont, par ailleurs, un accès aux ressources en ligne du CNRS. Le laboratoire SP3 m'est donc présenté comme une plateforme de mixité et de transversalité où tous les efforts de la direction sont tournés vers une recherche d'unité.

Aux alentours de 11h15, la réunion débute enfin. Le directeur est debout au bout de la table devant l'assistance, tout sourire. Il entame les présentations d'une voix chaleureuse et forte. On apprend que ce dernier est en poste depuis 2006 et que son successeur sera le directeur adjoint. Ce laboratoire est, nous dit-il, l'une des dernières UMR de SHS créée par le CNRS. Il insiste sur la nature hybride de ce gros, et pourtant bien jeune, laboratoire senior. En effet, ils ont fait le choix de ne pas cloisonner les disciplines au sens strict. En organisant le squelette du laboratoire en pôles, et non en équipes disciplinaires, ce laboratoire cultive sa différence par rapport aux autres UMR. En particulier, il affirme sa spécificité de SHS par rapport aux sciences dures. Pour prendre acte de cette définition institutionnelle pluridisciplinaire, une demande a été faite pour passer de la section 40⁴³ à un rattachement supplémentaire en section 35.

Après cette présentation valorisante de l'identité de SP3, vient le temps de l'exposition des problèmes : l'un d'eux, relève de la formation à la recherche par la recherche, c'est le cas des directeurs de thèse ayant 34 doctorants ; un autre se présente au niveau de la pluridisciplinarité pourtant affichée. En effet, il est difficile de mettre en place des activités transdisciplinaires au moyen d'équipes informelles. Pour pallier ces

⁴² L'intitulé exact de ce projet n'est pas donné car il permettrait d'identifier SP3 et ses membres.

⁴³ La section 40 du CNRS est « Politique, pouvoir, organisation » et la section 35 est « Sciences philosophiques et philologiques, sciences de l'art ». Toutes les deux sont pilotées par l'Institut des sciences humaines et sociales (INSHS).

soucis organisationnels, l'informatique intervient. Au moyen d'un PowerPoint, le directeur commente l'intégration du laboratoire dans deux des trois labex de la région, la mise en place de vote électronique et des conventions de recherche. Le laboratoire SP3 a donc une certaine réactivité, dans la mesure où des projets sont menés à bien.

En somme, SP3 a des défauts, mais aussi des atouts certains. Ces atouts émergent et sont mis en valeur dans son mode de fonctionnement. La synergie collective vise au décentrage thématique, autant que disciplinaire, et, est présente dans la répartition des fonds qui sont gérés au moyen de 12 à 14 conseils de laboratoire par an « *par des procédures collectives. Il y a des labos beaucoup plus autocratiques que SP3 : le directeur agit avec l'accord du conseil de laboratoire contrairement au concept du CNRS* ». (secrétaire général de SP3)

Les conseils de laboratoire sont de véritables « *structures cohésives* » (Louvel, 2011, p. 40).

Cette dynamique identitaire qui cultive son particularisme est donc portée par le numérique et l'usage des nouvelles technologies. Trois personnels administratifs gèrent le site, à savoir une webmaster et deux Ingénieurs Techniques et Administratifs venant du CNRS, employés à temps plein. Il faut ajouter à ce propos que le site Web, selon l'intervenante webmaster, « *fonctionne très bien avec environ 14000 visites par mois (plutôt des scientifiques). Ce site Web est un site institutionnel surtout, où chaque membre est présenté et a la possibilité de modifier sa page, son CV, etc.* ». Cette interface permet de donner une visibilité à des présentations de séminaires, à des publications dans HAL⁴⁴, etc. Par ailleurs, ce site est renforcé et alimenté par un autre outil, la lettre d'information déjà mentionnée plus haut. Ces lettres récapitulent les conseils de laboratoire.

Au niveau de la diffusion et de la communication interne, le directeur déclare à l'assemblée que « *Paul (le secrétaire général) assure le relais majeur auprès des différentes institutions et des membres. Mireille (la webmaster) prépare une plaquette d'information pour les personnes extérieures données lors des séminaires, avec un livret d'accueil à destination des nouveaux arrivants (doctorants, etc.) (et) Bernadette (une ITA) communique avec des structures d'accueil bien que ce soit peu visible* ». Ces actions gérées par la webmaster et les deux ITA couvrent plus que la formation à l'usage d'HAL ou la bibliographie. Elles interviennent aussi sur un consortium autour d'un « *cahier national des agendas politiques* » et sur l'édition numérique en proposant une aide à la constitution des corpus de données brutes. La conception de ce cahier comporte plusieurs étapes : une phase de documentation (mémoriser et commenter l'édition numérique *via* un travail en équipes), une seconde de localisation des sources qui est la base bibliographique des projets. C'est aussi l'occasion de faire le point sur les droits avec l'aide de ces trois personnels d'accompagnement. Ensuite, vient la phase de numérisation au moyen d'une reconnaissance optique des caractères. Enfin, l'encodage des corpus est valorisé par la conception et le développement Web. Ces projets sont « *des actes de la pensée, lesquels sont un travail politique. C'est pour ça qu'on est dans*

⁴⁴ « *L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion d'articles scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, et de thèses, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.* » Ceci est extrait du lien <https://hal.archives-ouvertes.fr/>

un truc pas complètement définissable (...). » commente le directeur avec le sourire.

Il dérive alors sur deux autres projets concernant la reprise d'archives en ligne tout en déclarant ne pas avoir prévu de parler de ces points. Il souhaite montrer que ces projets servent au développement de la recherche pour des demandes de financement et des réorganisations. Ceci permet *« de faire se rencontrer des gens qui ne se seraient jamais rencontrés, d'inviter des intervenants étrangers, de faire se croiser des doctorants du Centre WM et ceux du laboratoire. »* En effet, 8% du budget est attribué à des ANR blanches.

A ce stade de l'exposé des forces et faiblesses du laboratoire, on constate d'abord un certain éclatement des directions que prennent les différents projets. Ceci peut attester de la difficulté pour les directeurs à asseoir leur position scientifique en imposant une direction unique. Dans ce dispositif à multiples entrées qu'est SP3, si l'esprit est communautaire en ce que tout chercheur membre peut trouver sa place parmi les multiples pôles, on voit que le rôle et l'autorité légitime de la direction vient de ce qu'elle « relie » les individus et leurs actions en partant de son expérience propre. Cette stratégie fait écho à la tendance d'avoir recours au management au sein de la gestion scientifique d'un laboratoire.

« La direction mobilise tout d'abord son capital social individuel pour agir comme passeur entre le laboratoire et l'extérieur. Elle constitue ensuite un capital social collectif dans le laboratoire, pour fédérer certains réseaux, mutualiser des ressources, et initier des projets communs. » (Louvel, 2011, p. 38).

Dans mon terrain, le commis et représentant de la direction qu'est le secrétaire général, joue ce rôle de « passeur ». Cette interface administrative sera examinée dans le point suivant. La direction conserve cette position de « jointure structurante » entre le laboratoire et ses réseaux. A ce titre, elle porte un regard sur les projets en cours. Le listing présenté aux délégués régionaux du CNRS en atteste. En conséquence, on peut s'interroger sur la position des tutelles « conjointes » vis-à-vis de la direction. Peuvent-elles interférer véritablement sur l'orientation du laboratoire ?

Un cas de dissension lors de la réunion du 14 février va permettre de montrer que ces tutelles sont des instances distales. En effet, en tant que telles, elles peuvent permettre aux individus chercheurs d'exprimer un éventuel désaccord tout en se protégeant des conséquences de ce dernier. En se référant à la position d'acteur clé des tutelles, au sein de la relation managériale de la recherche, les membres obtiennent une certaine marge de manœuvre par rapport à la direction. C'est à propos du pôle sur le genre que la dissension va se manifester. Ce pôle travaille en partenariat avec l'INSERM et des sociologues américains. Un intervenant prend la parole pour exprimer son désarroi à ce propos : *« C'est une question récurrente (que) la construction des catégories qui participent d'une organisation sociale et politique. »* La personne gérant ce projet, répond très posément que : *« les choses ont bougé et pas toujours en bien. De plus, le projet ANR regroupe 20 personnes de plein de disciplines différentes. »* La directrice de pôle prend la parole : *« Je m'en félicite, c'est un groupe qui fonctionne assez bien »*. Le directeur de laboratoire fait alors mine de lui envoyer des baisers en riant ce qui semble suffire à clore le débat. L'exposition des autres projets sur l'économie, etc., se poursuit sans plus de procès, tout en insistant sur les points forts de

ceux-ci.

On voit que, si la présence des personnes déléguées du CNRS, a pu générer des prises de position provoquant des tensions, ces dernières se sont vite résorbées, permettant une fin de réunion apaisée. Le bilan de cette réunion est que le laboratoire SP3 ressort avec de simples conseils indicatifs de la part du CNRS. Les activités du laboratoire restent valorisées, mais SP3 se doit d'être attentif aux éléments de l'actualité sociale, politique et médiatique pour rester au plus près de la vie publique. En effet, à cette période se profilaient des élections présidentielles.

L'orientation imprimée à SP3 est bien « conjointe » puisque la tutelle se positionne comme un médiateur incitatif entre la direction et les pôles au niveau scientifique. La légitimité de l'administration et des tutelles, vient de leur rôle de gestion et de régulation au moyen d'un certain leadership « administratif et gestionnel ». Ce leadership est un capital social situé au sein d'une branche du collectif. Il demeure cependant « à part » en ce qu'il ne tranche pas au niveau scientifique. Il se contente de coopérer avec le niveau scientifique symbolisé par la direction qui, elle, entre en compétition avec les orientations suggérées par la tutelle. La petite tension durant la réunion est la preuve de ce climat coopératif malgré une image « communautaire », « familiale » de SP3. Ce leadership « administratif » vient donc s'ajouter en tant qu'élément support au leadership « scientifique » général et, en particulier, « de direction ».

J'ai pour intention, grâce aux analyses d'entretiens rapportés dans la sous-section II.2.b, de caractériser ce « leadership administratif » pour mieux décrire dans la suite de ma thèse, par contraste, le leadership « scientifique » issu de la théorie de Mullins-Griffith⁴⁵. Je ne fais qu'introduire ici la catégorie de leadership « scientifique » qui ne sera réutilisée que dans la Section II.3 de ce chapitre. Elle sera développée plus en profondeur pour être enrichie conceptuellement au niveau de la partie D, car c'est seulement dans cette partie finale qu'elle sera utilisée.

III.1.b) La fonction « régulatrice » du squelette administratif pour la sociabilité à SP3

C'est par la voix du leader « gestionnel et administratif », à savoir, le secrétaire général des services de SP3, que l'on va montrer que c'est bien la régulation administrative qui va permettre une certaine cohérence entre la science produite et la gestion de cette même science alors managée et managériale. Le secrétaire a un rôle de première importance. On l'a vu lors de la réunion CNRS. C'est pourquoi l'enjeu de ce point est de montrer l'indépendance fonctionnelle de la sphère administrative en parvenant à la caractériser. Il s'agira aussi de prouver que, sans ce soutien, l'utopie « cohésive » créée

⁴⁵ Cette théorie se définit dans l'ouvrage de Murray comme : « *The Mullins-Griffith theory is a general theory, not a theory about one or another particular discipline. The theoretical model outlined could in principle be tested on any segment of the history of any science.* » (Murray, 1994, p. 25). Ce modèle théorique est applicable *a priori* et, selon cet extrait, à l'ensemble de mes terrains, quelle que soit l'entrée choisie. Il est basé sur une rhétorique de la révolution et de la continuité qui se retrouvera dans la constitution d'un groupe scientifique (voir en partie D). Ces deux paramètres (révolution et continuité) vont intervenir également dans la constitution du leadership « gestionnel et administratif ».

par la sphère scientifique et la communication qui y baigne, ne serait pas possible.

Avant de justifier ce qualificatif de « leader » au moyen du commentaire par le secrétaire de cette réunion CNRS et de son vécu professionnel au sein de SP3, il convient de présenter brièvement le secrétaire général du laboratoire SP3, que j'ai interviewé à deux reprises⁴⁶. Cet homme a passé 26 années dans la fonction publique. Il m'explique que sa fonction se décline en trois pans majeurs : l'administration et la gestion d'abord, qui sont intimement liées, la communication ensuite : *« elles vont dans cet ordre-là, (...) derrière l'administration on met d'abord l'organisation matérielle d'un laboratoire. Moi, j'ai une casquette « secrétaire général ». C'est de l'aménagement des locaux, c'est de l'équipement, c'est des commandes. « Administration » parce qu'il y a aussi une certaine forme d'encadrement du personnel administratif. (...) On n'est pas (en recherche) dans un service administratif classique. »*

Dès les premiers éléments de l'entretien, le ton est donné, l'administration est un univers fortement hiérarchisé et différencié du domaine de la recherche en matière de fonctionnement managérial. Comme toutes les rubriques évoquées en réunion seront contextualisées en entretien, on verra que dans le cas de la recherche, ce marquage hiérarchique est d'une autre nature. Il sera plus atténué et moins dirigiste. A SP3, le secrétaire, Paul, travaille avec des personnels de catégorie A, mais pas uniquement : *« Tous les collègues qui sont sur des postes techniques sont, au minimum, d'un niveau bac + 4, bac + 5. Ce n'est pas le cas pour les collègues administratifs. Je le vois bien, les collègues administratifs ont besoin de plus de présence. (...) Il faut qu'on appelle Paul pour savoir si on fait bien de faire ça et il faut que lui-même, Paul, demande au directeur de l'unité si c'est cohérent. »* Ainsi, on voit que l'une des premières fonctions de ce leader est de posséder une certaine autorité. On peut le qualifier de « leader » puisqu'il est la première personne de référence au niveau administratif et qu'il est lui-même une interface de communication avec la direction scientifique.

La première caractéristique de ce leadership « gestionnel et administratif » est donc bien d'être un « régulateur hiérarchique ». Le leader sert d'encadrant pour les collègues administratifs placés sous sa gestion et de référent pour les collègues scientifiques (chercheurs ou directeurs). Cette position d'entre-deux, permettant la liaison entre les mondes administratif et scientifique est ressentie, assumée professionnellement parlant par le secrétaire : *« on est tous sensibles à ce respect de la hiérarchie, aux limites de la fonction. »* Ce leader est porteur d'un idéal de la fonction publique et d'une retenue dans son savoir-être qui spécifie son savoir-faire de « commandant » du bateau administratif sur la mer de la recherche à SP3. *« On s'adapte. Je pense que vous ne pouvez pas donner des ordres ou des consignes à des collègues qui sont ingénieurs spécialistes dans un domaine donné, (de la même façon) qu'à un manœuvre sur un chantier ou dans une collectivité »*. En somme, la rhétorique employée par le leader « gestionnel » en recherche tient compte du « facteur humain » en plus des facteurs classiques d'économie, de gestion. Ce leadership tend à jouer la carte du compromis en atténuant la rigidité des barrières hiérarchiques.

⁴⁶ Les deux interviews ont eu lieu, l'une avant la réunion du CNRS en présence de la direction régionale de la communication de l'INSHS du CNRS et de la direction régionale de la communication et l'autre, dans son bureau, dans le bâtiment Recherche, pendant près de 2h30, le 16 février 2012.

Cette « souplesse » relative vient du rapport de SP3 à ses tutelles. En effet, si les tutelles, au niveau scientifique, ont un rôle de conseil, en revanche, au niveau administratif, elles ont les pleins pouvoirs commente le secrétaire général : « (les tensions de rôles) *sont encore plus atténuées ici (en recherche), dans la mesure où ces collègues en question ne dépendent pas les uns et les autres des mêmes tutelles. (...) Au sein de chacune de leur tutelle, ils ont une hiérarchie interne.* » Le secrétaire me précise qu'à l'université, par exemple, la personne dédiée à des tâches de secrétariat ou de comptabilité, a une référent(e) qui est son/sa responsable hiérarchique. Le système est présent dans trois des cinq établissements servant de tutelles à SP3, dont l'Ecole Y. Dans cette dernière école, le référent n'est autre que cet interviewé. Ainsi, même si son pouvoir, administrativement parlant, est étendu, il se limite à cette sphère : « *Après, je n'ai pas de regard sur le reste. C'est tout un positionnement qui n'est pas facile, parce qu'on peut intervenir vis-à-vis de la tutelle, (...) pour valoriser (un) avancement de carrière (de) telle ou telle personne, (...) mais, (...) au bout du compte, (c'est) la tutelle qui décide.* »

Au niveau des ressources humaines, cette fois, le secrétaire général peut avoir une fonction de recruteur. Dans le cas de remplacement de personnel, par exemple, il peut être amené à participer à « *une commission de sélection ou audition de candidats si ça concerne le labo. C'est formateur. (...) Ca peut être intéressant pour les plus jeunes, pour faire reconnaître leurs compétences.* » On voit se dégager une autre caractéristique du leader « gestionnel et administratif », celui d'être un « leader tuteur » en tant qu'il incite les collègues à se former. Il se fait un peu le directeur du monde administratif du laboratoire en interférant directement avec les tutelles. Un autre exemple de l'importance de sa charge administrative est l'organisation des élections pour la passation de pouvoir au niveau de la direction du laboratoire. Celle-ci se fait toujours sous contrôle de la tutelle CNRS. Cet exemple rentre dans une seconde partie de l'administration, moins gestionnelle que fonctionnelle cette fois : « *ça peut être effectivement des décisions de fonctionnement du laboratoire. Un bon exemple, (...) on a Joseph Gonon qui va prendre sa retraite au 1^{er} septembre. Donc, il faut désigner (...), le successeur, il faut le prévoir en amont. Il faut que ce soit validé par les tutelles (c'est surtout le CNRS qui privilégie l'organisation en laboratoire). (...) Les tutelles ont dit oui. Maintenant il faut organiser les élections (...) en interne pour désigner si oui ou non, Mr X est bien le meilleur candidat à cette place-là. C'est de l'administration organisationnelle.* » Ce processus prend environ trois mois, avec toutes ces étapes. Puis, l'annonce du nouveau directeur est faite dans le bulletin officiel du CNRS. Le nouveau directeur pourra alors prendre ses fonctions au côté d'un autre directeur adjoint. Dans la même lignée, le secrétaire m'apprend qu'ils ont renouvelé le conseil de laboratoire qui compte 18 membres. Parmi eux, deux représentants des chercheurs, un représentant des doctorants ainsi qu'un représentant des ITA ont été rajoutés du fait de la taille grandissante de SP3.

III.2 L'exploration *in situ* d'une équipe d'un laboratoire de recherche : la comparaison entre SL4 et SP3

L'exemple du conseil de laboratoire précédent permettra dans ce paragraphe de caractériser le type de direction, et corrélativement, le type de sociabilité vécu à SP3. La première chose à souligner concernant le déroulement des conseils est, qu'en principe,

ceux-ci sont cadrés par des textes réglementaires émanant du CNRS : « *c'est interne. (C'est un texte) qui vient dire qu'il doit y avoir un conseil de labo ! Il doit être composé de tant de statutaires nommés.* » (verbatim du secrétaire général) En réalité, ces textes sont indicatifs et tout va dépendre du style de la direction. A SP3, ce style est participatif au point que l'interviewé qualifie le laboratoire de « *grosse famille* ». En effet, l'aspect communautaire entre fratries de chercheurs - membres, si on file la métaphore, transparait même lorsque l'argent crée des tensions. Ce type de problème entrave le bon fonctionnement scientifique du conseil : « *Le problème, c'est que le conseil ne faisait plus que de l'épicerie ! Il ne parlait plus de questions scientifiques, il parlait de fric !* » Il me donne ensuite une illustration de cet esprit communautaire, qui se manifeste lors de la prise en charge des droits d'inscription à certains colloques ou d'adhésion à certaines associations qui exigent des participants d'être adhérents pour pouvoir communiquer. « *Il y a des communautés chez nous qui admettent ça depuis longtemps. Il y en a d'autres qui ne (le) supportent pas. Par exemple, les économistes sont rodés à ce mode de fonctionnement. Les philosophes pas du tout ! (...) Même si c'est une grande famille, on connaît quand même les gens (...) on est dans un labo. On n'est pas à la tête d'une multinationale où on ne connaît pas les gens !* » (secrétaire général)

C'est bien un modèle de sociabilité « cohésif » qui se dessine. L'anonymat y est condamné. Et comme dans n'importe quel groupe relativement compact, les rapports de force doivent s'autoréguler. En effet, les bonnes relations facilitent la gestion de la recherche. Pour conserver ce standing, le secrétaire emploie le vouvoiement en terme d'adresse pour lutter contre les risques de dérives émotionnelles : « *C'est sûr qu'il y a une charge positive ou négative, il y a une charge affective qui se crée dans une structure de recherche, plus que dans une structure administrative classique, ça c'est indiscutable. (...) Cela va se comprendre par le fait qu'on a ce sentiment d'appartenance, tous, très fort (au) labo d'abord.* » Le vouvoiement permet de dire les choses ouvertement, sans langue de bois. Ce qui serait impossible autrement « *parce qu'il est évident, de par ma fonction, que je suis amené à collaborer de manière très régulière, très proche avec Joseph Gonon et Patrice Chazel et que je passe pour le suppo de service, si jamais... Cela met un peu de neutralité.* » La communication, ici, demande de la discrétion pour prévenir les préjugés et la suspicion de favoritisme.

En matière de communication, qui est le troisième pan faisant que la gestion administrative en recherche est bien spécifique, il faut l'entendre au sens d'information vers l'extérieur. Le cas de l'article de l'INSHS, ou même le simple fait que la délégation CNRS se soit intéressée à SP3, vient de tout ce travail de communication extérieure opéré par les soins du secrétaire général et des autres personnels d'accompagnement de la recherche. Ensuite, il faut entendre « communication » au sens de faire passer un message, de s'exprimer de manière diplomate et compréhensible : « *De temps en temps, je me fais le gardien du temple en disant « il faut quand même qu'on respecte quelques règles les enfants ! » (rire). Vous ne pouvez pas amener votre mission après l'avoir faite. (...) Alors comment vous tenez la personne ? Vous lui dites : « Ecoutez, on ne vous remboursera pas. » Bon ! Le gars, une fois, deux fois... Après, il a compris le truc (rire). Il y a un peu de pression.* » Cette pression se traduit donc pour le gestionnaire par une certaine confiance de base et de franchise mutuelle à établir non seulement avec ses employés, mais aussi avec ses collègues scientifiques. Pour y parvenir dans le milieu de la recherche où cette « *pression est difficile à faire parce que, surtout dans ce milieu*

(...), on est tous des « chers collègues » ! Plus que dans l'administration », le leader gestionnel se doit d'abord de savoir proposer une vision claire et distincte des règles à suivre afin de coordonner le travail tant administratif que scientifique. Ensuite, il se doit de garder sa place en établissant des relations respectueuses et surtout de réciprocité avec la direction scientifique. Le vouvoiement en est une marque. Le fait de se positionner de manière neutre sur l'échiquier des relations professionnelles en est une autre.

C'est un enjeu de légitimation des services fournis, autant que d'autonomisation du système de « leadership administratif », qui pointe ici. Cette configuration des rapports de force à négocier va se retrouver, non seulement au niveau du « squelette » administratif, mais surtout, si on file la métaphore du corps humain, à l'échelle de la « cellule » que constitue une équipe ou encore plus finement une sous-équipe de recherche. Le cas de la cellule choisie, à présent, est une sous-équipe⁴⁷ du laboratoire SL4 que je nomme SEQ-2.

III.2.a) Entre coopération et compétition : analyse d'une réunion de la sous-équipe SEQ-2 à SL4

Avant d'aborder la coopération et son illustration *in situ* dans cette « cellule » du laboratoire SL4, rappelons la nature de ce laboratoire. Le SL4 est un laboratoire de sciences linguistiques, pluridisciplinaire dans la mesure où l'on y étudie « l'analyse multidimensionnelle des usages de la langue dans l'interaction et dans le texte appréhendée de manière outillée sur de grands corpus de données orales interactives et textuelles. Les domaines scientifiques concernés sont la linguistique interactionnelle, la multimodalité de la langue, les approches pluridisciplinaires de l'interaction, la linguistique de corpus, le traitement automatique des corpus écrits et oraux, l'étude de l'acquisition, de l'apprentissage et de la dialectique des langues et des sciences, la linguistique française, ainsi que la constitution de ressources multilingues, notamment l'arabe, l'anglais, etc. »⁴⁸.

Le site Web de SL4 est, à l'image de celui de SP3, très fourni. Le tableau ci-dessous présente la répartition des activités et équipes de SL4. Je fais le choix dans ce tableau de ne pas tout détailler, mais uniquement de donner les informations jugées utiles pour la connaissance dudit terrain.

Bandeau N°1	Laboratoire ⁴⁹	Actualités	Recherche ⁵⁰	Publications	Ressources	Formations
Bandeau ou sous-menu N°2	-Présentation du laboratoire : plaquette en format PDF en ligne sur le site de SL4	-Evénements à venir : *Evénements scientifiques (tableau avec les fiches	-Thématiques et axes transversaux : sur l'interaction et les corpus	-Sélection de publications : *SL4 en quelques publications	-Banques de données, Corpus -Logiciels	-Séminaires : *Séminaire transversal *Processus et

⁴⁷ Le terme de « sous-équipe », qui renvoie au sigle SEQ, n'est pas péjoratif puisqu'il est officiellement employé sur le site de SL4.

⁴⁸ Extrait issu de la plaquette du laboratoire SL4, à la rubrique « La recherche ».

⁴⁹ Les couleurs données aux diverses thématiques de ce tableau correspondent aux couleurs apparaissant au niveau des bandeaux du site de SL4.

⁵⁰ La thématique « Recherche » est celle la plus importante pour la présentation du laboratoire SL4 et celle de la sous-équipe SEQ-2 étudiée ici.

<p>-Organigramme⁵¹ : voir l'organigramme simplifié ci-après</p> <p>-Partenariats avec des institutions publiques ou privées : *Startups ou société issues de SL4 (3 sociétés) *Associations (4 dont les Petits Débrouillards) *Autres entreprises (EDF, France Telecom, Hôpitaux, etc.) *Partenariats institutionnels (CNRS, Ministère de l'Education Nationale, Institut du Monde Arabe, etc.)</p> <p>-Recrutements: *Campagne en cours *Appel à candidature en cours (offres de post-doctorat, etc.)</p> <p>-Collaborations: *Collaborations /réseaux (descriptif des activités, consortiums, LABEX, etc. menés par le laboratoire et décrits en détail au niveau des équipes)</p>	<p>détaillées des événements)</p> <p>-On en parle : *Exemple d'un membre de SL4 décoré de l'insigne de l'Ordre National du mérite</p> <p>-Parutions récentes : *Classement par année des publications des membres de SL4</p> <p>-Archives : *Historique des événements SL4</p>	<p>-Projets transversaux : *LABEX *Projet transversal de SL4 : vise à la mutualisation des pratiques sur les corpus au sein du laboratoire pour traiter des phénomènes linguistiques dans toute leur complexité multimodale et pluridisciplinaire.</p> <p>-----</p> <p>-AXE 1</p> <p>-Equipe 1-EQ (anciennement 1-ESAB) *spécialisée sur l'étude du langage en interaction ; *composée de 3 sous-équipes</p> <p>-----</p> <p>-AXE 2</p> <p>-Equipe 2-EQ *spécialisée dans l'étude de l'enseignement des langues, des sciences, à la formation technique et professionnelle ; *composée de 2 sous-équipes dont <u>celle choisie pour étude SEQ-2</u>⁵²</p> <p>-----</p> <p>-AXE 3</p> <p>-Equipe 3-EQ (anciennement 3-ESCD) *développe ses</p>	<p>-Publications déclarées dans HAL : *Collection complète *Publications SL4 depuis 2008</p> <p>-Publications archivées : *Liste des publications SL4 extraite du contrat quadriennal 2007-2010 *Liste des publications SL4 extraite du contrat quadriennal 2003-2006</p>	<p>-Sites SLquatriens *Sites SL4 (notre laboratoire héberge un certain nombre de sites)</p>	<p>procédure d'annotation</p> <p>-Masters : 7 masters cohabilités entre l'Ecole Y et autres diverses Universités</p>
---	---	---	---	--	---

⁵¹ L'organigramme est retravaillé pour ne laisser apparaître que les grands axes composant le squelette administratif de SL4.

⁵² Pour localiser cette sous-équipe, nommée SEQ-2, se reporter à l'organigramme.

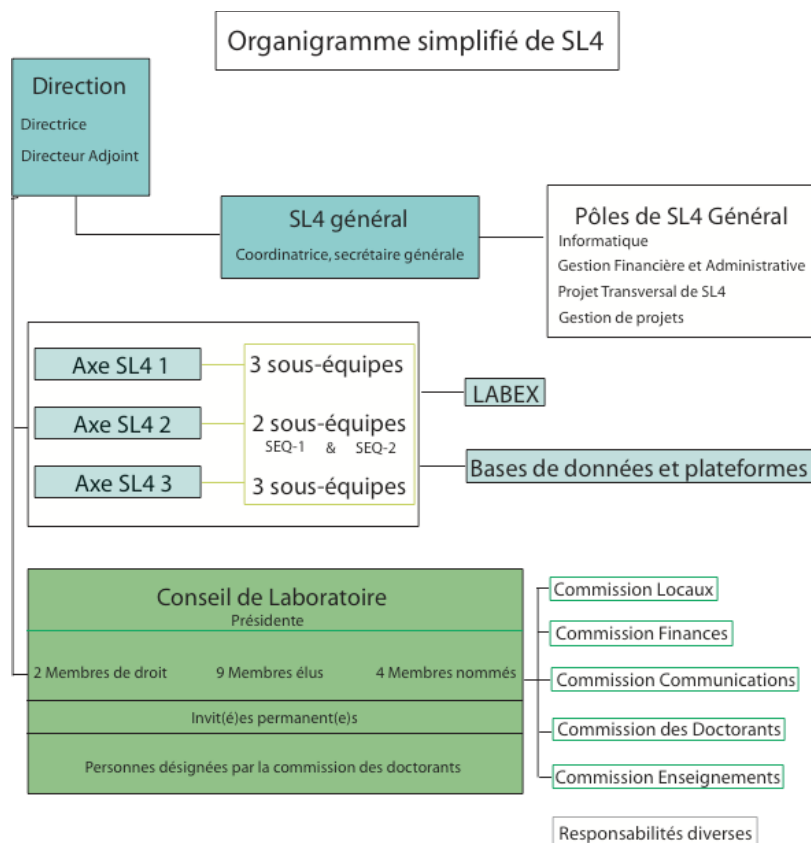
			<i>recherches à l'interface de la linguistique descriptive et de la sémiotique, de l'informatique linguistique et de la linguistique de corpus ;</i> <i>*composée de 3 sous-équipes</i>			
			-Projets : <i>*Projets financés en cours (détails des projets avec les équipes et sous-équipes impliquées)</i>			
			-Thèses : liste sous forme de tableau de l'ensemble des doctorants -131- avec les directeurs et les sujets de recherche de chacun.			

**Tableau récapitulatif des rubriques du site de SL4 :
reflet de sa structure administrative**

On voit au moyen de ce tableau récapitulatif du site de SL4 que le laboratoire est divisé en 3 axes au niveau de la recherche. On peut le visualiser grâce à l'organigramme présenté dans la page suivante.

La sous-équipe renommée SEQ-2, qui m'a accueillie, se situe dans l'axe 2 de SL4. Cet axe développe « *une approche interactionnelle et discursive des processus d'acquisition et d'apprentissage, de connaissances langagières scientifiques ou techniques.* »⁵³ Cette sous-équipe travaille, quant à elle, à partir d'enregistrements vidéo et/ou audio, de recueils de documents, d'objets, etc., afin de déterminer la nature des interactions entre les enseignants et les élèves selon le lieu de formation. Ceci a pour vocation, une analyse précise de la multimodalité (cadres participatifs, temporalités, lieux scolaires quotidiens ou professionnels, etc.) des processus de transmission. De plus, elle s'intéresse à l'enseignement tutoriel (à distance) du français langue étrangère ou FLE. C'est pourquoi, elle accorde une grande importance au travail collaboratif qu'elle prend pour objet d'étude et auquel elle est sensible. Le cycle de réunions de SEQ-2 est un cas d'étude intéressant, car il permet une focale sur la vie

⁵³ Extrait issu de la plaquette du laboratoire (voir le « Tableau de présentation de SL4 ») au niveau de l'encart de présentation de l'équipe de l'axe 2.



d'un groupe de chercheurs, de différents statuts (professeurs, maîtres de conférence, doctorants, étudiants de master), de différents âges aussi, ayant une thématique scientifique commune, donc un horizon commun les fédérant en équipe (FLE et usage des TICE ou Technologie de l'Information et de la Communication pour l'Enseignement).

On peut rappeler qu'un « individu sociable », et non plus seulement, la sociabilité en général, est un individu qui « vit en société et qui (...) aime la compagnie (...) de son groupe social, qui se plaît à la fréquentation de ses semblables et aux relations mondaines ou intellectuelles » (Lalande, 2002, p. 997). Or, ce sont bien ces « fréquentations et relations mondaines ou intellectuelles » qui vont nourrir le paragraphe suivant, quant à leur co-, non-, voire dé-construction pour certaines, en fonction des intérêts, des passions, des envies de chacun des membres de ce laboratoire en comparaison avec SP3.

Chaque séance de réunion se déroule à date fixe (le vendredi) environ une fois par mois. Celle-ci s'étale sur une journée de 9h à 17h avec un accueil des participants avec cafés et collations. La présidente de séance, qui est aussi l'organisatrice de ces rencontres cordiales mais pourtant sérieuses, n'est autre que la directrice de la sous-équipe. Elle occupe un rôle central d'« animatrice » devant cette sous-équipe réunie au complet dans une grande salle autour d'une table ovale plaçant les personnes en vis-à-vis. Chaque journée de réunion débute par un bref tour de table où chacun se présente. Un ordre du jour est annoncé avec la liste des intervenants du matin (toujours deux ou trois doctorants présentant leurs travaux) et la liste des intervenants de l'après-midi (en moyenne des professeurs invités appartenant, soit d'un autre axe de SL4, soit des chercheurs étrangers). Suit la liste des manifestations intéressantes pour la discipline

auxquelles les personnes présentes sont fortement conviées, voire celles où les membres interviennent publiquement. Ainsi, on a la nette impression que rien ni personne n'est oublié. Ceci crée un climat agréable de confidences et de discussions informelles.

Puis les exposés commencent. Les strates de discours se créent en fonction des différents orateurs et des différents sujets abordés. A cette occasion, les critiques, remarques de forme, de contenu de la part des uns et des autres fusent. Le formel, le scientifique prend alors le pas sur l'amical et l'informel, bien que le tutoiement soit de mise entre l'ensemble des participants (moi compris).

C'est là que la réunion prend corps. En effet, j'ai pu obtenir des entretiens individuels avec la plupart des doctorants membres de cette équipe dans les jours qui ont suivi cette réunion. En entretien, ces jeunes chercheurs ont expliqué plusieurs choses cruciales pour la compréhension du « déroulement type » d'une réunion de sous-équipe. Ces éléments vécus permettront d'opérer une transition entre mon observation de cette réunion et la forme de sociabilité de ce groupe cohésif, mais coopératif.

D'abord, si cette directrice tutoie ses collègues en réunion ainsi que ses doctorants, c'est avec la volonté de créer une proximité familière en dehors du cadre formel de la sous-équipe. C'est particulièrement vrai avec ses étudiants. Cette proximité personnelle est ce qui créera l'utopie au niveau professionnel. En repérant des tensions réelles et/ou imaginées (problèmes de jalousie, de rivalité confirmées lors des entretiens), des oppositions de forme et de contenu entre les discours de ses doctorants durant la réunion, elle reprend de manière polie, mais autoritaire, certains jeunes dans leur façon de s'adresser aux autres. Elle leur demande d'être moins directs dans leurs interventions. Par ce biais, elle impose scientifiquement, mais aussi psychologiquement parlant, une certaine supériorité hiérarchique et générationnelle à ses étudiants.

Il se dégage ici une certaine « norme discursive » et « comportementale, » plus ou moins fictive. En tout cas, il s'agit vraisemblablement d'un type de communication intégratif, puisque cette norme bien qu'impalpable, parce que non-dite, est pourtant intégrée par les individus au niveau comportemental (kinésique), linguistique (rhétorique) et psychique (émotionnel). Cette communication est « totale » aussi dans la mesure où l'enchantement de faire de la recherche, de même que le sentiment d'appartenance à une équipe, sont très forts chez les membres. Ceci sera visible en entretiens. Tous ces éléments rendent cette communication réglée par la directrice, efficace. L'effectivité de ce mode de communication vient de ce qu'il est un moyen d'action capable de contrôler les échanges. Au besoin, en cas de dérapage, ou si c'est jugé comme tel, les individus « déviants » sont obligés de se remettre en question et de rentrer dans les rangs. Ce mode de leadership scientifique dirigiste, mais intégratif, sert à faire avancer le groupe dans une seule et même direction sociale et scientifique. Ceci est possible parce que reposant sur des relations devant être harmonieuses, dans la mesure du possible, ou au moins en apparence.

Ces réunions sont des moyens de suivi du travail des étudiants notamment. Elles sont l'occasion d'un « pré-jugement⁵⁴ ». Cette autorité-là est plutôt intellectuelle cette fois du fait de son statut de directrice de thèse et de présidente de séance. Ce statut lui

⁵⁴ Ce terme a été utilisé dans un entretien avec un doctorant de sciences politiques et non pas de linguistique cette fois, mais possiblement extensible au laboratoire de linguistique, puisque les terrains appartiennent à la même institution.

confère donc un droit de jugement sur le contenu scientifique et les relations professionnelles entre les gens dans le cadre de la réunion qu'elle préside. Ce cycle de réunions est aussi l'occasion de mettre en place collectivement un projet de méthodologie d'analyse des tours de parole lors d'enseignements de FLE filmés avec une webcam entre un apprenant et un tuteur. La présidente présente alors ce jour-là (et les séances suivantes) un tableau interactif où chaque membre positionne son travail et ses idées au fur et à mesure des discussions collectives de la sous-équipe. On est donc bien dans une configuration de coopération où, ici, ce sont deux formes d'autorité qui cohabitent : la scientifique et la psychologique. Pour expliquer cette possible cohabitation de deux définitions apparemment antagonistes de l'autorité de la directrice, il est possible d'examiner les relations qu'elle entretient avec les membres de son équipe à une échelle plus fine. Pour cela, la relation « directrice de thèse/doctorant » sera un bon cas d'étude. La partie C, consacrée à la question des juniors, sera une suite logique à cette immersion dans la cellule de SL4.

III.2.b) Le point de vue interne de quelques membres de SEQ-2

Mon premier contact avec la directrice de la sous-équipe (Madame Dubreuil) a été tout à fait informel, et pourtant, il s'est trouvé cadré par le lieu même de l'entretien c'est-à-dire son bureau du bâtiment Recherche. Elle m'a accueillie au sein de sa sous-équipe et a même incité ses étudiants à accepter de futures interviews. A l'heure du rendez-vous du 26 janvier 2012, à mon arrivée, elle était déjà présente dans son bureau. J'ai ressenti de suite une sensation de chaleur, au propre comme au figuré, puisque le store était cassé et que cette dame quadragénaire était très souriante. Elle me dit alors avoir accepté notre rendez-vous, non pas pour convaincre sa responsable, directrice du SL4, de changer d'avis puisqu'elle n'avait pas voulu me recevoir, mais pour m'aider indirectement. Elle acceptait, en son nom, ma présence dans les réunions de sa sous-équipe. Je pouvais donc interroger les membres de son groupe à mon aise, si et seulement si, ils y consentaient. Ce pacte « d'entraide amical » outrepassait la position de sa responsable qui avait refusé ma présence pour des motifs professionnels (anonymat des interviewés) et aussi personnels (de rapports hiérarchiques).

Je la questionnais sur son parcours, sur la façon dont elle concevait l'encadrement d'une équipe, et plus précisément comment elle se représentait son rôle de directrice de thèse et de directrice de recherche. Elle m'a alors dépeint avec précision quels passion et engagement elle mettait à encadrer ses thésards. Sa coutume était de les faire venir chez elle prendre un thé lorsqu'un besoin de discuter travail se faisait sentir. Elle a aussi une très forte préoccupation à créer « un esprit de groupe », c'est-à-dire, un sentiment d'appartenance à cette « petite famille » dont elle serait la « tête ». Comparons la vision de la directrice, Madame Charline Dubreuil, avec le quotidien des doctorants. L'entretien individuel mené avec Charlotte en février 2012 va permettre de confronter la vision de la directrice avec celle de ses étudiants.

Cette doctorante, auto-financée, en cinquième année de thèse de linguistique à l'Ecole Y, connaît très bien les différents membres de son équipe. En effet, elle était étudiante de master avant de devenir doctorante au sein de ce groupe. De plus, elle donne depuis de nombreuses années des cours avec l'un de ses collègues, maître de conférence, ainsi qu'avec sa directrice, Madame Dubreuil. Ceci a l'avantage de créer des liens communautaires très forts mais aussi, corrélativement parfois, de rendre ces

liens plus délicats. En effet, pour Charlotte, l'appartenance à une communauté génère aussi des rivalités et des jalousies (entre doctorants notamment). Elle a conscience de la relation privilégiée qu'elle entretient avec sa directrice de thèse comme en témoigne ce commentaire qu'elle m'a fait à la sortie d'un séminaire : « *Ma directrice m'a dit hier, je crois que (...) quand tu ne seras plus au labo, je vais arrêter ce cours, je ne me sens plus de le faire sans toi.* » Charlotte semble avoir gagné la confiance de sa directrice, et donc par là même un peu d'autorité sur les autres membres de l'équipe. En effet, cette jeune femme me confie avoir été en quête de reconnaissance tout au long de sa thèse, car elle venait « *de la fac* ».

N'étant pas issue d'une grande école, peut-être ne se sentait-elle pas à sa place ? Ceci est symptomatique d'une sorte de compétition plus ou moins visible (ou vécue comme telle) entre doctorants issus de la faculté et ceux issus de grandes écoles. Toujours est-il que la directrice crée, selon les doctorants, un climat de compétition entre eux. Selon la directrice, ce climat est une source d'émulation. Le discours de Charlotte fait état de cette ambiguïté. D'un côté, elle fait l'éloge de sa directrice qui « *même après la thèse se soucie qu'on trouve des postes* », de l'autre, elle émet un bémol sur la « *gestion familiale* »⁵⁵ de l'équipe.

Tout se passe comme si les doctorants étaient dans une fratrie mêlant concurrence et valorisation. « *Au niveau de la gestion de l'équipe, ce qui me gêne parfois c'est qu'elle nous compare beaucoup au niveau du travail* (marque de concurrence). *Par exemple, Virginie, elle termine sa thèse en même temps que moi, et ce soir Charline me dit « oui, Virginie elle a déjà fait ça, toi tu ne l'as pas encore fait ». Virginie m'a dit qu'elle lui disait la même chose de moi. Du coup ça met la pression, je me sentais en rivalité vis-à-vis de Virginie.* » (Charlotte). Alors que Charlotte et Virginie pourraient entretenir des relations paisibles, elles sont mises en porte-à-faux du fait de leurs liens à la directrice. Cependant, il est important de signaler, comme le dira Virginie en entretien, que malgré cette rivalité scientifique, il existe une certaine solidarité, notamment si elles sont en recherche d'emploi pour gagner leur vie pendant leurs thèses : « *Avec Charlotte, je n'y arrive pas. Il y a une entente amicale quelque part mais je ressens ce côté concurrence et jalousie. (...) Des fois, on a pu marcher ensemble côte à côte jusqu'à la cantine, je dis bonjour à beaucoup de personnes. (...) Du coup, j'ai des remarques : « Ah, mais tu connais tout le monde ! ».* (Virginie) Mais cette jalousie se résorbe devant des valeurs comme la solidarité, etc. « *La responsable de la vie étudiante cherchait des étudiants inscrits à l'Ecole Y pour faire des heures payées (...); j'en ai parlé à Charlotte, je me disais : elle a peut-être besoin d'argent (...). Oui on s'aide plus ou moins tous. Je sais qu'on l'a fait pour moi (alors) même à mon pire ennemi ... Voilà quand je peux...(rire)* » (Virginie) La coopération familiale entre ces sœurs ennemies se cristallise au travers, non seulement de valeurs liées à la recherche et au travail mais aussi, et surtout au niveau des affects. La forme de management scientifique qui porte cette sociabilité dans une équipe senior est teintée d'émotions.

Ces émotions se retrouvent entre chercheurs. La réaction d'ouverture et d'entraide de la directrice de la sous équipe SEQ-2 du laboratoire SL4 (Madame Dubreuil) à mon enquête y fait signe. On retrouve ces émotions aussi bien entre les doctorants, qu'entre les doctorants et la directrice de thèse (on vient de le voir), ainsi qu'entre les doctorants

⁵⁵ Les termes de « gestion familiale » et autre vocabulaire liés au thème de la famille ont été prononcés en entretien tant par la directrice que par certains doctorants.

et les chercheurs statutaires. En effet, Virginie va solliciter l'aide d'un maître de conférence pour terminer sa thèse : « *Les rendez-vous se sont accélérés à partir d'avril, parce qu'elle (sa directrice de thèse) avait vraiment peur que je ne termine pas (...). Et alors, j'ai eu un rendez-vous avec Guyonec (un maître de conférence de SL4) à la même période, en juillet : il m'a relu 80 pages, j'ai eu une vraie relecture, avec des références, des idées (...). Il y avait, je ne sais pas quatre ou cinq commentaires par pages* ». En somme, par l'intermédiaire de la doctorante qui coopère avec un collègue statutaire de la directrice de thèse, une compétition surgit entre les deux chercheurs statutaires. En tant qu'ils aident tous deux la thésarde, ils sont en coopération officiellement, mais en compétition officieusement, puisque la thésarde sollicite le maître de conférences sans, *a priori*, en tenir informé sa directrice.

Par conséquent, tous ces mécanismes de mise en compétition au sein du groupe sont la marque possible d'un autre type d'autorité : celui de « manager » déjà identifié à SP3, mais qui est différent du management du leader « gestionnel et administratif » exposé en chapitre II. Au niveau scientifique, un sentiment très fort d'appartenance au laboratoire SL4, est manifeste pour tous les membres. Nous avons vu que, dans le cas de SP3, cette appartenance se situait plus au niveau gestionnel. La nuance est importante. Charlotte, quant à elle, me rapporte qu'elle ne se sent pas appartenir à « toute » l'équipe, mais seulement à un groupe au sein de celle-ci. Ce groupe est plus représentatif de la catégorie senior que de celle des juniors. En effet, il se compose de personnes plus âgées qu'elle : « *l'équipe, un peu plus large, par exemple du séminaire où il y a d'autres personnes (dont le maître de conférence avec qui elle donne des cours). Là, je me sens intégrée parce que je peux parler. J'ai l'impression qu'avec les années je peux parler ouvertement, voire même être sollicitée pour donner mon avis.* » Le sentiment d'être à sa place, d'être légitime se gagne avec le temps, l'expérience, la reconnaissance par l'autorité qu'est, ou du moins que représente, le maître de conférence et, par extension, sa directrice. Mais qu'en est-il des rapports entre les doctorants ?

Il se trouve qu'au moins trois des doctorantes à SL4 que j'ai pu interroger (Claudine, Charlotte et Virginie) ont commencé leur thèse ensemble. Elles sont dirigées par la même directrice et sont de la même génération. De ce fait, les amitiés de début de thèse évoluent plus ou moins négativement, pour finalement se « stabiliser » quelque peu au fil des années. Cette évolution dépend des relations de plus ou moins grande proximité avec la directrice ou avec d'autres membres de statuts influents (professeur, maître de conférence). La répartition des affinités dans les relations interpersonnelles est fonction de la spatialité dans le laboratoire. Dans le cas de Charlotte, la configuration du laboratoire contribue à son isolement par rapport au reste de l'équipe. En effet, le laboratoire se répartit sur deux étages. Charlotte est au rez-de-chaussée, quand le reste des jeunes se trouve au dessus, au premier étage. « *En fait, il y a un truc particulier dans ce labo, c'est que tout se passe au premier étage. Et au rez-de-chaussée (ce sont) des chercheurs plus expérimentés. Mais, moi, mon bureau est au rez-de-chaussée. En gros, je suis toute seule, et c'est pour ça que je n'ai pas vraiment de vie sociale au labo.* » (Charlotte). Lorsque je lui demande si elle monte à l'étage voir ses collègues, elle me répond : « *Je n'ai pas vraiment l'occasion de monter. Enfin, ça ferait bizarre.* » Elle ressent comme une sensation d'étrangeté, et sa présence semble être plus ou moins perçue comme une intrusion au quotidien si elle va au premier étage. Par exemple lors des repas, « *au premier étage, ils ont vraiment un esprit de groupe. Quand ils vont*

manger tout l'étage va manger en même temps. » Cela la met mal à l'aise. Virginie, quant à elle, me confirmera cette habitude, parfois « *usante* » de se joindre à la table commune. En somme, si Virginie, elle, est bien intégrée en ce qu'elle « *connaît tout le monde* », dans le cas de Charlotte les lieux communs de sociabilité sont le théâtre de micro drames sociaux qui sont source de malaises pour elle, voire d'une forme d'exclusion. La configuration des lieux joue donc beaucoup sur le développement ou non d'une sociabilité de qualité. La sociabilité est à entendre, dans ce contexte, selon la définition de Bidart, comme étant l'ensemble des relations créées entre individus mis en présence. Cependant, l'espace formel (du bureau) comme celui informel (de la cantine) ne sont pas seuls en cause. En réalité, c'est aussi le comportement d'ouverture ou d'isolement plus ou moins volontaire de la part de chacun, qui va rentrer en ligne de compte pour nouer ou non des liens avec autrui. Par exemple, quand Charlotte se sent perçue comme « *une traîtresse ou une lèche-bottes parce que je sais que Claudine (la troisième doctorante) en veut à la directrice, et que la directrice en veut à Claudine* ».

Les relations entre les membres de SL4 ne sont donc pas fixes. Elles sont variables selon la proximité émotionnelle et cognitive entretenue avec la source de l'autorité : la directrice et/ou les membres hiérarchiquement plus élevés au sein du groupe. Ainsi, **l'existence et le maintien d'une utopie communicationnelle de forme cohésive mais autoritaire dans un laboratoire senior**, révélée par cette étude de cas, repose sur la capacité des acteurs à négocier leurs rapports de force à la norme comportementale et rhétorique imposée par la directrice et/ou le chercheur statutaire hiérarchiquement supérieurs. **Cette utopie est maintenue au moyen d'une sociabilité « coopérative » de type managériale. Cette dernière est dirigiste sur un plan professionnel et personnelle sur le plan affectif des valeurs mobilisées par les acteurs, toutes générations confondues** (entraide entre les doctorants, etc.).

III.3 Conclusion

Pour conclure ce chapitre, on peut dire avec l'exemple du squelette administratif de SP3, que la sociabilité des seniors est en partie liée à l'efficacité du dispositif gestionnel.

Caractéristiques du leadership gestionnel et administratif

L'individu leader a pour fonction d'être :

1. un régulateur hiérarchique, en tant qu'il relie les deux mondes (sciences et administration) en apaisant les tensions et en privilégiant le compromis, tout en imprimant un cap de coordination des tâches et des moyens dont chacun dispose ;
2. un référent (scientifique et/ou administratif), en tant qu'il incarne un idéal de la fonction publique ;
3. un tuteur, en tant qu'il incite les collègues à se former ;
4. persuasif et stratégique, en tant qu'il use de stratagèmes de communication pour venir à ses fins (vouvoiements et positionnement se voulant neutre vis-à-vis de ses subalternes du champ administratif, comme de ses supérieurs du champ scientifique).

Grâce à ses fonctions, le leader « gestionnel » contribue à l'utopie d'un monde « à part » en ce qui concerne la recherche à l'Ecole Y. Si cette dernière s'appuie sur l'administration pour fonctionner, elle en est cependant bien distincte.

L'administration en recherche est à différencier également de celle des services publics car les individus chercheurs sont relativement autonomes du fait de leur haut niveau d'études.

Pour le pan scientifique ensuite, nous avons vu que c'est principalement les directeurs qui impriment l'esprit managérial à adopter : plutôt communautaire et collégial à SP3, plutôt autoritaire et dirigiste à SL4.

La coopération apparaît dans la mesure où le sentiment d'appartenance à une équipe, à un laboratoire, est revendiqué dans les deux études de terrain. Des jalousies à cause de favoritisme réel, imaginé, ou craint, contrebalancent en permanence les phénomènes d'entraide. La compétition se mêle donc bien à la coopération. Cette coopération résultante, peut donc se lire comme un symptôme de la forme « cohésive » de sociabilité identifiée à SP3 comme à SL4 malgré leurs différences de fonctionnement et d'appréhension du vivre ensemble. En effet, les rapports de force vis-à-vis d'une autorité, les rapports de rôle dans le groupe et ceux de clivage générationnel sont tous cohérents avec les relations présentes dans un groupe soudé. Ainsi, on peut affirmer que c'est bien le caractère « total » de la communication qui pose les normes claires de comportements, pleinement incorporées par les individus, créant ainsi lors des interactions, une cohérence de groupe. Ceci malgré les tensions, les rivalités, les sentiments et les valeurs communes que véhicule la coopération.

En résumé, je peux dire que le chapitre III a exposé la nature du paradoxe de la coopération entre objectivité et subjectivité des relations de communication.

Les différents enjeux qui ont été soulevés par ce chapitre sont donc :

- l'autonomie couplée à une régulation de l'administration en recherche stabilisant l'activité scientifique sans interférer avec elle. Dans le cas de SP3, l'administration représente un véritable enjeu de service à la structure (tutelles) et un enjeu de service à la personne (collègues administratifs et chercheurs) ;
- la nécessité de réguler les valeurs assorties de leurs affects pour former les individus à la recherche par la recherche tout en développant des capacités managériales.

Si, pour finir ce chapitre, on se contente de confirmer l'hypothèse de l'existence probable d'une certaine utopie communicationnelle de la recherche, il s'agira par la suite, en fin de partie D consacrée à l'interdisciplinarité en lien avec la société et les médias, de faire de cette hypothèse une véritable thèse motrice pour ma réflexion sur la sociabilité dans les équipes de recherche en SHS et ailleurs. Le moteur viendra du fait que cette sociabilité s'avèrera exportable hors des murs de l'institution et, qu'en cela, elle dépassera le seul laboratoire tout en lui conférant une visibilité et une portée majorées.

PARTIE C

Sur la sociabilité de forme « mimétique » mais « générative » des laboratoires juniors

Après avoir traité de la sociabilité senior dans la partie précédente, l'autre porte d'entrée possible, pour traiter de la sociabilité dans la recherche et prendre le problème par tous ses bouts pour tenter d'en faire « le tour », est celle de mes « homologues » jeunes chercheurs. Ces derniers sont principalement des étudiants de master, des doctorants et des jeunes docteurs, à la recherche d'un avenir professionnel potentiel. Cette porte est celle des laboratoires juniors (LJHL et LJBS). Le partage d'expériences inter-jeunes a été l'un de mes terrains réflexifs et je vais le développer dans la partie qui suit afin de donner une analyse approfondie des situations de communication issues de mes enquêtes au sein de ces laboratoires juniors typiques de l'Ecole Y.

Pour donner un rapide aperçu du contenu des différents chapitres composant cette partie et pour en montrer l'articulation, de même que la progression argumentative, je vais présenter les grands axes que j'ai suivis à ce stade de la thèse.

En chapitre IV, comme je l'ai fait pour les laboratoires seniors, je développerai le fonctionnement administratif (squelette gestionnel, site Web) et scientifique (séances d'observation dans et hors les murs de l'Ecole Y) des laboratoires juniors (en particulier le cas du laboratoire junior LJHL).

Le chapitre V développera l'aspect imitatif de la sociabilité des juniors à l'égard des seniors. Pour cela, l'enquête de terrain privilégiera l'analyse des divers entretiens semi-directifs menés avec les membres des laboratoires juniors LJHL et LJBS.

Pour compléter cette démarche compréhensive auprès des chercheurs juniors, le chapitre VI viendra, quant à lui, apporter le regard des professionnels sur les activités des laboratoires juniors en général, et de LJHL, en particulier. Ceci permettra d'introduire l'aspect créateur des démarches interdisciplinaires juniors. Ainsi, l'ensemble de ces trois chapitres donnera une vision claire des caractéristiques de la forme de sociabilité junior qualifiée de « mimétique » (imitation des pairs seniors) et de « générative » (création d'une nouvelle façon d'appréhender la recherche académique).

CHAPITRE IV

Une sociabilité et une transmission inter-jeunes pour des chercheurs en herbe

Ce chapitre s'attachera au travers de l'examen de cette sociabilité « mimétique » et « générative » des juniors à la question de la transmission d'un savoir-faire et d'un savoir-être propres aux chercheurs de SHS. Ainsi, les modalités de cette transmission inter-jeunes seront exposées dans la suite pour insister sur l'intérêt de ces structures de recherche juniors dans la formation tant académique que professionnelle de ces apprentis chercheurs.

IV.1 De la formation à la recherche par la recherche : la place majeure de l'oralité

Cette réflexion s'est construite en plusieurs strates parce qu'elle s'est formalisée au fil des investigations grâce à divers outils et diverses situations. Ces outils sont d'une part l'oralité et d'autre part le passage par l'écrit, la formalisation « scribale » pour reprendre à mon compte une expression de l'anthropologue Jack Goody pour qui, l'écrit a et est un pouvoir performatif. En effet, écrire n'est pas juste le fait de noter une parole volante. La pensée et les écrits sont des outils et ont donc, en tant que tels, des effets cognitifs. Ainsi, dans un entretien intitulé « *La matière des idées : entretien avec Jack Goody* », J. Goody confiait qu'écrire : « *c'est compiler, compiler permet de comparer, comparer invite à mesurer, dans la mesure s'élaborent des formes de raisonnement abstrait* ». (Grelet et al., 2009, p. 4).

L'oralité est le pendant « vivant » de l'écrit. Comme le rapporte Michelet, l'oralité du chercheur ou de l'enseignant est un véritable contrat intime avec ses auditeurs, car « *l'enseignement (...) c'est la communication mutuelle, doublement féconde, d'un homme et d'une assemblée. (...) Si la parole et l'impression se valent l'une l'autre, pourquoi parlons-nous encore ? Pourquoi ne pas descendre de cette chaire, écrire, imprimer.* » (Michelet, 1995, pp. 57-58).

Cette parole, qui est le médium privilégié de la circulation et de la co-construction des savoirs intervient, quant à elle, de toutes parts et aussi de nulle part. En effet, ce problème méthodologique qu'est la position singulière du chercheur *in situ* est un sujet de discussion récurrent entre doctorants lors de diverses journées d'études ou lors de confrontations verbales en face à face et/ou par téléphone. L'oralité a été aussi présente de manière prédominante durant les phases d'observations au sein des

laboratoires juniors côtoyés, notamment dans l'un d'eux qui constitue mon terrain « jeune » privilégié, à savoir le laboratoire junior LJHL¹. Ce terrain a été observé durant l'année 2012-2013. Cette oralité vivante doit, pour rester pérenne dans la mémoire collective, passer sous forme écrite (articles, etc.).

Ce médium qu'est l'oralité a une importance pour ces « jeunes » en devenir, pour leur sociabilité au cours de leurs études et également, dans le monde de la recherche en général.

IV.1.a) L'oral ou l'invisible facette de toute sociabilité

L'oralité dans la science « faite », « en train de se faire » (pour reprendre une expression de Latour), comme dans celle « à faire », est partout. Cette omniprésence s'explique par une culture de la transmission par le biais de l'enseignement d'abord, par le biais des colloques à échelle locale (en langue vernaculaire) et/ou internationale (en langue anglaise) ensuite, et peut-être surtout par des moments en « huit clos » de réunions de laboratoire, d'équipe, voire d'intronisation entre pairs lors de soutenances de thèses. *« Parler, est en effet, l'une des choses les plus communes qui soit dans le monde intellectuel, de l'université et de la recherche. Si dans l'enseignement secondaire, le professeur parle jusqu'à 66% du temps dévolu à son cours, à l'université la proportion de parole s'élève à 90%. (...) Encore faudrait-il faire le compte d'autres activités orales, formelles et exceptionnelles, tels les colloques, informelles et quotidiennes, telles les conversations dans les couloirs, devant un café ou au téléphone ».* (Waquet, 2003, p. 23).

Concrètement parlant, lorsque l'on se promène dans les murs de l'Ecole Y, il n'est pas rare de croiser des étudiants en train de papoter autour de la machine à café ou dans le petit salon au rez-de-chaussée du bâtiment administratif : ces élèves, étudiants, doctorants sont très souvent engagés dans telle ou telle association ou tel ou tel laboratoire junior de l'établissement étudié. Il convient donc de se demander comment fonctionne un tel dispositif de laboratoire junior et qu'est-ce qui en assure (ou non) la réussite.

IV.1.b) L'aventure des laboratoires juniors

Je parle ici d'aventure, parce que *« chercher, c'est bien l'aventure certes, mais « l'aventure », toute aventure d'ailleurs, ne peut aboutir que par un travail minutieux, une préparation impeccable. Au-delà des clichés, pénétrons dans le monde réel du travail scientifique – de la jeune génération –, de l'intérieur, à travers les paroles mêmes de celles et ceux qui vivent ces aventures ».* (Sabouret & Caro, 2000b, p. 17).

Cette expérience expose tout chercheur et peut-être surtout les jeunes comme nous le verrons dans la suite. En effet, tout *« chercheur, ses premiers diplômes acquis, doit toute sa vie se comporter comme un autodidacte et inventer en permanence son*

¹ Le sigle LJHL qui rebaptise ce laboratoire junior, signifie « Laboratoire Junior sur Homme du site Lettres ».

savoir. » (Sabouret & Caro, 2000b, p. 18). Ainsi, l'hypothèse qui guide cette partie sur les laboratoires juniors et l'interdisciplinarité n'existe que par les hommes, les femmes, les jeunes, les moins jeunes qui la pratiquent et la font vivre. Cette vie intellectuelle et humaine se traduit empiriquement en faisant rentrer des acteurs de la vie sociale (associative, artistique, médicale, etc.) dans les questionnements de recherche qui infusent en ces lieux particuliers et privilégiés d'apprentissage de la recherche par la recherche.

Comme pour toute structure, il est nécessaire pour en comprendre les mécanismes humains et non humains, d'en présenter le squelette institutionnel au sens principalement administratif du terme comme cela a été fait pour les laboratoires seniors de la partie précédente.

(i) Qu'est-ce qu'un laboratoire junior ?

Un laboratoire junior est défini, sur le site de l'Ecole Y à la rubrique « Recherche », puis à l'onglet « Laboratoires juniors-objectifs-tests », comme étant *« l'initiation à la recherche des élèves et des doctorants passe non seulement par le tutorat de leurs enseignants et encadrants, par l'immersion au sein des laboratoires reconnus, mais aussi par l'apprentissage pratique. »*

En d'autres termes, comme une réminiscence du processus de Bologne² à propos du « Plan licence » qui portait sur la nécessité de l'apprentissage de la recherche par la recherche dès le plus jeune âge³, le laboratoire junior répond à cet objectif. Il s'agit d'un dispositif interne à l'Ecole Y mais non spécifique, puisqu'il existe d'autres types de structures⁴ qui reprennent ce format au niveau associatif et/ou institutionnel. Concernant la présentation⁵ du « laboratoire junior », on constate qu'à l'Ecole Y, le montage de projet est très encadré scientifiquement, temporellement et administrativement parlant, puisque *« la décision de créer un Laboratoire Junior est adoptée par le conseil scientifique de (l'Ecole Y) qui statue sur le rapport d'un de ses membres dans les mêmes conditions que pour tout projet qui lui est soumis. La fin d'un Laboratoire Junior donne lieu à un rapport transmis au conseil scientifique, qui fera régulièrement le bilan des opérations réalisées. Les laboratoires juniors sont créés pour une durée de deux ans. En cas de demande de renouvellement, un rapport complet de l'activité du laboratoire durant la première phase et sur l'utilisation des crédits sera remis au conseil »*⁶. (Extrait du site de l'Ecole Y)

² Pour en savoir plus sur le processus de Bologne, se rapporter au site suivant : http://www.mesr.public.lu/enssup/dossiers/bologne/processus_bologne.pdf

³ Certes ici, précisément pas en licence, mais au niveau master.

⁴ Notamment au CRI (Centre de Recherche Interdisciplinaire) hébergé par l'Université Paris Descartes et plus précisément à la Faculté de médecine (site Cochin-Port Royal, Aile Sud). C'est l'un des anciens membres (en 2011) de LJHL, à présent maître de conférence à Sciences Po Paris, qui m'en parla en entretien téléphonique le 2 octobre 2013. Cet entretien avait duré environ trois quarts d'heure. *« Au CRI, ils n'appellent pas ça des laboratoires juniors, mais ils appellent ça des clubs. »* Le CRI croise la philosophie, les mathématiques, l'informatique, la physique, la chimie, la biologie et la médecine.

⁵ Cette présentation de LJHL se trouve à la rubrique « Objectifs » du site de l'Ecole Y (non fourni pour conserver l'anonymat des structures).

⁶ Deux entretiens avec les responsables administratifs des laboratoires juniors ont été réalisés le 5 novembre 2013 pendant deux heures trente minutes environ. L'entretien avait été repoussé car ces responsables voulaient le réaliser ensemble et non individuellement. Il a donc fallu trouver une date commune.

Sur le site de l'Ecole Y, on trouve, outre la rubrique « Objectifs », une rubrique « Conditions à remplir ». Dans cette dernière rubrique, reproduite ci-dessous, on peut voir comment le montage de laboratoire junior est encadré de manière à responsabiliser les porteurs de projet. Il y a une volonté affichée de former les jeunes générations de (futurs) chercheurs par cet exercice à visée professionnalisante.

« Le responsable d'un Laboratoire Junior devra remplir les conditions suivantes :

- être titulaire d'une agrégation ou d'un Master 2 ;*
- disposer d'au moins une année entière de scolarité effectuée à l'école ;*
- être inscrit en thèse à l'Ecole Y ;*
- disposer d'au moins une année entière de préparation de thèse à l'école.*

Le responsable présente un projet qui définit :

- les objectifs à atteindre ;*
- la méthodologie adoptée ;*
- les techniques utilisées ;*
- la liste des membres du laboratoire (élèves, auditeurs ou étudiants, participants de moins de 30 ans qui n'appartiennent ni au corps des enseignants-chercheurs, ni à celui d'un des organismes de recherche) ;*
- le budget et un échéancier ;*
- les modalités de restitution des résultats. »*

Il semble que ceci soit un listing caractérisé et caractéristique de ce qu'Isabelle Stengers appelle non pas un « bon chercheur » mais bien plutôt un « vrai chercheur » (Stengers et al., 2013, p. 29).

Qu'est-ce que ce « vrai chercheur » ? Quelle est sa vérité ?

Il semble que ce « vrai chercheur » se « fabrique » sur fond d'un archaïsme qu'elle baptise « étoffe genrée » (Stengers et al., 2013, p. 27). Ce concept repose sur une différenciation forte entre les hommes et les femmes de sciences, puisque historiquement parlant, cet « ethos » scientifique (Stengers et al., 2013, p. 16) est le propre de l'homme, pour forcer un peu le trait, dont l'épouse en bonne maîtresse de maison lui permet de mener sa carrière sans tracas. En effet, si la femme porte le foyer et les soucis pragmatiques du quotidien, elle permet à l'homme de travailler et de chercher en se consacrant totalement à sa passion. Stengers constate que cette « étoffe genrée » du chercheur, synonyme d'esprit scientifique, amène à une définition de l'excellence basée sur les faits et rien d'autre. Or, cette étoffe détermine « *la grandeur* (de la personne encore plus que la celle de la science) *contre ce qui fait discuter, penser, hésiter ceux et celles qui n'ont pas l'étoffe (...).* Ceux n'ayant pas l'étoffe suffisante, pâtissent de « *la réputation des gentlemen engagés dans la vie expérimentale* (qui serait) *mise en danger, s'ils revendiquent la modestie et la réserve que l'on demande usuellement au genre féminin, (...)* (au nom d'un idéal) *d'héroïsme masculin.* » (Stengers et al., 2013, pp. 37-38). Comment penser alors l'acte de création d'un laboratoire junior par deux jeunes doctorants, dont une doctorante qui, fidèle à son engagement dans cette aventure, a fait tourner la machine pendant près de quatre ans ? C'est cette situation particulière qui va faire l'objet de l'examen qui suit.

(ii) La réussite de LJHL, un laboratoire junior plusieurs fois renouvelé

Ce qui m'a fait me tourner vers LJHL, créé en 2009 par deux doctorants de philosophie, Justine et Bertrand, est d'avoir remarqué que les laboratoires seniors comprenaient un public mixte de personnels seniors et juniors. De ce fait, après m'être intéressée aux seniors, il était logique que je m'intéresse aux juniors.

J'ai donc centré mon regard sur une « sociabilité » particulière des jeunes membres de laboratoires seniors. Il est à noter que tout laboratoire junior est « indépendant » du laboratoire senior de rattachement des jeunes (comme Justine et Bertrand), en tant qu'il a sa propre direction, sa propre enveloppe budgétaire, sa stratégie avec sa ligne thématique de recherche spécifique, et enfin, sa propre équipe avec son *turn-over*, sa vie.

Pour ma part, je suis arrivée dans ce laboratoire en tant qu'observatrice, durant l'année universitaire 2012-2013. Il fonctionnait déjà depuis plusieurs années, je n'ai donc pas connu la « période de démarrage » avec le binôme originel. Seule Justine est restée au fil du temps à la barre du navire : elle était doctorante au début de LJHL mais ne l'est plus à présent. Actuellement, ses travaux portent sur le rapport entre l'anthropologie philosophique et l'éthique en santé. On voit donc que sa pratique de l'interdisciplinarité autour de la question de l'Homme l'amène à se « convertir » petit à petit à l'anthropologie médicale proprement dite, grâce ou peut-être à cause de son activité parallèle au sein de LJHL. Comme Justine le dit souvent lorsqu'elle est amenée à présenter son laboratoire junior :

« J'ai fondé le laboratoire il y a quatre ans avec Bernard (et Guy qui était là dès le début) et nous voulions avoir une approche plus large de l'homme, de ce que ça fait pour l'homme d'être un organisme vivant. On voulait appréhender l'homme à travers la culture, en danse, avec des conservateurs de musées, et en tant qu'organisme, donc on est allés chercher des biologistes. La question posée est de savoir qu'est-ce que ça fait de faire jouer ensemble des dimensions qui ne vont pas ensemble ? C'est le principe de fonctionnement dans le labo junior. Des fois ça marche et des fois pas. Cela nous a permis d'avancer. »⁷

En somme, Justine insiste, comme à son accoutumée, car ce discours a été tenu systématiquement ou presque à chaque début de séance, sur le caractère informel du laboratoire LJHL. En effet, certains laboratoires fonctionnent de manière plus classique, c'est-à-dire par le biais d'exposés magistraux. Il est facile de le constater au niveau des annonces des diverses journées organisées par l'ensemble de la communauté « jeune » de l'Ecole Y. Il est dans les coutumes d'inviter une ou plusieurs personnalités de la recherche sur tel ou tel sujet pour s'exprimer devant un public « interne » à l'Ecole. Sachant que LJHL est basé sur le format « atelier de discussion », les grandes annonces ou informations importantes sont, en principe, présentées à l'assemblée par Justine, qui joue le rôle de présidente de séance, secondée ou non. Ces annonces sont faites dès les premières minutes de séance, de manière à laisser la place au débat de groupe. Ces informations sont aussi variées que la remise de planning des séances futures en version papier, l'annonce de publications parues ou futures comme celle, par exemple, d'une

⁷ Propos de Justine, non enregistrés, donc rapportés depuis mes notes de terrain lors de la séance de rentrée du laboratoire junior du 26/09/13.

publication en cours sur la notion d'« individu ». Pour cette publication, ils ont convoqué divers points de vue en faisant appel à plusieurs laboratoires juniors, notamment de biologie, de philosophie, de sociologie, etc. Le contenu des articles n'est que peu dévoilé lors de cette séance du mois de septembre. Est simplement mentionné le cas d'un article d'un membre, médecin anesthésiste, (Simon Leduc) en train de faire une thèse sur « Les malades greffés ». Cet article porte sur « la médecine narrative ». L'information importante sur laquelle on doit s'arrêter pour contextualiser cette séance de rentrée, est le fait qu'ayant été déjà renouvelé deux fois un an, LJHL vit ses dernières heures en tant que « laboratoire junior » de l'Ecole Y.

L'aventure prendra officiellement fin au 30 novembre 2013. Cependant, comme ce laboratoire est un succès du fait de sa longévité dans le temps par rapport à d'autres laboratoires juniors, les membres ont l'envie de poursuivre. La question du « comment » occupe tous les esprits, car il faut trouver un nouveau format de partenariat. Voici un extrait d'entretien avec une jeune membre, Odette⁸, en préparation d'agrégation de philosophie :

« Je n'ai pas eu de version officielle, mais je sais par des discussions dans les couloirs avec Justine ou Bertrand, qu'effectivement Justine tenait vraiment à ce que cette expérience se poursuive sous une autre forme, dans un autre cadre, car ça ne pouvait plus être un laboratoire junior. Mais, je ne sais pas s'il s'est trouvé une solution. » Si le laboratoire LJHL trouvait une nouvelle vie, elle m'affirma sans hésitation, qu'en dehors d'une année de préparation aux concours, qu'elle poursuivrait son engagement.

Au cours des entretiens, elle ne sera pas la seule à me signifier cette envie de continuer à participer à LJHL. L'engagement des membres est palpable, de par les rires et sourires qui ne cessent de ponctuer leurs récits durant les interviews. On pourrait alors se demander pourquoi leur investissement personnel, ou du moins, leur envie de s'investir, est si fort. Ces jeunes ont-ils des arrière-pensées intéressées, pour leur avenir professionnel ? En réalité, ce fait n'est pas établi comme en témoigne Odette. En effet, pour elle, la notion de « réseau » a une connotation trop directement utilitariste. Elle connaît, apprécie et fait confiance aux membres de LJHL et pense pouvoir compter sur eux : *« si je leur demande une faveur comme, par exemple, me présenter quelqu'un ou quelque chose comme ça, oui, alors là, ça devient un réseau. Après, je ne l'avais jamais vu pour ça. »*

Odette déclare avoir intégré ce laboratoire junior pour des raisons plutôt « scolaires », lorsqu'elle était en master 1, et non pour acquérir une potentielle « visibilité ». Ainsi, contrairement à un certain nombre de membres (étudiants ou non) de LJHL, Odette n'avait pas de « stratégie » académique en y participant. En effet, son sujet de mémoire portait sur un auteur de philosophie qui se trouvait être également l'un des auteurs étudié par le co-fondateur du laboratoire, Bernard. Son intention était donc bel et bien intéressée. Cependant, la réalité était toute autre que celle à laquelle elle s'attendait. Le laboratoire junior fonctionnait sur la base d'un débat co-construit entre pairs et acteurs de la société civile, et non pas, comme un cours magistral. Ce laboratoire junior a pour « vocation d'amener des regards différents, et notamment des

⁸ L'entretien semi-directif avec Odette a eu lieu au petit salon en bas du bâtiment administratif, le 3 octobre 2013 pendant 1h30 environ.

regards scientifiques sur des thématiques de sciences humaines (...). Une fois arrivée au labo, je me suis rendue compte que ça n'avait rien de scolaire ! » (Odette) Loin de la rebuter, ce concept d'atelier-débat lui apparut très enrichissant. « Il y a eu des interventions quand même assez surprenantes, comme (celles) d'un médecin Simon Leduc, qui nous rapportait sa journée à l'hôpital et le ressenti qu'il avait eu. Pour le chercheur, ça pouvait vraiment devenir source de réflexion très riche. » (Odette).

En somme, cet engagement vient de l'« extraordinaire » partage que ressentent les membres. Ce partage est aussi probablement renforcé par le fait qu'ils sont entre personnes « connues » de manière plus ou moins intime. « *Il se trouve qu'on se connaissait déjà par ailleurs. (Rire) Donc, pour moi c'était déjà des amis que j'avais indépendamment du labo.* » (Odette). Ces contacts amicaux n'étaient donc pas forcément membres du laboratoire junior.

En effet, le *turn-over* est assez important dans le public qui venait assister aux séances mensuelles de LJHL. Les membres ont, ou avaient à cœur globalement, de marquer leur investissement en en parlant autour d'eux afin d'attirer des personnes extérieures à LJHL ; ceci pour étendre le cercle. Cette référence à l'image du « cercle » se trouvera confirmée matériellement dans l'organisation même des séances à l'Ecole ou ailleurs. Cette sociabilité prend donc la forme d'une structure organisée humainement comme matériellement parlant, qui se dote de règles de fonctionnement pour assurer la pérennité des activités comme de leur succès. En cela, la forme de sociabilité qui se dessine en filigrane est « génératrice » en ce qu'elle crée les conditions de sa propre possibilité d'existence au travers de diverses modalités présentées au fil de cette partie. Ces modalités emprunteront quant à elles à l'enseignement de la recherche fourni par les professeurs seniors et de ce fait la forme générative deviendra « mimétique ». L'apprentissage de la recherche par la recherche au sein d'un laboratoire junior procèdera par imitation des comportements seniors dans une certaine mesure. Cette imitation, à l'échelle individuelle, comme chez Gabriel Tarde (Tarde, 1895), constituera le ciment de cette micro-société qu'est le laboratoire junior. L'enquête de terrain (chapitres V et VI) permettra de démontrer l'intérêt d'un tel recours à la psychosociologie tardienne pour caractériser la sociabilité de LJHL et des autres laboratoires juniors par extension.

Ce « cercle » se devine dans les « mises en contact » des personnes et dans les rencontres signifiantes (ou non) qui peuvent se forger dans un tel cadre. Dans le cas d'Odette, c'est manifeste : « *Par exemple, Mylène⁹, je ne la connaissais pas du tout. C'est vraiment quelqu'un que j'ai découvert et apprécié pendant le labo. Mais, pour d'autres personnes, il y a quand même la barrière de l'âge. Simon (le médecin), par exemple, je ne pense pas que j'irai prendre un café comme ça naturellement avec lui. Après, je l'apprécie énormément et je trouve que c'est quelqu'un de très fin et d'assez fascinant. Mais je ne peux pas dire que c'est un ami.* »

Confiance, respect, intérêt intellectuel et disciplinaire pour l'Autre et sa pratique, sont des constantes dans le contenu des divers propos recueillis. De fait, les séances d'observation en attestent également ; j'y reviendrai plus loin en détail. En somme, les

⁹ Mylène était l'une des co-directrices en même temps que Justine et Bertrand. Comme elle a soutenu sa thèse (en SIC), elle a quitté l'Ecole Y et ne fait plus partie à présent du laboratoire junior LJHL.

discours des enquêtés montrent que LJHL souhaite se métamorphoser, et ceci semble être un avenir logique pour ce laboratoire junior. Ainsi, les premières traces de cette mutation structurelle en cours, est le fait non négligeable que le laboratoire junior « s'ouvre » encore un peu plus aux « autres » qu'il ne le faisait par le passé. Ces « autres » sont, en particulier, d'autres « laboratoires juniors ». Parce qu'ils sont sur un même créneau, ils représentent, ou du moins représentaient, une concurrence officielle sur le marché des offres de recherches juniors. De surcroît, le désir fort de produire de la connaissance scientifiquement valide et valable anime les jeunes membres de ces laboratoires. En témoigne cette remarque issue d'un entretien mené auprès d'une jeune agrégative de philosophie, Manon¹⁰, membre de LJHL depuis sa création :

« Il ne faut pas diminuer non plus l'avancée dans la recherche des connaissances. (...) C'est toujours ce qu'il y a en question dans ce laboratoire : qu'est-ce qu'on produit ? Comme une habitude. (...). Il y a de la concurrence entre labos. D'ailleurs, je ne sais pas comment le perçoivent les responsables du laboratoire, qui eux, avaient à présenter un rapport institutionnel. Il y a une comparaison informelle avec les autres laboratoires. On n'en parlait pas forcément au sein du laboratoire. Je leur disais plutôt à titre personnel que j'avais vu que tel laboratoire faisait telle ou telle chose et que ça m'avait posé problème. »

La solidarité et l'implication sont bien présentes à LJHL, certes de manière personnalisée et discrète puisque informelle, mais sont présentes tout de même. La concurrence entre les divers laboratoires justifie la présence de cette solidarité impliquée entre les membres de LJHL pour défendre leur laboratoire. Ceci vient de ce que ces laboratoires juniors ont des activités similaires tout en ne visant pas les mêmes objectifs et en ne se questionnant pas sur les mêmes thématiques. La question se pose alors pour ces jeunes de savoir comment produire des activités qui soient différentes de celles de leurs collègues concurrents. La comparaison informelle entre les laboratoires juniors qui prenait corps dans les discussions de couloir ou à table (plus rarement lors des réunions) faisait office de veille concurrentielle active. Les membres ont pour habitude (comme Manon) de tenir la directrice informée des activités des autres laboratoires juniors.

Cependant, en fin de mandat, le laboratoire junior LJHL va profiter d'une accalmie dans cette compétition pour s'ouvrir à d'autres laboratoires. Une collaboration est alors rendue possible et même mise en œuvre. Celle-ci passe donc par des projets de publications scientifiques communs, mais surtout, par le biais d'actions publiques élaborées en partenariat. Ces actions dans le domaine public sont, par exemple, celles citées lors de la réunion de rentrée du mois de septembre 2013 dans une petite salle du pôle « sciences », à savoir, le montage d'un atelier commun en collaboration avec le laboratoire junior de biologie LJBS¹¹ dans le cadre de la fête de la science 2013, et les séances publiques en bibliothèques municipales.

¹⁰ L'entretien semi-directif avec Manon a eu lieu dans le petit salon du bâtiment administratif pendant deux heures environ, le 18 octobre 2013.

¹¹ Le sigle LJBS qui rebaptise ce laboratoire junior, signifie « Laboratoire Junior de Biologie du site Sciences ».

Ainsi, la collaboration avec LJBS, lors de la réunion du mercredi 9 octobre sur le pôle « sciences » de l'Ecole Y de 18h à 20h, consistait en un atelier de discussion interdisciplinaire autour de la question « Entre la cellule et l'écosystème, à quelle échelle mon corps est-il un corps vivant ? ». Concernant le partenariat dans le cadre de la fête de la Science, avec un centre de cancérologie, en bibliothèque municipale de 18h-20h, il s'agissait, là encore, d'un atelier de discussion interdisciplinaire visant à faire jouer les différentes échelles organiques en lien avec la représentation, comme la perception de la maladie. Pour en discuter, l'invité d'honneur était un cancérologue à la retraite. Ces séances se sont déroulées en comité restreint, sur inscriptions uniquement.

C'est donc une économie « sociale et coopérative » qui se dessine à LJHL. Cette « convivialité intellectuelle » entre les personnes appartenant aux deux laboratoires juniors, sur fond d'une compétition passée, est révélatrice d'une certaine réalité : la recherche, les laboratoires, sont d'abord de la chair humaine, car il n'y aurait pas de recherche ni de structures de recherche sans les hommes.

Tout homme cherche à laisser une ou plusieurs traces de son activité. A l'ère de l'hypermodernité qui est la nôtre, ces traces sont informatisées. Qu'en est-il pour LJHL ?

IV.2 Le passage par l'écrit, une préoccupation des membres

Le laboratoire junior LJHL possède, au même titre que tout laboratoire senior, un site Web, c'est-à-dire, une certaine identité sur internet. Cette identité virtuelle est « animée » (c'est-à-dire au sens étymologique du terme grec « *anima* » qui signifie l'âme) au moyen d'un carnet de recherche « Hypothèses¹² » qui est une plateforme sur laquelle les membres de LJHL font vivre les séances, poursuivent la discussion ou entament de nouvelles.

IV.2.a) Le site du laboratoire junior

Le site du laboratoire junior LJHL a été mis en place dès le début de l'aventure par les responsables de l'époque (Justine et Bernard). Ce qui frappe l'internaute lors de sa première visite est tout d'abord la date de création de LJHL par ses deux fondateurs (décembre 2009), comme pour marquer le coup de sa longévité. C'est ensuite « le design » qui saute aux yeux, mettant en avant le thème du laboratoire, avec le logo très reconnaissable de l'Homme de Léonard de Vinci, avec ses jambes et ses bras écartés simulant graphiquement le mouvement d'ouverture des membres du corps humain, ainsi qu'un croquis d'homme assorti du sigle du laboratoire LJHL.



¹² « Hypothèses » est une plateforme regroupant les carnets et blogs académiques de sciences humaines et sociales. <http://hypotheses.org/>

Les onglets présents sont « standards » : « présentation » ; « événements scientifiques » ; « documents » ; « entretiens » ; « dossiers thématiques » ; « bibliothèque » et « liens ». Certaines rubriques sont en « cours de construction » comme les rubriques « entretiens » et « dossiers thématiques ». Celles-ci sont en réalité traitées plus ou moins dans le *work in progress* que constitue le carnet de recherche « Hypothèses » qui sera traité plus loin. Le pan « présentation » dévoile que le squelette de LJHL est constitué de quatre axes traitant de l'homme sous divers angles. Comment et pourquoi ce fonctionnement par axes a-t-il été mis en place ?

Grace à l'interview d'Odette (alors étudiante de master), j'ai pu remonter aux origines du projet : « *Durant la première séance, les gens se sont présentés.* » Effectivement, le « tour de table » est systématiquement demandé et requis par le ou la présidente de séance lors de l'ensemble des séances auxquelles j'ai pu assister. Ceci est donc une première norme de fonctionnement de LJHL. Puis, vient la répartition des tâches de chacun et notamment, des personnes gérant le « bureau ». Odette explique qu'ils centralisaient l'ensemble des échanges par mails et que durant les premiers mois de fonctionnement, le bureau proposait les thématiques : « *ça ne veut pas dire qu'on va forcément animer les séances, c'est juste qu'il faut quelqu'un au niveau administratif pour représenter le laboratoire et quelqu'un pour réceptionner les sous (...)* Les axes définissaient plus ou moins un type de réflexion. »¹³

En somme, ce qui apparaît sur le site de LJHL est un rendu lissé du mode de fonctionnement du groupe qui ne tient pas compte des essais et erreurs du départ. Le tâtonnement était de mise et les axes ont été définis *a posteriori* pour donner une certaine visibilité au laboratoire. En effet, ils ont commencé par une première séance « classique » (comme dans les séminaires des laboratoires seniors) avec un intervenant extérieur proposant un contenu doctrinal. Malheureusement, ce mode « à la senior » ne fonctionnait pas ; la solution a été de mettre en place des « ateliers de discussions ».

« *On fonctionne beaucoup en ateliers de discussion, en petits groupes et sans moment magistral de conférence. Ceci pour mettre en avant une ou quelques grandes questions, et on essaye de discuter. Au départ, dans les premières séances, on voulait faire parler ensemble des gens de disciplines différentes. Par exemple, un biologiste et après un philosophe. C'était des exposés magistraux et ça faisait vraiment « juxtaposition. »* (Justine).

C'est donc, pour éviter le format « catalogue », qu'ils ont opté au fil des séances pour un modèle plus informel de débat entre amis, entre pairs et, en tout cas, entre « égaux » au moins dans le principe. En effet, tous ne sont pas au même stade dans leur vie professionnelle et n'appartiennent pas à la même tranche d'âge. La fourchette générationnelle va de 22 ans à plus de 55 ans.

IV.2.b) Le carnet de recherche « Hypothèses »

Dans cette lignée collaborative de partage de temps, de connaissances donc de biens intellectuels et expérientiels, un carnet de recherche a été mis en place assez rapidement

¹³ Entretien individuel enregistré le 15 février 2012.

au début de ce laboratoire junior. Ceci quasiment en même temps que l'ouverture du site Web. Ce carnet permet de suivre l'activité du groupe. En effet, c'est le modèle du « *crowdsourcing* » ou « approvisionnement par la foule » qui opère. A petite échelle, ce carnet a pour principe de base que n'importe quel membre et/ou intervenant et/ou auditeur participant aux séances, possède des compétences et que son témoignage est digne d'intérêt. En tant que tel, chacun est susceptible de pouvoir intervenir dans ce carnet « hypothèses ».

De fait, la circulation des informations passe par l'échange, principalement de vive voix en face à face, lors des séances et/ou en dehors, c'est-à-dire, lors de discussions de couloirs, à table, etc. Les discussions se font aussi par téléphone. Mais, cet échange se concrétise principalement *via* l'outil informatique (carnet, site Web, mails, etc.). « *En général, le mail venait plutôt sanctionner un échange réel. A la sortie des séances on discutait, on mangeait ensemble et on se disait : j'aimerais bien faire un travail sur ça. Untel a lancé telle piste. Moi, ça m'intéresserait de faire la prochaine séance là-dessus. Bertrand envoyait un mail par exemple en disant : prochaine séance, c'est untel qui travaille sur ça.* » (Justine)¹⁴.

Pour compléter ce rodage, le carnet « Hypothèses » semble être d'une grande aide technique. En effet, il constitue un support interactif où les séances en face à face peuvent prendre de l'ampleur *via* différents moyens : rédaction de billets principalement, de comptes-rendus, de textes des communications présentées au laboratoire, etc. Grâce à ces supports écrits, les uns et les autres réagissent à leur guise. C'est Mylène, membre du bureau au début de LJHL, doctorante en SIC à l'Ecole Y, qui est à l'origine de ce système (elle en détenait la licence) et nombre de membres passaient par son intermédiaire pour y publier. Il n'y a pas de contrôle véritable au niveau du contenu. Seul, un souci concernant des normes académiques (en termes de typographie, longueur, etc.) était imposé pour que les articles et billets soient le plus lisibles possible. Sur ce point typologique, l'imitation des normes de recherches seniors par les juniors, réapparaît.

La publication sur le carnet est donc assez libre et si des personnes faisaient, à l'époque, appel à Mylène, c'était plus à cause d'une incompétence technique que pour d'autres raisons. Cependant, lorsque j'aborde le point du carnet « Hypothèses » en entretien, je constate que ce qui est publié par les membres du laboratoire junior, est systématiquement suggéré par tel ou tel membre du bureau. On se trouve donc face à un phénomène de régulation interne par incitation ciblée à la publication. Le caractère dirigiste de la sociabilité senior se retrouve ici par mimétisme de la part des membres dirigeants du bureau de LJHL. Pour voir jusqu'où va ce dirigisme, un exemple empirique peut être traité : le cas du morceau de mémoire que Manon a publié sur les conseils de Justine. Cette dernière est devenue la codirectrice « non officielle¹⁵ » de Manon pour son mémoire de master 2.

¹⁴ Entretien individuel du 15 février 2012

¹⁵ Justine n'est pas encore habilitée à diriger des recherches à ce moment.

Les concepts tardiens d'imitation et d'invention s'invitent à LJHL

Concernant cette « régulation par incitation interne », ceci fait écho à certains principes¹⁶ de Tarde : celui d'imitation d'abord et celui d'invention ensuite. En somme, dans un groupe tout se passe comme si, admirant son voisin, son collègue, chaque membre dudit groupe se met à l'imiter, le prenant ainsi pour modèle en quelque sorte. Cependant, chacun s'approprie ce qu'il imite en intégrant dans ce comportement mimétique des phases d'invention tout à fait personnelle. L'invention réside dans le croisement, l'articulation des diverses imitations dont chacun s'empare pour que l'autre se reconnaisse en soi et *vice et versa*. L'imitation est au cœur de la vie sociale. L'individu se donne une place grâce aux relations et à l'influence psycho-sociale qu'il a sur autrui au travers du réseau qu'il tisse autour de lui.

Odette s'approprie par imitation, le comportement novateur des membres du bureau qui, au début, imprimaient leur marque et l'orientation de leur choix aux activités de LJHL. Ainsi, en se présentant comme une membre « active » de LJHL, elle les imite et elle innove en cherchant « *à mettre en lien les gens et les activités. (...) D'où l'idée d'amener des gens qui seraient intéressés. Mais aussi d'amener le laboratoire, là où moi j'avais des connaissances*¹⁷. *C'est l'idée qu'il fallait faire vivre le laboratoire.* »

En somme, les membres du bureau de LJHL essaient de diriger les membres équipiers : « *Par exemple, Justine, a codirigé mon mémoire, elle l'a lu et elle m'a proposé de faire une intervention sur la base de mon mémoire qu'elle trouvait potentiellement intéressant.* » (Manon).

On peut dire que LJHL fonctionne avec des attentes similaires à celles des laboratoires seniors professionnels dans lesquels les membres (en réunions d'équipe, ou en colloques, etc.) se doivent de rendre compte de l'avancée de leurs travaux à leurs collègues.

Le carnet « Hypothèses » sert, quant à lui, de « vitrine personnelle » aux membres, bien qu'ils ne le revendiquent pas comme tel. Séléna, étudiante en agrégation à l'Ecole Y, concédera en entretien, le 18 octobre 2013¹⁸, que l'apport de sa participation à LJHL au niveau de son *Curriculum Vitae* n'est ni neutre ni anodin.

« Je ne crois pas que ce soit une priorité pour moi. Mais, en même temps, je trouve que c'est important ; le CV c'est un raccourci pour montrer aux futures personnes avec qui on va travailler, ce par quoi on est passé. Mais c'est aussi une manière de leur dire symboliquement ce qu'on peut tirer de cette expérience-là. De même, c'est drôle comme chacun était hyper fier de pouvoir dire qu'on travaillait avec un médecin, un biologiste, des artistes, (dans ce laboratoire junior) parce que je pense que c'était aussi une manière de légitimer nos propres réflexions en montrant que, ça peut avoir un écho dans ces pratiques-là ! C'est le souci d'être peut-être reconnu

¹⁶ Tarde explique par les mouvements sociaux des groupes d'individus par les principes d'imitation et d'invention.

¹⁷ Odette a proposé un projet de journée dans un IEP (institut d'études politiques) lors d'une semaine thématique sur laquelle on reviendra plus loin.

¹⁸ L'entretien a duré près de deux heures et a eu lieu dans le petit salon au rez de chaussée du bâtiment administratif de l'Ecole Y.

différemment. » (Sélène).

L'expérience de LJHL en tant que projet de recherche, travail de groupe, engagement personnel et affectif (fierté, légitimation par des autres signifiants, etc.) dont témoignent ces paroles, est source de révélation individuelle, individuante. En tant que construction identitaire par une « invention de soi » (Kaufmann, 2004) – et une invention collective pour ces membres – cette expérience du laboratoire junior est valorisable professionnellement parlant. Or, précisément, comment les membres de LJHL se racontent-ils et racontent-ils les séances qu'ils ont vécues et/ou animées ?

IV.3 Les séances du laboratoire junior LJHL : la place du débat

Les « membres équipiers » de LJHL ont été très enthousiastes à l'idée d'échanger sur leur action au sein du laboratoire junior. Ces derniers ne font pas partie du « bureau », ce qui explique peut-être leur engouement en regard des réactions des membres du bureau, nommés eux, par opposition aux équipiers, « membres dirigeants ». Ainsi, certains des membres dirigeants se sont révélés plus réservés vis-à-vis de ma présence parmi eux. Il faut savoir que d'entrée de jeu, certaines règles m'ont été données quant à ma conduite durant les séances auxquelles j'allais assister. Celles-ci m'ont été spécifiées sur le mode de la confiance, par Justine, lors d'un entretien individuel dans son bureau¹⁹. Elle m'expliqua alors que je ne pouvais pas, sans conséquences, venir déjeuner avec elle et les membres du laboratoire. Ma présence et/ou l'enregistrement des échanges dans ce cadre ne lui convenaient pas.

« Tu vois je te donne un exemple : l'autre jour j'étais en train de parler avec Mylène, on était en train de préparer une séance de labo junior. En fait, elle a cette habitude, comme toi, de souvent enregistrer les discussions pour qu'il en reste des choses après. Et donc elle était en train d'enregistrer. Il y a une de mes collègues qui frappe à la porte (moniteur elle aussi) et (...) là, à cette occasion je dis à ma collègue qu'il y avait un problème avec un élève (...). Donc, ce n'était pas secret puisque Mylène était là. Simplement, de fait ça s'est trouvé enregistré (...). Après, j'ai dit en plaisantant à Mylène : tu l'enlèveras ? Parce que ça « parasite » en fait (Rire). »

En réalité, Justine m'explique dans la suite qu'elle a parlé *a posteriori* à sa collègue de cet enregistrement involontaire, réalisé à son insu. Cette collègue aurait trouvé cela « *bizarre, parce que ça changeait la nature de la discussion.* » Justine interprète la situation négativement, n'assumant pas la teneur de ses propos envers cet étudiant, générant de son comportement propre une situation de malaise et de secret bien qu'elle s'en défende instinctivement. Elle est dans le contrôle permanent de son discours et de son image. C'est pourquoi la notion de « parasitage » prend un sens très fort dans les propos de Justine, apparentant ce petit incident insignifiant à de la véritable contamination de sa relation « à deux ».

Le caractère confiant du consentement qui semble avoir été établi entre Justine et sa collègue dans « *un rapport intime* » est capital. Ceci, dans la mesure où, en ce qui concerne Mylène (collègue de laboratoire junior mais non pas de travail), ce rapport

¹⁹ Dans le bâtiment Recherche de l'Ecole Y le 15 février 2012, elle était encore doctorante en quatrième année de thèse.

confiant fait relativement défaut, lui intimant d'ôter les propos qu'elle juge secrets. Cette notion de consentement s'apparente à une forme privilégiée de contractualisation. C'est un contrat émotionnel autant que professionnel. En effet, il est fait d'« émotions » car ces discussions à deux sont, en fait, selon ses propres termes, personnelles : « *En général (...), le fait que les discussions soient très informelles, c'est aussi vécu comme personnel.* » Si elle échange avec nombre de collègues moniteurs, en réalité, ils ne « *discutent (que) très rarement tous ensemble en même temps (...). Mais souvent ça se fait dans la confiance d'un rapport à deux, une forme d'intimité.* » (Justine). Ce contrat est aussi professionnel puisque Justine et sa collègue parlaient bien d'un problème de pédagogie lié à un élève qu'elles avaient toutes les deux en cours.

Le fait que Justine ait pour habitude de déjeuner sur son lieu de travail avec ses collègues est un autre signe qui montre ce côté « professionnel », et en même temps « amical » de la relation intimiste avec ses collègues. « *On déjeune à différents moments avec différentes personnes (il y a donc un certain brassage de relations) et on ne parle pas forcément de la même façon à chacun et en même temps on parle un peu des mêmes choses*²⁰, (...), quand on arrive à parler de ces questions, on ne se donne pas rendez-vous pour en parler. C'est quelque chose qui surgit dans l'intimité d'une discussion quand on prend un café, etc. » (Justine).

Ainsi, pour préserver ce pan intime de la sociabilité, la possibilité de mener librement une observation participante de ce type de contextes m'est restée interdite²¹. En somme, ce contrat est fait de contextes de « coopération », que Crozier et Friedberg (Crozier & Friedberg, 1977, 4^{ème} de couverture) définissent comme solutions potentielles pour que s'articulent entre elles deux réalités antagonistes : la liberté des acteurs et l'existence d'organisations (comme un laboratoire junior, ou encore le système de monitorat pendant la thèse). Ainsi, à propos de ces solutions on peut dire que : « *en tant que modes d'articulation et d'intégration de comportements divergents et contradictoires – on ne parle pas à tout le monde de la même façon –, elles supposent et instituent à la fois une structuration humaine – la relation à deux ou à plusieurs – c'est-à-dire un minimum d'« organisation », des champs de l'action (...). Cette structuration n'en reste pas moins toujours et fondamentalement un artefact humain*²² qui – en orientant les comportements des acteurs et en circonscrivant leur liberté et leurs capacités d'action – rend possible le développement des entreprises collectives des hommes, mais conditionne en même temps profondément leurs résultats. » (Crozier & Friedberg, 1977, p. 16).

²⁰ Les sujets de conversation en question sont le plus souvent relatifs, selon Justine, au travail professionnel (de thèse, de l'enseignement, etc.). Cela, me semble-t-il, n'a rien à voir avec des sujets intimes, secrets. Elle se contrôle, se restreint dans ses propos et les sujets abordés au quotidien. Le faux-semblant fait partie du rôle qu'elle adopte sur son lieu de travail.

²¹ Ces restrictions et refus de diverses personnes (souvent des directeurs de structure) reflètent les difficultés rencontrées par l'ensemble des chercheurs thésards ou statutaires – comme Florence Weber (anthropologue) ou comme Joëlle Le Marec (ethno-sémiologue) – qui ont eu pour ambition de réaliser un travail de recherche similaire au mien, c'est-à-dire portant sur les relations socio-professionnelles en recherche (notamment au CNRS pour F. Weber). A ma connaissance, aucune personne n'a, semble-t-il à ce jour, pu mener à terme ce type d'enquête sur la sociabilité en recherche en SHS, du fait des entraves objectives et subjectives, réelles et symboliques, que ce sujet « entre pairs » véhicule.

²² L'expression est en italique dans le texte.

Ainsi, on comprend par cet extrait, que ce qui conditionne la possibilité de la réussite d'une entreprise collective, quelle qu'elle soit, repose sur une « relation de tractation » entre ce qui est considéré comme « permis » du fait du climat de confiance instauré et ce qui est perçu comme du « parasitage » dans cette relation contractuelle stabilisée entre individus dotés pourtant d'intérêts différents. Sont instaurées en filigrane, des « règles » permettant l'émergence de modes d'intégration garantissant la nécessaire coopération entre acteurs sans supprimer leur liberté²³. Pour rendre visible le type de « règles » établies, on peut comprendre les premières réactions face aux enregistrements des entretiens ou des séances publiques données par LJHL, comme des normes implicites.

« Mais, le fait que ce soit enregistré, ce n'est pas pareil ! (...) On s'en est rendu compte dans le labo junior (...) que d'enregistrer ça ne fonctionnait pas. On l'a fait très peu en fait, parce que nous (sous-entendus les philosophes, les biologistes, etc.) on n'a pas cette culture de l'enregistrement. » (Justine).

Une sociabilité organisée dans un système donné demande une certaine culture comportementale commune. C'est en accord avec un *habitus*, en tant que « système de dispositions réglées », que les règles du jeu d'acteurs se créent, permettant ainsi de se mouvoir sans difficulté dans le monde social tout en développant une interprétation à la fois individuelle et commune des autres acteurs de ce monde. Ces dispositions favorisent la liaison, au sens de mise en relation des acteurs sociaux. *« C'est donc une relation²⁴ qui, en tant que médiation spécifique et autonome des objectifs divergents des acteurs, est toujours liée à une structure de jeu : cette structure en effet définit la pertinence des sources d'incertitudes « naturelles » et « artificielles » que ceux-ci peuvent contrôler. » (Crozier & Friedberg, 1977, p. 30).*

Au moins un cas d'« incertitude » a été vécu à LJHL. Cette incertitude est à la fois « artificielle », car due à un enregistrement mécanique qui fixe la volatilité des discours, et à la fois « naturelle », car surgie dans un contexte normal de séance. Cette incertitude a surgi dans un cadre habituel connu et *a priori* maîtrisé par tous, à cause de l'importation d'un *habitus*, propre aux SIC dont est issue Mylène, différent de celui des autres membres de LJHL. Ce décalage disciplinaire a engendré un malaise dans le groupe.

« Donc en fait, c'est Mylène qui a suggéré d'enregistrer (sourire), elle l'a suggéré dans un rendez-vous qu'on s'était donnés pour préparer une séance (...). La première fois qu'on l'a tenté c'était quand un intervenant était venu faire une conférence. Il nous a dit : Ok, pour être enregistré, mais vous gardez l'enregistrement pour vous. (...) Donc, déjà on s'est dit, il ne veut pas que ça soit diffusé, alors que la conférence était ouverte à tous ! (...) Et la deuxième chose, c'est que dans le labo junior, il y a à la fois des masterants et des doctorants, il y a des gens que j'ai en élèves qui sont dans le labo junior, il y a des biologistes et des philosophes. C'est-à-dire que tout le monde n'a pas la même facilité à prendre la parole. » (Justine).

Ici, c'est l'idée que le paysage « jeune » de la recherche est hétérogène en termes

²³ Par liberté, il faut comprendre la possibilité pour les agents de poursuivre des objectifs contradictoires.

²⁴ Le terme « relation » est en italique dans le texte.

de compétences interactionnelles et de statuts académiques. Il y a aussi un problème de légitimité à s'exprimer pour les uns ou les autres (effectif ou imaginé), que Justine convoque pour justifier la réticence de l'orateur que les membres ont essayées lors de cet essai et la sienne également par ricochet.

« Et du coup, en mettant l'enregistrement on a senti que ça cassait ! Je me demande même si Mylène n'avait pas dit au bout d'un moment : laissez tomber, j'arrête l'enregistrement ! » (Justine).

Si, *« la reconnaissance explicite du phénomène de pouvoir comme une relation, comme une médiation inéluctable et autonome entre les projets collectifs des hommes et leur réalisation, en effet, si elle ne doit pas rester un simple effet rhétorique, (alors elle) oblige à sortir de la logique stricte du discours pour centrer l'analyse sur les processus concrets à travers lesquels ce discours peut s'incarner dans les faits »* Crozier & Friedberg, 1977, note 24, p. 31). Ce « fait » est, ici, d'enregistrer les échanges. Or, cet acte, dans le jeu normal d'une séance, revient à entamer la liberté des acteurs. Mylène, en choisissant dans un premier temps d'enregistrer et, dans un second temps, de stopper cette démarche, a généré une incertitude quant aux rôles et actions des autres participants. On peut dire que son acte d'autorité par retour, au sens d'imposition d'une volonté individuelle sur autrui, équivaut à un certain pouvoir de décider pour autrui.

Ce pouvoir n'est cependant pas usurpé puisque Mylène entre parfaitement dans un cadre d'expérience défini : elle est une spécialiste en SIC, puisque doctorante dans ce domaine. De plus, elle appartient au groupe de tête en tant que membre du bureau, donc à la catégorie membre dirigeant. L'intervention impromptue de Mylène peut être interprétée comme un signe de son autorité sans insigne. De ce fait, c'est un paradoxe intéressant qui pose la question assez weberienne de savoir s'il peut ou non y avoir une autorité en soi, c'est-à-dire sans signe ni insigne ? Peut-être est-ce possible si l'on considère la position de Max Weber sur le charisme de telle ou telle personne – ici de Mylène – induisant naturellement respect et obéissance volontaire des individus ?

Pour répondre à cette question, on peut rappeler la thèse de Max Weber sur les fondements de la domination afin de prendre volontairement un point de vue général et surplombant, par contraste, au point de vue interne et subjectif des interviewés, rapporté jusqu'à présent. Cette prise de recul sera à nouveau convoquée pour conclure, en fin de chapitre, à propos des contestations suscitées par LJHL. Weber cherche dans l'ouvrage intitulé *Le savant et le politique* (Weber, 1982) à dresser une sorte de typologie sur fond « d'idéal-type » des modes de domination par une systématisation à la fois souple et rationnelle des institutions et des comportements humains en leur sein. Cette méthode rationnelle vise à *« rendre intelligible la singularité d'un individu (...), stylisation de l'expérience qui se propose d'en faire sortir l'essentiel, (...) l'idéal-type s'inscrit dans une volonté de compréhension de l'action humaine qui transcende la particularité du moment historique pour retrouver un phénomène à différentes époques. »* (Spector, 1997b, p. 150).

La nature de cette démarche permet à Weber de dégager trois idéaux-types²⁵ de

²⁵ L'ensemble de la description de ces idéaux-types se situe dans les pages 100 à 103 de Weber (1982).

domination ou « répartition des pouvoirs » (Weber, 1982, pp. 100-103) selon un critère de légitimité. Ce sont eux qui vont m'intéresser dans la compréhension et corrélativement dans l'analyse du positionnement des « membres dirigeants » sur l'échiquier des relations sociales nouées dans le cadre de LJHL. Si l'on résume ces trois idéaux-types, nous avons :

- d'abord, « *le traditionnel* » en référence à ce que Weber nomme « *l'autorité de l'éternel hier* », c'est-à-dire *celle des coutumes sanctifiées par leur validité immémoriale et par l'habitude enracinée en l'homme de les respecter*. Il y a bien quelque chose comme une tradition à LJHL. Je le montrerai plus clairement au travers des protocoles mis en place lors des séances, tant au niveau du rite de présentation discursif qu'au niveau de la disposition physique des participants et du mobilier ;

- ensuite, vient le « *pouvoir 'charismatique'* », c'est-à-dire une autorité fondée sur les qualités intrinsèques, le mérite de la personne. De ce type d'autorité, Weber déclare qu'« *elle se caractérise par le dévouement tout personnel des sujets à la cause d'un homme.* » Il s'agit, au niveau de mon terrain d'enquête, des deux jeunes femmes d'environ une trentaine d'années, Mylène et Justine. La ségrégation par le sexe des individus paraît ne pas avoir cours dans ce laboratoire junior, contrairement à ce qui se passe dans les laboratoires de recherche « statutaires » seniors²⁶. (voir chap. III, section V.1.a)(i))

- enfin, le troisième et dernier « idéal-type » est celui que Weber nomme « *l'autorité qui s'impose en vertu de sa 'légalité'* ». Celle-ci est possible « *en vertu de la croyance en la validité d'un statut légal et d'une 'compétence' positive fondée sur des règles établies rationnellement, en d'autres termes l'autorité fondée sur l'obéissance qui s'acquitte des obligations conformes au statut établi.* » (Weber, 1982, pp. 100-103).

Dans le système que représente LJHL, on peut émettre l'hypothèse que ce type d'autorité légale provient du fait que le projet du laboratoire junior a été validé par l'Ecole Y au travers de ses appareils exécutif et législatif (comité scientifique pour l'exécutif, l'administration de l'institution pour le législatif). Grâce à ces appareils, l'Ecole fait office de structure étatique.

La force de cette typologie weberienne est de permettre de saisir le pan subjectif des conduites et des motivations, sans avoir recours à la psychologie de l'action bien plus commode (en s'intéressant à la question des mobiles personnels, notamment), mais en tenant compte d'un point de vue plus sociologique en se positionnant au niveau des bases qui ancrent une conduite collective. La conséquence conceptuelle de ce choix théorique est que l'auteur en vient à utiliser le concept de « chance » (au sens d'« influence »), ou de « probabilité » d'imposer son vouloir à autrui à la place du concept de « domination »²⁷. L'autorité légitime du pouvoir se conquiert, ici, par le vouloir et la puissance du vouloir, plus que par la terreur. La légitimité du pouvoir incite à une obéissance naturelle et libre au commandant.

Ainsi, définir la puissance comme probabilité de se faire respecter, voire de se faire obéir, renvoie du même coup à une typologie parallèle en matière de conduites des

²⁶ Sur cette notion de ségrégation selon le sexe, il est certes délicat d'opérer une transposition, encore que, si l'on en croit Isabelle Stengers (2013, p. 83) dans son *Manifeste* – j'y reviendrai en section V.1.a)(i) –, la femme chercheuse est comme l'ange héroïque du Savoir qui combat le dragon dogmatique de la carrière scientifique d'excellence conçue par et pour les hommes.

²⁷ « Domination » au sens de *Herrschaft*, traduit par « autorité », car le terme *Autorität* désigne chez Max Weber les qualités du chef.

individus. Les conduites sont rationnelles, quand elles visent un but à atteindre dans le cas de la « domination légale », affectives et subjectives dans le cas du « charisme », et habituelles et coutumières dans le cas de la domination de type « traditionnel ». Dès lors, si l'on accepte, dans la lignée de Weber que l'ensemble des conduites typiques de l'homme en matière de domination définit une certaine forme de contexte politique, alors on peut dire que les rapports interindividuels se jouent dans la marge de liberté que les échelles de puissance dominatrice déterminent.

Or, pour raccrocher nos entretiens à cette analyse weberienne du pouvoir, on peut très bien rapprocher les deux exemples développés dans ce point à savoir, d'une part, le système dual de la relation de sociabilité professionnelle à caractère personnel des moniteurs, et d'autre part, plus largement le système cohérent et organisé que constitue la politique du laboratoire junior. On voit dans les deux cas que la sociabilité en recherche est, d'abord et surtout, un système social multifacette tant au niveau structurel²⁸, qu'au niveau humain²⁹. Ce dernier est ensuite parfois hiérarchique, avec l'hôtel à projet qu'est l'IDC (qui sera traité dans la partie D) et/ou semi-hiérarchique avec certains des laboratoires de recherche seniors « matures » (cas des laboratoires SP3 et SL4). Il est parfois aussi de configuration fonctionnelle plutôt « collégiale » comme vu à SP3, mais vécu en de manière « dirigiste » au niveau de SL4. Cette notion de « dirigisme » est, par conséquent, à manier avec précaution.

En effet, à LJHL il semble logique d'interpréter le fait de « diriger » les « membres équipiers » comme une étape nécessaire pour rendre la structure du laboratoire junior viable dans la durée. Cette typologie de gouvernance et la sociabilité propre qui s'y crée, sont à traiter non pas comme quelque chose qui irait de soi, de naturel, mais comme un problème à résoudre. Résoudre ce problème ou essayer de le résoudre, c'est adopter une approche nouvelle consistant à se questionner pour parvenir à saisir puis, à analyser à la fois la nature de l'action collective et les problèmes suscités par le vivre ensemble. Pour cela, on peut convoquer comme outil théorique un questionnement sur la liberté fondamentale des acteurs à développer une stratégie « opportuniste » c'est-à-dire « intéressée » à titre individuel, et une stratégie « collaborative » à titre groupal dans sa relation au système de pouvoir(s) que toute organisation³⁰ représente.

Cette notion de « collaboration » tintée d'intérêts particuliers va être explorée dans les points qui suivent, notamment au travers de l'examen précis du « dispositif organisationnel de recherche » que constitue le laboratoire junior LJHL.

IV.3.a) Séances d'observation dans les murs

Avant de décrire plus avant quelques séances publiques auxquelles j'ai pu participer, je

²⁸ Par niveau structurel, on peut entendre les modes de gouvernance, stratégies de création et d'entretien de réseau professionnel de connaissances au travers de personnes morales telles que les institutions – (Centre hospitalier de cancérologie, Ecole Y, différents lieux publics telles les bibliothèques par exemple pour LJHL)

²⁹ Par niveau humain, je fais référence aux modalités et aux contenus des entretiens semi-directifs.

³⁰ Par organisation, il faut comprendre toute association cohérente d'intérêts individuels potentiellement divergents.

vais revenir pour préciser quelque peu ce concept de « coopération », en regard de celui de « domination » qui appartient au champ sémantique de la compétition. De « coopération » pure, on glisse vers une « coopération aménagée », car *« toute entreprise collective (...) repose sur un minimum d'intégration des comportements des individus ou groupes (...), qui poursuivent, chacun, des objectifs divergents, voire contradictoires. »* (Crozier & Friedberg, 1977, p. 21). Si cette coopération est nécessaire, elle l'est sans supprimer la liberté des acteurs dans un cadre qui est un construit collectif qui (re)définit *« les champs d'interaction « organisés » de telle façon que dans la poursuite de leurs intérêts spécifiques les acteurs ne mettent pas en danger les résultats de l'entreprise collective, voire les améliorent. »* (Crozier & Friedberg, 1977, p. 22). Or, je le montrerai avec le cas du partenariat entre le laboratoire junior de « sciences dures »³¹, LJBS, et le laboratoire junior de « SHS », LJHL, la coopération se fait toujours sur fond de comparaison disciplinaire. Cette comparaison, si elle est fructueuse, est aussi potentiellement source de tensions.

Par « fructueuse », j'entends la capacité à travailler ensemble en réalisant des séances en commun et aussi le fait de créer des « adeptes » chez les concurrents. En effet certains membres des laboratoires juniors concurrents, comme par exemple l'une des dirigeantes de LJBS, intègrent les séances de LJHL de manière régulière et spontanée³². Ces membres travaillent, en effet, pour leur thèse ou pour leurs études sur des sujets certes disciplinaires, mais pouvant également trouver des résonances dans d'autres champs (soit de SHS, soit de sciences dures). D'où leur intérêt « académique » à aller assister à d'autres séances que celles organisées par leur seul laboratoire junior. Ensuite, ces participations naissent de la volonté de « prospecter », de « faire la promotion » (par comparaison sur le vif) de leur laboratoire junior avec les activités proposées par le laboratoire concurrent. On rejoint ici l'idée que des tensions peuvent apparaître suite à ces collaborations, par ailleurs réussies. Les types de tension repérés en observation sont parfois de l'incompréhension disciplinaire, parfois la volonté d'exprimer la plus grande force (c'est-à-dire spécificité), de sa formation disciplinaire par rapport à celle, différente, des collègues d'un laboratoire junior concurrent.

Pour faire le lien avec le concept servant d'outil pour faire travailler cette sociabilité junior, à savoir le concept de « coopération », on peut dire que ce système n'est pas encore vraiment coopératif dans la mesure où, pour l'être (en terme de management de la recherche), il faudrait que ce phénomène soit, non pas sporadique, mais bel et bien durable dans le temps. Cependant se dessine petit à petit le chemin de cette dynamique volontariste coopérative.

En effet, c'est le caractère relativement concurrentiel des laboratoires juniors, entre eux, qui va leur faire prendre la voie des seniors en matière de coopération. Cette concurrence apparaîtra principalement à deux niveaux dans la suite de l'exposé. Le premier niveau sera *implicite* et se trouvera dévoilé en filigrane dans le témoignage fourni par le personnel administratif en charge de la gestion budgétaire des projets de laboratoires juniors. Le second niveau sera, quant à lui, *explicite* au travers des témoignages des membres des laboratoires juniors eux-mêmes.

³¹ Sachant que nous n'en dénombrons que trois sur plusieurs dizaines de laboratoires juniors en Sciences Humaines et Sociales (SHS).

³² Et *vice et versa*, certains membres de LJHL se joignent aux séances de LJBS.

Pourtant, oser parler de « concurrence » dans un laboratoire junior et/ou entre laboratoires seniors, c'est comme jouer les avocats du diable. En effet, tout y est pensé pour induire, *a priori*, un climat de confiance, des discussions amicales et de la convivialité. C'est cette thèse que je vais démontrer à présent grâce à la description fine du déroulement, de plusieurs exemples de séances données par les laboratoires juniors.

(i) Description de la disposition typique de la salle

La plupart des séances de LJHL se réalise dans les locaux de l'Ecole Y, comme c'est le cas pour les autres laboratoires juniors. Cependant, LJHL fait figure d'exception dans la mesure où il a, durant ses quatre années de fonctionnement, réalisé quelques séances à l'extérieur de l'établissement. Cet usage privilégié des murs « locaux » vient de ce que des salles sont disponibles et dotées le plus souvent du matériel (tables, chaises en nombre suffisant, en bon état, etc.) et de l'équipement (rétroprojecteurs pour les transparents et/ou les présentations PowerPoint, tableaux, etc.) adéquats à ce genre d'activité de groupe. Il est important de remarquer que LJHL ne manque pas d'argent, puisqu'il dispose d'une petite dotation de la part de l'Ecole Y.

La recherche et l'argent

Il est important de remarquer que LJHL (comme l'ensemble des autres structures de recherche juniors) ne manque pas d'argent pour fonctionner. En effet, comme dit précédemment, il dispose d'une petite dotation de la part de l'établissement porteur. Les activités des laboratoires juniors, en général, sont donc favorisées par les moyens fournis par l'Ecole Y qui les héberge. Cette école d'élites permet *« une activité de recherche scientifique fondamentale non orientée vers le profit immédiat et non contrôlée par le marché »* (Levy-Leblond, 1996, p. 17). Or, comme le dit Jean-Marc Levy-Leblond en parlant de *« déficiences »* (Levy-Leblond, 1996, p. 13), c'est bien la recherche fondamentale telle qu'elle continue d'être réalisée à l'Ecole Y au travers de la jeunesse, *« qui est désormais en question »* (Levy-Leblond, 1996, p. 17). *« Les données des années quatre-vingt dix montrent que la stagnation des budgets scientifiques est largement indépendante des aléas de l'économie générale, et confirment son caractère structurel »* (Levy-Leblond, 1996, p. 15). Ainsi, conformément à cette analyse économique de la situation contemporaine, on peut dire que la position financière des grandes écoles en général, et de l'Ecole Y en particulier, est certainement une caractéristique structurelle enviable sur l'échiquier des établissements de recherches français. L'argent est donc bien le nerf de la guerre.

De manière assez systématique, les séances ont lieu dans des salles relativement petites et notamment dans la salle R20, qui est une salle de réunion fréquemment utilisée par les divers chercheurs et autres personnels de l'établissement, comme en atteste le planning toujours rempli affiché sur la porte d'entrée. Cette salle se situe au rez-de-chaussée du bâtiment « Recherche » de l'Ecole Y. On peut relever ce petit détail : ce planning est rempli à la main par les personnes prévoyant d'occuper cette salle. Ceci dénote une grande liberté d'usage de ces locaux qui sont véritablement mis à disposition. Pour information, la disposition de cette salle est conçue pour favoriser l'échange au moyen notamment d'une grande table ovale et d'un tableau pourvu d'un

écran pour projeter si besoin. Cette grande table, et ses sièges plutôt rembourrés, permettent à chaque participant de voir et d'être vu tout en étant confortablement installé. En effet, les individus disposent de suffisamment d'espace et de liberté de mouvement pour circuler autour de la table ou encore pour adopter une posture à leur aise.

(ii) L'exemple de la séance commune entre le laboratoire junior LJBS et le laboratoire junior LJHL

Pour entamer cette série de descriptions de séances auxquelles j'ai pu assister, je débute par celle d'une séance relativement importante. J'ai choisi précisément cette séance pour deux motifs. Le premier est que cette séance était la séance de « rentrée » 2013 de LJHL. Or, il est toujours intéressant de considérer les événements au commencement d'une session annuelle de laboratoire junior afin d'en voir les caractéristiques tout au long des mois qui suivent ce « démarrage ». Cette séance a eu lieu le mercredi 23 septembre 2013. On peut dire que cette date coïncide à peu près avec le moment de la rentrée universitaire des étudiants de l'Ecole. Durant les années précédentes (notamment 2012)³³, les séances publiques se tenaient traditionnellement les jeudis. La fréquence des rencontres équivalait à une fois toutes les deux à trois semaines. Ce délai correspondait au temps nécessaire aux participants et organisateurs pour mettre en place les séances³⁴.

Le second motif de cette sélection est que cette séance de rentrée du mois de septembre fut quelque peu atypique dans la mesure où elle fut construite conjointement avec les deux dirigeants du laboratoire junior LJBS. Cette séance s'est déroulée, cette fois-ci, non pas en R20 du site « lettres » de l'Ecole comme de coutume, mais dans le bâtiment de biologie, en salle 187 du site « sciences ». On peut y voir une rupture dans les habitudes de cadrage, puisque ce partenariat induit un changement de localisation du monde des SHS en direction du monde des sciences dites « dures ». En même temps, une autre interprétation est envisageable tout en n'étant pas pour autant incompatible avec la première. En effet, il faut savoir que ce « coup d'envoi » de l'année 2013 s'est fait durant l'événement de la « fête de la science ». Or, la fête de la science est une tradition propre aux sciences dures. La culture des SHS s'intègre *a posteriori* au sein de cette dynamique grand public³⁵. D'où, un double intérêt stratégique : celui d'attirer le plus de monde possible en délocalisant les ateliers des 9 et 11 octobre 2013 sur le site « sciences » d'une part, et celui de s'associer à un laboratoire junior de sciences dures d'autre part.

Comme le thème de l'année 2013 pour la fête de la science est « De l'infiniment grand à l'infiniment petit », la participation conjointe à ce festival de LJHL et de LJBS a consisté en un cycle d'ateliers du 09 au 11 octobre 2013 sur le rapport entre l'échelle cellulaire et l'échelle du corps organique. Ci-dessous, le type de visuel qui accompagne ces informations pratiques mises à disposition des internautes sur le site de LJHL.

³³ J'ai commencé véritablement à suivre les actions du laboratoire junior à partir de l'année 2012.

³⁴ C'est la parole de trois membres (sections VI.1.a, VI.1.b, VI.1.c) qui viendra commenter cette présentation des modalités de préparation de ces séances.

³⁵ La thématique de la « fête de la science » sera abordée dans le détail en section VIII. 3. a) de la partie D.

Nos deux laboratoires partenaires se donnent donc, par le biais de cette participation à un événement régional d'ampleur nationale, les moyens de se rendre un peu plus visibles que de coutume. Le laboratoire LJHL, qui organise ce cycle d'ateliers du 09 au 12 octobre 2013 en partenariat avec le laboratoire junior LJBS (les 09 et 11 octobre 2013) et un centre de cancérologie (les 10 et 12 octobre 2013), réalise une opération de « séduction » en montrant qu'il est capable de sortir de ses murs pour aller vers les institutions culturelles (bibliothèques) et civiles (centres hospitaliers). De plus, LJHL montre sa capacité à se doter de collaborateurs d'autres champs professionnels et disciplinaires que le sien autour d'un thème, moins de recherche académique que de culture populaire³⁶.



Que s'est-il passé, concrètement, pendant la séance LJHL/LJBS du mercredi 9 octobre 2013 ? C'est ce que je vais présenter maintenant. En réalité, cette petite réunion de rentrée a débuté bien avant l'heure prévue (18h-20h). Les deux couples mixtes³⁷ des membres dirigeants des deux laboratoires juniors s'étaient retrouvés devant la bibliothèque côté « sciences ». En effet, il se trouve à cet endroit, accolée à un mur une table rectangulaire de taille raisonnable à usage libre. Ainsi attablés, Justine et Bertrand (LJHL) accompagnés de Sophie et Carl (LJBS), ont tenu conseil pour se mettre d'accord sur le mode de déroulement de la séance commune. Je n'ai pas pu assister à cet entretien puisque n'étant pas au courant de ce rendez-vous préparatif³⁸. Je n'ai fait que le constater, puisque j'étais arrivée sur les lieux en avance³⁹. Cependant, des bribes de discussions issues de cet échange préparatoire seront mobilisées lors de la séance publique. D'où l'intérêt de mentionner cette rencontre fortuite.

Je ne fus pas la seule personne à chercher la salle où devait avoir lieu la séance, ni donc la seule à arriver de bonne heure. Une, deux, trois, jusqu'à cinq personnes se sont petit à petit agglutinées à proximité de la table occupée par les quatre organisateurs. Toutes ces personnes se sont mises à dialoguer de manière informelle pour savoir si tous allaient bien assister à cette séance, etc. La sociabilité étant là pour que ces personnes fassent connaissance avant l'heure. Voyant cet attroupement, les membres dirigeants sont venus nous rejoindre pour nous expliquer que la séance se tiendrait dans une petite salle de cours. Il nous fallait encore patienter un petit quart d'heure, le temps que les personnes du poste de sécurité viennent ouvrir cette salle. Je saluais Justine et les autres personnes connues, puis j'entamais une discussion sur les motivations d'une personne du pôle éducation⁴⁰ de l'Ecole Y, *a priori*, inspectrice de l'Education Nationale, à venir assister à cette séance. Justine, pendant ce temps, était en grande conversation avec une autre personne qui, selon toute vraisemblance, d'après les sons qui me parvenaient, avait contacté Justine préalablement par mail pour obtenir plus d'informations sur l'événement. Cette personne était une universitaire, professionnelle

³⁶ A ce propos, se reporter à la section IV.3.b. de ce chapitre.

³⁷ Les deux dirigeants de chaque laboratoire junior sont un jeune homme et une jeune fille.

³⁸ Cette démarche de préparation fait écho à l'entretien que Justine avait eu avec Mylène pour préparer une séance de LJHL à l'Ecole Y.

³⁹ J'étais présente peut-être une demi heure avant l'horaire indiqué.

⁴⁰ Pour rappel, l'Ecole Y est constituée de trois sites ou pôles : le pôle « lettres », le pôle « sciences », et le pôle « éducation ».

de la santé et Justine lui expliquait que d'autres actions de ce type, notamment avec le centre de cancérologie de la ville, seraient probablement organisées à l'avenir et que nous en serions informés *via* le site Web du laboratoire junior.

Puis, vint enfin le moment d'aller s'installer dans la salle attribuée. Celle-ci était une salle de cours classique avec un tableau noir à craies. Ce détail a son importance car Bertrand en fera parfois usage durant certaines séances, notamment durant la séance de rentrée, ceci créant un climat de conférence faite devant un public étudiant. Cet exercice oratoire a fait état d'une volonté de concevoir le laboratoire (et ses ateliers de discussion) comme un espace d'échange et d'apprentissage mutuels.

La première chose notable que Justine et Bertrand entreprirent en pénétrant dans cet espace, fut de déplacer les tables qui étaient à la base parallèles les unes aux autres. Ils formèrent l'aide des participants une sorte de cercle (ou U). Par cet agencement du mobilier, on crée par la disposition même de la salle, un espace de discussion « entre égaux ». Suite à ce « jeu » de déplacement du mobilier, je me retrouvais sur « l'extérieur » du U et fut sommée par Justine de « revenir dans le cercle » pour éviter une mise à l'écart, au moins physiquement parlant.

Être dans un cercle, c'est être tous inclus sans exception possible pour que le « convivialisme »⁴¹ (Caillé, 2011) ambiant opère pleinement. De « la société des égaux » (Rosanvallon, 2011) où la bienveillante réciprocité est prônée, on passe avec Caillé à une tentative de penser une nouvelle manière de vivre ensemble. Or, LJHL avec cette séance atypique, cherche lui aussi « une suite » à son histoire qui se terminera en novembre 2013. En un sens, LJHL cherche une autre manière de « vivre » et de « faire vivre ensemble » la recherche académique et l'aventure humaine de la société à travers divers domaines comme la santé ou les arts.

De plus, pour renchérir sur la justesse de ce terme de « convivialisme » pour qualifier la sociabilité interne à ce terrain, on peut mentionner l'habitude de partager des gâteaux et des jus de fruits achetés sur les crédits du laboratoire, qui préside à chaque début de séance. De même, le traditionnel « tour de table » est à impliquer dans la caractérisation progressive du convivialisme en recherche. Le convivialisme que l'on introduit ici, est le second moteur réflexif, avec la coopération, de cette thèse.

Ainsi par ce rite de la nourriture et de la présentation, la représentation du théâtre discursif par LJHL peut commencer. Tout le monde est, *a priori*, mis à l'aise. Cependant, pour le plaisir de l'anecdote, lors de cette rentrée, Justine nous précise, en souriant malicieusement, que « *normalement on n'a pas le droit de manger dans les salles* ». C'est pourquoi, ce « pot de l'amitié » n'est jamais mentionné dans les annonces de séances faites par mail *via* les listes de diffusion. Lors de cette séance, il y eut douze participants en tout. On peut établir une certaine typologie des participants au travers de leur discipline d'appartenance, de leurs âges approximatifs (jeune *versus* adulte) et de l'intérêt à participer à ce genre de manifestation. Cette typologie est issue de mon observation participante d'une part et d'autre part, s'est forgée grâce à un mail de Justine où elle fournissait les noms et les adresses mails des différents participants pour

⁴¹ « Convivialisme » : terme que j'emprunte à la présentation réalisée par Alain Caillé de son ouvrage (Caillé, 2011) et intitulée « L'argent peut-il être convivial ? » lors du colloque de Cerisy La Salle « Apprivoiser l'argent aujourd'hui ? » qui a eu lieu du 7 au 14 octobre 2013. Dans cet ouvrage (Caillé, 2011), le terme de « convivialisme » fait référence à une volonté d'inclusion totale, systémique et universelle de l'entraide et de convivialité.

permettre à la discussion de se poursuivre en dehors de LJHL selon les envies de chacun. Il faut savoir qu'un tel geste de « mise en relation des personnes » pour qu'un lien communicationnel se crée potentiellement hors du cadre de LJHL est un fait absolument rarissime sur le nombre de séances ouvertes auxquelles j'ai assisté. Ceci contribue à cultiver une image d'« exception », qui veut se différencier des autres laboratoires par une identité à part entière qu'elle protège. Pour filer la métaphore du cercle, une image de « cercle d'initiés » avec ses propres membres, ses propres rites, ses propres normes, semble adéquate pour traduire mes observations.

Grâce au mail envoyé par Justine, on peut dire que lors de la séance du 9 octobre 2013, il y avait une nette prédominance de la jeunesse principalement constituée d'élèves étudiantes et/ou doctorantes, endogènes à l'Ecole Y.

Cet atelier commença comme tous les autres par un message de bienvenue de la part de Justine qui est toujours la première à prendre la parole, suivie par le tour de table. Elle justifie le choix de la thématique commune des ateliers en expliquant que leur but est de « *voir comment des niveaux assez peu commensurables – le niveau biologique du cellulaire et le niveau du vécu du corps au quotidien – sont pensables au contact l'un de l'autre. L'interdisciplinarité est un des thèmes du labo junior et c'est parfois compliqué.* » Elle embraye, comme toujours, sur une brève présentation de ce qu'est un laboratoire junior et en particulier de LJHL qui provient de l'« *idée qu'on ne peut penser l'homme (...) depuis notre seule discipline.* » Ce qui ouvre la voie à Carl qui d'abord se présente sobrement : « *je suis biologiste et je bosse sur les plantes. Je suis dans le labo junior LJBS. (...) C'est un projet interdisciplinaire autour (...) (de certains phénomènes afin de trouver un formalisme théorique en biologie) et on s'éclate là-dessus.* »

On sent l'enthousiasme de ce jeune doctorant qui passe ensuite la parole à l'ensemble des autres participants qui décrivent, à tour de rôle, leurs activités ainsi que leurs attentes quant à cette séance. Justine rappelle ensuite, de manière un peu décousue, la nature du partenariat pour la fête de la science. Ce partenariat se fera en deux temps, l'un consacré au rapport « philosophie/biologie », l'autre consacré au rapport « philosophie/médecine ».

Ce désordre apparent est assez inhabituel, car le mécanisme de tour de table est en principe très bien rodé. On voit poindre, d'ores et déjà, des modifications problématiques du déroulement classique des séances de LJHL du fait de la présence du laboratoire LJBS. Ces perturbations sont aussi visibles au cœur même des échanges : comme le cas où Bertrand dénonce des incompréhensions entre philosophes et biologistes. Bertrand relève le terme de « système » dans le discours de Carl qui affirme qu'il y a beaucoup de biologistes qui préfèrent la notion de « système » à celle d'« organisme ». A ce moment-là, Carl rétorque « *qu'il n'a jamais dit ça ! (Sourire)* ». Bertrand renchérit « *si, tu l'as même écrit dans un mail, je l'ai là. (Sourire).* » En réalité tout au long de la séance⁴², ces divergences disciplinaires, et plus largement catégorielles entre sciences dures et SHS, seront manifestes.

Nous allons, par contraste, évoquer des cas de séances plus « classiques » pour bien montrer en quoi les séances communes LJHL et LJBS étaient, en un sens, plus

⁴² Cette bataille disciplinaire courtoise fera rage durant les deux heures.

« riches », car plus « mouvementées » que d'ordinaire.

(iii) L'exemple de séances mensuelles de format classique, car académique

Parler de mouvement, c'est traiter d'une certaine dynamique. Or, cette dynamique est très « circulaire », puisque « ritualisée », voire quasiment « cyclique ». J'emploie ce vocabulaire à dessein puisque je développerai dans la partie suivante une métaphore, en rapport avec les jardins, leurs cultures et donc, dans une certaine mesure, leurs typologies. Concernant la description des séances traditionnelles, ces dernières avaient lieu avec une périodicité de toutes les trois semaines et se déroulaient de manière normée. Quelles étaient ces normes et leur nature ?

Tout d'abord, je vais traiter d'une séance parmi d'autres, mais celle-ci a eu un certain « succès » puisque l'on a été obligés de rajouter des chaises le long des murs au vu du nombre important de participants.

La séance du 15 mai 2012, sur l'éthique de la recherche en rapport à la biologie, s'est déroulée de manière standardisée. En effet, la plupart des séances en présence d'un intervenant extérieur, se passaient de la sorte. Il est à noter que ce sont surtout les « accroches » et les « fins » qui sont normées et donc encadrantes. Ceci dans une certaine mesure où cette scène de théâtre est ponctuée d'un discours introductif (la scène d'exposition), de tirades attendues (l'exposé du professeur), de dialogues intermédiaires (débat post-communication académique entre le professeur et la salle) et enfin d'un discours de clôture de Justine (la chute). Ce jour-là, l'intervenant n'était autre qu'un chercheur en systématique, Professeur au Muséum National d'Histoire Naturelle. Cette personne est intervenue à plusieurs reprises dans le cadre de LJHL. Du fait de son statut d'enseignant, il a fourni un support mis en ligne sur le Web. Cette démarche est relativement atypique. Ce n'est pas le cas la plupart du temps. D'après les entretiens traités, ce choix de laisser des traces de son passage au laboratoire junior, dépend très fortement pour chaque intervenant de sa volonté de diffuser sa présentation à des fins de visibilité. Le contenu du PowerPoint présenté en séance a été publié sur le site de LJHL grâce à Mylène, avec l'assistance d'un collègue du pôle « éducation » de l'Ecole Y.

Pour effectuer la comparaison entre le déroulement de la séance LJHL/LJBS et celle décrite dans ce paragraphe, je vais commencer par rapporter le résumé de l'intervention tel qu'il est présenté sur le site du laboratoire junior. Les angles abordés par l'intervenant sont au nombre de trois : « *la catégorisation et l'identité du concept d'homologie ; la catégorisation et la responsabilité du chercheur ; la catégorisation au cœur des problématiques homme-animal.* »

Sans même avoir à rentrer dans le détail de la communication, on voit que cette séance prend une forme « académique » par rapport au format « atelier de discussion » de la séance LJHL/LJBS, car laissant moins de place à l'improvisation. En somme, si la formule des ateliers permet des échanges plus informels, LJHL doit parfois compléter ce type de format par des séances plus classiques. Ces dernières sont basées sur un plan thématique et animées par un professeur d'université qui se dote d'un outil de communication habituel pour un cours magistral avec support visuel (format d'une conférence). En ce sens, ce format est identifiable par tout étudiant venant assister à cette séance, que ce soit pour sa curiosité personnelle ou pour sa formation universitaire.

Cette séance a, si l'on en croit le résumé⁴³, une visée informative, voire pédagogique, sur la thématique du rapport homme-animal au travers de la problématique de la « catégorisation biologique ». Elle a aussi une visée réflexive par rapport aux enjeux de sciences et société soulevés par la question du rapport à l'environnement et à la biodiversité. Ces types d'enjeux, par contraste à la séance LJHL/LJBS précédemment traitée, sont plus clairement définis et repérables dans cet exemple car de format académique.

La séance débuta par une présentation de l'intervenant effectuée, bien sûr, par Justine. Cette présentation fut accompagnée de l'habituel « pot de bienvenue » malgré l'interdiction de se sustenter dans les salles de cours, vite bravée par les convives d'un soir. Puis, l'intervenant lança son PowerPoint avec comme phase d'accroche des « phrases d'élèves de CM2 du type « le chat a des poils parce que c'est un mammifère ». Il demande aux participants de réagir à ces phrases. Ceci lui donne la possibilité de placer son propos dans un certain contexte interactif. Cependant, malgré cette invitation à l'échange, l'orateur garde l'autorité de parole. Il en vient à développer l'idée que l'homme est homme avant tout et qu'il projette ses catégories pour pouvoir tenir un discours sur les choses. En ce sens, les catégories sont une convention de langage au sens minimaliste. Un exemple en est, selon lui, la catégorie de « groupe » en mathématiques. A ce moment, une étudiante de master de philosophie interrompt le professeur pour lui spécifier son incompréhension de cette catégorie. Il lui répond que ces groupes ne sont que des projections avec leur « cahier des charges⁴⁴ », pour reprendre son lexique de biologiste. C'est-à-dire que c'est bien le chercheur qui crée ces catégories. Le professeur interpelle alors ses auditeurs « *c'est quoi pour vous ? Qu'est-ce qui vous passe par la tête ? Faites « péter » le cahier des charges !* ». On se trouve dans une situation inédite puisque l'intervenant quitte momentanément son rôle officiel pour glisser dans un jeu familier de langage brisant la distanciation qui était alors à l'œuvre.

Cependant, dans ce cadre, malgré ce bref glissement, on se trouve bel et bien dans une configuration de type « enseignement » avec un schéma de transmission descendante (de professeur à étudiant) et non pas horizontale (cas des discussions d'ateliers). En effet, le professeur renchérit en souhaitant « *casser une image d'Épinal* »⁴⁵ à propos de Darwin. L'intervenant montre alors un arbre généalogique, schéma taxinomique par excellence, pour appuyer son propos. Sur ce schéma sont présentées des morphologies de plumes avec leur évolution (différentes versions des plumes) et les noms génériques décrivant ces divers états.

Le professeur se lève et se rassoit sans cesse pour dynamiser sa présentation. Celle-ci est aussi « une présence » au sens corporel et vocal du terme. En cours de

⁴³ Résumé en ligne sur le site de LJHL : « *La catégorisation est une opération mentale élémentaire à la compréhension de notre environnement et à la construction du langage. (...) Nous examinerons en quoi les catégories sont inappropriées lorsqu'elles font semblant de parler de la biodiversité qu'elles contiennent ; en quoi elles peuvent nous faire échouer face à nos responsabilités vis-à-vis des générations futures en matière de préservation de l'environnement : si nous ne catégorisons les organismes qu'en vertu des services qu'ils nous rendent (ce qu'ils font), en oubliant de catégoriser sur ce qu'ils ont, nous laisserons disparaître des formes "inutiles" à forte valeur patrimoniale ou évolutive.* »

⁴⁴ Pour l'intervenant, un « cahier des charges » fait référence à la notion « d'appareillement » darwinien. Par « appareillement », il faut comprendre la présence des attributs de chaque être vivant.

⁴⁵ Extrait issu de mes notes d'observation de cette séance.

présentation, Mylène pose une question sur l'utilité et les raisons de conserver ces noms de plumes au cours de l'évolution morphologique des oiseaux. L'intervenant lui répond qu'il s'agit de « *conventions explicites et ce que l'on a gagné avec ces procédures, c'est de la transparence (...) Ta remarque est tout à fait justifiée.* » Il est à noter que Mylène est, en plus de son statut de doctorante en SIC, agrégée de biologie. Le professeur valorise l'intervention de Mylène. Lorsque Justine, suite à cet échange, reprend son tour de parole en introduisant une remarque sur « *l'interfécondité* » comme ne pouvant être une convention selon elle, le professeur lui apporte une réponse au travers de l'Histoire de sa discipline qu'elle ignore. Il lui rappelle les fondamentaux de la biologie : si, pour Linné, les attributs ordonnés viennent de l'ordre divin, pour Darwin ceux-ci viennent de la diversité génétique. Par l'attitude professorale, Justine est réduite au silence pour un temps.

Dans cette interaction, le professeur hiérarchise les rapports humains en adoptant une posture gestuelle dominante. Il se tient la plupart du temps debout, désigne du bras lorsqu'il expose, mais se rassoit dans les intermèdes dialogiques. Ce jeu postural n'est pas vraiment possible dans la configuration de l'atelier de discussion. Non pas qu'aucune personne ne se sente la liberté, ou même la légitimité, de se lever pour prendre l'ascendant sur ses collègues, tant verbalement que physiquement parlant, mais bien parce que cette configuration communicationnelle induit une certaine égalité en terme de droit à la prise de parole. Ceci, même si au niveau scientifique et/ou administratif, les statuts des uns et des autres diffèrent. En effet, il m'a été donné d'observer, une fois au moins, Bertrand prendre une craie et entreprendre de nous expliquer un concept au tableau comme un véritable enseignant.

L'intervenant, pour revenir à la séance décrite, hiérarchise également le savoir en introduisant d'une part le tutoiement (qui indique aussi paradoxalement une tentative de créer de la proximité langagière) et surtout en opérant d'autre part des « récapitulatifs » sous forme de phrases courtes et affirmatives. Un autre phénomène qui renforce ce positionnement de supériorité scientifique et professionnel est le fait qu'il s'excuse ouvertement de « *rappeler des banalités, mais si certains d'entre vous enseignent, ça sert toujours (...)* ». Cette remarque, si elle peut paraître anodine ne l'est pas. En effet, elle fait signe vers une sociabilité de type pédagogique entre collègues enseignants présents dans le public, en suggérant des pratiques communicationnelles utiles en classe. Ces pratiques sont ici marquées du sceau de l'« imitation et de la contre-imitation » pour reprendre des termes tardiens, auxquels l'intervenant semble inviter ses auditeurs. Le laboratoire LJHL est donc bien une forme de sociabilité en recherche, mimétique et génératrice de compétences.

Ce constat pousse à s'interroger sur le type de public qui assiste aux séances de LJHL. Quel est-il dans le sens, est-il homogène ou au contraire hétérogène ? Lors de cette séance, la salle était comble. Des jeunes, des anciens de l'Ecole Y ainsi qu'un public extérieur étaient venus se greffer au noyau dur des membres de LJHL. La part constante du public, ou noyau dur, est composée des « membres dirigeants » et des « membres équipiers ». La composition de l'auditoire est hétérogène, quant à elle, dans la mesure où les participants fluctuent selon les thématiques. Par exemple, Justine confia à plusieurs occasions de séances que quelques fois, seuls les « membres dirigeants » et l'intervenant étaient présents. On peut citer un autre exemple plus récent de séance avortée.

La dernière séance « hors les murs » prévue fin novembre 2013 au Musée des Ursulines de Mâcon pour un après-midi avec une ancienne conservatrice des Musées de Mâcon, a été annulée faute d'inscrits. Ceci malgré le fait que, le trajet comme le repas, étaient pris en charge par le laboratoire junior. Or, dans ces cas d'annulation, le public était restreint voire inexistant. Comme le rappellent les auteurs de *Histoire des théories de la communication* : « *A l'inverse de la foule⁴⁶, concert de contagions psychiques essentiellement produites par des contacts physiques, le public ou les publics, produit de la longue histoire des moyens (...) de diffusion « progressent avec la sociabilité » » (Mattelart & Mattelart, 2004, p. 12). C'est-à-dire que ce sont précisément les moyens de diffusion (affiches, etc.) et le bouche à oreille qui contribuent à créer du public et à l'enrichir en le diversifiant.*

Par le biais de cette parenthèse réflexive sur la nature du public de LJHL, on a en fait mis en scène les concepts fournis par l'intervenant de la séance sur la catégorisation au moyen d'une opération classique en systématique qui consiste en trois étapes : 1. trier ; 2. classer ; 3. assigner/ranger. De fait, si cette technique est selon Mylène une « technique agglomérative », elle s'exporte, selon l'intervenant, dans la presque totalité des sciences (aussi bien en sciences dites dures qu'en sciences sociales). Mylène déclare que des collègues ont une vision « monolithique » de la science. « *Bon, pas tous quand même ! (rires collectifs)* ». Ceci a, selon Mylène, « *un fort écho avec ce qui est fait ici (au laboratoire junior). Il y a des catégories qui seraient valables dans toutes les disciplines selon la manière dont elles seraient référencées par rapport à tel ou tel objectif.* » L'intervenant et Mylène semblent être dans une parfaite complicité d'esprit (car tous deux sont biologistes de formation) ainsi que déjà constaté plus haut.

Pour résumer le déroulement de cette séance, l'intervenant a été très ludique dans la façon dont il a mené l'exposé *via* des exemples parlants (la phylogénie dans les livres scolaires, illustrations PowerPoint) et le débat avec la salle lorsque des jeunes lui demandent des précisions ou commentent son propos : « *Je vous la fais un peu à la tronçonneuse !* » dit l'intervenant en riant à propos de l'imaginaire attaché à l'arbre phylogénétique. Le débat se déroule globalement de manière conviviale. Les interactions sont plus ou moins, selon le rôle que chacun se donne, polémiques comme dans le cas de Justine, taquines dans le cas de l'étudiante de master se présentant comme « l'avocate du diable » sur la question de l'eugénisme.

Les exemples de séances « classiques » ou « atypiques » présentés jusqu'à présent permettent de fournir les premières caractéristiques de la « convivialité » à l'œuvre dans la sociabilité en SHS, chez les juniors (LJHL) et/ou chez les seniors (SP3 et SL4). Rappelons par ailleurs que ce vocabulaire lié à la convivialité trouve son origine dans la littérature (Caillé, 2011). Dans cet ouvrage, le « convivialisme » renvoie la volonté totale universelle d'inclusion de tout individu dans une dynamique d'entraide et de convivialité. M'inspirant de cette définition, j'accroche le terme « convivialité » (et par extension « convivialisme ») aux relations interpersonnelles nouées entre individus (juniors et seniors) travaillant en recherche. Différents éléments empiriques susceptibles de conduire à une typologisation de cette convivialité en fonction des terrains étudiés. Cette typologie sera récapitulée en conclusion générale de ce travail (après avoir

⁴⁶ Dans les ateliers de discussions de LJHL, c'est plus le contact visuel et le contact verbal qui jouent. En ce sens, nous nous trouvons bien plus dans une configuration de « public » que de « foule », même si le langage courant use du second terme.

examiné le terrain interdisciplinaire plus proche des sciences dures). Concernant les marqueurs d'une convivialité de « style SHS », c'est-à-dire commune à la fois aux juniors comme aux seniors, on peut citer au niveau linguistique l'usage récurrent du tutoiement lorsque l'on souhaite créer une proximité (réelle ou fictive) selon les situations d'interaction. Cependant, le vouvoiement reste très présent dans les rapports intergénérationnels (comme entre certains directeurs de thèse et leurs doctorants, par exemple avec le cas de Charlotte qui déclarera en entretien que le tutoiement n'a pas été spontané avec sa directrice mais qu'il s'est instauré au fil des années – 5 ans de thèse – et de la confiance accordée à l'étudiante ; ou encore entre Odette, étudiante de master et Simon (Leduc) doctorant et anesthésiste à la retraite qu'elle déclare apprécier par ailleurs à LJHL) et/ou « hiérarchique » (comme entre le secrétaire général et ses collègues – chercheurs ou non – à SP3 ; ou encore entre des juniors - étudiants (Odette, Justine) avec des seniors participant à LJHL – professionnel et/ou chercheur – (Simon, le maître de conférences du Museum). Ce vouvoiement ponctué de tutoiement, voire de quelques familiarités langagières (exemple « faites péter le cahier des charges, la tronçonneuse, etc. ») est le premier signe discret mais présent de ce convivialisme visant à mettre à l'aise les personnes souhaitant s'exprimer notamment.

Ce cadre convivial censé « inclure » et apporter de « l'entraide » aux participants à cette sociabilité des SHS se traduit par un autre marqueur important (toujours au niveau linguistique) qui est le recours au champ sémantique de l'invitation au partage de temps (discussion en petits groupes, sans moment magistral de conférence ou rarement, ceci notamment à LJHL), d'expériences avec le traditionnel « tour de table » où l'on vous « invite à vous (ou à te) présenter pour que l'on fasse connaissance ». A cette occasion typique du « style SHS » (seniors et/ou juniors), chacun exprime qui il est, d'où il parle et sur quoi porte ses activités de recherche, c'est-à-dire de quoi il parle. Par conséquent, la convivialité passe par la volonté du président de séance (atelier de discussion, séminaire ou autre) d'intégrer tous les participants dans le dispositif de discussion, incitant chacun à sourire à l'assemblée, à échanger des regards avec ses voisins et/ou son/ses interlocuteurs tout en se « mettant à l'aise » grâce au climat de « confiance » dans l'écoute qui sera accordé à la parole de chacun.

Cette « convivialité intellectuelle et sociale » s'est manifestée par une coopération entre disciplines (ateliers de discussions et séances communes entre les deux laboratoires juniors de SHS et de sciences dures, LJHL et LJBS) dans un rapport entre égaux sans ascendant « physique » postural de dominance. En effet, au niveau corporel, le « style SHS » dans les réunions de seniors comme de juniors se traduit par une attitude plutôt sérieuse et attentive au propos du collègue avec le stylo à la main ou l'ordinateur au bout des doigts avec un tonus musculaire maintenu c'est-à-dire avec le dos relativement droit mais les bras reposant sur la table ou parfois derrière la tête. Cette table est, comme vu à la fois à LJHL ou à SP3 et SL4 commune de forme arrondie ou ovale préférentiellement (en U ou en une seule table).

Il y a donc bel et bien un effort spatial et comportemental de « vivre ensemble » et de « faire vivre (travailler) ensemble » autrement, sous-entendu accordant de la place à une certaine concorde. Cette convivialité se lit également dans des invitations plus informelles, plus « mondaines » dans le fait de partager régulièrement les repas. Cependant, le « style SHS » se caractérise chez les seniors (avec l'exemple de la directrice invitant son étudiante à prendre le thé), comme chez les juniors (avec l'insistance de Justine sur la relation personnelle à deux) par une relation conviviale

parce que privilégiée par certaines circonstances intimistes. Le dialogue à deux est un marqueur récurrent pour parler du convivialisme dans les SHS. Cette configuration vient enrichir la sociabilité professionnelle des réunions et autres débats en SHS qui se clôturent toujours (comme par exemple cette séance « classique ») par des remerciements formels invitant à de prochaines « rencontres scientifiques ».

Pour finir cette description rapide de séance « classique », on peut relever ce que soulignera Mylène, à savoir que les séances se répondent les unes les autres. Il n'est pas rare d'annoncer les thématiques des séances suivantes, voire l'actualité du laboratoire senior des dirigeants. Ce jour-là, ce fut le cas. Un plan national portant sur la réintroduction d'un prédateur (le loup) dans les Cévennes fut évoqué. En effet, un chercheur statutaire membre de ce laboratoire expliqua qu'il s'était formé un groupe de travail depuis quatre ou cinq ans de manière informelle. Ce groupe était composé de philosophes et d'ethnologues principalement, puis cela prit la forme d'un plan national à cause, selon lui, d'un programme européen de création d'un corridor écologique jusqu'en Russie. En somme, la philosophie s'explique au terrain, au travers de la question du retour du sauvage qui est le paradoxe de la modernité. *« C'est l'heure de la pensée sophistiquée ! C'est pour ça que les philosophes sont convoqués devant les discours des bergers »* (le chercheur statutaire précédant). C'est sur ce type de considérations que Justine et Mylène ont clôturé la séance, remerciant avec le sourire l'intervenant et les participants pour la richesse des échanges. Ceux-ci amènent, selon la formule consacrée de Justine soulignant le foisonnement de l'exercice philosophique, *« toujours plus de questions que de réponses. »* (Justine).

Par comparaison de cette séance avec la précédente, on voit qu'ici les temps sont assez bien marqués et qu'il n'y a que peu de glissements dans l'ordre des interventions, contrairement à ce qui s'est passé dans l'autre séance. En effet, les maîtres de cérémonie se succèdent : d'abord Justine, puis l'intervenant, ensuite le débat, et enfin la clôture par Justine et Mylène, assortie d'une ouverture sur l'actualité avec le plan national des Cévennes.

IV.3.b) Séances d'observation hors les murs

Ce plan me permet de m'évader et de sortir des murs de l'Ecole Y pour suivre les situations de communication que le laboratoire junior LJHL met en œuvre dans d'autres contextes. En effet, si l'on pousse l'analyse des séances *in situ* que je viens de décrire en termes observationnel et comportemental, il convient de s'interroger sur la communication « interpersonnelle » et « groupale⁴⁷ » en elle-même et d'examiner à nouveaux frais le modèle de la communication orchestrale. Si l'école de Palo Alto et ses chercheurs ont désigné comme communication toute utilisation des codes de comportement dans un contexte social, cette conception entraîne à prendre en compte de façon indissociable, dans toute communication, *le verbal, le paraverbal et le non-verbal* (Ghiglione et Chabrol, 2000, p. 10). Or précisément, le modèle orchestral est dans nos deux séances d'observation possiblement renouvelable sur fond de « transmission »

⁴⁷ Communication « interpersonnelle » et « groupale » : distinction conceptuelle héritée de Bateson et Ruesch et selon la position référentielle de l'observateur qui fait partie intégrante du dispositif communicationnel (Bateson & Ruesch, 1988, pp. 309-326).

inter-orchestres. Dans le cas d'une séance classique, les individus placés en cercle autour d'une même table pour discuter sont tous « membres d'un même orchestre », l'orchestre LJHL avec ses spectateurs. Dans ce cas, la communication emprunte de multiples canaux sans pour autant qu'il y ait forcément de véritable chef. Certains instruments peuvent prendre pour un temps la voie principale, puis la laisser à d'autres ensuite. De plus, comme le signale Yves Winkin, s'il y avait un chef, ceci serait un véritable danger car « *dans une recherche conceptuelle sur la communication, l'image de l'orchestre peut devenir un obstacle épistémologique aussi sérieux que celui présenté par le schéma du télégraphe. La communication devient communion, partage, effusion – toutes valeurs positives qui font glisser la réflexion de l'analyse à la morale. En outre, plus dangereusement encore, l'orchestre appelle au chef... De là à parler de théorie fasciste de la communication il n'y a qu'un pas.* » (Winkin, 2001, p. 54).

Cependant, dans le cas de la séance en collaboration avec LJBS, nous avons un contexte⁴⁸ différent (Bateson, 1981/2000, p. 128), nous sommes en présence non pas, d'un seul orchestre, mais bien de deux orchestres. De plus, s'ils jouent ensemble, ces deux groupes orchestraux n'ont ni le même chef, ni les mêmes partitions et encore moins le même registre musical. Du coup, si communication « groupale » il y a bel et bien, on peut s'interroger sur les modifications ou glissements de cadrages identifiés ci-dessus et les interpréter comme des dissonances pour continuer à filer la métaphore orchestrale. Ces dissonances sont dues, selon toute vraisemblance, aux frottements disciplinaires et aux incompréhensions méthodologiques, lexicales que cela génère.

Un autre type de frottement peut-être examiné pour compléter l'analyse, celui des séances à l'extérieur de l'Ecole Y, au contact de la société civile.

(i) Description du cadre de la séance en bibliothèque

Tout d'abord, pour décrire le positionnement de la salle et les postures globales des participants avant, puis pendant le déroulement de l'atelier, on peut se référer à la photographie de la scène (photo ci-dessous).



Photo du « lieu de la séance en bibliothèque »

⁴⁸ Le « contexte » (Bateson, 1981/2000, p. 128) est défini comme l'ensemble des informations permettant de clarifier les significations possibles d'un mot, d'un acte, d'un événement ainsi que leur nombre. Le « contexte » est rattaché à la notion de « hiérarchie de niveaux » (Bateson, 1977, pp. 263-264). Ainsi, il est toujours déjà imbriqué dans un contexte plus large à la façon des poupées russes.

Sur cette photo, on peut facilement deviner l'ambiance sympathique qui régnait à cette séance. Les attitudes de conversations informelles par petits groupes de deux ou trois personnes (se connaissant ou non) en sont la marque la plus fragrante. Un autre fait notable est que cette séance « hors les murs » ne se joue pas dans n'importe quels murs, mais précisément dans ceux d'un lieu dédié au savoir et à la sociabilité intellectuelle par excellence : une bibliothèque. Comme le rappelle Bruno Latour : « *Usager souvent frustré des bibliothèques françaises, j'ai choisi d'encadrer ces lieux de mémoire par d'autres lieux moins fréquentés, comme les laboratoires et les collections, que l'histoire et la sociologie des sciences nous ont récemment appris à mieux connaître. Par cette médiation trop brève sur les rapports des inscriptions et des phénomènes, j'espère montrer que la circulation de ces intermédiaires trop souvent méprisés fabrique non seulement le corps mais aussi l'âme de la connaissance.* » (Latour, 1996, p. 23).

LJHL se place dans la zone des « espaces intermédiaires » en se transportant dans ce lieu de savoir qui sert de « plaque tournante » pour faire se rencontrer différents courants d'inscription⁴⁹ et courants cognitifs⁵⁰.

Ainsi, investir cet espace de dialogues qui devient une extension du terrain cognitif occupé par LJHL à l'Ecole Y, c'est décentrer les situations de communication pour expérimenter et faire expérimenter le modèle « atelier de discussion » à des citoyens. Cependant, s'il s'agit bien de « faire vivre une expérience » particulière à des personnes qui n'y sont pas ou peu confrontées dans leur quotidien, il ne s'agit pas de faire « du hors cadre » puisque les réflexes ritualisés sont toujours présents. Ceci est visible à un double niveau : 1) au niveau de la disposition physique du dispositif communicationnel et de ses acteurs ; 2) au niveau du contenu discursif où l'on justifie publiquement ce choix de dispositif.

Pour le moment, portons notre regard sur la disposition des êtres et des choses, puis, j'aborderai dans le point suivant la question du contenu.

La séance devait commencer à 18h et durer, comme à l'accoutumée, deux heures. Comme toujours, on se retrouvait en petit groupe puisque la séance se faisait sur inscription et qu'elle était limitée à douze places. Le premier réflexe de Justine en attendant l'arrivée des inscrits fut de demander à Bertrand et à la bibliothécaire en charge de l'atelier, de l'aider à aller chercher les douze chaises (pas une de plus) et de les placer en cercle à grand rayon de manière à obtenir un espace assez vaste au centre. Ce dispositif doit, selon Justine, faire que chacun et chacune puissent se voir en discutant et donc se sente bien dans l'interaction. Elle ajoutera dès les vingt premières minutes de séance la raison de cette disposition : « *Vous voyez, on est tous en cercle pour pouvoir discuter ensemble. Un des rituels (sourire) est de se présenter pour faire un premier contact.* » (Justine).

Si cette annonce laisse présager une mise en relation effective des personnes en présence⁵¹, en réalité on l'a vu au fil des observations, celle-ci ne donne que très rarement des suites concrètes. L'effet rhétorique de ce discours appuyé de sourires suffit néanmoins à créer une atmosphère de « petit comité d'intimes étrangers » qui le resteront probablement, une fois cette rencontre passée.

⁴⁹ Comme, par exemple, en exposant des œuvres artistiques (ou inscriptions picturales) ainsi qu'on peut le voir sur la photo ci-dessus. Par « inscriptions » on fait référence aux inscriptions picturales que symbolisent les œuvres d'art exposés sur les murs des bibliothèques (cf. la photo du « lieu de la séance en bibliothèque »).

⁵⁰ Par « courants cognitifs », je fais référence au contenu du débat lors de l'atelier de LJHL.

⁵¹ Le contact qui se fait au présent serait pensé comme étant le premier d'une série d'autres potentiels dans l'avenir.

La configuration standard de base sert de socle immuable à ce détail près : sans le support de la table qui est inutile ici, puisque cet atelier n'a pas qu'une visée scientifique, mais se présente aussi comme ludique. On peut rappeler que la thématique sur le « corps malade » (en l'occurrence cancéreux) se veut « grand public », attractif, donc bon pour l'image publicitaire de LJHL. Une fois tous les inscrits arrivés, les discussions préalables furent interrompues par un appel de Justine : « *il est 18h10, nous allons peut-être commencer ?* ». Alors, chacun et chacune regagna sa place sur laquelle il ou elle avait posé ses affaires (sac, manteau, etc.) pour marquer son choix. Les derniers arrivants occupèrent naturellement les chaises restantes. Les premiers intervenants ont ouvert la séance en prenant la parole.

(ii) Description de la séance en partenariat avec un centre de cancérologie

C'est tout logiquement la bibliothécaire qui a pris la parole en premier, souhaitant la bienvenue aux participants. Elle a détendu l'atmosphère en valorisant d'un geste de la main la « *magnifique exposition aux murs* ». Elle ajoute qu'il y a une personne absente, parce que malade (une chaise vide) : « *Pour la première année, la bibliothèque organise des ateliers thématiques.* »

LJHL participe donc à cette phase de lancement. La bibliothécaire cède alors la parole à Justine pour une présentation traditionnelle. Celle-ci est cependant plus poussée que d'ordinaire et cadrée dans l'optique de l'atelier centré sur la maladie. Cet allongement de la présentation de LJHL s'explique par le fait qu'elle est réalisée devant des personnes qui ne sont pas ou peu familières de ce genre d'exercice :

« Le laboratoire junior est une structure de recherche temporaire, souvent interdisciplinaire. Nous (à LJHL) il y a quatre ans, on a proposé un projet qui voulait tenir ensemble les aspects du vivant et les aspects de l'organe. Est-ce que ça change quelque chose pour moi qui suis malade, de connaître la biologie ? Et à l'inverse, on aime bien les allers-retours entre différents points de vue. (C'est de là que vient l'idée de cet atelier) pour expérimenter avec vous ce type de liens, d'en discuter ensemble. D'où l'invitation du Docteur Jean-Patrick Petit⁵², cancérologue du centre de cancérologie. Il sera à la retraite fin décembre. » Un échange de regards entre Justine et le docteur s'effectue furtivement. Ils avaient discuté ensemble avant le début de l'atelier.

Justine entame le tour de table puis invite chacun à décliner son identité professionnelle et/ou estudiantine. Elle fit à nouveau le lien avec sa pratique de recherche actuelle. Les autres personnes incitées à faire de même *via* l'impulsion donnée par Justine se décrivent plus ou moins rapidement selon leur envie ou surtout selon leur aisance à s'exprimer à l'oral, quelques voix tremblotent, des tics de langage ponctuent les présentations parfois extrêmement courtes, car réduites au prénom et aux types d'études. Ces portraits seront livrés en première personne dans le paragraphe suivant.

Bertrand, comme il le fait presque toujours, prend le relais de Justine. En tant que codirecteur, il s'emploie à lancer la discussion. Pour ce faire, il choisit comme à son

⁵² Ce médecin nous déclarera traiter dans sa pratique, des cancers « féminins », principalement des cancers du sein et des cancers ovariens.

habitude, un exemple quelque peu incongru pour attirer l'attention de son public. Dans ce cas, il proposa non pas un, mais deux exemples très « courants » pour renforcer son effet « d'accroche ». L'un est prélevé dans son expérience personnelle de manière, on peut le penser, à ce que tout un chacun se retrouve dans cette approche familière du sujet du jour : « *Lorsque je pense à l'un de mes petits cousins, je me dis qu'on dit souvent d'un enfant qu'il est vivant. Or, au niveau biologique, ce petit bonhomme 'vivant' dans un labo est différent, du fait d'être 'vivant' au dehors et badaboum lorsqu'il tombe.* » (sourire, visage tourné vers le sol, comme si Bertrand était absorbé dans sa réflexion) Bertrand poursuit en souhaitant éclairer son exemple journalier. Pour cela, il adopte une position surplombante en remplaçant son exemple dans le contexte de discussion de l'atelier : « *Il y a des cas où le cellulaire s'impose : dans la maladie ou au contraire la guérison. Il y a parfois un décalage entre le niveau de l'individu qui est « le vivant » et le niveau cellulaire. Un médecin vous demande toujours : comment vous allez ? Et non comment vont vos cellules ?* »

Bertrand fait ce parallèle avec beaucoup d'humour et de finesse, puisque son mime du type d'interactions verbales typiques dans le colloque singulier entre un médecin et son patient, est accueilli par un rire collectif et des hochements de têtes. Fort de cet enthousiasme manifeste, il poursuit avec son deuxième exemple. Celui-ci est, contrairement au précédent, non pas issu de l'expérience familière, mais est le fruit d'un exercice typiquement philosophique. Bertrand nous livre alors une expérience de pensée qu'il intitule, gardant son style humoristique, « *L'avenir de la prévention* ». « *Par exemple, imaginez tel portable qui soit capable de détecter mon taux de sucre sanguin etc. Si le taux est élevé, alors c'est qu'il faut que j'aie fait du sport (...). En fait, je suis dubitatif. Car si j'avais mes statistiques en permanence, cela me stresserait.* » (Bertrand) Ces manifestations corporelles (rires, acquiescements, regards expressifs, tantôt complices, tantôt interrogateurs ou autres) comme en traitera les exemples de débat qui suivent sont d'autres marqueurs de la présence d'un convivialisme. Ce convivialisme ambiant est donc bien un climat particulier aux échanges en lien avec la recherche, que celle-ci soit scientifique de SHS (comme à LJHL ou SP3/SL4), à visée de connaissance « vulgarisatrice » (comme à la bibliothèque) ou encore, comme cela sera montré en partie D dans un contexte scientifique interdisciplinaire (en lien avec les sciences dures).

Alors que l'exemple restait en suspens dans l'air autant que dans la réflexion des participants, le cancérologue entreprit de rebondir dessus. A ses yeux de praticien, l'exemple donné par Bertrand est intéressant au regard de son vécu professionnel : « *tous les jours des patients me demandent, pourquoi je fais ce cancer ? (...) On sait qu'une cellule se détraque, se multiplie, qui potentiellement va détruire l'individu complètement en l'absence de traitement. Mais, je vous rassure* (dit-il avec un sourire malicieux), *il y en a beaucoup* (de traitements)... (Rire du médecin qui en ouvrant grand les bras poursuit) *On sait que les ondes de l'infiniment petit viennent impacter nos cellules... De plus, si le petit est vivant, nous sommes vivants. Mais, peut-on définir le vivant ? Je vous pose la question.* » Le cancérologue s'adresse, ici, directement à Bertrand qui se trouve sur sa droite, le haut du corps tourné dans sa direction.

On se trouve là dans une situation de « provocation courtoise » de la part du cancérologue. Cette démarche, parce que réalisée dans ce dans ce climat courtois, va

engendrer des réactions diverses et variées chez les autres participants qui vont se désinhiber. Le philosophe qu'est Bertrand se voit alors contredit de toutes parts, comme si la brèche ouverte par le médecin (beaucoup plus âgé) dans ce contexte convivial, leur donnait à tous l'autorisation de donner leurs avis et leurs visions des choses.

***Une brèche dans l'interaction
La place d'une éthique de la communication***

La « provocation courtoise » a été permise par divers aspects de la situation de communication en cours : d'abord, par la *disposition spatiale des participants* qui, en étant placés en vis-à-vis, se trouvent dans une position libre et démocratique d'expression ; ensuite, par le *respect de l'autre* dans son identité (avec le tour de table systématique), dans sa différence culturelle sociale et disciplinaire (citoyen, philosophe, médecin, etc.) sur laquelle je reviendrai.

Pour prendre un peu de hauteur sur cette scène dialogique à voix multiples (puisque chacun pourra s'exprimer), on peut dire que c'est une forme d'éthique de la communication au sens de Dominique Wolton dans un parcours réflexif commencé dans *Penser la communication* (Wolton, 1997), poursuivi dans *L'Autre Mondialisation* (Wolton, 2003) et parachevé dans *Il faut sauver la communication*. (Wolton, 2005) Dans ce dernier ouvrage à visée politique, Wolton défend la position selon laquelle la communication est une construction permanente et un travail identitaire sans cesse renouvelé entre soi, les autres et l'environnement qui nous entoure. L'« incommunication » (Wolton, 2005, p. 143) est le risque majeur lorsque le respect de la parole et de la culture d'autrui ne sont pas maintenus. Le laboratoire junior LJHL dans cette séance en bibliothèque s'ouvre aux autres et en cela lutte contre « l'incommunication » en désamorçant les conflits latents dus aux différences diverses (culture, discipline, âge, etc.). Ce « désamorçage » se fait en provoquant les « frottements » susceptibles de générer du conflit tout en jouant la carte de la convivialité ambiante. En effet, en faisant apparaître « le conflit », le débat devient un outil pour « sauver la communication » par elle-même et pour la pacifier. En effet, « *la mondialisation est un accélérateur de contradiction. On pensait qu'elle allait rapprocher les points de vue, elle rend au contraire, plus perceptibles les différences et les besoins d'être respecté.* » (Wolton, 2005, p. 19).

(iii) *La vision des participants*

La vision des participants est, quant à elle, assez délicate à obtenir en entretien puisque les gens se sont très vite dispersés à la fin de la séance et qu'aucun moyen n'a été proposé pour que les personnes présentes gardent contact. Les personnes s'intégrant dans un dispositif temporaire comme la « fête de la science » ne sont donc pas facilement appréhendables et restent pour le moins évanescences. Il est néanmoins possible d'avoir un certain aperçu de leur positionnement quant à cette expérience vécue en groupe, en tenant compte des éléments identitaires fournis volontairement par tout un chacun lors du moment bien particulier, celui du « tour de chaises », avec cette fois, une injonction particulière à expliquer, par quels moyens ils avaient eu connaissance de ce cycle d'atelier et quels étaient leurs intérêts à participer.

Pour la phase de présentation, j'ai appris que parmi les participants autres que

Justine, Bertrand, le cancérologue et la bibliothécaire, se trouvaient également une autre médecin Béatrice⁵³, une dame se présentant comme une patiente, plusieurs jeunes étudiants⁵⁴, un ingénieur spécialisé en management de transition et coaching des cadres et enfin, deux habitantes du quartier qui avaient vu l'affiche et étaient venues par simple curiosité. L'une des habitantes exprime ouvertement son étonnement par rapport au contenu de la séance et au titre annoncé : « *Je ne pensais pas du tout à un atelier, mais à quelque chose de plus axé sur la science et moins sur les SHS.* » Face à cette contestation de la part de cette habitante qui se dit « trompée », Bertrand lui répond, en tentant de la rassurer tout en formulant des excuses à demi-mots : « *c'est plutôt la science dans nos vies (...) J'espère que vous ne serez pas déçue.* »

Dans le débat engagé entre Bertrand et le cancérologue suite aux exemples précédemment décrits, Bertrand se trouve en position délicate puisqu'ayant, d'une certaine façon, commis un impair. Comment se joue alors l'interaction dans le groupe face à ce cas d'impair manifeste ?

Après l'interpellation du médecin, c'est l'un des étudiants⁵⁵ qui commente : « *je viens de la philosophie, mais je prends de la distance par rapport au langage (...) Par exemple, un japonais a deux mots différents pour dire l'enfant : « vivant » et le fait « d'être »* ». Pour Bertrand, c'est le même mécanisme qui se joue à ce niveau. Un autre étudiant⁵⁶ rebondit : « *moi, j'ai fait de la psychologie. Si les cellules sont vivantes alors le corps est vivant* ». « *Cela se défend !* » dit Bertrand qui s'est trouvé un allié temporaire. Bien que mis en déroute par le cancérologue, Bertrand revient dans la joute verbale, tout de suite imité par le cancérologue qui déclare : « *Sauf, qu'on n'est pas qu'un tas de cellules. Elles ont une organisation, un rapport (entre elles). C'est cette échelle qui fera qu'il y aura ou non maladie !* » Bertrand essaye de contrer. Béatrice, l'autre médecin du groupe, met en avant l'exemple du diabétique. Le cancérologue, qui en tant que confrère de Béatrice, se range automatiquement de son côté : « *c'est un bon exemple, car si l'individu diabétique a un contrôle permanent et régulé tout le temps, alors il peut le vivre bien, (et vivre) comme celui qui a son pancréas qui fonctionne* ».

En valorisant sa collègue et en validant en quelque sorte son discours, le cancérologue, qui est aussi, ne l'oublions pas, l'invité d'honneur de cet atelier, se valorise lui-même et renforce sa position dominante dans l'ordre interactionnel. Le manager n'étant pas d'accord, intervient : « *oui, le diabétique le vit bien mais pas comme quelqu'un de normal !* » A ce moment de l'interaction, parler, même de manière implicite, de la dichotomie du « normal » et de son opposé conceptuel, c'est-à-dire du « pathologique »⁵⁷, revient à accorder de l'importance au savoir médical et donc à la figure du médecin.

Dans cette lignée, la discussion va ensuite dériver sur la diététique et des pratiques corporelles telles que le yoga, par exemple. Le débat orienté sur « le corps et son

⁵³ Béatrice est une fidèle de la dernière heure à LJHL. Elle est titulaire d'un master 2 en philosophie de la médecine et a été aussi « patiente ».

⁵⁴ L'une, étudiante en philosophie à l'Ecole Y ; l'autre, issu d'un double master en psychologie expérimentale et médicale ; un troisième étudiant en licence de psychologie ayant pris une année sabbatique.

⁵⁵ Il s'agit de l'étudiant en master de philosophie médicale et psychologie.

⁵⁶ Il s'agit de l'étudiant en congé sabbatique.

⁵⁷ Le couple conceptuel « normal/pathologique » est hérité de Georges Canguilhem qui, avant d'être philosophe, était de formation médicale.

ressenti », va mettre plus encore au centre de l'attention les deux médecins. Ceux-ci sont détenteurs d'un savoir socialement utile et socialement partagé autant que partageable ainsi que le prône le cancérologue qui déclare réfléchir sur le rapport entre le « médecin technicien » et le médecin « homme de pouvoir » en réponse à une question formulée par l'ingénieur. Pour le cancérologue, le médecin étant au service de la société qui l'a formé, n'a aucun pouvoir.

Pourtant, les regards se tournent vers la dame qui s'était présentée comme « patiente » lorsque Béatrice lui demande : « *qu'est-ce que vous attendiez en venant à cet atelier sur l'infiniment petit ? Qu'est-ce que vous en pensez ?* » La patiente répond que « *l'important, c'est ce qu'on ressent en soi-même, parce qu'être vivant c'est une chose, mais avec quelle vie ? Par exemple, quelqu'un dans le coma (...)* ». Bertrand le reformule dans sa langue de philosophe : « *oui, il s'agit de la vie dans les deux sens. La matière vit, mais la cellule ne vit pas ce qu'elle vit.* » Le cancérologue fait alors de même et reformule à son tour : « *est-ce que la connaissance du médecin, peut changer ce que vous ressentez ?* » Elle répond, mais sur le registre des sentiments : « *on souffre (...)* » Le médecin réfléchit, quant à lui, en termes de pratiques, et non en termes de ressentis : « *Comprendre les mécanismes, c'est un problème d'impact. Peut-être que la connaissance de la maladie, de l'effet des traitements, permet d'accepter ces traitements ?* »

En somme, il y a un contraste assez saisissant entre les participants « non experts » et les participants « experts ». Les premiers semblent interpréter les paroles des seconds et interagir en fonction d'elles, non pas selon leur contenu objectif, mais plutôt selon leur propre appréhension de ce contenu. Une fois subjectivé, ce contenu se mute en un discours marqué différemment : tantôt sentimental, tantôt philosophique, tantôt médical. Alors que les seconds « objectivent » les questions en les reformulant pour qu'elles soient appréhendables selon les savoirs (médical, philosophique, etc.) de chacun des « experts », les autres subjectivent en faisant référence à leur expérience personnelle. Ainsi, on voit que s'affrontent l'objectif et le subjectif. Or, en deuxième partie de séance, c'est le pan « subjectif » qui va prendre le dessus sur « l'objectif » qui dominait le débat jusqu'alors.

Puisque l'une des patientes a pu exprimer son vécu douloureux, cet acte ouvre la voie à d'autres, et notamment au manager (ingénieur) qui, de son propre aveu, va parler librement de « *choses intimes* ». On peut se questionner sur ce changement de contexte perceptible : est-on passé d'une discussion philosophique à une écoute psychanalytique du simple fait de la présence de professionnels de la santé ? Pour apporter une explication à ce phénomène, il suffit de rappeler que les médecins jouissent d'un savoir-faire, et qu'ils tiennent notre vie entre leurs mains lorsque l'on se trouve souffrant. Justine le verbalise ainsi : « *Concernant le médecin, on a l'impression que c'est un concentré de tout ce savoir social, technique, culturel.* » Quelques personnes dodelinent de la tête.

Les médecins ont, qu'on le veuille ou non, qu'on en ait conscience ou non, un pouvoir incontestable, comme en témoignent les mouvements de têtes des participants. Ce pouvoir du cancérologue, est d'autant plus fort que, bien qu'il s'en soit défendu préalablement, il va en faire état : « *Je traite de pathologies qui ne sont pas traitées par placebo (...)* » Effectivement, l'ingénieur lui demandait son positionnement par rapport

aux effets placebo⁵⁸. Le médecin lui répond : *« Je ne connais pas 30 % de patientes guéries par effet placebo (...). C'est très culturel. Avant, on enlevait le sein (...), maintenant, on explique beaucoup, car c'est une demande sociale (...). Le médecin soigne une maladie (...), ce sont des connaissances scientifiques qui font agir le médecin. Si le médecin propose un traitement, (...), (certes) c'est une relation entre personnes, mais le traitement pour le médecin, c'est plus dans le niveau moléculaire, dans l'organe (que de la discussion). »* Le cancérologue règne, ici, en maître dans le débat. En déshumanisant les patients en général, réduits à leur seul organe malade, dans le cadre de cet atelier où certains participants sont touchés par le cancer et/ou d'autres maladies, il les rabaisse symboliquement parlant.

Justine, qui est jeune et vraisemblablement non concernée par la maladie, renforce encore cette position de dominance du discours⁵⁹ du cancérologue en s'intéressant aux fonctions de l'interrogatoire médical et donc en portant un intérêt visible à ce métier : *« Si le rituel du comment ça va dont parlait Bertrand est là, est-ce que c'est juste de la politesse (rapport d'homme à homme) ou est-ce que ça interagit avec votre pratique ? »* Le cancérologue répond en se faisant porte-parole de la profession puisqu'il parle non plus à la première personne mais à la troisième. Il est donc conscient de sa position interactionnelle prioritaire dans l'ordre de l'échange : *« C'est les deux. C'est une prise de contact humain et on va voir ce qui en sort. Le médecin va être attentif à des symptômes non dits. La réponse au « comment ça va ? » du médecin, ce n'est pas comme avec quelqu'un d'autre. Souvent même le patient donne l'indice sur le pas de la porte en disant, j'arrête là je suis bavard (sourire). »*

L'ingénieur poursuit avec la thématique de *« l'éducation thérapeutique pour ré-instruire le médecin »*. Par « ré-instruire », il faut entendre le fait de former les médecins à la dimension humaine de leur métier. On peut deviner, grâce à cette thématique que cet homme respecte la figure d'autorité du médecin, mais qu'il possède lui aussi un certain degré de connaissance de la médecine et de son monde de normes. Et pour cause, il nous apprendra qu'il anime un atelier de coaching auprès de médecins durant lequel ces derniers jouent le rôle de patient-expert.

Au niveau interactionnel, l'ingénieur opère un tournant thématique sur l'« éducation thérapeutique ». Ce « coup » sur l'échiquier interactionnel lui autorisera, par la suite, une prise de parole plus longue et aussi plus personnelle. Son point de vue sera mieux considéré par les autres membres du groupe de discussion puisqu'il aura fait montre d'une certaine légitimité de parole à titre professionnel. Par ce stratagème communicationnel, il se ménage le droit de parler de sa subjectivité et du même coup, le droit d'être écouté avec un certain intérêt. Concernant l'« éducation thérapeutique », le débat se poursuit avec le cancérologue en position de force. Cependant, le point de vue autoritaire du médecin va, petit à petit, être dépassé par celui de l'ingénieur ainsi : *« l'éducation des patients, c'est culturel. Il y a des services où l'on éduque les patients pour qu'ils comprennent leur maladie et donc pour gérer leur maladie au jour le jour. Le meilleur médecin, c'est le patient lui-même. »* (manager-ingénieur).

⁵⁸ L'ingénieur interpelle le médecin par son titre : *« Et vous, Docteur... »*, donc lui confère, par ce type d'adresse, un rang supérieur par rapport aux autres personnes du groupe.

⁵⁹ Le discours est d'ailleurs assez long, comme en témoigne cet extrait que je n'ai que peu réduit.

Justine exprime son enthousiasme et sa curiosité. « *Je suis impressionnée* (sourire à l'adresse du cancérologue). *Selon ce que je perçois, j'adapte le traitement ! C'est du beau frottement ! (...) Pourquoi la société est-elle demandeuse de ce type d'apprentissage ?* » Plusieurs échanges entre le cancérologue, Justine, l'ingénieur, les habitantes du quartier et l'étudiant en congé sabbatique s'ensuivent témoignant qu'un certain dynamisme conversationnel s'est véritablement instauré au bout d'une bonne heure et quart de débat.

Puis soudain, le manager reprend « le dessus » en confrontant sa pratique et son vécu à ceux du cancérologue : « *dans ma pratique, je distingue le contrôle et la maîtrise, c'est-à-dire, agir avec, être co-acteur et travailler à sa guérison. J'ai eu une expérience, il y a dix-huit ans ...* » On le voit alors se pencher en avant tout en mettant les coudes sur ses genoux, comme pour trouver une position plus confortable pour se confier à l'auditoire qui est, à présent compte-tenu de ce que nous savons de son identité, toute ouïe : « *J'ai pris du B55⁶⁰. Comme ça tue chez certaines personnes les globules blancs, je me suis retrouvé mourant. Je n'ai jamais été aussi vivant que quand j'étais mourant. Un jeune médecin m'a dit « bats toi ! ». La sensation d'être mortel m'a rendu plus vivant. J'ai revécu ça, il y a huit ans quand j'ai accouché ma femme tout seul dans l'ascenseur !* (beaucoup d'exclamations, de hochements de têtes ou dehaussements de sourcils accueillent ces déclarations dans le groupe) *Cela s'est bien passé, mais, en fait, la perception de la vie et de la mort est plus complexe que ça. Vous voyez* dit-il, en réponse à la question du médecin sur l'intérêt à connaître (ou non) sa maladie grâce au médecin, *je crois que non, mon savoir sur le B55 et les globules blancs n'a rien changé. Non, je ne demande pas plus de prises de sang actuellement (...)* ». Il y a une sorte de fierté à défier la maladie et, en quelque sorte, le monde médical qui en est à l'origine, puisque l'ingénieur-manager en a triomphé.

Le médecin le questionne sur son vécu de la maladie. On voit donc une inversion de positions dans le jeu de l'interaction entre l'ingénieur et le cancérologue. Celui qu'on questionne est celui qui monopolise l'attention du groupe. Il nous donne l'exemple de son échelle de la douleur qui, lorsqu'elle est arrivée à 10, l'a conduit à se demander quand est-ce qu'il allait mourir : « *Il faut donner du sens à ce que l'on vit pour reprendre une vie normale, faire une remise à zéro (...). Je suis vacciné pour le bonheur.* » La patiente le remercie en valorisant l'expérience de vie qu'il a partagée, par ce commentaire : « *c'est très beau ce que vous dites.* »

Le partage de l'expérience intime permet une certaine liaison émotionnelle entre les personnes qui se sont présentées comme « patients », et celles qui, comme l'ingénieur, se révèlent *a posteriori* patient, en adoptant ce nouveau masque théâtral. Ce lien semble opérer une sorte de mise à distance des autres rôles qui sont plus objectivants, comme ceux du « philosophe » (Justine, Bertrand) et du « professionnel de santé » (le cancérologue). En effet, Justine enchaîne en conceptualisant l'intervention précédente au travers de la thématique de la « guérison » qu'elle commente ainsi en reprenant des propos d'un autre médecin⁶¹ : « *Simon Leduc, médecin (réanimateur), travaille sur le temps de la guérison dans la greffe (...). Parfois on vous dit que vous*

⁶⁰ B55 est un type de médicament.

⁶¹ Cet autre médecin nommé Simon Leduc, réanimateur dans un grand hôpital de la ville de Y, est membre équipier permanent de LJHL. Cet homme est absent le jour de cet atelier.

êtes malades, mais vous ne le sentez pas (cas du cancer) et parfois on vous dit que vous êtes guéri au niveau de l'organisme (comme dans le cas des personnes greffées) mais vous ne vous sentez pas guéri pour autant. La guérison, c'est se réapproprier son corps dans son fonctionnement. Je me rappelle d'une séance où on avait parlé de la machine. Il avait dit que ce n'est que quand ça marche moins bien qu'on se rend compte que c'est une machine extraordinaire qui fonctionne toute seule ! Je ne sais pas si on peut rapprocher cela de l'expression « perception de la vie » à un niveau infra-organique. Je m'enthousiasme un peu. Cela arrive souvent avec Simon Leduc ! » Elle sourit beaucoup, parle plus vite, rougit un peu puis finalement se met à rire.

Il est intéressant de s'arrêter sur cette remarque de Justine parce qu'elle convoque ici la parole d'un membre absent qu'elle connaît bien. Par la longueur de son intervention, on voit l'intérêt que Justine porte non seulement à certains membres équipiers, mais aussi et surtout à ce qui ressort des séances de laboratoire junior. Par cette incise, elle va permettre au cancérologue, présent dans la salle, de rebondir, c'est-à-dire, de reprendre un tour de parole afin de regagner l'avantage discursif qui a été le sien en cours d'atelier, alors que celui-ci touche à sa fin. Ainsi, le cancérologue se réapproprie l'exemple de la greffe en invoquant le cas du sida : au début, « *on vous disait que si vous étiez séropositif, alors vous alliez mourir. Et tout d'un coup, il y a eu la trithérapie. Comment ça, on ne meurt plus ? Les patients étaient très mal ! Il n'y a pas de guérison anodine. L'organisme résiste aux agressions...* ». Justine le questionne encore sur la place du médecin dans la société : « *L'image du médecin, dit le cancérologue, a changé. Il y a quarante ans, le médecin était l'équivalent d'un dieu. Maintenant, ce n'est plus le cas.* » « *Ce sont des demi-dieux* » ajoute le collectif. Le cancérologue donne alors l'exemple de la biographie du Docteur Chabrol : « *Il a rapporté que pendant ses études, un jour il se lève souffrant. Son chef lui dit alors : tu dois choisir, ou t'es malade ou t'es médecin ! Donc en tant que demi-dieu, il a le droit (à l'heure actuelle) d'être malade (...)* (sourire). » Et Justine de conclure, avec un ton interrogatif : « *On se dirige vers la fin de l'atelier ?* »

En effet, imperceptiblement, plusieurs personnes se sont levées durant l'intervention du cancérologue. Alors que chacun et chacune commencent à rassembler ses affaires pour partir à leur tour, Justine, comme à son accoutumée dans les séances à l'Ecole Y, lance avec le sourire : « *Je ne sais pas si ça vous parle, mais à la fin des séances de labo junior on part avec plus de questions que de réponses !* »

Par cette dernière formule rituelle, il semble que le cadre habituel des séances de laboratoire junior soit maintenu quel que soit le lieu où se déroule l'atelier-débat. En termes de modalités et des contenus des interactions, chacun des participants a pu s'exprimer plus ou moins librement sur des sujets proches de ses préoccupations : conceptuelles pour les uns, médicales pour d'autres, personnelles pour les derniers. Par conséquent, on peut présager qu'ils ont passé un moment riche en sociabilité et en émotions.

IV.4 Conclusion

Cet exemple de laboratoire junior nous offre un aperçu de ce que peut être une forme de

sociabilité et de transmission « entre jeunes » pour des « juniors » qui cherchent à se former au métier de leurs pairs. Ces « juniors », s'ils ont une volonté de faire comme leurs aînés, c'est aussi et surtout qu'ils sont des « héritiers » (Bourdieu & Passeron 1966) du capital culturel et économique de la recherche qu'ils ont pu observer et ensuite acquérir auprès de leurs pairs voire même parfois de leur famille⁶². Cependant, la figure de l'héritier est une figure complexe, car jamais passive face à son héritage (autant au regard des modalités de transmission de ce patrimoine, qu'au regard de son contenu, ici symbolique et scientifique). Dans le travail de transmission, l'héritier se positionne en refusant, acceptant, métamorphosant le contenu de ce qui lui est transmis selon les circonstances. Or, dans le cas des laboratoires juniors, on est face à une « appropriation en métamorphose » du savoir, savoir-faire et aussi savoir-être de leurs pairs par les chercheurs juniors.

Entre incorporation et métamorphose du système : la voie des héritiers

Le laboratoire junior à dominante philosophique LJHL est le théâtre de ces jeux de dominations académiques et il est tout à la fois le théâtre de distanciation par rapport au « canon » de la recherche senior. A propos du fait que LJHL soit porté par des étudiants de philosophie, on peut l'interpréter comme une justification de l'orientation interdisciplinaire (donc plus « libre » par rapport aux canons disciplinaires philosophiques) du laboratoire junior. En effet, *« les lauréats de français ou de philosophie manifestent de toutes les façons qu'ils ont une marge de liberté et de sécurité assez grande pour être en mesure d'entretenir avec la culture (« classique », « livresque » et « scolaire », c'est-à-dire « directement subordonnée à l'Ecole (...), entendue de façon plus « libre » et moins « scolaire », un rapport de dilettantisme éclairé et de familiarité éclectique qui peut s'étendre ou se transposer à des domaines non encore reconnus par l'école (...). »* (Bourdieu, 1989, pp. 26-27). Les laboratoires juniors portés par l'école Y n'ont cependant pas toujours bonne presse du point de vue des seniors.

Ainsi, LJHL est un terrain d'expérimentation des limites aux libertés dilettantes que l'Ecole Y (en tant qu'institution scolaire portante et préformatrice) autorise aux juniors issus de ces concours littéraires ou philosophiques. En effet, ce sont dans les écarts vis-à-vis d'une conservation des hiérarchies scolaires que les transformations surviendront. Ainsi, le mot d'ordre qui reprend la position bourdieusienne tout en la poursuivant, est désormais pour l'élève (par opposition à l'étudiant) le suivant : « deviens la nature que tu es déjà de par ta naissance et fais la croître pour perpétuer mais aussi conquérir de nouveaux cieux par l'imitation de tes pairs et l'innovation issue de la confrontation à d'autres structures mentales que la tienne (homogène et hétérogène à ta formation académique)⁶³ ».

Il s'agit pour les juniors de s'appropriier par la métamorphose « les capitaux de pouvoir(s) » transmis par les chercheurs seniors, dépassant ainsi la seule incorporation passive de ces compétences et capacités de l'excellence. L'étude de *« La Noblesse d'Etat »* et sa mise en perspective au cœur de l'œuvre bourdieusienne, laisse penser qu'il est possible de prendre conscience (contre le structuralisme) de ses déterminations

⁶² En entretien, certains des membres de LJHL me déclareront avoir des parents ou des proches chercheurs ou enseignants-chercheurs.

⁶³ J'adapte ici ma compréhension des thèses de Bourdieu à mon enquête.

(culturelles, sociales, cognitives, politiques) pour s'en affranchir. C'est la voie suivie par les chercheurs juniors de LJHL qui répondent par la pratique à l'appel de Bourdieu qui invite au niveau de la méthodologie à « une critique réflexive des techniques et des procédures ». (Bourdieu, 1989, note 2 p.10, prologue). Il fut accusé de critique du système scolaire et de son pouvoir dans les années 60-70, le renvoyant au rang d'un certain conservatisme. Bourdieu a montré dans son ouvrage *La noblesse d'Etat* combien le système académique des grandes écoles, en vertu de son univers social⁶⁴, de son appareil de sélection (par concours, etc.), consacre les rapports de domination au sein d'un certain corporatisme⁶⁵. En effet, s'il souligne la perpétuation, la reproduction des anciens schémas sociaux-intellectuels, c'est pour mieux rappeler aux chercheurs, le déterminisme hérité ou conséquent à leur position de classe (statut social) d'élite, puisqu'en incorporant les structures mentales de l'institution de formation⁶⁶, les élus comme les aspirants deviennent « complices » (Bourdieu, 1989, p. 144) du maintien des rapports de forces.

Cependant, l'expérience des laboratoires juniors montre que ce « conformisme de convertis » peut être « conscient » et donc, à défaut d'être combattu, peut être au moins modifié par la jeune génération d'élus.

L'appropriation de cette « liberté » va se voir dans le chapitre suivant consacré non plus seulement aux relations humaines entre membres d'une même équipe, mais aux liens humains et professionnels entre les membres du laboratoire junior, jeunes chercheurs et des représentants de l'extérieur. Ce « hors champ » est proche du champ académique, mais aussi plus éloigné de celui-ci, car appartenant au monde artistique, médical et plus globalement professionnel. Ces univers sont portés et apportés à LJHL *via* la présence et la participation de ces professionnels à son fonctionnement.

Le second chapitre va donc porter sur un certain savoir-vivre à acquérir pour les « juniors » afin qu'ils soient capables de s'adapter aussi bien à une sociabilité académique qu'à une sociabilité du monde professionnel en dehors de la recherche. Comment s'opère cet apprentissage (parfois douloureux) ? Comment acquiert-on ses « galons » de chercheurs, non pas au niveau scientifique (puisqu'il m'est impossible de juger de la valeur scientifique du savoir produit par LJHL au cours de son mandat, mais bien au niveau de la sociabilité ?

⁶⁴ *La noblesse d'Etat* (Bourdieu, 1989) est un ouvrage résultant d'analyses d'enquêtes notamment pour les deux premières parties de l'ouvrage qui ont servi à la première partie de l'encart. Ces deux parties sont d'abord : la « Première partie » intitulée « Les formes scolaires de classification » et ensuite, la « Deuxième partie : L'ordination ». « Les enquêtes sur lesquelles reposent ces analyses ont été menées par correspondance auprès des lauréats du Concours général des années 1966, 1967 et 1968. » (Bourdieu, 1989, p. 19).

⁶⁵ Bourdieu (1989) définit p. 111 « l'esprit de corps » comme étant « un enchantement affectif » à se reconnaître dans ses semblables par l'intermédiaire d'un mécanisme identitaire nommé « conformisme logique ». Ce « conformisme » porte sur une homogénéisation des manières de pensée, de se comporter, d'interpréter telle ou telle situation. En cela, elles sont assimilées par l'auteur (p. 112) à des « institutions totales ». La force symbolique détenue par les anciens est la garantie de la cohésion du corps d'élites.

⁶⁶ Bourdieu récuse le mythe de « l'Ecole libératrice » (Bourdieu, 1989, p. 13), en ce que l'institution scolaire est le fondement légitimateur de la hiérarchie structurelle culturelle et mentale garante de la reproduction pérenne du système.

CHAPITRE V

Une sociabilité par imitation des chercheurs seniors

Après avoir présenté la nature d'un laboratoire junior et son rapport à l'institution qui en autorise l'existence tout en lui donnant les moyens de s'auto-gérer à la manière d'un véritable laboratoire senior (chapitre IV), il faut à présent lui donner chair en analysant les entretiens menés auprès de ses différents membres (dans ce chapitre, il s'agira des membres appartenant à la catégorie estudiantine). La hiérarchie établie entre les membres juniors sera l'un des points forts abordé en entretien, confirmant ainsi la forme « mimétique » adoptée par les dirigeants du LJHL notamment au moment de sa fondation. De même, la sociabilité à l'œuvre dans ce laboratoire junior sera précisée au moyen du concept de coopération. Ce concept, assorti d'une chaîne de valeurs et d'affects, a été identifié au chapitre III pour les seniors. Pour les juniors, la coopération est intervenue en chapitre IV et va être complétée dans ce chapitre V au moyen de ces valeurs et affects.

En effet, le chapitre V présentera le vécu anthropologique des membres académiques (étudiants) de LJHL, et sera suivi du chapitre VI qui présentera le vécu anthropologique des membres civils (professionnels). Ainsi, les deux facettes de cette même pièce, qu'est la sociabilité des juniors, seront à la fois opposées mais aussi et surtout réunies au fil des situations de communication observées tout au long de ces deux chapitres (V et VI). Cet assemblage formera le concept de « convivialisme coopératif » en toute fin de chapitre VI, le chapitre V formant un pallier intermédiaire dans cette progression.

V.1 Le clair-obscur des relations d'équipe

Je me suis attachée dans un premier mouvement à envisager la sociabilité des juniors avec une focale portant sur les relations de sociabilité à connotation *positive* entre les membres de LJHL (chapitre IV). Cependant, il serait naïf de considérer les interactions sous ce seul aspect. Comme dans tout laboratoire, les relations ne sont pas dénuées d'intentions, ni de motivations. Sans pour autant tomber dans le travers d'une analyse moralisatrice des relations, je peux m'interroger à présent sur la face *négative* de ces interactions. Cette face du tableau en clair-obscur que je souhaite dépeindre est le fruit de l'analyse des rapports de force qui se jouent toujours sous l'apparence de la convivialité qui a déjà commencé à être caractérisé.

V.1.a) Acteurs et actions du laboratoire junior

Si l'on reprend et que l'on file la métaphore picturale du clair-obscur, tout peintre

possède ses propres techniques de transformation du réel pour le faire apparaître. C'est-à-dire que ce sont ses propres intentionnalités et sa propre vision des choses environnantes qui vont graver cette transformation par l'acte créatif. Or, en créant ce laboratoire junior, les membres dirigeants ont fait comme l'artiste : ils ont voulu imprimer leur « marque », leur « style » et leur « vision » du réel. Leur réalité est ce monde de la recherche académique en SHS dans une grande école française, l'Ecole Y. En composant volontairement avec les particularités de la lumière de ce monde académique élitiste dans lequel ils ont été formés (en tant qu'élèves) et plongés durant de nombreuses années, ces jeunes ont pris de la distance par rapport aux contenus, aux règles et aux normes qui leur ont été transmises.

Ceci se traduit par le fait qu'ils ont choisi de faire intervenir des spectateurs sociétaux de leur « nouvel art de la recherche ». On pourrait dire en allant jusqu'au bout de la comparaison artistique, que par leur format de fonctionnement novateur au niveau d'un laboratoire de recherche, ils s'inspirent du « lumino-cinétisme »⁶⁷. Les modalités standards des laboratoires statutaires dans lesquelles ils vivent leur recherche au quotidien, constituent le milieu « naturel » de l'étudiant apprenti-chercheur. La nouvelle tendance, qui consiste pour cet art cinétique à jouer avec les potentialités de la lumière, permet aux membres de LJHL de s'émanciper de la lumière naturelle académique de la philosophie et des autres champs disciplinaires composants leur groupe, pour oser le travail des lumières artificielles de l'interdisciplinarité. Le terme « artificiel » est à entendre au sens, non péjoratif, de construction humaine, disciplinaire et scientifique. Ainsi, pour « oser » franchir ce pas vers l'inconnu, on peut examiner tout d'abord le parcours des membres dirigeants dans l'univers académique ; ensuite, voir comment ils s'y intègrent à un degré plus ou moins fort ; et enfin, analyser comment fut reçu, perçu, et utilisé le laboratoire junior par les membres⁶⁸ « dirigeants » autant que par les « équipiers » en fonction des obstacles générés par le monde académique devant ce geste d'émancipation groupal.

(i) *Présentation de la directrice du LJHL*

Pour mieux voir comment se « situent » nos membres « dirigeants » dans leur univers académique de référence (celui de la philosophie notamment), quel meilleur moyen que celui de se pencher sur l'expérience vécue par Justine dans la relation mandarinale « maître-élève » pendant son doctorat ? En regardant sa relation à son directeur de thèse, telle qu'elle me l'a relatée en entretien (le 15 février 2012), j'en viendrai à porter un regard plus poussé sur les relations intergénérationnelles dans l'enseignement et les rapports de genre dans le milieu de la recherche académique, d'une façon plus approfondie que précédemment, pour en comprendre par contraste, les normes et mécanismes de fonctionnement sociaux autant que scientifiques.

Au niveau du contexte, le laboratoire senior dont dépend Justine a une orientation très « classique »⁶⁹ dans les enseignements et les axes qu'il propose à ses membres.

⁶⁷ Ce courant joue et se joue des lumières naturelles en tant qu'« art cinétique ».

⁶⁸ A titre tantôt personnel, tantôt collectif.

⁶⁹ Si l'on se reporte à la présentation des origines de ce laboratoire senior, on constate qu'à l'heure actuelle, seuls les projets ANR sont présentés comme tournés vers l'Europe donc ayant une certaine contemporanéité.

C'est dans ce laboratoire senior que Justine a trouvé sa place. Ceci grâce au soutien autant humain que scientifique de son directeur de thèse également directeur du laboratoire senior en question. L'une des marques de ce soutien est la « liberté » que son directeur lui a laissée dès le début de sa thèse : « *La première année j'ai très peu travaillé sur ma thèse (...), le reste du temps s'est consacré à l'organisation de mon labo junior : faire le dossier pour le labo junior, pour l'organisation de colloques, des interventions, etc.* » (Justine).

Justine affirme avec force son engagement dans ce projet de laboratoire junior puisqu'elle en parle sans y être invitée. Cette mention spontanée dénote sa passion pour ce projet personnalisé : c'est elle qui a monté les dossiers, préparé les colloques, etc. Elle a donc exploité pleinement l'opportunité offerte par l'établissement, ceci au détriment même de sa première année de thèse qu'elle présente comme volontairement « sacrifiée » par cet engagement. Un autre engagement en lien avec d'autres « juniors » est son implication dans ses enseignements, notamment auprès des agrégatifs. A l'instar de ce que rapporte Bourdieu⁷⁰, la proximité temporelle (Justine a fait 192 heures d'ATER⁷¹), le nombre restreint d'étudiants (n = 17), la proximité physique due au lieu (partage du moment de la pause « cigarette » sur les passerelles reliant deux ailes du bâtiment) ainsi que le rapport aux « anciens » (Justine était agrégative avant d'être ATER), tous ces éléments créent un « esprit de corps ». Justine traduit par ses mots la théorie bourdieusienne du « *rituel d'institution* » (Bourdieu, 1989, p. 140) vu comme étant une élection par la sélection : « *Je pense qu'il y a le côté « École » (...) on est une petite section, les élèves sont une petite promo. Il y a des liens plus individualisés qui se créent. (...) D'un point de vue matériel, d'avoir un bureau, de pouvoir recevoir les élèves, (compte). On croise souvent les élèves dans les couloirs. Les deux sont liées.* » (Justine).

Autrement dit, le processus de transformation qui s'accomplit dans les « écoles d'élite », à travers des opérations magiques de *séparation*⁷² et d'*agrégation*⁷³ analogues à celles que réalise le *rite de passage* (Arnold Von Gennep, 1981, tiré du titre) qui tend à produire une élite *consacrée*, c'est-à-dire non seulement distincte, séparée, mais aussi reconnue et se reconnaissant comme digne de l'être. (Bourdieu, 1989, p. 140).⁷⁴

Pour compléter cette remarque sur le climat particulier des grandes écoles, on peut citer l'article portant sur les travaux de Shinn Terry (Schweisguth, 1981) qui apporte un regard plus distancié, car moins sociologique, mais plus historique sur la thématique.

« Lors de la création de l'École polytechnique, un vif débat oppose, à la Convention, les thermidoriens et la gauche jacobine. Pour les premiers, la nouvelle école est parfaitement conforme à l'idéal républicain : le principe de l'égalité est respecté puisque le recrutement se fait par concours, sur la seule base

⁷⁰ A ce propos, voir l'encart p. 136 intitulé « *La noblesse d'Etat* », un savoir hérité ?

⁷¹ ATER sigle pour Attaché Temporaire d'Enseignement et de Recherche.

⁷² Ce terme renvoie à la force symbolique du prestige des anciens créant une frontière entre les « inclus » (premiers de promotion) et les « exclus » (derniers des promotions et plus globalement entre les « élèves » de l'Ecole et les « étudiants » de l'Université).

⁷³ Ce terme fait référence aux élèves rassemblés en petit nombre dans des Ecoles « à part ».

⁷⁴ Cette référence correspond aux trois termes en italique cités : *séparation*, *agrégation* et *consacrée*.

des mérites individuels. Les seconds y voient en germe la reconstitution fatale d'une caste privilégiée. Comme le note François Furet dans sa préface, « cette discussion originaire dit déjà tout sur l'avenir de l'institution : le recrutement des meilleurs sur concours et l'idéologie méritocratique, la nécessité sociale des sciences et des techniques et la formation des élites, la reconstitution des privilèges sociaux par l'État sous l'apparence de l'égalité. (...) Le système des grandes écoles, dont l'École polytechnique est le sommet, permet ainsi à la haute bourgeoisie de faire circuler en circuit fermé fortune, prestige et pouvoir. » (Schweisguth, 1981, pp. 655-656).

On se trouve bel et bien en présence d'un système de caste. Or, cette caste s'étend bien au-delà des élèves. En effet, Justine va aussi aborder ses rapports privilégiés avec d'autres futurs collègues et/ou d'autres moniteurs comme elle qui vont automatiquement, ou presque, être inclus dans le groupe par divers biais. Ces biais sont le tutoiement, l'échange en présence et/ou la correspondance par mail, etc. : « *Un élève qui vient d'avoir l'agrégation et qui n'est pas encore en thèse, mais qui est sur le point d'avoir une alloc', on le tutoie, on sait qu'il va devenir un collègue.* » (Justine).

Au travers de l'accueil anticipé des « agrégés », futurs « doctorants » au sein de la caste des « élus » on peut lire la résultante de tout « *rite de nomination (baptême, circoncision, etc.)* » (Bourdieu, 1989, p. 198) qui consacre l'homologie des individus soumis à ce « passage » par la sélection aux concours (d'entrée en grande école, de l'agrégation, du doctorat financé, etc.). Le système scolaire et son « *parcours initiatique (...) octroient des titres exclusifs, délimitent et ordonnent des groupes qui, étant fondés sur la logique dualiste de l'appartenance et de l'exclusion, rassemblent leurs membres dans la participation à cette sorte d'essence*⁷⁵ *socialement instituée, l'identité sociale comme différence à la fois produite et désignée par le nom imposé (« normalien », « polytechnicien », etc.).* » (Bourdieu, 1989, p. 199). L'obtention de l'agrégation ou d'un monitorat assure une stabilité financière aux « élus » qui peuvent s'adonner plus librement aux « mondanités » du travail académique (enseignement, recherche, sur fond d'amitiés). Pour l'enseignement, le verbatim de Justine insiste sur la responsabilité à préparer l'agrégation en tant que jeune enseignante-chercheuse : « *il y a le côté amical simplement, (...) on fait passer les colles ensemble. C'est-à-dire que moi je fais passer toutes les colles, mais, systématiquement j'ai un moniteur avec moi, (...). Quand il y en a un qui n'y arrive pas avec certains élèves, qui a des difficultés soit relationnelles (...), soit qui n'arrive pas à les faire progresser, on en parle beaucoup entre nous.* »

Les échanges par mails facilitent l'organisation du travail au niveau du binôme enseignant « agrégé-moniteur ». La dématérialisation des préparations de colles est possible grâce à la bonne entente et à la connaissance des enseignants entre eux. La complémentarité que dénote Justine est une conséquence logique de l'esprit de corps décrit auparavant : « *Les autres années, (...) en général, on se voyait trois quarts d'heure pour discuter des sujets. Pour choisir cette année, on discute beaucoup des sujets par mail. (...) Comme maintenant on se connaît bien avec les moniteurs, parce que ça fait déjà plusieurs années qu'on prépare l'agrégé ensemble, on arrive à faire passer les colles et à faire les reprises à deux (...) sans s'être concertés auparavant. On pense beaucoup plus au niveau de la complémentarité : chacun apporte ce à quoi il a*

⁷⁵ Essence est en italique dans le texte original.

pensé sur le sujet. » (Justine).

De ces dernières lignes se dégagent une forte confiance et une forme d'estime mutuelle entre Justine et ses collègues (qu'ils soient moniteurs ou élèves). Concernant la vision de ses élèves, par exemple, nous verrons le contraste plus loin (dans la Section V.2 de ce chapitre). Il convient de poursuivre cet examen des relations de groupe au sens de caste professionnelle en regardant comment sont vécues les relations entre Justine et les professeurs statutaires, et entre chercheurs certifiés en général. En effet, dans le fil de l'entretien, Justine me fera une présentation détaillée des axes et équipes de son laboratoire de rattachement ainsi que des rapports humains dans ce cadre. La relation entre jeunes doctorants et les chercheurs statutaires n'est « *pas la même relation qu'entre les étudiants et les profs ou les maîtres de conférence, simplement parce qu'ils nous considèrent comme des collègues*⁷⁶(...) *Dans cet UMR il y a des philosophes et des littéraires (...). Dans la section « philo », il n'y a que des philosophes et en même temps tous les philosophes ne font pas partie du laboratoire, parce qu'il y en a qui font partie de SP3 et qui font de la philosophie politique.* » (Justine).

Il y a donc potentiellement des contacts entre UMR différentes *via* des chercheurs étant à l'interface de la philosophie politique et de l'histoire de la philosophie. Pour interroger la possible collaboration entre ces chercheurs d'horizons connexes mais différents, il faut considérer d'un côté l'enseignement, et de l'autre, la recherche : « *Alors au point de vue du labo et de l'enseignement, oui (on travaille ensemble). (...) Au niveau de la recherche, non de fait ! Puisqu'on n'est pas sur les mêmes domaines (...), mais maintenant, il y a un dossier de Labex*⁷⁷ *qui a été déposé avec SP3. Donc, c'est un peu compliqué. (...) Il y a Marcel Gonard*⁷⁸ *aussi qui doit être à SP3 (...), la différence en fait, c'est qu'on n'a pas forcément des relations aussi amicales avec eux qu'avec nos collègues. Quand on discute, on ne va pas aller discuter de sa vie privée. »*

Justine insiste sur la distance « respectueuse » qui est maintenue entre les moniteurs et les professeurs tout en mettant en avant les relations « privilégiées » qu'elle noue avec eux.

Un cas de relation⁷⁹ privilégiée, annoncée en début de chapitre, est celle de Justine avec son directeur de thèse, et directeur de laboratoire. Il est aussi son mentor, comme en témoigneront les verbatims issus de l'enquête. Justine a rencontré ce directeur, alors qu'elle était en master 2 à l'Université Q4. Il lui a proposé de venir à l'Ecole Y pour préparer l'agrégation. C'est ensuite grâce à lui qu'elle a pu obtenir une allocation de recherche. Dès le début de l'entretien, Justine semble bien connaître ce directeur : « *Etienne était jusqu'il y a peu directeur de la section. Il est directeur de l'UMR. C'est quelqu'un qui a énormément, énormément de travail. C'est quelqu'un qui a beaucoup*

⁷⁶ La justification que Justine me donnera *a posteriori* de la justesse de cette catégorie « collègues » est le simple fait qu'on leur confie des cours d'agrégation. « (Le cours sur) « *l'animal* », je suis la seule à le faire. Donc ça veut dire qu'ils nous considèrent vraiment comme des collègues. »

⁷⁷ Les labex visent l'obtention du logo « laboratoire d'excellence ». Ils regroupent différentes thématiques représentées par divers laboratoires en règle général. Le Labex en question possède une dotation de 4,5 millions d'euros.

⁷⁸ Marcel Gonard est un représentant des interfaces de recherche possible, entre la philosophie et les sciences politiques.

⁷⁹ Relation, mentionnée uniquement pour pointer le jeu de pouvoir qui à terme crée une hiérarchie implicite des membres du laboratoire senior en référence au directeur et à ses diverses fonctions.

de doctorants. Je crois qu'on est quinze ou seize à faire notre doctorat avec lui.» (Justine) De fait, elle déclarera que cette situation de multi-encadrement est la cause de la grande liberté dont jouissent ses doctorants : *« je sais qu'il y en a à qui ça ne convient pas énormément. Parce que ceux qui ont du mal à aller le solliciter, et à faire le travail par eux-mêmes, ils n'avancent pas beaucoup dans la thèse. »*

On constate dans ce laboratoire une hiérarchisation implicite des doctorants d'Etienne Chaton, hiérarchie « naturelle » entre ceux qui ont « l'*ethos* » et ceux qui en sont dépourvus. Les « élus » parviennent, au détriment des autres, à développer des compétences valorisées et efficaces pour leur « survie ». Ces compétences se déclinent, selon Justine, sur deux plans : 1) sur le plan de la sociabilité consistant « à aller solliciter » pour ceux qui possèdent l'aisance relationnelle et la façon d'être (leur permettant ainsi d'aborder le directeur frontalement) et 2) sur le plan scientifique et intellectuel « à faire le travail par eux-mêmes », c'est-à-dire à être autonomes dans leur recherche. Ces compétences sont, de plus, renforcées par l'attitude du directeur lui-même, puisque, comme le dit Justine, les « manques » ne viennent pas de sa part : *« Il est disponible sur sollicitation⁸⁰(...), ce n'est pas lui qui va solliciter »*. Dans son cas, ne pas subir de pressions excessives de la part de son directeur de thèse qui lui dirait : *« t'en es où ? Tu fais quoi ? Rends-moi un texte à telle date (...) »* est une chance et cela lui offre un confort non négligeable : *« Donc, en même temps personnellement ça me convient très bien. »*

Le tutoiement à son égard, que Justine attribue à son chef, indique sa proximité avec son directeur de thèse. Elle explique la signification de cet état de fait : *« En même temps ça se traduit par une certaine liberté dans le contenu de la thèse : c'est-à-dire qu'il m'est arrivé de dire « tiens, j'ai une idée, qu'est-ce que tu en penses ? Comment tu ferais ? Et qu'Etienne me dise : « Ok, teste-la. » Que je la teste pendant plusieurs semaines et que je lui réécrive en lui disant « non, je n'y arrive pas, ça ne fonctionne pas ! » En même temps ça peut en déboussoler un peu certains, parce que du coup, oui, on peut travailler plusieurs semaines sur quelque chose qui ne fonctionne pas. Mais en même temps, on fait vraiment nos propres expériences. Donc il nous responsabilise beaucoup. »*

Son vocabulaire mélioratif ainsi que le recours au tutoiement entérinent la relation de travail « confiante » entre l'élève et son directeur.

Justine justifiera les responsabilités confiées ou non à tel ou tel doctorant par le directeur de thèse en fonction des relations que chacun noue (ou plutôt déclare nouer) avec lui. Selon que *« ça se passe comme avec moi, c'est-à-dire que le ou la doctorant(e) aime bien cette marge de liberté, donc ça se passe très bien. »* Ou selon que cela se passe moins bien : *« Il y en a un autre qui, je crois, n'avance pas beaucoup dans sa thèse et qui aurait besoin, lui, d'être plus encadré directement. Enfin, plus régulièrement. »*

Si le comportement du directeur avec ses thésards est, semble-t-il, « identique »,

⁸⁰ On sent que Justine le connaît bien puisqu'elle s'est suffisamment intéressée à l'emploi du temps global de son directeur de thèse pour avoir intégré ce fait, perçu par elle comme logique, qu'il puisse manquer de temps pour ses étudiants, mais que, s'il en est en quelque façon « coupable », car en charge de nombreux postes de direction, il n'en est pas pour autant « responsable » pour parler comme Hegel (1940).

mais qu'il est dans le même temps, fortement « dépendant » de la personnalité du thésard, alors on peut expliquer les disparités de vécus et de besoins entre les seize doctorants d'Etienne Chaton. Cela reste cependant difficile à prouver, puisque, comme le rappelle Justine : *« on parle assez peu, chacun, des relations qu'on a avec lui. Est-ce que c'est de la pudeur ? Je ne sais pas. Parce qu'en fait, la relation d'un doctorant à son directeur de thèse, elle est assez exclusive, j'ai l'impression. Avec la monitrice avec qui ça se passe bien, on en parle régulièrement. »*

A ma question de savoir si l'origine de leur connivence entre elles provient de leurs bons rapports à leur directeur de thèse, Justine répond que *« c'est simplement parce qu'elle travaille aussi sur l'âge classique, ce qui n'est pas le cas de tous les doctorants. Du coup, ça nous est arrivé d'être recommandées par lui sur un même colloque. On constate, ici, l'existence d'un « privilège thématique » qui donne accès au réseau du directeur. Cette hypothèse d'un « privilège lié au sujet » est corroborée par Justine : « Je pense que oui. Par exemple, l'autre doctorant, lui, il est sur le XXème siècle, donc ... En fait, il est aussi encadré par Etienne, mais du coup, on parle... Mais j'ai (plus) des échos indirects. Par exemple, quand il me dit qu'il n'avance pas beaucoup dans sa thèse, ou quand celle qui partage son bureau me dit, « tiens, Etienne l'a cherché parce qu'il trouve qu'il n'avance pas beaucoup... »*

Il y a donc une mise en concurrence par le biais des on-dits et autres « bruits » de couloir. Or, cette thématique des « bruits » va apparaître à propos de la vie dans la structure de recherche de Justine et de la protection de la vie privée : *« C'est que... on n'a pas l'habitude de parler vie privée au travail. C'est un peu de pudeur et c'est aussi je pense une question de bon fonctionnement de la section... »*. (Justine).

Là, on observe quelque chose de capital. Justine va prendre de la hauteur pour se placer, non plus à son échelle propre, mais à l'échelle de la section toute entière. En somme, elle adopte un masque discursif pour parler, non plus de sa vie à elle, mais de la vie globale de l'unité pour en décrire le fonctionnement par transparence : *« C'est-à-dire que, (...) il y a des moments, en fait, où il y a beaucoup de choses qui circulent dans la section : je parle d'un élève à quelqu'un, il va en reparler à un autre... Parce qu'on travaille beaucoup en commun. (...) Après il ne faut pas que ça devienne non plus des rumeurs (à cause) de la vie privée (...). Peut-être pas « rumeur », parce qu'il n'y a pas de malveillance, mais le côté où tu confies quelque chose à quelqu'un et tu n'as pas forcément envie que quelqu'un d'autre le sache. »*

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, ce que Justine dévoile là n'est pas ce qu'on pourrait appeler « une culture du secret », mais bien plutôt un besoin de protéger sa sphère privée sur son lieu de travail d'une part, et en dehors d'autre part. Car il y a une vie « hors du laboratoire » mais toujours, cependant, « avec le laboratoire » dont on ne se coupe jamais totalement : *« Le travail ce n'est pas tout cantonné aux moments qu'on passe à l'école. On travaille le soir en rentrant, on travaille pendant les vacances, on travaille le week-end, etc. Donc d'un côté, il ne faut pas que le travail prenne trop de place pour ta vie privée. Moi, je pense que c'est aussi une question d'équilibre personnel. »*

Puisque le travail est vécu comme faisant partie intégrante de la vie des chercheurs, cette fusion se traduit par une circulation incessante des personnes, des

idées (bruits de couloirs), et des activités, qui créent des interconnexions permanentes (réseau du net, mails) entre les individus placés, ici, en réseau « à ciel ouvert ». Par cette dernière expression, il faut comprendre que cette visibilité des acteurs, de leurs pensées et de leurs actions, contribue à nourrir cette « communauté » au sens fort du terme. C'est un acte de quasi « communion émulative » qui anime ce réseau. On retrouve là, la forme « cohésive » typique de la sociabilité des laboratoires seniors : *« les profs sont au courant des cours qu'on fait (...). Les élèves savent sur quoi on travaille. Ils voient passer nos annonces de recherche... Donc en fait, (...) ce n'est pas qu'on soit exposé, mais c'est que, de fait, ce sur quoi on travaille, ces choses se savent un peu. Par exemple, c'est très rigolo de recevoir un message d'un étudiant ou d'un élève qui vous souhaite « bon courage » pour une conférence que vous allez faire, parce qu'il l'a vu sur le site (...) et qu'il finisse en disant « bon courage et bonne chance pour votre colloque ! » et ça m'a fait vraiment rire. (Rire). D'abord parce que, en fait, « bonne chance » c'est marrant. C'est un peu décalé comme remarque (rire) : « bonne chance pour un colloque ». Nous, on n'a pas l'habitude : en fait, c'est un peu « bonne chance, tu vas être dans le grand monde ». » (Justine et un étudiant).*

Par le verbatim de l'étudiant et la reprise « amusée » (par Justine) de l'expression « bonne chance », est révélé le poids du « titre » convoité mais non encore acquis de chercheur. En effet, *« le titre est à la fois une arme et un enjeu dans les luttes symboliques qui ont pour enjeu la position dans les classements sociaux »* (Bourdieu, 1989, p. 168).

Ainsi, on voit comment ces hommes et ces femmes qui ont des rôles, des qualités, des compétences diverses, les mettent plus ou moins facilement au service des autres pour la « bonne marche » du groupe et de l'institution dont ils font partie.

Tout contexte social, et en particulier, un laboratoire de recherche senior (comme déjà vu en partie B pour SP3 et SL4) demande à être « bien placé » dans la machine institutionnelle. A propos de ces luttes de classements⁸¹, il convient de rappeler que *« dans les luttes symboliques de l'existence quotidienne, les agents ont intérêt à voir traiter leurs propres titres comme des garanties d'une dignité et, au contraire, à traiter les titres des autres comme de simples garanties d'une capacité. »* (Bourdieu, 1989, p. 169).

Dans le laboratoire senior d'Etienne Chaton, une « conscience professionnelle » très forte transparaît. Celle-ci crée une cohésion au travers d'individu particulier comme Justine qui a acquis une position stratégiquement enviable. En effet, puisqu'elle se trouve à un carrefour « avantageux », comparativement parlant, au niveau de l'échiquier du laboratoire, elle peut se faire porte-parole de son engagement personnel au sein du laboratoire autant qu'elle peut jouer le rôle de faire-valoir dans un cercle académique agrandi. En se positionnant à la croisée de plusieurs branches, Justine monte en compétences, mais génère, de ce fait, autour de ses activités, des critiques. (cf. dans la section V.2 les critiques rapportées par les étudiants).

Les branches auxquelles certains juniors « élus », comme l'est Justine, ont un accès direct, sont :

1. celle de la direction de LJHL (couplage de recherche et ouverture sociale);
2. celle de la direction du groupe de ses collègues (doctorants et élèves) grâce à

⁸¹ On se place ici au niveau individuel comme avec l'exemple des concours d'agrégation mais aussi au niveau des équipes ou laboratoires comme dans ce paragraphe.

son monitorat ;

3. la branche de ses concurrents « thésards » qui rencontrent des difficultés ;
4. et l'accès au monde interdisciplinaire (avec l'organisation de colloques internationaux).

C'est probablement l'ensemble de ces voies d'accès, lesquelles sont autant de capitaux culturels et sociaux, qui permet à Justine de juger de l'évolution de sa discipline dans le champ de la recherche académique contemporaine. Son expérience de préparation de colloque international en collaboration compétitive avec des biologistes permettra de faire un parallèle avec son expérience de l'interdisciplinarité dans le cadre de LJHL : « *L'histoire au point de vue de la politique nationale de la recherche, l'épistémologie, les sciences sociales, ont beaucoup plus le vent en poupe que l'histoire de la philosophie ! C'est-à-dire que l'histoire de la philosophie est moins considérée maintenant.* » (Justine).

Ainsi, avoir le droit, le choix et la liberté de faire de l'histoire de la philosophie alors même que l'effet « de mode » est passé, est perçu comme un véritable luxe : « *je suis un peu jeune pour sentir l'évolution mais d'un autre côté, je pense qu'il y a quand même un moment où l'histoire de la philosophie était majoritaire. Elle ne l'est plus. Il y a une chose factuelle qui est que les gender studies, les cultural studies, les sciences cognitives, l'épistémologie, se développent énormément, donc, de fait quantitativement ! (sourire).* » (Justine).

La « dignité » rattachée aux « titres » des individus, est liée au « classement disciplinaire » dans l'histoire académique. On observe dans le verbatim ci-dessus, un déclassement des matières littéraires et philosophiques classiques, pourtant considérées comme dominantes dans les années 60-70 (voir les analyses de la conclusion du chapitre IV sur les formes scolaires de classification, la pensée dualiste et la conciliation des contraires dans l'encart « Entre incorporation et métamorphose du système : la voie des héritiers »). « *En tout cas, c'est vécu comme ça. Pour moi, c'est une chose très importante que le travail (fasse) partie de ma vie. Après, on a pu me faire sentir que ça devenait déséquilibré.* » (Justine) Du fait de ce déclassement disciplinaire, l'entourage de la philosophe ne comprend pas clairement les motivations de son investissement total dans la recherche sur des sujets qui paraissent éloignés du quotidien de tout un chacun. En effet, la suite de l'interaction révélera que le déséquilibre est ressenti, non seulement dans la sphère privée, mais aussi, et peut-être de façon plus surprenante, dans la sphère professionnelle, voire professionnalisante⁸². Ce déséquilibre vient de la forte sollicitation⁸³ de la part du directeur, mais aussi de la mobilisation cognitive et humaine que la « notoriété » acquise au fil du temps impose à la jeune femme.

(ii) L'impact de la recherche sur la sociabilité personnelle

L'un des dangers du « succès » de certains « élus juniors », dont Justine est l'archétype, est d'être détourné, au sens « de se désorienter », de ses objets et objectifs principaux : « *on me demande de plus en plus d'intervenir dans des colloques sur des choses qui ne*

⁸² Si l'on tient compte de la valorisation explicite, dans le discours de cette jeune femme, de son travail.

⁸³ Le directeur confie de grosses responsabilités administratives et scientifiques aux doctorants, (rédaction de dossiers de labex, organisation de colloques internationaux, etc.)

sont pas de mon domaine (...). On m'a demandé pour de la bioéthique, sauf que moi je fais de l'éthique fondamentalement. Donc, je suis intervenue sur les enjeux éthiques de la vieillesse deux fois. La deuxième fois, on m'a dit de venir comme si j'étais une spécialiste de la vieillesse, ce qui n'était pas du tout mon domaine. » (Justine).

En quoi une telle situation peut-elle impacter négativement la sphère personnelle ?

« Je passe énormément de temps à faire cours et le peu de temps qu'il me reste je le passe à faire des choses qui ne sont pas de mon domaine de recherche. Du coup, il y a des moments de tension dans le travail où on me l'a fait sentir et chez moi aussi que ça commençait à prendre trop de place. (...) Jamais, je n'aurais pensé avoir tant de contacts, avoir fait tant de choses, avoir eu tant de responsabilités en étant seulement monitrice, ATER et doctorante. Donc, d'un côté c'est génial et d'un autre côté, des fois c'est un peu lourd à porter ! Quand j'ai organisé ce gros colloque interdisciplinaire et international⁸⁴, je le co-organisais avec deux profs en biologie⁸⁵ : un prof de la fac de médecine et un prof à l'Université YI. Finalement, après coup, je me dis que c'est super qu'on m'ait lancée là-dedans parce que c'était une expérience extraordinaire. Mais, sur le moment ça a été incroyablement dur... ! (...) J'ai été soutenue par des personnes ici. » (Justine).

Le fait que Justine soit beaucoup sollicitée provient de sa mise en valeur par son chef, qui la recommande facilement, dès qu'une occasion se présente (préparation de colloque, etc.). Si la relation entre la doctorante et son directeur semble être de qualité, Justine s'en défend pourtant, elle souhaite donner une image d'indépendance et d'autonomie intellectuelle autant que professionnelle. En effet, elle n'a pu parler, à son directeur, de ses difficultés à mener à bien le projet du colloque international qu'*a posteriori*. En parler durant « l'épreuve » aurait équivalu à la « rater ». Dans la mesure où les compétences contenues dans les titres sont attendues, il est nécessaire pour « l'élue » désireux(se) de garder son rang dans le système scolaire, de prouver sa capacité non seulement à les acquérir (par l'auto-formation) mais aussi à en faire « bon » usage (l'éthos du « chercheur-apprenti »).

(iii) L'impact de la recherche dans la sociabilité professionnelle

Justine va exposer ensuite les difficultés relationnelles qu'elle a pu rencontrer auprès des professeurs en biologie. Ces difficultés feront écho, en premier lieu, aux remarques dégagées préalablement lors de la comparaison entre les séances « classiques » du laboratoire junior et la séance « LJHL/LJBS ». En second lieu, ces difficultés relationnelles et disciplinaires se trouveront éclairées par la présentation de « la sociabilité en biologie » que livrera l'un des dirigeants de LJBS (section VI, 3). Ce témoignage servira de transition avec les thématiques d'interdisciplinarité à échelle académique et sociétale qui seront abordées dans la partie D. Ce sont des incompréhensions, des tentatives d'imposition, d'une certaine hégémonie constitutive de la biologie sur les SHS, qui feront l'objet du paragraphe suivant.

⁸⁴ Ce colloque international apparaît sur le site de LJHL. Justine utilise l'interface de LJHL pour son propre compte car, cela lui a été commandé par son directeur de thèse et n'a donc rien à voir avec LJHL.

⁸⁵ On retrouve l'un des champs disciplinaires présent à LJHL.

Comme le montre le retour réflexif sur ce partenariat à la fois interdisciplinaire et intergénérationnel, donc interpersonnel, on peut dire que cette expérience difficile d'un premier abord pour la doctorante, s'est finalement avérée être source de satisfaction personnelle d'avoir réussi ce pari.

« Typologie des obstacles dus à une confrontation SHS - sciences dures »

J'ai identifié la typologie d'obstacles suivante dus à une confrontation SHS-Sciences dures dans le verbatim ci-dessous :

1. Obstacles disciplinaires, épistémologiques, de légitimité scientifique ;
2. Obstacles générationnels ;
3. Obstacles de genre
4. Obstacles cognitifs d'esprit de corps dans le champ disciplinaire associé à la recherche et à son mode de fonctionnement.

« Etre philosophe face à des biologistes (1.), être jeune face à des profs en titre qui ont 50 ou 60 ans (2.), et être une femme face à un milieu quasi exclusivement masculin (3.), il faut sans cesse, sans cesse⁸⁶ se battre. C'est quasiment tout le temps des rapports de force, et nous, on n'a pas l'habitude de ça (4.) d'être sur le mode rapport de force (dans notre laboratoire) » (Justine).

Ainsi, la typologie que l'on peut tirer de l'analyse des obstacles surmontés pour mener à bien cette mission de montage de projet est, que les « *rapports de force* » exprimés, pourraient indiquer une lutte de champs disciplinaires et de reconnaissance des statuts entre protagonistes. Cependant, « *les pressions* » dont le discours de l'interviewée fait état, témoignent d'une réalité de terrain plus complexe : « *Ils m'ont écrit en me disant : voilà, tu peux inviter telle et telle personne et par contre, je ne veux pas voir telle personne.* » Par ces termes, il ne s'agit pas pour ces chercheurs de faire uniquement état de leurs relations plus ou moins « bonnes » dans leur réseau professionnel, mais aussi de signifier clairement leurs « amitiés » ou « inimitiés » intellectuelles en matière doctrinale. « *Ce n'était même pas (une question de) bonnes ou de mauvaises relations, c'était, qui allait dans leur sens, ou qui n'allait pas dans leur sens du point de vue des thèses qu'ils défendaient. C'était une forme de lobbying.* » (Justine).

Parler de « lobbying » au 21^{ème} siècle, n'est pas chose à passer sous silence, compte tenu des fortes contraintes socio-économiques que subit le métier autant que l'identité du chercheur moderne. En effet, cette identité professionnelle « morcelée » du chercheur prise entre, d'un côté, un « *contexte de la recherche depuis le début des années 2000 (qui) a été marqué par des inquiétudes tant sur le plan budgétaire que sur celui de l'emploi scientifique* » (Connan et al., 2008, p. 24), et de l'autre, comme l'indique ce verbatim, « *la socialisation professionnelle des chercheurs (qui) s'avère complexe par le fait que la voie auparavant « normale », intégration dans un grand organisme ou dans l'enseignement supérieur, n'est plus automatique* » (Connan et al., 2008, pp. 90-91). La doctorante qu'est Justine semble en faire les frais à ce moment-là

⁸⁶ La répétition montre son insistance sur ces conditions défavorables à son rôle féminin dans cette interaction.

du partenariat.

De plus, elle notera que ces « attitudes épistémologiques » aux répercussions relationnelles incontestées et incontestables, sont une caractéristique plutôt régulière aux colloques en biologie. Ce positionnement lui vient de ce que, par la suite, ces mêmes chercheurs, qui l'avaient pour un temps « déconsidérée », ont révisé leur jugement au point de lui proposer d'intervenir dans leurs séminaires de biologie et même de participer à un projet de plus vaste ampleur comme *« une grosse structure fédérative de recherche. Alors ce qui est marrant, c'est qu'après coup, (...) ils ont complètement changé de comportement (...). Je pense qu'après coup, ils ont été un peu impressionnés par ma persévérance, (...) je suis montée dans leur estime paradoxalement »*. Elle évoque comme explication une *« sorte de test »*.

Dans les colloques de recherche, la norme pour les biologistes est, selon Justine de *« réussir à faire entendre « ta » thèse par rapport à une autre. Et moi (dit-elle), j'ai la faiblesse de croire :*

- *que si j'avais été un prof* (1. et 2.) ;

- *que si j'avais été un homme* (3.) ;

- *et que si je n'avais pas été en philo* (1. et 4.) ; *on ne m'aurait pas dit les choses comme ça.* » On retrouve ici, la typologie de l'encart précédent. Pour justifier son analyse, Justine, chercheuse en devenir, va *« tenter de résoudre ces contradictions en négociant entre ses représentations et la réalité »* (Connan et al, 2008, p. 91), en invoquant deux raisons : d'une part, l'existence d'une « lutte disciplinaire », c'est-à-dire que *« la philosophie, elle n'est pas là pour dire aux sciences si elles ont raison ou tort »* (Justine) ; et d'autre part, il existe une « perspective hiérarchique », c'est-à-dire que *« dans leur labo junior... dans leur labo junior : le lapsus ! (Rire). Dans leur labo (senior) justement, les doctorants n'ont pas à donner leur avis. »* (Justine)

En somme, c'est presque une forme de « darwinisme disciplinaire » que Justine décrit ici. Le laboratoire junior semble apparaître comme une possibilité de territoire de manœuvre plus neutre pour la jeune génération lui permettant ainsi de « survivre » en pouvant « s'exprimer »⁸⁷.

Ce que pointe cette référence au « laboratoire junior », tout comme celle à la « considération » de la doctorante en SHS par des chercheurs en sciences dures, est le fait, appuyé également par la littérature de la sociologie du travail, que « la socialisation professionnelle » est le facteur limitant dans les futures aspirations professionnelles (des juniors) les poussant à s'ajuster au(x) réseau(x) naturel(s)⁸⁸ ou artificiel(s) c'est-à-dire « acquis » par construction personnelle⁸⁹. En effet, *« le nombre croissant de docteurs contraint ceux-ci à trouver d'autres issues professionnelles (ici d'apprentissage par la recherche) qui peuvent être perçues comme une forme de dévalorisation de leur profession »* (Connan et al, 2008, p. 90). Cet état de fait appelle à une reconstruction identitaire pour faire que cette dévalorisation apparente devienne une plus-value pour l'avenir professionnel du chercheur junior.

⁸⁷ Au sens propre comme au figuré pourrait-on dire.

⁸⁸ Il s'agit de l'environnement de recherche comme ici par l'intermédiaire du directeur de thèse générant un colloque ou des chercheurs biologistes co-organisateurs.

⁸⁹ L'exemple est ici le laboratoire junior LJHL.

Convoquer Darwin est toujours et encore d'actualité. Le biologiste Jean-Marie Pelt dans un colloque⁹⁰ placé sous sa présidence, le rappelle : au XIX^{ème} siècle, « Darwin travaille beaucoup sur la nature mais la trouve gaspilleuse. Il va jusqu'à dire qu'il la trouve « inintelligente ». (...) Il a vu dans la nature le lieu d'une compétition féroce qui a donné l'expression la loi de la jungle (*struggle for life*)⁹¹, la loi du plus fort qui ensuite est devenue la loi du plus adapté (...) : « Ôte-toi de là, je me fais ma place au soleil, quitte à ce que cela te fasse de l'ombre ». (...) Comment Darwin voit-il la compétition ? Il voit que c'est le plus fort qui gagne et qui exclut le faible (...). Darwin en déduit le principe d' « exclusion compétitive », selon lequel la compétition entre un mutant favorable et ses descendants, et les populations plus anciennes, finira par l'exclusion du moins compétitif. » (Pelt, 2008b, p. 77).

Ce que cet extrait décrit n'est rien d'autre que la désormais classique mécanique de « sélection naturelle ». Or, cette « sélection », dans notre cas, non pas « naturelle » mais « disciplinaire » et « identitaire », opérerait aussi dans le microcosme de la recherche comme dans n'importe quel microcosme naturel ou humain. Ce type de sélection, si l'on file l'analogie, ferait de telle ou telle « niche disciplinaire » la niche dominante par rapport aux autres. La dominance serait établie et tacitement acceptée par tous selon son caractère de scientificité présumé par les détenteurs du « pouvoir ». C'est-à-dire qu'elle serait fonction de l'étendue du territoire de reconnaissance accordée ou non par l'ensemble de la communauté scientifique à tel ou tel champ disciplinaire. C'est avec cet esprit de « lutte pour la survie des meilleurs » hérité de la théorie darwinienne que Pelt rapporte ce diagnostic sur la recherche contemporaine. Il semble intéressant de soulever ce parallèle puisque cela fait parfaitement écho aux désillusions, comme nous le verrons dans la partie D notamment, qu'essuient nombre de chercheurs à l'heure actuelle. Pelt commence son discours par ces mots : « *Le mot « compétitivité » est évidemment un mot magique ; nous sommes invités à être « compétitifs ». On a ainsi créé il y a trois ans une soixantaine de pôles de compétitivité, où l'on a réuni tout ce qu'on trouve de mieux en fait de matière grise. Ces pôles de compétitivité doivent viser l'« excellence » – encore un mot très important –, ils doivent être « performants ». Dans ces pôles de compétitivité, on fera de la recherche pour qu'il y ait de l'« innovation ». Je vous fais ici un panorama très rapide des mots magiques que nous⁹² entendons tous les soirs. (...), Darwin a bien réussi, parce que cette idée-là a été décalquée dans la société à partir du modèle biologique darwinien qui remonte à la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle. » (Pelt, 2008b, p. 76-77).*

Le parallèle avec le darwinisme, trouve un écho particulier dans l'expérience difficile de Justine avec les professeurs de biologie : en marquant son territoire, la doctorante a montré qu'elle faisait partie de la bataille et qu'elle y avait sa « place ». Cependant, si la compétition est mère de toute chose pour détourner l'expression héraclitienne et reprendre l'expression du titre de l'ouvrage sous la direction de Jean-Marie Pelt, c'est qu'elle est d'abord et surtout présente dans beaucoup de contextes dits hypermodernes. Cette « hypermodernité » (Aubert, 2004), fait la part belle à une compétition totale et totalisante. Pour « survivre », la coopération (voir sections I.2.b, III.2.a) est une stratégie possible. Issue du management économique et de gestion,

⁹⁰ Ce colloque convoquant un panel disciplinaire conséquent : philosophie, sociologie, théologie, biologie, rappelle le principe d'Héraclite par son titre évocateur : *la guerre est mère de toute chose*.

⁹¹ L'expression « loi de la jungle (*struggle for life*) » est en italique dans le texte.

⁹² Le « nous » renvoie aux chercheurs, en général, peut-on supposer.

l'hypothèse que ce modèle coopétitif soit une sorte de « compromis convivialiste » sur un fond de mise en concurrence des acteurs du système considéré est ici *a priori* corroborée, au moins dans une certaine mesure. Il faut préciser que cette phase concurrentielle est un étalon de la relation coopétitive mise en place (ou non) par la suite entre ces mêmes acteurs. La coopétition est un « juste équilibre » entre deux comportements typiques de « survie » pour l'individu vivant en société : la compétition (avec son pendant mercantile : la concurrence) et la coopération (ou entraide au niveau sociétal).

En somme, les individus baignent dans un climat d'insécurité. Pour pouvoir continuer à « être » socialement parlant, les individus, en général, et chercheurs en particulier, doivent jouer de la dialectique « affrontement » (comparaisons, concurrence) / « bonnes pratiques » (collaborations, connivences pratiques collectives stratégiques). Certains veulent grimper au plus haut niveau au moyen d'un esprit de compétition féroce, quand d'autres cherchent déjà simplement à se maintenir dans leur position dans une attitude plus conservatrice. Dans cette mécanique d'ascension, le laboratoire junior est un lieu privilégié, car « protégé » de l'influence extérieure des chercheurs statutaires, des considérations sociales, économiques, politiques et, dans une certaine mesure, scientifiques attachées au panorama peltien de la recherche moderne. Cette protection provient, d'une part, des « statuts » administratifs régissant l'ensemble des laboratoires juniors de l'Ecole Y leur conférant un certain « confort financier et matériel » de fonctionnement (section IV.2), et d'autre part, du mode de direction qui fait que le laboratoire LJHL est un véritable cercle d'initiés (section IV.3).

(iv) *LJHL, un faire-valoir parmi d'autres*

Ce paragraphe sera consacré à l'examen d'un cas concret d'opportunités pour les membres « équipiers » de LJHL de se valoriser à titre individuel. Cet examen consistera à déterminer quel espace d'action possèdent ces membres et quels usages ils font de la liberté de création et d'initiative laissée par les membres « dirigeants ». L'une des « *technologies de la compétition* » (Alexandre, 2008a, p. 35) classique dans les théories managériales consiste à « *transformer des objectifs collectifs en autant d'objectifs individuels que chacun se réapproprie. (...) En d'autres termes, j'accepte le jeu de la compétition en équipe à condition que ma contribution soit reconnue comme singulière.* » (Alexandre, 2008a, p. 36). Or, comment se manifeste cet « art du management » collectif au travers d'une considération valorisante pour les individus ? Pour répondre à cette question, le cas d'une initiative menée par l'une des membres « équipières » de l'équipe sera convoqué ci-après.

Cette initiative est une intervention du laboratoire junior à l'IEP de la ville Y. Préalablement, d'autres sources de satisfactions personnelles, apportées par LJHL à ses membres équipiers, peuvent être évoquées (par exemple, le cas de l'intervention à l'IEP par Manon, et plus loin, sera examinée son expérience en Allemagne). Cette expérience de la recherche académique et universitaire allemande permettra une certaine prise de recul par rapport aux activités de recherche et d'enseignement français. La première source de satisfaction dans ces expériences, pour Manon, a été, d'être en contact avec des personnes plus âgées : « *J'ai trouvé qu'en Master 2, c'était très riche d'avoir des gens plus avancés dans leur recherche, dans leur métier, dans leur pratique, parce*

qu'ils apportaient une expérience parfois plus réfléchie, parce qu'ils étaient un exemple potentiel de ce à quoi je pouvais aboutir dans mon parcours. Mais aussi parce que je pense que c'est extrêmement valorisant de voir, que ce que l'on pense, peut intéresser (des personnes « plus avancées » en recherche). Cela oblige à une grande rigueur dans notre travail. »⁹³ (Manon).

L'un des premiers degrés de valorisation pour Manon est la considération de sa parole, de sa pensée par des « professionnels chercheurs ou non ». Cette comparaison sous forme de confrontation à une génération de personnes plus âgées, lui autorise le droit à une certaine projection « positivée », « rassurante » de son avenir professionnel.

Un second degré de valorisation se trouve être « académique » cette fois, au sens purement scolaire du terme. En effet, sa participation active à LJHL lui a permis de valider certains de ses crédits⁹⁴ de master 2. Cette incorporation de l'activité « laboratoire » dans son diplôme, pour valider la partie « *activité de recherche* », l'a incitée à tenir son directeur de mémoire au courant de cette démarche. Or, il est intéressant de noter que cette étudiante est dirigée par le même professeur que Justine pour sa thèse. Cette « activité de recherche » au niveau du diplôme de master est assez libre dans la mesure où il peut s'agir de « *la recension d'un livre, d'un article, soit d'une intervention dans un colloque.* » Cet exercice de validation d'examen a été effectué sur la question des limites de l'expérience du corps par trois jeunes. Ces trois jeunes ne sont autres que les trois étudiantes, faisant toutes partie de LJHL, à savoir Manon, Odette et Séléna. C'est pourquoi, nous reviendrons en partie V.2.b) sur ces trois personnalités « types ».

Un troisième degré de valorisation expérimenté par Manon dans le cadre de LJHL est celui qui va constituer le cœur de ce paragraphe, à savoir son expérience à l'IEP de la ville Y⁹⁵. Cette jeune femme se présente à moi comme naturellement engagée dans cette activité de recherche à LJHL. L'investissement est très présent dans son discours : « *Pendant le master j'y allais à peu près à toutes les séances (...), j'ai fait ce travail qui était demandé institutionnellement. J'ai proposé aussi qu'on fasse une intervention à l'IEP. Il y avait un séminaire de découverte avec plusieurs choses. (J'ai préparé ça) avec Bertrand et cette fois-ci, c'était en dehors du laboratoire.* » Ce qu'il faut préciser, c'est que ce projet ne provenait ni directement de Manon, ni de Bertrand, mais d'une amie de Manon qui faisait ses études à l'IEP. Cette amie lui proposa de participer à « une semaine à thème » et Manon proposa quant à elle d'aborder « *les relations à travers le corps, etc.* » dans le cadre de cette semaine.

Cependant, si Manon s'est investie dans cette activité à titre individuel *de prime abord*, elle souhaitait que cette activité soit portée par LJHL de manière à ce qu'elle soit « *institutionnalisée* ». LJHL a donc, aux yeux des membres, un réel rôle d'hébergement des activités et de garantie du caractère scientifique, ou au moins du caractère « sérieux » de ces dernières. L'étiquette « laboratoire junior » est portée et exportée à

⁹³ Manon, entretien du 18/10/2013 au petit salon de l'Ecole Y du bâtiment « administratif ».

⁹⁴ La Réforme LMD met en place principalement une architecture basée sur trois grades : licence, master et doctorat ; une organisation des enseignements en semestres et unités d'enseignement ; la mise en œuvre des crédits européens et la délivrance d'une annexe descriptive du diplôme.

⁹⁵ Je me fie à son témoignage, car cette manifestation à l'IEP de la ville Y a eu lieu avant que je ne décide d'inclure les laboratoires juniors dans mes terrains d'enquête.

l'extérieur avec une certaine confiance par les membres. Manon ne s'approprie pourtant pas le mérite de cette séance « hors les murs » en se positionnant naturellement en retrait par rapport à Bertrand qui est, lui, membre dirigeant. *« En Master 2, je ne me sentais pas très légitime de faire cette intervention, de proposer cet atelier. Je trouvais que (le laboratoire junior) était un bon média parce que ça me laissait la possibilité d'être moi-même légitime au sein d'une organisation institutionnelle (...). Bertrand s'est proposé. Je pense aussi qu'il s'est senti un peu responsable de représenter le laboratoire en tant que noyau dur. »* (Manon).

Le rôle de Bertrand au sein du « bureau dirigeant » de LJHL se dessine ici. En effet, Bertrand est quant à lui allocataire moniteur, ayant comme Manon, réussi le concours d'entrée de l'Ecole Y. Il travaille pour sa thèse sur la physiologie. Bertrand fait partie de LJHL depuis le début de l'aventure, un an en tant que membre « équipier », puis en tant que « coresponsable ». *« J'ai été contacté au moment de sa création par les fondateurs pour être inscrit comme membre dans le projet parce que mes sujets de Master 1 et 2 correspondaient au thème. (...) Cela correspondait à mes recherches et j'étais intéressé par l'aspect interdisciplinaire. »* (Bertrand)⁹⁶ Ce jeune homme est engagé au niveau de LJHL, particulièrement dans la visibilité extérieure du laboratoire junior, sachant que la particularité de la structure de LJHL est bien de ne pas avoir de fonctionnement rigide prédéfini (cf. section IV.2). Cette attention à la visibilité extérieure, s'explique, peut-on supputer, par son intérêt pour la séance proposée par Manon à l'IEP.

Il est à noter que Bertrand, ne mentionnera pas spontanément son partenariat avec Manon, mais qu'en revanche, il insistera sur une séance qu'il avait coanimée avec un jeune biologiste. Trois raisons majeures peuvent être supposées à ce choix. La première est que Manon était « à l'origine » de la séance à l'IEP, Bertrand n'apportant principalement que sa « représentativité » en tant que membre « dirigeant ». La seconde, qui est somme toute logique, n'est autre que le rapport à la biologie l'intéresse directement pour sa thèse : *« je n'ai pas vraiment l'occasion de distinguer entre mon travail de recherche et mon travail pour le labo junior. »* Et enfin, la dernière raison précisée : *« comme j'ai assisté à presque tout, je vais en choisir une (que j'ai fait) avec un autre membre du laboratoire junior, doctorant biologiste. Nous avons préparé et animé une séance. »* (Pour cela), *nous nous sommes inspirés du jeu pédagogique Decide⁹⁷ pour la méthodologie.* (Bertrand).

Plus que son déroulement ou sa conclusion, c'est le prolongement de cette séance sur le carnet hypothese.org qui est à retenir. A la « séance du 18 octobre 2011 (...), (nous) avons essayé grâce aux figures distribuées de défendre une position que nous n'aurions pas défendue spontanément. Si le début de la réunion a vu les participants respecter la méthode, le « naturel » nous a tous rattrapés et nous sommes retombés dans notre travers qui est celui de convaincre, d'être performatif. Cette expérience a été néanmoins très enrichissante car ce sujet est toujours d'actualité (...). Il me semble que

⁹⁶ Entretien par questionnaire écrit puis commenté oralement le 19/11/13, à l'Ecole Y dans l'une des salles de cours où avait lieu la séance de LJHL).

⁹⁷ « La forme adoptée, pour permettre de comparer les perspectives, était une sorte de jeu de rôles (parodiant le jeu Decide) où chacun pouvait exprimer un point de vue qui n'était pas le sien mais qu'il se mettait au défi d'envisager, de « tester ». » (Entretien par questionnaire de Bertrand).

*le sujet n'est pas épuisé et qu'il mériterait un prolongement*⁹⁸ ». (Simon Leduc).⁹⁹

Plus que ce questionnement « de fond », c'est l'acte d'appeler « *un prolongement* » et plus encore d'invoquer « *le retour du naturel* » qu'il semble important de souligner en terme de mécanique de sociabilité habituelle à LJHL. Si j'emprunte le point de vue behavioriste, je vois que le « *naturel qui (les) a tous rattrapés* » et qui est mentionné dans ce billet, se traduit en terme de comportements, d'attitude rhétorique par le retour du « *travers qui est celui de convaincre, d'être performatif* ». Si l'on stoppe la lecture du commentaire fait par ce membre¹⁰⁰ à cet endroit-là, l'on pourrait penser que ce « travers » aurait pour conséquence d'être, sinon stérile en matière de débat d'idées, au minimum assez délétère pour le déroulement et la bonne entente globale au sein du groupe durant cette séance notamment, voire durant l'ensemble des séances. En effet, la situation décrite étant assez « inhabituelle » dans la mesure où les participants déclarent « *défendre une position que nous n'aurions pas défendue spontanément* ». Les participants se trouvaient donc dans une position cognitive plutôt déstabilisante. Etre déstabilisé ne semble pas être la règle à LJHL. Fort heureusement, la présence d'un « *néanmoins* », nuance cette première analyse. Nous retrouvons alors le type de vécu et de verbatim associé, plutôt « classique »¹⁰¹. Simplement, il faut remarquer que cet appel à prolongement n'est pas effectué, malgré le jugement positif du médecin déclarant « *très enrichissant et actuel* » le caractère de ces questions.

Forces et limites de la sociabilité à LJHL

Cet exemple de billet (verbatim de Simon Leduc) fait l'objet d'un double constat sur :

- la réception et la diffusion des séances de laboratoire junior :

Même si globalement la réception des séances est bonne, les prolongements sur le Web (donc intégrant potentiellement plus d'intervenants au réseau d'habitues) sont moindres. En effet, seul Simon Leduc a publié un post et il déplore le manque de prolongements des ateliers par l'emploi de ces termes « (le sujet) *mériterait un prolongement* ». Ceci renforce l'argument d'une structure de « laboratoire junior » et d'une sociabilité fonctionnant en vase clos ou semi-clos (avec son cercle d'initiés) et faisant l'objet d'attentes non encore comblées ou de déceptions plus ou moins ouvertement exprimées.

- le cadre et effet de cadre :

Ce post corrobore la série d'entretiens menés auprès des membres présentant « cette expérience comme « *enrichissante* » mais tout en l'affaiblissant par l'emploi du « *néanmoins* » et l'adoption de types comportementaux (au niveau linguistique, rhétorique et cognitif principalement) « standardisés » par une norme de pensée (cf. « *le naturel* ») issue, soit de la formation académique et disciplinaire (« l'effet grande école » plusieurs fois mentionné, par Manon et d'autres), soit des représentations communément partagées. En effet, la revendication de fonctionnement du laboratoire

⁹⁸ Une série de questionnements suivent cet extrait du site Hypothèse.org.

⁹⁹ Ce billet a été posté par le médecin anesthésiste, Simon Leduc, membre de LJHL et doctorant dans la mesure où il a participé à cet atelier (jeu Decide), dont a parlé Bertrand précédemment. Simon a jugé bon de poursuivre la discussion sur cette plateforme en donnant son appréciation de cette séance.

¹⁰⁰ Ce membre est un médecin de formation et est proche de la retraite.

¹⁰¹ Je qualifie cette situation communicationnelle de « classique » car ce type de vécu et/ou de discours se retrouvent en entretien fréquemment.

junior est, aussi et surtout, de laisser sa place à l'expérience quotidienne de chacun de ses membres, qui bien que singulière, dans un esprit de partage collectif devient généralisable. En somme, tout n'est pas absolument parfait dans le meilleur des mondes possibles, même si les manifestations positives de cette sociabilité « jeune » à LJHL sont indéniables.

A propos de cette notion de « cadre » héritée de Bateson¹⁰² et reprise par Goffman (1991)¹⁰³, j'interprète « l'effet grande école » évoqué par l'ensemble des interviewés membres de LJHL, comme la marque d'une « modalisation » dont « *la fonction cruciale (...), est donc de définir ce qui pour (les participants à LJHL) est en train de se passer (lors des séances).* » (Goffman, 1991, p. 54). Rappelons que « *nous ne cessons de projeter nos cadres de référence sur ce qui nous entoure, mais nous ne nous en apercevons pas, dans la mesure où les faits viennent les confirmer et le cours régulier des activités recouvrir nos conjectures* » (Goffman, 1991, p. 47). A partir de la notion de « cadre » définie lorsqu'il est dit « primaire » comme « *ce qui nous permet, dans une situation donnée, d'accorder du sens à tel ou tel des aspects de la situation de cadrage, lequel autrement serait dépourvu de signification* » et ce phénomène de projection référentielle à soi, on peut dire que les normes ou limites du cadre primaire social de la « formation en grande école » se manifeste dans la « modalisation » que constitue le laboratoire junior LJHL. En effet, toute « modalisation » dépasse le seul « cadre primaire » (par exemple, un laboratoire ou une communauté de recherche senior comme étant la sociabilité « de base » aux yeux des juniors de l'Ecole Y) et appelle une réponse en termes de cadre. Cette réponse se décline sur plusieurs niveaux qui sont autant d'indices de la « modalisation » à l'œuvre. Ces différents niveaux (Goffman, 1991, p. 54) sont :

a) « *Une transformation systématique (qui) a lieu sur un matériau déjà signifiant* ».

b) « Une connaissance et reconnaissance » préalable et explicite par les participants que la transformation (a) a bien lieu induisant une requalification de la situation vécue.

c) « *Des indices (marqueront) le début et la fin de la transposition (...)* ».

d) La transposition de la « modalisation » à n'importe quel événement ou situation.

e) La définition précise de ce qui advient et la capacité pour les participants à différencier le jeu de la réalité, c'est-à-dire le cadre secondaire du cadre primaire.

Puisque le précédent encart évoquait l'hypothèse selon laquelle LJHL pourrait être un cadre transformé ou secondaire d'une expérience de sociabilité en recherche, et

¹⁰² Goffman se revendique de Bateson dans son utilisation du terme « cadre » : « *je soutiens que toute définition de situation est construite selon des principes d'organisation qui structurent les événements, (...) et notre propre engagement subjectif. Le terme de « cadre » désigne ces éléments de base.* » (Goffman, 1991, p. 19).

Ce sont les analyses batesonniennes autour du jeu chez les animaux et en particulier chez les loutres qui miment un combat (voir « The Message 'This is Play' » in (Schaffner, 1955), p. 175) qui permettent à Goffman de proposer une réflexion usant des « cadres » précédemment précises. Avec l'exemple du combat des loutres (comme cadre primaire non pas « social » mais « naturel » cette fois), on voit que « jouer » à se battre est une « transformation » en terme goffmanien du modèle de référence fourni par le cadre primaire. En effet, le modèle « *renvoie à la forme à partir de laquelle se construit quelque chose d'autre.* » (Goffman, 1991, note 3, p. 49).

¹⁰³ Référence de toutes les pages citées dans l'encart « Forces et limites de la sociabilité à LJHL ».

que ses pans positifs ont été mentionnés, les pans négatifs vont être traités dans le paragraphe suivant.

(v) LJHL, source de contestation dans l'institution

Un premier pan plus négatif des « laboratoires juniors » en général, va venir ainsi poindre avec le positionnement de nouveaux acteurs participant à ce dispositif. Ces nouveaux acteurs sont les administratifs en charge de cette structure de recherche proposée par et pour la jeunesse étudiante. Ces personnes parleront des « laboratoires juniors », mais elles le feront sur fond de comparaison avec les « laboratoires de recherche seniors », autorisant ainsi la confrontation entre « cadre de référence » et « cadre transformé ».

J'ai eu affaire à deux personnes responsables de la gestion administrative des « laboratoires juniors » (ceci qu'il s'agisse des laboratoires juniors de SHS ou des laboratoires juniors de sciences dures). Ces deux personnes, rencontrées en entretien le 5 novembre 2013 dans le bureau de l'une d'entre elles (bâtiment administratif), sont d'une part, Madame Durand, la gestionnaire des « laboratoires juniors » nouvellement arrivée à ce poste, et sa supérieure hiérarchique, Madame Martin, qui occupe le poste de « coordination et de responsable de l'administration recherche ».

Afin de prévenir la critique, néanmoins légitime, d'un éventuel « procès d'intention » en ce qui concerne le traitement des entretiens enregistrés auprès de personnes administratives ou chargées scientifiquement parlant de la politique de l'Ecole Y, (comme Madame Martin ou d'autres responsables administratifs ou scientifiques), je peux invoquer la volonté de prendre du recul au moins sur trois paramètres importants : 1) sur la valeur de l'enregistrement de ces entretiens, 2) sur l'impact relatif de la « mise en scène » possible des « modalisations »¹⁰⁴ à l'œuvre dans la situation de communication de l'entretien compréhensif. Or, pour appréhender cette transformation (modalisation ou falsification) qu'opèrent possiblement les éléments 1) et 2), il faut mobiliser un dernier élément 3), à savoir celui de « l'engagement » de l'interviewé. Dans la mesure où tout « *engagement est une obligation socialisante* (lors de l'entretien), *que l'engagement (de l'interviewé) soit insuffisant*¹⁰⁵, *ou excessif*¹⁰⁶, il faudra en gérer les manifestations et minimiser les effets perturbateurs sur l'entourage » (Goffman, 1991, p. 339).

Par « entourage », on peut entendre tant la présence d'autres interviewés¹⁰⁷ ou même la présence de l'enquêteur. Ainsi, il est facile de comprendre qu'une « conversation » (à trois, comme pour l'entretien avec Mesdames Martin, Durand et moi-même) n'est rien de plus qu'une occasion de « mise en valeur » ou au contraire de « mise en sourdine » (Goffman, 1991, p. 492) de sa parole « dramatisée » (Goffman, 1991, p. 494).

Or, comme vu en partie A, l'entretien compréhensif s'apparente à une

¹⁰⁴ En effet, « un mode » permet, comme déjà dit, de « traduire ce qui a déjà un sens au regard du cadre primaire. » (Goffman, 1991, p. 91).

¹⁰⁵ Si il répugne à répondre, par exemple.

¹⁰⁶ Il donne libre cours à ses opinions, préjugés à des fins personnelles puisque tout « *récit ou anecdote, c'est-à-dire (...) une séquence rejouée* – dans une conversation – *n'est jamais le simple compte rendu d'un événement passé. Dans son sens plein, c'est la formulation personnelle d'un locuteur.* » (Goffman, 1991, p. 494).

¹⁰⁷ Ce fut le cas lors de l'entretien avec les gestionnaires des laboratoires juniors.

conversation informelle cadrée par un enregistrement (donc formelle en un sens), par un colloque singulier entre interviewé et intervieweur nécessitant un engagement de part et d'autre, on peut mobiliser l'analyse goffmanienne précédente portant sur l'enregistrement d'une part, l'engagement d'autre part au travers de la mise en scène fournie par le cadre spécifique de ce type d'interaction personnelle. (Goffman, 1991, p. 339).

- (a) A propos de l'enregistrement, nous avons déjà pu voir quelques limites éthiques (cf. partie A), mais l'analyse offerte par Goffman va permettre d'aller plus loin dans la conscience que l'on doit avoir de la « valeur » réelle des propos rapportés par des acteurs potentiellement influents (comme les administratifs ou les directeurs) du système étudié.
- (b) Seul l'engagement, peut permettre de jauger du type de « fabrications » auquel on a affaire, si fabrication il y a, et selon qu'elle est, soit abusive, soit bénigne. En effet, si l'on part du postulat que toute activité sociale suppose engagement c'est-à-dire « *un état d'esprit faisant l'objet de prescriptions précises et (...) une participation intensive* » (Goffman, 1991, p. 125), il est nécessaire de nuancer les degrés d'engagement existants puisqu'on peut toujours dissimuler nos raisons d'engagement. Ces degrés sont fortement dépendants du discrédit craint par les auteurs en cours d'engagement : « *notre entourage pourrait considérer comme gênantes certaines (raisons) et réviser à la baisse la confiance qu'il nous témoigne.* » (Goffman, 1991, p. 126). Ainsi, l'enseignement des analyses de cadres goffmaniennes est que n'importe quel acteur social en tant que porteur d'intention et donc d'un « rôle » en fonction des situations de communication dans lesquelles il est engagé (plus ou moins fortement) peut « jouer » des informations données dans la conversation qu'est l'entretien compréhensif. Ces « précautions » étant acquises, on peut affirmer que les paroles des administratifs, des directeurs d'unité ou de l'ensemble des autres agents plus « secondaires » du système de l'enseignement et de la recherche (à l'Ecole Y comme dans n'importe quelques autres établissements du supérieur) ne sont pas plus ou moins « spécifiques » à l'Ecole Y, et de ce fait auraient pu être tenues par n'importe quel autre agent (de fonction similaire) dans un autre établissement compte tenu des circonstances particulières que provoquent le cadre de l'« entretien » dans un tel contexte de potentielle compétition (hiérarchique, statutaire ou autre) ou au contraire de potentielle stratégie de coopération.
- (c) En effet, toute modalisation peut-être « mise en scène » et donc peut être « transposée » à souhait par l'interviewé enregistré. Nous sommes face à une « vulnérabilité transformationnelle » c'est-à-dire que la situation d'entretien peut parfois être assimilable à « une fabrication » de la part de l'interviewé lorsqu'il tente de « se protéger » ou de « sauver sa face » en jetant le discrédit sur telle ou telle situation rapportée, tel ou tel protagoniste de « l'entourage », etc. En effet, les fabrications sont « *les efforts délibérés individuels ou collectifs, destinés à désorienter l'activité d'un individu ou d'un ensemble d'individus et qui vont jusqu'à fausser leurs convictions sur le cours des choses.* » (Goffman, 1991, p. 93). Il y a un risque de « manipulation » et de tromperie de l'enquêteur. Comment alors se « sortir » d'une telle impasse intellectuelle ?

Pour répondre à la question précédente, il faut tenir compte du paramètre « théâtral », c'est-à-dire « *le fait qu'elles (les personnes enregistrées) pourraient avoir été tentées de se donner en spectacle (...). (Il peut) s'agir d'une action franche ou d'une modalisation, reste qu'il faut savoir dans quelle mesure le document produit est innocent de sa souillure originelle.* » (Goffman, 1991, p. 80).

Outre le fait que l'on s'accorde sur le droit de toute personne à « contrôler », c'est-à-dire à autoriser ou non, un enregistrement de sa personne (voix et/ou actions), il y a la question du statut de l'utilisation postérieure par un tiers de l'enregistrement (cela surtout lorsque la personne a donné librement son autorisation). Pour ma part, les deux administratives qui vont intervenir dans la suite, étaient conscientes des biais et risques de déformations du contenu de l'entretien. Malgré cela, elles étaient consentantes, considérant leur point de vue comme étant informatif. Elles en acceptaient la responsabilité, responsabilité que je porte également en tant qu'enquêtrice.

La présentation de la fonction de Madame Martin, qui est double, permettra de rendre intelligible l'ensemble des verbatims qui seront rapportés dans ce paragraphe. « *J'ai deux casquettes en fait (...), donc si on prend le pôle recherche, il y a un directeur de la recherche (...), il y a le directeur adjoint et moi, je m'appelle « coordinatrice ». C'est l'équivalent de la direction administrative (...) et il y a maintenant trois services dans les pôles (...) 1) l'ingénierie de projets¹⁰⁸, 2) l'administration de la recherche¹⁰⁹ et 3) la valo (...); il y a quelqu'un qui s'occupe des contrats et quelqu'un qui s'occupe de ma base de données¹¹⁰.* »

Madame Martin m'apprend que ce concept du « laboratoire junior » est « un héritage des lettres » et que cela existe depuis plus de 10 ans. Pour elle, les laboratoires juniors sont des « *bébés labos* ». Elle revendique son « *côté maternel* » à l'égard de ces structures qui servent à « *apprendre ce que c'est que le boulot de chercheur qui n'est pas forcément drôle tous les jours, qui est d'aller chercher de l'argent, de gérer son budget.* » Ses avis et engagement à propos de cette gestion ont évolué au cours du temps. Madame Martin a depuis toujours travaillé avec des laboratoires de sciences dures et ce n'est qu'à partir de 2003, moment où les deux Ecoles de la ville Y (lettres et sciences) ont fusionné en une seule, qu'elle s'est rapprochée des SHS. De ce fait, elle n'aura de cesse de comparer les laboratoires de sciences dures et ceux de SHS, qu'il s'agisse des « juniors » ou des « seniors ».

Pour cette comparaison, au niveau des « juniors », son verdict est instructif puisqu'il montre combien le fonctionnement de la recherche et les structures qui y sont accolées ne sont pas, ou ne sont que peu transposables entre les SHS et les sciences dures : « *c'est vrai que c'est beaucoup plus difficile d'imaginer une structure comme ça à partir du moment où on est dépendant de matériel, de paillasse, d'équipements et donc d'un laboratoire qui possède ces équipements. Mais on en a quelques-uns, trois (de laboratoires juniors en sciences dures) (...), là, on en est à trente-huit depuis le*

¹⁰⁸ Madame Martin précise le point (1) : « *Donc, on considère que là, c'est aller chercher de l'argent, répondre aux ANR.* »

¹⁰⁹ Madame Martin précise le point (2) : « *Ici, on va les (les chercheurs) aider à gérer leur quotidien (2). Là-dedans (...) ce sont les gestionnaires (comme Madame Durand).* »

¹¹⁰ Cette base de données est une base interne qui sert, comme dit Madame Martin, « *à avoir une idée de nos labos.* » En somme, cette base a vocation de répertoire, non pas seulement le personnel de l'Ecole Y, mais l'ensemble des appartenances institutionnelles de chaque personnel de recherche.

début des budgets. Il y en a peut-être eu cinq, six avant. Là-dedans, il y en a qui n'éclosent pas, c'est-à-dire qu'ils présentent un projet, ils viennent nous en parler. On les présente au CS¹¹¹ qui valide et on leur donne de l'argent. Et puis, (...) ils n'utilisent jamais leur argent ! » (Madame Martin).

Les raisons de ces « échecs » relèvent de plusieurs difficultés issues de différents types de manques : 1. un manque de temps¹¹² disponible à consacrer au laboratoire junior par rapport aux cours et/ou aux activités de recherche (thèse ou post-doctorat) ; 2. un manque de fédération autour d'un projet commun (c'est-à-dire réussir à constituer une équipe qui dépasse le ou les quelques individus porteurs) ; 3. un manque de « coopération » (c'est-à-dire l'incapacité à travailler en équipe) et donc, comme un symptôme, un manque d'esprit collaboratif.

Concernant plus précisément le niveau de dotation des « laboratoires juniors », les demandes de budgets sont systématiquement justifiées auprès de la DAF¹¹³ notamment par le biais de la gestionnaire. Les montants alloués sont compris entre 2000 et 6000 euros, avec possibilité de demander, soit une rallonge d'argent, soit un « *budget exceptionnel* » pour une opération précise. *« Il y a une liste de donateurs. (...) pour les labos juniors, quelques fois les labos donnent 100 à 500 euros ; les écoles doctorales quelques fois ; même des labos extérieurs (...). Et puis, on leur fait faire tout le circuit : ville, région, ministère etc. Après, on les envoie au service d'ingénierie de projets, et auprès de chercheurs pas « juniors » ! (sourire) »* (Madame Martin).

Ces demandes sont soumises en premier lieu à un rapporteur qui les étudie puis les présente à nouveau au CS. Le rapporteur appartient au CS.

Pour les laboratoires juniors, la sélection « réelle » se déroule en amont du CS qui ne fait, en définitive, que trancher selon trois types de décisions : « *non, oui, ou alors oui, avec le budget demandé ou oui, avec moins, en disant : on trouve que vous avez mal estimé votre budget, on ne va vous donner que ça. (...). On voit assez souvent « sujet intéressant, mais revoyez votre copie (...)* ». La présélection est réalisée par le rapporteur qui étudie véritablement le sujet et qui donne son avis. Le fait qu'il y ait la clause de l'interdisciplinarité et la nécessité d'indépendance par rapport aux directeurs de thèses, par rapport aux laboratoires seniors également (cf. sections IV.1.b)(i) et IV.2.a) est notable, d'abord du point de vue de l'empirisme de cette formation « par et pour des jeunes », ensuite parce qu'il donne un autre éclairage sur les relations effectives entre ces « jeunes apprentis » encore relativement illégitimes et toutes personnes (chercheuses, administratives, etc.) « professionnelles » ayant le bénéfice de l'âge, d'une part, et du statut, d'autre part.

Concernant ces « relations aux professionnels », on peut traiter d'abord des relations avec le CS en se demandant : les laboratoires juniors sont-ils bien perçus ? Combien de temps leur consacre-t-on durant les séances du CS ? Sachant que les CS durent en moyenne 5 à 6 heures, le temps « réel » consacré aux laboratoires juniors est minime en comparaison au temps consacré aux « *vrais labos* ». En effet, le CS traite

¹¹¹ CS pour Conseil Scientifique.

¹¹² Les membres de LJHL le diront régulièrement ainsi que ceux de LJBS.

¹¹³ DAF pour Direction des Affaires Financières.

principalement des laboratoires seniors posant des soucis et pratiquement pas des laboratoires juniors qui sont relégués au second plan : « *Parfois, quand j'ai le temps, je les (porteurs de projet) fais présenter eux-mêmes leur projet au CS. Le directeur du pôle recherche n'aime pas trop les labos juniors. Il préfère (s'occuper) des vrais labos (...). Mais, il faut que tout ça tourne ensemble.* » (Madame Martin).

L'importance des initiatives de juniors est relative, mais néanmoins « prises en compte » dans la mécanique globale de la structure de recherche, même si on ne leur consacre que cinq à dix minutes sur les cinq heures du conseil scientifique (CS) où sont traitées les HDR (habilitation à diriger des recherches), etc.

Si les seniors ne sont pas impliqués, les administratifs, quant à eux le sont, d'autant plus que le contact avec les jeunes est vécu positivement dans la grande majorité des cas. Madame Durand, la gestionnaire, ne s'occupe que des laboratoires juniors, mis à part la gestion d'un « *petit laboratoire senior embêtant* » dit-elle. Les deux interviewés insistent sur le fait que les tâches en lien avec les structures juniors ne « *sont que des petites choses* » mais, en revanche, il y a beaucoup de laboratoires (sous-entendus juniors). Son poste est similaire à celui d'une gestionnaire de laboratoire senior.

Ce « laboratoire embêtant » mérite que l'on s'y arrête, ne serait-ce que pour mieux comprendre, par contraste, pourquoi Madame Durand apprécie les laboratoires juniors. Elle est donc gestionnaire de « *l'équipe d'un labo senior, tout à fait senior !* ». Or, l'histoire de ce laboratoire est utile, car elle va permettre une comparaison avec les laboratoires juniors. Les relations humaines qui se jouent dans chacun des deux laboratoires vont se révéler par la confrontation « croisée » des voix de la gestionnaire et de sa collègue.

Historiquement parlant, cette équipe senior fonctionnait de manière indépendante. Par la volonté d'une politique de recherche plus « capitaliste » ou en tout cas plus « managériale » de visibilité dans les classements internationaux de type « Shanghai » ou autre, cette équipe « *a été rattachée un peu de force à un laboratoire* » (Madame Martin). Les raisons de ce rattachement forcé sont d'une part, la « politique de recherche »¹¹⁴ axée sur la visibilité (par la taille) des laboratoires, d'autre part, parce que la gestionnaire du gros laboratoire dans lequel on l'avait fondu, alors qu'il était à l'origine autonome, manquait de temps pour le gérer. C'est pourquoi, à présent, c'est Madame Durand qui s'en occupe. Elle émet alors des réserves sur le bon déroulement « apparent » de sa gestion. Madame Martin la rassure sur le caractère réfractaire de ce laboratoire : « *Cela a été dur avec toutes les gestionnaires.* »

Par comparaison, les laboratoires juniors sont perçus, par les administratifs, comme plus agréables à gérer. S'ils sont quelque peu décriés par les professionnels de la recherche et de l'industrie qui composent le CS de l'Ecole Y, au niveau administratif et au niveau de la gestion des budgets, on constate que la présence d'une gestionnaire exclusivement dédiée à cette activité redore leur blason et explique le degré d'intérêt que le personnel administratif leur porte. Il est vrai que ce dernier est à l'initiative de ces

¹¹⁴ Nous retrouverons également des considérations sur les politiques générales de recherche dans le chapitre VI au travers du parallèle opéré dans les entretiens entre l'univers des SHS et l'univers des sciences « dures ».

actions avec les jeunes. En étant en contact direct avec les jeunes générations de chercheurs, ils peuvent développer une autre approche de cette activité. Cette proximité génère une sociabilité plus positive et plus familière entre administratifs et jeunes, qu'entre administratifs et professionnels de la recherche, seniors.

Les objectifs du CS et ceux des laboratoires juniors ne sont bien sûr pas portés à la même échelle en termes d'attentes, de résultats scientifiques, de visibilité communicationnelle dans la sphère académique et au-delà. Cela explique l'attitude de « distanciation » du CS. Il ne s'agit pas d'une réelle « disqualification » qui consisterait à taire ces présentations de laboratoires juniors pendant les CS.

Concernant leurs rapports plutôt privilégiés, en tant que personnels administratifs avec les membres des laboratoires juniors, il s'agit de voir dans le détail en quoi ces relations sont meilleures. *« Ils ne vont pas me prendre de haut. (Rire) (...) il y en a un ou deux qui ont été désagréables dans les labos juniors, mais on n'en a rarement, on a plutôt des gens perdus. (...) et il y a les habitués, (...) les gens quand ils viennent (...), il y a une relation. Alors que là où j'étais avant, ma relation c'était (avec) une facture ! Donc là pour moi, c'est bien le contact et je pense que les labos ne sont pas mécontents. »* (Madame Durand).

Il s'établit une forme de relation de confiance entre les laboratoires juniors et la gestionnaire. C'est un apprentissage mutuel progressif qui s'opère puisque Madame Durand n'est là que depuis peu de temps. La sociabilité est aussi, par conséquent, une affaire de temps et d'appropriation des relations interpersonnelles alors même qu'elles sont en pleine construction.

V.1.b) À la recherche de l'étoffe des chercheurs seniors

Une autre preuve que les laboratoires juniors sont des « terrains » privilégiés de mise en relation des personnes qu'ils permettent aux jeunes d'imprimer leur « marque » dans le fonctionnement administratif des structures de recherche en s'essayant à enfilier l'« *étoffe du chercheur* » (Stengers et al., 2013, p. 27) confirmé, est ce cas rapporté par Madame Martin. Une doctorante, qui, auparavant faisait partie du CS en tant que représentante élue des étudiants, a monté un projet de laboratoire junior. Cette dernière a proposé aux administratifs, du fait de sa bonne connaissance du système, d'organiser une ou deux journées en présence de la gestionnaire Madame Durand, du référent scientifique s'il était disponible, de Madame Martin, des collègues concurrents des laboratoires juniors et de toutes personnes intéressées *« pour qu'on discute enfin. »* (Madame Martin).

Cette réunion d'informations ouverte à tous, à l'initiative de cette doctorante engagée, est le signe de l'existence d'un besoin, de dialogue et de renseignements, qui s'est accru au fil des ans. Il y a aussi le souci de mutualiser les informations transmises pour en assurer une meilleure circulation : *« les questions des uns servent aux autres (comme) il y a déjà très peu de gens qui ont un sujet qui ne soit pas leur sujet de thèse ou de maîtrise, qui trouvent des gens complémentaires et qui ont envie de s'investir. »* (Madame Martin).

Le laboratoire junior est une façon pour les jeunes qui parviennent à monter ces structures et/ou à y participer activement, de gagner en compétences et surtout d'en faire la démonstration puisque cette réussite n'est pas donnée à tout un chacun. LJHL,

ce laboratoire « victorieux » du temps et des obstacles révélés par le discours des administratifs, mérite qu'on s'attarde sur les procédés « d'ajustements » qui ont permis la pleine réussite de cette entreprise collective.

(i) La culture du « jardin à l'anglaise » : la liberté en équipe

Pour examiner ces procédés relationnels « d'ajustements » au sein de LJHL, la métaphore du « jardin à l'anglaise » est adéquate dans ce cas, car il semble que cette image soit proche des « valeurs » prônées par les « membres dirigeants ». Celles-ci sont petit à petit intégrées comme « règles du jeu » par les « membres équipiers ». Ces valeurs sont la liberté d'action et de parole au sein de la structure, qui ne se pose pas comme « normative ». Pour Bertrand, l'un des dirigeants, le fait de considérer LJHL comme « *un genre de club extra-professionnel* » corrobore cette prise de position d'autoriser une grande liberté au risque d'observer parfois quelques frictions : « *Il me semble qu'il y a une différence entre un laboratoire senior et un laboratoire junior en ceci que le laboratoire senior est employeur ; il y a des décisions à prendre de type professionnel, organisationnel. Au labo junior, au contraire, (...) nous faisons quelque chose dans la mesure où nous le proposons. Nous avons toujours été ouverts aux propositions des membres. La plupart des membres réguliers ont animé une ou plusieurs séances parce qu'ils en avaient fait la demande et sur le sujet qui leur tenait à cœur. Donc, les décisions portaient sur des actions, pas sur des mesures organisationnelles.* » (Bertrand, par entretien écrit).

C'est précisément à cause de cette dernière remarque concernant la nature des décisions, que je m'autorise à qualifier le fonctionnement du laboratoire de « jardin à l'anglaise » qui est, rappelons-le un renouvellement dans l'art des jardins daté du milieu du XVIII^{ème} siècle. A cette époque, l'art extrêmement symétrique et géométrique du style « à la française » porté par des architectes, et qui avait pour ambition de dompter le caractère foisonnant de la nature, est remplacé par le style « à l'anglaise » privilégiant la supériorité de la nature sur celle de l'homme qui se désignait dans le style « à la française », « comme maître et possesseur de la nature » pour prendre un accent cartésien.

Pour expliquer cette liberté apparente, le plus commode est encore de voir aux niveaux organisationnel et communicationnel comment le laboratoire a été mis en place en termes d'axes communs comme éléments *a priori* structuraux. Deux réalités pouvant expliquer cette apparence de liberté n'ont été qu'implicitement exposées jusqu'à présent :

– la première est que la conversation interne aux séances de LJHL de part leur caractère « ordinaire », propre au format « atelier de discussion », sont effectivement riches de contenus plus ou moins notables. Les exemples de séances « hors les murs » (cf. IV.3.b) en sont de parlantes illustrations dans la mesure où les expériences personnelles des participants avaient émaillé le discours philosophique de fond sur la maladie. En cela, la conversation, qu'elle soit « naturelle » (dans la vie quotidienne) ou « cadrée » par les séances en laboratoire junior, est toujours « préfabriquée ». « *La plupart du temps, (l'un des participants), laissera filer la bande en un seul tour de parole. Parfois, il continuera son histoire sur plusieurs tours, les autres participants intercalant, (...) des encouragements, des marques d'attention et autres effets de rétroaction. Le lien entre un mouvement (impliquant un ou plusieurs tours de parole*

successifs) et d'autres contributions (la sienne ou celle d'autres que lui) peut demeurer relativement souple et, si ce n'est pas le cas, on s'emploiera à donner au moins l'apparence de la souplesse. (...) Il est également possible qu'un exemple anecdotique (comme l'expérience de l'approche de la mort par l'ingénieur-manager) fonctionne comme « ticket » dont un des participants se servira pour confronter l'expérience qu'on vient de rapporter à une autre issue de son propre répertoire, si personne ne relève cette opportunité, la conversation n'en sera pas désorganisée pour autant. » (Goffman, 1991, pp. 500-501).

Cette situation permet de comprendre les successions de tours de parole dans une discussion, mais aussi, elle met l'accent sur le caractère « référentiel premier », à sa propre expérience comme moteur des prises de tours de parole. Or, qui dit « souplesse » des interactions, dit nécessité d'analyser le contenu de celles-ci pour déterminer le degré de « jeu de déterminations réciproques » en leur sein.

– La seconde réalité vers laquelle le précédent constat fait signe est que pour assumer ces déterminations, les membres « dirigeants » ont été contraints de donner l'impression d'une organisation cohérente (en termes d'axes) sur le modèle des activités d'un laboratoire senior. « Ces quatre axes ont été définis au moment du renouvellement, de façon à faire le bilan des thématiques que nous avons abordées pendant deux ans. Sur quatre ans, il ne nous est jamais arrivé de nous demander « à quel axe cela correspond ? », cela n'avait aucune signification programmatique ou normative : c'était un bilan, une synthèse. » (Bertrand) Ainsi, on voit que le foisonnement conversationnel lors des ateliers a été épuré de ses déterminations, par le passage à l'écrit (synthèse), via le rapport d'activité demandé par l'administration, pour justifier de leur renouvellement. Ceci est la première occasion de « réduction » de la liberté communicationnelle par les « membres du bureau » qui ne se sont nullement concertés avec les « membres équipiers ». C'est un signe de dirigisme dans la sociabilité des laboratoires juniors à l'instar du laboratoire senior SL4.

Paradoxalement, un autre champ de liberté au sein de cette forme d'autorité, est celui du « carnet Hypothèses » qui est assorti au site du laboratoire. C'est au moment du renouvellement de LJHL que la plate-forme « Hypothèses » a été mise en place, à l'initiative de Mylène coresponsable de LJHL et rédactrice de longue date d'un autre carnet de recherche très actif. Le site Web, lui, date de la création de LJHL : « le projet était d'y déposer un compte-rendu en bonne et due forme de chaque séance mais c'était trop lourd à gérer. (...) Les coresponsables sont administrateurs du site et tous les membres ont un login/mot de passe. On peut s'inscrire en envoyant un mail à l'adresse indiquée sur le site. » (Bertrand). Il y a donc bel et bien une certaine gestion de la communication de la part des membres dirigeants qui opèrent un filtrage des inscriptions. Enfin, concernant le contenu même des billets, « ce sont des libres billets, de même d'ailleurs que les commentaires par les internautes, ce qui a suscité l'une ou l'autre polémique avec un internaute particulièrement vindicatif. » (Bertrand). On voit que cette liberté donne lieu à des réactions plus ou moins positives qui méritent d'être approfondies au niveau relationnel. Pour cela, la vision de Bertrand va être confrontée avec celle d'un « membre équipier », nommé Thomas.

Les réponses de Thomas, chercheur post-doctorant et enseignant vacataire en

sciences politiques, ont été collectées par questionnaire en novembre 2013. Il a suivi le laboratoire dès ses débuts et a présenté une communication avec Bernard. Thomas, n'est resté qu'un an à LJHL, car relativement déçu par le type d'organisation et le manque de sociabilité au sein du laboratoire malgré son projet ambitieux : « *L'ambition du labo était de tester de vrais échanges transdisciplinaires (...), mais, j'ai rapidement été moins engagé dans LJHL, je suis parti au bout d'un an peut-être, (...). Pour ma part, ce n'était pas un lieu de sociabilité intense.* » De plus, plusieurs difficultés sont apparues, doublant le défaut de sociabilité d'une banalisation du contenu : « *le problème qui s'est vite posé est que la différence entre les disciplines a fini par justifier des interventions très mauvaises. (...) Le souci de « rendre visible » le labo junior, et de rendre des comptes a pris le pas sur la qualité du contenu. Au final (...) j'attendais quelque chose de plus solide sur le plan intellectuel. Au bout de quelques réunions, j'ai compris que la transdisciplinarité exigeait tellement (...) qu'elle ne pouvait pas être pratiquée dans ce labo, sauf à rejeter des membres et à rester entre intellos, ce qui était exclu pour ma part. Donc je me suis retiré.* » (Thomas).

Ce commentaire renseigne sur certains effets « indésirables » du laboratoire junior notamment en termes d'objectifs d'interdisciplinarité et surtout de volonté d'opérer la promotion extérieure de LJHL au détriment de la qualité scientifique produite (du moins aux yeux de Thomas) conduisant au rejet de certains membres pour « *rester entre intellos* ». Plusieurs autres entretiens de professionnels (artistes et/ou médecins) conduiront à de semblables conclusions.

Par comparaison, l'entretien de Thomas peut-être mis en regard des réponses de Bertrand, notamment pour voir quel retour ce dernier nous donne concernant le ratio apports/entraves de ce projet. Il faut préciser que ces données ont fait l'objet d'une publication sur HAL : « *Il s'agit du texte d'une communication où nous avons présenté un retour d'expérience de notre pratique de l'interdisciplinarité lors d'un colloque (...). L'expérience dont nous aimerions témoigner ici comprend la mise en échec initiale de notre projet interdisciplinaire, l'analyse réflexive qui en a été faite, l'expérimentation d'une forme de réflexivité collective engagée en vue de trouver une solution, les effets inattendus du recours à un tel moyen, et finalement l'adoption de ce détour heuristique comme fil rouge méthodique pour guider nos dialogues. (...) L'interdisciplinarité a donc été une fin en soi pour le laboratoire junior : sa problématique (...) a en effet été choisie pour provoquer une rencontre entre apprentis chercheurs issus de formations disciplinaires différentes. Mais pour ses membres, la motivation en était moins une curiosité vague que le besoin vivement ressenti de « sortir » de cadres disciplinaires trop exclusifs (conceptuels, problématiques, protocolaires ou axiologiques) et le regret que (...) entre sciences exactes et sciences humaines, il y a méconnaissance, incompréhension (voire dénigrement) et incommensurabilité des discours, alors même qu'on a, a priori, l'impression d'un objet commun (...).* » (Bertrand et al., 2012, pp. 1-2).¹¹⁵

Pour opérer ce « retournement » méthodologique, le laboratoire est passé par plusieurs moments réflexifs ou étapes, lesquelles sont formulées dans ce texte comme suit : « *Premier temps : une réflexivité par soi, directe et explicite* » (Bertrand et al., 2012, p. 4). Les ateliers de discussion proposés par LJHL sont d'abord et avant tout

¹¹⁵ Cette référence anonymise les auteurs de cette publication sur HAL que sont Bertrand, Justine et Mylène.

l'occasion d'opérer non pas la rencontre avec l'autre (d'un autre champ disciplinaire ou d'une autre sphère professionnelle) ainsi que l'a fortement ressenti Thomas, mais comme une occasion d'opérer la rencontre « avec soi-même » sous le regard et les oreilles de l'autre. En cela, on comprend l'apparition du « *Second temps : vers une démarche réflexive médiatisée par l'autre* ». Cette seconde étape est résumée ainsi : « (...) *La présence de mon interlocuteur dans un espace interdisciplinaire signifie et représente son exigence de comprendre. Dès lors que je le reconnais comme un alter ego : il existe d'abord à travers le jugement et le point de vue qu'il porte sur mon activité – et non à travers une ignorance qui le résumerait à du non-être ou à un obstacle.* » (Bertrand et al., 2012, p. 7).

L'Autre, « *mon interlocuteur* », témoin de mon autoréflexion sur ma pratique disciplinaire s'institue en public « spectateur » de par sa présence dans l'espace clos du laboratoire, vu comme « espace de discussion ». Cette configuration autorise à émettre l'hypothèse que l'espace de la situation de communication dans laquelle orateur et public se trouvent, est moins inter-disciplines qu'inter-acteurs, où chacun peut se mettre en scène au moyen d'une « *représentation* » (Goffman, 1991, p. 132). Cette construction ne se fait pas sans heurt à LJHL (contrairement au théâtre). Alors que lors d'une représentation théâtrale le public est réduit, plus ou moins, au silence, à LJHL il peut y avoir également des réactions de ce type, donc silencieuses et passives, de la part du public. Goffman assimile théâtre et discussion en affirmant que « *dans une conversation, le propos d'un locuteur peut provoquer la réplique d'un autre participant, tous deux appartenant alors au même plan d'existence. Cette façon d'habiter un même monde est celle des comédiens au cours d'une même représentation ; quant au public, il leur répond indirectement, en les regardant, avançant à leur côté tout en les encourageant sans toutefois jamais les interrompre.* » (Goffman, 1991, p. 135).

Ainsi, à titre personnel chez le spectateur, si « crise » il y a, due à un certain « inconfort », le commentaire de Thomas concernant le fait de « *rester entre intellos* » témoigne de la toute « relativité » de ce « malaise ». Ce dernier reste circonscrit et contrôlé dans une certaine mesure par les membres dirigeants, voire l'équipe toute entière. En effet, Thomas ne se sentant pas « des leurs » s'est vite retiré du groupe au lieu de protester. En effet, le premier mouvement a été, à LJHL, de faire que « *l'effort réflexif s'appuie sur un contexte d'altérité disciplinaire* ». Cette situation de communication consiste à permettre l'existence de relations détendues, horizontales, distantes plutôt qu'amicales, chacun parlant depuis sa discipline sans créer de débat polémique véritable.

Le terme « équipe » est défini comme un « *ensemble de personnes dont la coopération très étroite est indispensable au maintien d'une définition donnée de la situation* » (Goffman, 1973, p. 102). C'est précisément cet « esprit » qui dicte les règles communes qui ont prévalu tout au long des années de fonctionnement de LJHL, leur permettant ainsi de s'ajuster aux difficultés du terrain tout en trouvant les mots pour « conceptualiser » cette adaptation. En effet, comme le confie Thomas¹¹⁶ en fin d'entretien : « *Le labo LJHL a connu une première période très différente de celle d'après, avec moins de visibilité, plus d'échanges de fond ; des deux cofondateurs,*

¹¹⁶ L'entretien de Thomas s'est fait par questionnaire écrit.

seule Justine est vraiment restée. (Depuis le début), je crois qu'il y avait entre les deux une vision très différente du sens de ce labo. (...) Par ailleurs, il y a, comme pour tout labo, un décalage immense entre l'affichage institutionnel et communicationnel et la réalité des échanges de ce qui se passait au sein du labo, ce qui est toujours le cas, car c'est le jeu. »

La mise en garde de « décalage » des représentations s'explique par le fait que le contenu des entretiens sera bien différent en fonction du statut de la personne interviewée, en fonction aussi de son implication dans le projet au fil du temps, selon qu'elle est restée jusqu'au bout de l'aventure ou selon qu'elle aurait quitté le train en marche plus ou moins vite. Surtout, un paramètre important à garder en tête est de voir, quels sont les intérêts de chaque membre interviewé en fonction de sa volonté de participer (ou non) à « *la visibilité du projet* », pour reprendre à mon compte une expression de Thomas.

Pour poursuivre cette analyse comparative, le fossé entre l'intérieur du laboratoire et l'image extérieure de ce dernier, peut être examiné. Y a-t-il des différences de comportements verbaux et non verbaux entre « la scène » et les « coulisses » selon un lexique goffmanien ?

(ii) Le cadrage professionnel de l'équipe

Malgré la façade de licence que le laboratoire junior veut bien se donner, celui-ci respecte des normes pour conserver cette « illusion » d'une liberté de fonctionnement. Cette illusion vitale, pour l'image extérieure de LJHL compte tenu de l'ambition affichée par les dirigeants de se doter d'une visibilité, s'est manifestée à plusieurs titres. D'abord, au titre d'un échange de mails aussi inattendus que révélateurs entre Justine et moi, suite à l'entretien qu'elle avait bien voulu m'accorder en février 2012. Ensuite, au travers de certaines barrières qui se sont dressées au cours de l'enquête. Il semble important de signaler que le type de refus essuyé, confirme, en creux, l'existence d'un contrôle imposé à l'équipe par le « bureau dirigeant ». Comme dans de véritables entreprises, ce bureau prétend, seul, conserver un accès aux coordonnées des personnes membres du laboratoire, jusqu'à en empêcher l'accès à toutes personnes extérieures, vraisemblablement.

Pour ma part, ce refus d'accès aux membres, voire aux séances, est venu subitement : j'avais demandé à l'une des interviewées si elle pouvait me fournir l'adresse mail de Simon Leduc, le médecin anesthésiste, qui avait eu une participation active dans les premiers temps du laboratoire, car je souhaitais simplement le solliciter pour participer à mon enquête. Pourtant, quelle ne fut pas ma surprise de recevoir un mail de Justine me spécifiant qu'une membre lui avait parlé de cette requête. Ceci a dérangé Justine, car la règle à LJHL, m'a t'elle écrit, était de ne jamais fournir les coordonnées des membres sans leur accord préalable. Pourtant, Justine m'avait donné son accord de longue date pour mener librement mon enquête. Je lui demandai alors si elle pouvait servir d'intermédiaire pour cette mise en relation. Elle refusa à nouveau.

Ainsi, Justine faisait barrage et m'interdisait volontairement l'accès à certaines personnes. En essayant de creuser ce refus catégorique par questions sporadiques auprès d'autres membres du laboratoire junior, (en cours d'entretien), une gêne s'ensuivait systématiquement avec force de baissements de têtes et de regards. Le mot d'ordre était passé : il ne fallait pas que je puisse contacter d'anciens membres afin de les interroger,

et de pouvoir remonter aux origines de LJHL et de sa sociabilité.

Sur la fédération en équipe

Former une équipe¹¹⁷, c'est pour le « Moi » de l'individu qui en est membre, une façon de formaliser des attentes convergentes au moyen de normes communément acceptées car intériorisées par tous dans un cadre primaire¹¹⁸ d'interaction. Chacun peut ainsi mieux gérer le jeu permanent entre deux « façades »¹¹⁹ (au sens goffmanien du terme) du Moi individuel : le « rôle » et le « statut ». En effet, comme vu plus haut, chaque individu est un acteur sur la scène du social qui est régie par des normes conçues pour autoriser une anticipation comportementale et émotionnelle des autres membres de la société ou de l'équipe. Le « Moi » se construit au fur et à mesure des scènes auxquels il participe dans les interactions quotidiennes. En ce que l'action et/ou le rôle joué(s) devien(nen)t plus ou moins problématique(s) en fonction de la définition du cadre dans lequel se passe la scène, l'individu devra en permanence s'ajuster à ladite définition pour se sortir d'une situation potentiellement embarrassante : *« lorsqu'un individu est mis en présence d'autres personnes, celles-ci cherchent à obtenir des informations à son sujet ou mobilisent des informations dont elles disposent déjà (...). Cette information n'est pas recherchée seulement pour elle-même, mais aussi pour des raisons très pratiques : elle contribue à définir la situation, en permettant aux autres de prévoir ce que leur partenaire (membre « équipier ») attend d'eux et corrélativement ce qu'ils peuvent en attendre. Ainsi informés, ils savent comment agir de façon à obtenir la réponse désirée. »* (Goffman, 1973, p. 11).

Dans le cas où la définition est mise à mal, plusieurs paramètres se manifestent :

1) *« la trahison expressive est une caractéristique fondamentale des relations de face à face. »* (Goffman, 1973, p. 214).

Dans le cas des interviews, les changements d'expressions faciales (baissement de regards, etc.) est une première manifestation de cette rupture de cadre qui survient lorsque le cadre primaire (c'est-à-dire une compréhension non réfléchie et spontanée accordant tout le monde), ici la situation d'entretien sur l'expérience vécue à LJHL est « transformée » en une sorte de « transgression » des règles de discussion à LJHL. Ainsi, *« les deux Moi apparus dans la situation ne jouant pas dans le même cadre, c'est-à-dire n'ayant pas la même connotation de la position à se conférer respectivement dans la situation, il y a rupture de cadre. »* (Gardella, 2003, p. 35).

¹¹⁷ Parler d'équipe chez Goffman, c'est se placer au niveau de l'interaction. Or, la condition de possibilité de l'échange est de penser l'individu comme créateur, non pas de manière interne, mais via le système de cadres qui coproduit le Moi individuel. Faire groupe, c'est *« en situation, (avoir) donc affaire à des types de réactions affectives socialement cadrées, car ancrées dans une distribution de positions dans une interaction. »* (Gardella, 2003, p. 36).

¹¹⁸ Sur la notion de « cadre » goffmanien, on peut citer Isaac Joseph qui le présente comme un *« dispositif cognitif et pratique d'organisation de l'expérience sociale qui nous permet de comprendre ce qui nous arrive et d'y prendre part. Un cadre structure aussi bien la manière dont nous définissons et interprétons une situation que la façon dont nous définissons et interprétons une situation que la façon dont nous nous engageons dans un cours d'action. »* (Joseph, 2002, p. 123).

¹¹⁹ Sur cet élément de la « façade » goffmanienne, ce commentaire reste intéressant dans la mesure où, l'acteur lui, ne se rend pas forcément compte de ce « sauvetage » et que c'est le chercheur qui l'interprète comme tel. En effet, *« cette nécessité est une urgence pratique (non totalement réflexive ni entièrement maîtrisée), dont la fonction concrète est de maintenir une « façade » auprès du public acceptable à ses propres yeux. »* (Gardella, 2003, p. 28).

2) l'excuse des interviewés (qui font « bloc » avec les normes édictées par le bureau dirigeant) est une remise en jeu de l'interaction ainsi qu'un rétablissement du cadre d'origine.

3) Les cadres de l'expérience de tout individu lui préexistent (le laboratoire junior possède des normes préalables à l'adhésion des membres équipiers). Ces cadres sont des « *contraintes institutionnelles* : (les individus) *peuvent*¹²⁰ *donc se mettre d'accord sur les comportements à adopter* » (Gardella, 2003, p. 36). On comprend alors pourquoi, même si cette fiche sur la notion d'« équipe » et ses implications concrètes en matière de sociabilité à LJHL peut paraître un peu « scolaire », elle est néanmoins nécessaire pour interpréter (ou au moins s'interroger sur les réactions d'empêchement de mes interviewé(e)s. Le terme « équipe » prend donc un sens fort ici.

C'est pour ne pas déroger à la définition commune de la situation, que les membres équipiers du laboratoire junior, en suivant l'exemple des « membres dirigeants », ont fait barrière à ma demande de « remodelisation » de leurs convictions en tant que membre de l'équipe « LJHL ».

En somme, plus que vécu comme une « obligation », le fait de faire barrière à mon travail, relève d'un sentiment de « loyauté » aux « chefs de bande » qui les fera ignorer ma question. Pour réduire au maximum les imprévisibilités d'actions et de comportements au sein du fonctionnement de LJHL, j'étais devenue aux yeux de Justine, puis aux yeux de l'équipe toute entière, comme par « contamination », ce « public » qui ne devait avoir accès qu'à la représentation sur « scène », mais jamais aux « coulisses »¹²¹ (Goffman, 1973, p. 105)¹²².

(iii) Le modèle des chefs d'équipes seniors

Je vais considérer l'hypothèse selon laquelle, le terrain d'apprentissage que représente LJHL est aussi un « milieu » favorable pour apprendre en tant que jeune chercheur. Pour étayer cette hypothèse qui dérive de la pensée d'Isabelle Stengers¹²³ décrite dans plusieurs écrits et notamment dans un article intitulé « Penser les sciences par leur milieu » (Stengers, 2003), un parallèle contrasté avec les sciences dures est utile. En effet, le prochain chapitre le montrera, des points communs entre les deux univers peuvent être trouvés. Stengers enjoint son lecteur à suivre le conseil donné par Gilles Deleuze consistant « à penser par le milieu » (Stengers, 2003, p. 49). Ainsi, « le type d'éducation-formation¹²⁴ que reçoivent les scientifiques dans nos universités¹²⁵ traduit-il ce que l'on ne savait pas possible il y a deux siècles ? (...) L'idée qu'un « vrai » scientifique n'a pas à s'intéresser à ce qui regarde « la politique » donne une belle illustration de la thèse de Michel Foucault selon laquelle le pouvoir s'exerce aussi bien (et même mieux) par incitation positive que par répression. Il suffit pour faire surgir un

¹²⁰ Peuvent : mot en italique dans le texte.

¹²¹ Le refus de Justine s'est radicalisé avec le temps et les investigations dues à l'enquête.

¹²² Goffman dénote la « scène » ou « région antérieure » avec comme connotation le fait d'être le « lieu où se déroule la représentation » et la « coulisse » ou « région antérieure », c'est-à-dire « là où l'acteur peut laisser tomber le masque pris au cours de la représentation ».

¹²³ Philosophe, enseigne à l'Université libre de Bruxelles. Ses intérêts s'organisent autour de la construction des savoirs modernes.

¹²⁴ Le laboratoire junior peut être considéré comme un « type d'éducation-formation » pour les apprentis chercheurs en SHS.

¹²⁵ Ceci est transposable aux grandes écoles (cf. Chapitre II, comparaison grandes écoles *versus* université).

appétit négatif pour tout ce qui sera qualifié de « question non scientifique » de cultiver l'intérêt pour les seules questions « vraiment scientifiques ». Face à une question de type un peu différent, une légère grimace ou un petit haussement d'épaule et le tour sera joué : n'importe qu'elle raison suffira, l'essentiel étant l'absence déterminée d'appétit. » (Stengers, 2003, p. 49).

Ainsi, si le diagnostic de Stengers est juste, LJHL serait bel et bien la marque que le chercheur en SHS, comme en sciences dures (cf. biologistes, médecins et autres membres de sciences dures à LJHL), n'est plus « *le somnambule sur le faîte du toit* (qui), *s'il se réveille et voit où il est, tombe* » (Stengers, 2013, p. 43) comme il y a deux siècles. Le « *somnambule* » s'est réveillé, mais semble avoir suffisamment d'équilibre pour ne pas tomber. Ainsi, on peut penser que ces jeunes chercheurs, et surtout Justine, portent la structure en la protégeant de toutes « intrusions » extérieures (comme la mienne). Ils traitent alors, à l'instar de « vrais » scientifiques, les personnes extérieures à leur équipe comme si elles étaient des « ennemis » potentiellement dangereux pour eux et leurs pratiques. Alors, Justine et ses acolytes, et à travers eux les SHS par confrontation au monde des sciences dures, font-ils pour autant l'épreuve du « crash test » (exemple du somnambule) leur permettant, d'une part, de revêtir « l'étoffe du chercheur » au delà du caractère fortement genré de cette étiquette, et d'autre part, de redorer l'image des SHS ? La Section V.2 portant sur la critique interne formulée par certains membres sur l'apport de LJHL permettra d'apporter des réponses à cette question.

Concernant cette question du genre, délicate à traiter entre toutes, puisque vite taxée de « parti-pris », je ne peux pas faire l'économie de ne pas m'y arrêter un instant. Ce point est particulièrement bien exposé par Stengers dans un sous-chapitre intitulé très explicitement « *La fabrique du vrai chercheur* »¹²⁶ (Stengers, 2013, pp. 37-45) où elle retrace l'histoire de cette « étoffe » : « *C'est ce que je voudrais développer en faisant un peu d'histoire, non l'histoire des sciences mais l'histoire de cette « étoffe » du chercheur, de cet ethos qui se présente comme synonyme d'esprit scientifique, et qui aboutit aujourd'hui à une définition de l'excellence « basée sur les faits.* » (Stengers, 2013, p. 37). Donc ici, l'auteure fait le même constat que J. M. Pelt concernant l'hégémonie de « l'excellence ». Stengers l'accompagne d'une étiquette de genre : « *Mon point de départ sera le travail d'Elizabeth Potter (Potter, 2001) dont Donna Haraway a souligné l'importance dans Modest Witness (Haraway, 1997). Potter montre que le genre était bel et bien en jeu dans le mode de vie expérimental que Boyle entendait promouvoir, et plus précisément que la question du genre désignait une difficulté, la possibilité d'une déchéance.* » (Stengers, 2013, p. 38)

Par la suite, Stengers montrera comment, dans son expérience vécue d'étudiante en chimie, elle s'est autobrimée pensant ne pas « être à la hauteur » dans ce monde scientifique, fait par et pour les hommes capables de se sacrifier et desacrifier leur vie de famille à la quête de la Science. Justine elle aussi, mentionnait ce milieu exclusivement ou quasi exclusivement masculin et les difficultés qu'elle avait essuyées lors de son partenariat pour organiser le colloque international en compagnie de professeurs de biologie. Elle a donc trouvé des parades pour se faire respecter *a minima*.

Ces situations vécues suggèrent, que les représentants, et peut-être encore plus les

¹²⁶ L'expression « vrai chercheur » étant mise entre guillemets.

représentantes des SHS, se doivent d'apprendre un nouveau mode de « présentation » d'eux-mêmes et de leur discipline dans des situations de communications hétérogènes et interdisciplinaires. Ceci est encore plus vrai pour la gente féminine.

Les laboratoires juniors sont ces terreaux d'essai pour travailler ensemble sur des questions interchamps, intersciences et intermondes¹²⁷. Ces nouveaux praticiens des sciences sont, semble-t-il, bel et bien en train de naître. Auraient-ils pris acte de cette situation en changement, appelant une adaptabilité à se positionner stratégiquement contre le courant habituel ? En effet, l'équipe « dirigeante » de LJHL a été capable de fédérer suffisamment d'individus autour d'elle pour que le groupe se forme, puis suive les règles qu'elle édicte en créant ainsi un espace « scénique » et des « coulisses » pour orchestrer les « représentations » publiques du laboratoire junior (cf. la section V.1).

En ce qui concerne Justine qui est la porteuse de projet, elle a été capable de faire vivre la structure durant quatre ans, de procurer une certaine visibilité à son activité, et aussi et surtout de faire que son « étoffe » féminine ne soit plus un handicap dans un monde où l'« *héroïsme masculin* », (Stengers, 2013, p. 38) domine. On peut se demander alors, face à ce dernier constat, si les « habitudes » ne sont pas en train de changer petit à petit. La « *transformation des pratiques scientifiques ainsi modelées, et du type d'éducation qui les prépare* » (Stengers, 2003, p. 50) est peut-être amorcée par ce type d'initiative « d'une sociabilité jeune en recherche ».

Quelle est, à présent, la position plus critique, de certains membres, par ailleurs fortement engagés dans LJHL, mais ayant toutefois un regard plutôt positif sur cette collaboration ? Le phénomène de « coopétition » va ici poindre en faveur de certains et en défaveur d'autres sur fond de comparaison d'expériences d'enseignement et de recherche en France et à l'étranger.¹²⁸

V.2 Le regard des étudiants de LJHL sur leur laboratoire

Lors de mes rencontres sur le terrain d'enquêtes, j'ai eu l'occasion de discuter de la vision générale que portaient mes interlocuteurs sur LJHL et son activité, en regard de leur parcours d'étudiants/jeunes chercheurs (doctorants ou post-doctorants) français ayant parfois eu une expérience à l'étranger. A défaut de mener des investigations hors de France, au moins l'un de leurs témoignages peut donner un aperçu intéressant sur la manière dont se pense et se réalise la recherche en France et ailleurs. Les trois analyses d'entretiens qui vont suivre sont issues de rencontres qui ont toutes eu lieu dans les mêmes conditions d'interview, à savoir un entretien en particulier, sur le lieu de l'Ecole Y (dans le « petit salon » au rez-de-chaussée du bâtiment de l'administration). Ces entretiens et leurs contenus sont donc relativement comparables les uns aux autres.

V.2.a) Point de vue d'une membre de LJHL ayant étudié à l'étranger

Cet entretien a eu lieu le 18 octobre 2013 et a duré environ 1h30. J'ai choisi de commencer par l'entretien de Manon, car c'est elle qui va d'abord permettre de donner du relief aux deux autres entretiens, grâce à une certaine maturité qui lui vient de son

¹²⁷ Avec les professionnels des arts et de la santé qui seront présentés en chapitre VI.

¹²⁸ Ceci est valable au moins pour l'une de ces personnes (Manon).

expérience étudiante à l'étranger. Son expérience dans une université allemande donnera à sa parole une certaine dimension comparative en renseignant, mais aussi, en questionnant le système éducatif de l'enseignement supérieur français. Son vécu et les raisons de son positionnement concernant l'enseignement et la recherche en France, seront les indices « compréhensifs » qui serviront d'étalons à cette comparaison. Manon présente son parcours : *« J'ai fait deux ans de classes préparatoires. La première année m'a convaincue de faire de la philosophie. (...) Je suis lauréate de l'Ecole Y. Après la licence, j'ai fait un master 1 en Allemagne, parce que ça m'intéressait de découvrir l'enseignement et la recherche (à l'étranger) (...) Et j'ai fait mon master 2, ici. »*

Sa vision des choses concernant son « voyage étudiant » en Allemagne est déjà nourri d'une réflexion préalable sur les modalités de formations supérieures en France et à l'étranger : *« Ce qui était intéressant en master 2 au niveau de la recherche, c'est qu'à Francfort j'ai participé au Colloquium d'Axel Honneth et donc ça c'était un certain type de recherche. L'Université de Francfort est très active. Donc, j'ai pu voir un peu comment ça se passait (...), ici, j'ai participé au laboratoire junior LJHL et puis à un autre groupe de lecture où, là aussi, c'était une forme de recherche plus proche des textes. »* (Manon).

Au fur et à mesure de son argumentaire comparatif, on voit que la tournure de son discours va porter sur ce qu'elle qualifie d'un « certain type de recherche », par opposition à la « recherche classique des laboratoires de philosophie français » plus proche des textes. C'est pourquoi, elle développera l'idée, à première vue paradoxale, selon laquelle le laboratoire junior ne serait pas, en réalité, un « travail d'initiation à la recherche par la recherche » mais bien plutôt un lieu où se déploierait « cette autre recherche ». En somme, et contre toute attente, la recherche académique « classique » telle qu'elle est enseignée en France, et en l'occurrence ici dans une grande école, serait la « phase préparatrice » à cette « autre » recherche :

On est en droit de s'interroger sur le sens de ce terme « autre ». Est-ce qu'il doit être compris au sens de « véritable » ? Cette aporie restera volontairement ouverte pour laisser place au débat dans cette dernière strate de chapitre. *« Il me semble que la recherche individuelle au niveau du mémoire¹²⁹, (avec un directeur) (...), c'est en fait un travail préparatoire pour ce genre de laboratoire (junior) où il y a beaucoup de discussions entre différents chercheurs. Parce qu'en fait, le travail en laboratoire c'est surtout un travail de discussion, d'échanges, où l'on va pouvoir à la fois mettre à l'épreuve ce qu'on a pensé par nous-mêmes et à la fois enrichir (nos) propres pensées. (...). J'ai ce laboratoire junior (...) qui a une spécificité de plus par rapport aux grands laboratoires, qui est celle de l'interdisciplinarité et, où la mise à l'épreuve de ses propres pensées est d'autant plus importante parce qu'on est obligés de se confronter à du concret au sens de « réel », partagé par d'autres. »* (Manon) L'interdisciplinarité est « une force », plutôt qu'une faiblesse, qui incombe au laboratoire junior par rapport aux structures de recherches plus académiques. Cette compétence à dialoguer avec des chercheurs de domaines différents du sien, est, au moins aussi importante que de pouvoir dialoguer dans sa sphère disciplinaire. A titre d'exemple, elle mentionne son

¹²⁹ Il est à noter que Manon parle de « laboratoire » sans jamais ou presque, préciser spontanément le qualificatif de « junior », sauf pour montrer le contraste existant (pour elle) entre les activités des jeunes et celles des autres chercheurs plus âgés.

expérience dans le groupe de lecture français : *« dans le groupe de lecture, c'était plutôt d'essayer de se mettre d'accord entre philosophes, rien de nouveau, (...) on voit qu'il y a une mise à l'épreuve parce qu'on n'a pas tous la même lecture des textes (...). (Par contre) c'était intéressant d'avoir des étudiants italiens, notamment, qui ont eu une autre approche du texte. »* Si Manon ajoute qu'il ne faut pas *« se contenter de notre vocabulaire de philosophie parce qu'on se comprend entre nous »*, elle met en avant que, déjà, dans un même champ disciplinaire, les controverses « gnoséologiques » ne sont pas rares, pour ne citer que celles-ci. Pour gagner en précision, je vais développer la nature des activités de ce « groupe de lecture » en regard des activités de LJHL. En somme, ce groupe était ouvert à toutes personnes désireuses de travailler sur ce genre de thématique. Précisément, il semble que ce soit par le biais d'une réflexion sur les textes, que Manon a eu l'occasion d'entrer en contact avec Justine, et donc avec LJHL : *« En rencontrant Justine j'ai vu qu'un texte que je trouve assez aride, qui ne donne pas forcément envie, (en fait) était un texte qui pouvait avoir une vraie densité existentielle, (...) que ça pouvait raisonner dans notre quotidien. »* Justine et LJHL ont donc été l'une des « révélations » ayant touchée Manon.

Cette révélation ne fut pas la seule. L'autre, et non des moindres, lui est venue de son expérience à l'étranger : elle a alors réalisée que les philosophes *« impliquaient leur existence dans leur philosophie (...) »*. Son expérience à l'étranger lui a permis de formaliser cette « attitude de vie » des philosophes et donc, d'une certaine façon, de se caractériser en rationalisant ses propres choix. C'est son séjour en Allemagne qui lui a permis de donner du sens à son parcours, tout en mûrissant sa vision de la recherche et, plus précisément, de ce qu'est une recherche « plus riche » : *« Je crois que c'est à Francfort que j'ai rencontré des profs qui débattaient (...) et qui avaient un véritable intérêt. J'ai rencontré aussi une étudiante qui était en sociologie-philosophie et qui était passionnée par le philosophe. On a essayé de lire le texte par nous-mêmes. Et donc voilà, on était trois : on avait constitué un petit groupe informel de lecture. »* Manon met ici en avant l'existence d'une certaine forme de transmission inter-jeunes spontanée. C'est ce même esprit qu'elle a retrouvé à LJHL. Mais, cette envie « d'ouverture » a toujours été présente chez elle et s'est trouvée assouvie à LJHL et surtout à Francfort : *« J'ai toujours eu un peu cette envie « touche à tout ». (...) Ce que Francfort m'a le plus apporté, c'est peut-être plus la manière de discuter. (...) Et je pense qu'au niveau du labo junior, ça ne change pas beaucoup (...), ça ne me semblait pas très différent. En Allemagne, j'avais participé aussi à un groupe de recherche (...) C'était un peu différent mais c'était quand même un esprit de discussion, d'échange etc. Différent en quoi ? Différent dans l'enseignement et dans la manière dont les étudiants s'impliquaient dans la recherche. (...) Il y a beaucoup plus de séminaires qui font participer les élèves (...) les séminaires, contrairement aux cours magistraux, partent du principe que les étudiants ont lu les auteurs qu'on étudie et vont être capables de les remettre en question. Alors que le séminaire en France, c'est des cours magistraux en réalité où l'on écoute un professeur qui connaît cet auteur. »* (Manon).

Manon donne à voir deux « philosophies » de l'enseignement par la recherche et met en avant le caractère « discursif » de l'enseignement à Francfort basé sur le débat, par opposition à l'enseignement à l'Ecole Y qui serait plutôt « oratoire », car basé sur l'exposition exclusive d'une parole professorale magistrale. Si l'on s'en remet à l'Histoire de l'oralité réalisée par Françoise Waquet, cette différence de « style d'enseignement », si elle semble à l'heure actuelle quelque peu remise en cause

par les élèves¹³⁰, ne l'était nullement par le passé. En effet, ce sont les exigences des classes préparatoires françaises (et par extension, celles des grandes écoles), par rapport à celles, moindres, des formations dans les universités européennes, qui expliquent ces différences de formats¹³¹. *« La leçon magistrale perdura aussi avec l'assentiment des élèves. Cela vaut tout particulièrement pour les classes préparatoires où, d'après une enquête menée en mars 1968, le cours demeurait, de l'aveu même des professeurs, « magistral », voire « très magistral », « offrant sous une forme commode et condensée des connaissances pré-élaborées » en vue d'une utilisation parfaitement définie ; (...) Dans l'Ancien Régime, la leçon constitue l'un des piliers de l'enseignement. En France, le cours était alors tout aussi magistral puisque le professeur parlait. Mais il différait totalement dans sa forme et dans son contenu de la Vorlesung¹³² allemande : c'était un cours oratoire qui tendait à la conférence ou à la causerie. »* (Waquet, 2003, pp. 78-82).

En somme, les réflexions sur la pédagogie ne datent pas d'hier et les divers formats de cours imposés en Europe avaient nombre de « défauts ». Ces défauts, comme le risque de « causerie » pointé par Waquet, par exemple, nous les retrouvons aujourd'hui. Le discours des jeunes en témoigne : *« Je pense qu'il faut trouver un équilibre, parce que le problème aussi en Allemagne et qui est peut-être parfois un travers du laboratoire junior (...), c'est que (...) quand on parle sur un sujet dont on n'a pas encore tous les aboutissants, on en vient assez vite à dire des banalités (...), tout l'intérêt de la discussion c'est que les autres étaient capables de rebondir sur cette première intervention et d'en faire quelque chose de plus abouti, de plus réfléchi. »* (Manon, entretien du 18 octobre 2013).

L'interdisciplinarité est « la carte de visite » de LJHL. A l'étranger, c'est aussi cette « aptitude » à dialoguer sans frontières disciplinaires qui prévaut, d'après Manon. Dans son expérience de l'enseignement et de la recherche à l'Université de Francfort en Allemagne par rapport à celles vécues à LJHL et dans son cursus en France, on constate que les formats de cours diffèrent. Ceci s'explique aussi par le fait que les enjeux des séances à LJHL et des séminaires allemands sont différents. En effet, dans un séminaire de cours, le but est *« d'apprendre des choses, c'est-à-dire des choses construites qu'on puisse réutiliser et réinvestir »* selon Manon. Alors que l'enjeu de LJHL *« c'était pas tant de constituer une connaissance aboutie que de stimuler les questions et la recherche (donc le débat), pour qu'ensuite, chacun de notre côté on aboutisse à une connaissance dans notre discipline. »* (Manon, entretien du 18 octobre 2013).

Certes, si les enjeux ne sont pas identiques, la volonté d'avoir une approche disciplinaire améliorée au travers de l'usage du dialogue interdisciplinaire, est commune à la fois à LJHL et aux séminaires allemands. Cette « plus-value » interdisciplinaire a un impact sur la vision générale de ce que pourrait (ou devrait) être une « bonne » sociabilité chez les membres étudiants. En effet, ce contexte conduit Manon à prôner la

¹³⁰ Manon comme la plupart des jeunes membres de LJHL témoignent de ce changement d'ère par leurs aspirations qui évoluent par rapport à l'offre de formation proposée.

¹³¹ A propos de ces considérations voir (Bourdieu, 1981).

¹³² Le terme *Vorlesung* est en italique dans le texte. La *Vorlesung* fut contestée violemment à la fin du XIX^{ème} à cause de la passivité qu'elle générait : *« Le « cours théorique » ou ex cathedra, tel qu'il se donnait dans les universités allemandes, a été minutieusement décrit (...). (...) le professeur parlait du haut de la chaire ; les étudiants, assis sur des bancs et disposant de tables, l'écoutaient en silence (...). De façon générale, l'enseignement était de nature érudite et dépourvu d'effets oratoires. On jugeait pleinement approprié le terme de Vorlesung qui désignait le cours. »* (Waquet, 2003, pp. 80-81).

nécessité d'un partage d'activités et d'une réactivité accrues dans le mode de transmission entre les individus en présence¹³³, dans le cadre d'un enseignement de la recherche (séminaires allemands) et, par extension, dans la recherche française elle-même, telle que cette jeune la valorise (à LJHL ou dans le groupe de lecture). En somme, grâce à l'examen du point de vue réfléchi de Manon, nous voyons (peut-être) se construire par comparaison la recherche interdisciplinaire de demain. Cette comparaison s'opère d'une part entre les juniors et les seniors, d'autre part, elle se rencontre au niveau des modalités françaises *versus* les modalités étrangères de formation à la recherche (ici européennes).

V.2.b) Comparaison de points de vue d'« étudiants juniors »

Pour aller plus loin dans cette volonté comparatiste, la confrontation entre plusieurs points de vue d'« étudiants juniors », ayant eu des expériences de recherche et de formation académique différentes, sera productrice et permettra de faire place aux discours sur les attentes étudiantes en matière de professionnalisation par la recherche. Pour cela, les points V.2.b) (i) et (ii) feront se répondre les « juniors » membres de LJHL entre eux. Le dernier chapitre de la partie C consacré aux professionnels participant à LJHL donnera du corps aux horizons d'attente dessinés par ces jeunes étudiants. Ainsi, cette « corporatisation » des expériences personnelles de chaque acteur de LJHL autorisera l'émergence d'un nouveau vocabulaire, servant à nommer cette nouvelle sociabilité en recherche, initiée par la jeune génération. Cette étape capitale de conceptualisation de la sociabilité en recherche, dépassera les expériences et, par là même, les discours singuliers pour désigner une réalité en construction dans l'univers de l'enseignement supérieur et de la recherche.

(i) *Point de vue de l'étudiante junior au profil pluridisciplinaire*

Pour pouvoir faire cette comparaison, il convient de regarder d'où parlent nos deux interlocutrices afin de cadrer le débat. Manon a été codirigée par Justine. Séléna, tout comme Manon ou Odette¹³⁴ sont ou ont été les étudiantes d'agrégation de Justine. En somme, Justine a joué un rôle d'interface, ou plutôt de médiation, entre ces jeunes étudiantes et les instances enseignantes. De par son expérience en Allemagne, Manon considère que l'interdisciplinarité est l'une des conditions de possibilité d'un face à face disciplinaire et humain permettant de faire dialoguer les champs, sans s'opposer sur un « désaccord » potentiel.

Ceci permet aussi, de faire dialoguer les générations entre elles. *A priori*, « cette capacité – que j'avais admirée chez Axel Honneth et d'autres professeurs en Allemagne – à reconnaître la parole de l'autre à sa juste valeur », (Manon), n'est pas valorisée par tous, de manière homogène, dans le monde académique. En effet, LJHL est source de contestation auprès du monde senior (dans lequel gravitent à la fois les jeunes et les moins jeunes). Cette réserve est particulièrement prégnante auprès des enseignants « conservateurs » qui voient d'un œil soupçonneux ces essais de recherche

¹³³ Les individus en question sont des enseignants-chercheurs, d'une part, et des jeunes « apprentis chercheurs », d'autre part.

¹³⁴ Rappelons que Séléna, Manon et Odette sont trois « étudiantes juniors » membres de LJHL, qui se connaissent relativement bien dans la mesure où elles ont présenté un travail de groupe pour animer une séance de LJHL. Elles ont toutes entre 21 et 24 ans.

innovants, si ce n'est en termes de contenus, au moins en termes de formes et d'enjeux. La confrontation des points de vue de Manon en (1), de Séléna en (2) et d'Odette en (3) le montrera.

(1) Les activités de LJHL remettent les choses en question : « *Oui, on a quelque chose à produire sous une forme différente, par des moyens différents (...)* ». Concernant la réception de ces activités, Manon s'est servi de cette expérience interdisciplinaire dans sa recherche. Elle a intégré dans son mémoire une partie consacrée à la place de la médecine dans la philosophie de l'auteur qu'elle étudiait. Cette « incartade » a été acceptée lors de sa soutenance (Justine faisait partie du jury). En revanche, elle n'a absolument pas fait consensus parmi les étudiants : « *Je crois que c'était la partie où je me risquais le plus à penser. Justement comme (mon auteur) n'a pas parlé du milieu médical, il fallait que moi j'interprète pour en faire quelque chose de cohérent dans ce monde (académique) là (avec ses normes). En même temps, j'en ai parlé plusieurs fois avec d'autres étudiants de philosophie qui considéraient que c'était un peu une perte de temps que d'aller discuter avec des médecins, (...) que ce n'était pas de la vraie philosophie que de discuter avec d'autres personnes (...), c'est la limite du labo junior. Il n'était pas forcément perçu par l'ensemble de la population étudiante de philo comme étant quelque chose de légitime* » (Manon). Et pourtant, le contraste est palpable entre, d'une part, la fierté ressentie par les membres de LJHL de pouvoir être au contact du monde professionnel (de la médecine et biologie, des arts) légitimant l'utilité sociale de leur discipline (et à travers elle, de leurs travaux de recherche), et d'autre part, le « discrédit » subi par ces jeunes de LJHL.

Même au sein de leur tranche générationnelle, l'esprit de corps typique des « grandes écoles » semble être mis à mal. Ce fossé intra-générationnel s'explique peut-être par l'hypothèse que le discrédit serait un signe d'après lequel, deux conceptions de la discipline « philosophie » et, plus encore, deux conceptions de la recherche, s'affronteraient. D'un côté, les jeunes membres de LJHL tentent de « renouveler » le format et les enjeux de la recherche en apportant un regard neuf sur l'implication de la société dans la recherche (et *vice versa*, tout en essayant de promouvoir un intérêt intellectuel à s'ouvrir à des horizons professionnels « citoyens ») ; d'un autre côté, ces « nouveaux venus » (Arendt, 1989) sont perçus comme des « philosophes de seconde zone » par les étudiants « traditionnels », ou plutôt « traditionalistes », c'est-à-dire, les défenseurs d'une norme académique garante, selon eux, de la « vraie » philosophie. En somme, la critique menée par Stengers entre sciences dures¹³⁵ et SHS, se retrouve, ici, dans les mêmes termes, mais déplacée au cœur même des SHS, au sein de l'une des plus anciennes disciplines du champ : la philosophie.

(2) Pour Séléna¹³⁶ également, le laboratoire LJHL ne fait pas l'unanimité. Mais, son propos a l'avantage de montrer que les difficultés d'implantation du laboratoire junior furent manifestes dès le début de l'aventure qui touchait une large part du personnel de l'Ecole Y. Lors de la mise en place de LJHL, c'est « *l'esprit du labo qui a posé problème. (...) Est-ce que le concept passait mal ?* » Séléna laisse la question en

¹³⁵ Cf. la référence au somnambule plus haut dans la thèse.

¹³⁶ On peut rappeler que l'entretien compréhensif de Séléna a eu lieu le lundi 7 octobre 2013 dans le petit salon du hall du bâtiment administratif de l'Ecole Y. Séléna est, au moment de l'entretien, étudiante en préparation à l'agrégation de philosophie à l'Ecole Y.

suspens et reprend : « *Je sais qu'en tout cas, Justine m'avait dit souvent, (que) quand elle envoyait les mails pour annoncer les séances, elle avait des retours assez négatifs de la part de gens, parce que le mail va sur une liste de diffusion assez large. Les gens critiquent. Les gens ne sont pas intéressés. Pour ma séance, les gens ont envoyé des mails en disant que ce n'était pas un sujet intéressant, que ça ne méritait pas d'être traité comme ça. Enfin, voilà. Donc, Justine elle filtre un peu tout ça. Moi, bien sûr je n'ai pas eu ces mails-là. Elle me l'a dit après.* »

De fait, Justine protège l'image de son laboratoire en différant les annonces d'informations négatives provenant de l'extérieur et en n'en touchant mots qu'aux personnes concernées¹³⁷. Cette protection par la directrice junior, est ressentie comme un bien par Séléna. Mais, « ce havre de paix » déchaîne les flots autour de lui. Des confidences à propos de LJHL circulent dans l'équipe : « *Justine, pour m'en avoir parlé un peu, m'a dit qu'au début c'était un peu difficile parce que ce n'est pas forcément un mode de fonctionnement dont on a l'habitude. Du coup, effectivement, les gens pouvaient, (...) se sentir attaqués par le point de vue de l'autre. (...) Moi, je sais qu'il n'est pas forcément bien accepté même au sein de l'Ecole sur la base de ce qu'ont pu me dire les gens qui s'occupent de ce laboratoire (...). Parce que dans l'interdisciplinarité il y a un peu l'idée que, (je ne suis pas du tout d'accord), il y a un travestissement des matières mises en jeu. A partir du moment où un biologiste veut faire de la philosophie, on n'est plus biologiste et inversement. Moi, dans mon parcours personnel j'ai énormément de mal à accepter ça !* » En effet, elle a souhaité améliorer ses connaissances en biologie et pour cela, elle a demandé à être inscrite en double cursus : en vain. « *J'aurais aimé en faire plus car on nous propose des cours alterdisciplinaires mais finalement ce sont des cours très simplistes qui sont là pour la culture générale. Ce n'est pas du tout pensé comme (...) un vrai cursus. Je me suis battue pour de vrais cours de biologie et on me les a refusés.* » (Séléna). Ceci traduit que les cursus « hybrides » ne sont pas encore monnaie courante à l'Ecole Y et, qu'il n'est pas encore évident de pouvoir « décroiser » les formations, voire les formateurs et/ou les administrations.

La partie D questionnera à nouveau ces constats empiriques pour y apporter un début de réponse.

(ii) Point de vue de l'étudiante junior au profil « scolaire »

(3) L'étudiante Odette possède un discours plus « académique » sur son expérience de membre de laboratoire junior. Ce sont pour des « *raisons d'abord scolaires* » qu'elle s'est intégrée à LJHL. En tant que tel, il est intéressant de s'arrêter sur le fait particulier que, durant l'entretien, Odette contrairement à l'ensemble des membres interviewés du laboratoire junior, va réagir promptement à l'emploi de l'expression catégorielle « sociabilité jeune » : « *sociabilité jeune, je ne pense pas, je ne la qualifierais pas comme ça. C'est vrai que c'est sensé être un laboratoire junior, donc on est sensés être de petits chercheurs... Mais le laboratoire, en tout cas celui-là, est ouvert, vraiment ouvert sur l'extérieur. On a vu des gens qui étaient déjà dans la vie active depuis longtemps, qui n'étaient ni des apprentis chercheurs, ni des apprentis de quoi que ce soit, parce qu'ils n'étaient pas forcément chercheurs. Donc en fait (...) on a rencontré des gens qui avaient vraiment un passé professionnel et une expérience de vie*

¹³⁷ Elle ne m'en a pas parlé en entretien.

autres (rire). Effectivement, c'est sensé être un proto-laboratoire de recherche : là ce n'était pas le cas ! C'était peut-être autre chose ? » Odette n'a pas su me qualifier autrement LJHL. Mais, il est clair qu'à ses yeux l'expression « sociabilité jeune » sonnait de manière péjorative. Peut-être cela venait-il du fait que LJHL avait essuyé un franc succès auprès d'une petite partie des chercheurs : *« Après, je ne sais pas ce qu'ils en pensent réellement mais ils disaient qu'ils trouvaient l'idée extrêmement intéressante et riche et que justement ça manquait dans la recherche. (...) Enfin, il y en a certains qui sont fidèles au labo et qui reviennent chaque année¹³⁸ en se disant « ça apporte vraiment quelque chose : ce n'est pas juste des jeunes qui veulent s'amuser. »*

Un certain « sérieux » et une certaine forme de pertinence se dégagent de l'action de LJHL aux yeux d'un petit nombre de chercheurs ayant « jugés » sur pièce en participant à des colloques. Notamment, lors de l'une des journées d'études du laboratoire junior où était intervenu le médecin anesthésiste (Simon), doctorant et membre actif de LJHL. Son intervention avait fait sensation, conduisant *a priori* certains chercheurs seniors en philosophie des sciences et histoire des sciences à venir le féliciter personnellement à la fin de sa communication. Cette dernière aurait, selon Odette, servi de « révélateur », pour ne pas dire « d'électro-choc » à ces chercheurs seniors : ceux-ci, ne sortant pas assez des bibliothèques, oublieraient d'en penser la pratique professionnelle (par exemple celle de la médecine) se trouvant pourtant au cœur de toute réflexion sur l'humain, le vivant ou autres sujets de SHS.

En somme, il est bien difficile de mesurer combien ce laboratoire junior et ses activités de factures particulières sont perçus par la communauté de l'Ecole Y. S'interroger sur cette réception, c'est questionner l'acceptation, ou au contraire, le rejet à la marge des cursus de recherche standards, aussi bien en philosophie classique, qu'en philosophie des sciences ou encore en histoire de la philosophie, dans le cas de LJHL. Cette dernière remarque est généralisable à l'ensemble des disciplines abordées par les laboratoires juniors de l'Ecole Y.

V.3 Conclusion

Pour conclure ce chapitre qui avait pour ambition de montrer la « réception » de LJHL tant du point de vue de ses membres (anciens et/ou actuels), que de la part de la sphère professorale et académique, on peut dire sans conteste que ce laboratoire junior ne laisse pas indifférent. Son acceptation est, en effet, pour le moins mitigée. Cette dernière fluctue selon les positions hiérarchiques et les ambitions personnelles et/ou de groupe révélées (ou non) par chaque interviewé(e). On a vu, grâce aux divers interviews, que monter une équipe et avoir une activité de recherche, qualifiée, sinon d'innovante, au moins d'atypique, ne s'est pas réalisé sans heurts, ni difficultés relationnelles ou déceptions.

¹³⁸ Pour information, je n'ai pas réussi à obtenir beaucoup de noms de chercheurs seniors ayant participé à LJHL, seulement quelques-uns qui n'ont plus ou moins jamais donné suite à mes demandes d'entretiens.

Pour faire « vivre » ce projet malgré les embûches, des stratégies managériales¹³⁹ ont été mises en place, plus ou moins consciemment, (au sens de calcul instrumental d'une rationalité presque politique) par les membres du bureau dirigeant. Pour obtenir une sociabilité sans conflits, au moins en apparence, la mise en place d'une configuration binaire avec « scènes » *versus* « coulisses » s'est avérée très efficace. Le dernier point de vue d'Odette en (3) souligne « le manque » que représente l'absence de liens « activables » avec le monde professionnel de la société civile, pour le monde de la recherche, en SHS notamment.

***Une conciliation des contraires : entre SHS et sciences dures,
entre praticiens et chercheurs***

Ce chapitre sur les laboratoires juniors (et en particulier LJHL) a montré que plusieurs publics se « frottaient » les uns aux autres, au sein de ces structures ; ces frottements pour ne pas dire affrontements, pouvant se résumer en une lutte entre les tenants d'un certain « traditionalisme disciplinaire » et les tenants d'un certain « pragmatisme révolutionnaire » en recherche, basée sur *la pratique* (interdisciplinaire, ou à défaut, pluridisciplinaire) et *la professionnalisation* du métier de chercheur.

En effet, le système de la grande école française n'est plus uniquement axé sur la perpétuation des élites issues de familles aisées dotées d'un capital social, culturel et/ou économique important, depuis les classes préparatoires jusqu'à la réussite des plus hauts concours de la fonction publique (agrégation) ou étatique (polytechnique, corps des mines, etc.). L'examen du laboratoire junior en tant qu'espace de formation à la vie professionnelle, a permis de montrer que les « lois » de la préparation aux métiers de la recherche et les tâches multiples d'enseignement, de recherche, et d'administration qu'ils recouvrent, évoluent. De même, les aspirations professionnelles des juniors suivent la même dynamique.

Un exemple autre que celui du laboratoire junior peut être évoqué pour attester de cette mutation du système de l'enseignement supérieur et de la recherche : celui du rôle accru des Ecoles Doctorales dans le cursus de la thèse. « Citons par exemple, le premier Forum Ecoles Doctorales – Entreprises organisé par l'Association Bernard Grégory (ABG) et le MEDEF sur le thème « Pourquoi se priver des docteurs ? » en novembre 2007 (...). Dans une période où un seul poste de maître de conférences est ouvert pour quatre docteurs, il est nécessaire d'élargir l'ouverture vers d'autres voies professionnelles, en gommant l'image, au mieux floue, au pire négative, que peut avoir le docteur auprès des entreprises » (Connan et al., 2008, p. 38).

C'est donc une nécessité pour le junior de se projeter dans l'avenir (alors que celui-ci n'a jamais été aussi incertain) en multipliant de « lieux » ou « espaces de formations » afin de résoudre pour une acquisition permanente et continue de compétences variées, les contradictions académiques (purement scolaires) auxquelles il est et se trouvera confronter dans son futur métier (éventuel) d'enseignant-chercheur. Cette injonction à être l'« inventeur » de son avenir professionnel *via* la formation d'un réseau efficace et hétérogène (donc constitué de chercheurs mais aussi de projets civils)

¹³⁹ Cf. encart ci-dessous : « Une conciliation des contraires : entre SHS et sciences dures, entre praticiens et chercheurs ».

est d'autant plus prégnante dans les champs SHS. En effet, la citation sus-mentionnée traite de l'ABG qui n'est autre qu'une association pour l'emploi des docteurs en sciences dures et non en SHS. « *Cette question de l'insertion professionnelle des jeunes chercheurs est devenue une question majeure qui focalise non seulement les acteurs eux-mêmes, mais aussi les institutions qui les forment et/ou qui sont concernées par la recherche.* » (Connan et al., 2008, p. 36).

Cette « *passerelle* », qu'il serait sinon nécessaire, au moins utile de créer, entre les opportunités d'avenir proposés par la société et les individus engagés dans la recherche, se fera, lorsque la conscience d'un intérêt mutuel aux univers académiques et professionnels sera devenue une évidence pour chacun des deux partis.

Pour aller encore plus loin, il convient de se demander quel(s) genre(s) d'intérêt(s) les professionnels (du monde médical et/ou du monde artistique) trouvent dans l'activité de recherche portée par le laboratoire junior LJHL ? Au travers du positionnement de ces corps professionnels au sein de LJHL, il sera exposé le jugement civil, par contraste au jugement académique sur ce type d'activités juniors. Ces considérations donneront un aperçu global de la place réelle de LJHL au sein de l'Ecole Y et, aussi et surtout, au sein de la « sphère d'influence » que ce laboratoire junior a réussi à se forger. En effet, plus qu'un simple réseau porteur de ramifications relationnelles, LJHL s'est entouré de représentants issus du monde civil, ce qui lui a permis de « croiser » les ambiances, les savoir-faire autant que les savoir-être. C'est le degré de cette « sociabilité hétérogène influente » que le chapitre suivant se propose d'explorer en détail grâce à la parole des personnes concernées, artistes, médecins et directeurs de recherche enfin.

CHAPITRE VI

Le regard des professionnels sur le laboratoire junior : l'aspect « génératif » de la sociabilité

Ce nouveau chapitre se propose de sortir de l'académisme, pour peut-être mieux y revenir, en fin de partie. En effet, ce « passage » par l'examen d'une « vie de laboratoire junior » amène petit à petit à se diriger vers l'extérieur des murs de l'Ecole Y en direction de l'univers des médecins et de celui des danseurs, principalement. Ceci générera un questionnement renouvelé à propos d'une part, du partage SHS *versus* sciences dures et, d'autre part, du lien plus ou moins fort avec la société civile. Ce chapitre sera l'occasion de prendre un peu de recul sur l'implication effective des sciences dans les pratiques professionnelles civiles. Au travers de disciplines artistiques et médicales, la recherche à LJHL questionnera « la place du corps » dans le travail de la pensée. Or, tout chercheur est incorporé. De ce fait, la sociabilité en recherche ne peut pas faire l'impasse de ce médium corporel en tant que moyen de communication. Ce nouveau chapitre sera un prétexte pour développer l'hypothèse selon laquelle la sociabilité en recherche est certes disciplinaire, car fortement dépendante de son champ d'appartenance, mais aussi dépendante d'une « attitude corporelle » générale. Cette « attitude », plus qu'un simple moyen de communication, est d'abord et avant tout « disposition coopérative » à accueillir l'autre dans sa différence (disciplinaire, plus globalement professionnelle, générationnelle, genrée, etc.) tout en n'oubliant pas sa singularité et son identité professionnelle propre. Ceci, pour que le débat typique de la recherche, en train de se penser (pour devenir ensuite action), se mette en place.

VI.1 Le cas des médecins et artistes membres de LJHL

Chaque catégorie socio-professionnelle a ses raisons pour se mêler à la population de LJHL. Pour plus de commodité, elles seront présentées en parallèle dans le même chapitre, tout en réalisant des focus sur certains points particuliers susceptibles d'apporter un « décentrage » utile par rapport à mon objet d'étude, à savoir la sociabilité en recherche. Ce sont les récits de trois membres de LJHL, à savoir, l'une médecin radiologue et les deux autres artistes dans le champ de la danse qui vont être rapportés ici. J'ai réalisé cette série d'entretiens décembre 2013 « chez l'habitant », ce qui donne à ces interviews une « couleur » intimiste supplémentaire que n'ont pas forcément les interviews précédemment traitées. J'avais dans ce contexte « familial », non plus « universitaire », une position de « confidente » dépourvue de tout intérêt partisan. Je n'étais plus la « collègue » en train d'étudier une structure de recherche, à laquelle il fallait éventuellement, soit « cacher » certains pans, ou soit au contraire, chercher à l'« instrumentaliser » pour lui faire endosser tel ou tel rôle (« porte-parole », etc.). Ces

précautions contextuelles étant posées, je peux rentrer dans le vif du vécu de ces personnes.

VI.1.a) Point de vue d'une médecin-radiologue

La première interviewée, Béatrice, a donc un parcours professionnel médical. Elle a environ une cinquantaine d'années. Quelles sont les raisons pour expliquer le choix de Béatrice d'intégrer LJHL ?

Béatrice a rejoint LJHL pour une double raison, d'abord, parce qu'elle était sensibilisée à la philosophie et à l'apport de cette discipline dans sa pratique médicale : *« j'ai fait le master 2 « Culture et santé » avec chaque module codirigé par un médecin et un philosophe »* ; et ensuite, parce que touchée dans son corps : *« j'ai été à la fin de mon master traitée pour un cancer du sein »*. Ainsi, elle avait un intérêt personnel de recherche et de reconstruction de soi à approfondir. Les problématiques liées à l'humain traitées par LJHL allaient le lui permettre. En parallèle de sa participation à LJHL, et bien avant celle-ci, l'interviewée participa à une association de patients : *« (c'est) une association de gens qui se retrouvent quand même en situation de patients mais c'est une association avec des artistes. Donc, l'art permet que ce soit un peu décalé. »* Or, c'est dans ce cadre associatif qu'elle a été confrontée aux regards normatifs des médecins qui prônent une reconstruction chirurgicale du sein pour pallier à un *« physique différent »* et pour Béatrice cette situation a été difficile : *« j'ai été exposée à une grande violence de la part des médecins (...). Donc voilà. Après toutes ces histoires-là (rire), j'ai été de plus en plus motivée à réfléchir à qu'est-ce que c'est qu'exercer une bonne médecine. Voilà, et j'en suis toujours là. »* Grâce à ces détails biographiques, Béatrice justifie précisément son implication dans LJHL et les motifs qui la font suivre les activités du laboratoire junior avec une réelle assiduité. De plus, son premier contact avec LJHL et ses activités n'a pas été un franc succès : la première fois qu'elle participa à un colloque (sur l'éthique) organisé par LJHL, en juin 2013, elle y était allée avec beaucoup de réticences. En effet, ce colloque coorganisé par le laboratoire junior (dont elle ignorait tout à cette époque) et un médecin des soins palliatifs, qui se trouvait être aussi, consultant pour une « boîte de conseils aux établissements hospitaliers ». Ceci la rendit très méfiante, voire sceptique sur le type de contenu qu'elle allait pouvoir entendre à l'occasion de cette journée. Elle apprit par la suite, que ce colloque n'avait pas été financé par cette personne, mais que ce médecin avait proposé de financer, si besoin était, parce que Justine avait rencontré de gros problèmes d'argent pour l'organisation.

Ainsi, les épisodes marquants en termes d'interactions durant ce colloque furent, non pas des discours partisans, mais des « disputes intellectuelles ». Ces dernières montrent que même dans le cadre d'une manifestation organisée par un laboratoire junior, ceci peut prendre de l'ampleur au point de se retrouver dans une configuration typique d'un colloque « senior » : *« Je suis repartie ravie et avec des interventions qui étaient très variées, un peu de tous les registres, notamment une dame de l'espace éthique de l'hôpital Cochin (...) qui était un peu en décalage par rapport à d'autres interventions (au niveau intellectuel). (...) C'était quand même une petite voix discordante cette dame. Et ce n'est pas facile de l'être. Elle s'est fait un petit peu agresser (...). Il y a eu des petites piques de la part d'autres personnes dans la salle. On*

a senti qu'elle en dérangeait certains de penser l'éthique clinique comme outil de la démocratie. » Le tableau suivant récapitule les caractéristiques des manifestations juniors et celles des seniors :

Configuration chez les juniors	Configuration chez les seniors
<p>Au niveau logistique</p> <p>- Gros problèmes de financement :</p> <p>Exemple de terrain : mécène de « secours » pour LJHL,</p> <p>→ Pas d'économies dans les caisses</p>	<p>Au niveau logistique</p> <p>- Besoin de financement mais gestion (<i>a priori</i>) plus facile :</p> <p>Exemple de terrain : gestion communautaire des fonds à SP3 avec une petite somme par tête pour la participation à des colloques.</p> <p>Exemple de la littérature : (Louvel, 2007, pp. 297-322)</p> <p>→ Economies possibles et répartitions des ressources propres et extérieures.</p>
<p>- Gestion de l'espace plus difficile :</p> <p>✓ pour des colloques scientifiques :</p> <p>Nécessité de trouver des salles de conférence (ou autres) suffisamment imposantes. Difficultés pour obtenir les autorisations d'occupation des salles au niveau de plannings (soit à l'Ecole Y, soit ailleurs)</p> <p>✓ pour les séances de LJHL :</p> <p>Nécessité de réserver la salle R20 dans le bâtiment recherche de l'Ecole Y (en général)</p>	<p>- Gestion de l'espace facilitée</p> <p>Accès possible à des locaux au sein des divers sites de l'Ecole Y</p> <p>✓ pour des colloques scientifiques :</p> <p>Amphithéâtres, salles de conférence, etc.</p> <p>✓ pour les séances d'équipe des laboratoires seniors :</p> <p>Salles de réunions affectées aux laboratoires</p>
<p>Au niveau des participants</p> <p>- Pour les communicants :</p> <p>✓ Réseau de relations amicales des membres :</p> <p>Exemple d'Odette attirant ses relations</p> <p>✓ Pour la venue d'éventuelles personnalités :</p> <p>Certainement plus de difficultés à se faire valoir.</p> <p>Exemple des difficultés rencontrées par Justine lors du colloque internationale avec les biologistes</p> <p>✓ Interventions variées :</p> <p>Communicants de multiples horizons</p> <p>- Pour le public :</p> <p>✓ Ouvert à tous :</p> <p>Mais surtout aux habitués</p> <p>✓ Possibles tensions intellectuelles :</p> <p>Si ouvert à tous, exemple du colloque sur l'éthique</p> <p>→ Mimétisme des interactions seniors de la part des juniors lors de colloques accueillant le « tout public » (non seulement « les habitués »)</p>	<p>Au niveau des participants</p> <p>- Pour les communicants :</p> <p>✓ Réseau de relations :</p> <p>parmi lesquelles des personnalités</p> <p>✓ Interventions variées :</p> <p>Communicants de multiples horizons</p> <p>- Pour le public :</p> <p>✓ Ouvert à tous</p> <p>✓ Possibles tensions intellectuelles</p>

Tableau¹⁴⁰ : Comparaison des configurations typiques d'une manifestation à caractère scientifique junior *versus* senior

Béatrice a demandé à Justine l'autorisation de participer à LJHL à l'occasion de ce colloque. Justine a hésité car elle lui a appris que l'aventure de LJHL prendrait fin très rapidement. Justine lui expliqua que la liste de diffusion « LJHL » avait été

¹⁴⁰ Ce tableau est issu de l'analyse de mes terrains.

transférée (par ses soins) sur la liste de diffusion du Collège international de philosophie puis sur academia. Béatrice explique les raisons de sa volonté d'intégrer LJHL : *« j'ai fait cette démarche (de chercher à m'intégrer). Je n'aurais jamais pensé à un labo junior ! Pour moi ce n'était même pas imaginable. Je ne savais pas que ça existait. Et puis un labo intitulé « junior de l'Ecole Y », c'était une étiquette dans laquelle je me sentais absolument pas concernée (rire). »* Malgré cette boutade sur l'intitulé « pompeux » de LJHL, Béatrice s'est sentie bien reçue. Son désir, voire son besoin de se former à la philosophie, l'a conforté dans son choix de participer : *« c'est vrai que les dernières fois, (...) j'y suis allée, on n'y rentre pas comme inconnue. Peut-être que la liste de diffusion mail c'est aussi une manière, même impersonnelle d'être au courant de tout ce qui se passe. Et puis voilà, j'ai trouvé Justine et Bertrand attentifs à l'accueil »*. On peut s'arrêter sur ce paradoxe de l'« impersonnalité » objective, dénotée par Béatrice au travers de l'exemple de la liste de diffusion et en même temps de son impression de « personnalisation » subjective, connotée au travers de son vécu de n'être plus considérée comme « une inconnue ».

On peut, peut-être, voir une origine de ce paradoxe dans l'organisation « pratique » des séances de laboratoire junior. En effet, il existe un réel impact (plutôt négatif) de certains paramètres de gestion des séances. Par exemple, la gestion du temps de discussion consacré à chaque sujet présenté ; et de manière corolaire, la gestion de moyens de transport pour venir ou partir de LJHL. *« Quelque chose qu'au niveau de la socialisation, j'ai trouvé très dommage, c'était que, certains intervenants venaient de Paris. »* Elle me relate alors le cas d'une jeune étudiante parisienne venue faire une intervention à LJHL suite aux manifestations de la fête de la science.

La thématique du propos de cette étudiante parisienne portait sur « la construction de soi », commentée par Béatrice : *« je pense qu'elle venait là pour s'exposer »*. LJHL est donc un lieu d'entraînement académique pour des jeunes étudiants extérieurs à l'établissement, voire, à la ville de Y. *« J'étais surprise qu'elle ne prenne pas de notes parce qu'il y avait des échanges qui étaient, alors peut-être à côté de ce qu'elle considérerait comme son sujet ? (...) Elle repartait sur Paris et elle avait un train qui lui imposait de partir à l'heure, alors que les séances du labo junior ont tendance à s'éterniser (...). Et au bout du compte, c'est elle qui a dû partir en s'excusant de quitter la séance, sans avoir le temps d'échanger sur ce qu'on avait pu lui apporter ou ce qu'elle, elle nous avait apporté. Il n'y a pas eu de fin et du coup, on a continué à quatre et la séance a duré encore un quart d'heure. »* (Béatrice)

C'est en aparté, après que l'intervenante étrangère au groupe, fut partie, que le débat entre Justine et Bertrand s'engagea véritablement. En effet, les phases d'observations au sein de leur équipe m'ont permis de me rendre compte combien les deux dirigeants de LJHL sont à la fois proches (en tant qu'amis menant des projets communs) et aux antipodes intellectuellement. L'ensemble des participants aux séances, ont pu au moins une fois le constater par eux-mêmes. Une preuve de la récurrence de ces combats, « ami-ennemi » est que même quelqu'un de semi-étranger comme Béatrice (membre depuis peu) a pu en être le témoin. *« Justement voir Bertrand et Justine s'affronter : avec Justine qui essayait d'exprimer le fait que dans la philosophie d'untel, le « se laisser affecter » (...), et Bertrand qui ne pouvait pas comprendre que « se laisser affecter » pouvait être quelque chose d'actif. Pour lui il, fallait choisir (...).*

C'est comme quand il y avait les deux labos (LJHL/LJBS¹⁴¹) en confrontation. Enfin...en confrontation : association-confrontation, enfin les deux. » (Béatrice).

A propos de ce couple conceptuel « association-confrontation » utilisé spontanément par l'interviewée, on peut retrouver la formulation de la « coopération ». Ce principe opératoire, comme le paradoxe qu'il sous-tend, ne cesse d'apparaître, transparaître, disparaître. Ce principe est à nouveau mobilisé et mobilisable, ici, au fil des situations observées et analysées dans les différents types de laboratoires (seniors, juniors) ainsi qu'au fil des sociabilités révélées par les analyses d'entretiens (sociabilité cohésive, sociabilité mimétique et générative).

En effet, ce système « coopératif » ne se met en place que dans certaines conditions privilégiées, où les protagonistes changent la facette montrée au public et qui sont révélées par les séries d'observations. Les conditions optimales, pour que ce système soit visible facilement, sont un nombre plutôt restreint de participants et, parmi ce nombre restreint, un nombre important d'« habitués » du laboratoire junior, un espace plus familier et plus petit (locaux de l'Ecole Y le plus souvent ou, lors de séances « hors les murs », dans des locaux adaptés¹⁴² au petit nombre de participants. Corrélativement à ces trois points (cités ci-avant), une gestion de l'espace avec une disposition adéquate des meubles est souhaitable¹⁴³, ceci pour se donner la possibilité de trouver un accord, par et dans une discussion¹⁴⁴ conviviale¹⁴⁵.

L'ensemble de ces quelques critères, certainement non exhaustifs, font écho au contenu du tableau « Comparaison des configurations typiques d'une manifestation à caractère scientifique junior *versus* senior » à la page 183. En somme, cette analyse comparative avec comme point de départ le point de vue de Béatrice soulève la question suivante : est-il possible de définir plusieurs types de coopération en fonction du contexte d'étude ou est-ce seulement un problème de degré d'application de ce régime de sociabilité interpersonnelle ?

Il semble que la seconde hypothèse soit vraisemblablement la mieux adaptée compte tenu du fait que ce régime apparaît dans différents cadres (industriels,¹⁴⁶ laboratoires de recherche seniors, laboratoires juniors et hôtel à projets interdisciplinaires¹⁴⁷), touche différentes catégories socio-professionnelles, et agit à différentes échelles¹⁴⁸. Le caractère multi-dimensionnel de ce régime de sociabilité attesté par les observations de terrain doit donc être appréhendé de manière plurifactorielle, avec une certaine « tolérance théorique » (Ibert, 2005). Ceci, afin de pouvoir non seulement accepter la réalité d'un « antagonisme conceptuel » mais aussi

¹⁴¹ A ce propos, se reporter à la section IV.3.a) (ii).

¹⁴² On peut citer l'atelier sur inscription comme à la bibliothèque ou lors de la fête de la science.

¹⁴³ A ce propos, voir la disposition en cercle sur laquelle on a insisté en sections IV.3.a) (i) et IV.3.b) (i).

¹⁴⁴ En effet, Bertrand a fini par céder à Justine lors de la séance relatée par Béatrice. L'amitié et l'ancienneté donnant l'avantage à Justine.

¹⁴⁵ Ces conditions optimales rejoignent les marqueurs de « style SHS » mentionnés au chapitre V pour justifier de l'emploi du terme « convivial » servant à caractériser la sociabilité des chercheurs au quotidien.

¹⁴⁶ D'après les études menées notamment par Pellegrin-Boucher dans sa thèse (Pellegrin-Boucher, 2006), mais pas exclusivement. Voir, par exemple, (Fernandez et al., 2010) ou (Ibert, 2004).

¹⁴⁷ Notamment, comme suggéré dans la partie D.

¹⁴⁸ Au sein de grosses structures, comme au sein de structures plus petites ou plus légères.

comprendre les potentialités intrinsèques de ce nouveau mode relationnel et la nécessité d'adopter une démarche de recherche non pas univoque mais bien plurielle : *« la création d'un indicateur de mesure global de la coopération n'est pas envisageable. (...) Le concept de coopération décrit un phénomène multidimensionnel et, par suite, un indicateur de mesure unique risquerait de dénaturer le concept et d'en réduire la portée. »* (Fernandez et al., 2010, p. 19).

Puisque la coopération ne peut s'appréhender de manière globale, cette limite, doit être prise en compte dans l'étude de ce concept, notamment au niveau des cadres et cadrages de la sociabilité qui est à la fois « théâtrale » (lorsque les « coulisses » et les « scènes » semblent se mêler, se confondre, pour mieux se séparer selon le degré d'intimité des contextes de discussion), et à la fois, élitiste¹⁴⁹ dans un « laboratoire junior de l'Ecole Y » comme spécifié par Béatrice en entretien. Or, précisément, ces « restrictions » sont l'occasion pour moi de demander à mon interlocutrice comment elle a vécu ma présence et mon rôle d'observatrice durant les séances. Ceci permettra ensuite de développer un point sur le « positionnement du chercheur » dans son terrain et l'impact surtout de sa corporéité au milieu des autres individus incorporés qu'il étudie. Béatrice compare ma position avec la sienne lorsqu'elle se retrouve dans le comité de son hôpital ou lors de ses études : *« Je me rends compte de ça dans le comité d'éthique de l'hôpital où je travaille. C'est impossible de voir ce qui se passe quand on est pris par l'interaction (...). L'important c'est de se faire oublier, et c'est une présence. Je l'ai ressentie des deux côtés, puisque c'était la première fois que j'avais quelqu'un qui observait. Dans notre situation, on sait que tu es là, mais, pour ma part en tout cas, on t'oublie. »*

En somme, en tant que chercheur immergé dans le terrain d'étude, le corps se fait « intelligent » (Csepregi, 2008) puisque tout en étant là, on parvient selon le degré de participation à se faire « accepter » au sens de « se faire oublier » suffisamment pour ne pas perturber outre mesure, les interactions qui nous sont données d'observer. C'est aussi une sorte d'« habitude » à soi et aux autres que l'épreuve ethnographique de la sociabilité en recherche nous fait éprouver à tous (enquêteur et observés). En effet, pour remettre les choses dans leur contexte, Béatrice me dit qu'elle souhaite s'engager dans une démarche de thèse et que pour elle *« c'est une affaire de socialisation à fond, parce que je n'ai pas de statut. C'est une envie que j'ai et je pense avoir trouvé deux directeurs de thèse philo-socio. »* Pour se créer ce réseau, Béatrice se déplace beaucoup, participe à des colloques et cherche à se faire connaître petit à petit. Ce déplacement « physique » a son importance dans le contexte actuel où la recherche, comme n'importe quelle autre activité professionnelle, se fait en grande partie par Internet.

« L'expansion des communications électroniques réduit également le nombre des rencontres face à face, spontanées, dans la rue, et engendre tout un réseau de formes de communication désincarnées, diminuant ainsi les aptitudes à la socialisation. » (Csepregi, 2008, p. 6).

Cependant, contrairement à d'autres activités, la corporéité et la proximité présentielle entre chercheurs semblent toujours aussi importantes au point qu'on cherche à « préserver » ces moments de rencontres interprofessionnels de la recherche lors de manifestation ou colloques. Mais, cette proximité si elle est recherchée n'est pas

¹⁴⁹ Pour plus de précisions voir l'encart « « La noblesse d'Etat », un savoir hérité ? ».

systématiquement voulue et/ou assumée. Un exemple, à ce propos : lors de la « préparation » du terrain de sa future thèse, Béatrice affirme ses difficultés de positionnement face aux collègues. *« Du coup, je trouve que c'est difficile. Je trouve que c'est presque un peu schizophrène comme position de se faire connaître un petit peu mais pas trop, sans être non plus dans le mensonge. »* De plus, elle met en avant une potentielle compétition intellectuelle entre Justine et elle : *« je commence à tâter le terrain pour voir qui pourrait m'aider à rentrer dans ces terrains. (...) Comme ils (les membres de LJHL) travaillent aussi dans le milieu de la santé, c'est presque concurrentiel, c'est idiot de dire ça, mais si Justine est présente dans des services, etc., forcément, il ne pourra pas y avoir un deuxième regard, comme elle travaille sur l'éthique en santé ; je ne crains pas forcément, encore que ? Si. Peut-être que je le crains ! »* De fait, Béatrice m'apprend qu'elle a parlé de son projet de thèse à Justine, d'où ses craintes.

Au niveau des prérequis nécessaires à Béatrice pour s'inscrire en thèse, il y avait notamment le fait qu'il lui fallait deux directeurs de thèse : *« ce n'était pas possible autrement, (qu'avec deux directeurs) parce que je ne pouvais pas m'inscrire en socio. Et puis, je n'avais pas envie de faire une discipline à prétention scientifique. Enfin, ça partait un peu de cette idée-là, même si je me donne ces contraintes méthodologiques, qu'elles ne me soient pas imposées par un cadre disciplinaire. C'était ça qui m'embêtait, d'être en interdisciplinaire et de trouver des gens qui acceptent. D'ailleurs, (l'un de mes directeurs) me disait qu'en socio même sans avoir de Master on peut essayer de monter un projet doctoral. Sauf que, il y a des collègues qui tirent à bâtons rompus, (...) c'est impossible. »* Le commentaire de mon interlocutrice montre que le respect de l'étiquette attachée à une discipline scientifique est primordiale pour garantir cette scientificité précisément. En cela, on peut supposer que l'initiative des laboratoires juniors qui, eux, jouent la carte de « l'interdisciplinarité » en privilégiant le dialogue pluridisciplinaire, est un signe incontestable de mutation des pratiques de recherche, des besoins exprimés par les jeunes générations de chercheurs autant que des enjeux de formation et d'ouverture à la société qui en découlent. Ce signe est d'autant plus fort qu'il se trouvera réaffirmé par des chercheurs confirmés de l'IDC tel que nous le verrons dans la partie suivante.

Ainsi, le point de vue de la médecin radiologue, a permis de « tester » et de « mesurer » encore un peu plus les limites de la sociabilité junior mais aussi les avancées manifestes de cette sociabilité « générative » que l'imitation des seniors crée. En adoptant ce pari de l'interdisciplinarité comme interface de dialogue entre les disciplines mais surtout entre la recherche et la société, LJHL constitue la première étape de la réflexion que cette thèse prétend aborder sur l'interdisciplinarité en recherche. Le monde artistique est le second univers professionnel civil à être sollicité par la recherche à LJHL, après celui des médecins.

VI.1.b) Point de vue d'une artiste chorégraphe

L'art, comme la médecine, va réinventer la question de recherche portant sur le rapport au corps. Le regard de la danseuse chorégraphe se place à un double niveau puisqu'elle use, tantôt de la casquette artistique, tantôt de celle d'un membre de LJHL. S'il est besoin de le préciser, c'est le rapport au corps qui relie Marianne, cette chorégraphe, à son activité professionnelle, et aussi, par la même occasion, à LJHL qui interroge en

retour sa pratique de la danse. Cet aller-retour d'usages, pour ne pas dire d'utilité, s'est trouvé observé à plusieurs reprises, mais notamment, lors d'une séance en particulier. Cette séance avait lieu à l'Ecole Y dans la salle habituelle, tout début novembre 2013. Cette séance est exemplaire, car c'est la seule que Marianne ait animée.

Lors de cette séance, autour de la table, se répartissent huit participants (dont moi) : les deux « chefs de file » Justine et Bertrand, l'animatrice de séance Marianne la danseuse chorégraphe, deux de ses anciens élèves Violette et Lionel (artistes), un intervenant du spectacle, Alexandre, et Solange, l'une des deux membres à la tête de LJBS. La séance se déroule de manière « classique »¹⁵⁰. Les deux seuls faits notoires, parce qu'inhabituels, sont : 1. que la salle était ouverte, ce qui signifiait que la séance pouvait déborder et que les participants pouvaient tout à fait rester dans cette salle bien après l'horaire habituel ; 2. que c'était Marianne qui présidait pour la seule et unique fois de l'histoire de LJHL une séance qualifiée par Justine comme étant « *au croisement des idées et de l'expérimentation de nos corps* ». Justine adore présenter, comme à son habitude, le laboratoire, puis, fut réalisé le tour de table qu'elle commente abondamment. Par ses incisives¹⁵¹, elle dénote autant qu'elle connote les relations considérées comme très privilégiées avec telle ou telle personne. Pour compléter, Marianne reviendra sur ses liens avec Justine en entretien. Mais, dès le début de la séance, Marianne retrace sa rencontre avec Justine. Ce contact fut à l'origine du thème de ladite séance. « *La première fois que j'ai rencontré Justine c'était à la radio. Mais, la maison de la radio arrêtait son corps. (Cependant) je recevais quelque chose de son corps, de son rythme. (...) D'où cette question « Où s'arrête le corps » ?* »

En d'autres termes, Marianne pose une question de communication puisque si l'on reformule son entrée en matière, se demander « où s'arrête le corps ? », c'est se demander à quelles conditions débute, ou au contraire se perd, la possibilité même de communiquer avec autrui ? Cette possibilité, voire cette potentialité de communication in(ter)corporée, se gagne par le biais du non-verbal avec l'ensemble des manifestations posturales, gestuelles, faciales dont le corps est le siège, mais aussi et peut-être plus surprenant, par le biais du verbal, qu'on dissocie souvent trop facilement du corporel. En effet, ne serait-ce qu'au niveau biologique, le non-verbal passe toujours déjà pour exister, et donc pour être opérant, par les organes physiologiques de la vocalisation.

Si, dans la communication le corps est central, dans la danse, le corps est là encore, un médium d'expressivité essentiel. Marianne a un rapport au corps nourri par son métier. Il l'est aussi par d'autres formations et d'autres activités d'ordre universitaire qu'il est intéressant de relever dans la présentation de son parcours lors de cette séance. En effet, cela justifie à double titre son rapprochement avec LJHL, d'abord, pour la question du corporel, et ensuite, pour l'approche philosophique : « *J'ai arrêté de danser assez tôt, vers 20 ans et j'ai entrepris des études en anthropologie. J'ai eu la sensation de danser sans danser. (...) J'ai fait histoire de l'art. (...) Les circonstances de la vie ont fait que le chorégraphe avec qui j'ai travaillé après le conservatoire, D. Renaud est décédé du sida. Magalie, une autre chorégraphe a travaillé 12 ans avec moi pour mettre en mots mon travail : le corps, la danse. Le corps et les idées : comment passer de l'un à l'autre ?* »

¹⁵⁰ A ce propos, se reporter à la section IV.3.

¹⁵¹ Il s'agit de remerciements et/ou de compliments.

Concernant sa formation à la philosophie proprement dite, le conservatoire a été son lycée. N'ayant jamais suivi de cours de philosophie, elle se définit comme une autodidacte. Pourtant, elle est parvenue à mettre en place une formation universitaire qui est la résultante de ce travail de la pratique du corps et de la pensée. Marianne donne alors une anecdote¹⁵², le souvenir d'un événement sur lequel Justine et beaucoup d'autres participants vont réagir. « *C'est marrant, (dit Justine dans un sourire), j'avais aussi envie de rebondir sur l'anecdote.* » Elle donne, elle-même, à la suite de son invitée une autre anecdote de la même veine. Une brève interaction entre Lionel, l'intervenant du spectacle, Solange, qui pratique la danse à titre amateur et Marianne, s'ensuit. Puis, le débat se centre à nouveau sur le couple dominant Justine-Marianne : « *Je me rappelle (dit Justine en se tournant exclusivement vers sa voisine de table, Marianne) on était dans le jardin : tu m'as lancée cette question : c'est la question de l'interaction. Ca me parle cette expression du fait de se rétracter dans son corps avec la voiture. Dans notre pratique, on aime bien jouer avec les expressions courantes : quand on dit que quelque chose « passe entre les gens », ce sont les idées mais aussi du corporel.* » Une fois n'est pas coutume, Justine parcourt l'espace qui sépare son corps de celui de sa voisine de ses mains, montre l'espace par divers gestes. Chacun et chacune y va de sa propre expérience. Violette raconte le cas d'une blessure. Béatrice parle de sa pratique de médecin et Solange réagit à sa description, car elle n'est pas d'accord. Le débat sur un possible « envahissement du corps par la médecine » prend alors de l'ampleur, chacun s'animant de plus en plus, en gestes comme en idées. Justine ayant regardé l'interaction, tente de ramener le discours dans sa « sphère d'influence ». Elle aborde la thématique philosophique du « sujet ». Mais les danseurs étant en surnombre, ces derniers reprennent la main dans le fil de la discussion et reviennent dans le détail sur leur métier en lien avec le corps.

Pour éclaircir le contenu de cette séance en présence de professionnels et les relations de « semi-dominance » en termes de tour de parole et de monopole relatif aux thématiques de débat détenu tantôt par Justine, tantôt par les danseurs, l'examen de l'entretien semi-directif mené avec Marianne à son domicile est requis. Cet entretien individuel a été réalisé début décembre 2013. Les informations ethnographiques que Marianne va mettre à ma disposition, d'origines diverses, vont permettre une mise en contexte de son expérience à LJHL : « *A l'Université Y2, j'ai fait histoire de l'art. (...), j'avais continué à danser pendant mes études. Mais, en fait, au cours de ce parcours d'histoire de l'art, j'ai remis les pieds dedans dans le sens où j'ai quand même fait mon mémoire de Master sur la danse. (...). En même temps, ce qui m'a intéressé à la fin de mon Master d'histoire de l'art, je voulais m'inscrire en sociologie. Il se trouve que Magalie est arrivée sur la ville Y. Pareil, par des connaissances, (...) ça a été une rencontre signifiante. Elle reprenait et créait un centre chorégraphique dans la région. Cela s'appelle le CCN (...). Le ministère l'a créé et elle s'est implantée en ville de Y et en même temps, parallèlement dans un cercle privé, elle avait acheté RAMDAM.* »

¹⁵² Marianne s'est rappelée une expérience qu'elle aurait vécu adolescente : une voiture a pris la voie de bus. Elle était avec une amie et si cette amie ne l'avait pas tirée en arrière, elle se serait fait faucher et ne serait plus là pour raconter cette histoire. (Rire collectif dans la salle). « *Je me suis dit, heureusement que mon corps s'arrêtait et n'était pas plus vaste qu'il n'est...* ».



Centre Chorégraphique National.

Il faut savoir que LJHL a réalisé une séance dans les locaux de RAMDAM. Par conséquent, il est important de voir ce qu'est ce lieu d'artistes, du point de vue de ceux qui l'ont créé afin d'avoir une rétrospective sur son histoire :

« Donc RAMDAM, c'est Magalie qui est une chorégraphe d'à peu près la même génération que mon prof chorégraphe décédé, dans l'histoire de la danse. Ils sont tous les deux passés par l'école de M. Béjart. Dans les années 60, Béjart a créé une école et dans l'histoire de la danse, c'était un peu particulier parce que c'était une école où il a croisé plusieurs pratiques artistiques, autant le théâtre que des danses traditionnelles, des rythmes et ça a influencé beaucoup de gens qui sont passés par là. (...) La créatrice de RAMDAM était très active et donc elle a acheté RAMDAM, implanté dans une ancienne menuiserie. Elle l'a achetée en 1994, je crois. Elle l'a aménagé avec des amis. Puis, l'été 97, elle a fondé une association qu'elle a nommée RAMDAM. (...). En fait, c'est à cette période-là que je l'ai rencontrée. Ça a été une rencontre à ce niveau-là et puis aussi après par le fait que la danse, à la fois il y a du corps mais il y a de la pensée. Comment réfléchir là-dessus ? (...). Pendant un an j'ai travaillé à RAMDAM bénévolement pour l'aider. » (Marianne).



Le plateau de danse à RAMDAM.



Les loges du CNN

En somme, pour compléter l'historique de ces lieux d'artistes sur lesquels Violette reviendra lors de son entretien en tant qu'utilisatrice (dans le point suivant) : RAMDAM a été implanté quasiment au même moment, en tant que lieu privé, que le CNN qui est un lieu public. RAMDAM est dirigé par un collectif d'une vingtaine de personnes. L'intérêt de parler de RAMDAM et de son mode de fonctionnement collectif est de montrer que le laboratoire junior LJHL qui y sera accueilli pour une séance est homogène à ce « lieu intermédiaire »¹⁵³ dans l'esprit d'interdisciplinarité qui anime les membres de ces deux entités. En effet, le collectif (dont Marianne a fait partie pendant un certain temps) est composé de divers corps de métiers artistiques et artisanaux : danseurs, musiciens, plasticiens, professeurs des beaux arts, maçons, etc.

Ainsi, Marianne fournit une première mise en contexte et mise en perspective de RAMDAM. Pour plus de détails, il fallait m'adresser à Violette (dont le témoignage va suivre) car LJHL « *avait atterri là-bas (à RAMDAM) parce que Violette faisait une demeure. C'est un temps de résidence artistique à RAMDAM.* » Cependant, ces « résidences » ne sont pas toutes réglementées de la même façon selon l'endroit où elles sont effectuées. Pour me faire comprendre la spécificité et le caractère protégé de RAMDAM, Marianne me donne un exemple fictif : « *Dans des lieux très institutionnels, le temps de résidence peut être très encadré. (A RAMDAM), tu fais une demande, tu présentes ton projet. En général, tu rencontres plusieurs membres du collectif (...), en général, le collectif voit plein d'artistes, et après il se réunit et il choisit parce qu'on ne peut pas accueillir tout le monde. (...) Mais après, ils essaient de voir quel est le besoin de l'artiste. Il y a une écoute de son rythme. A RAMDAM c'est ça qui est différent des autres lieux, c'est qu'on est à l'écoute de la recherche. Et donc Violette faisait cette demeure à RAMDAM. Donc, elle est venue plusieurs fois dans l'année.* »

En tant que « demeurante » à RAMDAM, Violette va pouvoir éclairer son expérience d'artiste professionnelle, tout en justifiant le fait qu'elle soit à l'origine de la venue de LJHL à RAMDAM. Cette séance « hors les murs » nous intéresse tout particulièrement dans le rapport au corps. Celle-ci permettra de montrer que la recherche, à travers la question du rapport au corps, peut se nourrir de la pratique

¹⁵³ « Les cultures émergentes sont le fruit de nouvelles pratiques artistiques en rupture avec les institutions. De l'art contemporain aux arts vivants, nombreux sont les artistes qui émergent hors du circuit traditionnel des institutions (écoles d'art, scènes conventionnées, conservatoires). Les lieux intermédiaires sont les équipements culturels adaptés à ces nouvelles pratiques. » (Laugier, 2006, p. 9).

professionnelle de la danse et vice et versa. Le tableau ci-dessous est un premier récapitulatif de la comparaison entre LJHL et RAMDAM.

<i>Laboratoire junior : LJHL</i>	<i>Lieu d'artiste intermédiaire : RAMDAM</i>
<ul style="list-style-type: none"> ❖ Interdisciplinarité « intellectuelle » : ateliers de discussion ❖ Equipe « dirigeante » : membres du « bureau » ❖ Composition de l'équipe : <ul style="list-style-type: none"> ✓ Membres « dirigeants » : philosophes ✓ Membres « équipiers » : philosophes, biologistes, danseurs, médecins et membres issus des SIC principalement ❖ Sélection du projet de laboratoire junior sur un listing de critères (voir V.1.a) (iii) 	<ul style="list-style-type: none"> ❖ Interdisciplinarité « pratique » : pratique de la danse « en résidence » ❖ Equipe « dirigeante » : membres du « collectif » ❖ Composition de l'équipe : <ul style="list-style-type: none"> ✓ Membres « dirigeants » : professionnels des arts (artistes-artisans) : musiciens, danseurs, chorégraphes, plasticiens, professeurs des beaux-arts, maçons principalement. ❖ Sélection du projet du danseur ou de l'artiste sur un listing de critères
<i>Lors de la séance à RAMDAM</i>	<i>Lors de la séance avec LJHL</i>
L'interdisciplinarité « intellectuelle » devient « pratique » : exercices de danse corporelle, pour « vivre » le partage disciplinaire et le métier de l'autre	L'interdisciplinarité « pratique » devient « intellectuelle » : exercices de débats philosophiques post-atelier de danse, pour « réfléchir » le partage disciplinaire et le métier de l'autre

Tableau : Comparaison de l'interdisciplinarité entre LJHL et RAMDAM, une homogénéité riche de sens dans ses différences

VI.1.c) Point de vue d'une artiste danseuse

Pour compléter le point de vue de Marianne, celui de Violette va suivre. Violette est une professionnelle de la danse de 31 ans, titulaire d'une formation universitaire en danse à Rotterdam. Elle a également fait une licence « arts et métiers » en France. Elle est de nationalité suisse allemande. Pour elle, la danse est une vocation et une aspiration à beaucoup de domaines artistiques et par extension : un appel à la réflexion sur le corps. Après avoir passé des années à chercher sa voie dans ce domaine, Violette est retournée durant un an en Suisse pour des raisons familiales. C'est durant cette période que le déclic s'est produit. « *C'est pendant cette année, (...) que j'ai vu le travail de la chorégraphe de RAMDAM – Tout comme pour Marianne, ce fût une révélation – qui m'a absolument fasciné. (...) J'ai fait l'audition pour le cycle chez elle, qui était encore au CCN.* »

A nouveau, on constate que les informations données par Violette recoupent celles de Marianne. Ceci permet de montrer les liens sociaux existants entre ces futurs membres de LJHL. Ce détail est d'autant plus important que les modalités inhabituelles de réalisation de cet entretien n'ont pas encore été précisées. En effet, si cette interview devait à l'origine se réaliser dans un café en face à face, elle a été finalement réalisée « à distance ». Violette s'étant trouvée souffrante, elle m'a enregistré ses réponses, après

que je lui ai adressé par mail, ma grille d'entretien¹⁵⁴. C'est donc en monologue que cet entretien s'est réalisé. Si les conditions optimales et habituelles d'entretien n'étaient pas réunies, j'ai cependant décidé de conserver cette parole de Violette qui est donnée « en vérité » sans possibilité réelle de préjuger de ce que je pouvais savoir, ou non, des relations interpersonnelles entre les membres de LJHL.

En l'occurrence, la nature des liens entre les interviewées, sont universitaires et professionnels. Marianne était l'enseignante de Violette au sein du cycle de la chorégraphe. Ce cycle croisait de l'anthropologie et de la philosophie. Ceci justifie l'intérêt intellectuel des danseuses à se rapprocher des activités de LJHL. Le cycle était cohabilité avec l'université et avait pour visée pendant 9 mois, de réfléchir à la condition d'interprète, d'auteur et de créateur. Violette a eu ensuite plusieurs blessures dorsales qui l'ont amenée à s'intéresser à la technique Alexander¹⁵⁵, puis à la médecine traditionnelle chinoise.

Pour faire des recoupements entre les témoignages de Marianne et de Violette, tout en les resituant par rapport aux activités en lien avec LJHL et ses thématiques de recherche, on peut évoquer la description que m'a donnée Marianne de plusieurs techniques corporelles, comme la technique Alexander. Justine l'aurait, elle aussi, testé lors d'un cours de cette formation universitaire pour danseurs. Cette formation a été montée par la chorégraphe de RAMDAM et Marianne. Je lui demandai des explications à ce propos, car Marianne avait mentionné cette formation professionnelle durant la séance à LJHL sur « où s'arrête notre corps ? » : *« On a eu envie de lancer une formation professionnelle pour danseurs. La chorégraphe avait eu cette expérience de pratiquer le rythme, le théâtre, la danse, les arts plus somatiques. Et moi je disais, il y a la pensée aussi. (...) Dans les pratiques somatiques, on parle vraiment de l'ossature. Dans les pratiques somatiques, il y a différents courants : tu as l'Alexander¹⁵⁶, le Feldenkrais, le yoga. En fait, tu apprends à la fois l'anatomie et tu te rééduques. (...) Tu peux partir du ressenti et plus tu vas dans ton ressenti et plus tu peux ouvrir dans le mental. C'est des images que tu te fabriques, du corps, pour pouvoir après en fabriquer d'autres et en fait ça fait changer ton corps sur des pratiques très fines. (...) C'est de la proprioception, je crois, c'est-à-dire des pré-mouvements pour avoir après, dans la danse, une architecture plus constructive. »*

Justine et Marianne sont en relation au niveau professionnel car Justine a bénéficié de cette expérience de l'Alexander, non pas à titre personnel¹⁵⁷, mais bel et bien dans le cadre de la formation universitaire de Marianne. Justine a réalisé une

¹⁵⁴ Voir la partie « grilles d'entretien et questionnaires » en annexe.

¹⁵⁵ La technique Alexander est une méthode consistant à améliorer la « fiabilité à nos propres sensations et perceptions, pour développer une plus grande conscience de nos actes, de nos gestes, de notre manière de faire et d'être ». Définition issue du site : <http://www.techniquealexander.info/principes2.html> (Association des professeurs de la Technique F. M. Alexander ou APTA).

¹⁵⁶ L'Alexander vient à l'origine d'une histoire personnelle que me relate Marianne en ces termes qui sont effectivement justes après vérification. Je privilégie la parole de mes interviewé(e)s en tant que co-acteurs de leur pratique et donc co-chercheurs de mon étude : « En fait, l'Alexander, c'était un monsieur, un chanteur ou acteur – Frederick Matthias Alexander (1869-1955) était un acteur shakespearien – je crois qui perdait sa voix et donc il a trouvé pour réouvrir et stabiliser quelque chose qu'il n'arrivait pas de perdre. »

¹⁵⁷ L'usage de l'adjectif « personnel » vient du fait de ses relations de connaissance avec Marianne et Violette sur lesquelles nous insisterons plus dans la Section IV.2.b).

communication au nom de LJHL dans cette formation. Il faut aussi préciser que Violette a fait partie de la première promotion de cette formation (cf. section VI.2). On peut rappeler que Bertrand et Justine s'étaient « affrontés » lors de la séance de LJHL (relatée par Béatrice en section VI.1.a), sur le même genre de lâcher-prise (intellectuel et corporel) que l'on acquiert avec la méthode Alexander. Ici, l'aspect microscopique des comportements et des sentiments prime sur l'aspect macroscopique de l'interaction verbale. Un autre élément qui caractérise un peu plus les liens de sociabilité intellectuels, émotionnels et humains de ces personnes est le fait que, par exemple, Bertrand ait accepté d'aider Violette dans sa pratique de la médecine chinoise (acupuncture). Toutes ces pratiques et réflexions communes, à la fois dans le cadre de LJHL¹⁵⁸, et aussi, dans le cadre de la sphère médicale, ont amenée Violette à considérer Bertrand et Justine comme des amis : *« c'est surtout les deux personnes que j'ai le plus vues et que je sens le plus. Pour moi, Justine c'est plus qu'une connaissance, c'est devenu de l'amitié. Bertrand pareil. Bertrand, par exemple, je l'avais invité à être cobaye pour mes journées de médecine chinoise où j'étais en observation « cabinet ». Donc, lui aussi, je l'ai encore vu dans un autre contexte (que le laboratoire junior). »*

On voit que seules, les interactions plus prolongées, et comportant des dimensions de sociabilité en dehors de LJHL, forment de véritables liens amicaux entre les personnes. Un second élément de croisement peut être relevé pour caractériser cette sociabilité entre intellectuels et professionnels : le regret exprimé par Marianne à propos du fait, qu'elle-même et Violette, n'aient pas pu assister à la séance de LJHL consacrée à la médecine chinoise. En effet, elle juge que le laboratoire junior a bien mené sa recherche autour des thématiques qui les occupent, d'où ces quelques regrets *« Ils sont allés chercher un peu dans plein de directions et je trouvais ça bien. Il y a des séances où j'ai regretté de ne pas pouvoir être là (...), celle (sur) la question de la médecine même si elle n'a pas été très bonne, (...). Je crois que la personne qui parlait de la médecine chinoise avait une vision très arrêtée et peut-être, finalement, même pas très profonde par rapport à ça. Justine avait le souci de dire : l'important c'est de savoir comment le corps des uns et des autres sont engagés dans ce qu'ils font, même quand c'est de la réflexion. »* (Marianne).

En revanche et par contraste, lorsque les deux femmes (Marianne et Violette) reviennent sur leurs relations avec les membres de LJHL et, en particulier, avec Justine puisque c'est elle l'interface première et privilégiée pour toute personne s'intéressant de près ou de loin à LJHL, les deux visions qu'elles donnent sont très similaires à première vue dans la forme plutôt positive qu'elle revêt. Mais, concernant le regard porté et le discours tenu de leur part sur leur participation à LJHL comme sur l'apport de celle-ci à titre personnel ou professionnel, les deux visions diffèrent quelque peu : d'abord par le choix des mots employés pour en dire la nature et ensuite par les sentiments procurés. Concernant leur rapport aux membres de LJHL et à Justine, l'une, Violette, dit que Justine est une amie et Marianne déclare quant à elle, que c'est également amical, tout en nuancant son propos par des exemples : *« Il y a de l'amitié. (...) A la fois, on a fait de petites collaborations sur des choses, et à la fois on a poussé la collaboration plus loin. (...) Et puis, comment dire, à la fois, on ne va pas s'appeler tous les jours (...) pendant sa thèse, je l'ai soutenue, j'étais très heureuse de venir assister à sa soutenance, une forme de soutien, tu vois ».*

¹⁵⁸ A ce propos, se reporter à la section VI.2.

Ainsi, on voit que le soutien amical est circonstancié. On peut relever la mise en réseau qui s'est opérée dans le cadre de la « rencontre » ayant mis en contact Marianne, Violette et Justine *via* le média radiophonique, puis la tentative de Marianne pour prolonger cette coopération au travers du laboratoire junior. *« Il y a eu une émission où j'écoutais Justine. J'ai écrit à Raphaël Enthoven pour lui demander son adresse (...). J'ai écrit à Justine, en tout cas pour lui expliquer la formation. Je voulais qu'elle intervienne, elle a fait une présentation sur la relation corps/esprit. (...) Après, avec Justine, on a gardé des liens et elle me parlait du labo et moi je lui ai dit « peut-être que je viendrai ! ». »* (Marianne).

En réalité, Justine n'a parlé du laboratoire junior, à Marianne, qu'après plusieurs entrevues. On peut donc constater, grâce à cette chronologie, que Justine ne cherchait pas forcément à attirer dans le cercle de sociabilité de LJHL n'importe quelle personne. Pour tenter une explication du fait de rester « centrés » sur leur groupe d'initiés, questionner les artistes sur le type d'apports (à titres personnel et professionnel) de cette participation à LJHL, peut être une porte d'entrée. Sur les éventuels prolongements, souhaités par Marianne, notamment à la suite de la séance qu'elle a animée, l'entretien révèle plusieurs éléments que l'on peut citer comme corroborant le caractère « centré » de LJHL. Tout d'abord, Marianne est incapable de dire ce que la participation à LJHL lui a apportée, si ce n'est le fait qu'elle souhaite que cette relation perdure. *« Après c'est sûr qu'on a envie de poursuivre des choses, mais dans un autre cadre. »*

Cet autre cadre sera peut-être LIEU, qui est tout comme RAMDAM, un lieu d'artistes où se croisent des activités culturelles et artistiques (conférences, concerts, stages de danse, etc.). Si l'on compare l'appréciation de Violette sur son expérience au sein de LJHL au regard de Marianne, on peut dire que pour Violette, cette expérience est intéressante à double titre. D'abord, il faut préciser que, dès le début, elle a participé à LJHL de manière beaucoup plus régulière que sa collègue. Ensuite, parce que son regard, est extérieur à celui des professionnels de la recherche, sur lesquels je m'attarderai en section VI.3.

Pour Violette, donc, c'est par l'intermédiaire de Marianne que la rencontre avec Justine a eu lieu : *« C'est Marianne qui nous a fait (connaître LJHL) en 2010 et je travaillais avec Lionel, qui était là, à la séance avec Marianne (...). On travaillait sur une pièce ensemble (...) à RAMDAM. Marianne est venue nous regarder travailler. Elle nous parlait de Justine et du labo, que Justine avait envie de rencontrer des artistes et d'inviter des personnes venant des pratiques artistiques (...). »* (Violette) Dans un second temps est venue la « rencontre » proprement dite entre elle, Marianne et Justine. Le fruit de cette prise de contact a été d'aboutir à une première intervention des artistes à LJHL.

Dans un troisième temps comme une suite logique à cette première séance, Violette est devenue une sorte « d'habituée » des lieux : *« (...) pendant un moment j'étais régulièrement là et puis j'ai aussi invité Ludovic pour qu'il vienne parler de son travail de clown. En tout cas, le labo même si (...) je ratais des séances des fois, c'était quelque chose qui me prenait, qui, pour moi, avait une vraie place, même à l'intérieur de mon corps, de ma pensée, à l'intérieur de mon quotidien. Ce labo, il était présent pour moi. »* (Violette).

On peut légitimement essayer de pousser l'analyse de cet « engouement » de

Violette à participer à LJHL en décrivant sa soif d'apprendre, qui semble être en partie assouvie par le capital intellectuel que possède le groupe LJHL. Simplement, le savoir est toujours construit ou mobilisé par un capital social fait de relations. Rétrospectivement, Violette a constaté une certaine évolution des rapports humains. Elle a pu les observer au cours des années, et notamment en 2010 au démarrage de LJHL. A cette époque, le laboratoire junior ne faisait pas encore partie de mes terrains d'enquête d'où l'intérêt de la rétrospective de Violette : *« Au début, la première année, c'était plus compliqué parce qu'il y a eu des moments, (...) où les gens étaient presque contre. (...) Des fois, j'ai eu l'impression que ce n'était pas évident parce que c'était des idées, peut-être des approches très différentes. (...) Je me suis souvent dit que c'était des gens qui avaient une certaine timidité aussi à parler. J'ose le dire. (...) C'était une belle bienveillance mais avec des fois de la retenue (...). C'était quand même pas non plus des explosions d'humeurs, des gens qui se lâchaient ou qui rigolaient beaucoup. Ce n'était pas exaltant (...). Il y a rarement eu vraiment des discussions qui s'échauffaient. »*

Violette dresse un cadre plutôt sympathique, mais un peu fade au niveau interactionnel. C'est une sociabilité cordiale mais assez « froide », puisqu'est soulignée, comme par contraste, la presque absence d'une sociabilité plus « chaude » c'est à dire plus chaleureuse, éventuellement avec des désaccords, des conflits, etc. C'est sans une seule hésitation que Violette s'est rappelée de l'une des rares fois où il y a eu un débat plus vif. Une sociabilité plus « franche », plus « marquée » peut survenir à LJHL, mais en réalité, la norme communicationnelle (discursive et comportementale), dans ce laboratoire junior, est la douceur et la retenue, pour ne pas dire l'hypocrisie. *« Je me rappelle du moment avec Ludovic (un clown) quand il est venu parler de son travail (...). Il y a eu des frictions. Moi, ça m'intéresse quand il y a de la friction, de la chaleur ou quand des gens se mettent à bouillonner un peu. (...) Il y a et des incompréhensions et de l'enthousiasme (entre le monde des arts et celui des sciences). Des fois, je leur parlais d'une certaine pratique, ça paraît du chinois, du russe. Et pareil pour moi, même si je rencontre ces personnes-là du labo, je n'ai pas une image très précise de ce que ces gens font toute leur journée. »*

Violette signifie que LJHL n'est qu'une vitrine qui donne à voir certains aspects de ce qu'est la recherche en SHS et sa sociabilité (de convivialité « feutrée »), sans pour autant fournir les éléments de compréhension nécessaires à ces professionnels de la danse sur ce qu'est la recherche et sa pratique en tant que métier proprement dit. Dans cette même lignée, voici un bref aperçu de son positionnement personnel dans la structure intermédiaire de recherche que représente LJHL qui symbolise aux yeux de mon interlocutrice *« Le monde universitaire »* : *« je n'ai pas le langage universitaire. (...) J'ai vraiment l'impression d'être un gros éléphant dans un magasin de porcelaine avec un langage pas très formel ou pas très poli (...) J'ai l'impression qu'il y a énormément de concepts que moi je ne connais pas, ou, que des concepts dans l'artistique qu'eux ne connaissent pas (...). »* La politesse et l'érudition semblent être deux autres marqueurs de la convivialité « de style SHS ». Violette met le doigt sur le malaise, voire le complexe d'infériorité ou de différence que peut produire le frottement entre deux univers hétérogènes, et que tout d'un coup l'on fait se rapprocher « artificiellement ».

La partie suivante sera l'occasion de revenir sur ce côté construit et artificiel de l'interdisciplinarité. Paradoxalement, elle souligne aussi combien ce frottement, s'il est parfois désagréable ou douloureux, fait pourtant avancer, réfléchir grâce au « face-à-face » avec l'autre et par la réflexion qu'offre en partage la sociabilité de LJHL. Tout ceci sans pour autant que ce savoir mis en commun soit bien compris ou utile au même niveau pour tous. Il y a donc un certain degré de transmission de la culture disciplinaire. Cependant, ce processus a aussi ses limites. La première des limites formulable, est ce clivage entre le discours que les membres « chercheurs » de LJHL donnent à entendre lors des séances et la réalité, non pas de ce rendu, mais plutôt de ce que les artistes en comprennent. Ce phénomène est valable dans l'autre sens également. Ceci conduit à réfléchir sur le concept de représentation d'un métier qui, pour les chercheurs de LJHL, passe par l'esprit quand pour les danseurs, celle-ci passe préférentiellement par le corps. Ceci explique pourquoi Violette déclare avoir apprécié de voir ses amis de LJHL à RAMDAM, c'est-à-dire dans un autre cadre que celui de l'universitaire.

Parler de « profil universitaire » ou de « profil de chercheur » aux yeux des professionnels, artistes ou même du grand public¹⁵⁹, c'est laisser entendre que le métier du chercheur et tout ce qui le constitue sont univoques. Or, « *l'homo academicus* » est un terme cachant son hétérogénéité de nature et de contenu. C'est à cette diversité que Violette se heurte. Ceci est une seconde limite possible à une transmission efficace et complète entre « *l'homo academicus* » et l'artiste ou le tout venant. Comme le dit Bourdieu dans son livre portant ce titre ambigu : « *les mots communs, recherche, enseignement, direction de laboratoire, etc. recouvrent des réalités profondément différentes, et sont sans doute d'autant plus trompeurs aujourd'hui que la diffusion des modèles scientifiques sous les effets combinés de la mode et des contraintes homogénéisantes de l'administration de la recherche ont conduit l'ensemble des membres de l'enseignement supérieur à rendre cet hommage obligé à la science qu'est l'emploi d'un langage emprunté aux sciences de la nature pour désigner des réalités souvent très éloignées des choses de la science (je pense, par exemple, à la notion de laboratoire.)* » (Bourdieu, 1984, p. 77). Ainsi, cette ambiguïté de l'« *Homo academicus* » et de son univers explique peut-être l'ambiguïté du propos tenu par Violette au sujet de l'apport à titre personnel de sa participation à LJHL. En effet, il semble ressortir que le gain pour l'interviewée a été plus corporel qu'intellectuel proprement dit. Sa « pratique corporelle » se trouve enrichie par sa « pratique » du laboratoire junior. Par ce biais, elle appréhende son art autrement. « *C'est (...) une pratique ce labo, parce que ça a un impact sur ma pratique, sur ma façon de travailler. (...) Il y a eu des séances où je suis sortie de l'Ecole et je ne savais pas exactement si j'avais quelque chose de très tangible entre mes mains. (...) (Ce laboratoire) m'a sans doute apporté sur un plan professionnel. Cela je l'ai mis dans mon CV (...). Et j'essayais d'inviter des gens, comme Ludovic qui est très intéressé par les sciences. Donc ça fait des liens comme ça et aussi avec d'autres artistes. (...) (le laboratoire), il faisait partie de mon CV de base.* »

Le fait que Violette inclut sa participation au laboratoire junior, à son CV, montre que cette structure vécue comme une pratique, lui transmet bien plus qu'un simple

¹⁵⁹ A ce propos, se reporter aux résultats de l'enquête réalisée du 10 au 17 novembre 2000 pour le Ministère de la Recherche auprès d'un échantillon national de 1000 personnes représentatif de l'ensemble de la population de 18 ans et plus (grand public et étudiants de maîtrise) interrogé en face à face. Cette enquête est rapportée dans Conan et al (2008), pp. 98-107.

savoir académique. En revanche, Violette déplore que cette transmission ne soit pas véritablement intellectuelle pour elle, puisqu'elle ne saisit pas les concepts utilisés par les doctorants de LJHL. Par conséquent, si cette transmission intellectuelle est appelée de ses vœux par Violette (on le voit au fil de l'entretien), mais aussi plus largement par les membres de LJHL, elle passe, aussi et surtout, par une expérimentation, dans et par, la chair. La pratique et le rapport au corps¹⁶⁰ sont au centre de la relation interdisciplinaire, et en un sens, au centre d'une sociabilité qui, lorsqu'elle est « hors cadre institutionnel » devient « trans-personnelle ». Ceci, notamment quand les corps se « rencontrent », s'« éprouvent » physiquement par la séance de danse à RAMDAM et se « prouvent », intellectuellement parlant, au moyen du débat consacré à cette séance.

VI.2 Le cas d'une expérience corporelle de la recherche : les membres de LJHL à RAMDAM

RAMDAM et la séance de danse corporelle animée dans le cadre de LJHL par Violette ont marqué les esprits. En effet, l'ensemble (ou presque) des membres du laboratoire junior interviewés m'en ont spontanément parlé. Il convient, par conséquent, de s'y attarder, d'autant qu'il s'agit de l'une des quelques séances qui ont eu lieu hors des murs de l'Ecole Y. Cette sociabilité « corporelle » au sens physique de la recherche sur la thématique du vivant, se déclinera par le médium corporel dans une situation de communication gestuelle interpersonnelle d'abord, puis par le médium discursif avec la phase de débat entre participants artistes et jeunes chercheurs.

VI.2.a) Pourquoi et comment LJHL à RAMDAM ?

Comme déjà dit, c'est Violette qui est à l'initiative de cette rencontre art-recherche. Lors des séances à LJHL, elle avait la sensation que son expérience de danseuse, et les expériences de perception qu'elle pratique en atelier, attiraient les membres du laboratoire junior. Avec l'accord de Marianne, Violette a profité de sa demeure de deux mois à RAMDAM pour organiser cet atelier « hors les murs ». En somme, Violette, en tant que danseuse et chercheuse « expérimentale », et Marianne, en tant que mentor de cette pratique réflexive doublée d'une réflexion pratique, ont invité les chercheurs de LJHL à RAMDAM pour réfléchir ensemble sur le lien entre le corps, la communication gestuelle. Ceci interrogea en retour leur pratique respective. Pour les uns, il s'agit de la danse, quand pour les autres, il s'agit de la recherche académique en SHS. Au-delà, ils se demandent : qu'est-ce-qu'un corps vivant qui est l'enveloppe de tout individu, et qu'est-ce-que cela signifie pour cet individu incorporé de vivre en société ? On entend, en présentant les choses ainsi, la voix d'« *anthropologues de la gestualité*¹⁶¹ » comme Birdwhistell ou Sapir, qui, parce qu'il a été « *formé à l'école Franz Boas comme Margaret Mead, avait cherché à formuler une théorie de la culture intégrant le comportement individuel*¹⁶². *Au travers d'exemples tels que l'intonation de la voix, la gestualité, la respiration, Sapir donne à comprendre que le domaine de l'anthropologue*

¹⁶⁰ Qu'il s'agisse du sien ou de celui de l'autre.

¹⁶¹ L'ensemble du commentaire qui va suivre est repris à l'ouvrage de Winkin (1981), pp. 64-65.

¹⁶² En italique dans le texte.

ou du sociologue (ou du philosophe dans mon étude) ne se limite pas aux grandes institutions et structures : il n'y a pas d'objets d'étude par leur nature au psychologue et d'autres au sociologue (ou au philosophe) ; seul le point de vue change. » (Winkin, 1981, pp. 64-65). Quant à Birdwhistell, qui a cherché à formaliser la kinésique¹⁶³, autrement dit le langage du corps, on peut rappeler pour mémoire quelques principes de cette pensée pour ensuite faire le lien avec les expériences de danse corporelle proposées aux membres de LJHL. En effet, si l'on sait à présent le comment de cette séance de danse dans le cadre du laboratoire junior, il faut aussi s'intéresser au pourquoi. D'abord, du point de vue des membres et de leurs attentes relativement au fonctionnement du laboratoire. Ensuite, pour envisager les évolutions de la sociabilité au travers d'une communication renouvelée entre chercheurs et professionnels de la danse.

Dans ses travaux, Birdwhistell donne l'exemple du « geste » défini comme étant une catégorie de phénomènes de nature complexe et ambiguë. Partant de nombre d'études ethnographiques « simplifiant » les gestes en autant de variations culturelles possibles, ou d'études psychologiques ou philosophiques les interprétant comme des « signes » plus clairs que la symbolique dont ils seraient porteurs, l'analyse de la kinésique montra très facilement l'obsolescence de telles approches. Si l'on transpose cette analyse au cas des gestes artistiques exécutés lors d'une danse, voire ceux d'échauffement et de préparation à cette danse, comment lit-on alors cette citation ?

« L'individu et le social s'y mêlent inextricablement (au geste) ; néanmoins nous y sommes extrêmement sensibles et nous y réagissons comme d'après un code, secret, compliqué, écrit nulle part, connu de personne, entendu par tous. (...) (Ce code) est aussi artificiel, aussi redevable à la tradition sociale que la religion, langage et technique industrielle. Comme toute conduite le geste a des racines organiques, mais les lois du geste, le code tacite des messages et des réponses transmis par le geste sont l'œuvre d'une tradition sociale complexe. » (Sapir, 1971, p. 46).

En réalité, ce que cette citation signifie est que, les gestes se caractérisent, selon ce que les personnes qui les produisent ou en sont les témoins s'en rappellent, les identifient, avec l'ordre de signification qui leur est rattaché. En somme, chaque geste est porteur d'une série de codes teintés socialement. Violette fait expérimenter ces codes à ses invités chercheurs, au travail du corps comme instrument professionnel, jonglant entre passivité et extension des limites du corps dans l'espace. Elle commente ce travail du corps par contraste avec ce qu'elle a pu constater lors de la séance à RAMDAM, et plus globalement dans les divers ateliers qu'elle a pu mener au cours de sa carrière : *« J'ai un très bon souvenir de cet atelier, où des fois ce n'était pas évident (...) (avec) les gens qui n'ont pas forcément l'habitude de travailler le corps, mais (...) en fait, ce n'est pas ça qui est censé freiner. »* Et pourtant, des freins, certains membres de LJHL en ont ressenti pendant cette séance atypique.

¹⁶³ Le terme de « kinésique » désigne 3 niveaux : 1° La kinésique comme étude de l'interaction mouvement-langage, 2° Etude de mouvement seul en « parakinésique » (qualification), et en 3° Les unités hiérarchiques discrètes (kinèmes ou classes de mouvements avec des variantes appelées « kines » ou « allokines »). L'expression « analyse kinésique » est empruntée à Birdwhistell (1968), pp.101-106.

VI.2.b) Le partenariat LJHL/RAMDAM : séance de danse corporelle

Cette séance « hors les murs » s'est déroulée en plusieurs étapes et plus précisément en plusieurs exercices qui ont beaucoup marqué les participants. Avant de rentrer dans le détail de ces exercices et de leur développement, il faut préciser l'organisation qui a été nécessaire pour « monter » cet atelier. En effet, une préparation « assistée » et préalablement « testée » par Marianne et une autre philosophe agrégée que je nommerai Sandra a été nécessaire : *« J'ai juste invité, (...) avant qu'on fasse l'atelier, Sandra et Marianne à traverser avec moi tout l'atelier en entier, tout ce que j'avais pensé, pré-pensé, préparé. Je leur ai proposé de le (...) et de me donner des retours. Comme ça elles étaient au courant de ce qui allait se passer. (...) Il n'y a rien eu de plus. »* (Violette).

A posteriori, Violette parle de « travail » et non de « partage » pour revenir sur cet événement, insistant ainsi sur la nature de son art et sur la rigueur que cela demande potentiellement aux participants, les membres de LJHL, donc des chercheurs, et non des danseurs. Je reviendrai sur cette opposition professionnelle par la suite. L'atelier proposé par l'artiste n'est pas, comme on pourrait s'y attendre, un atelier classique de danse où l'on apprend des pas, par exemple. Ici, Violette s'intéresse à l'être humain en mouvement et considère que cette thématique est directement en lien avec les préoccupations de recherche des membres de LJHL. C'est pourquoi, la séance du laboratoire junior a été délocalisée à RAMDAM. Violette déclare en entretien vouloir leur procurer des émotions et surtout des sensations physiques très fortes : *« J'ai juste organisé un seul atelier à RAMDAM, l'hiver dernier, janvier 2012. (...) J'ai organisé une journée où j'ai invité le labo junior à venir faire de la pratique à RAMDAM – On sent l'opposition entre l'aspect plus théorique de la recherche philosophique ou autre et l'aspect pratique et senti de l'art de la danse – (...) J'ai essayé de les inviter à se lancer dans une pratique plutôt autour de la perception (...) »* (Violette).

L'un des exercices réalisés en séance a été « *l'exercice des marionnettes* »¹⁶⁴. Cet exercice a déstabilisé Bertrand au point qu'il est revenu sur son malaise lors de la séance animée par Marianne à LJHL. D'ailleurs, Marianne commentera elle aussi l'intervention de Bertrand, reliant ainsi en « récit » les diverses séances. Cette « narration » se met en place indépendamment du lieu de déroulement des séances. Ceci crée une certaine suite logique à celles-ci, en un mot, une certaine unité de sens pour les participants. Pour Violette, le chercheur est cloisonné, ou plutôt se cloisonne volontairement dans les murs de son lieu de travail et a peur d'en sortir ou, en tout cas, n'en a pas du tout l'habitude, comme en témoigne les difficultés éprouvées par Bertrand. Cette vision populaire fortement répandue serait-elle vérifiée ? Pour l'interviewée cela semble être le cas, mais je tenterai de nuancer cette vision dans la partie suivante. Marianne constate également, qu'il y a une difficulté manifeste du chercheur – ou de toute autre personne non familière de ces pratiques kinésiques « transformées » pour la conscience de micro-postures, de micro-mouvements – à

¹⁶⁴ Par « exercice de la marionnette », il faut entendre une marche très lente où l'on s'imagine être encadré par deux marionnettes (qui sont mes répliques), l'une derrière moi, géante et l'autre, devant moi, minuscule. Ces trois marionnettes sont connectées, c'est-à-dire que si je fais un geste, les deux marionnettes, réalisent le même en même temps. Ceci permet à l'individu réalisant cet exercice d'adopter des postures qui n'auraient pas été possibles d'effectuer autrement.

« accueillir » la pratique corporelle de l'artiste et donc à avoir la compétence communicationnelle non verbale, nécessaire pour entrer en synchronie, en dialogue¹⁶⁵ avec d'autres corps se mouvant au même rythme général. En effet, les caractéristiques stables en termes d'ordre et, en un sens, de prévisibilité des interactions sont, dans la pratique de la danse avec ces exercices perceptifs, réinventés. Tous ces petits mouvements (de tête, les clignements de paupières, les mouvements du menton ou des lèvres, du buste etc.), participent de l'effort (de locution comme lors de l'atelier-débat qui va suivre l'exercice de danse) lors d'une interaction, non en tant qu'artefacts, mais en tant que composants réguliers de la communication (Birdwhistell, 1968, p. 103). L'exercice de la marionnette revisite ces acquis issus de la recherche collective menée par R. Birdwhistell, G. Bateson, H. Brosin, C. Hockett, N. Mac Quown et F. Fromm-Reichman, entre autres.

Or, lors de la séance à LJHL, Bertrand revient sur l'exercice de la marionnette qu'il n'a, selon lui, pas réussi à accomplir, et demande à Marianne : « *Est-ce que tu peux revenir sur le type d'imagination ?* » Celle-ci expliquait comment, devant des barrières effectivement physiques à la danse ou à l'écriture, le corps ne pense pas. C'est à cause de cela qu'il y a une différence fondamentale entre l'amateur et le danseur, car le danseur imagine son corps contrairement à l'amateur. Étrangement, c'est Lionel qui est venu au secours de Marianne pour répondre à Bertrand qui avait créé un léger malaise en insistant sur son échec et son incompréhension particulière à réaliser cet exercice corporel : « *Si je peux me permettre ?* » (Lionel). Ce dernier adresse un regard à Marianne et prend la parole, souriait pour expliquer cette ouverture à la conscience en tournant tout le buste vers Bertrand, dans un partage d'attention complet. Il donne un exemple. Violette intervient mais Bertrand se déclare « *perdu* ». Violette met sa main devant le visage et par ce geste appuie ses excuses. Le dialogue repart dans une autre direction pour quelques minutes. Puis, Marianne se tournant vers Bertrand lui demande : « *Pourquoi l'expérience du reflet dans la flaque d'eau, (comme de la marionnette) ça ne marche pas chez toi ?* ». « *C'est, dit Bertrand, le lâcher prise.* » Il mime son explication en donnant l'exemple du cas où quand sa mère conduit, il réfléchit à sa conduite et que de ce fait il ressent une tension. « *Pour moi, c'est analogique !* » (Pour preuve) Mylène avait affirmé pouvoir le réaliser sans mal puisque « *je le faisais en vrai quand j'étais petite de sauter dans les flaques d'eau...* » (*Rire collectif*). Marianne ajoute : « *Ce n'est pas dans ce sens-là, tu es obligé d'aller dans ce vertige.* » Bertrand acquiesce. Par les éléments kinésiques (mimiques etc.) et formels (au niveau syntaxique et verbal du contenu de l'interaction), on voit que les danseurs prennent l'ascendant dans le débat, du moins physiquement, car en définitive, ce sont les penseurs qui ont le mot de la fin à chaque séance suivant un protocole bien ancré. Cependant, il est à relever que la présence de cette animation corporelle marquant un engagement positif dans le débat, tant de la part des danseurs que de la part des chercheurs, est encore la trace de la présence de ce fond convivial très « sobre » de SHS dans un cadre de recherche. Cette convivialité, se traduit par ces marqueurs de style de la sociabilité à LJHL que sont, par exemple, les regards échangés, les sourires, les gestes d'excuse face à certaines incompréhensions assorties d'explications plus approfondies, etc.

Lors de son entretien privé, Marianne revient sur cet épisode : « *Je participais à*

¹⁶⁵ Ce dialogue inter-corps est naturel, parce qu'automatique dans l'interaction sociale en tant que participation à la communication.

cet atelier animé par Violette, comme (les membres de LJHL). Pour Bertrand ... tu sentais qu'à des moments il était un peu perdu. Mais, tu sentais que le groupe fait (car) il ne s'est pas arrêté. Il disait « je n'y arrive pas » mais il a cherché. (...) Il y a beaucoup de consignes de jeu qui passent d'atelier en atelier. Donc, c'est une espèce de patrimoine qui passe entre plein de gens. » De ce verbatim, on retient les différences d'habitudes de communication entre les danseurs qui privilégient les canaux non verbaux quand les chercheurs de LJHL privilégient, eux, les verbaux. C'est pourquoi, inmanquablement, des retours et débats ont suivi cette séance pour ne pas déroger au cadre standard des séances classiques, la rupture de cadre n'ayant été que de courte durée et une expérience isolée dans l'aventure du laboratoire. A propos de cette « rupture de cadre »¹⁶⁶, on peut dire que celle-ci a été possible par l'exploration de la multi-canalité¹⁶⁷ du processus de communication associant verbal et non verbal, discours corporel avec la danse et discours conceptuel avec la philosophie. Pour mémoire, « *tout cadre implique des attentes normatives et pose la question de savoir jusqu'à quel point et avec quelle intensité nous devons prendre part à l'activité cadrée.* » (Goffman, 1991, p. 338).

En effet, la norme de l'atelier à RAMDAM était de se plier à tel ou tel exercice : ce qu'a fait l'ensemble des membres de LJHL, malgré les éventuels malaises ressentis par certains (comme Bertrand par exemple). Ici, c'est donc, à nouveau, l'engagement et le sens que les individus retirent des activités en cours, qui ont « rétabli » la situation de déséquilibre produite par « la rupture de cadre », lorsque Bertrand déclare ne pas arriver à faire les exercices de l'atelier de danse à RAMDAM. Le sens travaille le cadre en profondeur alors même que c'est le cadrage qui produit le sens pour les participants. « *L'émergence d'une activité inonde de sens ceux qui y participent et ils s'y trouvent, à des degrés divers, absorbés, saisis, captivés. Tout cadre implique des attentes normatives et pose la question de savoir jusqu'à quel point et avec quelle intensité nous devons prendre part à l'activité cadrée* » (Goffman, 1991, p. 338).

« L'obligation socialisante », générée grâce à l'engagement ressenti par les participants à une interaction cadrée, a permis outre le retour « à la normale » du comportement des uns et des autres (les artistes à RAMDAM et les chercheurs à discuter autour d'un goûter à la fin de l'atelier)¹⁶⁸, l'immersion pendant un temps dans l'un et l'autre univers.

Pour Violette, l'expérience « *la plus forte, c'est de voir les membres du labo à RAMDAM* ». Et pour cause, pour terminer notre entretien, dans la partie dite « libre » où la semi-direction que je pouvais imprimer à la discussion par le truchement de mes questions est suspendue, Violette va revenir sur tous les faits « marquants » pour elle. Les interactions avec Bertrand, dans et/ou hors du cadre de LJHL, apparaissent comme essentielles : « (...) *de voir Bertrand en tant que cobaye pour la médecine chinoise, (...) parce qu'il s'intéressait à cette médecine aussi, cela faisait un drôle de pont de le voir là-dedans.* » L'interviewée en vient à des considérations plus générales sur l'intérêt du

¹⁶⁶ Sur les notions de « cadre et de rupture de cadre », se reporter à l'encart intitulé « Sur la fédération en équipe », pages 168 et 169.

¹⁶⁷ A ce propos, se reporter à Birdwhistell (1965).

¹⁶⁸ Marianne déclare : « *On a fait des retours à la fin de l'atelier, on a pris un petit goûter et on a discuté (...), je pense que les gens étaient intéressés et touchés par ce type d'exercices, en tout cas, on avait envie de donner suite à ça, et ça ne s'est pas fait.* »

partage interdisciplinaire. Ainsi, elle déplore le fait de ne pouvoir parler librement de sa pratique de la médecine chinoise avec des chercheurs ou universitaires (ceci même au sein de LJHL) alors qu'elle y prendrait plaisir. Elle constate un certain préjugé possible sur sa pratique assimilée à du « charlatanisme ». « *Du coup, je ne sors pas souvent ça. Surtout si je sais qu'il y a des infirmières ou des médecins dans le labo. Je me tais souvent.* » (Violette)

Ce que montre les interviews des artistes et professionnels du monde civil en général, est que l'interdisciplinarité « disciplinaire » n'est peut-être pas la seule à pouvoir, à devoir être explorée. En effet, les professionnels de la danse notamment, décrivent combien les deux univers (artistique et universitaire) ont envie et besoin de se rencontrer tout en ayant encore des difficultés à passer les barrières de langage, de pratique, de manière de faire, de penser, jusqu'à une certaine façon d'être en société et avec les autres. Une interdisciplinarité « de la pratique par la pratique » peut être convoquée pour enrichir et peut-être faire se « réfléchir », au sens propre comme au figuré, l'interdisciplinarité « disciplinaire » telle que celle portée par les juniors.

VI.3 Le cas des chercheurs statutaires

Avoir abordé le monde professionnel sous l'angle médical, puis artistique, a permis de mettre au jour l'interdisciplinarité « praticienne », c'est-à-dire plus pragmatique et tournée vers la société civile. Ce frottement va réinterroger en profondeur la question de la formation à la recherche. En effet, si être chercheur c'est chercher jour après jour, c'est aussi peut-être, être à l'instar des juniors de LJHL, un peu « aventurier de la connaissance théorique et pratique ». Pour pousser plus en avant cette hypothèse, il est nécessaire de revenir dans la sphère d'origine, la sphère académique d'où sont « sortis » ces juniors dont les ambitions universitaires, oscillent en permanence entre « imitation » de la sociabilité professionnelle des seniors et « innovation » des pratiques de partenariats ou de mise en réseau.

Ainsi, ce retour aux « sources » permettra de répondre à ces dernières interrogations :

- Quelle est la réception de cette sociabilité jeune en recherche qui est, sinon « innovante », du moins « renouvelée » dans sa manière de « décroïsonner » les univers linguistiques, disciplinaires et plus largement professionnels ?
- « *L'anti-disciplinarité* » (Kleinpeter, 2013, p. 124) serait-elle l'attitude clé à l'origine de la sociabilité jeune pratiquée dans les laboratoires juniors et en particulier à LJHL ?

La précédente partie a montré que, c'est bel et bien, un désir individuel de s'affranchir des barrières disciplinaires rigides auxquelles ces jeunes ont été soumis, durant leur formation universitaire, qui les anime dans leur participation au laboratoire junior. Odette ou Manon en sont des exemples parmi d'autres. Au niveau de LJHL, on se trouve en présence d'une structure non pas « anti-disciplinaire » mais plutôt « interdisciplinaire » puisque ce laboratoire junior se définit ainsi. Cependant, comme le monde disciplinaire est en crise, il lui faut trouver une voie de survie ; ce dernier est en un sens résilient (Fabiani, 2013, p. 94). « *L'interdisciplinarité est souvent le résultat de*

cette impatience des nouveaux continents»¹⁶⁹. Les membres de LJHL sont comme des frondeurs de la recherche, puisque LJHL se réclame, dans son fonctionnement de structure de recherche, autonome vis-à-vis des autres laboratoires (juniors ou seniors) de l'Ecole Y.

Concernant la sémantique à adopter dans de tels contextes, inter- versus trans-, pluri-, anti-, ou autre in-disciplinarité, nous y reviendrons dans la partie sur l'IDC. Cette dernière partie D sera l'occasion de comparer l'IDC et LJHL. La sociabilité interdisciplinaire des seniors sera comparée à celle des juniors afin de voir où nous mène la « contre-offensive » de la nouvelle génération dans ce domaine, notamment d'un point de vue communicationnel. En effet, cette confrontation de pratiques de la sociabilité interdisciplinaire amènera à examiner les différentes façons de communiquer cette mouvance autour de la structure de recherche, autant que les différentes façons de communiquer à propos de cette évolution du métier de chercheur. Or, évoquer cette thématique du « métier de chercheur », c'est mettre sur la table la séculaire querelle des « anciens » contre les « nouveaux venus » pour prendre un accent arendtien dans *La crise de la culture*.

La suite de ce propos va se construire autour des tentatives de « captures » des rénovations faites par les uns et les autres. Les jeunes pousses des SHS parviendront-elles à impressionner les seniors ? Les SHS parviendront-elles à acquérir leurs lettres de noblesse aux yeux des sciences dures ? Le paragraphe qui suit, nourri de l'enquête de terrain est une tentative de réponse à ces questions.

VI.3.a) Essai de récupération des travaux juniors : émergence d'un nouveau concept, le « convivialisme coopétitif »

Ce paragraphe va être l'occasion d'évoquer le cas de tentatives (avortées) de récupération des avancées théoriques produites par les laboratoires juniors portés par des étudiants (de master ou en thèse) de la part de leur(s) directeur(s) de recherche voire de leur laboratoire de rattachement officiel.

Le premier cas évoqué, est celui mentionné par Madame Martin¹⁷⁰, cette fois au détour d'une discussion portant sur le rôle assigné aux enseignants-chercheurs dans les laboratoires juniors :

S.O. : « *Est-ce qu'il y a des enseignants dans ces laboratoires juniors ?* »

Mme Martin : « *On évite ! (Sourire) C'est une question de principe. (...) Il peut y en avoir un qui soit associé, qui aide à réfléchir, etc. Mais, on veut que les jeunes, (...) se confrontent à la réalité. Moi, j'aurais peur qu'un enseignant apporte cette connaissance toute prête.* »

Madame Martin prend très à cœur cette activité consacrée aux laboratoires juniors, mais son « combat » dépasse les seuls laboratoires juniors. Cela lui donne une occasion d'exprimer sa relative « autorité » de gestion, voire scientifique, par rapport au

¹⁶⁹ In « Introduction » (2013), *Hermès, La Revue* (3)67, p. 78. En ligne www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2013-3-page-78.htm.

¹⁷⁰ A ce propos se reporter à la section IV.1.b).

public de chercheurs qui habituellement ont la priorité dans ces domaines. L'autorité dont elle fait preuve a des implications indéniables. Bien qu'elle n'insista que très peu dessus, voire qu'elle s'en défende, ces implications portent sur le destin des éventuelles « productions à caractère scientifique » de ces laboratoires juniors : « (Un chercheur dirait) *là, avec un appel à projet, tu fais comme ça. Là, tu fais comme ça au niveau du budget, parce qu'il a l'habitude de le faire. Par contre, pour les aspects scientifiques, bien sûr ils vont aller rencontrer des chercheurs et des enseignants. Pour la partie gestion, moi je préfère qu'ils soient autonomes. Moi, je me bats avec les directeurs d'unité qui ont tendance à dire par exemple : 'les labos juniors de telle unité'.* » (Madame Martin).

Cette « appropriation » du travail des « juniors » par les « anciens » prend parfois des proportions relativement notables. Ceci explique les réticences de l'interviewée en tant que responsable administrative des laboratoires juniors : « *Il y a eu le bilan d'un labo, donc de l'unité de recherche. (Le directeur de l'unité) veut qu'on fasse le bilan du labo junior. J'ai dit non ! C'est pareil, il y a des labos aussi qui mettent sur leur site les labos juniors. J'ai râlé.* » (Madame Martin) En somme, ce sont de véritables tentatives de récupération, voire, plus insidieusement « d'instrumentalisation de la propriété intellectuelle » des travaux de juniors que l'on observe dans certains cas de la part de chercheurs hiérarchiquement supérieurs aux jeunes. La conséquence de cette situation est que les juniors sont alors relégués au rang de « main d'œuvre étudiante » au service des directeurs de recherche. L'image que les directeurs de laboratoire ont des laboratoires juniors est ambiguë. Une partie des seniors considèrent cette activité comme une perte de temps, que les jeunes feraient mieux de consacrer à leur thèse. Une autre partie tolère les laboratoires juniors. Enfin, pour d'autres, il s'agit parfois de s'auto-attribuer les résultats produits dans les laboratoires juniors. Dans cette dernière configuration, tout se passe comme si cette structure junior n'était qu'une extension du laboratoire senior de rattachement des doctorants. « *On a aussi un labo avec qui on se bat, enfin, avec un enseignant-chercheur qui, régulièrement, nous fait proposer par ses étudiants le même labo junior, (laboratoire) qu'on a déjà refusé quatre fois de suite ! (...) Il nous dit : « Quel est le retour pour mon labo junior ? » Je lui dis : « Je n'ai pas à vous donner de retour, car vous n'êtes pas membre de l'équipe ». « Mais, je suis leur enseignant, (dit-il) ! » Je lui dis : « Et alors ! » (Il répond) : « Mais, je suis le directeur du labo ! » (Madame Martin) : « Et alors ! » (Sourire) Et ce truc-là, c'est en sciences dures. »*

Dans ce cas précis, les directeurs de laboratoires en sciences dures, semblent presque « possessifs » avec leurs étudiants. Ils considèrent qu'il est du devoir de leurs étudiants de contribuer à l'effort commun du laboratoire senior au travers de leur laboratoire junior qu'ils considèrent comme un *workshop*. Pour continuer à faire travailler les étudiants pour le compte du laboratoire, le directeur invoque le cas du « projet étudiant ». Il y a effectivement un intérêt pour le directeur à tenter une « optimisation » des efforts scientifiques fournis par l'ensemble des membres du laboratoire dont il a la charge, juniors comme seniors.

La réaction du directeur de laboratoire invoquant son statut scientifique pour avoir le droit de monter un laboratoire junior, non pas autonome, mais placé sous sa coupe scientifique, peut être comprise d'abord : 1) comme étant une façon d'affirmer sa position de dominance dans le champ par rapport à la responsable administrative. En

cela, tout champ scientifique est indissociablement champ de luttes politiques ; et ensuite 2) c'est aussi, une façon d'asseoir son autorité scientifique en mettant à son profit la tentative de « subversion des nouveaux entrants » au travers du laboratoire junior. Il affirme ainsi sa position « conservatrice » de dirigeant dominant les juniors, tout en les faisant travailler (donc en les formant) éventuellement à son avantage si les résultats ainsi produits s'avéraient probants. En somme, le directeur de laboratoire affirme son monopole autoritaire d'autorité scientifique, par rapport à l'administration, pour mieux, à terme, conserver à son avantage, les positions acquises par les juniors dans ce champ de luttes et de compétition, qu'est toujours le champ scientifique. *« Le champ scientifique comme système de relations objectives entre les positions acquises (dans les luttes antérieures) est le lieu (c'est-à-dire l'espace de jeu) d'une lutte de concurrence qui a pour enjeu spécifique¹⁷¹ le monopole de l'autorité scientifique inséparablement définie comme capacité technique et comme pouvoir social, ou si l'on préfère, le monopole de la compétence scientifique, entendue au sens de capacité de parler et d'agir légitimement (c'est-à-dire de manière autorisée et avec autorité) en matière de sciences, qui est socialement reconnue à un agent déterminé. »* (Bourdieu, 1976, p. 89).

Ainsi, ces cas d'instrumentalisation de la structure propre aux juniors, montrent que loin d'être irénique, la vie de chercheur est teintée de luttes, de compétitions depuis les premiers « stades » de la carrière de l'agent junior. Ce constat sera cependant retravaillé dans la suite de la thèse, dans la mesure où il faudra ainsi expliquer comment ce système de luttes n'implose pas. D'autres cas de « récupération » vont permettre d'aller plus loin dans cette volonté d'explication du système.

Le second cas d'interview où l'on a mentionné une potentielle récupération des travaux du laboratoire junior, mais cette fois avec l'accord tacite du porteur de projet, est lors de l'interview du 7 janvier 2014 avec le second dirigeant de LJBS, Carl, qui est au moment de l'interview en année dite de « pré-thèse »¹⁷². Cette année intermédiaire, notre interlocuteur l'a passée à préparer le master interdisciplinaire de l'IDC examiné en partie D. C'est donc lors d'un entretien à propos de l'un des rares laboratoires juniors de sciences dures, que cette mention de « chapeautage » par le directeur est faite. Au début de l'entretien, effectivement, notre interlocuteur conforte l'idée selon laquelle le laboratoire junior est un espace de liberté : *« Quand on est en master, on a les cours etc. On se dit : pourquoi on ferait pas un peu de recherche, sachant qu'après ce sera dicté par d'autres. Il y a aussi un petit peu d'orgueil bien sûr. (...). On est autonome, et puis on a aussi une naïveté derrière (...). Cela fait du bien aussi parfois de savoir ce qu'on peut en faire de cette naïveté. »* (Carl) Il va ensuite relater les « débuts » laborieux de LJBS¹⁷³ en septembre 2012, en particulier lorsqu'ils étaient nombreux (dix ou douze par séance) : *« du coup ça a eu pas mal de succès, il y avait beaucoup de monde qui venait. Et puis, on se rendait compte aussi des difficultés à avoir du dialogue avec les autres. (...) Pour que ça avance, il faut qu'il y ait un cadre commun. On ne trouve pas forcément ce cadre commun. (C'est pourquoi) après, justement, on était vraiment, (qu') entre scientifiques du site « sciences dures ». Finalement, pour traiter de la nature de*

¹⁷¹ Expressions soulignées dans le texte.

¹⁷² Ce terme de « pré-thèse » signifie que l'année normalement consacrée à la préparation de l'agrégation peut être consacrée à la préparation d'un projet de thèse.

¹⁷³ A propos de LJBS, se reporter à la section IV.3.a) (ii).

leur projet interdisciplinaire, ils se sont regroupés à quatre biologistes pour discuter : *« Donc voilà comment on a fait ce projet là. (...) On s'est dit que c'était aussi l'occasion d'avoir quelque chose qui soit complètement interdisciplinaire. C'est très rare qu'on se dise qu'on a un sujet et puis tout à coup qu'on a besoin de l'interdisciplinarité. Parce que dans le fond, on a un sujet et puis on tourne autour de son sujet quoi ! »* Cette thématique de l'interdisciplinarité et du « partage SHS / sciences dures » sera examinée dans le paragraphe suivant puisqu'au final leur désir d'interdisciplinarité s'est recentré sur de la « disciplinarité » entre biologistes exclusivement.

Pour saisir comment s'est passée la « captation » par le directeur de thèse de Carl, il faut relater la « phase d'appropriation personnelle » par Carl lui-même, le conduisant du même coup à s'individualiser dans sa réflexion au point de sortir du strict cadre de LJBS. **1.** Il y a d'abord eu la « **phase de travail individuel mais collaboratif** » entre pairs biologistes, car LJBS *« c'était une cellule familiale, il n'y avait que comme ça qu'on pouvait interagir. (...) Donc après, on n'avait pas mal d'idées et on y réfléchissait tous ensemble. Cela demandait aussi pas mal de travail à côté. En fait, c'est très prenant à partir du moment où on se pose une question. (...) (On travaillait) chacun de notre côté et en même temps on se réunissait assez souvent pour discuter et Bertrand (est venu) à partir du deuxième semestre »*. Il y a eu donc une phase de « veille » menée par Bertrand, laquelle aboutira, à terme, au partenariat LJHL/LJBS¹⁷⁴. **2.** Il y a eu, ensuite, la « **phase de bascule** » dans la passion suscitée par cette question thématique : *« Je me suis pris la tête quand même, (...) je veux dire, se poser ces questions-là, c'est comme dans toute recherche (...), on structure toute notre vision du monde autour de ce truc-là. Et puis, on part assez loin, on ouvre plein de projets. Donc, c'est obsédant, surtout quand on est porteur d'un projet, et que tous les soirs on réfléchit à ça. (...) Déjà que moi j'étais en M2 et je faisais des stages à côté. Il faut avouer (...) que (...), le fait que ce soit obsédant comme ça, ça se voyait même dans les stages en biologie (...) des plantes! »* (Carl) **3.** Après, vint « **la phase de pré-thèse** » pour le dirigeant de LJBS, où cette thématique s'est orientée progressivement vers un projet de thèse : *« Je travaillais sur la transduction d'un signal. Là, je faisais (...) de la modélisation et derrière il y avait l'aspect expérimental aussi. C'était élaboré par rapport à ce que je faisais au laboratoire junior. (...) Cela se nourrissait l'un l'autre (...). Mais, c'est vrai que le labo junior a vraiment pris le dessus sur la façon dont je pensais parce que du coup (...), enfin personnellement, je bossais ça le soir (...) assez tard quand même. »* (Carl)

Pour généraliser, on peut dire que tout laboratoire junior (en sciences dures comme en SHS) est un terrain privilégié d'expérimentation pour la jeunesse pouvant s'avérer parfois très utile pour mûrir telle ou telle idée, et se « forger » sa propre personnalité de chercheur. Ainsi, avant même de chercher à se positionner stratégiquement dans le champ emprunt de rivalités, le junior, à la différence du senior qui cherche à tirer un profit, plutôt « scientifique » ou du moins « hiérarchique » de cette situation (d'où son attitude conservatrice à ce niveau), cherche à tirer un profit « identitaire » de professionnel de la recherche en devenir. Ce profil identitaire du jeune en construction, va se poursuivre par LJBS ou LJHL mais aussi dans l'après-laboratoire junior. **4.** Enfin, arrive la « **phase LJBS** » pour Carl et la discussion d'un sujet de thèse incorporant sa réflexion issue du laboratoire junior, *via* son directeur « captant » de manière détournée le gain de connaissances tant épistémologiques, que

¹⁷⁴ *Idem* note ci-dessus.

méthodologiques acquises et mûries durant les séances du laboratoire junior : « J'ai continué à réfléchir là-dessus, mais du coup après ça dépassait un peu le cadre du labo junior. C'est-à-dire, je travaillais là-dessus avec mes responsables. J'ai abouti à une équation à partir de laquelle je suis allé voir justement un maître de stage pour parler aussi des projets que je faisais en laboratoire, ça les a intéressés (...). La question, elle est là, et j'ai présenté ça à mon maître de stage, futur directeur de thèse. Donc, il a vu qu'il y avait du potentiel là-dedans. » Le passage par le laboratoire junior avec les discussions en petit groupe de pairs, a été productif dans le cas de Carl. Il en a fait un capital utile pour se valoriser auprès d'un potentiel directeur de thèse, lequel a pressenti également l'intérêt de tels travaux.

En termes « scientifique » et politique », Bourdieu fournit une analyse sociologique du type de « contractualisation opposée » passée entre Carl et son futur directeur de thèse : « Dans la lutte qui les oppose, les dominants et les prétendants (...) recourent à des stratégies antagonistes, profondément opposées dans leur logique et dans leur principe : les intérêts (au double sens) qui les animent et les moyens qu'ils peuvent mettre en œuvre pour les satisfaire dépendent en effet très étroitement de leur position dans le champ, (...). Les dominants sont voués à des stratégies de conservation¹⁷⁵ visant à assurer la perpétuation de l'ordre scientifique établi avec lequel ils ont partie liée ». (Bourdieu, 1976, p. 96). Le directeur de Carl en « englobant » le travail produit par un étudiant dans le cadre d'un laboratoire junior, contribue à « conserver » la hiérarchie sans tenir compte véritablement de ce laboratoire junior et de son fonctionnement collégial. En effet, Carl déclare s'être petit à petit séparé du laboratoire LJBS et de sa jeune équipe pour « rentrer dans les rangs » au propre comme au figuré. Au niveau de la communication « politique » menée par Carl pour se dissocier de ses partenaires-concurrents juniors (de LJBS), au niveau « scientifique », on peut dire que sa « stratégie de rapprochement d'intérêts » avec son futur directeur de thèse, lui confère un avantage comparatif certain par rapport aux autres membres de l'équipe (qui prendront d'autres voies que la recherche après leur master 2).

Cette « récupération » effective (comme dans le cas rapporté par Madame Martin) ou détournée (comme dans le cas de Carl) de la part des enseignants-chercheurs seniors, montre donc une certaine volonté de « faire avec » le fer de lance initié par « les jeunes pousses ». Ceci fait signe vers un comportement de sociabilité que je nomme de la « convivialité modérée », car instrumentale. En effet, les jeunes « servent » à leur insu les seniors. Pourquoi ? Parce que ces juniors vont répondre à « cette pénétration contemporaine de l'appel à la rupture réclamée par quelques francs-tireurs ou insolents (les jeunes potentiellement) soucieux de sauver les disciplines scientifiques elles-mêmes. »¹⁷⁶ Comment ? En se réappropriant, comme le directeur de Carl, la thématique pour travailler de concert avec le jeune en question. On trouve cette reprise collaborative sur fond d'interdisciplinarité reformulée comme un constat alarmiste de mise en garde des chercheurs. En effet, la situation est à réinventer et les formats de la recherche contemporaine à repenser. Ainsi, dans cette même introduction à la partie III de la revue Hermès N°67, on peut lire : « Un approfondissement des notions notamment

¹⁷⁵ Mots soulignés dans le texte.

¹⁷⁶ In « Introduction » (2013), *Hermès, La Revue* (3)67, p. 150. En ligne www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2013-3-page-150.htm.

sous l'angle sociocognitif contribuerait à clarifier la situation. Par exemple, celui qui permettrait de distinguer la coopération, cette relation générale, institutionnelle, pro forma, par laquelle des entités diverses s'engagent sur des projets communs comme la création d'un laboratoire (senior ou junior) (...); la collaboration où l'interaction se fait plus concrète et où la cohérence trouve à s'éprouver ainsi qu'en témoignerait le recours à quelque système expert¹⁷⁷; la « coconstruction » qui permet à un ensemble de chercheurs¹⁷⁸ de bâtir un objet, avec les matériaux venant de disciplines différentes; l'intersubjectivité, enfin, mise au jour dans le domaine sociocognitif¹⁷⁹ (...) où se réalise le rapprochement des points de vue (ou le surgissement de controverses) des protagonistes au cours d'une action commune. »¹⁸⁰

Pour commenter cette citation et plus largement, la position de Carl dans le champ scientifique de la biologie, on peut dire qu'en créant le laboratoire junior LJBS, il avait pour ambition d'être son propre dirigeant, avant même d'avoir demandé à entrer dans ledit champ. C'est donc une forme stratégique de « subversion » possible dans le champ que Carl a adopté. En effet, *« c'est le champ qui assigne à chaque agent ses stratégies, s'agirait-il de celle qui consiste à renverser l'ordre scientifique établi. – Les laboratoires juniors seraient alors de ces « petites révolutions permanentes » dans des champs fortement homogènes que Bourdieu aurait hérité de sa lecture de Kuhn – Selon la position qu'ils occupent dans la structure du champ (...), les « nouveaux entrants » peuvent se trouver orientés vers les placements sûrs des stratégies de succession¹⁸¹ propres à leur assurer, (...) les profits promis à ceux qui réalisent l'idéal officiel de l'excellence au prix d'innovations circonscrites dans les limites autorisées, ou vers des stratégies de subversion¹⁸², placements infiniment plus coûteux et plus risqués (...), puisqu'ils ont contre eux toute la logique du système. »* (Bourdieu, 1976, p. 96).

En somme, Carl ayant compris la logique du système utilise sa propre « subversion » pour se faire-valoir dans le champ, en en gommant tous les aspects subversifs. Ces aspects sont le gommage de l'interdisciplinarité par un travail entre pairs, l'abandon progressif de la structure laboratoire junior et l'indépendance des recherches comme des résultats obtenus. Le laboratoire n'est plus alors présenté que comme une structure « portante », source d'émulation pour Carl. Ce retour à la hiérarchie naturelle du système, enrichi des gains du laboratoire junior, correspond socialement parlant à l'attitude de « convivialisme modéré » du directeur envers son étudiant revenu bien vite dans la norme de sa communauté.

Ainsi pour tenter de répondre à ce besoin d'approfondissement notionnel, on peut se demander quelle forme cette « convivialité » prend-elle à l'échelle du laboratoire junior ?

- Se traduit-elle, par l'envie d'origine de Carl à monter un projet comportant des SHS et d'autres disciplines, tout en laissant un rôle important aux SHS : *« On a essayé de faire quelque chose d'assez large. (...) C'était de se dire, déjà c'est un truc qui concerne un peu toutes les disciplines de la biologie : on peut essayer d'amener des gens là-dessus. (...). A partir de ce sujet, essayer de prendre du recul (...). Comme ça*

¹⁷⁷ La technologie encadrée dans des stages peut être un exemple.

¹⁷⁸ Cela peut être le cas comme dans LJBS ou même entre le thésard et son maître de thèse en tant qu'il est pris dans une équipe qui les englobe tous les deux.

¹⁷⁹ Voir, dans le domaine de notre étude en SIC.

¹⁸⁰ *Ibid.*

¹⁸¹ Mot souligné dans le texte.

¹⁸² *Idem.*

faisait intervenir des mathématiques, on se disait qu'on pouvait mettre des informaticiens derrière, des physiciens. Après, du coup, il y avait tout un aspect philosophique derrière. On se disait que c'était un peu le but, c'est-à-dire, faire en sorte, pas juste de mettre des SHS. Il fallait qu'elles soient une sorte de pièce maîtresse dans le projet. On a besoin d'un vocabulaire qui soit commun. Quand on parle de formaliser la vie, ça pose des questions très utiles, très concrètes mais aussi il y a tout un pan métaphysique qui peut-être intéressant. » (Carl).

- Se traduit-elle par le fait de se frotter à des disciplines différentes, mais connexes, définissant du même coup un certain statut de la différence dans les degrés de convivialité possibles dans ce cadre ? *« On a vu tout de suite qu'il fallait définir un problème, une question à traiter. (...) Et on ne se rend pas forcément compte que même avec les physiciens, qui sont les plus proches, les questions ne sont pas du tout les mêmes (alors que pour) nous ça peut sembler évident. (...) On se rend compte que (...) pour eux, c'est très flou. »*

- Se traduit-elle par le partenariat LJHL / LJBS avec Bertrand faisant figure de concurrent venant observer le fonctionnement des autres laboratoires juniors ? *« Bien sûr il y avait de ça (c'est-à-dire la volonté de comparer ce que faisait LJBS et ce que faisait LJHL). Il y avait une sorte de concurrence, pas forcément négative, mais il y avait une volonté d'aller voir. Moi, j'aime bien, en anglais ils utilisent le mot « confrontation », c'est un peu ça de la confrontation au sens anglais. (...) Je me dis que justement c'est le type de garçon (Bertrand) qui réfléchit à la démarche de la biologie, de la science en général et du coup, c'est quelque chose de bien. »*

Pour répondre à cette question à multiples entrées, faisons l'hypothèse qu'un « convivialisme » existe en recherche. Posons aussi que ce dernier n'est pas de n'importe quelle nature mais, qu'il est « coopétitif ». Ces termes peuvent être décomposés pour en donner d'abord une définition dans leur contexte d'origine. Puis, la démonstration de l'existence d'un certain « convivialisme coopétitif » dans le contexte particulier de la recherche, fera l'objet de la fin du chapitre.

1. Qu'est-ce que le « **convivialisme** » ? Dans le contexte du *Manifeste convivialiste* (Alphandery, 2013, p. 25), qui est une « déclaration d'interdépendance » produite par une alliance de nombreux chercheurs français et internationaux (du Japon, d'Italie, du Mexique, etc.) sous forme d'un collectif éditorial où *« ils ont su mettre en avant leurs convergences plutôt que leurs divergences, et indiquer sur quel terrain et sur quelles positions ces convergences peuvent se déployer et s'approfondir »* (Alphandery, 2013, p. 5). Le « convivialisme », dans le chapitre du même titre, se définit comme étant : *« le nom donné à tout ce qui dans les doctrines existantes, laïques ou religieuses, concourt à la recherche des principes permettant aux êtres humains à la fois de rivaliser et de coopérer, dans la pleine conscience de la finitude des ressources naturelles (l'esprit en fait-il partie ? Je me permets de faire la supposition que l'esprit fait partie de ces ressources) et dans le souci partagé du soin du monde (et du soin des autres, autrement dit du soin d'une certaine sociabilité régulant les conflits). (...) Il est le mouvement de leur interrogation réciproque fondée sur le sentiment de l'extrême urgence face à la catastrophe possible. »* (Alphandery, 2013, p. 25). Si je n'adhère pas à ce pessimisme grandiloquent, on ne peut nier que de nombreux mouvements de contestation cherchant à montrer l'urgence d'une situation plus ou moins périlleuse de la recherche ont existé par le passé et existent encore aujourd'hui. On peut citer

l'exemple de « Sauvons la recherche »¹⁸³ ou encore du *Manifeste* de Stengers, pour ne citer que lui, puisque mentionné plus haut dans cette partie.

2. Qu'est-ce que le « **convivialisme coopétitif** » en recherche ? Pour mémoire, dans le monde de la gestion managériale, la « coopétition » avait été définie en reformulant les choses, comme un néologisme formé à partir des termes « coopération » et « compétition ». Au niveau entrepreneurial, ce néologisme traduisait la stratégie suivante : pour deux entreprises concurrentes (car présentes sur un même marché par exemple), il s'agit de chercher à collaborer pour obtenir un bénéfice commun sans pour autant devenir des alliés de manière définitive. La première partie de ce travail a montré qu'il était possible de penser le monde de la recherche comme hautement coopétitif. Est-il alors, pour autant, plausible de penser une coopétitivité conviviale ? **Je fais le pari que la convivialité est la toile de fond de cette coopétition.** La remarque de Carl qui considère l'attitude de « l'espionnage » éhonté de Bertrand, son concurrent, comme étant tolérable, en est la preuve. En effet, ce comportement est un signe de l'intérêt de Bertrand pour la biologie et, selon Carl, signe d'une passion partagée entre eux deux pour la Science et ses mécanismes en général. Preuve en est également, le partenariat entre les deux laboratoires juniors qui a suivi ces phases « d'espionnage » ayant pour ambition une publication commune sur la notion d'individu, donc une production scientifique collaborative. Un autre exemple de « convivialisme coopétitif » se voit commodément dans l'éternel partage entre « sciences dures » et « SHS ». Le cas de l'importation de la culture SHS des laboratoires juniors en biologie, pour ensuite, dans certaines circonstances, s'accaparer cette pratique en cherchant à l'inclure dans les comptes-rendus de laboratoire senior, en est une autre illustration. Pour plus de détails à propos du partage SHS/ sciences dures en rapport avec le « convivialisme coopétitif », le paragraphe suivant ambitionne de combler la brèche.

VI.3.b) Retour sur le partage entre sciences dures et SHS

Pour évoquer ce partage de cultures disciplinaires, il est probant, compte tenu de la méthodologie à dominante compréhensive utilisée dans ce travail, de partir de l'expérience vécue des personnes. Or, Carl, de par son appartenance à un laboratoire de biologie et de par sa « confrontation » à LJHL lors de séances communes, possède une expérience vécue intéressante de cette « bataille ». Pourquoi convoquer Carl, alors qu'il n'est qu'étudiant ? D'abord, parce que je n'ai pas pu intégrer de laboratoire de « sciences dures » à proprement parler et ceci pour diverses raisons qui ne nous intéressent pas ici. Ensuite, parce que Carl ayant été à la fois acteur dans un laboratoire junior et acteur d'un laboratoire senior, il pourra aussi fournir un cadre d'analyse disciplinaire, mais également intergénérationnel et interstructurel, en comparant le laboratoire junior avec le laboratoire senior. Enfin, parce qu'il a été étudiant à l'IDC : « *Donc justement, on voulait suivre ces cours-là de modélisation (à l'IDC) et en même temps faire ce labo junior.* » Ceci servira de transition en direction de la partie D portant sur l'IDC.

¹⁸³ « Sauvons la recherche » est une association française de chercheurs, scientifiques et littéraires, qui vise à défendre le financement de la recherche française par les pouvoirs publics. Voir le site : http://fr.wikipedia.org/wiki/Sauvons_la_recherche

Pour entamer cette comparaison, Carl décrit sa participation au laboratoire senior, de biologie, comme étant un positionnement individuel de « nouveau entrant » facilité par un appareil hiérarchique fort : *« On gère ça très bien dans un laboratoire classique. Parce qu'il y a le laboratoire et le fait qu'il y ait un chef, une hiérarchie avec une distribution des tâches et une distribution des questions qui sont communes autour du directeur de recherche. Il y a une vision commune, et puis chacun à sa propre question qu'il imbrique dans le projet commun. (...) En biologie, (...) c'est comme ça. »* (Carl) Cette vision du fonctionnement d'un laboratoire de sciences naturelles conforte l'idée que, non seulement, en termes de questionnements scientifiques la *doxa* du paradigme ambiant est conservée, mais que la personne même du « chef » devient paradigmatique. En effet, c'est lui qui dicte la marge de liberté relative dont disposent les agents par rapport à la question commune, leur faisant « croire » à leur semi-liberté toujours déjà orientée de l'extérieur par le chef.

Qu'en est-il alors de son laboratoire junior ? A-t-il souhaité se démarquer de ce modèle clairement hiérarchique et dépendant *« du degré d'arbitraire social de la croyance »*¹⁸⁴ *que produit le fonctionnement du champ et qui est la condition de son fonctionnement* » (Bourdieu, 1976, p. 100). En réalité, il n'en est rien. Pourquoi changer ce qui fonctionne à l'échelle senior ? Carl déclare au contraire avoir essayé dans le laboratoire junior de fonctionner sur le modèle d'un laboratoire senior de biologie à plus petite échelle. Comme dans toute équipe de recherche, à l'instar de ce qu'il a vu dans son laboratoire de rattachement, les juniors se sont centrés sur la volonté de trouver une question commune aux *« backgrounds et niveaux différents (de chacun) sachant que c'est un laboratoire junior »* pour parler comme Carl. Un second problème s'est vite posé, à savoir comment concilier les thématiques plus ou moins importantes selon leur discipline d'appartenance. Pour Carl et son équipe d'origine, il s'agit de trouver une question transverse à l'ensemble des disciplines dont sont issues les membres.

Quelle est alors, dans ce cas, la question fédératrice de toutes les Sciences (sciences dures comme SHS) ? *« Du coup, c'est des questions un peu de réseau, que ce soit en biologie ou autre : quand on parle de la cellule, c'est aussi à quoi sert tel ou tel compartiment, c'est-à-dire à quel autre compartiment il est lié. Comprendre la question des réseaux, »*¹⁸⁵ *c'est aussi venu avec le labo junior. En biologie, quand on cherche des questions communes : on voit que les physiciens en ont besoin aussi ! »* (Carl). Le « convivialisme coopétitif » opérerait donc aussi bien en terme de sociabilité humaine, c'est-à-dire en tant qu'attitude dans une situation de communication, qu'en terme de communication des idées au sens de circulation de celles-ci.

Au niveau du type d'interdisciplinarité dont parle Carl, et si l'on se place notamment sur le plan de la communication effective dans ce cadre collaboratif particulier qu'est LJBS, on peut dire que nous sommes dans ce que Klein appelle de *« l'interdisciplinarité « coopérative » »* (Klein, 2010, pp. 16-30) : *« entre chercheurs, on distingue l'interdisciplinarité « partagée » (shared¹⁸⁶ ID) et l'interdisciplinarité*

¹⁸⁴ Ce terme est souligné dans le texte.

¹⁸⁵ Cette thématique se retrouvera dans les préoccupations majeures de l'IDC, me conduisant à émettre l'hypothèse selon laquelle la « captation » dénoncée plus haut, se fait en réalité dans les deux sens : tant des seniors vers les juniors que l'inverse.

¹⁸⁶ En italique dans le texte.

« coopérative » (*coopérative*¹⁸⁷ ID) – LJHL aussi est de ce type-là –. Dans le premier cas, différents groupes aux compétences complémentaires s'attaquent à différents aspects d'un problème donné. Les scientifiques échangent leurs résultats régulièrement mais n'interviennent pas dans le travail des autres groupes. Dans le second cas, un travail d'équipe quotidien est nécessaire. Klein (Klein, 2010, pp. 16-30) cite l'exemple du projet Manhattan qui a nécessité la collaboration de physiciens, de chimistes, d'ingénieurs et de mathématiciens. » (Kleinpeter, 2013, p. 126).

Parler de la physique par rapport à la biologie, c'est introduire de la distinction dans le champ des sciences dites dures. Ce partage est encore plus flagrant avec le champ des SHS. L'expérience en première personne de Carl ne coupe pas à la règle. En effet, pour répondre à la question portée par LJBS, les SHS sont un pré-requis utile, voire nécessaire : « *Il y a tout un pan métaphysique et éthique également, (...) sur le côté « indispensable » de l'épistémologie, c'était de se dire : « d'accord, on peut très bien réfléchir sur le vivant en tant que biologistes. Des tas de gens l'ont fait à travers les siècles. Ça peut paraître bizarre, mais, on ne sait pas quelles sont les réflexions qui ont été faites historiquement. »* (Carl)

S.O. : « *Et dans les séances avec LJHL cela se ressentait-il ?* »

Carl : « *Oui, (...) en plus, en épistémologie on a utilisé quand même pas mal de concepts qui permettent de comparer les disciplines. C'est-à-dire que quand on parle de modélisation, c'est quelque chose qui est très propre à la physique généralement. Du coup, en biologie qui est une science expérimentale : comment on peut accorder les deux ? Et avec la philosophie ?* »

J'objectai que la physique, elle, pouvait être tout comme la biologie, expérimentale. Mais, que tel n'était *a priori* pas le cas de la philosophie, par exemple. Pour répondre à cette objection lors de son interview, Carl compare biologie et physique dans leurs pratiques de recherche respectives. Il en ressort que la physique est mieux armée que la biologie pour aborder différents problèmes, car plus ancienne et mieux formalisée. La biologie étant une science plus « récente », elle manque d'appuis théoriques forts. C'est pourquoi, dans ce cas précis recourir aux autres sciences (dures ou SHS) peut aider à « formaliser » les questionnements du laboratoire junior LJBS. Le partage des sciences est effectif dans la pratique de la recherche mais des « frontières disciplinaires élastiques »¹⁸⁸ seraient, aux yeux de mon interlocuteur, les bienvenues : « *La physique est expérimentale mais il y a aussi tout un pan théorique (comme la philosophie qui est du côté théorique). De manière générale, en physique expérimentale, il n'y a pas de souci. Mais, ça c'est parce que les modèles sont très développés. En biologie, on en est encore aux balbutiements. Justement, on n'a pas de formalisme, on n'a pas d'autres choses sur quoi se baser. Ce n'est pas du tout structuré comme la physique où il y a des grandeurs, des méthodes comme le calcul infinitésimal avec des équations différentielles.* » (Carl).

La physique est-elle alors si supérieure à la biologie ? Faut-il forcément souscrire à l'idée d'une hiérarchisation des sciences ? Carl nuance son propos en justifiant cette

¹⁸⁷ En italique dans le texte.

¹⁸⁸ Cette idée d'une élasticité des frontières disciplinaires est empruntée à Edouard Kleinpeter dans l'article d'Hermès. Cette position intellectuelle fait écho à Nowotny, dans la science de mode 2 qui prône que les barrières disciplinaires sont un frein à la science et à son progrès global, incitant donc à une certaine « transgression » (Nowotny, 2010, pp. 88-99).

histoire moins évoluée de sa discipline : *« une première chose, c'est que l'expérience, ça suffisait pour faire avancer la biologie. Donc après, pourquoi aller chercher des maths qu'on ne comprend pas, qu'on ne maîtrise pas, pour la biologie, alors que ça marche ! (...) Et puis en même temps, il y a aussi le fait que les systèmes biologiques sont des systèmes très complexes. (...) En physique, on peut justement modéliser la chute d'une pierre par un poids, après on a quelques équations. En biologie, on est tout de suite dans des grands réseaux, c'est surtout ça. (...) Et puis peut-être aussi que les biologistes n'avaient pas envie de faire des maths. »* Ce parallèle biologie, physique, mathématiques montre les différences et similitudes de méthodes entre ces sciences dures. Le point commun que leur trouve Carl est celui d'un souci constant pour la simplification. C'est en cela que le parallèle sciences dures / SHS ne « fonctionne » pas : *« On cherche la simplification. Après, en SHS, enfin en philosophie, en général, on cherche un peu la déconstruction. Nous, on cherche la construction. (...) Du coup, généralement on a un peu de mal à voir, c'est un peu perturbant cette espèce de déconstruction. Mais, après en sciences sociales on construit des concepts. »*

Ce constat de la force conceptuelle des SHS lui vient de son contact avec les membres de LJHL : *« la posture de Bertrand en observateur tu vois, (...) déjà là, il cherche plus à capter un petit peu les mouvements différents de pensée et de se dire « tiens, regardez comment vous pensez (...). Je veux dire qu'il a aussi des réflexions très pertinentes. Du coup avec LJHL on a aussi fait un projet de rédaction d'articles sur l'individu. Et justement, ce projet-là, il est un peu entre parenthèses (au moment de l'entretien avec Carl). »*

Là encore, cette sociabilité « partagée » est à l'œuvre, entre l'envie de coopérer et les difficultés de l'interdisciplinarité en terme de compréhension, de modes de pensées encore plus que de vocabulaire. Nous sommes bien dans le cas de ce que j'ai nommé un « convivialisme coopératif ».

VI.4 Conclusion

Pour conclure cette partie sur la sociabilité de la jeunesse en recherche et récapituler quelque peu les acquis à ce stade du travail, on peut dire que tout laboratoire junior (et en particulier LJHL) semble être avant tout pensé par ses acteurs (chercheurs, comme professionnels) comme un réseau collaboratif entre des personnes physiques d'abord, et plus largement entre ces dernières et les personnes morales que sont les institutions (la bibliothèque municipale, le centre de cancérologie, RAMDAM, etc.). LJHL a tenté par ses actions « dans » et « hors les murs » de l'Ecole Y de rendre les frontières disciplinaires, sinon « élastiques », au moins « opérationnelles ». Les membres des laboratoires juniors ont, de par leur jeunesse, joué les francs-tireurs en s'engageant dans une autre manière de faire de la recherche, moins « magistrale », plus tournée vers le débat d'idées entre toutes personnes (étudiante, chercheuse, professionnel de santé, artiste ou autre) intéressées par leur thématique de recherche interdisciplinaire et, considérées alors au sens plein du terme comme « co-chercheuses » (Bourdages, 2001). Cependant, cette prise de position est considérée, comme une prise de risque par certains chercheurs plutôt réfractaires à ce genre d'action (directeurs de thèse) ou, comme une phase d'apprentissage de la recherche par la recherche, par d'autres

(administratifs, chercheurs plus ouverts à cette expérimentation de mettre « la main à la pâte »). De ce fait, la participation au laboratoire junior, semble, plutôt peu risquée pour certains membres étudiants qui mettent de la distance vis-à-vis de la recherche, puisque n'ayant pas pour ambition professionnelle de devenir enseignant-chercheur (Odile ou Manon, par exemple). Ces derniers ont simplement gagné en plus-value une bonne expérience au niveau de la sociabilité, sans que ce soit absolument déterminant pour leur avenir. Mais, pour d'autres¹⁸⁹, plus avancés dans leur parcours menant à la recherche, cette expérience de création, de gestion et de management de laboratoire junior, est un excellent moyen d'imposer leur « étoffe », et leur identité de jeunes chercheurs (en construction) aux yeux de leur équipe « junior » d'abord, aux yeux de leurs directeurs (de thèse, de master ou de stage) ensuite, et par l'intermédiaire de ces derniers, au sein de leur laboratoire de rattachement « senior » enfin.

Parfois le rayonnement va au-delà. En effet, cela a bien été le cas pour Justine, qui a été sollicitée pour participer à des colloques hors de son champ de recherche. Comme elle est à présent crédible et reconnue, on comprend mieux son évolution académique favorable¹⁹⁰.

Il y a une nette disparité en matières d'usages et de conséquences concernant l'expérience de chacun au sein du laboratoire junior. Pour les uns, cette expérience est potentiellement négative ou neutre, quand pour les autres, elle est à haute charge positive pour leur carrière professionnelle. Ceci s'explique par le constat issu de l'observation de terrain selon lequel, c'est bien les compétences présumées de chacun des membres qui feront la différence dans leur devenir, puisque le réseau est, certes, interne, mais ramifié vers d'autres disciplines et donc, par extension, connecté au monde professionnel et social.

En cela, il semble légitime de défendre l'idée selon laquelle la sociabilité à l'œuvre dans LJHL est une « sociabilité tampon ». Il s'agit d'une zone de sociabilité « grise » où la recherche académique se donne à la fois les mêmes exigences que lorsqu'elle est produite dans un véritable laboratoire¹⁹¹, et à la fois des exigences un peu différentes des laboratoires seniors, voire supplémentaires, en tant qu'elles sont obligatoires. Ces exigences supplémentaires sont celles de pluri-, sinon d'interdisciplinarité ainsi que celles de l'intégration des professionnels non chercheurs issus de la société civile dans leurs membres, comme précisé plusieurs fois dans la partie. C'est pourquoi, la sociabilité des laboratoires juniors a été qualifiée d'imitatrice des seniors et de génératrice d'un nouveau mode de recherche plus sensibilisé à l'interdisciplinarité.

Après ces quelques rappels concernant la forme de sociabilité de ces équipes de jeunes chercheurs encore en devenir et les enjeux soulevés (au niveau de la formation académique, de l'avenir professionnel de ces jeunes, etc.), **l'avancée de cette partie est probablement le début d'une redéfinition du terme de « sociabilité » qui jusqu'à**

¹⁸⁹ Ces autres sont, principalement, les porteurs de projet Justine, Bertrand, ou Carl qui, bien qu'encore étudiants, se projettent déjà dans la thèse grâce à leurs travaux menés dans le cadre de LJBS.

¹⁹⁰ Justine a été nommée au Collège International de Philosophie en post-doctorat. Par conséquent, Justine poursuit sans encombre le cursus classique d'un chercheur après l'obtention de sa thèse.

¹⁹¹ Les exigences sont celles de la recherche de fonds, du souci de produire des résultats scientifiquement valables avec un vrai engagement de ses membres, au niveau humain. Ils respectent l'autorité naturelle et charismatique des personnes se trouvant à sa tête tout en cultivant pour certains- en fonction de leur place dans l'échelle hiérarchique - des intérêts plus intéressés, plus opportunistes mais non contradictoires avec le bien de la communauté LJHL.

présent, était employé au sens de Claire Bidart. Pour mémoire, il s'agissait de : « *se centrer sur le croisement des champs. Ce croisement permet de (voir) les correspondances et les articulations entre des systèmes (...). La sociabilité (est) l'ensemble des relations sociales effectives, vécues, qui relie l'individu à d'autres individus par des liens interpersonnels et/ou de groupe.* » (Bidart, 1988, p. 623).

A présent, la sociabilité s'entend dans un cadre interdisciplinaire (potentiellement transposable aux champs disciplinaires également), comme étant une forme de « convivialisme coopératif » qui pousse les personnes à adopter un comportement communicationnel « convivial » (parfois modéré) sur fond de « coopération » pour (essayer d') arriver à tirer partie de leur situation personnelle au sein d'un groupe socio-professionnel. C'est donc une société « conviviale » que la société des jeunes chercheurs en SHS. En effet, cette partie a été l'occasion de montrer l'existence de « marqueurs » d'un style de convivialité dans la recherche en SHS. Ces marqueurs, dont la liste n'est certainement pas exhaustive en fonction des différents terrains étudiés, sont tantôt comportementaux avec l'envie de partage et l'invitation à échanger avec l'autre quel qu'il soit (partage de denrées alimentaires autour de pauses-déjeuner ou pauses-café, invitation à la (re)présentation de soi lors des tours de table vécue comme une incitation positive et « calme » à s'exprimer, et donc à braver sa timidité tout en gagnant en compétences et en crédibilité vis-à-vis d'un public « à l'écoute de l'autre »), tantôt linguistiques avec une certaine sobriété de langage comme d'attitude (usage de formule de politesse – excuses, etc. – et de mimiques faciales policées – petits rires, voix douces et discrètes, regards échangés, retenue naturelle, posture corporelle sérieuse et attentive, etc.). Ces marqueurs se lisent aussi en termes d'organisation (notamment chez les juniors comme vu en partie C, mais également chez les seniors de SHS – partie B) au travers d'une disposition spatiale des participants en cercle, ou tout du moins en face à face (disposition en U à LJHL ou encore l'usage d'une table ovale et d'un travail fédératif sur écran à SL4).

On se trouve face à une société où le vivre ensemble est envisageable, car on peut s'y « *opposer sans se massacrer*.¹⁹² » (Mauss, 1924, p. 178). Cette société est donc, non seulement « conviviale », mais également « coopérative », si l'on tient compte des exigences managériales de rendement, de publication, de productivité, dénoncées par Louvel, Stengers, Pelt et certains de nos interviewés dans cette partie, mais aussi, dans la suivante, compte tenu de ma grille de lecture compréhensive issue d'une anthropologie de la communication enrichie par une approche de gestion managériale de la recherche.¹⁹³

Pour pousser plus loin l'analyse de cette sociabilité dans les équipes de recherche, on peut se demander à présent, si cette sociabilité « conviviale » mais « coopérative » se retrouve aussi chez les seniors, en particulier chez les sciences dures, et si oui, avec quelles manifestations ? Pour répondre à cette interrogation, et rendre la comparaison possible entre juniors et seniors, je vais examiner un nouveau terrain qui est un hôtel à projet interdisciplinaire (l'IDC de l'Ecole Y).

¹⁹² L'expression « s'opposer sans se massacrer » est en italique dans le texte.

¹⁹³ Cette approche méthodologique a été justifiée en terme de méthodologie en partie A.

PARTIE D

Sur la sociabilité « convergente » et « expansive » dans les instituts de recherche interdisciplinaires

Cette partie consacrée à l'interdisciplinarité au travers des enjeux de la sociabilité en recherche s'explique et se justifie par le fait que les chercheurs de mes terrains ne se contentent pas de rester dans leurs laboratoires. Ils en sortent également.

Ainsi, le chapitre VII mettra en évidence par la littérature et justifiera par l'enquête de terrain, l'existence d'une forme « convergente » de la sociabilité interdisciplinaire. Celle-ci traduira l'incitation contemporaine des politiques de recherche à s'associer entre diverses institutions (académiques et/ou civiles), et à une échelle plus fine, entre unités, entre laboratoires (ou instituts), et entre équipes de recherche. Les modalités de cette « convergence » seront exposées, au niveau macroscopique des entités et, explicitées au niveau microscopique du vécu des individus dans leur quotidien professionnel. De ce fait, des enjeux relatifs à la formation académique des chercheurs (en particulier juniors) et, relatifs à l'évolution actuelle du métier de chercheur, en termes d'exigences et d'attentes, seront mis en évidence. Ces enjeux conduiront à réinterpréter l'histoire des sciences au travers de la question de la formation à une science qui a changé de nature du fait d'une sociabilité de plus en plus ouverte à l'Autre (discipline, individu – chercheur, personnel de la recherche ou citoyen –). Ceci mettra en évidence deux sous-formes de sociabilité interdisciplinaire : l'une dite « intéressée » et l'autre dite « respectueuse ». Ce vocable insiste sur la présence d'une certaine éthique des valeurs couplant paradoxalement (à l'image de la « coopération ») à la fois profit (individuel et/ou de groupe) et tolérance de l'autre discipline (au niveau individuel comme groupal également), en référence au « convivialisme », toujours présent en toile de fond de la sociabilité « coopérative » de la recherche (présentée en partie A, mise en évidence en parties B et C puis entérinée et finalement enrichie en partie D).

Le chapitre VIII poursuivra ce mouvement d'externalisation de la sociabilité des chercheurs vers la sphère civile. Par ce biais, une forme dite « expansive », découlant directement de la forme « convergente » (et ne l'annulant pas) sera identifiée. Cette forme révélée dans un contexte particulier, celui de la vulgarisation scientifique, questionnera l'image de la recherche au travers du scientifique et aussi la réception de cette image par la sphère académique puis, par la sphère civile. Ces enjeux de « démocratisation de la science » et de « représentation/représentativité » du chercheur à l'intérieur (niveau proximal) comme à l'extérieur (niveau distal) de son institution, seront soulevés au travers du contexte médiatique cette fois. L'examen (relativement rapide) de ce dernier contexte, étroitement connecté à celui de la sociabilité en recherche interdisciplinaire, permettra de révéler une troisième et dernière sous-forme de sociabilité, la « temporaire » (ou « cyclique ») qui invite le chercheur à devenir

« expert » et « communicateur public » en plus de sa casquette scientifique. On rejoint ainsi la réflexion sur les enjeux de professionnalisation de la recherche précédemment évoqués. La boucle de ce parcours sur les formes et enjeux de la sociabilité (disciplinaire et interdisciplinaire, junior et senior) en recherche sera bouclée en prenant un peu de recul au moyen d'une réflexion plus générale et surplombante à propos de cette identité en mutation du chercheur qui d'« *homo academicus* » (Bourdieu, 1984, titre) se fait de plus en plus « *homo numericus* » (Dortier, 2013, pp. 28-29). Il est à noter dès à présent que cette réflexion sur l'« *homo numericus* » introduira à la problématique de la sociabilité virtuelle des chercheurs sans pour autant la traiter véritablement. En effet, cette question demanderait une autre enquête de terrain portant spécifiquement sur cet angle de la virtualité et de l'usage du numérique (angle que je n'ai pas privilégié, lui préférant la sociabilité « physique » des chercheurs). Cependant, je l'introduis en fin de chapitre VIII afin d'ouvrir aux limites et perspectives de prolongements possibles à cette thèse, lesquelles seront développées en conclusion générale. De même, en conclusion, les apports de l'histoire des sciences (Nowotny et al.) seront réappropriés *via* une schématisation finale de cette sociabilité.

CHAPITRE VII

L'interdisciplinarité académique : une sociabilité « convergente »

L'interdisciplinarité est-elle véritablement un mouvement à la mode ? Cette interrogation m'amène à présent sur le nouveau terrain de l'institut interdisciplinaire IDC. Ce terrain sera examiné en deux chapitres consacrés aux modalités de présentation et de pratique d'une sociabilité en contexte de recherche interdisciplinaire. Le contenu des deux chapitres constituant cette partie va être présenté dans la suite.

Après une mise en contexte de l'interdisciplinarité, plus en profondeur que cela n'a été fait précédemment, au travers du champ disciplinaire des SIC, le premier chapitre consistera, en réponse à la précédente interrogation, c'est-à-dire en une présentation de la nature de cet hôtel à projets au sein de l'Ecole Y ainsi que de ses missions propres. Cette présentation de l'IDC sera précédée d'une brève réflexion plus générale (en VII.1.a) sur l'interdisciplinarité dans la littérature, pour faire un rapide état des lieux des connaissances en matière d'interdisciplinarité, notamment au travers de l'entrée des SIC. Ceci permettra du même coup de situer quelque peu ce champ disciplinaire parmi les autres champs environnants. Si l'entrée par les SIC pourrait apparaître comme une « incartade » détournant du terrain et, en particulier de celui de l'IDC, ce détour(nement) est assumé dans la mesure où ce travail repose sur une entrée de sciences de la communication d'une part et parce qu'avoir, pour le chercheur, une prise de recul historique sur son inscription disciplinaire (à un moment ou à un autre) reste utile. D'autre part, j'ai choisi ce moment introductif au terrain de l'IDC pour prendre ce recul, précisément parce qu'il était important, me semble-t-il, d'insister implicitement, et dès le début de cette partie, sur le fait que les SIC comme les disciplines se croisant à l'IDC se trouvaient, et se trouvent encore, à la croisée des chemins. C'est pourquoi, cette « incartade » est un détournement volontaire pour introduire aux problématiques de l'interdisciplinarité, tout en en faisant sentir les voies transversales. Puis, c'est par une prise de parole des acteurs que cette interdisciplinarité en recherche empruntant de multiples voies, se fera entendre, permettant ainsi de poser la forme « convergente » de cette sociabilité interdisciplinaire et d'en définir les catégorisations (notamment « étroite » et « large ») existant dans la littérature, pour mieux les dépasser ensuite empiriquement. La variété des acteurs mobilisés sera à l'image de son esprit interdisciplinaire. Ces acteurs vont depuis la direction, en passant par les chercheurs, jusqu'au public « jeune » des doctorants et masterants de passage à l'IDC dans le cadre de leur formation.

A la suite de cette présentation *in situ* de l'hôtel à projets, le second chapitre

permettra de sortir des murs de l'IDC afin d'exporter l'interdisciplinarité « à distance » de son public de personnes affiliées à l'Ecole. C'est par l'intermédiaire des « communiquants » que la problématique du « convivialisme » fera sa réapparition. Il s'agira alors, dans ce second temps, de répondre aux questions suivantes : comment se manifeste le « convivialisme » des sciences dures d'une part, et comment la « coopération » vient l'affecter d'autre part, si elle existe, tout comme elle existait dans les laboratoires interdisciplinaires juniors de SHS ? Parvenir à élucider cette question permettra une certaine comparaison, sur fond de contexte interdisciplinaire, entre la sociabilité à l'œuvre chez les « jeunes » et celle qui a cours chez les chercheurs « seniors ». Ceci donnera aussi la possibilité de montrer les formes d'évolution que subit le métier de chercheur à l'heure actuelle. Enfin, l'étude se poursuivra par un mouvement d'externalisation des actions interdisciplinaires en direction de la sphère sociale. La visibilité médiatique des chercheurs de nos différents terrains sera alors évoquée pour en tirer une étape décisive dans notre recherche de caractérisation de ce concept de « convivialisme coopératif » typique du monde de la recherche.

VII.1 Un terrain « proximal » privilégié, celui de l'institut de recherche senior IDC

Si l'on se place au niveau « proximal »¹ de mes terrains, pour ensuite, s'éloigner petit à petit vers le domaine plus « distal » *via* l'interdisciplinarité jusqu'à aller suivre des chercheurs dans un cadre extérieur à l'institution, cela permettra de poser l'hypothèse que l'interdisciplinarité est un « tout », et qu'à ce titre, elle peut s'apparenter à un « champ scientifique » en construction. L'enquêteur doit s'y balader du centre jusqu'aux frontières, et même au-delà. Ce champ pourrait bien, à terme, se comporter comme un nouveau domaine disciplinaire à part entière. Pour mémoire, Shinn Terry commente la position bourdieusienne à propos du concept de « champ scientifique » avec ces mots : « *On peut noter enfin que la notion de « champ scientifique » semble pour Bourdieu synonyme de « discipline ». L'assimilation a pour lui un caractère d'évidence ; c'est ainsi qu'à la note 9 de son premier article sur le champ scientifique, il écrit : « Il y a à chaque moment une hiérarchie sociale des champs scientifiques – les disciplines – qui oriente forcément les pratiques et tout particulièrement les 'choix' de 'vocation'.* » (Bourdieu, 1975, p. 96). *Cependant, dans l'une de ses dernières livraisons, Bourdieu nuance sa position sur les rapports entre champ et discipline et clarifie leurs relations. Le champ scientifique est désormais décrit « comme un ensemble de champs locaux (disciplines) qui ont en commun des intérêts (...) et des principes minimaux »* (Bourdieu, 2001, p. 130). » (Shinn & Ragouet, 2005, p. 152). On pourrait dans notre hypothèse parler de « super-champ scientifique » puisque cette envie et ce besoin de passer les frontières disciplinaires sont des phénomènes de plus en plus prégnants chez les chercheurs, comme dans les orientations politiques globales de la science en France.

Ce « super-champ » existe en tant qu'il environne les autres champs scientifiques.

¹ Le terme « proximal » désigne une certaine proximité c'est-à-dire « au plus proche » de l'IDC, donc en un sens « en interne ». « Proximal » et « distal » sont des termes d'un vocabulaire appartenant au registre médical pour décrire le corps vivant. On les utilise aussi en physique théorique.

Il se comporte comme un milieu de culture, « une eau mère »² fluide qui passe et traverse d'une discipline à l'autre et d'un univers à un autre, faisant fi de la fracture historique existant entre les sciences dites « dures » et les sciences dites « molles ». Les interviews menées à l'IDC confirmeront cet angle hypothétique. Si l'on applique le « convivialisme coopétitif » précédemment dégagé, à l'ouverture aux autres qui est nécessaire à toute recherche interdisciplinaire, alors il sera possible d'avancer dans notre quête définitionnelle de la sociabilité en recherche. Pour cela, ce chapitre procédera en trois mouvements. Un premier partira de la littérature, adoptant de ce fait ce que l'on peut qualifier de point de vue de « docte », de « savant ». Un second introduira la parole « ordinaire » des acteurs, se déroulant librement pour, aboutir à un troisième et dernier mouvement, qui introduira mon point de vue plus surplombant grâce à une analyse théorique et interprétative de ces données discursives.

VII.1.a) L'interdisciplinarité dans la littérature : les SIC comme point de départ réflexif

Si l'on a coutume de clamer qu'il ne peut y avoir de science « faite », « en train de se faire » ou même « à faire », sans discussion ni débat, il est important pour mon sujet de s'interroger sur ce qui fait que la communication comme moyen de faire la science est devenue, ou plutôt s'est instruite comme Science. D'un point de vue théorique, comment pense-t-on l'interdisciplinarité ? Pour tenter d'apporter une réponse à cette interrogation, l'exemple des SIC est mobilisable, puisque du dire de ceux qui la font, ou qui l'ont faite, c'est une discipline multi-horizons. « *Cet esprit d'aventure aura été l'agent invisible de la création des Sciences de l'Information et de la Communication (SIC). (...) A la liberté qui se nourrissait de la revendication du risque, d'une interdiscipline en SIC, se substitue aujourd'hui l'envie de la reconnaissance institutionnelle et la protection de la discipline définie comme une interdiscipline.* » (Renucci & Pélissier, 2013, p. 113).

Dans cette citation est contenu le programme de toute « *indiscipline* » vis-à-vis des canons de formation institutionnalisés et surtout fortement « disciplinés », parce que précisément « disciplinaires », d'un champ en voie de constitution. Cependant, ce que montre l'ambition affichée des SIC à pratiquer « l'interdisciplinarité », est l'idée que « *pour l'excellence, on la joue collectif.* »³ (Leduc, 2014). Les pionniers des SIC l'avaient pressenti, et un vent de liberté les a amenés aux frontières de leurs disciplines d'origine. Ces disciplines furent pour les uns, la sociologie, pour les autres, la physique, etc. De fait, en 1993, les SIC sont formellement déclarées comme étant une « interdiscipline ». Au fil du temps, la conception de l'interdisciplinarité (au travers des SIC) se modifie. Cette modification s'explique par l'existence de différents degrés de luttes plus ou moins teintées de convivialisme (au sens d'une « *courtoise méfiance* »⁴

² Ce vocabulaire est du vocabulaire simondonien que je reprends à mon compte.

³ Je reprends ici à mon compte le titre d'un article paru récemment (et pour cause, le mouvement induit par les SIC est à l'heure actuelle réexaminé sous un jour nouveau) dans Le Journal du CNRS, par Michèle Leduc et intitulé « Pour l'excellence, on la joue collectif ? » en ligne à l'adresse suivante : <https://lejournald.cnrs.fr/billets-pour-lexcellence-la-joue-collectif>.

⁴ Cette expression de « courtoise méfiance » (Renucci & Pélissier, 2013, p. 115) renvoie à l'existence attestée d'une certaine « courtoisie » en recherche académique entre représentants de disciplines ancestrales et ceux d'une discipline en cours de titularisation (comme les SIC). Ceci entre en résonance forte avec mon hypothèse de sociabilité vue comme un « convivialisme coopétitif ».

teintée de respect des individus, eux-mêmes représentants de leurs disciplines respectives) au sein du champ scientifique pour conserver au mieux le monopole scientifique dans la conquête du marché du savoir⁵. Cette tension créatrice inhérente aux SIC comme à leur institutionnalisation, voire plus largement au concept d'« interdisciplinarité » en formation, va t-elle perdurer dans l'évolution historique de la discipline, quelques « 40 années après »⁶ ? En fait, on observerait une certaine « dénaturation » des chercheurs en SIC. Au fil du temps, ceux-ci vont se ranger, petit à petit, dans le camp des « disciplinés ». « *Il faut distinguer la première génération des enseignants-chercheurs en SIC qui possède une double identité (celle des SIC, acquise, et celle d'une discipline d'origine (...)) et la seconde génération qui n'a plus de discipline d'origine extérieure car formée aux SIC.* » (Renucci & Pélissier, 2013, p. 118).

Pour être instituée en discipline, les SIC ont du abandonner leur particularisme pour se conformer au canon disciplinaire⁷ dans le champ de tous les pouvoirs qu'est le marché académique. Cette exigence d'« orthodoxie » se retrouve notamment au niveau de la formation doctorale (pour ne citer que cet exemple) : « *Que signifie pour (les jeunes docteurs) l'interdisciplinarité alors même que, dans leur travail de thèse puis de constitution du dossier de qualification dans la section 71, ils ont reçu une injonction forte de construire un état de l'art faisant état de leur connaissance dans le champ des auteurs en SIC et permettant ainsi d'attester de leur appartenance à cette « discipline » à l'instar de ce qui se pratique dans les disciplines voisines.* » (Renucci & Pélissier, 2013, p. 118).

Pour paraphraser le titre d'un paragraphe issu d'un autre article de la revue *Hermès* N° 67, on peut s'interroger sur le caractère frontalier de l'interdisciplinarité, « *les sciences de l'information et de la communication : nouvelle frontière de l'interdisciplinarité ?* » (Wolton, 2013, p. 216). En effet « *Penser le statut de l'interdisciplinarité (en général et non seulement au travers du cas particulier des SIC) entre rupture, adaptation, innovation, modernité et langue de bois n'est pas aisé, pas plus que de réfléchir au niveau où il devient nécessaire de parler d'interdisciplinarité.* » (Wolton, 2013, p. 216). Même si les SIC ont perdu leur caractère « iconoclastes » en s'institutionnalisant, elles n'en restent pas moins, comme le rappelle Wolton dans cet article, un parfait exemple « *du surgissement d'un nouveau territoire scientifique interdisciplinaire. Les concepts d'information et de communication, (...) sont un peu le « système nerveux » de toutes les connaissances d'aujourd'hui et comme*

⁵ « *Le champ de discussion que dessinent, par leurs luttes académiques, l'orthodoxie et l'hétérodoxie se découpe sur le fond du champ de la doxa, ensemble des présupposés que les antagonistes admettent comme allant de soi, en deça de toute discussion (...). Cela signifie que, dans l'espace abstrait de la théorie, tout champ scientifique (...), peut-être situé quelque part entre les deux limites représentées d'une part par le champ religieux (...) dans lequel la vérité officielle n'est autre chose que l'imposition légitime (...) d'un arbitraire culturel exprimant l'intérêt spécifique des dominants (...) et d'autre part par un champ scientifique d'où tout élément d'arbitraire (ou d'impensé) social serait banni et dont les mécanismes sociaux réaliseraient l'imposition nécessaire des normes universelles de la raison.* » (Bourdieu, 1976, p. 100).

⁶ Je reprends ici l'expression du titre donné à un paragraphe de ce même article (Bourdieu, 1976, p. 116) : « 40 ans après. Une interdiscipline sous le joug de tensions et de désirs contradictoires ».

⁷ A ce sujet, je renvoie à la polémique des années 1970-1980 opposant les partisans de la « monodisciplinarité » aux partisans de la « pluridisciplinarité ».

l'interdisciplinarité n'est que de la négociation entre savoirs différents, on comprend pourquoi je (Wolton) rapproche interdisciplinarité et communication. » (Wolton, 2013, p. 216). Si l'on accorde du crédit à la position de Dominique Wolton, en tant qu'il est un chercheur contemporain des SIC, il n'y a pas de science possible de l'interdisciplinarité sans communication au sens des NTIC⁸, et il n'y a pas non plus de communication interdisciplinaire possible sans « *négociation* » disciplinaire à l'heure actuelle. Par « *négociation* », il faut comprendre, à l'instar de Charaudeau, un « *appel à collaboration d'autres compétences (disciplinaires) pour traiter d'une question qui dépasse le champ de compétence initiale.* » (Charaudeau, 2010, p. 198). Un changement de la communication entre les disciplines est en marche.

C'est de ce « *changement* » que le concept de « *convivialisme coopétitif* », appliqué cette fois dans un contexte interdisciplinaire,⁹ va permettre d'éclairer d'une lumière nouvelle. En effet, Wolton défend l'idée que « *l'émergence massive et de plus en plus complexe de la problématique de l'interdisciplinarité et¹⁰ l'essor de la communication comme outil de connaissance nécessaire dans un monde complexe dominé par les interactions (qui sont le signe) d'une concordance troublante.* » (Wolton, 2013, p. 218). Il va plus loin en posant que ceci est le fruit d'une « *logique de cohabitation* » nouvelle dans l'histoire des sciences. « *L'interdisciplinarité est le plus souvent un processus de cohabitation¹¹. Avec toutes ses ambiguïtés, elle est le symbole d'une double ouverture : celle des disciplines entre elles et celle des connaissances vers la société. Cela ne constitue pas forcément une nouvelle « rationalité » mais un jeu de relations ouvertes, où la communication, entendue comme négociation et rapports de force entre logiques différentes, peut-être très utile.* » (Wolton, 2013, p. 217).

C'est précisément cette « *ouverture* » vers la société et vers l'Autre¹² qui va nous occuper maintenant avec l'étude de cas sur l'IDC. Pour terminer ce propos à visée historiographique, il me semble très symbolique de mentionner que, si c'est le CNRS qui avait émis de sérieux doutes sur la constitution des SIC, cet organisme est aussi celui qui « *a autorisé la création d'une structure interdisciplinaire, l'ISCC¹³ et a déployé une politique scientifique interdisciplinaire en termes de recrutement en particulier. A l'inverse de la 71^{ème} section, l'ISCC est un espace qui, tant sur le plan institutionnel qu'épistémologique, appréhende la communication dans une perspective interdisciplinaire sans tomber à ce jour dans les tensions précédemment évoquées.* » (Renucci & Péliissier, 2013, p. 119). L'exemple de l'institutionnalisation des SIC est l'occasion de mettre en lumière plusieurs points qui seront confirmés par les enquêtes de terrain : d'abord que l'interdisciplinarité, et la sociabilité qu'elle génère, ne vont pas de soi, car potentiellement source de désaccords plus ou moins francs. Ensuite, que sa définition, si tant est que celle-ci puisse être unitaire¹⁴, ne peut passer outre une réflexion sur la communication scientifique et sur les moyens qui rendent cette communication seulement possible. L'enquête de terrain nous permettra d'exemplifier

⁸ Le sigle NTIC signifie Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication.

⁹ L'IDC sera traité pour cela plus loin à partir de la section VII.1.b).

¹⁰ La particule « *et* » est en italique dans le texte.

¹¹ Le mot « *cohabitation* », est en italique dans le texte.

¹² L'« *Autre* » est soit une discipline, un chercheur ou un autre homme tout simplement.

¹³ Sigle ISCC : Institut des Sciences de la Communication du CNRS. Créé par Dominique Wolton en 2007. Il en fut le directeur jusqu'en août 2013.

¹⁴ Ce caractère unitaire reste une question ouverte que j'ai choisi de ne pas trancher puisqu'elle est encore actuellement source de débats.

et d'essayer de théoriser « en situation » cette communication. Celle-ci est à inventer et à réinventer en permanence dans la pratique quotidienne des chercheurs engagés dans la voie de l'interdisciplinarité. Enfin, elle sera l'occasion de voir que la dynamique contemporaine d'« ouverture » corrélative à l'interdisciplinarité n'est plus aussi tabou qu'auparavant dans les grandes institutions de la recherche comme le CNRS (on l'a vu) ou l'Ecole Y (on va le voir). Cette dynamique est-elle en train de bouleverser, depuis les marges (ou frontières) disciplinaires, sans être pour autant « anti-disciplinaire »¹⁵, notre façon de faire, de penser, de considérer la recherche et ceux qui la portent ?

Pour terminer cette introduction à cette thématique de l'interdisciplinarité et pour entrer dans le vif du terrain, cet extrait du Journal du CNRS « *Pour l'excellence, on la joue collectif ?* » (Leduc¹⁶, 2014) peut être mobilisé. Elle y met en exergue la notion de « partage »¹⁷ qui va grandement nous intéresser par la suite en tant que moteur (parmi d'autres) de l'interdisciplinarité à l'Ecole Y également : « *Je préfère regarder la question (de l'excellence) sous un angle positif et mettre en valeur l'importance des relations humaines dans une recherche de qualité. Le métier de chercheur résulte en général d'une vocation très particulière, motivée par un vif désir de connaissance et une confiance dans l'apport de la science au bien commun. (...) A travers mon expérience personnelle, je voudrais montrer ici que, pour être atteint, cet objectif réclame non seulement des qualités scientifiques mais aussi un ensemble de bonnes pratiques fondées sur le partage.* » (Leduc, 2014). Le partage, c'est aussi, outre une certaine forme de « *solidarité inter-équipes* »¹⁸ au sein des laboratoires, une ouverture vers une coopération, entre disciplines, laquelle retravaille le contour de ces dernières, et enfin, une collaboration humaine permettant « *aux chercheurs les plus « visibles » (...) qui ont le plus de possibilités de se faire entendre des jeunes et du public en leur offrant une image attrayante et juste de la science, (d'accomplir) un devoir qui nous incombe à tous.* » (Leduc, 2014).

Parler de « devoir », c'est faire en quelque sorte écho à une certaine vocation de la recherche d'aller vers les foules en tant que la Science serait un bien commun. Les dirigeants et membres de l'IDC pratiquent une recherche interdisciplinaire à l'Ecole Y avec cette vocation en filigrane.

VII.1.b) Présentation de l'IDC : sa place, son rôle

Il convient de commencer par une présentation de l'IDC afin de préciser ce qu'est cet institut, comment il s'insère dans le paysage de l'Ecole Y et aussi de déterminer son degré de visibilité parmi les autres sites de cette grande école¹⁹. La première pierre de

¹⁵ Nous empruntons ce concept d'« anti-disciplinarité ».

¹⁶ Michèle Leduc est directrice de recherche émérite au CNRS et directrice du Groupement d'Intérêt Scientifique : « Institut Français de Recherche sur les Atomes Froids ».

¹⁷ Leduc Michèle, billet en ligne sur <https://lejournald.cnrs.fr/billets/pour-lexcellence-la-joue-collectif>. Je n'ai pas trouvé de version paginée de ce billet, d'où l'absence de pages dans les références correspondantes.

¹⁸ Terme employé par Michèle Leduc dans ce même article.

¹⁹ Rappelons que l'Ecole Y comprend 3 sites majeurs (site sciences dures, site lettres, site éducation) et un peu à part mais avec une visibilité accrue ces dernières années compte tenu des

cette présentation de l'IDC se servira des informations visibles sur le site Web²⁰ de l'institut. Puis, je confronterai cette « identité publique » issue d'Internet à celle donnée par les diverses personnes interviewées, ce qui permettra d'enrichir, par l'observation directe et le vécu des personnes, cette première vision de l'IDC.

Le site de l'IDC a été modifié en termes d'organisation et de design, cherchant par là, à le simplifier et à l'améliorer pour en augmenter la lisibilité donc la visibilité. A ce propos, j'ai interviewé l'assistante de direction de l'IDC, Madame Robert, qui a beaucoup collaboré à ce « *relooking* » de ce site Web. Cette interview, sur laquelle je m'appuierai parmi d'autres, dans le corps de cette partie consacrée à l'IDC, s'est déroulée pendant près de deux heures dans le bureau de celle-ci. L'interview a été menée début juin 2014. Celle-ci servira de levier pour la présentation de l'IDC dans la mesure où cette administrative n'est, certes pas au centre de la science produite à l'IDC, mais, elle reste quelqu'un qui a assisté de très près à la création de l'IDC. Ainsi, j'ai fait le choix de privilégier cette interview par rapport à d'autres (et notamment, à celle du directeur de l'IDC) pour plusieurs raisons.

La première, pragmatique, est que cette interview a été très longue et donc plutôt riche de contenu en termes de sociabilité « quotidienne », et non forcément « scientifique » de la vie des chercheurs de l'IDC. Ayant pris le parti d'adopter une méthodologie compréhensive en matière d'entretien, il en ressort le choix de ne pas « préjuger » de l'intérêt de telle ou telle interview au regard du statut scientifique et encore moins du statut social des enquêtés.

La seconde raison, plus scientifique cette fois, est que l'assistante de direction a vécu les débuts de l'IDC, les changements de direction, etc. Elle est donc à même d'apporter un éclairage personnel, mais aussi, un éclairage généralisable à l'ensemble des individus occupant ces postes d'interface entre la recherche, l'administration, la société et la politique. Je croiserai pour ces raisons les deux profils d'expériences de deux assistantes catégorisées par le vocable « communicantes ». Pour toutes ces raisons, l'IDC sera présenté par le truchement des préoccupations de l'assistante de l'IDC qui ne sont pas des préoccupations personnelles, comme il serait facile de croire, mais qui sont bien le reflet des préoccupations traversant l'ensemble de la vie en équipe à l'IDC. De plus, cette administrative était mieux disposée à me répondre que son supérieur hiérarchique (qui est aussi le directeur de l'institut). En effet, mon enquête ne porte que peu à conséquences sur son activité ni sur sa carrière ou sa notoriété, contrairement aux chercheurs (dont le directeur) qui sont soumis à mes observations. Ainsi, la problématique de la visibilité de l'IDC sur Internet et plus largement dans les médias est une bonne entrée en matière pour situer l'institut interdisciplinaire. Avec les ambitions qui sont les siennes, mesurer la lutte entre les structures de recherche au sein de l'Ecole Y n'est pas évidente, en termes d'existence et de notoriété.

Madame Robert, l'assistante, est une actrice importante de la visibilité de l'IDC sur le Web : « *Je m'occupe pas mal de la mise à jour. On essaye de refondre un peu le site Web. Je ne sais pas où ça en est parce que (...) j'ai fait des projets de modifications et ça devrait être fait par des informaticiens. On m'a beaucoup sollicité pour ça, mais*

politiques d'excellence de l'enseignement et de la recherche, un 4^{ème} site, celui de l'IDC consacré, pour le dire rapidement, à l'interdisciplinarité.

²⁰ Il convient de rappeler ici, que l'ensemble des terrains étudiés ont été systématiquement présentés, au départ, *via* leur site Web afin de questionner l'image virtuelle de ces laboratoires et instituts en termes de communication informatique.

pour l'instant, ce n'est pas encore fait. » A l'époque de l'interview, c'était en *stand-by*. Elle me montre à ce moment-là des plans du site en version papier avec ses simplifications. Il se trouve que le rendu du site modifié²¹ semble assez proche de ces plans présentés en entretien début juin, signe d'une certaine collaboration entre collègues de professions différentes avec une prise en compte des propositions d'optimisation, des idées et diverses compétences fournies par chacun. Son opinion sur la fonctionnalité du site est assez marquée. Ce travail de refonte, à ses yeux, est important à mener pour accroître le prestige de l'institut, qui ne va pas de soi. Quelques semaines plus tard, les « faits marquants » occupaient la page d'ouverture du site avec des sous-onglets désormais attractifs. Un bandeau avec menu déroulant, des sous-onglets comportant des résumés de manifestations avec des images en lien avec les manifestations reportées au niveau du calendrier, venaient égayer le site. Ce calendrier des événements suit les « faits marquants » avec le récapitulatif des dates importantes, le titre de l'événement, le lieu de manifestation.

Ce tableau n'existait vraisemblablement pas avant la refonte. Sous lui, on trouve le listing des « dernières nouvelles » où divers types d'informations sont rappelées : « événements », « *feature stories* », « offres d'emploi ». Au niveau du bandeau violine, on trouve la rubrique « à propos de l'IDC » où l'on apprend que l'IDC fédère quelques 200 chercheurs de différentes disciplines autour de la modélisation des systèmes complexes. Ce groupement d'intérêt scientifique créé en 2006 fait partie du RN (Réseau National) L'IDC intervient essentiellement à trois niveaux :

- *l'organisation d'événements permettant aux chercheurs de se rencontrer ;*
- *le lancement d'appels à projets leur permettant d'amorcer des recherches communes ;*
- *l'hébergement de projets scientifiques pluridisciplinaires dans ses murs.* »

Le RN, ainsi que les missions premières de l'IDC, seront présentées dans la suite des développements de ce chapitre. Je me contenterai, ici, de produire une description « commentée » de la présentation internet de l'IDC afin de respecter l'« unité » entre mes différents terrains pour lesquels j'ai systématiquement présenté le site Web.

Sous le paragraphe cité ci-dessus, le visiteur peut découvrir le détail de la « gouvernance » de l'établissement avec les différents « comités ». Ces derniers sont accompagnés de la liste des membres (direction, comité de direction (CD), comité de pilotage (CP) avec ses « collègues multidisciplinaires²² ») et ses « conseils » (conseil scientifique (CS) et conseil d'administration (CA)). L'ensemble de ces instances et les disciplines qui les traversent, apparaîtront au fil des entretiens, donnant par là même l'occasion d'aborder la difficile question de l'interdisciplinarité et de son impact sur la sociabilité en recherche, de fait, et non seulement de papier. Cette question est d'autant plus importante que l'interdisciplinarité est pleine de débats, quant à son intérêt scientifique d'abord, et quant à son intérêt en termes de politique scientifique, ensuite.

Au niveau scientifique, j'ai mentionné précédemment l'existence d'un débat dans les années 70/80. Je souhaite l'approfondir ici. Cette polémique opposait les « monodisciplinaires » aux « pluridisciplinaires ». *« Il était alors délicat de parler*

²¹ Site consulté le 8/08/2014.

²² Les collègues multidisciplinaires recouvrent : Mathématique, Physique, Informatique, Biologie, Environnement, SHS, Objets technologiques.

d'interdisciplinarité, de pluridisciplinarité ou de transdisciplinarité, car l'on courrait le risque de se voir dénier le label de scientificité par ceux qui estimaient que seule la monodisciplinarité pouvait prétendre à cette qualification. La rigueur de la démarche scientifique exigerait une grande spécialisation, elle ne pourrait s'exercer que dans un territoire conceptuel bien circonscrit autour de postulats et/ou hypothèses bien déterminés, avec des outils d'analyse propres à chaque discipline. » (Charaudeau, 2010, p. 195). Comme illustration de cette polémique, le rapport entre histoire et anthropologie peut-être cité (Albert, 2010). En effet, cet article dénonce la « (con)fusion » qu'il peut exister parfois entre une analyse historique d'une période, d'un contexte socio-culturel particulier et l'approche anthropologique d'une histoire du présent au travers d'une étude ethnographique de terrain. De cet envahissement du territoire de compétences de l'autre discipline, le risque de la rencontre interdisciplinaire est, non seulement, de considérer ses partenaires (amis ou ennemis selon le sujet traité) comme capables de compétences dont on serait dépourvu mais aussi de prendre leur place pour choisir ce qu'ils sont censés résoudre comme problèmes. Cet auteur montre toute l'ambiguïté de la situation interdisciplinaire. Faut-il privilégier le monodisciplinaire ? Comment y intégrer l'interdisciplinaire sans perdre son identité institutionnelle ? « *Sur la question des spécificités disciplinaires : faut-il encourager leur dépérissement ou au contraire évaluer leur juste place dans nos recherches ?* »²³ (Albert, 2010, p. 4).

Pour répondre à ces questions qui verbalisent ce débat autour de l'interdisciplinarité au niveau « scientifique », on peut donner en illustration les réunions interdisciplinaires de la fondation Macy²⁴ (Winkin, 1984, pp. 87-90). En effet, ces réunions très sélectives, en petits comités, basées sur l'échange de points de vues entre spécialistes de différents domaines sur une thématique, visent à « *la promotion d'une communication pertinente entre disciplines* » (paroles de Franck Fremont – Smith *a priori*²⁵). Or, ce sur quoi cherche à insister cet article présentant le fonctionnement d'un cycle de conférences sur « les processus de groupe », de 1954 à 1958 est la difficile « inclusion » dans un groupe pré-formé, pourtant déjà interdisciplinaire, d'un représentant²⁶ d'une discipline extérieure à celle dominante dans le champ en question, la psychiatrie (pour autant que celle-ci soit quelque peu iconoclaste). Winkin commente le passage de Goffman à la fondation ainsi : « *Lorsqu'il présente en 1956 la première ébauche de ce qui deviendra cinq ans plus tard Asiles*²⁷, on voit se mettre en place chez les psychiatres tous les mécanismes de défense d'un corps qui se sent attaqué par des intrus. (...) La pression de l'assistance ne se relâchera qu'à la fin de l'exposé, après de multiples « embuscades ». (...) Aussi longtemps que les objets débattus n'appartiennent ni aux uns, ni aux autres (...), les échanges se déroulent avec toute la civilité d'usage

²³ A ce propos, l'auteur donne plusieurs exemples illustrant le débat des années 70-80 entre mono et interdisciplinarité : d'abord la collection « Bibliothèque d'ethnologie historique » de J. Le Goff créée dans les années 1970 qui n'a jamais réussi à devenir un label (inter)disciplinaire. Ensuite, « la vaste question du « populaire » de la parole des muets dans l'histoire, très présente dans les publications des années 1970-1980 », montre que des terrains d'ententes en termes de discussions institutionnalisés sous forme de colloque (par exemple, celui de 1977 organisé par le CNRS sur la religion populaire) peuvent être trouvés.

²⁴ L'ensemble des commentaires et/ou références qui auront trait à la fondation Macy seront extraits de Winkin (1984).

²⁵ Cet extrait de citation n'est pas clairement référencé dans l'article en question. Malgré cela, je prends le risque de citer ce court extrait car il sert mon propos.

²⁶ Ce représentant est E. Goffman à propos de l'individu en l'hôpital psychiatrique.

²⁷ En italique dans le texte.

(...). Dès le moment où un participant pénètre avec force dans le territoire d'un autre (...), les barrières disciplinaires réapparaissent ; les questions deviennent durement personnelles (...), chacun rappelle sa légitimité professionnelle. » (Winkin, 1984, p. 90).

Ce que montre avec certitude cette citation est que l'interdisciplinarité est un laboratoire et qu'en tant que tel, il reste un « champ de lutte pour le monopole de l'autorité ». Cependant, il est à remarquer un détail important qui nous fait aller plus loin dans l'analyse de la sociabilité des individus représentants disciplinaires engagés dans cette lutte. Ce détail est que, quelle que soit la nature ou même la virulence des propos tenus par les adversaires disciplinaires dans le débat scientifique, la fin de la bataille revient toujours, à un certain accord, au moins d'apparence. La « civilité » reprend toujours plus ou moins le dessus. En effet, seule, l'attitude de débat « conflictuel sans conflits ancrés » peut permettre de réfléchir ensemble, au-delà du cadre de l'échange, pour viser cette « pertinence de la communication » citée au début de ce paragraphe. C'est pourquoi, Goffman, bien qu'ayant été malmené dans ce contexte, a finalement été inclus dans le groupe de recherche de cette fondation. Cette hypothèse, certes problématique, car allant à l'encontre du modèle d'un continuum de luttes permanentes dans le champ scientifique, sera défendue dans la suite de cette partie de thèse consacrée à l'interdisciplinarité sur fond de sociabilité professionnelle et personnelle également.

Enfin, au niveau de la politique de recherche, cette question de l'interdisciplinarité fait débat. L'enquête de terrain consacrée à l'IDC et à un autre institut l'IRBP de la même catégorie, le montrera. En effet, la politique de la recherche et de l'enseignement mis en place par l'Ecole Y s'en trouvera au moins affectée (même si cette modification n'est que de surface pour le moment). A défaut de pouvoir faire l'historique de la fondation de l'IDC²⁸, je propose de pallier à ce manque grâce à deux entrées : la première est de situer l'IDC parmi les différents hôtels à projets portés par l'Ecole Y ; la seconde, consiste à revenir à la présentation de l'institut par le biais du site de l'Ecole. Il est à noter avant de lister ces entrées que le nom même du fondateur n'apparaît pas ou plus sur la présentation Web de l'IDC.

Les hôtels à projets de l'Ecole Y sont au nombre de trois :

- le premier est un lieu de conférence, recherche et formation à l'échelle régionale. Il croise des disciplines couvrant autant les sciences dures (biologie et santé, mathématiques appliquées, ingénierie, etc.) que les sciences humaines ;

- le second de la liste est l'IDC ;

- quant au troisième, il est présenté comme un laboratoire, et non, comme un institut. Ce laboratoire interdisciplinaire rattaché à l'Ecole Y et au CNRS, a pour ambition de promouvoir des recherches originales autour de la biologie par des chercheurs d'autres disciplines. Compte tenu de cette présentation de ces trois structures, on peut se demander pour quelles raisons avoir choisi l'IDC plutôt que le premier qui possède explicitement une dimension SHS ou que le troisième qui se définit comme un « laboratoire », ce qui aurait été plus homogène avec les autres terrains étudiés. Concernant le premier, je souhaitais dans cette partie sur la sociabilité en contexte déclaré « interdisciplinaire » pour les acteurs, éprouver les résultats tirés de

²⁸ Je n'ai pas pu contacter le fondateur de l'IDC.

l'étude des terrains SHS par rapport aux sciences dures. De plus, il se trouve que l'IDC opère un « tournant SHS » dans le sens où la direction de l'institut cherche à collaborer de plus en plus avec les SHS. Ce qui n'était pas le cas lors de sa création en 2006. Enfin, concernant la troisième structure, et je rejoindrai par ce biais la problématique du débat au niveau des politiques de recherche : *« la démarche, pilotée par la direction de la recherche (...) se veut résolument expérimentale en ce sens qu'il ne s'agit pas de créer des équipes pérennes au sein du laboratoire. »*²⁹ Cette caractéristique de ne pas promouvoir d'équipes interdisciplinaires stables, m'a conduit à privilégier l'IDC qui correspondait mieux à ma volonté d'éprouver SHS avec et / ou *versus* sciences dures et interdisciplinarité au quotidien par la collaboration de chercheurs appartenant à des équipes stables présentes sur le site même de l'IDC.

Quant à la présentation de l'IDC *via* le site, au niveau du bandeau, on peut lire, à présent, la rubrique « Qui est l'IDC ? » On y trouve les informations suivantes :

« Qu'est-ce que l'IDC? L'IDC n'est pas un laboratoire, mais une structure légère qui favorise la recherche interdisciplinaire autour de la modélisation des systèmes complexes avec comme domaine d'application : les systèmes biologiques ou sociaux, les réseaux technologiques (...), l'IDC utilise quatre étapes pour aider à créer des équipes interdisciplinaires :

- Animation de la communauté par le biais d'ateliers, de séminaires, les journées de l'IDC pour promouvoir les discussions entre les disciplines ;*
- Support aux projets émergents (...)*
- Accueil de chercheurs en résidence qui sont au cœur de la communauté à travers leurs domaines scientifiques.*
- Enseignement : l'IDC a créé un Master (2ème année) sur la « modélisation des systèmes complexes », qui est une option commune pour les étudiants en master de mathématiques, informatique, physique et biologie. »*

Il est à noter que cette description est suivie d'une « Foire Aux Questions » où l'on découvre les points suivants :

*« Qu'est-ce que la recherche en systèmes complexes ? »*³⁰

*« Missions de l'IDC »*³¹

J'explorerai ces différents points de présentation au travers de l'analyse des interviews (section VII.2). L'encart des tweets est présent, quant à lui, dès la page d'ouverture également, signe fort de la volonté d'être « connecté » aux réseaux sociaux avec une visibilité, une interaction et une sociabilité accrues. J'y reviendrai au point VIII.3.b)(ii) consacré à la sociabilité médiatique de nos chercheurs de l'IDC, notamment.

²⁹ Extrait du site de l'Ecole Y à la rubrique « Hôtels à projets »

³⁰ *« Les systèmes complexes : un sujet intrinsèquement interdisciplinaire. Les systèmes complexes sont tout d'abord des systèmes présentant un grand nombre d'entités en interaction. Ils recouvrent aussi bien les systèmes naturels de la cellule jusqu'à l'écosphère que les systèmes artificiels sophistiqués dont l'homme s'entoure et qui s'inspirent de plus en plus des systèmes naturels. »* (Site de l'IDC).

³¹ *« L'IDC fédère les équipes de recherche en Région travaillant sur les systèmes complexes. Il est aussi fortement impliqué dans les initiatives nationales et internationales (...). Plus précisément, l'IDC a vocation à : fédérer et mettre en relation les équipes travaillant sur les systèmes complexes (...) aider à l'identification ou à l'émergence. »* (Site de l'IDC).

Le souci personnel de l'assistante (Madame Robert) pour la valorisation de l'IDC est manifeste dans la mesure où cette préoccupation semble généralisée à l'ensemble des interviewés, notamment au niveau de la direction. D'où l'intérêt de la mentionner ici. Faire intervenir l'assistante avant le discours de la direction permettra de se rendre compte de l'implication des agents dans la dynamique collective de l'IDC. Ainsi, Madame Robert se fait la représentante de l'IDC qui reste présent mais discret au sein de l'Ecole Y : *« Je dirais que l'IDC était très peu connu des gens de l'Ecole Y. (...) Et je répète souvent que l'IDC n'est pas un laboratoire. Cette année, typiquement, j'ai eu à présenter le concours (de titularisation) et il fallait présenter un organigramme fonctionnel et aussi l'organigramme de l'Ecole pour me situer et (...) l'IDC n'apparaissait pas du tout ; il n'y avait pas que les laboratoires de recherche qui apparaissaient. »*

L'étude du site Web de l'IDC permet de planter le décor. L'IDC est un hôtel à projets, donc une troisième forme « plus américaine » d'établissement de recherche sachant qu'*« au niveau scientifique, l'institut développe ses recherches interdisciplinaires sur la science des réseaux, notamment sociaux. »*³². L'interdisciplinarité étant parfois difficile à mettre en place, la structure en hôtel à projets sur des temps courts est une solution paradoxalement éphémère, mais pérenne, pour permettre aux chercheurs de disciplines différentes de collaborer plus facilement. C'est aussi un GIS³³ et cette caractéristique formelle a son importance, car cela permet de positionner l'établissement au sein du paysage de la recherche française. Différents labels (GIS, hôtel à projets, établissement support) doivent être explicités pour comprendre les interdépendances administratives de toutes ces formes de structures de recherche possibles. Ces labels sont *« les hiérarchisations, parce que la structure de GIS, a été créée par le CNRS à la base. (...) Un GIS c'est un Groupement d'Intérêt Scientifique, donc c'est une structure éphémère. (...) C'est juste pour réunir des gens qui ont une envie commune de recherche sur un projet particulier qui était l'interdisciplinarité. Ce n'est pas une structure juridique. (...) En fait, un GIS ce n'est pas ce qui chapeaute, c'est la forme de (...) l'hôtel à projets. C'est son squelette. Ensuite, à l'intérieur de ça, il y a l'établissement support qui est l'Ecole Y. (...) Et c'est « construit » (...). C'est un hôtel à projets qui héberge des équipes. »* (Madame Robert).

La structuration de la recherche permet de montrer qu'il existe une certaine réflexion formelle pour promouvoir la recherche « frontière » dans le sens d'une recherche « atypique », c'est à dire « autre ». L'IDC est « autre » au moins au titre de son fonctionnement et de ses partenaires. En effet, le GIS consiste parfois en des partenariats menés avec des établissements privés. Ces partenariats sont soumis à une convention signée entre les partenaires tous les quatre ans (avec renouvellement des partenaires à cette occasion). C'est par ce biais que les comités se renouvellent. Cela éclairera sous un jour nouveau les divers interviews d'acteurs qui suivent. L'année 2013-2014 a été source de tous les changements à l'IDC. Ces changements sont les

³² Rapport d'activités du Conseil d'administration du 20 décembre 2013 en Salle de Réunion de l'IDC, In « introduction » p. 3. Je tiens ce document à disposition sachant qu'il est un peu trop épais pour être ajouté en annexes et sachant surtout qu'il dévoile le nom de l'IDC et de ses partenaires.

³³ GIS : sigle signifiant Groupement d'Intérêt Scientifique, institué par le CNRS en 1996. Ses objectifs sont de fédérer une synergie de chercheurs sur des temps courts (2 à 4 ans) autour de projets de recherche communs. Ce dispositif se caractérise par sa souplesse et sa vitesse de réactivité.

suivants : des retraits de certains membres des comités de direction et/ou de pilotage, un changement de direction profilé sans qu'on sache au moment des interviews qui sera nommé à la place de l'actuel directeur, un déménagement de locaux programmé à la rentrée, une titularisation en cours pour l'assistante de direction, etc. Ce contexte de bouleversements scientifiques, administratifs et spatiaux jouera sur les relations professionnelles à l'IDC.

Concernant le statut administratif et scientifique du GIS au sein de l'Ecole Y, l'IDC est donc pensé avec quatre missions principales présentées dans le site Web et susmentionnées. Ces quatre missions vont être développées au fil des thématiques abordées en entretien, c'est-à-dire tout au long de cette dernière partie D. Pour plus de précisions, l'animation de la communauté, le support aux projets émergents, l'accueil de chercheurs en résidence qui sont au cœur de la communauté à travers leurs domaines scientifiques et l'enseignement seront retrouvés dispatchés dans les deux derniers chapitres VII et VIII.

Concernant l'organisation d'événements faisant la vie, l'animation scientifique de l'IDC³⁴ (avec les appels à projets), ceci crée des occasions de mises en réseau(x) des chercheurs locaux (ou non) entre eux et également avec d'autres personnes issues de la société civile, conformément à l'ambition de l'IDC. Les conséquences de cette création de réseau(x) sont la possibilité même de générer des collaborations productives, ou en tout cas « innovantes », recoupant les missions énoncées plus haut.

Le premier type d'événements, que ce chapitre traitera, sera le type « proximal », c'est-à-dire les séminaires de l'IDC par le biais d'observations directes non ou semi-participantes qui seront complétées par des entretiens individuels (avec trois catégories de membres de l'IDC : la direction, les chercheurs et les étudiants). Ce premier point appartient à la catégorie de missions « animation de la communauté ». Ces séminaires sont des événements organisés « en interne ». J'élargirai ensuite mes investigations à « l'extérieur » en évoquant les divers enjeux que cette sociabilité interdisciplinaire, dans sa manière de se présenter à l'IDC, peut soulever à l'échelle sociétale et médiatique. Ce sera aussi l'occasion de revenir sur les chapitres précédents en comparant notamment l'interdisciplinarité des « jeunes »³⁵ avec les « seniors », tant au niveau de la sociabilité qu'au niveau de l'image médiatique, de ces structures de recherche porteuses.

VII.1.c) Le cas des séminaires de l'IDC

Au cours de mon enquête de plusieurs semaines à l'IDC, j'ai pu assister à plusieurs manifestations menées en interne par les membres de l'institut. Ces manifestations sont des séminaires organisés par l'IDC, en région, en ville de Y, ou de X. Pour plus de clarté, je traiterai les séminaires de la ville de Y (séminaires Y) en tant que séminaires « locaux », « proximaux », alors que je considérerai les séminaires de la ville X (séminaires X), comme étant des manifestations « externes » ou « distales » parce qu'ils demandent un déplacement hors les murs de l'Ecole Y de la part des participants.

Dans un premier temps, je décrirai ces séminaires Y au moyen des informations fournies sur le site renouvelé de l'IDC, informations que je confronterai à l'observation

³⁴ Les appels à projets seront examinés notamment dans les entretiens et en chapitre VIII.

³⁵ Voir partie C.

directe menée *in situ*. Au niveau du site, concernant les séminaires Y, la liste de sujets abordés est impressionnante. Nous avons, par exemple, des Workshops sur les « Big Data » ou sur « la causalité », des séminaires sur « les lois de puissance ».

Tout d'abord, j'ai choisi de traiter un « séminaire IDC » parmi d'autres. Cette journée s'est déroulée le 7 Mars 2013 en présence d'une grande partie des membres de l'IDC, mais aussi, d'une grande partie des membres du laboratoire de physique de l'Ecole Y. C'est pour cette raison particulière que cette « Journée IDC » a retenu mon attention. Une explication possible, probable en tout cas, de la présence de nombreux membres du laboratoire de physique est que Monsieur Pierre Jordan, directeur de l'IDC, est aussi et malgré sa fonction dirigeante au sein de cet institut, toujours rattaché au laboratoire de physique de l'Ecole Y. Par conséquent, il n'est pas illogique de voir assister à cette journée des collègues physiciens, des collègues mathématiciens, sachant que la journée en question portait sur un objet statistique, les « lois de puissance », thème cher aux sciences dures.

La plupart des journées, pour ne pas dire l'ensemble de ces dernières, se déroulent en salle de conférence de l'IDC. Chaque séminaire dure de 2 heures (10h30-12h30 avec un accueil de 9h30-10h) à une journée complète (9h30-17h). Chaque séance, d'une demi-journée ou d'une journée, est conçue autour de deux exposés réalisés par des chercheurs, généralement extérieurs, et parfois, par des chercheurs de l'IDC. En termes d'organisation matérielle, les journées se font sur inscriptions à l'adresse mail de l'IDC, gérée en partie par les « communicants », à savoir l'assistante de direction, mais pas seulement, puisque les chercheurs³⁶ de l'institut eux-mêmes relayent la newsletter de l'IDC sur les sites de l'Ecole Y et sur celui de l'IDC. Cependant, ces inscriptions sont « souples », car il n'a pas été rare de voir se joindre aux séminaires en cours, des doctorants ou autres, passant dans les couloirs de l'IDC et attirés par les discussions. Cette souplesse se double d'une convivialité qui se retrouve, comme dans toutes les formes de structure de recherche examinées, au moment du repas qui reste un marqueur important car commun au convivialisme des SHS comme à celui des sciences dures. *« Les séminaires ont lieu de 10h30 à 12h30 dans la salle de réunion de l'IDC, avec un buffet « vin et fromages » convivial le midi »* (Madame Robert, l'assistante de l'IDC). Cette convivialité est bien présente du fait de partage de nourriture, laquelle est de qualité comme le confirmera l'assistante en entretien³⁷. Ce récit sera rapporté dans la Section II.2.b du chapitre suivant. Ainsi, les chercheurs discutent de tout et de rien, mais surtout prolongent les débats de la matinée tout en consommant les denrées commandées et préparées par l'assistante de direction : *« Je fais même la vaisselle. On fait des séminaires avec du fromage. Donc, il y a des verres, des tasses à café à laver quand tout le monde a terminé, (...) je le fais toute seule en général parce que quand ce sont des journées de séminaires, l'après-midi, ils retournent en séminaire. (...) Ca fait partie du folklore ! »*

Cet investissement et ce service à la personne qui contribuent à la réussite des séminaires, Madame Robert les considère comme étant son rôle au sein de l'IDC, avec les « bons » et les « mauvais » côtés de celui-ci : *« Ca fait partie du poste. (...) Pour*

³⁶ En l'occurrence, il s'agit d'une chercheuse interdisciplinaire partagée entre la biologie, les mathématiques et la modélisation informatique.

³⁷ A ce propos, voir Section VIII.2.b).

La sociabilité quotidienne par les lieux à vivre

Le quotidien de la sociabilité à l'IDC se fait par bribes. Ce sont de nombreuses petites interactions (qui ont lieu) dans tous les endroits « à vivre » permanents ou temporaires (coin buffet lors des séminaires, par exemple) et aussi les endroits dédiés au travail (les salles de réunion ou de conférence, les bureaux des chercheurs, de l'assistante, des doctorants, étudiants ou stagiaires, le coin photocopie). Cette sociabilité chaleureuse parce que réalisée par micro-interactions plus ou moins longues, avec plus ou moins d'interactants est tantôt formelle (c'est-à-dire à contenu professionnel), tantôt informelle (sur la vie quotidienne de l'IDC ou celles des acteurs), tantôt l'informel et le formel mêlés.



Coin salon de l'IDC



Coin déjeuner de l'IDC



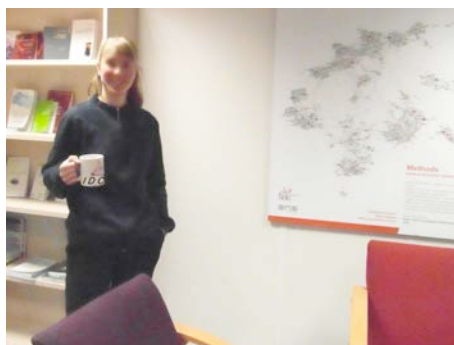
Coin vaisselle et café à l'IDC

Les endroits à vivre de l'IDC sont le coin salon pourvu de fauteuils rouges vifs puisque l'intérieur de l'IDC dans ses parties communes est très coloré, le coin déjeuner avec des tables, le coin vaisselle avec l'évier et tous les ustensiles ménagers pour servir le café avec dosettes, tasses, machine à café, et le coin café avec le distributeur automatique de cafés et la machine à sodas et nourriture.

certaines personnes, je suis un peu le dragon, qui surveille les lieux (...) Il m'est arrivé à une époque, comme je ne lave pas les tasses à café des résidents par contre, de jeter des tasses à café (qui traînaient dans l'évier) pour marquer le coup ! (...) Il est arrivé à Pierre (le directeur de l'IDC) de faire la vaisselle quand je n'étais pas là, ou même à des gens de l'IDC (...) (de même) les doctorants me proposent, (...), si j'ai besoin d'un coup de main, il n'y a pas de souci. (...) Les relations sont bonnes. (...) Oui, il y a de l'entraide, même entre eux. »

Or, justement concernant l'usage des lieux « à vivre » et la micro-sociabilité qui s'y déploie, la journée de l'IDC est un bon exemple de mélange de travail et de convivialité. Ce séminaire sur les « lois de puissance » s'est déroulé sur une journée de 9h30 à 17h. Je suis arrivée le matin du 7 Mars 2013. Il faisait beau ce jour-là. J'étais en avance, je voyais arriver des mères et des pères de jeunes enfants qui déposaient leurs bébés à la crèche au rez-de-chaussée du bâtiment de l'IDC (institut qui se trouve, quant à lui, au 1^{er} étage), parmi ces personnes peut-être y avait-il des chercheur(se)s de l'IDC ? J'empruntais la porte d'entrée, puis l'ascenseur pour monter à l'étage. Comme à mon habitude, n'ayant pas de badge, je sonnais à l'interphone composant le numéro de poste de l'assistante afin que cette dernière m'ouvre la porte d'accès à l'IDC.

Concernant le déroulement de cette journée, de 9h30 à 10h, les inscrits au séminaire arrivaient les uns après les autres et le café nous était servi, grâce aux bons soins de l'assistante. Le directeur présidait, dans la salle de conférence de l'IDC où avait lieu l'événement, non loin du fameux « coin café ». J'y repérais l'existence de tasses marquées du logo de l'IDC. Ces tasses, en libre service, font partie des signes d'appartenance au groupe de chercheurs hébergés (permanents et/ou invités) à l'IDC. En effet, l'entretien de l'assistante a révélé que la direction possédait ses « propres » tasses. Ce qui signifie que seule, la vaisselle commune aux chercheurs membres (mais non-dirigeants) se trouve au niveau du « coin vaisselle-café ». La tasse « IDC » revêt donc le statut d'insigne hiérarchique dans la structure de sociabilité de l'Institut.



Exemple d'insigne « hiérarchique » :
la tasse au logo « IDC » utilisée par une étudiante
(membre non dirigeante)

La disposition de la salle de conférence est standard dans la mesure où il s'agit d'une pièce assez vaste pourvue de tables rectangulaires positionnées, non pas en cercle ou en U comme lors des réunions SHS, mais, au contraire, suivant une disposition plus austère, classiquement donnée à une salle de cours, c'est-à-dire avec les tables placées en lignes parallèles les unes aux autres (cf. photo ci-dessous). Cette salle peut accueillir une cinquantaine de personnes environ. On peut préciser dès à présent que contrairement au « style SHS », la convivialité des sciences dures passe par d'autres

choses que par la disposition spatiale de la salle. Ici, nulle besoin de « cercle » car, comme cela sera vu ci-après la franchise et la décontraction sont de mises dans les journées de l'IDC (au niveau linguistique comme comportemental).



Salle de conférence de l'IDC

Fait remarquable, et somme toute assez rare, vers 10h une annonce est faite par le directeur de l'IDC déclarant que le premier intervenant de la journée ne pourrait pas être présent, car atteint de la grippe. Par conséquent, le début des communications fut reporté à 10h30 au lieu de 10h. L'heure d'attente de 9h30 à 10h30 fut le théâtre d'un tour de table mémorable, d'une part, compte tenu du fait que cette pratique communicationnelle assez propre aux SHS ne l'est pas véritablement en sciences dures, et d'autre part du fait que cela me donnait une situation de sociabilité en acte à observer. Un autre point important à préciser est la langue de séminaire, qui ce jour-là était l'anglais. Il est plutôt rare dans les observations que j'ai pu mener au long cours, que la langue de communication soit l'anglais lorsque que la Journée d'Etude en SHS se fait « localement » (dans les locaux de l'Ecole et surtout dans le cadre d'une journée non libellée explicitement « internationale »). Alors qu'en sciences dures, l'anglais est commun en tant que langue vernaculaire, tant au niveau des publications qu'au niveau des manifestations scientifiques. Cependant, le directeur de l'IDC interviewé le 8 octobre 2013, va détromper le préjugé « culturel » d'une capacité plus naturelle des chercheurs en sciences dures à s'exprimer en anglais par rapport aux chercheurs en SHS :

S.O. : *« J'ai en tête deux journées en particulier : une sur « les transformations »³⁸ et puis une autre qui portait sur les « lois de puissance ». Il me semble, que dans celle sur « les transformations », il y avait les SHS qui étaient mises en avant. Dans ce cadre, on a eu une journée qui s'est faite principalement en français. Et à côté de ça, la journée sur les « lois de puissance » intitulée en anglais « Seminar on power laws », s'est déroulée en langue anglaise. Est-ce que ce choix de langue vient du fait que vous avez fait intervenir des SHS, des philosophes et autres, et qu'ils ont peut-être moins l'habitude de parler en anglais que les sciences dures, ou pas ?*

P.J. : *Non, c'était surtout qu'on avait un invité anglais qui ne parlait pas français. (...) C'est simplement ça. (Sourire). (...) On avait invité des gens, alors parler français quand ils ne parlent pas français ! Tandis qu'au truc sur « les transformations », il n'y avait que des francophones. (...) Ce n'était pas plus compliqué que ça. On fait un choix (de langue) à peu près évident. »*

³⁸ Le titre du colloque sur les transformations rapprochait deux domaines, les réseaux sociaux et le taoïsme.

Pour revenir à cette heure d'attente imprévue, celle-ci a été habilement comblée par ce tour de table en anglais totalement improvisé où il fut demandé que chacun et chacune se présente rapidement en donnant son nom, sa discipline d'appartenance, voire son statut au sein de l'Ecole principalement (ou autres établissements, par exemple, des universités étrangères puisque deux intervenants venaient, l'un de l'Universitat Politècnica de Catalunya à Barcelone et l'autre, de l'Imperial College à Londres, etc.) ainsi que des motifs de sa présence à ce séminaire. Il y avait déjà plusieurs dizaines de personnes installées dans la salle, ce qui « rallongea » à dessein le tour de table et me permis de constater la présence, très fortement majoritaire de chercheurs, doctorants ou étudiants de master en physique et plus largement en sciences dures connexes (informatique, mathématiques, statistique, etc.) mais, minoritaire de chercheurs ou représentants des SHS ou proches des Humanités (communication, sciences cognitives ou encore linguistique). Le tour de table s'est ponctué de partage de café entre la salle de conférence et le salon commun, puisque seule une grosse moitié des personnes avait, à ce moment, pris place dans la salle. Beaucoup de participants jeunes étaient présents : ce qui est normal puisque les entretiens m'apprendront que les Journées IDC font partie intégrante du cursus des étudiants du master 2 porté par l'Institut.

Les gens se connaissaient pour la plupart, ils se sont salués, serrés la main ou se sont embrassés³⁹. Je capte alentour nombre de conversations informelles sur l'état du travail de recherche en cours. Le directeur annonce que le séminaire se tiendra en anglais, décline brièvement son identité et fait la présentation de l'IDC (je reviendrai sur ces points dans l'analyse de son interview dans la section VII.2.a. Il faut noter que sa présentation de l'IDC, d'une part, recoupe les renseignements fournis sur le site Web de l'IDC, déjà présenté dans la section VII.1.b, et que d'autre part, elle recoupe et corrobore également ce qu'on peut lire sur le rapport d'activité 2013 à la rubrique « séminaires de l'IDC » : *« Les chercheurs de l'IDC travaillent sur des projets très variés, qui demandent la mise en place de collaborations interdisciplinaires : des sciences de la vie, aux sciences humaines et sociales, à la physique, à l'informatique et aux mathématiques. Le séminaire général de l'IDC a pour vocation de favoriser la rencontre et l'échange entre ces chercheurs, quels que soient leur domaine de recherche et leur type d'approche. Cette année (contrairement à ce qui est indiqué sur le site remis à jour où n'apparaissent que des demi-journées avec 2 orateurs) nous avons proposé des journées entières (4-5 orateurs) pour mieux creuser les sujets et pour attirer des chercheurs de la ville de X⁴⁰. »* (Rapport d'activité, 2013)

On peut remarquer que la proposition de passer de 3 à 4 ou 5 orateurs n'a pas perduré longtemps, puisqu'en 2014, les interviewés me parlèrent de 2 orateurs seulement. Cette remarque permet de voir que les connexions entre les villes de Y et de X, bien que voisines, restent difficiles à maintenir dans la durée⁴¹. Quant au cas du séminaire de la ville Y sur les « lois de puissance », il s'agit du premier mentionné sur la liste fournie dans le rapport d'activités. Un résumé en français est donné. Au niveau

³⁹ Ces pratiques sont des marqueurs de convivialité que j'ai moins observés dans les manifestations de SHS, les participants arrivant les uns derrière les autres et se saluant d'un simple signe de la tête ou de la main, sans contact physique. Les chercheurs en SHS, même s'il arrive qu'ils se serrent la main, il semble qu'en règle générale ces chercheurs soient plus réservés, plus discrets dans la convivialité dont ils font preuve. Cela dépend bien évidemment de la personnalité de chaque chercheur.

⁴⁰ Voir les sections VII.2.b, VII.2.c et VIII.2.b.

⁴¹ Au niveau de la recherche inter-ville, voir la section VIII.2.

du programme fourni quant à lui le jour du séminaire, c'est une version anglaise identique au résumé en français qui a été donnée. Les informations à y retenir sont que l'objet fascine des générations de chercheurs de diverses disciplines. Le but de ces discussions est d'essayer de clarifier, cet intérêt ou, au contraire, éventuellement un désintérêt vis-à-vis de cette question. Ainsi, on retrouve en filigrane la volonté de promouvoir l'interdisciplinarité, non pas avec une entrée SHS comme dans l'exemple du débat avec E. Goffman à la fondation Macy, mais, avec une entrée de sciences physiques au travers d'une communication pertinente entre disciplines scientifiques.

Ce programme est, quant à lui, bien organisé autour de plusieurs intervenants, dont deux membres physiciens de l'IDC. Par ailleurs, cette journée était co-organisée avec un laboratoire d'excellence (Labex). On retrouve, alors, la problématique de l'excellence accolée à l'interdisciplinarité dans la recherche actuelle. Lors de l'annonce par le directeur de l'absence de l'un des communicants, les programmes distribués furent inmanquablement consultés. Monsieur Jordan, après le tour de table qui dura environ une quinzaine de minutes, insista notamment sur la fédération en réseau de près de 200 chercheurs répartis sur la région⁴². Au cours de cette présentation, le directeur déclara qu'il ne pensait pas pouvoir tenir les trente minutes restantes. Il combla donc les quelques dix minutes restantes, en donnant les accès wifi pour se connecter au réseau de l'Ecole. Il a aussi interrogé le public sur son état de connaissance du sujet du jour. Il fait alors un sondage à main levée pour savoir combien, parmi les personnes présentes, connaissaient le sujet. La répartition n'était pas homogène, quelques mains se soulevèrent pour signaler leur ignorance. Les « savants ignorants », car la salle était occupée majoritairement par des personnes au minimum étudiantes, furent pris en considération respectant ainsi la volonté de partage interdisciplinaire affichée de l'IDC au travers ces séminaires locaux. Pour servir la promotion interne de l'institut (au minimum) à l'Ecole Y : 1- a été choisie la langue anglaise pour faciliter la compréhension de tous et permettre les échanges en cours de séminaire. « *C'est très informel, les gens pourront poser des questions*⁴³. » (P. Jordan) ; 2- un moment privilégié fut proposé pour les questions des « savants ignorants » : « *Pour ceux qui connaissent mal les lois de puissance, il est prévu une pause café dans un institut voisin.* » (P. Jordan) ; 3- le directeur se voulut accessible dans son propos en contextualisant les « lois de puissance », donnant des exemples d'application de ces objets en physique, en économie, etc. Ainsi, plus qu'un moment d'attente, ce fut un moment de mise à l'aise autour d'un café pour les participants. Une façon de permettre à la sociabilité professionnelle de côtoyer une sociabilité plus personnelle. C'est ce mouvement « convergent » de plusieurs types, ou natures de sociabilités scientifiques dans un contexte interdisciplinaire qui va m'intéresser pour caractériser la forme de sociabilité à l'œuvre dans ces instituts. Notons également qu'en termes de marqueurs de convivialité, la « mise à l'aise » et l'accueil passent par une volonté de facilitation des échanges au niveau linguistique *via* une explication des concepts de sciences dures qui contraste avec la convivialité plus « érudite », quelque part simplement plus « précieuse » des terrains SHS (interdisciplinaires ou non). De plus, au niveau comportemental, contrairement aux manifestations en SHS, les sciences dures acceptent, voire demandent à ce que les prises de parole des auditeurs soient les plus spontanées possible. Ceci donne alors la sensation aux participants issus des SHS qu'un

⁴² Nous retrouvons ici énoncées certaines des caractéristiques présentées sur le site Web.

⁴³ Pour plus de commodité de lecture, j'ai traduit en français (sauf cas d'exception si l'expression employée est facilement compréhensible ou idiomatique) les paroles des intervenants lors de cette journée sur les « lois de puissance ».

joyeux désordre dans l'interaction a lieu qui, finalement, est dynamisée.

Puis le directeur fit la transition en ayant le réflexe de regarder ce que l'entrée « power laws » donnait au niveau du Web Of Science⁴⁴ : on obtenait environ 800 entrées dans divers domaines comme « Pharma & Life Sciences », ou « Scholarly & Scientific researchs ». Il en déduisit alors en introduction à la journée que ces lois de puissance nous apprenaient des choses sur les distributions du système. A ces considérations plus « théoriques », les premières oppositions se firent entendre. Conformément à la volonté de débat durant la journée, trois personnes réagirent :

Intervenant 1 : « *Pourquoi se focaliser spécialement sur les lois de puissance ?* » D'après ce monsieur, c'est une question ancienne datant de l'époque de Volterra⁴⁵ qui l'aurait remis au goût du jour avec les phénomènes critiques. Serait-ce donc « *un concept unificateur important ?* »

Intervenant 2 (Simon, qui connaît bien le directeur, puisqu'il l'appelle par son prénom) : « *Ou en tout cas potentiellement ?* »

Intervenant 3 (un étranger américain) : « *Pour d'autres, c'est plutôt un outil et pour d'autres une mode, donc il faut être prudent et critique* »

Monsieur Jordan fait la reprise en cherchant la concorde, une fois l'échange de points de vues effectué : « *Cela montre qu'il y a des connexions profondes entre les phénomènes divers (...). Au-delà des considérations philosophiques qui sont importantes, il faut se demander : qu'est-ce qu'on apprend sur un système quand on voit que (par exemple) les tremblements de terre suivent une loi de puissance (...). Est-ce que ces analogues entre les différents domaines tiennent la route ?* » A ce moment, le directeur s'interrompt pour regarder l'heure et demande à un collègue sur le devant de la salle en se penchant vers lui, comme ce dernier est assis alors que lui est debout devant l'écran, où seront projetés les PowerPoints des intervenants : « *J'ai tenu les 10 minutes ?* » Le collègue lui répond par la négative. Jordan poursuit donc : « *Quelqu'un a déjà utilisé ça (les lois de puissance) ?* » Un jeune homme d'une trentaine d'années répond : « *j'en ai déjà utilisé pour tout ce qui est popularité de l'info (les lois de diffusion, partage sur les réseaux sociaux, etc.) dans le cadre d'observations empiriques en vue de résultats.* » Monsieur Jordan demande des précisions. L'intérêt que le directeur porte à l'intervenant, autorise ce dernier à une certaine familiarité linguistique (dans le recours au tutoiement, à l'interpellation du directeur par son prénom assorti d'un sourire, etc.) qui est un autre marqueur du « style sciences dures » en matière de convivialité. En effet, le jeune homme, lui déclare que « *Les résultats étaient attendus ! Allez vas-y Pierre (le directeur), confesse toi !* » (sourire du directeur). Monsieur Jordan confirme que l'on retrouve ce genre de chose avec les citations du WOS. En effet, Monsieur Jordan en collaboration avec d'autres chercheurs⁴⁶ ont eu le projet audacieux de cartographier l'interdisciplinarité pour aider à définir ce concept indéfinissable à l'heure actuelle.

⁴⁴ Sigle WOS : site consulté au 8 août 2014.

⁴⁵ Voir le site : http://fr.wikipedia.org/wiki/Équations_de_Lotka-Volterra : « *En mathématiques, les équations de Lotka-Volterra, que l'on désigne aussi sous le terme de « modèle proie-prédateur », sont un couple d'équations différentielles non-linéaires du premier ordre, et sont couramment utilisées pour décrire la dynamique de systèmes biologiques dans lesquels un prédateur et sa proie interagissent. Elles ont été proposées indépendamment par Alfred James Lotka en 1925 et Vito Volterra en 1926.* »

⁴⁶ Les références des articles à ce sujet sont entre autres : (Marcovich & Shinn 2011, pp. 582-606), etc.

Il ressort de leur(s) publication(s) à ce sujet que représenter à l'aide de cartes issues de croisement de données quantifiables (comme par exemple les publications des laboratoires) a permis de construire des indicateurs d'interdisciplinarité. Au niveau des relations effectives entre laboratoires, ces cartes laissent à penser que les liens entre unités restent faibles. Les thématiques ne sont pas reliées entre elles, ce qui dénote l'absence d'usage commun des références par les équipes qui sont donc distancées cognitivement parlant. Ces résultats questionnent intégration *versus* juxtaposition disciplinaire. En ce qui concerne mon propre sujet, ces conclusions questionnent en retour la sociabilité, c'est-à-dire les relations et comportements communicationnels des chercheurs invités à utiliser des références communes. Comme un premier pas vers une interdisciplinarité en acte, la question est de savoir comment les chercheurs mis en présence tirent ou non un avantage comparatif de cette pratique interdisciplinaire ? Il semble qu'à l'IDC les occasions de rencontres interdisciplinaires (entre disciplines connexes, voire entre disciplines éloignées) permettent un début de réponse à cette question. Les premiers éléments mis en avant par les séminaires de l'IDC en matière de sociabilité interdisciplinaire senior sont, d'une part, le dialogue (sociabilité communicationnelle interhumaine) et, d'autre part, le partage de « culture scientifique » (sociabilité intellectuelle) sur des sujets ciblés, entre accord et désaccord, coopération et compétition mais à une échelle minimale, car ne sortant pas vraiment du cadre temporel et physique du séminaire. D'autres réponses, dans la suite du chapitre, seront tirées des analyses d'interviews.

Le temps informel d'attente précédant le début officiel du séminaire se poursuit. Un autre jeune intervenant explique qu'il vient de la ville Y pour suivre ce séminaire, car « (...) *on manque de références* » et qu'il se pose beaucoup de questions. Il travaille sur des modèles comportementaux de simulation d'épidémies avec différents paramètres comme les flux de population. Il se demande si cela peut-être considéré comme des lois de puissance ou pas. Le directeur active le débat en reformulant le problème. Selon ce dernier, il y a deux niveaux de critiques : « 1) *Est-ce que c'est bien une loi de puissance ou est-ce une autre loi statistique ?* 2) *Si on le montre, so what ?* ». Un homme, *a priori* plus âgé, (Fabrice), donne sa propre recherche en exemple comparatif : « *J'ai mesuré en simulation expérimentale cette loi de puissance dans un système de particules auto-propulsées pour mimer le comportement « queue/tête » d'animaux. Le système n'est pas homogène du fait de l'organisation en troupes avec des tailles de toutes les échelles.* » Il s'est trouvé limité expérimentalement par la taille du système avec un problème pour mesurer l'exposant. Mais, « *dans une publi, ça fait bien de parler des lois de puissance en physique statistique, surtout quand on se situe près du point critique* »⁴⁷. Le premier intervenant ajoute : « *Je n'ai jamais pu poser cette question (...)* » Le directeur : « *La réponse, c'est autre chose, mais pose-la ta question (sourire)* ». Le jeune : « *De savoir s'il y a dans d'autres systèmes physiques pour ces lois de puissance ?* » Fabrice déclare : « *Tu as donné la réponse dans ta question : très près ou très loin, il n'y a plus de lois de puissance. J'en parlerai cet après-midi. Suspens.* » Un autre homme de l'assemblée pose alors une question sous forme de boutade : « *L'axiome est-il vrai si la loi tend vers un ? (Sourire)* » Monsieur Jordan, souriant, répond : « *On va voir... On a lancé de l'informel, il faut poser des questions, interrompre les intervenants, c'est le but.* » Cette insistance sur la liberté d'expression durant cette échange et durant tout le séminaire est à noter, car c'est une

⁴⁷ L'ensemble de ce verbatim est issu de ma prise de notes lors de ce séminaire. L'exactitude des paroles est soumise à de possibles approximations.

particularité des sciences dures que d'accepter les interruptions en cours d'exposé par rapport aux séminaires de SHS auxquels j'ai pu participer. La convivialité des sciences dures se lit aussi dans l'usage récurrent de l'humour (rires, boutades, interpellation, etc.)

En effet, il s'agit là d'un signe différentiel marqué entre les SHS et les sciences dures. Les premières restent attachées à un certain code plus révérencieux dans le déroulement des tours de paroles. Les représentants des sciences dures, en revanche, jouent les frondeurs en la matière. Cette « souplesse » apparente se gagne petit à petit dans les événements de SHS. Les ruptures introduites par des institutions comme la Fondation Macy (déjà citée précédemment) pour ne citer qu'elles, sont des îlots de créations et d'expériences en matière de rapports de sociabilité, laissant la place à de l'informel au milieu du formel. Lors des interviews (en section VII.2.b), ces « différences » séminariales entre pratiques des SHS et pratiques des sciences dures seront signalées à nouveau et approfondies par rapport à la thématique de la sociabilité en contexte de recherche interdisciplinaire. Il sera alors question des raisons pouvant justifier, voire expliquer en profondeur, ces différences, notamment par rapport à la légitimité moins évidente des disciplines SHS en matière de scientificité.

L'insistance également du directeur sur l'importance de l'oralité informelle est à souligner pour deux raisons au moins. D'abord, le directeur joue, dans ce moment de discussion imprévue, un rôle important de modérateur, de « chairman » dans le cadre formel de toute rencontre scientifique. Le chairman, pour les « *small conférences* » (Mead & Byers, 1968, pp. 18-19), se doit de conduire, de nourrir le débat sans pour autant savoir où celui-ci arrivera. C'est pourquoi, tout l'art de ce maître de cérémonie scientifique est de maintenir le cap d'un libre échange, cependant borné entre deux extrêmes que sont, d'une part, la réunion de laboratoire pourvue d'un ordre du jour, et d'autre part, le débat anarchique virant en bataille à bâton rompu. Puis, en plus du rôle de « chairman », le directeur rompt les cadres habituels du séminaire par l'oralité informelle propre au genre communicationnel de « la conversation en face à face », qu'il introduit au milieu de l'univers normé du séminaire fait d'exposés réglés et chronométrés.

La conversation scientifique

Sur ce genre de la « conversation », on peut mobiliser Goffman qui théorise, dans *Les cadres de l'expérience*, cette interaction quotidienne comme ayant « *cette souplesse structurale qui distingue les séquences d'activité ordinaire des rituels* ». (Goffman E., 1991, p. 502) C'est donc grâce à cette « souplesse » caractéristique que, même dans le monde savant, ce type d'interactions est riche de fécondité intellectuelle. La fondation Macy est un bel exemple de cette introduction de la « conversation scientifique »⁴⁸ dans une atmosphère informelle, conviviale, mise à part dans le cas d'une « rupture de cadre » brutale. Celle-ci amènerait, non pas, une désorganisation radicale de l'ordre de l'interaction, mais la nécessité de revenir à un ordre stable plus « amical » pour sauver la face des participants en rétablissant ainsi ce cadre où « *ce type de langage suppose un échange facile des rôles de locuteur et d'auditeur et implique un petit nombre de*

⁴⁸ Ici pour les SHS qui gagneraient peut-être à généraliser la conversation scientifique à l'instar des sciences dures.

participants qui ont peut-être décidé de passer ensemble un moment (...), où ils prendront plaisir (...) » (Goffman E., 1991, p. 488). Le plaisir peut être trouvé même dans le cas de rencontres scientifiques formelles, via l'introduction de l'informel sous forme de boutades, etc. En effet, « *la conversation informelle n'implique jamais, par définition, un programme unique et préétabli avec sa distribution de rôles bien différenciées* ». (Goffman E., 1991, p. 488, note 5).

Ainsi, on comprend pourquoi, dans ce contexte particulier, les chercheurs en présence s'autorisent une plus grande liberté de prise de parole, fut-ce au prix d'une interruption forcée du discours de l'orateur par telle question ou remarques positives/négatives, affirmatives/critiques.

Pour plus de légèreté dans la description ethnographique, je ne présenterai pas la totalité de la journée mais seulement quelques moments ou exemples de situations que je juge pertinents, pour analyser, ou donner à voir les modalités de communication qui jalonnent cette sociabilité aux accents de « conférence en sciences dures » car la communication se veut libre dans le séminaire de l'IDC, mais tout de même teintée de SHS, car elle est cadrée par le temps, par exemple. L'analyse des entretiens des membres de l'IDC montrera que les exposés de sciences dures comportent des passages plus ou moins obligés comme les remerciements, par exemple. Ces points seront développés en section VII.2.b).

Le premier conférencier se lève alors, souriant, en annonçant que son exposé se fera totalement en anglais. L'orateur commence son propos par des remerciements en bonne et due forme à l'intention des directeurs, de l'établissement d'accueil et de l'assistance. Suit une présentation de sa personne, et de son sujet de communication du jour. Il nous explique alors, qu'il est physicien, mais qu'il ne se considère pas vraiment comme tel. Il se sent linguiste paradoxalement. Cet élément biographique ne manque pas de faire sourire quelques personnes autour de moi. L'orateur a commencé une recherche sociologique sur le langage humain auquel il applique des calculs de lois de puissance pour essayer de déterminer avec quelle fréquence on utilise tel ou tel terme. Il en tire deux lois : « une loi de distribution des significations » et « une loi de degrés statistiques ».

Un linguiste adresse alors une forme d'objection en pique à Fabrice qui n'est autre que l'orateur de ce premier exposé du matin : « *Pour les linguistes, seule la fréquence des mots est importante : si tu me donnes tout un tas de phrases pour trouver le fond de la langue (c'est-à-dire la connexion entre le nom et l'adjectif) (...), ce n'est pas intéressant !* » Fabrice rebondit avec le sourire « *Alors donc, est-ce si trivial ? C'est une bonne question.* » Il entreprend alors de nous faire une démonstration mathématique, graphiques et courbes à l'appui pour nous prouver, scientifiquement parlant, qu'on peut émettre l'hypothèse en fonction du nombre et de la taille des fragments syllabiques, selon laquelle « contenu et musique de l'énoncé sont corrélés »⁴⁹. Au cours de l'exposé des questions ne manquent pas de se faire entendre, sur la nature de l'exposant en fonction de la langue de l'énoncé, etc. L'exposé se poursuit ainsi ponctué de remarques, questions, objections (sur le langage chez l'enfant, etc.). L'intervenant a choisi un mode

⁴⁹ Ces considérations d'origine mathématique d'un haut niveau peuvent comporter des approximations de ma part du fait que je ne suis absolument pas familière de telles théories. Cet exposé se basait sur la loi dite de Menzerath-Altmann. Pour plus d'informations, lire cet article « La loi de Menzerath appliquée à un ensemble de textes » par Marc Hug, *Professeur émérite, Université Marc Bloch, Strasbourg* et mis en ligne à l'adresse suivante : <http://lexicometrica.univ-paris3.fr/article/numero5/lexicometrica-hug.pdf>.

de présentation PowerPoint – chose que l’on voit plus rarement dans les séminaires de SHS (philosophie, etc.). Et il est intéressant de constater, dans le déroulement de l’intervention, qu’il termine son propos par les challenges de ce type de programme de recherche, mettant ainsi en scène « le suspens » qui entoure ses travaux, à ses yeux. Ces challenges sont « inévitables ». Il se replace alors en précisant ce côté incontournable de la difficulté de la recherche dans la communauté générale des chercheurs. Malgré cette connivence recherchée, l’exposé des écueils subit des critiques de la part de l’assemblée. Différents arguments s’affrontent. Le type de réponse est alors : « *je connais cet argument mais ce n’est pas mon point de vue.* » Le débat perd alors de sa force.

La toute dernière interaction de cette communication est importante à souligner, car l’orateur apaise les tensions suscitées par son exposé en posant des questions à l’adresse de la salle, marquant par là la valeur qu’il accorde à l’avis de ses pairs et plus largement à l’importance de la discussion permise par ces occasions de rencontres entre chercheurs de disciplines connexes. « *Avez-vous entendu parlé de telle polémique ? L’argument avancé est (...), Cela soulève d’autres défis, d’autres « big questions » !* ». A ce moment, Pierre en parfait « chairman » se fait maître du temps : « *Il est déjà presque midi, si tu peux dire le plus important en 10 minute.* » Par conséquent, l’orateur termine rapidement l’explication d’un principe et passe directement à la conclusion de son sujet. Avec une pointe d’humour, (conformément à l’encart sur la conversation scientifique), il ajoute que « *(...) pour quelques personnes, je suis l’Ayatollah des lois de puissance de part leur utilité : le langage universel ne serait pas qu’un mythe !* » D’autres questions sont encore posées. Personne ne semble vouloir quitter la salle pour aller manger au buffet « vin-fromage », dressé sur des tables dans une salle voisine. Pierre laisse les gens échanger encore quelques minutes, puis prend la parole pour clore le débat en annonçant le repas et la reprise du séminaire de l’après-midi à 13h30.

Pour résumer ces types d’échanges conviviaux dans cette journée de l’IDC, (séminaire interne), trois temps plus ou moins bien délimités et distincts les uns des autres sont identifiables, à savoir -1) un temps de discussion informelle pour introduire le contexte d’intervention de l’orateur et poser les normes formelles de déroulé de l’intervention. Ces normes, on l’a vu, sont le fait de tolérer, voire même d’encourager les interruptions sous forme de questions, ou autres, en cours de communication. Il est à noter que même si l’intervenant a expressément posé une « norme de coupure », celle-ci est plus ou moins bien respectée, les chercheurs en sciences dures n’étant pas toujours fidèles à leurs normes. Pour les SHS, ce cadre reste rare à l’Ecole Y et se retrouve dans des cas très particuliers comme la fondation Macy ; -2) un temps d’exposé normalisé par power-point. Cette pratique de l’usage de power-point sera approfondie au moment des entretiens en tant que celle-ci est beaucoup plus courante en sciences dures qu’en SHS. Cependant, au cours de ce second temps, la pratique d’exposé se rapproche de celle des SHS dans la mesure où le discours est préparé à l’avance par l’orateur ; -3) un temps de conversation scientifique par questions-réponses, puis, débat afin de compléter les éventuels points obscurs non abordés dans le temps -2) possiblement ponctué de questions par le public de pairs. Enfin, il est nécessaire de rappeler la grande « souplesse » et la grande « liberté de parole » dont jouissent les participants à ces séminaires de sciences dures. La marque la plus fragrante de cette flexibilité que

l'on a retiré de l'observation de ces séances, est le fait qu'elle soit régulièrement entrecoupée de traits d'humour et / ou d'objections plus ou moins directes et franches.

Je me contenterai de cette description d'exposé, car cela montre la dynamique d'interactions multiples qui s'est poursuivie lors du repas, puis surtout, au cours de tout l'après-midi qui s'est clôturé par la traditionnelle reprise du directeur avec force de remerciements. Ces remerciements sont aussi un marqueur de convivialité présente la fois en SHS et à la fois en sciences dures, bien que pour ces dernières, ce signe de reconnaissance soit particulièrement significatif en fonction de son positionnement dans l'exposé. On y reviendra en entretiens avec certains chercheurs de l'IDC.

VII.2 L'interdisciplinarité et la transversalité transitive

La parole des acteurs va donner du relief à cette vie interdisciplinaire de la recherche, dont le séminaire de l'IDC nous a donné un premier aperçu. Ceci pour mieux en caractériser la sociabilité, et voir, si le « convivialisme coopératif » défini dans la partie précédente, existe également dans un contexte autre que « junior ». Ces entretiens vont notamment avoir pour problématique de fond la question des conditions communicationnelles et humaines de la possibilité même d'une interdisciplinarité en recherche. Ceci mettra à jour une sociabilité définie, cette fois, comme convivialisme (cas du séminaire IDC), où la coopération se fait transversale⁵⁰ et *transitive* en tant que mode de communication à construire, pour réussir malgré les différences à cohabiter⁵¹ et à négocier⁵² les pratiques discursives, théoriques, méthodologiques, épistémologiques et comportementales à l'œuvre dans ce type de recherche particulier. Je renvoie pour le concept de « transversalité » à Shinn Terry et Pascal Ragouet dans *Controverses sur la science. Pour une sociologie transversaliste de l'activité scientifique*, Raisons d'agir, (Shinn & Ragouet 2005, pp. 179-187). Ces auteurs définissent quatre régimes de fonctionnement (pp. 165-178) de l'activité scientifique parmi lesquels le « régime transitaire » qui correspond au passage des frontières disciplinaires par les chercheurs en fonction de leurs besoins du moment, et le régime « transversal » qui vient compléter en quelque sorte le régime précédent qui a été sous-considéré par Shinn et Ragouet. Par régime « transversal », il faut entendre plusieurs caractéristiques que je réutiliserai de manière inégale dans la suite, selon l'importance de ces dernières en regard de la sociabilité interdisciplinaire : « 1) Les praticiens se focalisent sur les lois de l'instrumentation plutôt que sur celles qui régissent le monde naturel (...). 2) Les chercheurs engagés dans le régime transversal opèrent dans des arènes « interstitielles ». (...) Ils changent constamment d'institutions et sont dotés d'un capital de relations avec des scientifiques, des administrateurs ou des ingénieurs officiant dans des spécialités et des organisations très différentes 3) Par ailleurs, les praticiens du régime transversal ne s'arrêtent pas aux frontières institutionnelles et cognitives. » (Shinn & Ragouet, 2005, pp. 171-172). Ce sont principalement les traits 2) et 3) qui seront utiles pour l'analyse de la sociabilité, même si le premier sera mobilisé à travers

⁵⁰ Elle est « transversale », en tant que le « convivialisme coopératif » traverse les champs disciplinaires.

⁵¹ Cohabiter, c'est-à-dire, se mettre en relation.

⁵² Négocier, c'est-à-dire, rendre cohérentes les alliances.

la question du rapport à la technologie des médias⁵³, entretenu par les chercheurs du XXIème siècle pour faciliter l'activité scientifique.

Le terme de « transitivity » est inspiré de l'émission de Michel Serres intitulée « Pardon et don : de la réciprocité à la transitivity » dans sa chronique du *Sens de l'Info* sur France Info du 10.08.2014. Par « transitivity », Michel Serres propose une forme de « transition » qu'il nomme le « *transidon* » qui n'est plus réciprocité pure mais une forme de transaction. Dans le cas de la sociabilité, j'ai cherché par ce terme de « transitivity » à caractériser la nature de la communication capable de « transition » en passant d'une discipline à l'autre c'est-à-dire traversant de proche en proche les champs et leurs acteurs tout en les modifiant.

VII.2.a) Le point de vue de l'équipe de direction de l'IDC

Avant d'aborder l'entretien avec le directeur de l'IDC, Monsieur Pierre Jordan, le matin du 8 octobre 2013, qui a duré trente à quarante minutes, il faut en préciser le contexte spatial c'est-à-dire, revenir sur le lieu de rencontre, à savoir le bureau du directeur. Ce dernier n'a pas changé de bureau lorsqu'il a pris ses fonctions de direction. Il a voulu garder son bureau d'origine, ne cherchant donc pas à dominer les autres par son statut et les avantages que celui-ci pouvait lui conférer. Plus globalement, l'IDC est hébergé dans un grand bâtiment situé au beau milieu d'un complexe comprenant un complexe de biologie, les établissements français du sang, etc.). D'un point de vue géographique, le site de l'IDC est distinct des trois autres sites formant l'Ecole Y : le site lettres, le site sciences (auquel est rattaché l'IDC, notamment au niveau du site Web de l'Ecole), et le site éducation. Les sites de l'Ecole, bien que dispersés géographiquement, cherchent néanmoins à se « réunir » au moins virtuellement. Par exemple, sur le site de l'IDC, le rattachement au site sciences de l'Ecole est clair. En effet, c'est depuis ce site que les indications de géolocalisation pour se rendre à l'IDC sont fournies.

Recherches

- Liste des membres régionaux
- Liste des résidents
- Equipe DaI
- Equipe CIX
- Institut IRBP
- Projets de recherche financés

Répartition des équipes à l'IDC

A propos des informations propres au complexe, utilisées par les membres de l'IDC, on peut citer la crèche. Celle-ci a son importance dans la vie à l'IDC, comme ceci sera constaté à plusieurs reprises au cours des entretiens. Je choisis d'intégrer cet élément et plusieurs autres⁵⁴ dans le contexte d'un cadrage préalable à ma rencontre

⁵³ J'entends par médias, différents outils dont, dans mon étude, celui de la visio-conférence en passant par les ondes (radio, télévision, etc.).

⁵⁴ Ces autres éléments peuvent être des considérations matérielles sur les locaux de l'IDC, sa localisation ou son aménagement.

avec le directeur de l'IDC, puisque ces éléments participeront du dispositif de vie et de voie de communication (au sens routier et urbain du terme). Le cas de la crèche est un exemple de l'accessibilité du directeur en termes de sociabilité. Il s'agit d'un extrait d'entretien mené auprès de l'assistante de direction qui est très proche de cet homme du fait de sa fonction et du fait de sa personnalité. Cet extrait est important à un autre titre, car il précise avec de nombreux exemples le type d'ambiance et le contexte global de sociabilité dans lequel le travail administratif et celui de recherche se déroulent :

« On est un peu excentrés (au niveau de la localisation du site), en repli sur nous, donc voilà : une ambiance particulière ! (...) Si on était plus proches des services administratifs (de l'Ecole), je pense que ce serait peut-être différent, (...) parce qu'il y a plus de monde, parce que ça bouge plus. Ici, on n'est qu'entre nous. » Lorsque je lui demande si l'ambiance peut être qualifiée de « familiale », l'assistante répond par la négative : *« « Familiale » non ! Conviviale, je dirai plus conviviale (sourire). Familial c'est différent. Ce qui n'empêche pas qu'on puisse parler de notre famille. Moi, mon fils est en bas (à la crèche) donc les chercheurs me voient arriver avec la poussette (...). (...) (Sauf aujourd'hui) il y a la poussette dans mon bureau. (...) Alors, je ne sais pas si au niveau de l'Ecole ça passerait, parce que voilà, c'est le genre typique de choses (...), ce ne serait pas du tout négociable. (...) C'est du confort voilà. »* (Madame Robert, l'assistante).

Pour insister sur cette atmosphère détendue et conviviale dont le directeur semble être l'un des garants, l'assistante me donne d'autres exemples qui sont interprétables comme autant de marqueurs d'un « style sciences dures » de convivialité conduisant à terme à parler de « convivialisme » en recherche en général. Elle parle d'une culture de groupe en matière de cyclisme à l'IDC. Tout se passe comme si les membres de l'IDC vivant en autarcie, se dotaient d'un droit à l'indiscipline (par référence au standard de comportement sur le lieu de travail) non seulement en faisant de l'interdisciplinarité en recherche, mais aussi en faisant de cette marque de fabrique, plus qu'une recherche, un style de vie dans le labo et au dehors :

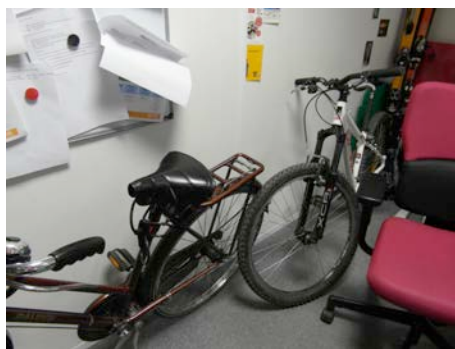


Photo d'un bureau typique à l'IDC

Ces vélos présents dans la totalité des bureaux de l'IDC sont l'insigne « iconoclaste » des chercheurs de l'IDC qui sont des frondeurs en recherche, à l'instar du style des sciences dures par opposition aux SHS et qui défendent un style de vie plus sain (sport et écologie). *« A l'IDC il y a beaucoup de gens qui sont « non motorisés » et qui viennent en vélo. Donc en fait, si on fait le tour des bureaux : il y a plein de vélos partout ! (Sourire) »* (l'assistante).

Concernant le directeur, l'assistante rapporte avoir parfois vu Pierre Jordan dans

une position très décontractée, les pieds sur la table. La première fois, étant issue d'une carrière dans le privé, elle s'en trouva « *choquée* ». A présent, cela ne l'étonne plus. L'indiscipline, en tant que liberté et décontraction, se lit dans les comportements, depuis ceux des doctorants, jusqu'au directeur lui-même.

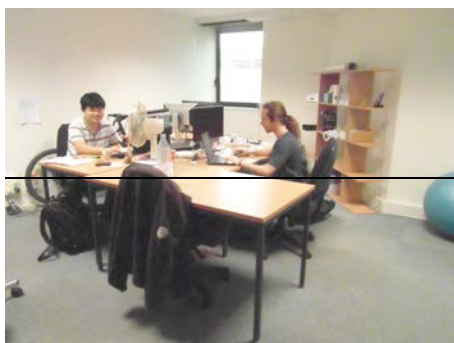


Photo de l'« ambiance de bureau à l'IDC »

Cette photo permet de se figurer l'ambiance « conviviale » générale des bureaux, qui sont plutôt vastes. A droite, on observe le ballon de gymnastique ; au fond à gauche, on distingue un vélo, les tables de travail sont larges et « proches » tout en étant « propres » à chaque personne. *« Il y a les gros ballons là (de gym). Enfin, il y a une ambiance : il y a des gens qui sont pieds nus. J'ai croisé un doctorant pendant l'été qui se baladait pieds nus dans les couloirs, je lui ai dit : « T'as perdu tes chaussures ? » (l'assistante). La « bonne ambiance » car chaleureuse et détendue est un énième marqueur du « style sciences dures » de sociabilité conviviale.*

Pour commenter quelque peu ces réactions et prendre un peu de hauteur vis-à-vis de ces comportements, il semble que l'indiscipline s'apparente ici à une capacité des agents à être « plastiques », à ne pas se laisser enfermer dans les normes du travail liées à telle ou telle discipline. Les membres de l'IDC adoptent une sorte « d'anti-discipline ». *« Plus généralement, la dynamique de la recherche contemporaine et la place qu'y occupe l'interdisciplinarité posent question. Pour certains, la science évolue naturellement vers une disparition des disciplines de par son organisation en « programmes » et ses liens de plus en plus forts avec la société. D'autres insistent sur l'importance du positionnement disciplinaire des chercheurs, affirment que les disciplines ont évolué pour devenir « élastiques » et que le soi-disant brouillage des frontières écrit par le postmodernisme est un leurre, et y voient davantage un appel à l'anti-disciplinarité⁵⁵ » qu'à l'interdisciplinarité »* (Kleinpeter, 2013, pp. 123-124). Ce comportement anti-disciplinaire, est-il plus, ou moins, qu'une simple réaction d'opposition au carcan disciplinaire ? Pour répondre à cette question, l'examen des paroles d'acteurs, puis, un essai de théorisation sur l'interdisciplinarité dans le chapitre suivant, nous aideront à corroborer l'hypothèse selon laquelle l'interdisciplinarité comme in- voire anti-discipline, est plus qu'une simple opposition aux modèles classiques de la Science, et plus même qu'une forme nouvelle de recherche parce qu'elle engage une éthique et des valeurs que nous expliciterons plus loin dans l'analyse. Sur les modélisations de la Science, ce sera la position de Helga Nowotny et al. (2001, 2010) que j'utiliserai. Elle « *définit un Mode-2 de la science (caractérisé) par une recherche à visée beaucoup plus applicative que théorique, par l'ouverture à des acteurs extérieurs au monde académique (ce qui implique notamment l'obligation de*

⁵⁵ Je souligne ce terme qu'est l'« anti-disciplinarité » car je souhaite insister dessus.

rendre compte) et, surtout, par la transdisciplinarité (Nowotny, 2001 et 2010). Dans ce Mode-2, les barrières disciplinaires ont vocation à être transgressées. La science fonctionne sur le régime des « programmes » de recherche, avec pour critère essentiel la robustesse sociale » (Kleinpeter, 2013, p. 124).

Concernant ces programmes, justement, on peut voir au travers des divers entretiens, que l'IDC n'est pas soumis aux mêmes règles que les laboratoires « classiques », sachant que l'institut appartient à la catégorie des structures interdisciplinaires (Nowotny, 2001 et 2010) créées sur la base de thématiques ciblées (systèmes complexes, sciences de la communication, hôtels à projets du CNRS). En réalité, l'interdisciplinarité plus qu'une simple épistémologie de « l'entre-soi » et de l'« entre-autre » disciplinaire, devient un mode d'approche de l'Autre en tant que personne, et une disposition à la sociabilité *via* une communication « transitive » qui cherche à exacerber un certain « convivialisme » dans le travail de la recherche⁵⁶ par rapport à la « coopération » toujours déjà présente lorsqu'un enjeu de connaissance est sous-jacent. Pour Edgar Morin, la discipline scientifique est une : « *catégorie organisationnelle au sein de la connaissance scientifique (qui) institue la division et la spécialisation du travail et répond à la diversité des domaines qui recouvrent les sciences* » (Morin, 1994, introduction). L'interdisciplinarité répond à l'enjeu soulevé par la définition d'Edgar Morin. C'est pourquoi, celle-ci peut être pensée alors, comme potentiellement capable de modifier le rapport à l'autre discipline, mais aussi et surtout, à l'autre chercheur. Ceci permet de promouvoir une organisation moins autonome et catégorielle car plus interdépendante entre les personnes représentant les disciplines.

Ce tracé⁵⁷ (in- ou anti-) disciplinaire peut être examiné à travers la vie de l'IDC. Le jour de mon rendez-vous avec le directeur, c'est, par le plus grand des hasards, que le chef de l'équipe DaI⁵⁸ m'ouvrit la porte alors que je lui expliquais avoir rendez-vous avec Monsieur Jordan. En effet, l'accès à l'IDC (comme pour l'ensemble des laboratoires ou instituts de l'Ecole Y) se fait au moyen d'un badge paramétré par les services logistiques. Souriant, le chef d'équipe m'introduisit à l'intérieur et m'indiqua du doigt la direction à prendre pour trouver le bureau de Monsieur Jordan. J'étais en avance. Je m'apprêtais à m'asseoir dans le « coin salon » pourvu de quelques fauteuils confortables pour attendre l'heure de mon rendez-vous. A cet instant, un jeune homme me questionna sur ce que je cherchais. N'étant pas une personne « connue » et « identifiée » comme appartenant à l'IDC, il s'interrogeait sur les raisons de ma présence « non réglementée » en ces lieux. Ceci dénote que l'ambiance n'est chaleureuse et conviviale que pour les personnes autorisées, c'est-à-dire identifiée et identifiable. Je lui demandai si Monsieur Jordan était là. Or, c'est Pierre Jordan lui-même qui, depuis son bureau au fond du couloir d'entrée, me répondit. Sa porte était entrouverte et il me signifia d'un geste de la main qu'il était là. Ce geste d'accueil suffit à me « qualifier » : j'étais bien attendue par un membre de l'IDC. Par conséquent, rassuré, le jeune homme me sourit et me laissa passer sans plus de procès. Etant ainsi

⁵⁶ Je parle de la recherche avant même de parler de l'impact sociétal. On considère le milieu professionnel de la recherche, avant de considérer notamment en chapitre VIII, l'impact sociétal de cette nouvelle définition de l'interdisciplinarité qui est aussi une voie potentielle de développement et de mutation pour la recherche contemporaine et d'avenir.

⁵⁷ Ce tracé va dépendre des points de vue communicationnel (en référence aux verbatims des interviewés) et comportemental (anthropologique) adoptés dans l'analyse des interviews.

⁵⁸ Au niveau de l'IDC, trois équipes sont hébergées au complet, dont l'équipe DaI qui travaille dans le champ de l'informatique.

« introduite » dans les lieux, leur disposition mérite d'être à cette occasion développée.

Il faut savoir que l'IDC forme un L qui oblige les membres à se déplacer s'ils veulent se voir, se retrouver pour un café, un pot ou juste un moment de détente au « coin salon » ou « au coin café ». Ceci a un impact non négligeable sur la circulation des personnes, des informations et corrélativement, sur la sociabilité qui peut se développer en ces lieux. Cette sociabilité, bien que très présente de par la volonté des membres qui laissent très souvent leur porte ouverte⁵⁹, comme en témoigne le bureau de la direction, est tout de même entravée par la forme des locaux. La pratique de laisser sa porte ouverte est un autre marqueur du style de convivialité des sciences dures de l'IDC. En effet, dans les laboratoires de SHS (par exemple, celui de philosophie senior, ou à LJHL), les chercheurs laissent la plupart du temps leurs portes de bureau closes afin d'être relativement isolés dans le cadre de leurs réflexions. A ce propos, l'assistante de direction possède sa propre vision des choses, sur comment se passent les « contacts » à l'IDC. De plus, elle a ses « solutions » pour faciliter les relations interpersonnelles, d'autant qu'un déménagement de l'IDC se profile pour la rentrée 2014-2015 bouleversant du même coup les petites habitudes de sociabilité de cette communauté. *« Des fois, si je ne les vois pas au café, je me dis « tiens des portes ouvertes », je vais aller voir (...). Il se trouve qu'on déjeune ensemble parce que moi, je n'ai pas de collègues pour déjeuner. Donc, je déjeune avec les chercheurs, les doctorants (...), on se mélange. (...) Bon, Pierre non. Il mange rarement avec nous. »* (l'assistante).

Un signe effectif de sociabilité existante est le fait de s'appeler pour aller déjeuner. Ce trait est caractéristique de l'ensemble des laboratoires « SHS » comme « interdisciplinaire » axé sciences dures ou axé SHS. En effet, on l'a vu dans le cas des doctorantes de SL4 (laboratoire SHS) qui allaient manger avec leur équipe au complet. De même, ce phénomène existe à LJHL, bien que je n'ai pas été autorisée à partager ces repas. LJHL appartient quant à lui à la catégorie de laboratoire (junior) interdisciplinaire axé SHS. Enfin, je l'observe, ici, à l'IDC que je catégorise comme étant un institut interdisciplinaire axé sciences dures. Ces catégorisations découlent des caractéristiques observées avec en toile de fond l'opposition sociabilité de SHS *versus* sociabilité de sciences dures. Cependant, j'ose accoler le terme « interdisciplinaire » à LJHL comme à l'IDC, puisque, premièrement leurs membres revendiquent cette caractéristique de leur pratique de recherche et, deuxièmement parce que ces deux structures hébergent des disciplines différentes qui se croisent dans le travail comme dans la vie commune au sein des locaux partagés. C'est grâce à cela que Madame Robert pallie tout de même à la solitude de son poste, se mêlant aux membres de l'IDC. Pour comprendre le paramètre de la solitude inhérent à la situation particulière de cette dame, il faut préciser en quoi consiste exactement son poste d'assistante de direction, quel est son parcours professionnel au sein de l'Ecole Y et comment elle a obtenu ce poste unique par son statut administratif : *« Je suis à l'IDC depuis 2006. Je viens du privé. Je suis arrivée à l'Ecole Y sur un premier poste au Laboratoire d'Informatique, (...) il se trouve que j'ai eu travaillé avec le créateur de l'IDC. C'était Maurice Millon, quelqu'un du laboratoire d'informatique, qui a créé l'institut. (...). J'ai eu travaillé en dépannage avec lui, quand l'assistante qui a occupé, le poste sur un temps court est partie. Il m'a demandé d'occuper ce poste-là (...), j'avais refusé pour ne pas me retrouver toute seule sur le site (...). J'étais contente de ne pas avoir accepté le poste (à*

⁵⁹ La porte ouverte est une pratique également retrouvée chez les anglo-saxons.

l'IDC de suite) et d'avoir choisi le laboratoire d'informatique en premier. » (Madame Robert, l'assistante)

La solitude, qui est l'un des plus gros inconvénients de sa fonction, est contrebalancée par la force du réseau qui existe entre les chercheurs ou administratifs du laboratoire d'informatique⁶⁰ et ceux de l'IDC, et ceci, depuis l'origine de l'IDC. « Ici c'est ici ! C'est différent (du laboratoire d'informatique), (...) déjà de connaître les instances de l'Ecole, (de) déjà connaître quelques personnes pour dire : j'appelle quelqu'un au secours (en cas de problème), (par exemple) des gens du laboratoire d'informatique qui pouvaient me dire « tiens, essaye de te renseigner là ». (...) Il y a une cohérence (entre l'IDC et le laboratoire d'informatique), il y a une ancienneté. Cela aide. » On voit que l'investissement personnel joue à l'avantage de Madame Robert et permet du même coup, de faire connaître l'IDC. « Bon, après il y a des personnes qui changent, donc (le réseau de relations) c'est toujours à refaire. » On constate que ce double travail de promotion de soi et de son institution est un travail d'entretien permanent. Ce sont tous ces contacts (parfois teintés de jalousie de la part des collègues appartenant au même corps de métier) qui lui ont fait modifier la représentation qu'elle avait des chercheurs. La catégorie « chercheur » est à différencier de la catégorie « administratif » au niveau des relations au quotidien sur le lieu de travail : « Il y a les chercheurs d'un côté et les administratifs de l'autre, ce n'est pas la même mentalité. Alors, la fonction publique, c'est un peu différent du privé. C'est un peu moins la jungle, quoique ! Bon, je n'y suis pas trop confrontée mais je me rends compte qu'il y a des clans ! (...) C'est vrai que j'avais discuté avec une collègue de lettres (du site « lettres »), elle me dit : « Alors toi effectivement, tu ne serais pas bien avec nous (...). Je pense que les gens se jugent sans arrêt, s'épient. Je pense qu'il y a quand même cette ambiance-là, même si ce n'est pas admis. »

Du côté des chercheurs, son point de vue a évolué : « j'avais une image du chercheur un peu « cloisonnée » quand je suis arrivée (sourire). (...) Pour moi, le chercheur c'était un peu le « rat de laboratoire », et en fait, pas simplement, parce qu'ils ont aussi une vie à côté qui est très riche et ça m'avait beaucoup surprise. Ne serait-ce que, je le vois quand je vais au CROUS pour déjeuner (sourire). En fait, la première réaction : « Oh là, là, ils doivent manger n'importe quoi ces gens, ces jeunes ! Ils doivent être complètement dans leur truc ! » Et en fait non, (sourire), ils s'alimentent sainement. (...) Ils font d'autres activités. Ils font plein de choses en dehors. (...) Ils en parlent quand on est au café. Bon, je ne vais pas parler de recherche avec eux parce que malheureusement je ne suis pas une scientifique... (...) Cela peut être la musique, le sport. (...) Ils ont des petites amies, des petits copains (...). C'est agréable de travailler avec eux parce que justement, ils sont toujours dans leur recherche malgré tout. Ils le montrent pas. Ils ont un stress, mais ils ne mettent pas la pression sur les gens. » (l'assistante).

Ces chercheurs, qui sont de tous les horizons à l'IDC, ont un mode de travail détendu comme en atteste le changement de regard de Madame Robert sur ses collègues chercheurs. Le lieu, de même que l'esprit commun qui les animent, y contribuent beaucoup. La sociabilité des chercheurs interdisciplinaires rattachés à l'IDC est construite sur la base de collaborations et de rassemblements de chercheurs de différents

⁶⁰ Le laboratoire d'informatique est le laboratoire de rattachement officiel de l'équipe DaI hébergée, parmi d'autres à l'IDC.

laboratoires (physique, informatique, biologie⁶¹). Mais « *ce sont tous des gens qui sont locaux. Au niveau des chercheurs ici, il n'y a pas de chercheurs internationaux (à part les étudiants ou doctorants). Le lieu fait que c'est un lieu qui est sensé accueillir des gens de différentes disciplines. Donc, qui est ouvert à ça*⁶² – Ici, on voit poindre une deuxième mission de l'IDC après la mission d'« animation », qui est celle d'« accueil de chercheurs » (en résidence ou autre) – *Donc (les chercheurs en général, c'est-à-dire ceux qui n'appartiennent pas à l'IDC) ont peut-être plus de mal par rapport à ça entre eux. (...) Mais, s'ils sont membres de l'IDC, c'est qu'ils ont fait la démarche de vouloir travailler ensemble et donc du coup, ils n'ont pas ce blocage. Ils ont des points de vue différents qu'ils mettent en commun. Mais, sinon, au niveau relationnel, l'ambiance de travail (...) est calme.* » (l'assistante) Si l'envie de collaborer contribue à l'ambiance favorable de l'IDC, l'espace joue un grand rôle dans la création d'occasions interactives. Mais, il n'est pas seul à entrer en ligne de compte. Un facteur d'ordre « statistique » intervient également, car, plus il y a de monde dans un espace circonscrit donné, plus la probabilité de rencontre entre deux ou plusieurs individus est élevée : « *Il y a des lieux, (lieux de vie) qu'on n'aura pas dans les autres locaux. Ce qui est un peu dommage. Ce sera peut-être justement moins propice à l'échange. On ne sait pas si on va pouvoir accueillir tout le monde ! Donc, il risque justement d'y avoir une cassure, une perte en communication à ce niveau-là.* » Le déménagement en préparation va en effet probablement bouleverser les attitudes communicationnelles et les habitudes comportementales de tout un chacun à l'IDC. Quant à savoir si, les relations observées par mon enquête et, la sociabilité qui en découle, en sera ou non modifiée, nul ne peut le dire puisque le déménagement n'a pas encore eu lieu au moment de l'enquête, mais nul ne peut l'exclure. « *Quand l'IDC a été créé, il n'y avait pas de locaux disponibles suffisants à l'Ecole Y. Ces locaux que nous occupons actuellement sont des locaux privés que nous louons à titre personnel, sur le budget de l'IDC. (...) On va avoir un gros problème en fin d'année puisqu'on doit déménager. (...) Ça n'a pas du tout été anticipé au niveau de l'Ecole. (...) On a eu connaissance de futurs locaux mais qui ne correspondent pas forcément à la capacité qu'on a ici : surtout par rapport au nombre de membres en résidence. (...) On a actuellement 533 m² de bureaux, et là on nous propose 138 m² (rire). Ce sont des bureaux minuscules où il faudrait mettre deux personnes. On n'y mettrait même pas une armoire ! (...) Et à savoir (au niveau budget de loyer), 147 000 euros par an, ce qui crève⁶³ notre budget (qui est de) 227 000 euros cette année. Donc voilà, ça ampute beaucoup le budget de la recherche justement. (...) Depuis plusieurs années, c'est en discussion avec les partenaires pour réintégrer l'Ecole et supprimer ces coûts exorbitants qui n'ont pas lieu d'être. (...) C'est un gros point noir pour les mois à venir, (...) ce sera budgetisé sur 2015.* » (l'assistante).

Ces soucis financiers pourraient être la cause, d'abord d'une baisse d'activité pour l'IDC. « *Pour l'instant, je dirais que l'activité scientifique étant un peu réduite au*

⁶¹ La biologie est présente, mais dans une moindre mesure du fait du manque de place sachant qu'à l'origine il y avait des chercheurs venant d'une université voisine.

⁶² Cette remarque est importante car tel n'était pas le cas des laboratoires seniors de SHS, SL4 et SP3, étudiés dans la partie B. Pour le laboratoire junior, il était ouvert à un public de diverses disciplines mais n'avait pas la fonction proprement dite d'« accueil » dans la mesure où ce laboratoire n'a pas de locaux pérennes attitrés à la différence de l'IDC senior qui a cette vocation.

⁶³ Par « crever », et non « grever » le budget, Madame Robert insiste sur le fait que ces charges à payer sont prises sur le budget total de l'IDC et qu'elles vont amputer lourdement les fonds restants pour la recherche.

niveau charge de travail. (...). Si on arrive à récupérer un peu de finance effectivement, en n'ayant plus de loyer à payer, je pense que l'activité pourra repartir et ce sera beaucoup plus intéressant. C'est un peu calme à ce niveau-là : ce qui est dommage, parce qu'on fait beaucoup moins de séminaires⁶⁴. » Et ceci, malgré un gros soutien financier de la part de l'Ecole, qui ne déroge pas de ce point de vue, à sa volonté de développer ces thématiques. « Alors, oui, on parle d'interdisciplinarité ! Mais après, quand on demande des locaux plus grands et quand on voit ce qu'on va nous fournir ! On nous dit « Estimez-vous heureux déjà qu'on vous les loue. » Parce que c'est vrai que la dotation de l'Ecole est très importante. » Enfin, cela génère des dissensions dans les équipes : « A terme on est censé aller là, mais ce n'est pas prêt ! (...) Ce n'est pas construit encore. C'est dans l'ancienne résidence. (...) Et donc on serait censé partir sur (le site « Lettres »). (...) Il y a des gens qui ne veulent pas y aller déjà ! (...) Il y a l'équipe (DaI) qui ne veut pas, parce que ça les éloigne encore plus du Laboratoire d'informatique. »

Ces trois extraits, ainsi que cette mise en contexte préalable, montrent à quel point les locaux, c'est-à-dire l'espace, eux-mêmes reliés étroitement aux finances, jouent sur la nature et la qualité de la sociabilité dans la pratique de la recherche interdisciplinaire. Ce phénomène est identique dans l'ensemble des laboratoires étudiés : le SL4 avec sa sociabilité « d'étage » ; le SP3 avec ses questions de budgets en conseil de laboratoire et le LJHL qui, lui, accumule à la fois le souci de pouvoir disposer d'un budget suffisant pour ses activités et le souci de trouver des locaux libres pour mener ses séances en fin de journée. Ainsi, pour savoir si cette comparaison entre les différents problèmes rencontrés par ces établissements est valable, l'interview avec le directeur de l'IDC va permettre d'éclairer la question sur le fonctionnement et la nature réels de l'IDC (bien que cet entretien prit une tournure particulière comme on va le voir).

Pour me rendre à cet entretien, je m'avançai jusqu'à la porte, et la poussai alors qu'elle était déjà entrebâillée. Je rentre alors dans une pièce plongée dans la semi-pénombre, la fenêtre à moitié cachée par le rideau non totalement levé bien que, pourtant, le temps soit menaçant. Je commence par me présenter et m'excuse d'être un peu en avance. Pierre Jordan me déclare vouloir envoyer deux ou trois emails avant notre entretien. En effet, il était assis à son bureau, penché sur un écran d'ordinateur, d'où la faible luminosité de la pièce, pour probablement mieux voir son écran. Je lui propose d'attendre qu'il termine ses activités journalières sur le pas de la porte. Il refusa en m'invitant à entrer dans la pièce peu spacieuse et me demanda de lui rappeler l'objet de ma visite. Il ne s'en souvenait plus bien et selon lui, c'était aussi bien que je le lui explique de vive voix. Le contact était établi sur le mode de la discussion aux allures informelles mais néanmoins formelles puisque je me retrouvais paradoxalement dans la position classique de la jeune étudiante qui vient voir un professeur pour le questionner sur son cours. La parole professorale devenant alors tout naturellement prioritaire.

En effet, et contre toute attente, lorsque j'eus exposé les motifs de ma venue à l'IDC en m'asseyant à son bureau, enregistreur et calepin prêts à être utilisés, grille d'entretien en tête, crayon en main, prête à débiter l'entretien, ma visite fut prise (ou feinte d'être prise) pour une visite de courtoisie. Le rendez-vous tournait à la simple présentation de ma personne et des buts recherchés dans ma thèse, mais ne ressemblait

⁶⁴ Par le passé, il y avait un séminaire par mois et deux appels à projets par an. De nombreux projets, une dizaine par an étaient financés par l'IDC.

pas le moins du monde à un entretien sur la sociabilité à l'IDC. Si mon but n'était, somme toute, que de réaliser des observations directes et de mener des entretiens auprès de membres volontaires, il m'informa que mon vivier serait alors l'équipe DaI. Ainsi, j'étais « acceptée » et mes démarches « réduites ». Il me proposa de me présenter, après notre entrevue, le chef de l'équipe DaI. Ceci, sans même envisager la possibilité d'un panel de membres plus vaste, tiré de plusieurs équipes et de plusieurs corps de métiers ou de plusieurs statuts, (tels les chercheurs et enseignants-chercheurs, les doctorants ou étudiants/stagiaires, et les administratifs). Malgré cette légère restriction prononcée, l'air de rien par Pierre le directeur, j'ai diversifié mon enquête autant que possible. Le rendez-vous accordé à la doctorante que je suis, avec celui qui symbolise « l'autorité » en tant que chercheur, directeur de l'établissement IDC, n'avait qu'un seul but « pédagogique », celui de m'« imposer » un périmètre délimité de mes droits et actions au sein de l'IDC, m'« inculquant » ainsi certaines informations utiles concernant l'objet de ma visite : l'équipe DaI est la plus importante de l'IDC par sa taille et sa thématique. C'est donc elle qui peut et doit concentrer tous les regards, en particulier celui d'une observatrice, étrangère à l'institut, comme moi.

En me fournissant ces informations, le directeur abandonnait son rôle professoral pour jouer le jeu de l'objet réel de ma visite. Ce changement de rôle fut entériné par deux éléments : le premier fut la mention que mon directeur de thèse était au courant de cette étude sur l'IDC et le second fut mon autorisation à enregistrer l'échange qui allait suivre dans une ambiance très étrange et en même temps intimiste, avec cette semi-pénombre. Cette « intimité » fut toutefois toute relative, puisque la porte du bureau était restée ouverte conformément au « style sciences dures » déjà mentionné. L'entretien se découpera en deux pans : d'abord, le pan « administratif » avec la question de la structuration en 1) comité de direction (CD), 2) comité de pilotage (CP), 3) conseil d'administration (CA) et 4) Réseau National (RN), et la question des budgets et des projets, qui va recouper l'entretien avec l'assistante de direction ; ensuite viendra le pan du « vécu quotidien » de l'interdisciplinarité (avec l'histoire de la création de l'IDC, ses anecdotes, la formation estudiantine, la passation de pouvoir au niveau de la direction, la comparaison avec des manifestations grand public comme les « cafés sciences », etc.).

Au niveau administratif et structurel, l'entretien se porte sur le type de population qui est hébergée à l'IDC et ses actions en son sein : les chercheurs invités *« sont des gens invités par les gens des labos en fait. On se met ensemble pour financer ça ou ça. (...) Il y a des chercheurs résidents ici, une trentaine. Ils sont vraiment impliqués dans l'IDC : c'est le premier cercle. Il y a plusieurs cercles. Il y a un deuxième cercle qui serait les gens vraiment actifs dans l'IDC qui sont, le comité de direction et le comité de pilotage. (Les deux comités) ça fait une vingtaine de personnes (...). Le comité de direction : c'est en gros le « gouvernement ». On y prend les décisions, on prépare : c'est un peu l'exécutif. Le comité de pilotage se réunit nettement plus rarement, c'est un peu le sénat. C'est deux (ou trois) fois par an. Essentiellement, ce qu'ils font c'est choisir les projets qui sont soumis pour financements. C'est de faire un choix en fonction des sujets. (...) (Après) Il y a les étudiants aussi. Un peu comme dans les labos dans un certain sens. »* (directeur de l'IDC)

L'entretien avec l'assistante de direction permet d'obtenir quelques détails sur « la

vie » de ces deux comités (CD et CP) et aussi d'en apprendre un peu plus, tant sur une troisième instance, à savoir le conseil d'administration (CA) auquel elle participe, que sur le fonctionnement scientifique et administratif des appels à projets. Elle m'apprend qu'ils sont une dizaine en comité de pilotage et que, contrairement à ce qu'on pourrait penser, il n'est pas composé que de directeurs de recherche. Bien au contraire, celui-ci est composée à la fois de femmes et d'hommes⁶⁵, de maîtres de conférence, de professeurs, de directeurs d'équipe (dont Marc, le directeur de la troisième équipe récemment hébergée à l'IDC que j'ai rebaptisée CIX, qui sera le futur directeur de l'IDC en 2014-2015). En termes de stabilité, la composition du CP l'est relativement. Seuls deux membres l'ont quitté pour des raisons de départ à l'étranger. Par rapport à la problématique des appels à projets, ces appels sont la marque de la troisième mission de l'IDC correspondant au « support de projets » innovants, et ils sont l'un des signes majeurs d'activité de l'IDC. Le propos du directeur, croisé avec celui de l'assistante et confronté à un exemplaire d'appel à pré-projet pour un autre institut, l'IHum qui porte sur les SHS⁶⁶ en 2014, permettra d'avoir une vision plus précise des normes de fonctionnement de la recherche interdisciplinaire. En effet, des différences, notamment en termes de coût et de nature de ces projets, existent entre l'hôtel à projet et un laboratoire classique. Le directeur nous donne un aperçu du « chiffrage » de ces projets. *« Ce sont des projets courts. Une page et demi (...). C'est sur un ou deux ans. (Au niveau du financement) en général (...) c'est 5000 euros, c'est modeste. Le CP et le CD ce sont des gens assez bien implantés dans l'IDC puisqu'ils sont là depuis un certain temps. »* (Pierre Jordan, directeur de l'IDC)

Concernant la sélection des projets⁶⁷, on peut regarder le contenu du rapport du comité de pilotage, notamment. Il existe différentes étapes de sélection ou de refus de ces fameux projets montrant que, certes l'argent est le moteur de l'activité scientifique mais que, qui dit « projet interdisciplinaire » dit aussi « rigueur scientifique » contrairement à l'idée reçue selon laquelle l'interdisciplinarité en tant que « bricolage » dérogerait absolument et inévitablement aux règles minimales de la scientificité. (Pour porter un projet) *« il faut toujours être membre IDC de la Région partenaire (Réseau National RN). Ils ont tous bénéficiés d'un financement, ça c'est important effectivement. L'appel à projets est ouvert depuis hier jusqu'en juillet. Donc ensuite le CP sélectionnera les projets qu'il souhaite financer. (Sur celui) de l'année dernière, par exemple, il y a les résultats d'évaluation par le CP, les rapports avec les commentaires (...). Après, ils font un classement (grâce aux) critères qu'ils ont décrits, même s'ils ne sont pas forcément de la discipline : ils discutent entre eux justement. Le CP est interdisciplinaire. C'est assez large au niveau des thématiques, (...) parce qu'en fait l'IDC finance des projets qui n'auraient pas été financés par d'autres sources. C'est très ouvert. »* (l'assistante).

Concernant le listing des critères, je les détaillerai en chapitre VIII via le support papier⁶⁸ que m'a remis Madame Robert à propos du pré-projet IDC-IHum. Au niveau

⁶⁵ La sociabilité genrée sera examinée dans le cadre de l'IDC en VII.2b) et VII.2.c).

⁶⁶ L'examen du pré-projet IDC-IHum sera abordé dans la Section VIII.1.b), car il se rapporte également aux SHS.

⁶⁷ L'examen de la sélection sera à mettre en regard de l'examen (traité dans la Section I.2 du chapitre II) de l'« appel à pré-projet de l'IDC et de l'IHum ». Cet appel est un document révélant le nom de l'IDC, c'est pourquoi il n'a pas été mis en annexe. Il est cependant tenu à disposition.

⁶⁸ Je tiens ce document à disposition. Celui-ci n'a pas été placé en annexe car il mentionne le nom de l'IDC. De plus, je le décris dans le détail.

de la sélection proprement dite, il y a plusieurs cas de figures que nous allons énumérer. Mais, l'argent est le premier paramètre déterminant dans ce processus de sélection. La première phase est celle de soumission. Il y a alors trois résultats possibles à l'issue de ce premier moment de sélection qui est aussi fortement impacté par la finance disponible à allouer à ces projets. La plupart du temps, il s'agit de quatre à cinq projets, voire un de plus, en fonction de la décision du CP qui est informé par le CA de l'état du budget en amont de la publication de la campagne d'appels à projets. En fonction de ce paramètre budgétaire, les projets sont classés. Soit le projet est accepté, soit le projet n'est pas suffisamment précis et une proposition de re-soumission est proposée sous réserve de modifications du projet grâce aux commentaires du CP. La deuxième session de soumission des projets de l'IDC se faisait auparavant en automne. A présent, comme il n'y a plus qu'un seul appel à projets à cause du manque de financement, il faut attendre l'année suivante pour se représenter. Enfin, en cas de rejet, les raisons peuvent être multiples comme, par exemple le cas où le projet ne correspondrait pas à la thématique ciblée, etc. Or, si l'on en croit le descriptif du Réseau National dont fait partie l'IDC, les thématiques interdisciplinaires restent assez nombreuses.

Ces étapes de sélections par rejets des projets seniors ressemblent en nombre de points à la sélection des projets pour les créations de laboratoires juniors. Il est donc intéressant de noter cette similitude de processus de sélection des projets, qui se fait par le CS de l'institut dans le cas de l'IDC, par le CS de l'Ecole dans le cas des laboratoires juniors. En somme, aux niveaux administratif et procédurier, les juniors sont soumis au même système de sélection (avec plus d'indulgence, peut-on supposer, pour ces apprentis chercheurs) que celui auquel sont soumis les porteurs de projets de recherche interdisciplinaire seniors. Le jugement de sélection par les pairs opère toujours dans les deux cas. En revanche, on a pu voir que l'appareil de décision des laboratoires seniors est plus complexe que celui pour les laboratoires juniors puisqu'à l'IDC, il existe un CP, un CD, et un CA. Une raison à cela est que les seniors fédèrent beaucoup plus autour d'eux nécessitant une division du travail de direction en plusieurs comités distincts mais collaborant ensemble dans une vision commune. Ainsi, deux instances sont apparues être en lien avec les activités de direction des CP et CD⁶⁹, à savoir le RN, sur lequel je reviendrai, et le CA qui intervient au niveau financier pour déterminer quels projets ou journées seront mis en place par l'IDC. Je rappelle ici l'identité tutélaire de l'IDC : *« L'IDC est une structure un peu particulière : donc c'est un GIS qui a 7 partenaires⁷⁰, dont l'Ecole qui est l'établissement support. (...) On a très peu d'investissement ici, étant donné qu'on n'est pas un laboratoire d'expérimentation. »* (le directeur).

La recherche interdisciplinaire à l'IDC, ne nécessite pas les mêmes fonds. A ce propos plusieurs hypothèses peuvent être invoquées pour expliquer ce fait. Ces hypothèses ne sont pas incompatibles les unes avec les autres. Ceci pourrait être dû à un manque de reconnaissance au niveau académique proprement dit, ou bien, ce serait une raison pratique, dans le sens où l'interdisciplinarité de l'IDC, tout comme celle des SHS, ne nécessiterait pas d'aussi gros moyens, (tels appareillages, manipulations, etc.), que dans les laboratoires seniors de sciences dures, par exemple. Bien sûr, il pourrait y

⁶⁹ Pour mémoire, le CP est le comité de pilotage ; le CD est le comité de direction ; le RN est le Réseau National ; le CA est le Conseil d'administration.

⁷⁰ Les 7 partenaires en question sont différents établissements de l'enseignement supérieur de la région. Il y a également deux membres du RN.

avoir une interdisciplinarité à l'IDC qui, à l'avenir pourrait être, elle aussi, expérimentale (nécessitant ces mêmes appareillages) dans la mesure où je fais l'hypothèse que cette interdisciplinarité, en quête d'identité à l'heure actuelle, fonctionne sur la base d'une sociabilité « convergente » c'est-à-dire qui tend à attirer vers elle de plus en plus de réseaux disciplinaires auparavant autonomes. Un signe de cette « convergence » en marche est l'existence du Réseau National (RN) pour l'IDC. Concernant ce réseau, le directeur m'apprend qu'il y a 250 membres, sachant que le RN est un réseau de réseaux. Les réseaux membres sont géographiques (essentiellement régionaux) ou thématiques. Leur statut est variable, allant d'une association de laboratoires au groupe de travail informel, en passant par le GIS ou autre forme de regroupement. Le RN, offre ainsi une opportunité à des chercheurs, venant d'horizons différents, de travailler ensemble sur une même problématique. Les chercheurs membres des réseaux du RN sont inclus dans l'annuaire des chercheurs contact⁷¹. Il est ainsi possible de dresser une carte des relations entre les partenaires institutionnels du RN et les réseaux du RN, en fonction des chercheurs qu'ils partagent. Grâce à cette carte du réseau thématique⁷², il est possible de situer géographiquement l'IDC par rapport à ses cinq autres partenaires. Si cette carte permet une visualisation du réseau, elle reste opaque sur l'aspect concret des partenariats de recherche effectifs entre ces différents partenaires engagés autour d'une même thématique, depuis des horizons géographiques et disciplinaires différents. Au niveau promotionnel, on peut lire sur le site que le RN est un GIS qui rassemble de grands organismes de recherche tels le CNRS, etc. ainsi que des représentants des universités et des grandes écoles. Le but du RN est de réunir l'ensemble des acteurs souhaitant développer contribuer la science au-delà des frontières institutionnelles, disciplinaires et géographiques. Pour cela, le RN agit pour identifier, fédérer et dynamiser de nombreuses initiatives en régions et à l'échelle nationale, pour aider à leur reconnaissance internationale.

A l'échelle de mon terrain interdisciplinaire (IDC), il s'agit de voir comment se traduisent ces actions dans le discours des acteurs, pour réaliser l'impact de la « convergence » présumée d'une sociabilité de réseau de réseaux interdisciplinaires. « *C'est vraiment disparates au niveau engagement (des membres du RN à l'IDC) : il y a des gens qu'on voit à peine et des gens, assez régulièrement.* » (Pierre, le directeur) Plus concrètement, qu'est-ce que signifie exactement « disparates » dans la bouche du directeur en termes d'actions ? L'assistante précise : « *On a organisé avec le Réseau National des Ecoles d'été, une partie en ville de Y, une partie en ville de Q à l'époque. Et depuis quelques années, c'est uniquement sur la ville de Q pour des raisons budgétaires, parce qu'ils ont des moyens plus importants et puis c'était plus pratique parce qu'au niveau de l'Ecole, il y a des problèmes d'hébergement. Il y a différentes formes de réseaux car ceux-ci ont évolué dans le temps. Le réseau de la ville de Q est en cotutelle. Ils étaient gérés ici mais, ça a changé depuis 2 ans.* » On voit que le RN pourrait être source de sociabilité « convergente » entre différents réseaux de chercheurs à l'échelle de la France, mais, cette convergence à grande distance reste difficilement tenable à long terme.

⁷¹ A la rubrique « Devenez chercheur contact ! » du site consulté le 16 août 2014, on peut lire, « *Le RN met en relation tous les acteurs (sur cette thématique) à l'échelle nationale. L'annuaire du RN permet ainsi à la communauté de mieux se connaître et facilite les échanges interdisciplinaires.* »

⁷² Je ne peux fournir cette carte datant de 2013, car je n'ai pas l'autorisation de révéler où se trouvent mes terrains. En revanche, je la tiens à disposition si jugée nécessaire.

A nouveau, les raisons qui ressortent pour expliquer ces sociabilités convergentes certes, mais toujours trop éphémères, sont au premier chef, la distance géographique (supposant le fait que se côtoyer régulièrement est une condition nécessaire pour créer « un réseau ». Là, on peut voir en filigrane la première mission identifiée de l'IDC relevant de la catégorie « animation de la communauté scientifique ») et au deuxième chef, l'argent. Puisque la séparation géographique pose problème, il s'agit de voir si à une échelle plus petite, plus proximale, le réseau de travail peut se former et se maintenir de manière plus pérenne. Ce qui amène pour cela à se poser la question plus précise de la vie quotidienne à l'IDC puisque, si cet institut de la ville de Y est bien inclus dans un « supra » réseau de recherche national, il ne semble pas en tirer grand profit, si ce n'est par une visibilité accrue à l'échelle du pays grâce à sa mise en ligne sur le Web et la mise en place d'un système « informatique » pour faciliter la communication lors des réunions de gestion, au moins à l'échelle régionale. *« Voilà, par exemple, lorsqu'il y a des CD, deux fois par mois normalement : ça se fait en vidéo-conférence maintenant ! (...) On ne fait plus déplacer les gens, (...) ils font ça via le laboratoire d'informatique justement puisqu'ils ont (le matériel qu'il faut). (...) Et par rapport à ça, il y a des comptes-rendus (...). »* (l'assistante).

Je n'ai jamais eu accès à ces comptes-rendus, seule la parole des acteurs fait foi ici. *« Donc, moi je rebondis sur le compte-rendu : à la lecture du compte-rendu, je vois ce qu'il y a à faire, à organiser en fonction des événements. »* L'assistante sert donc de relais entre les activités à organiser au nom de l'IDC et les scientifiques qui vont y prendre part. C'est elle qui prend contact avec les chercheurs pour rassembler les invités pour les différentes manifestations à organiser. Là encore, la « sociabilité à convergence » est à l'œuvre par des intermédiaires humains, principalement l'assistante, mais aussi, *via* les chercheurs de l'IDC eux-mêmes, puisque le directeur fait usage de ses relations également.

On peut y lire aussi de la « convivialité » dans les relations au travers de l'aide apportée par l'assistante. *« Tu prends contact en premier ou je prends contact pour les mails ? (...) Ça peut être ce genre d'intervention (...). Je suis beaucoup à l'initiative. »* Cet « interventionnisme » de l'assistance se fait cependant sur fond hiérarchique, puisqu'elle demande l'autorisation d'intervenir ou, plutôt, l'ordre dans lequel les interactions vont se dérouler et quand elle peut prendre la main en matière d'organisation concrète. En cela, on se trouve entre de la « coopération » et de la « compétition », car il ne faut pas perdre de vue que même si elle attend de pouvoir prendre les choses en main, *« le but (de son interventionnisme est bien d'abord) de soulager au maximum (administrativement) le directeur principal, qui est Monsieur Jordan, le directeur adjoint, Monsieur Marc Guillemet, qui a changé depuis septembre 2013, que je ne connaissais pas. Et voilà, le but étant qu'ils aient tout le loisir de pouvoir effectuer leurs recherches. »*

Les individus sont, on le voit, autonomes dans leurs tâches quotidiennes bien que le rapport à la hiérarchie soit toujours présent en toile de fond. Ce dernier est cependant constamment négocié grâce à la « transitivité » du convivialisme coopératif à l'œuvre dans la communication entre les personnes. Cette sociabilité fonctionne de manière transversale dans l'arborescence des pouvoirs, soit au niveau de la « recherche », soit au niveau de la « gestion administrative », les deux pôles étant constamment en relation et en travail de positionnement l'un vis-à-vis de l'autre. Cette forme de sociabilité est

donc, en un sens, bien un système de relations métastables, comme pensé à travers le modèle simondonien vu en partie A, mais contrairement au modèle cristallin, ici les strates de statuts, de corps de métiers, voire d'individus ne sont ni homogènes, ni rigides. Les strates sont élastiques. En effet, si chacun des individus reste dans une strate relativement identifiable (pour l'assistante, le pan administratif), celle-ci croise en permanence et selon les besoins de la structure (l'IDC ou le RN) une autre strate (le montage scientifique de projets ou d'événements) modifiant la position de l'individu dans l'arbre relationnel quotidien. Ainsi, si Madame Robert n'est qu'assistante, elle a pu parfois⁷³ participer à certaines instances importantes comme le CA. A ce titre, elle peut circuler non seulement dans le monde de l'administration de l'Ecole, mais aussi dans le monde de la recherche et qui plus est, dans le cercle bien fermé de la direction scientifique en général (direction de l'IDC bien sûr, direction d'autres établissements, etc.) mais, bien sûr, depuis son statut administratif de gestionnaire. Par exemple, au niveau administratif, Madame Robert déclare : *« je rayonne au niveau des services de l'Ecole, surtout au niveau de la DAF (Direction des Affaires Financières) parce que j'établis des conventions de financement pour les partenaires de l'IDC et des conventions pour tout ce qui concerne les événements et les appels à projets (...). Des conventions qui ont été validées par la Direction de la Recherche. »*

Un autre exemple flagrant de cette autonomie individuelle sur fond de coopération conviviale et transitive depuis la tête de la hiérarchie (la direction) jusqu'aux acteurs (chercheurs ou administratif dans le cas de l'assistante) est la mise en place d'un Web collaboratif avec l'exemple d'une boîte mail commune et d'un site Web ouvert. En effet, il existe une boîte de fonction gérée par l'assistante mais qui est commune aux membres de la direction. La page Web de l'IDC est, quant à elle, également tenue par l'assistante. Cependant l'ensemble des membres de l'IDC peut intervenir sur ce site. Si ce mode de communication informatique est partagé, Madame Robert joue parfois le rôle de Webmaster : *« Mais souvent, comme je gère la boîte mail de l'IDC, je suis au courant des infos (...). Je ne suis pas sûre que tous les membres passent (par moi). Bon, ils peuvent faire la demande, en tout cas, de publier des choses. Moi, je fais valider ça par la direction souvent, ou la direction m'en envoie directement. Pierre Jordan, m'a envoyé des événements à publier parce que c'est des gens avec qui il était en contact. »*

C'est au travers du récit de bouleversements managériaux effectifs ou imaginés, que la vie du réseau « local » de l'IDC va apparaître et, à travers elle, la sociabilité interdisciplinaire senior. La meilleure entrée probable dans ce pan sur le réseau de l'IDC est encore de comparer la vie à l'IDC, à celle d'un laboratoire en général, sans pour autant faire un travail ethnographique, comme Latour et Woolgar (bien que cela aurait pu être envisagé comme déjà fait partiellement lors de l'étude de cas des laboratoires seniors en partie B) ont pu le faire dans leurs différentes investigations au sein du laboratoire de neuroendocrinologie du professeur Guillemin en Californie (Latour & Woolgar, 1979). Au niveau comparatif, on peut dire que l'IDC est assez différent du fonctionnement d'un laboratoire senior, à quelques nuances près, d'après le directeur : *« Au niveau administratif, c'est assez différent. Dans le sens où, on n'a pas de personnels à nous (hormis Madame Robert). C'est-à-dire que tous les gens qui sont là, sont dans des labos. On ne peut pas demander des postes ici. »* Tout se passe à l'échelle des laboratoires. Une preuve de cette opacité des laboratoires hébergés à l'IDC au regard du fonctionnement est le fait que la circulation des informations scientifiques,

⁷³ Madame Robert, personnel BIATOSS, a participé au CA, au moins une fois.

ou même seulement utiles à la gestion administrative, mais aussi à la gestion des flux de personnes, ne se fait pas bien. Si l'assistante gère au quotidien les flux de personnes hébergées et/ou invitées à l'IDC, celle-ci n'est pas toujours informée des « mouvements de personnes » organisés par ses collègues chercheurs (exemple de l'accueil de stagiaires). En effet, ces informations sont transmises prioritairement aux laboratoires dont dépendent les individus en question.

Par conséquent, l'IDC est avant tout un lieu d'accueil qui reste socialement parlant indépendant des laboratoires seniors. Ce fonctionnement est-il le reflet d'une certaine vision de l'interdisciplinarité ? Le quotidien correspond-il à l'espoir d'interdisciplinarité du fondateur de l'IDC ? *« Au niveau de la vie quotidienne ça ressemble un peu au laboratoire, enfin sauf qu'au laboratoire de physique⁷⁴ ce ne sont pas tous les mêmes secrétariats. C'est un peu différent à ce niveau-là aussi. Ce qui diffère surtout, c'est que les chercheurs ne viennent pas par goût personnel : « c'est leur recherche qu'ils viennent faire à l'IDC. Au début, on pensait que les gens viendraient comme ça spontanément pour passer un ou deux ans. Finalement ce sont des équipes entières qui viennent ! (...) Mais, ce ne sont que des gens de l'Ecole qui viennent ici : ça c'est un gros problème. On pensait qu'il y aurait des gens d'autres endroits, mais non (...) ! Là, l'équipe la plus grosse c'est de l'informatique, (...) Et il y a deux personnes qui sont là un petit peu moins souvent, c'est de l'architecture de l'information. C'est le truc qui est à SP3 ou à SL4, je ne sais plus. Après, il y a des individus : donc moi du labo de physique (...) c'est tout. Et puis, en face il y a l'IRBP. »* (Pierre, directeur de l'IDC).

On voit que l'interdisciplinarité et sa « répartition » en termes d'origines professionnelles (de l'Ecole Y, ou de l'université de la ville de Q) et en termes de potentialités de mixages en termes de sociabilité de recherche escomptées au début de l'IDC ont été plus ou moins déçues et constituent, à l'heure actuelle, un problème à résoudre pour améliorer les relations de travail interdisciplinaire entre les personnes. Ce décalage entre les attentes et la recherche effective remonte à la création de l'IDC rapportée par le directeur actuel. L'IDC a donc été fondé par un chercheur en informatique qui l'a quitté assez rapidement (au bout d'un an). *« Il a fallu prendre la suite. On est deux à codiriger l'IDC depuis 6 ans en fait. On va passer la main d'ailleurs. On n'avait pas spécialement envie de diriger l'IDC, ça s'est fait ! C'était soit ça, soit l'IDC s'arrêtait (...). Ça a du sens d'être ici. De le diriger, je ne suis pas sûr que ça m'ait apporté, mais en tout cas l'IDC existe. Ça a fait essentiellement des liens avec des gens de l'informatique. Donc ce sont des thématiques de recherche qui sont quand même assez intéressantes à bosser avec plusieurs avis. Pour le sujet dans lequel je travaille, l'informatique est importante. »* (directeur⁷⁵ IDC)

Il est intéressant de voir que la réponse d'acteurs aux questions précédentes concernant la vision de l'interdisciplinarité espérée par rapport à celle vécue, a conduit à un véritable sauvetage de l'IDC, suite au départ de son fondateur qui y a laissé sa

⁷⁴ Le laboratoire de physique est le laboratoire de rattachement du directeur de l'IDC.

⁷⁵ Je peux préciser que le directeur déclarera avoir passé 8 ans à l'Ecole Y dont un an au laboratoire de physique et le reste à l'IDC (6 ans de direction sur 7). Il a donc passé toute sa carrière à l'IDC et a donc consacré un temps très important à l'interdisciplinarité. Une carrière en interdisciplinarité quasi uniquement est donc réalisable.

marque malgré tout, puisque ce sont des liens de recherche, avec l'informatique comme discipline majeure, qui dominent encore aujourd'hui. Il est à remarquer, le fait que le directeur insiste sur l'intérêt humain (pour lui-même comme pour ses collègues dont il devient le porte-parole représentatif au niveau scientifique) à être membre de l'IDC et donc plus largement, d'un institut interdisciplinaire. Il met moins en avant sa qualité de directeur (d'autant qu'il co-dirige l'IDC) que sa qualité de « résident » de l'IDC. Ce n'est donc pas sa fonction hiérarchiquement dominante qui lui confère, semble-t-il, des avantages de sociabilité accrus. En effet, la nature des liens créés à l'IDC entre chercheurs de différents horizons, est bien la résultante d'une certaine conception de la recherche interdisciplinaire et de la sociabilité qui la nourrit de l'intérieur. A la différence d'un laboratoire « classique » senior, la hiérarchie est bel et bien présente, mais celle-ci n'est néanmoins pas mise en avant comme condition *sine qua non* de fonctionnement de la structure, puisque ce rôle est toujours porté par les laboratoires seniors de rattachement des équipes hébergées à l'IDC. Ce « détachement » relatif vis-à-vis du squelette administratif de la recherche classique entraîne à la fois, on le pressent et on le verra dans les interviews en VII.2.b et c, d'autres relations de sociabilité du fait du milieu de travail plus « souple » et d'une autre approche de la recherche proprement dite. L'un des reflets de cette recherche « différente », « en recherche d'elle-même », est peut-être le scepticisme exprimé par le directeur à l'encontre de la notion de « complexité » se rapportant à l'IDC : « *Ces trucs de systèmes complexes, je n'y croyais pas trop !* » J'ai dit au fondateur : « *Je n'ai pas envie de devenir directeur, parce que je n'y crois pas ! Enfin, je croyais à l'interdisciplinaire, mais pas à l'aspect « systèmes complexes ».* »

Il réalise alors une balance entre 1. la faiblesse du concept de « systèmes complexes » d'un côté, et 2. sa conception de l'interdisciplinarité et en quoi, ou plutôt, à quelles conditions *sine qua non*, l'interdisciplinarité peut éventuellement marcher :

1. « *En tout cas, je trouve que ça reste un parapluie (ce concept de « systèmes complexes ») assez commode pour abriter (pas pour cacher) les recherches un peu en marge. Ça, c'est typiquement ce que les gens pensent. Je ne crois pas (...) au fait qu'il y ait une unité de modélisation derrière et que ce soit un truc universel qui va servir à modéliser la bio, la socio... (Dans l'idée de base) il y avait de ça. Empiriquement, si on regarde ce qu'il se passe, non ça ne marche pas, je ne vois nulle part que ça marche.* » J'objectais alors : « *Mais, ça marche dans le sens où ça permet de chapeauter des programmes.* » PJ : « *Oui, en tant qu'institut interdisciplinaire.* »
2. « *(Sur la définition de l'interdisciplinarité) on a fait un atelier de discussion (...), on voit bien que les gens viennent d'horizons différents, on essaye de favoriser un peu les dialogues entre les disciplines. Après, (ça pose problème) bien sûr. Il n'y a pas vraiment de trucs « tous terrains », donc, ce qu'on fait, c'est qu'on essaye de détecter là où il y a des confusions de vocabulaires ou des incompréhensions, etc., et tout de suite, de les pointer s'il y en a et de dire « discutez un peu pour voir ce qu'il y a. »* Je demande : « *Est-ce qu'il y a des clashes ?* » PJ « *Oui, oui, bien sûr parce qu'il y a des intérêts qui sont différents. Disons que ce qui intéresse les chercheurs de certaines disciplines n'intéresse pas les autres.* »

Il y a donc un cloisonnement manifeste des disciplines. En écho aux paroles du directeur, on peut invoquer la présence de « *préjugés académiques* » (Besnier & Perriault, 2013, p. 13) qui peuvent rendre les interactions conflictuelles, alors même que les buts recherchés par chacun sont parfois bien modestes. Il peut s'agir de buts tels que

concevoir un outil théorique pour accélérer les procédures de résultats en ce qui concerne les informaticiens alors que les physiciens eux, n'en ont pas besoin. En somme, les différences peuvent être tantôt conflictuelles tantôt productives selon le « terrain » et « l'intérêt » que les chercheurs arrivent à trouver en commun. *« L'interdisciplinarité peut bien marcher quand il y a vraiment un objet que l'on crée souvent, ou un sujet qui intéresse les deux différemment (...). A ce moment-là, ça peut donner des choses fructueuses. (...). Sinon (sourire), ça ne marche jamais ! »* (directeur de l'IDC). Cela questionne cette redéfinition de la vision commune de l'interdisciplinarité. Or, si cette vision passe comme on vient de l'esquisser par la collaboration entre chercheurs, elle passe aussi, en amont, par la question de la formation des jeunes à la pratique de l'interdisciplinarité. *« On forme les étudiants à de la modélisation des systèmes, (physiques, biologiques et sociaux) avec des outils. Mais, ça va changer, à partir de l'année prochaine, ce sera plutôt de parler de « réseaux ». J'ai passé la main déjà. J'en parle déjà un peu cette année (...). Disons qu'on essaye d'ouvrir un peu les étudiants qui viennent de différents masters à d'autres disciplines. »* (directeur de l'IDC) Ce dernier point rentre dans la quatrième mission de l'IDC à savoir « l'enseignement ».

Un second impact apparaît au plan de la sociabilité professionnelle. A ce propos on peut constater les craintes de l'assistante au niveau de ses conditions relationnelles de travail. En effet, ses relations et sa communication professionnelles ont atteint un certain équilibre sous la gouvernance de l'actuel directeur, Pierre Jordan, équilibre qui se trouve menacé par l'arrivée d'un nouveau directeur dont elle ignore les méthodes de travail. *« Je sais que Pierre a beaucoup porté (l'IDC) par son image personnelle. En septembre 2014 s'amorce un changement de direction. (...) L'inquiétude, c'est de savoir, comment travailler avec une autre personne? J'ai déjà demandé à Pierre : « Mais, comment est-il ? (Sourire) » Je ne sais pas si son successeur aura la même dynamique. (...) Il y a beaucoup de choses qui sont dans l'ombre pour la suite. (l'assistante) Cette question directe « mais comment est-il ? » est la marque d'une certaine interdépendance de ces deux personnes qui travaillent étroitement ensemble. Il y a aussi une description admirative de la part de l'assistante sur le travail de communication, de visibilité et d'ouverture vers l'extérieur de Pierre Jordan et ceci fait doublet avec son propre investissement. Sa vision de sa future relation avec le prochain directeur est moins évidente. « Marc, lui, ce n'est pas tout à fait le même genre de relations. Lui, il a une secrétaire. Marc, ce n'est pas la même personnalité, c'est différent. » (l'assistante)*

Les relations humaines professionnelles jouent d'abord au niveau de la recherche comme vu plus haut avec l'exemple des outils communs, ensuite au niveau administratif dans le colloque singulier entre l'assistante et son supérieur hiérarchique direct. Or, puisque l'IDC est le théâtre de tous les changements (de direction, de thématique probable, de locaux), on peut se demander si d'autres changements, en apparence mineurs mais aux conséquences futures majeures, ne se profileraient pas à l'horizon. Ces bouleversements toucheraient le fonctionnement académique des laboratoires partenaires. *« Il y a des postes interdisciplinaires (en recherche). D'ailleurs on en a ouvert un qui a été pourvu par un hongrois. (pas à l'IDC), on n'a pas droit aux postes. Il est officiellement au labo d'informatique, on a recruté un physicien au labo d'informatique. C'est la première fois, et il est ici à l'IDC. »* (directeur de l'IDC) Même

si l'IDC ne fonctionne pas comme un laboratoire classique et peut paraître, à ce titre, innovant en matière de structure de recherche, il n'en reste pas moins soumis aux règles générales de la recherche académique attachée à ses répartitions disciplinaires. Cependant, ce type de recrutement de chercheurs extérieurs à la discipline de l'institution (ici un chercheur en physique dans un laboratoire d'informatique, lui-même hébergé dans un hôtel à projets interdisciplinaire) ne serait-il pas le signe d'une démarche, qui ne dirait pas son nom, de « dérégularisation » de l'IDC ? D'apparence formelle « américanisée » en matière d'ouverture et de souplesse quant aux frontières disciplinaires, l'IDC ne serait-il pas plutôt un format de recherche « à la française » maquillé (comme le dénonce Pierre avec l'exemple du « parapluie ») c'est-à-dire, certes libellé « interdisciplinaire » mais toujours déjà « discipliné » dans son fonctionnement, avec le carcan de l'obligation à être rattaché à un laboratoire pour obtenir des postes, des financements, etc. ?

Par « dérégularisation », il faut entendre le fait de s'autoriser progressivement à faire entrer des pratiques disciplinaires extérieures et à les intégrer voire à les instituer (comme ici sous forme d'un recrutement) comme faisant partie du fonctionnement normal du champ en question. Il y a donc un échelonnage dans cette dérégulation : la première étape, serait d'envisager la pluridisciplinarité à plus ou moins long terme, au travers de partenariats et de relations de travail entre chercheurs de disciplines différentes (voir en section VII.2.b pour des exemples à ce propos). Puis, à ce que ces relations perdurent dans le temps et se diversifient en engageant des collaborations avec des disciplines plus distales comme les SHS, par exemple (voir section VIII.1.b). Enfin, que la pluridisciplinarité s'institutionnalise en interdisciplinarité scientifique (professionnelle) et structurelle (fonctionnement administratif). Poser cette hypothèse d'une dérégularisation de l'IDC, c'est rappeler combien l'enjeu disciplinaire est fort, car « sauver » l'intégrité des disciplines, c'est « sauver » *« les autorités pédagogiques et universitaires (...), autant de structures logiques et de format nécessaires à la cause des sciences, allant jusqu'à pénaliser les chercheurs dont l'évaluation trahit un « taux d'interdisciplinarité » (sic) jugé excessif. (Pour) instruire et élucider la contradiction dans laquelle se meuvent les institutions d'enseignement et de recherches lorsqu'elles se prétendent garantes des frontières du savoir, tout en admettant comme une évidence que l'hybridation disciplinaire est la clé de l'innovation scientifique et technique. »* (Besnier & Perriault, 2013, p. 13).

Forts de ce paradoxe, les chercheurs en tirent partie. L'examen des entretiens de deux d'entre eux, l'un ancien directeur adjoint et l'autre maître de conférence, puis de ceux de deux jeunes de l'IDC, l'une doctorante au laboratoire d'informatique et l'autre stagiaire auprès de l'assistante de direction de l'IRBP, vont permettre de voir quels sont les types de profits en matière de science d'abord, puis en matière de sociabilité que ces personnes retirent de cette situation.

VII.2.b) Le point de vue « chercheur »

J'ai sélectionné ces « profils » de chercheurs au laboratoire informatique (équipe DaI), car Monsieur Gérard Dupont⁷⁶, ancien directeur adjoint de l'IDC, membre permanent

⁷⁶ Il est à noter que l'emploi (ou non) des qualificatifs de Monsieur/ Madame, ou l'usage conjoint du nom et prénom (ou non) des interviewé(e)s ne revêt aucune règle de hiérarchisation des personnes.

du comité de direction, permet de faire une transition depuis le monde des charges administratives de direction vers celui de la recherche. Monde dans lequel on retrouvera ensuite l'expérience de Monsieur Kevin Nedelec, jeune maître de conférence de 34 ans qui nous permettra d'aborder d'une part, la question de la recherche dite « action » en partenariat avec des établissements publics de la société civile (ici, des hôpitaux de la ville de Q) et d'autre part, la question de l'enseignement et de la transmission de l'interdisciplinarité. Pour plus de commodité de lecture, je croiserai ces deux entretiens, c'est-à-dire, en faisant « se répondre » les deux points de vue sur des thématiques communes.

Dans l'interview du 30 octobre 2013, Gérard Dupont, se présente comme étant professeur dans une grande école de la ville de Y et membre du Laboratoire S2I. Il a été nommé directeur (ou plutôt codirecteur d'après Pierre Jordan) de l'IDC en 2009 pour renforcer les liens entre son laboratoire le S2I (laboratoire d'informatique et image) et l'IDC depuis sa création en 2006, puis directeur adjoint jusqu'à la rentrée de septembre 2014. Son parcours se rattache spontanément à la thématique de l'interdisciplinarité. L'aperçu ainsi fourni sur l'interdisciplinarité de l'IDC se fera de plus en plus précis au fil de ces deux entretiens, au travers de la sociabilité professionnelle qui en découle. En effet, pour penser leurs carrières, ces deux chercheurs ont été contraints de réfléchir, de prime abord, au sens (objectif et subjectif) de l'interdisciplinarité, à la nature de leurs envies : *« Alors, qu'est-ce que je suis ? Ça a un lien avec l'interdisciplinarité. Si je me présente en termes scientifiques, je suis un biologiste pour mes questions et un informaticien pour mes méthodes. (A la base, j'ai une formation) d'informatique. Quand je me suis orienté (...), ce que je voulais faire, c'était de l'informatique appliqué à la biologie. Quand on veut faire ça, on a deux solutions : soit, on va travailler sur l'outil de formation, soit travailler sur l'objet. Il n'y avait pas, en tout cas à l'époque, de formation en système biologique. Donc, j'ai juste fait un choix de travailler sur l'outil. »* (Monsieur Dupont) Ce vers quoi fait signe cette description du parcours de l'ancien codirecteur de l'IDC est la question de la place de l'individu, qui souhaite dans sa pratique faire fusionner plusieurs disciplines. Que se passe-t-il quand l'hybridation des objets donne lieu, comme c'est le cas pour ce chercheur, à pratiquer en quelque sorte une nouvelle discipline ? *« Selon (Ben-David), une spécialité nouvelle émerge au terme d'un processus d'interaction complexe entre deux spécialités existantes. Ce processus qui tient d'un mécanisme d'« hybridation », serait étroitement lié aux aspirations des individus à améliorer leur position dans le champ académique en accédant à un statut professionnel gratifiant et en intégrant un domaine intellectuellement légitime. »* (Shinn & Ragouet, 2005, p. 28). Cette citation laisse entrevoir l'idée selon laquelle il y aurait un intérêt stratégique fort à opter pour l'interdisciplinarité dans le cas de certains chercheurs. Or, si l'on prend le cas de figure de Monsieur Dupont, cette voie lui a permis d'accéder à la fonction « enviable » en termes de « désirabilité sociale » de direction (puis de direction adjointe). Par cette hypothèse, on revalorise l'idée de l'interdisciplinarité qui aurait un sens pour des scientifiques qui auraient du mal à percer dans les cadres de leur discipline d'origine. D'autres extraits de l'entretien de Monsieur Dupont corroborent cette idée que la marge interdisciplinaire est parfois une voie de secours : *« Je ne crois pas non plus qu'on puisse attendre de l'interdisciplinarité qu'elle soit faite par les meilleurs dans nos*

domaines respectifs. » Il me donne alors un exemple concret : « *je vais citer la discussion que j'ai eu avec un collègue, directeur de labo, qui m'a dit dans la même discussion : « Moi, je veux développer l'interdisciplinarité dans mon laboratoire, et puis, qui me dit juste cinq minutes après, de toute façon moi, quand je recrute des chercheurs, je ne prends que les meilleurs ! » Ce à quoi j'ai répondu : « Eh, bien non, si tu veux de l'interdisciplinarité, il faut prendre les mauvais. Il ne faut surtout pas prendre les meilleurs.* » Il m'a répondu d'un air provocateur : « *Non, je ne prends que les meilleurs* » C'est quoi la définition du meilleur : c'est le meilleur dans son domaine. Par définition, le meilleur ne peut pas être interdisciplinaire. »

La voie interdisciplinaire serait donc un luxe plus qu'une voie de garage au niveau de la carrière scientifique : « *Il y a trop de bruit dans les carrières : il y a trop d'éléments aléatoires qui rentrent en œuvre pour que l'interdisciplinarité soit unifiée et permanente. (...) C'est-à-dire, qu'à mon avis, l'interdisciplinarité ne change pas grand-chose. (...) Je ne crois, mais alors vraiment pas du tout, au niveau de l'interdisciplinarité, qu'il y aurait de bons et de mauvais chercheurs. Il y a sûrement des bons chercheurs et des mauvais chercheurs, mais sur des bons moments ou des mauvais moments, a des bons ou des mauvais endroits. L'interdisciplinarité ne change pas grand chose dans cette histoire-là. (...) Je pense qu'elle est relativement bien reçue (...), mais très mal défendue. (...) Il y a une difficulté, qui est que, si l'on est en période de vache maigre, il y a un recentrage sur la discipline.* » Monsieur Dupont verbalise ici une certaine image de l'interdisciplinarité et des rapports de « niveaux » entre chercheurs. Cela montre la contingence des moments et des relations interpersonnelles en fonction du contexte.

Concernant la présentation de notre deuxième chercheur, Monsieur Kevin Nedelec, maître de conférence, interviewé le 26 novembre 2013 à l'IDC, lui aussi va parler de l'importance du couple « objet/méthode » dans le type de relations qu'il va réussir (ou non) à nouer avec ses collègues d'autres disciplines. Il va aussi confirmer l'idée que l'interdisciplinarité c'est, avant d'être une affaire de « bons ou de mauvais chercheurs », d'abord et avant tout, une affaire de « (bonnes) personnes ». « *Je suis maître de conférence à l'Université de sciences de la ville de Y. (...) L'informatique, moi je viens vraiment de ce moule-là. Mon laboratoire d'affectation (le laboratoire d'informatique) est commun à l'Ecole Y (site sciences) et à l'Université où j'ai été embauché. (...) Il se trouve que mon équipe de recherche, la DaI, est aussi une équipe appartenant à un autre institut d'informatique et du numérique, en l'occurrence. Je suis à l'IDC depuis septembre 2010 (...). Dans les locaux, tout le monde est là et d'ailleurs c'est une situation un peu limite, parce qu'on est la seule équipe de recherche à être entièrement ici, à ma connaissance. (...) Notre thématique de recherche porte sur un objet qui est étudié en informatique, mais pas que, loin de là, et qui, justement, est énormément présent même dans les approches d'autres disciplines. Cet objet, c'est les réseaux.* » (Kevin Nedelec) Ceci met d'emblée l'accent sur ce qui va traverser les deux entretiens. Si, l'interdisciplinarité n'est pas chose évidente, déjà entre disciplines connexes (appartenant au milieu des sciences dures) et encore moins entre SHS et sciences dures (nous l'évoquerons plus loin), elle n'en est pas moins désirée en tant que moteur personnel au niveau de la réflexion épistémologique des acteurs d'abord (sur ce qu'est la Recherche et sur ce qu'est corrélativement la Science). Ensuite, elle est un moteur en termes de choix individuel assumé de carrière. On le verra dans le cas de ces deux chercheurs, mais aussi dans le verbatim d'un chercheur « médiatique » qui

apparaîtra en section VIII.3.a). « Donc, nous dans les mondes de chercheurs qu'on fréquente, (...) les gens dont on se rapproche, ce sont principalement des physiciens et pour moi, des sociologues. (Au niveau des incompréhensions), avec les physiciens, c'est peut-être le plus évident (sourire), c'est peut-être le plus facile (sourire). (...) Il se trouve qu'avec les physiciens, avec ceux qui font des réseaux, on partage deux choses : on regarde à peu près les mêmes objets et les mêmes questions. (Mais), on n'a pas du tout les mêmes méthodes ! Et c'est pour ça que c'est intéressant de s'en rapprocher, c'est parce qu'on a le côté enrichissement direct (du fait) des méthodes différentes, mais on va vers un but commun. » (Kevin Nedelec).

Ici, le « convivialisme coopétitif », dont on a un exemple avec la confrontation informaticiens / physiciens, est bien « transitif » dans la mesure où il y a passage de barrières, non plus de statuts comme dans le cas de l'assistante vis-à-vis du directeur, mais de disciplines sur fond de « réciprocité » d'intérêts. On est donc dans une sociabilité à caractère « intéressé » dans ce cadre-là. En effet, et comme le montrait Knorr-Cetina, dans une enquête au sein d'un laboratoire travaillant sur les protéines de plantes, il faut toujours être attentif aux contextes locaux et aux particularités du milieu étudié (Knorr-Cetina, 1981). Cependant le caractère « transitif » est limité au niveau des interfaces de travail. En effet, si nos deux chercheurs sont dans des projets collaboratifs avec des collègues d'autres disciplines, d'autres équipes, il n'en reste pas moins des chercheurs solitaires dans leur mode de travail personnel. Monsieur Nedelec relativise ainsi le niveau d'interpénétration des relations de travail. « Il se trouve que ces communautés, même si elles ont des interfaces fortes, on est quand même chacun de notre côté. Moi, j'ai une vision à peu près de qui travaille en informatique dans mes domaines. Je vois qui dans les collègues sont physiciens. Après, eux, comment ils sont situés dans leur communauté, ça je n'ai pas vraiment de vision dessus. (...) Pour l'instant, on ne peut pas dire que j'ai encore des relations de collaboration poussées avec quelqu'un venant de physique. Par contre, des discussions, ça on en a, notamment dans le cadre de l'IDC. » La science est jalonnée de communication au travers de la circulation des données, au travers du débat ou de la controverse entre collègues. Or, l'IDC est un espace de négociation lorsque ces échanges ne se font pas au sein d'une même discipline, mais bien à l'interface de plusieurs. Comment alors concilier des *ethos* scientifiques dissemblables ? Car l'on sait bien que l'échange devient compliqué entre chercheurs dès que les disciplines diffèrent. « Pourquoi ? En raison d'objets, de méthodes et de connaissances différentes d'une discipline à l'autre ? Certes, mais ce qui fait le plus écran au développement d'un savoir scientifique complexe est moins la coprésence, revendiquée de disciplines dissemblables (les différences culturelles visibles) que la présence, non explicitée, de « cultures épistémiques diverses⁷⁷ » (Dacheux, 2013, p. 192) ». Monsieur Dupont va insister également sur le paradoxe de la communication délicate, dû au fait qu'il travaille seul et, qu'il n'a fondamentalement besoin de personne pour faire avancer sa recherche, mise à part de son équipe pour l'aspect financier. Il est néanmoins obligé de communiquer ses résultats à ses pairs et à ses collègues-partenaires « ennemis » de la biologie avec lesquels il collabore pourtant dans un projet commun. « Je fais de la simulation donc, je n'ai pas de paillasse, je n'ai pas de microscope, je n'ai pas de séquenceur génomique, je n'ai pas de réactifs : je n'ai besoin de personne, « no man power » ! Cela peut paraître bizarre, mais c'est comme ça et c'est tout ! (...) En plus, j'ai mon budget d'équipe annuel : s'il est à 50 000 euros,

⁷⁷ Cette expression est tirée de Hall (1987).

c'est royal ! Alors que 50 000 euros pour une manip expérimentale, c'est rien. (...) Nous, on n'a pas trop de soucis. Quand on fait un projet (...), on tombe dans les « pièces jaunes » de la biologie. (...) Au final, on ne s'en sort pas mal (sourire). Les difficultés majeures ne sont pas là. Elles sont vraiment dans le fait d'arriver à maintenir des collaborations intéressantes. En fait, la vraie difficulté, c'est d'arriver à communiquer nos résultats aux biologistes ! (...) C'est qu'à un moment donné, « communiquer un résultat » ça veut dire essayer de convaincre les gens qu'on a montré quelque chose qui est juste. Cela peut être compliqué. » (Gérard Dupont).

Sur ce caractère « compliqué » du travail de « connaissance-reconnaissance », Monsieur Dupont explique que ce sentiment vient aussi du fait qu'on ne se donne pas forcément les moyens de se « faciliter » la tâche d'inclusion dans le groupe « ennemi », en n'apprenant pas ses méthodes ou ses coutumes : (Cela vient) *« de ne pas essayer de lire des articles en biologie, de ne pas essayer d'écrire plus en biologie, de ne pas partir aussi d'une vraie question biologique (...). Donc, la démarche interdisciplinaire doit, à mon avis, c'est le mot clé, c'est qu'elle doit partir d'une question. (...) Il y a une différence officielle entre les trois termes, inter, pluri, trans. Personnellement, je n'en fais pas. »* Donc, la théorie sur l'interdisciplinarité n'a pas vraiment de place dans la réalité empirique de la recherche au laboratoire. Tout se passe, là encore, comme si la science « normale » (Khun, 1962) en matière d'interdisciplinarité passait non pas par la recherche de nouveautés en théorisant clairement la définition de la transdisciplinarité *versus* l'inter ou la pluridisciplinarité, mais par un état de « flou » assumé et bénéfique de la nature de l'interdisciplinarité. Dans ce cadre, le « paradigme » est la question commune, même si cela ne suffit pas. En effet, des « états de crises » se manifestent parfois, par les « clashes disciplinaires », comme décrits tout au long de cette partie. Ils sont permanents, ce qui, paradoxalement, met l'accent sur le fait, d'être acteur d'un réseau avec ses normes de fonctionnement scientifique, pour un chercheur comme Monsieur Dupont, notamment en matière de publications cela lui fermerait les portes de l'interdisciplinarité informatique-biologie : *« Enfin, pour faire de l'interdisciplinarité, la première des nécessités, c'est de voir petit ! Au sens où l'on doit être capable de comprendre pourquoi ce que je ressens, moi, du haut de ma discipline, quelque chose comme étant aberrant ou bête, ou juste inutile ou tout ce que vous voulez, a une importance dans le champ disciplinaire que je veux investir, dans le sens « gentil ». »* On voit pointer ici une réflexion qui relie science, disciplines et opinions personnelles. Or, toute opinion se traduit par des comportements. En la matière, les remerciements sont caractéristiques. *« Je peux vous citer un autre exemple (que celui des remerciements), c'est quand vous signez un article. (...) La façon de structurer un article peut être différente. La première fois qu'un informaticien écrit dans une revue de biologie, on lui demande d'écrire un « matériel et méthode ». Il ne sait juste pas ce que c'est ! (...) En informatique, on ne fait pas d'expériences, donc on ne sait pas faire un « matériel et méthode ». Si on doit le faire, (...) on ne sait pas quoi mettre dedans ! (...) Enfin, chaque discipline a ses codes pour décrire les conditions expérimentales dans lesquelles le résultat a été obtenu. (...) J'utilise des outils d'informaticien. Donc, ces façons de faire ne sont pas adaptées à mes instruments. Mais, je ne peux pas, ne pas m'y plier. Si je ne m'y plie pas, mes travaux sont irrecevables. »* (Monsieur Dupont).

Même si des contraintes existent manifestement dans la pratique de l'interdisciplinarité, les acteurs s'accommodent du fait que le traitement disciplinaire soit toujours inégal. Cette situation est donc bien « compétitive » par nature. Concernant

le « convivialisme transitif », il se retrouve, quant à lui, à plus petite échelle, lorsque des fusions d'équipes arrivent, comme cela a été le cas, pour l'équipe DaI. En effet, le désir de travailler ensemble, transcende les barrières symboliques des individus, des équipes elles-mêmes. *« Notre équipe a énormément changée depuis un an. (...) Il y a deux équipes qui ont fusionnées. (...) Donc, depuis ce moment, on est dans un projet d'équipes commun autour de l'étude des réseaux. On s'est mis nous-mêmes en position de structuration à l'initiative du groupe. Cela n'a pas posé de problèmes. Pour moi, le principal problème (...), c'est que l'on a identifié des choses qu'on voudrait faire ensemble avec des membres qui viennent des deux parties de l'équipe. La plus grosse difficulté (...) c'est une question de temps, et d'arriver à mettre en place ça. (...), et même s'il y a un vrai désir de faire quelque chose ensemble, il faut prendre le temps de le faire. »* (Kevin Nedelec).

Dans le but de former un nouveau groupe, une nouvelle unité, pour que la circulation se fasse plus commodément, apparaît, dans la bouche de mon interlocuteur, un vocable critiqué par Bourdieu, celui de « communauté ». Selon ce dernier, ce terme idéalisé, serait incompatible avec les luttes de pouvoir interne à tout champ scientifique. Ainsi, des « groupes de travail » sont mis en place. Bourdieu, prend l'exemple d'une société de biologie qui arrive à concilier communautarisme et luttes : (Dans ce contexte), *« on pourra ainsi observer que certains trouvent dans l'appartenance à ces institutions et dans la défense des intérêts communs des ressources que les lois de fonctionnement du champ scientifique ne leur accordent pas ; ceci en liaison avec l'existence de deux principes de domination dans le champ scientifique, temporel – voir l'extrait d'entretien susmentionné – et intellectuel. Les pouvoirs temporels étant souvent du côté de la logique communautaire, c'est-à-dire de la gestion des affaires communes, du consensus minimal, des intérêts communs minimaux (...) ou, en cas de conflit grave, la défense des intérêts collectifs. »* (Bourdieu, 2001, p. 94).

Pour trouver un terrain d'entente, d'essayer de donner corps à ce fonctionnement communautaire du travail d'équipe, des stratégies ont été volontairement mises en place. *« Il y a les groupes de travail qui sont faits. Alors, justement, je peux en parler d'autant plus que (...) pour l'instant, je n'ai pas le temps, je n'ai pas encore pu assister à l'une de ces réunions, en entier ! (...) – Le temps est donc bien un outil de pouvoir – Ces groupes de travail sont des groupes qui regroupent des chercheurs permanents et des étudiants, à peu près moitié-moitié. Ce sont les étudiants des chercheurs qui participent au groupe. (...) Ils sont dans l'équipe, (DaI). L'ambiance est bonne, il y a une envie de faire ensemble, (mais), on se heurte à des difficultés. Quand avec les physiciens, par exemple, (...) au niveau du rapprochement avec les sociologues, tous on aimerait bien faire des choses ensemble, pour parler d'un objet qui est ailleurs. On aimerait bien savoir si ce que nous on en fait, ça peut être intéressant pour quelqu'un qui étudie les réseaux sociaux d'un point de vue sociologique ? (...) J'aimerais savoir si nos questions se rapprochent tant que ça ou pas. »* (Kevin Nedelec).

A ce moment, le maître de conférence va mobiliser la comparaison SHS/sciences dures pour construire son propos. Ceci donnera un premier jalon à l'exposé présenté dans la section VIII.2.a), du changement directionnel, qu'implique toujours déjà une tentative de couplage de SHS et sciences dures, ainsi que je l'ai supposé en évoquant la « dérégularisation » de l'IDC avec les différentes étapes (dont celles avec les SHS).

« J'ai le sentiment que ce n'est pas naturel (entre SHS et sciences dures), dans le sens où il y a une envie de faire ça (...) mais, ce n'est vraiment pas facile ! ». Cela pose, me dit-il, notamment en informatique, des problèmes relatifs aux questions de « communautés » : « il faut faire un petit chemin pour qu'on arrive à communiquer déjà entre nous sur qu'est-ce qu'il y a sous la notion de « communauté ». Nous, c'est presque une définition formelle. On regarde (...) la structure mathématique de l'objet (...) et avec ça (...) on retrouve des groupes. Ce qu'on aimerait, en le prétendant vraiment très fort (rire), c'est (que les sociologues) fassent ça d'un point de vue autre, d'un point de vue, par exemple, sémantique (...). Ce qu'il faudrait simplement, c'est une question qu'on ait en commun et sur laquelle on s'accorde et où chacun va apporter une pierre à l'édifice, (...) parce que nous, on a chacun notre définition de ça. Chaque scientifique à sa vision spécifique de ce qu'est qu'apporter sa pierre à l'édifice. » (Kevin Nedelec).

Le propos du maître de conférence permet de comprendre, d'abord, que la méthode comparative (ici au niveau des définitions du terme « communauté » en informatique et en sociologie) est une méthode nécessaire et efficace pour mesurer la forces des représentations des scientifiques disciplinés par rapport à un champ (soit informatique, soit sociologique), lequel détermine une certaine « vision » du monde. Ce « principe des pratiques scientifiques (comme) système de dispositions génératrices, pour une grande part inconscientes (...), cet habitus prend des formes spécifiques selon les spécialités. (...) ; les contacts entre sciences, étant, comme les contacts de civilisations, une occasion d'explicitation des dispositions implicites, notamment dans les groupes interdisciplinaires qui se constituent autour d'un nouvel objet (là, les communautés), ils seraient un terrain privilégié d'observation et d'objectivation de ces schèmes pratiques. » (Bourdieu, 2001, p. 85) S'il y a bel et bien une sorte de « particularisme » disciplinaire, il faut être vigilant et à ne pas conclure trop hâtivement à une « sociabilité intellectuelle » (Chaubet, 2003, p. 188) purement disciplinaire. En effet, des paramètres psychologiques, comme l'inventivité pragmatique dans une enquête sur le terrain ou dans une expérience de laboratoire, entrent en ligne de compte. A propos de cet examen de la « psychologie » des acteurs, et en particulier, des chercheurs, un trait commun se dessine : celui de la place centrale de la « relation à l'Autre » dans le travail de la recherche, et qui plus est, de la recherche interdisciplinaire. Il y a une constante « personnalisation » des interactions avec un mode communicationnel particulier, celui de « la rencontre » : « Bien sûr que ça joue, comme dans tout travail, il y a des gens dans ma discipline avec lesquels je vais avoir envie de travailler et d'autres avec lesquels je ne vais pas avoir envie. (...) Et s'il y a une personne avec qui on estime qu'on a envie de progresser sur le plan scientifique, il faudrait qu'elle nous rebute pour qu'on ne le fasse pas ! (...) Pour ma part, sur les méthodes de travail ça se répond bien. Où ça ne se répond pas, c'est sur la façon d'interagir les uns avec les autres. On peut vite s'irriter dans une situation où l'on essaye de faire les choses ensemble. (...) De toute façon, il y a beaucoup de choses qui ne sont pas organisées dans la recherche. (...) On n'a pas besoin (pour faire quelque chose ensemble) de réunion avec un groupe ou quoi, d'institutionnaliser. (...) Du coup, la plupart des recherches que je fais, même, je pense l'intégralité fonctionne sur ce mode-là : sur le mode de la rencontre de personne à personne, éventuellement on va être 3 ou 4. » (Kevin Nedelec).

L'un des points communs capitaux de ces deux interviews⁷⁸ qui est formulé dès le début de l'entretien par Gérard Dupont, mais qui traverse, on vient de le constater, les deux interviews, est que *« le quotidien à l'IDC est vraiment quelque chose qui va être un ressenti personnel. (...) Les relations entre les personnes au sein de l'IDC peuvent être à géométrie extrêmement variable. (...) Tous les intermédiaires sont possibles. (...) Ceux qui sont dans les locaux et qui sont finalement assez peu interdisciplinaires. Il y a des gens qui sont hors des locaux et qui vont avoir plus d'interactions mais à plus grandes distances. »* (Monsieur Dupont) Concernant cette difficulté à se créer un réseau du fait de la distance géographique, l'expérience en première personne de notre maître de conférence va la relativiser en dépassant l'entrave, ou plutôt le lieu de rattachement que représente la localisation pure et simple « du bureau académique ». Ce dépassement s'opère dans le cadre du métier de la recherche et cela dès ses études où il était devenu concrètement un acteur au sein d'un réseau : *« C'est que les petits groupes qu'on imaginait se former, souvent, ils se forment avec des gens qui ne sont peut-être pas de l'IDC. On n'est peut-être pas de la même université, on n'est peut-être pas du même pays ! (...) On bouge pas mal dans la recherche. Il y a l'activité de voyager dans ce métier. On bouge déjà beaucoup quand on est jeune : au niveau de la ville dans laquelle on s'établit, où l'on suit ses études à l'université qui nous offre différentes opportunités pour évoluer dans la gamme des « ressources ». Donc pour mon cas, par exemple ici, c'est la 4^{ème} université à laquelle j'appartiens (à travers toute la France). (...) Donc, sur ce trajet je n'ai pas complètement perdu traces avec les différentes personnes que j'ai rencontrées. »* (Kevin Nedelec) Ce réseau se double de liens d'amitiés. Ainsi, on constate que ce ne sont pas forcément les collègues directs qui deviennent amis, mais plutôt d'anciens collaborateurs avec qui Kevin Nedelec a eu le loisir de nouer ces relations, non seulement professionnelles, mais émotionnelles. *« je travaille encore beaucoup avec les chercheurs de l'Université de la ville de Q (...) On s'est trouvés, on a des temps communs dans la même institution. On a eu l'occasion de faire partir des collaborations : ça a très bien marché, on a bien aimé travailler ensemble. On continue et on a plein de sujets qu'on a envie d'explorer ensemble. (...), il y en a beaucoup où l'on va jusqu'à nouer des relations amicales. (...) Bien sûr que la relation personnelle, elle est importante. »* (Kevin Nedelec).

Ceci nous amène à considérer comment les deux chercheurs, Nedelec et Dupont, s'approprient l'interdisciplinarité en règle générale, comment ils la qualifient et la vivent au quotidien à l'IDC. Le professeur lui, de par sa position de direction, développe une théorisation personnelle de l'interdisciplinarité en tant qu'incarnation d'une attitude d'ouverture à l'Autre : *« La science est faite autant de coutumes que de connaissances, (...) et les coutumes sont plus fortes que les connaissances parce que les connaissances se remettent en cause, les coutumes, non. L'interdisciplinarité c'est quelque chose qui s'incarne, (...) ça repose avant tout sur des personnes qui peuvent être soit interdisciplinaires elles-mêmes, soit des passeurs. Mais ça ne repose pas sur des binômes, mais sur des collectifs. (Les passeurs) sont des gens qui sont capables de passer des concepts d'un côté à l'autre. »* (Gérard Dupont) Dans « passeur », il y a « passage », et pour que le « passage » se crée, il est nécessaire de se « mettre en condition » pour que cela puisse advenir. *« Ce qu'il faut avant tout comprendre (...), c'est la question de l'autre. Donc la vraie difficulté, c'est à quoi il veut répondre ? Et à quoi je veux répondre ? (...) Quand je dis que je suis un biologiste par mes questions et un informaticien par mes objets, (cela veut dire) que ça me permet d'aller travailler*

⁷⁸ A savoir l'interview de Monsieur Nedelec et celle de Monsieur Dupont que l'on vient de croiser.

avec les biologistes parce que j'ai les mêmes questions et avec des informaticiens.» (Gérard Dupont) Le professeur met en avant que la recherche se fait par des oscillations entre les champs, allant piocher chez les uns et les autres par de constantes allées et venues. Pour caractériser ce phénomène, on peut utiliser le concept de « degré d'interdépendance » (Whitley, 1984) en fonction d'une certaine « incertitude de la tâche ». *« Le degré d'interdépendance fonctionnelle peut se définir comme la mesure dans laquelle les chercheurs utilisent les résultats, procédures et idées de collègues afin de pouvoir construire des énoncés qui soient considérés comme pertinents et utiles. (...) Quant au degré d'interdépendance stratégique, il désigne la mesure dans laquelle les chercheurs sont contraints de convaincre leurs collègues de la pertinence et de l'importance des problèmes qu'ils traitent. »* (Shinn & Ragouet, 2005, p. 154).

Le concept d'« interdépendance », qu'il s'agisse du caractère « fonctionnel » ou du caractère « stratégique » montre que la science se fait au travers de comportements, appelant des contacts avec autrui, donc de la sociabilité. Par conséquent, la sociabilité, notamment interdisciplinaire, qualifiée dans cette étude, de « convergente » est plus qu'une attitude de communication entre chercheurs. En effet, elle influe dans une certaine mesure sur le visage de la science produite : les résultats publiés, donc entérinés par la communauté sont fortement dépendants de telle ou telle relation nouée (ou non) entre chercheurs de disciplines différentes, de la qualité de cette relation (unique dans le cadre d'une seule collaboration, ou au contraire, renouvelable voire renouvelée). Cela va aussi dépendre des besoins de chacun et de l'attitude que ces besoins vont appeler ou non. A ce propos, l'un de mes interlocuteurs commente à plusieurs occasions cette « interdépendance » volontaire. *« Il faut renoncer à l'idée que tout le monde doit faire un pas vers l'autre. Donc moi, si je veux répondre à des questions de biologie avec mes outils d'informaticien, c'est à moi d'aller vers les biologistes. Je n'ai pas à leur demander de venir vers moi. J'ai aucune raison de leur demander ça. »* (Gérard Dupont) En effet, il expliquera dans la suite que, sauf cas exceptionnel où son outil informatique aurait une puissance de calcul hors du commun, *« ce n'est pas la peine que j'espère voir un biologiste faire un pas dans ma direction, c'est juste illusoire »*. Cette conviction personnelle montre que même au sein de son équipe, qui est pourtant indiquée sur le Web comme une équipe d'« informatique et biologie », l'interdisciplinarité est difficile à mettre en place. Tout se passe comme si une hiérarchisation des disciplines « nobles », implicite et acceptée par tous tacitement, était à l'œuvre. Bourdieu l'a montré, puisque cette hiérarchisation sociale des disciplines détermine les actes et les choix de carrières des scientifiques. Sans même parler de préjugés à l'égard des SHS, on voit que la considération et l'estime du collègue d'un autre champ, n'est pas acquise. On dénote comme un sentiment de subordination acceptée, stratégique peut-être, dans les propos de Monsieur Dupont : *« C'est à moi d'aller jusqu'à leur dire : Regardez, avec nos outils on peut montrer ça. Est-ce que ça vous intéresse ? »* Ici, c'est une question de « crédibilité » et de « contrôle réputationnel » (Shinn & Ragouet, 2005, p. 157).

Une autre question est soulevée par cette interdépendance en plus de celle de l'« image » (crédit, réputation) et de celle des rapports de forces, pour savoir quelle discipline sera la dominante dans le système. Il y a aussi la question de la réception des résultats ainsi obtenus et de leur(s) intérêt(s) intrinsèque(s) pour les deux parties. Par ce biais, la communauté « receveuse » vérifie la conformité du résultat obtenu par le concurrent (avec les apports de ladite communauté), aux règles que cette dernière

possède. Le « *souci de se mettre en règle* » (Bourdieu, 2001, p. 86) est une condition *sine qua non* à la réussite du partenariat pour les deux parties. Le professeur, Monsieur Dupont, me donne le cas concret de la réception de ses résultats par la communauté « sollicitée » : « *Il se trouve qu'ils sont assez réceptifs à condition de respecter les coutumes de la biologie. On se fait très facilement évacuer d'un champ disciplinaire si on ne respecte pas les coutumes, même si elles peuvent nous sembler parfois aberrantes. Et les coutumes, c'est des coutumes très bêtes. C'est, en regardant le premier transparent et le dernier transparent d'une présentation que je peux vous dire si l'orateur est informaticien, physicien ou biologiste ! (...) Le physicien remercie ses collaborateurs sur son premier transparent, le biologiste sur le dernier et l'informaticien pas du tout ! (...) Il y a des raisons historiques à ça. (...) C'est pas un reproche pour l'informaticien (...), (les) cohésions de groupes ne sont pas les mêmes.. (...), mais par contre, ce qui est sûr, c'est que j'ai vu un biologiste exploser de colère devant une présentation d'informaticien qui n'avait pas remercié ses collaborateurs alors qu'il prétendait travailler avec des biologistes.* »

Le convivialisme coopératif, une sociabilité avec des caractéristiques protectionnistes

L'interdisciplinarité, dans les actes, c'est, comme vient de l'expliquer Monsieur Dupont, le respect des coutumes de l'autre en fonction de la « hiérarchie sociale » naturelle qui existe entre les champs disciplinaires engagés dans un même projet. Ce respect des coutumes (ou cet irrespect assumé) est le gage et le signe d'une circulation effective des données entre champs. C'est le gage aussi et surtout d'un engagement réel de la personne et de son acceptation (ou de son rejet) au sein du groupe interdisciplinaire formé même pour une période seulement éphémère (le temps d'un projet). « *Le truc c'est que quand des clashes se produisent : on est disqualifié ! La science (...) ce n'est pas, est-ce que, ce que je dis est juste ou faux ? (...) Si jamais vous faites cette erreur de ne pas remercier les gens à la fin de votre présentation, vis-à-vis d'un collectif de biologistes, vous vous (les) mettez à dos. (...) Vous n'êtes plus dans leur (...) réseau « acceptable ». Pourquoi ils s'intéresseraient à ça ? On n'est pas dans le même cercle.* » (Gérard Dupont) Le cercle communautaire semble être un périmètre de normes qu'il est nécessaire, voire obligatoire, de respecter tant en termes d'application concrète des protocoles de recherche mis en place, qu'en termes de respect des personnes, qui en sont les représentantes autant que les gardiennes. Il existe donc, à la frontière de toute sociabilité scientifique « convergente », un certain protectionnisme à l'encontre de l'intrusion du chercheur ou du groupe de chercheurs « demandeur », donc extérieur au champ d'accueil du partenariat. L'asymétrie de coutumes (comme avec l'exemple des remerciements provoquant des réactions de défense très fortes) doit être prise en compte dans les relations de sociabilité en recherche, particulièrement en contexte interdisciplinaire, pour que la situation donne lieu à un dialogue entre partenaires-ennemis.

Ainsi, on peut citer cet exemple de normes à respecter indépendamment de la validité du propos tenu : « *Si vous, (informaticien) vous prétendez faire une simulation en disant « C'est une bactérie ou un mammifère, ça ne change rien pour la modélisation : c'est peut-être vrai, mais ce modèle, (...) sera par nature inacceptable (pour un biologiste) même s'il est juste. (...) Alors après, avec certains biologistes on*

peut argumenter. Mais, pour pouvoir argumenter, il faut être écouté. Et pour être écouté, il ne faut pas avoir fait d'erreurs ! » Parfois, l'hypocrisie ne suffit pas à « sauver » les apparences de sociabilité, car « (pour les clashes), si on a envie de les résoudre, on les résout. Mais, si le clash est suffisamment important pour qu'on n'ait pas envie de le résoudre, on ne le résout pas ! » (Gérard Dupont) Ceci montre incontestablement que la communication interdisciplinaire repose, d'abord et avant tout, sur une autorégulation de façade des acteurs en présence. « *Tous ces jeux de la mauvaise foi individuelle ne sont possibles que dans une complicité profonde avec un groupe de savants.* » (Bourdieu, 2001, p. 51). Ce que Bourdieu nomme « *un secret de polichinelle bien gardé* » (Bourdieu, 2001, p. 47), se traduit pour mon étude de la sociabilité en recherche d'un point de vue communicationnel, par cette transitivity du convivialisme coopétitif qui devient une attitude plus ou moins hypocrite consistant à faire, comme si tout chercheur « se valait », donc en lui accordant un certain crédit ou potentiel d'intérêt pour son groupe disciplinaire. Ceci s'apparente donc à un « convivialisme » puisqu'on accepte de l'écouter. Cependant, cette mise en scène vise à juger de l'opportunité, de l'inclure ou de l'exclure, selon la façon dont il se tirera de l'épreuve du feu qu'est ce mécanisme de « coopétitivité » propre à tout groupe disciplinaire. Son acceptation passe donc par une logique de « don/contre-don » de type maussien. Cette logique n'est autre que la « transitivity » du « convivialisme coopétitif ». La « transitivity » à l'œuvre est le mode opératoire de réponse adaptative à la lutte interdisciplinaire. Elle permet de traverser les disciplines, soit de manière descendante (avec une possible condescendance), soit de manière ascendante (avec un possible intérêt hypocrite) en fonction de la hiérarchie sociale en place. La logique maussienne, ici, est de telle sorte que, si tu m'apportes un système informatique puissant et que tu me montres que tu appliques (avec hypocrisie) les règles méthodologiques et comportementales de ma discipline (la biologie), dont tu sollicites le partenariat, je te considérerai alors comme un individu « acceptable » pour notre « clan » et ceci pour mon profit, éventuellement pour le tien par contrecoup, si et seulement si, le modèle que tu proposes, génère des résultats utiles et communs à nos deux champs.

En effet, ici, se trouve décrit en filigrane une chaîne de sociabilité, avec pour but la quête de la reconnaissance par les pairs. Cette chaîne est décrite par Latour et Wooglar sur leur terrain du laboratoire californien : « *Tout le groupe était organisé comme une chaîne d'assemblage produisant une série de nouvelles structures. La structure de la somatostatine devint une nouvelle source de crédibilité pour le groupe parce que l'on découvrit par hasard que sa synthèse avait d'importantes implications dans le traitement des diabètes. Tandis que Guillemin recevait de nombreuses distinctions (...), Burgus et Vale obtenaient ce qu'ils considéraient comme un effet en retour plus significatif : la crédibilité.* » (Latour & Wooglar, 1979, p. 240).

Ce qu'il est intéressant de voir, ici, est que la « chaîne d'assemblage » ne se fait pas à l'échelle de l'individu, mais, à l'échelle des disciplines engagées dans le partenariat. Le représentant de la discipline « demandeuse » se place d'emblée en position débitrice, vis-à-vis, de la discipline « requise » ou « demandée » en matière de crédibilité. En effet, il faut que la discipline demandée accorde du crédit à la proposition de partenariat faite par la discipline requérante, laquelle se trouve en retour, gratifiée et crédibilisée aux yeux du champ (surtout si la discipline demandée est hiérarchiquement dominante par rapport à la requérante qui serait moins bien institutionnalisée car moins

reconnue, moins ancienne, etc.). Le résultat potentiel du partenariat constituera le contre-don pour la discipline demandée. Celle-ci aura su collaborer, et en cela, aura acquis cette compétence coopérative malgré un contexte, *a priori*, et dans d'autres circonstances (hors projet de recherche commun), compétitif.

Cette dynamique apparaît aussi au niveau de la publication notamment, (cf. section VIII.1.a). Elle apparaît, enfin, dans le partenariat avec des établissements publics. Ce qui soulève, de plus en plus, des enjeux de types sociétaux. Ces types d'enjeux seront repris et développés en détail dans le chapitre VIII également. *« Par exemple, une des grosses expériences (...) qui a été réalisée dans l'équipe, je peux en parler, c'était en milieu hospitalier. Ils ont fait des mesures pendant 6 mois, sur l'ensemble de l'hôpital (médecins, patients et stagiaires). (...) Plusieurs personnes ont travaillé sur ça, pas forcément en même temps, pendant deux ans. Il y a plusieurs étudiants, plusieurs chercheurs qui ont fait chacun un pas vers ça. (...) Certaines personnes sont en commun dans l'histoire et d'autres sont arrivées après. »* (Kevin Nedelec) Au niveau de la mise en place de ce partenariat, deux moments sont à distinguer : 1) le moment de la recherche proprement dit ; et 2) le moment de la confrontation des résultats avec la communauté civile de ces hôpitaux. Concernant le premier moment, *« l'impression d'être assis sur une mine d'or, qui demanderait à être extraite »*, fédère les chercheurs et les pousse à s'organiser. En effet, *« pour nous, c'est des données rares, de très grande qualité et en grande quantité aussi, (...) sur une période de temps qu'on n'a pas l'habitude de voir dans ce genre de données. »* (Kevin Nedelec) L'organisation se fait naturellement et même s'il y a un porteur de projet qui enrôle des étudiants volontaires pour faire « le débroussaillage » des données, tous collaborent : *« Il y a des rôles, mais ils ne sont pas attribués (...) très précisément à quelqu'un. Par exemple, là, ce jeu de données était sous la responsabilité de certains chercheurs, dont un, qui était le chef de l'équipe. Clairement, c'est lui qui supervise ce travail, même si ce n'est pas forcément lui qui va faire chaque étape d'avancement. C'est lui qui, depuis le début, porte ça ! »* (Kevin Nedelec)

Le second moment de concertation repose sur le fait de s'accorder sur « un but clairement identifié, (...) parce qu'on est en collaboration avec des médecins. (...) Cette étude, elle a été faite, pour voir comment se diffuse en milieu hospitalier (...) les souches bactériologiques de staphylocoques. (...) Donc, il n'y a pas uniquement les mesures style « informatique » dont on vient de parler. Il y a aussi toute la partie biologique » (Kevin Nedelec). Ils ont donc travaillé en concertation avec des médecins principalement. Ils ont fait appel à des intervenants pour faire l'interface avec le corps médical. Ce n'est pas Kevin Nedelec qui a joué ce rôle et, de ce fait, il n'a rencontré les médecins qu'épisodiquement. Cependant, ce projet a vraiment été porté par les deux parties : *« C'est main dans la main depuis le départ. Là, c'est untel chez nous qui le fait avec untel 2 du côté médical et ça repose beaucoup sur leurs deux personnalités. Ce projet, ils l'ont fait ensemble depuis la mesure jusqu'à ce qu'ils veulent en faire au niveau des analyses. (...) Et je sais plus parce qu'il y a eu plusieurs expérimentations en fait, dans l'équipe et dans des hôpitaux et je commence à les confondre. (...) C'est pour ça, les accointances qui se forment, c'est souvent pas en local. (...), il y a trop peu de monde pour qu'on explore que notre réseau local. »*

A nouveau, on retrouve ici le fait que c'est la mobilité qui permet d'étendre le « réseau local » qui peut être constitué à la fois de relations professionnelles « proximales » mais aussi plus « distales ». Le cas avait été déjà évoqué avec le réseau

étudiant de Monsieur Nedelec. De plus, le partenariat avec les hôpitaux permet de montrer que la distance comme le temps de relation entrent en ligne de compte dans la qualité de dialogue que les agents de professions différentes peuvent et vont mettre en place. En effet, il rapporte ainsi son vécu de l'une des réunions au contact des médecins : *« J'essayais de savoir ce qu'ils voulaient arriver à déterminer sur ces données. On essayait en même temps de discuter avec eux, de ce qu'on savait faire sur ce genre de données. (...) On a envie de déterminer telle(s) chose(s) sur la structure. « Est-ce que ce sont des choses qui vous paraissent proches de ce que vous cherchez à savoir ou pas ? » A l'inverse, on leur posait des questions médicales : ce qu'on rêverait de savoir et eux aussi, c'est de savoir combien de temps il faut rester en contact pour que j'ai une chance que le staphylocoque passe d'une personne à l'autre. Pour nous, c'est une chose qui a de l'influence, parce qu'on ne va regarder que les contacts assez longs. Qu'est-ce que c'est « assez longs » ? On aurait voulu obtenir une réponse de leur part. On se doutait un peu que ce serait difficile : ils nous ont confirmé que oui ! (Sourire). Et c'est là où c'est rigolo d'aller de l'un à l'autre et de voir ça ensemble. (...) C'est aussi des questions qu'ils veulent regarder dans ce projet. (Elles) nous concernent aussi. C'est rigolo de voir comment ça se répond : cette question sur laquelle ils n'ont pas d'idées, peut-être va t'en avoir une par l'analyse brute des données ? »* (Kevin Nedelec)

Ce cas de partenariat hétérogène « recherche-société » fonctionne sur fond, non plus de « convivialité coopérative » plus ou moins *hypocrite*, donc *intéressée* comme dans le cas homogène⁷⁹, mais sur fond de « convivialité coopérative » *réciproque*. Cette « réciprocité » vient enrichir l'opération de « transitivité » sans l'annuler. C'est toujours l'informaticien chercheur qui se place, à la portée du médecin, en mettant ses connaissances à sa disposition. Et du point de vue du médecin, c'est le corps médical qui se place à la portée de l'informaticien en mettant ses connaissances biologiques et sociétales au service de ce dernier. Cette situation s'explique théoriquement par le modèle des sciences de « mode 1 » *versus* le « mode 2 » proposé par Nowotny et al. (2001), déjà utilisé plus haut et commenté cette fois par Shinn & Ragouet : *« Le mode 2 qui aurait émergé progressivement après la Seconde Guerre mondiale est très différent (du mode 1 plus classique dans l'histoire des sciences). Les parois rigides qui, autrefois, séparaient la science de la technologie comme celles qui séparaient science, technologie d'un côté et société et industrie de l'autre s'effondrent : la science se diffuse soudain dans la sphère de l'industrie et dans le corps social, elle est progressivement dépouillée de son identité historique et de ses particularités institutionnelles et organisationnelles. (Cela conduirait) (...) à l'éclatement des partitions disciplinaires et à l'atrophie du pouvoir de contrôle dont disposaient les pairs sur la direction et la définition des programmes de recherche scientifique. »* (Shinn & Ragouet, 2005, pp. 136-137).

Or, contrairement au diagnostic de Nowotny et al., l'interdisciplinarité, appelée par ce « mode 2 »⁸⁰ et pratiquée par les agents de l'IDC, ne met, on le voit au travers de

⁷⁹ Je fais référence au cas précédent à savoir, le cas de partenariat de recherche « informatique-biologique ».

⁸⁰ Pour plus de précisions sur le mode 1 et le mode 2 se référer à cet article issu d'une « Intervention au séminaire "Penser les sciences, les techniques et l'expertise aujourd'hui", 14 juin 2001, (traduction résumée) » par Helga Nowotny, le 14 juin 2001, dans le cadre du projet financé par le Ministère de la Recherche et de la technologie 2000-2002 et en ligne à l'adresse : <http://histsciences.univ-paris1.fr/penserlessciences/semin/nowotny.html> (Consulté le 26 août 2014) : *« On est passé d'un "mode*

ces analyses interactionnelles, nullement en danger les disciplines et les institutions (comme l'université ou les grandes écoles) qui les portent, les supportent et les stabilisent. De fait, la « réciprocité » ne se fait pas sans heurts. Ceci prouve que les appartenances disciplinaires (informatique/biologie) sont toujours un frein à la compréhension mutuelle nécessaire à la recherche interdisciplinaire. En effet, même si bien sûr, toutes les conclusions de Nowotny et al. ne sont pas erronées : puisque ce mode 2 est a) bien caractérisé par la mobilité des scientifiques⁸¹, et b) qu'*« il se distingue tout particulièrement par la circulation d'experts de domaines de recherche en domaines de recherche, dans un contexte où les équipes de recherche sont éphémères »*⁸², certaines sont à nuancer. A savoir, celle selon laquelle l'*« évaluation des pratiques scientifiques ne se ferait plus prioritairement en fonction de principes théoriques ou épistémologiques. »*⁸³ En effet, on a vu plus haut Monsieur Dupont convoquer l'histoire des sciences, l'épistémologie de Kuhn et autre pour justifier sa pratique d'une science interdisciplinaire, donc de « mode 2 ». Cette évaluation se ferait *« en fonction de leur proximité par rapport à des problèmes reconnus comme tels par les acteurs économiques et sociaux et en fonction de leur capacité à y apporter des solutions »*. Ici, on peut citer le fait de résoudre le mode de transmission du staphylocoque en milieu hospitalier pour illustrer Nowotny et al.

Même dans le cas du partenariat hétérogène informatique/médecine et sciences du vivant, le travail de communication ne se fait pas sans difficultés. Simplement, ces difficultés sont d'un autre ordre. Ici, le langage et le vocabulaire ne sont même plus perçus comme une entrave mais, au contraire, comme un révélateur qu'il y a un « terrain » de découvertes et d'apprentissage mutuel à cultiver. *« On voit tout de suite qu'on ne se comprend pas ! (Rire) Donc, on ne reste pas dans le doute de « est-ce qu'on ne se comprend ou pas ? » Il n'y a pas vraiment de problème parce qu'il n'y a pas vraiment de malentendu du fait qu'on n'ait pas les mêmes mots (...), ou si jamais on utilisait les mêmes, on ne parle pas vraiment des mêmes choses. Notre histoire de structure, ce n'est pas leur préoccupation première, même s'ils en parlent aussi ! C'est aussi pour ça qu'il y a de l'interaction : c'est de pouvoir les sensibiliser à qu'est-ce que nous on peut voir d'un point de vue structurel, par exemple. »* (Monsieur Nedelec).

La transmission est importante dans ce contexte *« parce qu'on a besoin quand même d'arriver à parler d'un terrain commun. Même s'ils n'ont pas besoin d'avoir une vision fine de ce qu'on fait, ou même si nous on n'a pas besoin d'avoir une vision fine de ce qu'ils font, il faut quand même qu'on sache un peu ce qu'ils font, qu'ils sachent ce qu'on veut faire aussi et qu'on voit (...). On s'est réunis donc une journée et une demi-*

I" de production des connaissances, vertical, disciplinaire, planifié et piloté par l'Etat comme acteur central, à un "mode 2" transversal, transdisciplinaire, tiré par le marché et dans une moindre mesure par la société civile. » Concernant mon étude, il est important de signaler que je ne considère pour mon analyse et mon positionnement par rapport à cette théorie, que quelques aspects (mode 1 hérité du « CUDOS » mertonien : « Communalisme, Universalisme, Désintéressement, Scepticisme Organisé » ; vertical et disciplinaire principalement et mode 2 transversal, inter ou transdisciplinaire, en interaction avec l'industrie et la société).

⁸¹ On l'a vu avec le réseau personnel de Kevin Nedelec créé au cours de ses études et après.

⁸² A ce propos, on peut citer en exemples de contextes éphémères, les projets de l'IDC sur des temps courts.

⁸³ L'ensemble de ces fragments de citations est issu de la référence Shinn & Ragouet (2005) pp.136-137.

journée (...). Déjà on voit qu'on progresse, que chacun passe dans la connaissance de l'autre partie. » (Kevin Nedelec) Le partage et la formation réciproques sont donc, en partie, à la base du « convivialisme coopétitif » dans un contexte interdisciplinaire donc hétérogène puisque reliant recherche et société au travers des hôpitaux. Dans la continuité de la question de la pédagogie, la formation académique de l'interdisciplinarité peut être examinée. Ceci afin d'avoir un panorama exhaustif de ce domaine de l'interdisciplinarité.

VII.2.c) Le point de vue « étudiant »

On a pu entrevoir dans le point précédent avec la mention des « groupes de travail » que les enjeux de formation et d'enseignement de l'interdisciplinarité sont bien présents à l'IDC. L'enseignement et la recherche interdisciplinaires passent, comme n'importe quel autre enseignement de discipline, par des cours en premier lieu (master 2 de l'IDC) et par la participation à la recherche *via* des stages à l'IDC. C'est-à-dire que « *les membres de cette communauté assument quatre rôles sociaux : ceux de chercheur, d'enseignant, d'administrateur et de « portier » (...) Le rôle de portier est partagé par tous et, plus particulièrement, par les scientifiques situés en haut de la hiérarchie, (...) pour définir l'orientation de la recherche.* » (Shinn & Ragouet, 2005, p. 21).

Dans les entretiens précédents, on a vu apparaître en la personne de différents interlocuteurs, tantôt le rôle du « chercheur », tantôt celui du « portier » et enfin celui de l'« administrateur ». Par rôle de « portier », il faut comprendre celui de « passeur » pour reprendre les termes de Monsieur Dupont. En somme, le « portier » est toute personne appartenant à l'arbre de la recherche capable de transmettre une dynamique à la recherche du groupe. En étant capable de « passer » d'un concept à l'autre, d'une discipline à l'autre, le « portier », qui est souvent le directeur d'équipe ou le chef de laboratoire, imprime sa marque à la recherche, tenant la porte par laquelle ses collègues pourront passer. Concernant le rôle d'« administrateur », les chercheurs, directeurs de projets (comme le directeur ayant monté le programme avec les hôpitaux), qui sont aussi d'une certaine façon des « portiers » en engageant leur équipe à les suivre, sont de ceux-là. A propos, enfin, du rôle d'« enseignant », Monsieur Nedelec peut l'éclairer par sa pratique. En effet, celui-ci va décrire le monde étudiant et ses strates. Strates, qui seront ensuite illustrées par la voix des étudiants de l'IDC principalement, mais également, par d'autres acteurs que nous avons déjà présentés plus haut, ou qui apparaîtront dans la suite. « *Moi, j'interviens dans ce master de l'IDC, dans la moitié d'une des UE qu'on appelle « graphismes de terrain », (...) la partie théorique, c'est la partie mathématique. Nous, on se démarque de ça. C'est pour ça qu'on l'appelle « graphes de terrains » : ce sont des graphes qu'on rencontre dans la pratique. (...) Notre partie du terrain, c'est de faire des mesures.* » (Kevin Nedelec) L'intérêt de citer cet extrait d'entretien est, d'une part, de montrer qu'enseigner l'interdisciplinarité, c'est se « démarquer » des autres enseignements et, d'autre part, dans cet exemple, emprunter à des disciplines dites « de terrain ». Or, « ce terrain », les étudiants le touchent en cours, mais, aussi et surtout, lors de stages⁸⁴ réalisés à l'IDC sous la direction de Monsieur Nedelec. Précisément, pour aller plus loin, j'ai choisi deux

⁸⁴ Par « stage », il faut comprendre un stage de recherche d'une durée de 4 à 6 mois encadré et portant sur un sujet imposé par le maître de stage. C'est donc une immersion intensive, mais relativement courte, dans le monde de la recherche à l'IDC.

étudiantes questionnées toutes les deux, en mai 2014 : l'une, Ludivine, doctorante en informatique dans l'équipe DaI et l'autre, Estelle, stagiaire de niveau master 2 à l'IRBP, qui est un institut hébergé par l'IDC. Ces deux profils comportent tous deux une interface avec les SHS, c'est pourquoi je les ai sélectionnés.

Concernant la doctorante Ludivine⁸⁵, celle-ci a 26 ans. Elle a obtenu son baccalauréat scientifique en 2006, puis a réalisé deux ans à l'université en mathématiques et informatique (ancien DEUG), et trois ans à l'Ecole Y en qualité d'auditrice en informatique (Licence et Master). Ses études à l'Ecole ont donc commencé en 2008 au département informatique : elle y a suivi un stage de recherche de licence (2009) à l'IDC. Elle a ensuite réalisé un second stage de recherche de master 2 (février à juillet 2011) à cheval entre l'IDC, le laboratoire d'informatique et le L2U (laboratoire sur le langage à l'université). Ce stage de Master 2 a porté sur l'« *étude de l'évolution des langues (et leur diffusion) en fonction de la structure du réseau humain, traité avec des outils informatiques.* » Depuis 2011, elle est étudiante en « *thèse en informatique sur l'étude de la dynamique des réseaux de relations de proximité humaines et les risques de propagation de bactéries au sein des hôpitaux* ». On constate que cette doctorante travaille sur un sujet en lien avec l'expérimentation menée en partenariat avec les hôpitaux, dont Monsieur Nedelec a parlé en entretien. Ceci est logique dans la mesure où elle est rattachée au laboratoire d'informatique, qui porte ce projet interdisciplinaire hétérogène. Il s'agit donc d'une première raison pour laquelle son profil est intéressant. « *Je serai ATER à partir du mois de septembre pour finir ma thèse et j'ai l'intention de devenir maître de conférence en informatique appliquée aux SHS (linguistique et sociologie).* » Son statut est atypique puisqu'elle est « *financée par un contrat doctoral normalement réservé aux* (étudiants titulaires du concours de l'Ecole Y) *que j'ai eu la chance d'obtenir.* » (Ludivine) Son profil est intéressant pour une deuxième raison dans le cadre d'une enquête sur l'interdisciplinarité et la sociabilité qui y est rattachée, car son poste d'ATER l'oriente vers une carrière mixte tournée à la fois vers les sciences dures (informatique) et les SHS. Concernant la sociabilité au sein de son équipe, le rendu de sa vision est assez mitigé. En effet, les relations entre les membres ne sont pas « équilibrées », puisque certains se connaissent et travaillent ensemble depuis longtemps (antérieurement à la fusion des deux équipes formant son groupe), quant d'autres ne se connaissent que peu. Elle donne des précisions et on constatera d'emblée l'insistance qui est faite sur les liens se créant entre les jeunes générations. Ceci se confirmera au niveau de son expérience de l'enseignement à l'Ecole, traitée plus loin, afin de compléter l'image du rôle d'« enseignant » senior donné par Monsieur Nedelec plus haut. « *Généralement, les rapports entre les membres sont cordiaux. Ils deviennent très familiers avec certains, en particulier entre les jeunes. De très bonnes relations, tant sur le plan professionnel qu'amical, se créent entre les jeunes membres des équipes (doctorants, jeunes ingénieurs et jeunes maîtres de conf) : on discute beaucoup de ce que chacun fait en science comme en loisirs. J'ai la sensation qu'il se passe la même chose chez les membres plus âgés. Entre jeunes et plus âgés, les relations sont parfois cordiales, parfois tendues (on ne sait pas trop comment se comporter d'un côté comme de l'autre), parfois très amicales. Ces différences de comportements s'observent entre personnes différentes, mais pas toujours. J'entends par là, avoir ces trois types de relations avec une seule et même personne, en fonction des*

⁸⁵ L'interview de Ludivine, cette doctorante en informatique, s'est réalisée par écrit via un questionnaire reçu au mois de mai 2014, puis complétée par échange de mails.

saisons. *La frontière permanents/non permanents se ressent un peu avec certains membres permanents qu'on croise peu, car ils sont souvent en déplacement.* » (Ludivine).

Pour illustrer ces relations conviviales et « libérées » entre jeunes, (voire avec des personnes plus âgées comme avec les directeurs de thèse), Ludivine donne quelques exemples. *« Quant aux relations avec les gens de l'équipe et aussi avec mes directeurs de thèse : quand je dis relations familières, cela signifie qu'on se permet parfois d'être sarcastiques, ironiques et que certains jours on s'envoie des vannes pas piquées des vers – On retrouvera ici certains de « style sciences dures » de convivialité avec les blagues, etc. – ! Petite anecdote (...), avec certain(e)s, cela nous arrive de faire quelques gestes d'arts martiaux dans les couloirs (même avec mes anciens profs). Et là, on se fait traiter de fous par la femme de ménage ! »* (Ludivine) Le paradoxe de cette situation, encore une fois, est la description plutôt « froide » des relations, mais, aux apparences de sympathie, avec l'usage massif et naturel du tutoiement lors des interactions avec ses deux directeurs de thèse : *« (...) la grosse majorité des doctorants tutoient leurs directeurs de thèse et les autres membres du labo, même beaucoup de stagiaires de M2 les tutoient aussi. Je sais que ce n'est pas toujours le cas en lettres où la hiérarchie est beaucoup plus marquée. Et en général, dès le premier abord, entre doctorants, on se tutoie aussi (même par mail).* » (Ludivine) Et pourtant, malgré cette apparente convivialité, les éléments de « façade » plus problématiques, resurgissent comme dans la sociabilité à LJHL et, en général, comme entre tout étudiant (dans mes terrains en tout cas) et son directeur de thèse : *« Avec mes directeurs de thèse, il y a un gouffre qui nous sépare : incompréhension de part et d'autre. Visiblement, ils font une réunion préparatoire avant de venir discuter avec moi. Je suis donc assez perdue quand ils parlent d'un sujet qu'ils maîtrisent et que je ne peux pas placer grand-chose. Avec l'un, il faut deviner à travers les mots ce qu'il veut vraiment que l'on fasse, l'autre, passe son temps à dire blanc, puis noir. Je vois peu mes directeurs de thèse qui débarquent à l'improviste pour une réunion impromptue prévue uniquement par eux. La communication par mail ne fonctionne pas très bien non plus, ce qui fait que les relations sont assez incertaines, comme des personnes qui se sont perdues de vue. Les rencontres étant peu fréquentes, nous ne savons jamais comment commencer une conversation. Nous avons aussi du mal à mettre en place des discussions scientifiques, car tout le monde perd le fil. Quand on arrive à se voir un peu plus régulièrement, la communication passe mieux et les relations se détendent. Et quand on parle gastronomie – les passions communes et goûts partagés semblent être également des marqueurs possibles du style sciences dures de sociabilité conviviale –, on s'entend comme des larrons en foire. »* Si l'on s'arrête sur ces points de détails donnés par Ludivine, on peut résumer son propos, en disant que la sociabilité doctorante/directeurs de sciences dures, est entravée, plus, par le manque de « relations suivies », que par autre chose. Tel n'est pas forcément le cas de tous les doctorants hébergés à l'IDC : *« Pour d'autres étudiants, avec d'autres encadrants, c'est beaucoup plus d'égal à égal. J'ai déjà vu l'un de mes directeurs de thèse complètement d'égal à égal avec un de ses doctorants. Je pense que les relations dépendent entièrement de la personnalité des deux ou trois protagonistes. »* (Ludivine).

Les facteurs « humains » ou « générationnels » semblent être déterminants. Cependant, ceux-ci ne tiennent pas compte du fait que la présence ou l'absence des personnes au laboratoire dépend du type de recherches menées par lesdites personnes.

Selon qu'il s'agit de recherche théorique, ou expérimentale, les déplacements des personnes et corrélativement les opportunités de les croiser ou non en seront différents. Ce point est soulevé par Monsieur Nedelec. *« Au départ, j'avais un côté plus formel, plus mathématique et j'ai évolué vers des sujets avec des méthodes plus expérimentales (...). L'échelle de temps, dans les deux domaines, n'est pas du tout la même. (...) Dans le domaine théorique, il y a plein de problèmes que l'on peut résoudre en ne pensant qu'à ça pendant quinze jours. (...) Le résultat ne dépend que de vous : vous n'êtes pas suspendu à des données empiriques et à leur obtention. (...) Alors que, par exemple, dans les approches plus expérimentales, réfléchir ça va très vite. Mais, par contre, les expérimentations, ça prend du temps. »* (Kevin Nedelec) Ces temps « blancs » dans l'expérimentation sont plus propices aux interactions et influent donc, sur le type de sociabilité à l'œuvre entre jeunes et anciens. Ceci explique peut-être le ressenti de certains étudiants (dont Ludivine) d'être en « décalage » avec des directeurs de thèse : leurs temps de travail n'étant pas les mêmes que ceux de leurs étudiants. La résultante de ce constat, est qu'en matière d'encadrement des doctorants, il n'y a pas de différences si manifestes entre les doctorants de SL4, par exemple, et cette doctorante du laboratoire d'informatique : l'encadrement est *« (...) hétérogène. Je suis soutenue par les autres membres de l'équipe, heureusement : ils me motivent, me conseillent, prennent de mes nouvelles. Normalement, en sciences (naturellement, elle distingue les SHS des sciences dures), on voit notre directeur de thèse au moins une fois toutes les deux semaines, le mieux étant une fois par semaine. Ma moyenne personnelle : discuter avec un de mes deux encadrants une fois par mois. »* Ludivine ne se sent pas encadrée, à l'image de certains doctorants de SHS. Cependant, si en surface le discours semble identique, le détail va permettre de montrer, s'il existe ou non sur mon terrain⁸⁶ des différences en matière, non pas de sciences (avancement du travail de thèse), mais en matière de sociabilité.

Sociabilité comparée entre étudiants de SHS et étudiants de sciences dures

Dans la relation au(x) directeur(s) de thèse, l'encadrement réel et la perception de l'encadrement varient d'une personne à l'autre. Cependant, ils sont toujours pondérés par les « normes » de la discipline (on le voit avec Ludivine).

Au cours de l'enquête de terrain, on a pu croiser trois trajectoires d'encadrement : celle des doctorantes de SL4, celle de la doctorante du laboratoire de philosophie, présidente de LJHL et enfin, la doctorante du laboratoire d'informatique hébergée à l'IDC.

Doctorantes SL4	Doctorante Philosophie/LJHL	Doctorante Informatique/IDC
-Relations « familiales » (maternante et fusionnelle) avec la directrice de thèse <i>*Exemple(s) de pratique(s) de sociabilité dans la relation hiérarchique : maître/étudiant : invitation à prendre le thème ou</i>	-Relations « de confiance » avec le directeur de thèse <i>*Exemple(s) de pratique(s) de sociabilité hiérarchique : responsabilisation de la doctorante avec des charges de</i>	-Relations « variables » avec le(s) directeur(s) de thèse <i>*Exemple(s) de pratique(s) de sociabilité hiérarchique : -signes d'amitié (arts martiaux) -charges de cours et réseau du</i>

⁸⁶ Mon terrain n'est pas forcément généralisable.

partage d'enseignement. <i>*Exemple(s) de pratique(s) de sociabilité à l'échelle de l'équipe :</i> 1) mise en concurrence des doctorantes par la directrice 2) entraide apportée aux jeunes par d'autres membres de l'équipe : le maître de conférences ayant aidé la doctorante à finir sa thèse	cours pour l'agrégation, l'organisation de colloque ou la participation à des projets ANR, réseau du directeur. <i>*Exemple(s) de pratique(s) de sociabilité d'équipe :</i> 1) mise en concurrence des doctorants par le directeur 2) soutien et intérêt de la part de certain maître de conférence (ou autre) pour les activités du laboratoire junior LJHL	directeur. <i>*Exemple(s) de pratique(s) de sociabilité d'équipe :</i> 1) mise en concurrence des doctorants dont Ludivine parle. 2) entraide entre juniors ou au sein de l'équipe.
Norme de la discipline : encadrement distant -situation normale face du type d'encadrement	Norme de la discipline : encadrement distant -situation normale face au type d'encadrement	Norme de la discipline : encadrement (très) présent -situation d'abandon face au type d'encadrement

Tableau des trajectoires d'encadrement

Pour Ludivine, c'est donc d'abord, sa relation à l'équipe qui crée la sociabilité comme « convivialisme coopératif ». Cette sociabilité se trouve tout de même enrichie grâce notamment à la notoriété de son directeur : « *Depuis toujours* (il lui fait profiter de son réseau professionnel) : *ça lui (je parle de mon directeur le plus gradé) permet d'aller vivre sa vie ailleurs. J'ai aussi créé par moi-même des relations avec des laboratoires de linguistique, dont il profite allègrement, bien entendu. Les relations extérieures sont son point fort !* » Le réseau professionnel de son supérieur hiérarchique n'est pas la seule source de contacts pour la doctorante. En effet, elle doit son entourage à son activité d'enseignement, en grande partie, ce qui lui a permis de nouer des relations amicales avec ses collègues, tout en leur prouvant sa valeur scientifique. Par ce biais, Ludivine s'est constituée une réputation puisque « *la recherche⁸⁷ est une pratique coutumière dont l'apprentissage se fait par l'exemple.* » (Bourdieu, 2001, p. 49). Ici, Ludivine se dote, d'après ses dires, du statut désirable dans le monde hiérarchique de la recherche, d'être un exemple à suivre et d'être parmi les « bons » collègues. « *La qualité des relations avec mes responsables d'enseignement dépend généralement du taux de communication entre les personnes. En effet, avec une certaine partie de mon équipe, avec qui j'ai été chargée d'enseignement, la communication est très bonne et soutenue, que ce soit par mail ou par échange en direct en se déplaçant de quelques mètres dans les bureaux des uns et des autres, à l'IDC. Nous discutons de beaucoup de choses, que ce soit des problèmes de recherche qui me concernent ou non, ou des problèmes plus personnels. Avec d'autres personnes, toujours en enseignement, la communication était beaucoup plus difficile, car tardive, ce qui générerait, par moment, des relations un peu tendues, un peu comme avec mes directeurs de thèse.* » (Ludivine) Ceci fait écho, par sa ressemblance, à l'expérience de l'enseignement vécue, soit par Charlotte (doctorante SL4), soit par Justine (doctorante du laboratoire de philosophie, présidente de LJHL). « *Mais depuis que nous ne travaillons plus ensemble, nous discutons énormément de la pluie et du beau temps. Ils cherchent à travailler de*

⁸⁷ Et ce qui la compose, à savoir le travail de laboratoire, l'écriture d'articles ou, comme dans le cas de mon interlocutrice, l'enseignement, etc.

nouveau avec moi car mon dynamisme, ma motivation et ma rigueur leur manquent. » (Ludivine) La reconnaissance et la crédibilité, par et vis-à-vis des pairs, se mesurent donc, au taux de relations professionnelles, que les jeunes chercheurs en devenir (doctorants en SHS comme en sciences dures), arrivent à se forger.

Répartition des modes 1 et 2 entre juniors et seniors

Il est nécessaire de noter, à ce stade, que la sociabilité interdisciplinaire des « anciens », chercheurs statutaires aguerris, se réalise dans une science de « mode 2 », alors que celle des « jeunes », (que ce soit dans un milieu interdisciplinaire ou pas), se passe d'abord, dans une science de « mode 1 » (Nowotny et al., 2011). Ceci est valable, en tout cas, pour ceux que j'ai interviewés et observés dans mes terrains. Ce sera aussi le cas d'Estelle, la stagiaire de l'IRBP, qui a un profil de SHS et qui se retrouve en situation, que l'on peut qualifier plus facilement d'« interdisciplinaire » de par sa tâche à l'IRBP, mais toujours déjà « rabattue » sur sa discipline de formation).

Le « mode 1 de production de la connaissance » se définit comme suit : *« Le mode 1 est caractérisé par une séparation profonde entre la société et l'université. Celle-ci opère dans une sphère université autonome, dépend de disciplines parfaitement définies et pérennes ; elle est dotée d'une certaine autonomie dans la définition et les méthodes de solution des problèmes de recherche. Ce sont les pairs qui, (...) circonscrivent le champ du scientifiquement acceptable et valide. »* (Shinn & Ragouet, 2005, pp. 135-136).

Le profil de la stagiaire de l'IRBP, Estelle, est le suivant : elle a 27 ans. Elle est titulaire d'un baccalauréat littéraire, option musique. Elle a réalisé quatre années d'études à l'Université de la ville de Y, en philosophie. Puis a enchaîné avec un master professionnel en philosophie en ville de Q. Comment est-elle venue faire un stage à l'IRBP, puisqu'elle n'est nullement inscrite à l'Ecole Y ? Elle m'apprend qu'elle a travaillé à l'IRBP du 9 septembre 2013 au 7 mars 2014. A l'heure actuelle, elle ne possède aucun statut, puisqu'elle a terminé son stage à l'IRBP. Elle s'est mise à la recherche d'un financement de thèse. Le cas échéant, si jamais elle n'en trouvait pas, elle ambitionne de se mettre à la recherche d'un travail. Concernant le contenu de son stage de validation de Master 2 à l'IRBP, elle raconte que lors de ces six mois, elle a travaillé sur le rapport « *homme-nature-ressources naturelles* ». Ceci est en cohérence avec l'environnement thématique de l'IRBP. J'ai pu m'entretenir, lors d'un entretien téléphonique de deux heures le 5 juin 2014, avec l'assistante de direction de l'IRBP, Madame Cabochet qui, outre ses fonctions à l'organisation et à la communication de l'IRBP, m'a expliqué les origines du projet de cet institut. *« C'est très particulier. En fait, cet institut va avoir deux ans, et sa création a été officialisée en décembre, il y a un an et demi. Ce qui s'est passé, c'est que (le directeur) Monsieur Nicolas, qui est membre de l'IUF (l'Institut Universitaire de France), membre senior, quand il s'est agi d'organiser l'anniversaire des 20 ans de l'IUF. Ils ont été nombreux à proposer des sujets et c'est le sien qui a été retenu. Il s'agissait d'organiser un colloque sur le thème des ressources, toutes disciplines confondues. Il a contacté tous les gens qui étaient membres et bénéficiaires d'une bourse de l'IUF et il leur a dit « nous allons organiser un grand colloque sur le thème des ressources, donc, dans vos domaines de compétences, proposez-nous une contribution (...). »* L'IRBP est donc né de la

« convergence » de divers chercheurs de disciplines différentes, qui se sont « rencontrés » lors d'un colloque inaugural de grande ampleur. Parmi les disciplines représentées, on peut en citer quelques unes pour en montrer la variété : la physique, les sciences de l'environnement, les sciences politiques etc. Concernant Madame Cabochet et son implication dans ce projet de création, elle met l'accent sur le caractère inattendu qui l'a fait devenir assistante de l'IRBP aux premières heures de sa conception : *« Et moi, j'ai été appelée pour faire le site Web, la charte graphique, les fiches (car elle est de formation technique en Information-Communication) ; ça a très bien marché. Puis, petit à petit, Monsieur Nicolas m'a fait rentrer dans le comité d'organisation, et j'en suis venue à faire des tas de choses. Monsieur Nicolas avait le rêve de fonder son institut. Et ce rêve ne se réaliserait que, si et seulement si, ce colloque était une réussite (...). En tous les cas, c'est comme ça que passait le message : (...) c'est-à-dire faire un colloque tout à fait brillant et il l'a été. J'ai dit à Monsieur Nicolas : je vais vous aider (...) à tout faire, (...) et si l'IRBP se crée, je viendrai y travailler. Il ne s'y attendait pas du tout. Il n'y avait pas encore d'institut, mais il y avait déjà quelqu'un dedans (...). »*

L'IRBP a été créé. Ce colloque a eu lieu en 2011. Je reviendrai dans le chapitre suivant en VIII.2.b, sur la structure en réseau de l'IRBP. Concernant les relations des stagiaires à leurs encadrants⁸⁸, Madame Cabochet déclare que le « paternalisme », dans le bon sens du terme, est de mise à l'IRBP. Ce paternalisme est généralisé puisque ce dernier s'applique tant aux jeunes (stagiaires, etc.) qu'aux adultes (assistante, etc.). (Le directeur) *« pouponne beaucoup ses stagiaires (...). Il a vraiment l'habitude de prendre ses élèves et ses stagiaires comme ses enfants, à qui il faut tenir la main. »* (Madame Cabochet) Ce côté investi se retrouve aussi chez l'assistante, qui se dit *« très maternelle »*. Elle ajoute, *« entre lui et moi, dès qu'on a un stagiaire, on gère tout ! »* Effectivement, Estelle⁸⁹ corrobore la qualité indéniable de ses relations hiérarchiques : *« La relation professionnelle, que j'ai entretenue avec mes deux principaux interlocuteurs, à savoir, Madame Cabochet et Monsieur Nicolas, a été respectueuse, avec une réelle volonté de la part de mes supérieurs hiérarchiques de me transmettre des choses, de m'aider, de me soutenir au quotidien. Dans le dernier mois de mon stage, j'ai eu l'occasion de partager le bureau de l'IRBP avec un autre stagiaire Aldo, cela m'a appris à échanger sur des thématiques de recherche. Je ne peux pas en dire plus en ce qui concerne les relations intergénérationnelles, étant donné que j'ai réellement commencé à m'intégrer au sein de l'IDC à la fin de mon stage de six mois. Si la période avait été plus longue, je pense que j'aurais pu en dire plus. (...) La nature des relations avec les membres de l'IRBP, que j'ai eu l'occasion de côtoyer, était cordiale. J'ai également eu l'occasion de développer une relation cordiale avec une membre de l'IDC, (...), avec qui je prenais mes pauses café et mes pauses déjeuner. Elle est thésarde en information ; j'ai gardé contact avec elle après mon stage. »* Il s'agit en fait de Ludivine. Ce qui m'a aussi incitée à sélectionner ces deux profils. En effet, elles se connaissaient de par la fréquentation de l'IDC. De plus, au niveau statistique, il y a, somme toute, peu de stagiaires à l'IDC⁹⁰, mais un peu plus à l'IRBP⁹¹. C'est pourquoi,

⁸⁸ Les encadrants sont, en l'occurrence, habituellement, l'assistante de direction et le directeur.

⁸⁹ Cette étudiante de master, stagiaire à l'IRBP a, elle aussi, préféré la méthode du questionnaire écrit.

⁹⁰ L'absence de stagiaires à l'IDC s'explique principalement par la baisse d'activité dont l'assistance a déjà fait état.

⁹¹ Concernant l'IRBP, l'assistante de direction Madame Cabochet explique que deux stagiaires doctorants viennent d'être recrutés (2014). Ces doctorants sont suisses. Ils auront comme statuts, le statut de « stagiaire de l'IRBP » payés pour un doctorat et ayant un directeur de thèse de l'université en Suisse.

croiser deux profils ayant par ailleurs des points de cohérence, était une aubaine pour étudier la sociabilité « jeune » à l'IDC.

Au niveau des difficultés relationnelles qu'Estelle a pu rencontrer, les deux points noirs de son analyse de la situation ont été : 1- sa discipline d'origine, la philosophie. Ceci pose problème bien que son sujet soit connexe aux disciplines appartenant à l'IRBP et notamment tout ce qui touche à l'écologie ou l'environnement : « *La seule chose, que je pourrais dire, par rapport à ces relations, c'est une détermination par rapport à ma discipline, les gens ne sachant pas trop à quoi sert la philosophie dans ce contexte.* » et, 2- la solitude dont elle fait état ouvertement : « *ma collègue Ludivine m'a permis de me sortir de la solitude de mon bureau de recherche.* » (Estelle) Ce verbatim est éclairé par les raisons explicatives concernant le sentiment de « paternalisme » dont les encadrants des stagiaires se sentent investis à l'IRBP. En effet, certaines relations de travail avec certains stagiaires ont viré au drame humain, du fait de cette solitude précisément. « *Mais en fait, les stagiaires, comme ils sont tout seuls dans le bureau ici, il faut qu'on fasse attention justement. On a eu une stagiaire roumaine comme première aventure : elle a eu des soucis familiaux en Roumanie et elle a dû partir (...), ça a été assez compliqué ; en fait, on n'était pas assez présents. (...) Et, quand on était présents, elle nous racontait beaucoup ses malheurs qui n'avaient rien à voir avec son stage (...) Donc, tous les stagiaires suivants, on a fait très attention à ce qu'il n'y ait pas de dérives, parce que les stagiaires, ils se sentent un peu comme moi : tout seuls ! Parce qu'il y a des moments où chacun travaille dans son coin. Les gens sont assez autonomes. Et (parfois) on se réunit.* » (Madame Cabochet) A ce stade intermédiaire du traitement du « public stagiaire » de l'IDC et, de l'IRBP plus particulièrement, on peut constater que les expériences des deux assistantes de direction en matière de sociabilité sont très semblables : elles sont seules à leur poste⁹², elles entretiennent des relations privilégiées, voire « maternelles » avec les jeunes qu'elles peuvent côtoyer ou encadrer⁹³, elles admirent et respectent leur direction et vouent presque un « culte de la personnalité » au directeur de l'institut⁹⁴. Effectivement, l'impression globale de la stagiaire de l'IRBP confirme l'implication des agents de l'Institut : « *J'ai beaucoup appris lors de ce stage, je ne savais pas réellement ce qu'était le monde de la recherche auparavant. Faire de la recherche chez soi lors de la rédaction d'un mémoire pour une université ou faire de la recherche pour un institut avec des personnes réelles n'est pas la même chose. Cela donne vie à la recherche, cela donne un sens réel à ce que l'on fait, cela matérialise ce que l'on fait et permet d'exposer ses recherches afin d'avoir un retour sur son travail de manière concrète avec un véritable suivi.* » (Estelle) L'expérience vécue des jeunes confrontés à la recherche confirme l'idée que c'est bien la science en tant que construction du savoir de « mode 1 » (de type plutôt mertonien), centrée sur l'institution, voire à plus petite échelle, centrée sur « la vie de l'équipe ou du groupe », qui a cours. En effet, ledit groupe est chargé de la formation à la recherche et de l'enseignement des jeunes, qu'ils soient étudiants-stagiaires ou doctorants-stagiaires.

⁹² Comme dit l'assistante de l'IDC en écho à l'assistante de l'IRBP : « *Je suis à côté des filles de la communication (à l'Ecole Y) mais, non, des collègues d'équipe, il n'y en a pas vraiment.* »

⁹³ Plusieurs cas de figure laissent à voir le caractère privilégié de ces relations, comme le cas de la stagiaire roumaine à l'IRBP et le cas du doctorant qui avait enlevé ses chaussures, ou encore le cas présenté plus loin du doctorant brésilien qui a offert un T-shirt à l'assistante de l'IDC pour la naissance de son fils.

⁹⁴ Le sentiment d'abandon mentionné par Madame Cabochet à l'IRBP et, l'aura de Monsieur Jordan rapporté par Madame Robert à l'IDC, en sont les preuves.

De fait, les divers entretiens révéleront que le master de l'IDC n'est pas un master interdisciplinaire. En réalité, il est plutôt disciplinaire, mais comporte des « améliorations » au travers de cours complémentaires interdisciplinaires.

La science de « mode 2 » se retrouve, quant à elle, comme j'ai pu le montrer tout au long de ce septième chapitre, auprès d'un public non plus « junior », mais bien « senior », et en particulier « interdisciplinaire ». En effet, l'interdisciplinarité est une des caractéristiques de ce modèle de type 2, comme c'est le cas à l'IDC. De fait, les chercheurs « seniors » de l'IDC⁹⁵ s'ouvrent, bel et bien, à la société et à l'industrie, confirmant, en cela, la théorie de Nowotny et al. déjà mentionnée. L'exemple du partenariat avec les hôpitaux le laisse préjuger.

En somme, l'un des apports de ce chapitre est la mise en évidence d'une possible coexistence des deux modes 1 et 2 pensés par Nowotny et al. dans un seul et même cadre institutionnel si l'on considère les paramètres de production et de formation scientifiques sous l'angle générationnel, et non pas sous un angle historique.

VII.3 Conclusion

Pour conclure ce chapitre, j'ai pu mettre en évidence, plusieurs éléments précisant les modalités communicationnelles à l'œuvre, dans la sociabilité en recherche laquelle est définie depuis la partie C, comme « convivialisme coopératif ».

Deux contextes interdisciplinaires de sociabilité : l'homogène et l'hétérogène

En effet, ce « convivialisme coopératif » s'applique selon deux régimes ou contextes :

1. soit, en contexte interdisciplinaire « homogène », car toujours sous la forme d'une alliance académique entre des disciplines ayant des méthodes et des théories similaires. Dans ce cas, la transitivité opère et le concept de convivialisme coopératif, c'est-à-dire de sociabilité, peut alors se charger d'un certain intérêt individuel et/ou de groupe ;

2. soit, en contexte interdisciplinaire « hétérogène », car sous forme, soit d'une alliance académique, cette fois entre SHS et sciences dures, soit sous forme d'une alliance recherche-société (informatique/biologie et les hôpitaux). Dans ces deux cas, les méthodes et les théories employées sont éloignées. La « transitivité » traverse comme dans le point 1. les barrières (disciplinaires, hiérarchiques, personnelles, etc.). Cependant, grâce à la transversalité de la sociabilité hétérogène, celle-ci n'est plus « intéressée » comme dans le cas précédent, mais bien « respectueuse », dans une attitude d'ouverture réciproque qui passe d'abord et avant tout, par, dans, et à travers les personnes qui créent cette interdisciplinarité.

Par conséquent, grâce à ces catégorisations de formes et de sous-formes de sociabilité interdisciplinaire, on a pu voir que cette dernière, est forcément toujours incarnée, puisque sollicitant des valeurs humaines (respect, intérêt).

⁹⁵ Par extension, on peut le penser également pour les chercheurs « seniors » de l'IRBP hébergés à l'IDC.

Suite à cet encart, on peut dire que les personnes incarnant l'interdisciplinarité et sa sociabilité, en inventant de nouveaux champs comme l'informatique appliquée à la biologie de Monsieur Dupont, en apprenant de l'autre dans des projets de recherche communs (comme apprendre à rédiger un « matériel et méthode » en biologie alors qu'on est informaticien), en apprenant à l'autre *via* l'enseignement, et enfin, en apprenant avec l'autre, dans le cas de la recherche en lien avec la société ou l'industrie (recherche sur le staphylocoque en milieu hospitalier), montrent toute la complexité de ce phénomène.

Ces personnes démontrent aussi par leur vécu quotidien de l'interdisciplinarité, que chercher à la définir, exactement sur le plan théorique, n'est pas essentiel pour la pratiquer. Grâce à l'approche anthropologique, on a pu voir que, c'est le comportement interactionniste et sa nature, à savoir l'attitude positive ou négative, plus ou moins intéressée, envers l'Autre⁹⁶, qui seront déterminants pour pratiquer une recherche interdisciplinaire, à la fois conviviale, mais aussi, toujours coopérative, donc prise entre collaboration plus ou moins hypocrite et compétition. En matière de caractérisation de la convivialité de « style sciences dures », quelques marqueurs ont été trouvés au cours de ce chapitre. Ces marqueurs observables par l'enquête de terrain sont les suivants pour mémoire (un récapitulatif sous forme de comparatif « style SHS »/ « style sciences dures » en matière de sociabilité vu comme convivialisme, sera proposé en conclusion de cette partie D et repris en conclusion générale pour en tirer les implications possibles en matière de compréhension et d'appréhension de la sociabilité en recherche en général) : la décontraction linguistique (familiarité, humour, ironie dans les échanges intergénérationnels, le souci de l'accessibilité des concepts scientifiques mobilisés en manifestation ou colloques, etc.) et comportementale (un style de travail détendu – le doctorant qui marche pieds nus en hiver, le directeur de l'IDC mettant ses pieds sur la table, etc. – voire un mode de vie plus sain ou en tout cas plus libre – l'usage du vélo ou du ballon de gymnastique et leur présence dans les bureaux, etc. Sans oublier l'aspect plus scientifique et professionnel de ce « style sciences dures » en matière de sociabilité conviviale qui revêt un caractère moins strict dans les normes appliquées, moins protocolaire ou en tout cas usant de protocoles plus souples puisque l'ordre de prise de parole est volontairement à géométrie variable en fonction des questions de l'auditoire, tout en gardant des « bornes » au protocole adaptable en fonction des situations de communication, notamment avec l'exemple des remerciements lors des communications publiques. Ces bornes garde-fous en quelque sorte de la convivialité des chercheurs en sciences dures sont également présentes, on l'a vu, et de manière très rigide cette fois, en matière de communication écrite, c'est-à-dire en matière de publication (exemple du respect de la coutume du « matériel et méthode des biologistes pour l'informaticien »).

Pour corroborer ce constat empirique des limites du langage et de compréhension en matière de pratique de l'interdisciplinarité, et puisque l'on retrouvera en fin de conclusion la dichotomie junior/senior, je peux comparer de manière raisonnée et grâce à la littérature, au titre d'une expérience de pensée, l'interdisciplinarité de LJHL à celle de l'IDC. On l'aura compris, les termes d'interdisciplinarité, de transdisciplinarité ou de

⁹⁶ Le terme « Autre » peut recouvrir à la fois les personnes, à la fois les champs disciplinaires (SHS ou sciences dures), à la fois les disciplines à part entière, et à la fois la société (citoyens, institutions ou personnes morales).

pluridisciplinarité ont des acceptions variables et multiples. « *On distingue plusieurs types d'interdisciplinarité. En ce qui concerne le champ disciplinaire couvert, on sépare l'interdisciplinarité « étroite » (narrow ID⁹⁷) – qui a lieu entre disciplines ayant des thématiques, des méthodes et des épistémologies proches (...) – de l'interdisciplinarité « large » (broad ID ou wide ID⁹⁸), a priori plus complexe, qui voit interagir des disciplines aux épistémologies plus éloignées.* » (Kleinpeter, 2013, p. 126).

Cette catégorisation des types d'interdisciplinarité intervient en cette fin de chapitre dans la mesure où ces termes auront une grande importance pour la suite de cette étape. En effet, ceux-ci prendront corps, dans le huitième et dernier chapitre, afin de mettre en lien l'ensemble des avancées conceptuelles (avec le convivialisme coopératif et ses sous-caractéristiques⁹⁹ en fonction des contextes de recherche étudiés) et épistémologiques¹⁰⁰ (avec le modèle revisité de Nowotny et al.) que l'étude de la sociabilité, d'un point de vue communicationnel, a pu révéler. Pour cette première raison, j'ai choisi de ne mobiliser cette définition fine de l'interdisciplinarité que maintenant. La seconde raison, est que mon choix de méthode pour définir la sociabilité dans différents contextes, privilégie l'aspect compréhensif de l'enquête de terrain, laquelle porte sur le vécu expérientiel des acteurs de la recherche, et non sur une définition de l'interdisciplinarité. C'est pourquoi, il est important de conserver en premier lieu l'épaisseur de la vie des chercheurs sur le terrain, pour ensuite, seulement, fournir les outils pour l'analyser.

Ainsi, cette catégorisation s'applique à la comparaison IDC/LJHL qui l'enrichira en retour de l'aspect générationnel.

A l'IDC, l'interdisciplinarité est tantôt « étroite »¹⁰¹ (par exemple, entre informaticiens et physiciens), tantôt « large »¹⁰² (entre informaticiens et biologistes, entre SHS et sciences dures, entre Sciences et société) comme exemplifiée dans le chapitre suivant. A LJHL, on trouve également les deux types d'interdisciplinarités : « étroite » (entre philosophes de différents courants), « large » entre philosophes et danseurs ou médecins). Mais alors, qu'est-ce qui distingue l'une et l'autre de ces pratiques ? La réponse est que c'est « *sur le plan de la collaboration et de la communication entre chercheurs qu'on distingue l'interdisciplinarité « partagée » (shared ID¹⁰³) et l'interdisciplinarité « coopérative » (cooperative ID¹⁰⁴)* » (Kleinpeter, 2013, p. 126). Grâce à cette dichotomie on va pouvoir faire la différence entre l'IDC et LJHL.

⁹⁷ En italique dans le texte.

⁹⁸ *Idem.*

⁹⁹ Dans ce chapitre VII, ces sous-caractéristiques ont commencé à être énoncées. Elles seront confirmées et complétées en chapitre VIII.

¹⁰⁰ Le modèle de Nowotny, a déjà été nuancé en chapitre VII. Le chapitre VIII viendra confirmer cette amélioration du modèle.

¹⁰¹ A propos du type « étroit » d'interdisciplinarité, j'ai associé à ce terme « étroit », le type de sociabilité correspondant, à savoir une sociabilité « proximale » entendue au sens de proximité plus grande dans la mesure où si l'on reste dans le champ académique, le partenariat reste « proche » et « homogène », donc relativement étroit en un sens.

¹⁰² De même, à propos du terme « large », j'ai introduit le concept correspondant de sociabilité « élargie » ou « distale », en particulier, dans les cas où les partenariats se font entre champ académique et société. Dans ce cas, le partenariat est dit « hétérogène ».

¹⁰³ En italique dans le texte.

¹⁰⁴ *Idem.*

En effet, l'IDC correspond au mode communicationnel « *partagé* », dans lequel « *différents groupes aux compétences complémentaires s'attaquent à différents aspects d'un problème donné. Les scientifiques échangent leurs résultats régulièrement mais n'interviennent pas dans le travail des autres groupes* » (Kleinpeter, 2013, p. 126). Monsieur Dupont insistait sur le fait que chacun travaillait de son côté. Alors que LJHL correspond plus au mode communicationnel « *coopératif* », où « *un travail d'équipe quotidien est nécessaire.* » (Kleinpeter, 2013, p. 126).

Le « travail d'équipe » est assimilable, ici, aux « ateliers de discussion », certes non quotidiens, mais réguliers et périodiques.

« – Enfin, en ce qui concerne les objectifs, on sépare l'interdisciplinarité « *méthodologique* » (*methodological ID*)¹⁰⁵ de l'interdisciplinarité « *théorique* » (*theoretical ID*)¹⁰⁶. La première, comme c'est le cas pour LJHL, est motivée par une amélioration du résultat du travail disciplinaire par rapport à l'interdisciplinaire : les juniors de LJHL venant participer à cette structure à des fins académiques d'apprentissage de la recherche et de sa méthodologie pour leurs travaux de mémoires de master notamment. (La) seconde comme à l'IDC, a une visée plus intégrative et se fixe pour la création d'un schéma conceptuel général au sein duquel les problèmes des disciplines particulières (c'est un peu le cas de la recherche menée par les informaticiens sur les structures dans le cadre d'un projet commun avec le corps médical), pourront être traitées, de nouvelles pistes de recherches pourront émerger, etc. » (Kleinpeter, 2013, p. 127).

« – Sur le plan des pratiques de l'interdisciplinarité, Véronique Boix-Mansila (2006)¹⁰⁷(...) a déduit les épistémologies de l'interdisciplinarité des chercheurs (...), dont voici deux familles d'approches dans lesquelles se reconnaissent LJHL et l'IDC, sur trois familles, déterminées par cette auteure :

– une approche centrée sur l'explication (*comprehensive approach*)¹⁰⁸, qui cherche à expliquer des phénomènes complexes dont les composants sont typiquement du ressort de plusieurs disciplines (...); (LJHL et l'atelier de discussion pluridisciplinaire)

– une approche centrée sur les résultats (*pragmatic interdisciplinarity*)¹⁰⁹, qui aspire à apporter des solutions à des problèmes dans les domaines sociaux, médicaux, techniques, politiques, etc. (IDC avec les questions de santé publique en hôpitaux). » (Kleinpeter, 2013, p. 127).

Ces distinctions trouvent bien un écho dans les terrains explorés. Or, dans mon étude, je me suis attachée à montrer l'existence avérée de ces catégories que j'ai pu enrichir avec le thème de la sociabilité en miroir. J'ai montré également, que le modèle de lecture des sciences proposé par Nowotny et al., pouvait être nuancé, lorsque l'on considère, non pas le processus de connaissance en général selon un critère historiciste, mais, le processus de connaissance et de production de la science selon un critère

¹⁰⁵ En italique dans le texte.

¹⁰⁶ *Idem.*

¹⁰⁷ Boix-Mansila Véronique, « Interdisciplinary Work at the Frontier : An Empirical Examination of Expert Interdisciplinary Epistemologies », *Issues in Integrative Studies*, N°24, 2006, p. 1-31

¹⁰⁸ En italique dans le texte.

¹⁰⁹ *Idem.*

générationnel. D'après cette grille de lecture affinée, on a pu voir qu'à l'heure actuelle, dans nos institutions de recherche (en tout cas, à l'Ecole Y), les deux modes 1 (mertonien) et 2 (interdisciplinaire) de la production de la science ne se succèdent pas dans l'histoire des sciences. En revanche, ils coexistent par la coprésence de plusieurs générations de chercheurs ayant des statuts professionnels différents : les « jeunes » étant moulés durant leur formation à la recherche selon le mode 1, et les « seniors » pratiquant plus librement et plus facilement l'interdisciplinarité typique du mode 2. Ceci est possible pour les « seniors », car ils ont (pour les personnes interviewées) fait leur preuve dans leur discipline d'origine, puisqu'ils sont tous statutaires, et ceci indépendamment de la manière dont ils jugent, *a posteriori*, du caractère « bon » ou « mauvais » de leur carrière disciplinaire.

Selon ce mode 1, les « juniors » respectent ou apprennent à respecter les normes disciplinaires, hiérarchiques, en ne sortant pas ou peu de la sphère académique, sauf avec l'exception qui confirme la règle que représente l'expérience, non reconnue académiquement parlant, des laboratoires juniors (partie C). L'enjeu est ici de type didactique, car l'on cultive par là « *le capital labo* », *mis en évidence par les mertonniens* » (Bourdieu, 2001, p. 46), c'est-à-dire une certaine forme de réputation institutionnelle par le maintien d'un certain niveau académique transmis par les seniors aux juniors.

Selon le mode 2, les « seniors » jouent la carte de l'ouverture en allant s'associer en apparence « convivialement » mais, toujours déjà « coopétitivement », soit avec d'autres disciplines (connexes ou lointaines comme le sont les SHS), soit avec des acteurs (individuels et/ou institutionnels) de la société civile. Ceci soulève au moins deux types d'enjeux que nous allons tenter d'explorer dans le chapitre qui suit. Le premier enjeu appartient à un domaine de réflexion sur les politiques actuelles de recherche et d'enseignement (au travers de la publication ou encore de la dynamique gouvernementale de politique de financement « par projets »). Le second enjeu touche à ce qu'on nomme commodément le phénomène de « démocratisation » de la science et de la recherche. Ce que cette appellation quelque peu ampoulée recouvre, est, en réalité, une réflexion et une volonté accrue de présenter la science et sa sociabilité professionnelle (comme avec la fête de la science, par exemple) au plus grand nombre.

CHAPITRE VIII

L'interdisciplinarité comme terrain d'enjeux sociétaux : une sociabilité « convergente » devenue « expansive »

Pour commencer ce dernier chapitre, je dois insister sur le « renversement » de point de vue que le chapitre VII a engagé. En effet, dans la partie D, la sociabilité en recherche est étudiée comme conséquence, ou plutôt comme manifestation de l'interdisciplinarité en acte. Par conséquent, la thématique de l'interdisciplinarité passera en premier plan par rapport à la thématique de la sociabilité. Cependant, une dernière forme de sociabilité sera proposée en contexte interdisciplinaire, car cela reste la question prioritaire de même que celle des enjeux en tant qu'il y a une ouverture vers l'Autre et vers la société. Pour traiter de cette interdisciplinarité, que j'ai préalablement commencé à explorer sur le terrain académique en chapitre VII et défini en conclusion de ce dernier, la prochaine étape est de la replacer dans le champ scientifique où elle naît, mais surtout de la déplacer dans le champ sociétal où elle se développe.

VIII.1 L'interdisciplinarité et la question des catégories scientifiques et socio-professionnelles

Comme annoncé dès le chapitre VII, ce chapitre prétend sortir du seul contexte de l'école Y pour aller à la rencontre de la société au travers d'animations grand public, telle que la fête de la science, par exemple. Ce sera l'occasion de confronter l'interdisciplinarité déclarée des « juniors » avec celle des « seniors » et au travers de cette confrontation de mettre en relief les types de sociabilités selon le critère de la génération permettant, quant à lui, une relecture contemporaine de la théorie de la construction des sciences par Nowotny et al. (2001). J'ai déjà introduit ces principaux concepts en chapitre VII. Il s'agira alors, de déterminer si la sociabilité en contexte interdisciplinaire peut se définir, comme cela a été le cas pour les seniors « disciplinaires » (coopétitifs) et les « juniors interdisciplinaires » (coopétitifs mais conviviaux), au moyen du « convivialisme coopétitif » en tant que façon d'être et de communiquer au travail. Cette dernière étape, amènera à s'interroger (sans forcément prétendre à une réponse ou à une solution au problème) sur les métiers de la recherche, en constante évolution et, sur l'image du chercheur dans son milieu professionnel et à l'extérieur de celui-ci.

VIII.1.a) L'interdisciplinarité : un objet controversé dans les publications

On a pu voir, dans le chapitre précédent, que l'interdisciplinarité est un objet de discussion voire de débat, dans l'univers académique notamment, en tant que « critère » de validation et surtout en tant que critère d'évaluation de la recherche¹¹⁰. « *Le problème est multiple. Les instances qui évaluent les chercheurs individuels, équipes ou structures fonctionnent selon des critères hérités de la science disciplinaire.* » (Kleinpeter, 2013, p. 127). En effet, ce paramètre de la difficile évaluation va être mentionné par presque tous mes interlocuteurs de l'IDC, à un moment ou à un autre de l'entretien semi-directif.

Le premier aspect intéressant, mis en avant par Monsieur Nedelec, est le fait qu'en règle générale, les ouvrages monographiques ne sont pas un mode classique de publication. Par exemple, dans le cas du partenariat au sujet de la diffusion des souches bactériologiques en milieu hospitalier (cas du staphylocoque cf. chapitre VII), il ne sera pas publié sous forme d'un livre. En effet, « *ce n'est pas un mode de communication qui nous est très commun. On fonctionne plutôt (comme toutes les sciences à l'heure actuelle) par articles. Par contre, ça peut être de gros ou moins gros articles, mais il y en aura forcément plusieurs, parce que il y a trop d'aspects différents.* »¹¹¹

On constate que l'analyse menée par Latour et Wooglar se confirme, puisque toute expérimentation, toute action au laboratoire se matérialise ou se matérialisera à terme, après « traitement des données », sous forme d'une « *inscription littéraire* » (Latour & Wooglar, 1979, p. 45), dans mon cas, de format interdisciplinaire. Si « *le fait de décrire les scientifiques comme des lecteurs et des auteurs ne dit rien du contenu de leurs lectures ou de leurs écrits* » (Latour & Wooglar, 1979, p. 45), cela marque l'omniprésence de la littérature et de l'importance des « *traces écrites* » dans l'activité de la « *science normale* » selon Kuhn. Or, l'interdisciplinarité, si elle peut être lue à travers une grille de lecture appartenant au registre de « la science normale », n'en est pas pour autant aussi « banale » qu'on aurait pu le croire. « *science normale, oui ; science marginale, non.* » (Latour & Wooglar, 1979, p. 31). Contre toute attente, puisque souvent décriée¹¹², l'interdisciplinarité apparaît de plus en plus comme étant un mode novateur de production de la science, pour ne pas dire « à la mode ».

On se retrouve alors devant une situation paradoxale, où d'un côté la science interdisciplinaire a du mal à se mettre en place sur le terrain, si ce n'est en mode de « science normale », et où de l'autre côté, le discours politique semble promouvoir cette dynamique avec des programmes récents (type H2020 ou « Horizon 2020 ») à échelle européenne, cherchant à coupler sciences dures avec SHS, et surtout tournés vers une valorisation et une circulation accrue des résultats de la recherche scientifique en direction du marché et de l'industrie : « *Horizon 2020 is the biggest EU Research and Innovation programme ever with nearly ! 80 billion of funding available over 7 years (2014 to 2020) – in addition to the private investment that this money will attract. It*

¹¹⁰ Ceci à propos de la carrière des chercheurs.

¹¹¹ Concernant ces différents aspects publiés ou publiables, il y a « la collecte », « la reconstitution des données » et de « nettoyage ». L'article le plus important sera consacré à « l'analyse des données » tout logiquement.

¹¹² A ce propos, les interviewés en ont fait largement état dans leurs discours.

promises more breakthroughs, discoveries and world-firsts by taking great ideas from the lab to the market. »¹¹³

Cette promotion se retrouve à l'échelle française également, notamment au travers des politiques d'établissement mises en place par les agences de tutelle depuis la loi dite « LRU » (Loi sur les Libertés et Responsabilités des Universités) du 10 août 2007, et autres institutions (ministérielles, etc.) dont ils dépendent. L'Ecole Y, on le rappelle fait partie de « l'Université de la ville de Y » et plus précisément de la COMUE¹¹⁴ dont le statut a été approuvé en conseil d'administration de l'Université de la ville de Y depuis le 16 juillet 2014 : *« Le terme « interdisciplinarité » apparaît avec une fréquence grandissante dans les discours des décideurs (ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche (MESR), direction des établissements publics à caractère scientifique et technique (ESPT), etc.) et des organisations de financement et d'évaluation, que ce soit au niveau national (Agence nationale de la recherche (ANR), Agence d'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur (Aeres), etc.) ou européen (European Research Council (ERC), etc.) ».* (Kleinpeter, 2013, p. 123).

Cependant, le vécu des chercheurs pratiquant l'interdisciplinarité ne se trouve pas en adéquation avec ce programme politique. En effet, les chercheurs comme le personnel de la recherche, dénoncent le fait que les « lieux de vie » ne sont pas à la hauteur des discours. On peut donner l'exemple du positionnement de l'IDC dans l'organigramme de l'Ecole d'abord, et ensuite, on peut rappeler la diminution de la taille des locaux en comparaison de l'image d'importance que l'Ecole donne à la thématique interdisciplinaire¹¹⁵.

Les deux chercheurs statutaires de l'IDC, Monsieur Dupont et Monsieur Nedelec, reviennent également sur le contenu des projets de recherche et les soucis d'évaluation que cela (sup)pose. Au niveau des projets ANR, il y a souvent une case « interdisciplinarité » : *« L'interdisciplinarité, c'est quelque chose qui est mis en avant. Mais, je n'arrivais pas personnellement, à savoir en tant qu'utilisateur de ces projets, (rire) si c'est vraiment quelque chose qui aide ou pas ! Pour moi, ce n'est pas très simple à utiliser. Il y a une envie, (d'interdisciplinarité) mais ce n'est peut-être pas très naturel (ce qui se traduit) par une volonté politique de mettre en avant des projets qui rassemblent différents domaines. (...), On sent bien qu'il y a un besoin légitime de faire ça : pour s'attaquer à des problèmes qui, en fait, ne sont pas cloisonnés. (Ce besoin) est soutenu de façon politique, après, dans la pratique : le réaliser, ce n'est pas toujours facile (...) Un projet qui fait de la médecine, de la mathématique et de la physique : qui va l'évaluer ? Un médecin va dire « Oh c'est (hautement) mathématique ce projet ! » (rire) »* (Kevin Nedelec).

¹¹³ <http://ec.europa.eu/programmes/horizon2020/en/what-horizon-2020>

¹¹⁴ L'Université de la ville de Y est une communauté d'universités et établissements (COMUE) qui fédère 11 universités et grandes écoles. Le site comptent 129000 étudiants, 11500 chercheurs et enseignants-chercheurs, 220 laboratoires publics, et proposent des formations de qualité dans tous les domaines scientifiques : sciences de la vie et de la matière, sciences humaines et sociales, technologies de l'information et de la communication, santé, sciences pour l'ingénieur, sciences des bibliothèques, arts et spectacles, langues et littérature, architecture, commerce. » Consultable sur le site de l'Université de la ville de Y où se trouve également l'article concernant la décision du CA daté du 16 juillet 2014.

¹¹⁵ A ce propos, voir la sections VII.2.a) avec le verbatim de Madame Robert, l'assistante de l'IDC, et la section VIII.3.a).

Monsieur Nedelec met l'accent sur une véritable entrave matérielle et concrète à la réalisation de la volonté politique, pourtant reflet d'un besoin réel de la science moderne. Il corrobore ensuite « l'illusion » qui consiste à croire que les articles interdisciplinaires sont, bel et bien, existants et de ce fait, effectivement valorisés : *« Sauf que, en l'occurrence pour les publications, de ce que j'ai vu de la pratique des travaux interdisciplinaires ou pluridisciplinaires, c'est qu'en général, les référents finissent par les publier dans les différentes communautés qui y ont pris part. (...) Souvent, il y a plusieurs publications, mais pas avec le même texte. (...) Par exemple, avec les médecins, c'est ce qu'il va se passer : des publications dans les journaux de médecine et on va y prendre part, parce que ça fait partie aussi de notre travail. (...) Nous, on va aussi faire des publications collaboratives avec eux, où il y aura une plus grande part qui sera laissée à la partie structurelle. »* (Kevin Nedelec). En parallèle, Monsieur Dupont durcit le propos de son collègue en précisant que, par exemple, dans sa liste de publications personnelles, il n'y a que peu d'articles portant un titre faisant explicitement référence à de l'interdisciplinarité. De plus, comme ce ne sont que « des « position-papers » sur la façon de faire de l'interdisciplinarité, (...) donc précisément ces articles ne sont pas¹¹⁶ interdisciplinaires. Ceux qui sont le plus interdisciplinaires sont ceux qui ne le disent pas ! (sourire) ». (Monsieur Dupont).

Cette pratique de publication « à la dérobée » certifie qu'il est moins évident de publier de l'interdisciplinarité. Ensuite, cela conduit à théoriser cette question épineuse de l'évaluation par projets qui est étroitement reliée à l'injonction de « publier ou périr ». En effet, l'argent est la clé de voûte du système d'évaluation de la recherche. *« Ce qui a sûrement changé, c'est qu'on est passé d'une méthode de fonctionnement de la recherche où l'on finançait la recherche parce que c'était de la recherche, à une méthode où l'on finance la recherche basée sur une évaluation a priori (...)»* (Dans ce contexte de mutations) *un projet interdisciplinaire, c'est exactement comme le chercheur qui sera moins bon s'il se diversifie, aux yeux de ses évaluateurs qui sont dans d'autres disciplines.* » Concernant la politique de financement de la recherche par projets, Monsieur Dupont me fournit ensuite un exemple probant selon lui : *« On a eu un projet ANR qui a été refusé, alors qu'on connaissait les deux rapporteurs. Parce qu'ils nous ont contactés après : « j'ai fait un super rapport ! » : les deux rapporteurs nous ont dit ça. On a deux supers rapports, deux gars qui vous disent qu'ils vous ont défendu (...), et on se fait jeter ! J'étais avec un collègue, qui dans ces cas-là, ne s'embête pas trop par des complications : il a pris le téléphone et il a appelé le président du comité (...). Il lui a dit texto, (mécontent) : « Aucun projet interdisciplinaire n'a été retenu (...). »* (Gérard Dupont).

Cet exemple montre un aspect particulier de la sociabilité en recherche qui n'a pas encore été mentionné. Dans ce cas précis, on voit que « les connaissances » plus ou moins « amicales » et la convivialité qui y est rattachée ne suffisent pas (plus) à « sauver » le projet interdisciplinaire du rejet programmé. Ici, la coopération entre projets disciplinaires et projets interdisciplinaires se joue en faveur des premiers au détriment des seconds.

L'interdisciplinarité appartient aux marges qui se trouvent en bordure de la pensée centrale, c'est pourquoi ces projets ne seront jamais financés qu'après des projets

¹¹⁶ Je souligne ici pour marquer l'insistance de Monsieur Dupont sur cette négation.

disciplinaires¹¹⁷.

En somme, il existe deux méthodes de sélection sachant qu'il existe un seuil d'acceptation des projets estimée à 20% : 1) une méthode « inclusive », où l'on sélectionne en fonction du budget uniquement les projets que l'on veut financer ; et 2) une méthode « exclusive » où « *c'est, j'ai des projets que je peux financer, qui est-ce que j'enlève (par rapport au seuil) ?* » On voit que le diktat de la Discipline est toujours de mise. Cependant, le tableau n'est pas si noir. En effet, dans les cas de « fragmentation » des publications, ou de « dissimulation » du caractère interdisciplinaire, selon Monsieur Nedelec, il existe une « *façon de créer des liens en respectant aussi le cloisonnement disciplinaire !* » La preuve de ce cloisonnement est le cas évoqué par Monsieur Dupont qui consistait à respecter les normes de rédaction d'un article en biologie. De plus « *la forme de la revue influe sur les cadres structurant la théorie : pour pouvoir être lu, il convient de se conformer aux règles formelles peu à peu établies en matière de production des articles, (...) qui deviennent pour un temps assez long un point de passage obligé du débat scientifique.* » (Tesnière, 2013, p. 112). C'est toujours en référence implicite à cette frontière imperméable des disciplines que Monsieur Dupont en vient à conclure sur un partage entre une interdisciplinarité « vraie » et une interdisciplinarité « fausse » : « *Moi, j'ai tendance à dire qu'il y a plutôt des vraies et des fausses interdisciplinarités. (...) Ce qui est typique, c'est par exemple quand je dis que l'ADN est un objet aussi bien pour un biologiste que pour un physicien. (...) Si je fais un consortium qui s'intéresse à l'ADN, si je prends des biologistes et des physiciens et qu'ils ne communiquent pas entre eux, je pense qu'à part l'objet, on n'est pas dans la vraie interdisciplinarité.* »

La catégorisation « vraie – fausse interdisciplinarité », presque morale, que Monsieur Dupont invoque, rejoint le phénomène de « personnalisation » ou d'« incarnation » voire devrait-on dire, d'« incorporation » de la recherche interdisciplinaire par ces chercheurs engagés dans cette voie. En effet, ce parcours est un parcours de vie. Ceci est d'autant plus vrai que ce parcours est semé d'embûches objectives (publication difficile, etc.) autant que subjectives (préjugés, frustration, etc.). Ce ressenti personnel nous est livré par Monsieur Nedelec : « *ça peut être parfois frustrant quand on met beaucoup d'énergie pour avoir un résultat et qu'on n'arrive pas à trouver où est-ce qu'on va le communiquer ! (...) Il faut être sûr de pourquoi on fait ça. (Sourire). Cela donne aussi une évolution personnelle qui est différente. Bien sûr qu'on développe plus un côté « ouvertures » dans ses recherches. (...) Mais, cela a été vraiment extrêmement bénéfique pour moi, sur un plan professionnel et personnel.* » Pour Monsieur Dupont, l'interdisciplinarité est, comme pour Monsieur Nedelec, un mode de vie, en plus d'être un mode de recherche qui s'acquiert. Sa confrontation à d'autres champs, et en particulier aux SHS¹¹⁸, lui a fait expérimenter le caractère assez humaniste¹¹⁹ de la sociabilité interdisciplinaire, qui pour fonctionner, doit tout de même essayer de cultiver une attitude « compréhensive » à l'égard d'autrui, c'est-à-dire à l'égard de tout autre collègue, quelle que soit sa fonction et surtout sa discipline.

¹¹⁷ Monsieur Dupont parle quant à lui de projets « main stream », ce qui montre le caractère secondaire de l'interdisciplinarité mise en concurrence avec la disciplinarité.

¹¹⁸ Ceci, depuis que l'IDC a entamé un changement de cap dans cette direction.

¹¹⁹ Plus que le mouvement intellectuel de l'Europe du XVI^{ème} siècle, j'entends par « humaniste » le fait de placer l'homme et les valeurs humaines au-dessus des autres valeurs.

VIII.1.b) Le « convivialisme », clé d'une sociabilité mixte encore délicate entre sciences dures et SHS

Ainsi qu'annoncée dans le point précédent, l'introduction des SHS à l'IDC qui est arrivée durant l'année 2013-2014, s'accompagne incontestablement d'une épistémologie humaniste SHS/sciences dures imprimée à cette interdisciplinarité « hétérogène », comme définie plus haut. Or, cette interdisciplinarité avec les humanités se manifeste, tant sur le plan administratif et politique, que sur le plan humain, au travers de mises en place de projets, de manifestations et de communications où se croisent ces deux champs.

(i) *L'aspect administratif et politique*

Concernant l'aspect administratif et politique de l'interdisciplinarité à l'IDC, l'année 2014 comporte un caractère particulièrement novateur pour le fonctionnement de la structure. En effet, le champ des SHS se trouve intégré au profil interdisciplinaire de l'IDC au moyen d'une participation financière (un cofinancement) avec un institut consacré aux SHS (IHum). Introduire les SHS constitue véritablement une réorientation scientifique de l'IDC. En effet, jusqu'alors l'IDC axé sur l'interdisciplinarité « étroite » biologie-informatique a mûri ce pan, et souhaite, à présent, se diversifier en étant plus en interface avec la société. Les thématiques nouvelles qui sont mises en place, telles que les réseaux, les données numériques¹²⁰, etc., traversant les entretiens en attestent.

A propos du projet en partenariat avec l'IHum, on peut rappeler qu'il s'agit d'autre chose qu'un projet ANR, puisque l'on se trouve dans le cadre d'un GIS sur lequel je ne reviens pas. Globalement, selon le rapport d'activité 2013, « *le soutien à projets émergents est une des activités « phare » de l'IDC et l'une de celles pour laquelle le retour sur investissement est probablement le plus élevé.* »¹²¹ Concernant cet appel ou « *formulaire de demande de soutien financier pour un pré-projet de recherche impliquant une ou plusieurs équipes de l'IDC et/ou de l'IHum* »¹²², il est de suite spécifié qu'il s'agit « *d'une nouveauté* » par rapport aux appels déjà effectués jusqu'à présent. « *Ce partenariat est issu de notre*¹²³ *volonté commune de développer des collaborations entre les sciences humaines et sociales et les sciences dures, notamment*¹²⁴ *dans les thématiques suivantes : le genre ; les humanités numériques ; l'espace et la mondialisation ; les impacts sociétaux de la révolution numérique.* » (Appel à pré-projet).

Si l'on compare l'appel à « pré-projets IHum » avec la description qui est donnée dans le rapport, on constate d'abord que la liste des critères invoquée est la même, ou

¹²⁰ Concernant ce sujet, je traiterai un exemple de ce cycle sur le numérique en section VIII.2.a).

¹²¹ Cet extrait se trouve à l'annexe p. 9 dans le paragraphe 2. « Appels à projets / appels à événements », rubrique « 2.1. Soutien aux projets émergents ».

¹²² En italique dans l'appel à pré-projet IHum 2014. Celui-ci n'est pas fourni en annexe pour des raisons d'anonymat.

¹²³ L'usage du nous est à noter, car il renforce l'aspect communautaire.

¹²⁴ Mais non exclusivement : d'où la présence de l'opérateur booléen « et/ou » dans le titre de la demande de financement.

presque. En effet, celle-ci est simplement adaptée à la particularité de l'IHum et/ou de l'IDC.

Cinq critères dans le rapport d'activités 2013	Modifications sur les critères du pré-projet IHum/IDC
<ol style="list-style-type: none"> 1. Qualité scientifique, 2. Pluridisciplinarité, 3. Collaborations intra-IDC ou intra-région, 4. Intérêt potentiel pour l'IDC (visibilité, structuration, perspectives, etc.) 5. Caractère « émergent » et prise de risque (projets scientifiquement novateurs et exploratoires, développement de nouveaux thèmes, etc.) 	<ol style="list-style-type: none"> 1. Identique 2. Item enrichi (IDC) : Relations aux systèmes complexes et/ou pluri/inter/transdisciplinarité, 3. Identique enrichi (IHum) : Collaborations intra-IDC, intra-IHum ou intra-région, 4. Identique enrichi (IHum) : Intérêt potentiel pour l'IDC et IHum (visibilité, structuration, perspectives, etc.) 5. Identique 6. Lien avec les thématiques de l'IHum (Genre, Humanités numériques ; Espace Travail et Mondialisation) pour les projets IHum

L'item 6 est important à noter, car il concerne exclusivement l'IHum et sa proposition supplémentaire intégrée à l'appel à pré-projet : « *Concrètement, en plus du financement habituel de l'IDC (...), l'IHum cofinancera trois projets interdisciplinaires impliquant l'un de leurs laboratoires. (...) Les porteurs de projets sont « encouragés à proposer un séminaire (sur le thème de leurs projets, grâce à un financement de chacun des deux Instituts) dans la durée du projet.* » On constate que l'initiative du séminaire supplémentaire est une opportunité de sociabilité entre membres de différents laboratoires du même institut ou appartenant à l'un des deux instituts IDC ou IHum. La dotation de cet appel est de 5000 euros. Cette « enveloppe d'émergence », selon les termes du rapport 2013 est donnée pour deux ans. Il se trouve que ces avantages financiers sont suspendus à des obligations en termes publicitaires pour les instituts porteurs : « *Les porteurs de projets soutenus s'engagent à transmettre à l'IDC et à l'IHum toute retombée du projet, (...) à faire figurer l'IDC et l'IHum dans les remerciements et (...) l'IDC et l'IHum pourront demander aux porteurs de participer comme orateurs à des séminaires.* »

Parmi les informations requises au remplissage, on trouve¹²⁵ : le titre du projet, un résumé à paraître sur le site Web des deux instituts pour les projets SHS, des mots-clés, les secteurs disciplinaires concernés, une case pour les autres demandes de soutien pour le projet (reçues/demandées/envisagées), les coordonnées nom/prénom/laboratoire/équipe du coordinateur de projet (obligatoirement membre IDC ou de l'IHum), idem pour les participants, les publications significatives du coordinateur et des partenaires du projet, l'établissement gestionnaire du projet (une liste d'établissements est fournie), le contexte scientifique avec une bibliographie adaptée. Concernant la bibliographie adaptée, ce détail montre un souci dans la rédaction de cet appel pour permettre une évaluation interdisciplinaire, chose rare puisque aucune définition univoque de

¹²⁵ Voir appel à pré-projet IHum 2014 en annexe, pp. 2-3.

l'interdisciplinarité n'existe *a priori*¹²⁶. Cette absence de définition entre les trois termes pluri/inter/transdisciplinaires fait écho à Monsieur Dupont, qui se refusait à faire un *distinguo* également dans le chapitre VII.

Ainsi, même si les SHS demeurent encore en minorité à l'IDC, il y a un effort réel de les intégrer. Pour cela, les soumissions de projets (l'une des quatre missions de l'IDC, à savoir le support aux projets innovants) se font sur une plate-forme nommée « *easychair* ». Ceci est une nouvelle façon de procéder. En effet, la nouveauté réside dans le fait que cette plateforme n'est gérée que par les membres du CP (voire une personne référente). L'assistante est écartée du système de soumission. Par conséquent, cette dernière doit récupérer les informations relatives à ces projets en deuxième instance. Or, cette exclusion de l'assistante et de son « droit de regard » renforce l'intérêt d'*easychair* qui est, selon le rapport 2013, de « *mettre en place une phase d'échange (rendue anonyme) entre les porteurs de projets et les rapporteurs.* » Ce qui justifie ce dialogue entre porteurs et rapporteurs, qui pourtant introduit un facteur « humain » (jugements, etc.) dans le travail scientifique d'évaluation, est la nature « incertaine » de ces « *projets émergents* ». En somme, lorsque les SHS (en particulier) entrent en jeu, les « règles » changent. En effet, celles-ci modifient les normes standards d'évaluation des projets soumis. Ceci est dû au fait probable qu'elles demandent des échanges, et aussi, on peut le supposer, parce qu'elles étudient l'humain. Le pan humain va ainsi venir compléter le pan administratif et politique déjà traité.

(ii) *L'aspect humain.*

Pour développer ce point, j'ai sélectionné deux situations particulières qui, malgré leur particularisme, donnent des cadres interprétatifs utilisables pour enrichir l'étude sur la sociabilité en contexte interdisciplinaire et au-delà¹²⁷. La première situation touche à la circulation et à la présence des chercheurs SHS, membres de l'IDC, dans les locaux. En effet, certains « préjugés » à l'égard des SHS de la part des membres ont pu évoluer au cours du temps. Le changement vient principalement de l'accueil récent de l'équipe CIX, à l'IDC, depuis septembre 2014. Cette équipe est axée sur l'économie, le social et le numérique. Le ressenti est que ces personnes, chercheuses en SHS auraient une « mentalité différente », qu'ils travailleraient plus « dans leur coin ».

Spontanément, l'assistante cite le cas d'un collègue, chercheur en architecture de l'information à l'IDC, Monsieur Jérémy Solon : « (...) *il n'est pas souvent là. Mais voilà, quand il est là, ce n'est pas quelqu'un qui se mélange.* » Elle me dépeint un homme solitaire, peu communicatif, réservé à ses yeux, à l'image de ces SHS plutôt cloisonnées, voire cloîtrées. Si la configuration des locaux n'aide pas et s'il est vrai que les SHS ne demandent absolument pas la même présence au laboratoire puisque la recherche en SHS peut se faire, soit de la maison, soit sur le terrain dans le cas d'études de type sociologiques, par exemple, il reste que le jugement porté par l'assistante sur Monsieur Solon est sans appel : « *Mais bon, c'est vrai, (...) si je ne me déplace pas, ce*

¹²⁶ En effet, ni la littérature concernée, ni les acteurs ne semblent pouvoir fournir une définition univoque de l'interdisciplinarité.

¹²⁷ Par « au-delà », j'entends le fait d'appliquer ces résultats d'étude en contexte académique à d'autres contextes socio-professionnels. En effet, les entretiens révèlent des comportements qui relèvent d'une sociabilité au travail potentiellement extensible à d'autres lieux (comme la fonction hospitalière ou l'industrie par exemple).

n'est pas quelqu'un qui va venir me dire bonjour, par exemple, ou venir me voir ! »

On peut supposer, compte tenu du fait qu'elle a déclaré déjeuner régulièrement avec les membres permanents de l'IDC, que les SHS et leurs représentants ont un autre mode de fonctionnement en termes de travail, ce qui impacte fortement la sociabilité développée avec eux et vis-à-vis d'eux. Les SHS favoriseraient, d'après cet exemple, le repli sur soi. Cependant, le chercheur en SHS n'en souffrirait pas dans sa production scientifique même si les « SHS » ne sont ni réductibles aux normes d'une seule science, ici l'architecture de l'information, ni réductible à un seul individu.

La seconde situation intéressante pour mon objet n'est autre qu'une préparation de colloque interdisciplinaire à laquelle Monsieur Dupont a participé en tant qu'organisateur. Il va mettre en avant son ressenti dans une situation d'interaction qui l'a déstabilisé, puisque le choc des cultures a opéré. Mon hypothèse du « convivialisme coopétitif » comme définition communicationnelle de la sociabilité en recherche va prendre dans l'exemple suivant, le statut de véritable thèse. Ainsi, ce dispositif de colloque interdisciplinaire va permettre de montrer empiriquement, la visée positive et humainement « ouverte » de cette sociabilité, dans le cas du frottement SHS/sciences dures. D'emblée, dès le début de la thématique des rapports SHS/sciences dures, le jugement porté sur ce frottement est plutôt ambigu : *« C'est vrai que l'interdisciplinarité est plus dure avec les sciences humaines, parce qu'elles travaillent sur des choses éloignées. (...) Mais, tout à l'heure je vous disais qu'on pouvait faire la différence entre un physicien, un biologiste et un informaticien, (...) : il suffit d'aller assister à une conférence de science humaines pour se rendre compte du fossé ! »* (Gérard Dupont) En effet, l'une des différences notoires entre ces champs réside dans la forme de présentation des communications, qui demande des dispositifs différents. Quand les chercheurs en SHS présentent pour la plupart un discours fleuve sans support autre que des feuilles de papier, les chercheurs en sciences dures, eux, ont recours à des PowerPoints. *« C'était une conférence « biologie et interdisciplinarité » (...). On avait invité (une chercheuse historienne américaine travaillant sur les gender studies) et quand elle est arrivée, on lui a demandé « Est-ce que vous avez des transparents ? » Elle dit : « Non ! » et puis elle poursuit « il me faudrait une table ». (...), c'est inimaginable en sciences dures d'aller à une conférence, de voir le conférencier s'asseoir à une table, ouvrir un paquet de feuilles (...). (Si le mode opératoire se passait ainsi en sciences dures), la moitié de la salle sort et il (le conférencier) se fait siffler, c'est immédiat. (...) Donc, après, on peut avoir différentes réactions. »* (Gérard Dupont)

On constate qu'il existe « naturellement » des dispositions à l'égard d'autrui que l'on peut classer en trois classes d'après les propos de Monsieur Dupont :

- 1. La (dis)position disqualifiante : Les auditeurs quittent la salle. *« On peut dire « mais qu'est-ce que c'est que ce délire ! » Et puis envoyer bouler et puis voilà ! »*

- 2. La (dis)position compréhensive à l'égard des coutumes et cultures disciplinaires d'un collègue chercheur : *on peut avoir une réaction d'empathie. Se dire, puisqu'il lui faut une table : il lui faut une table ! Cela ne nous concerne pas : j'accepte qu'il lui faut une table. »*

- 3. La (dis)position d'entraide visant à sauver l'image de crédibilité de celui ou celle qui présente hors de son cadre disciplinaire en soignant une certaine esthétique de la présentation de soi : *« (...) certains avaient dit : « mais on n'a que des tables de cours ! Elles ne sont pas jolies, on ne va pas les mettre sur scène ! (...) On ne va pas la*

mettre derrière une table de cours (comme c'est parfois le cas dans les colloques de doctorants, par exemple). » (Gérard Dupont)

On constate que la (dis)position de (pré)jugement adoptée par les spectateurs pairs, qu'elle soit positive ou négative à l'égard du collègue communicant, génère automatiquement des comportements ou (ré)actions physiques : soit dans la situation de communication « négative », les gens (ré)agissent par le mépris en sortant de la salle pour exprimer leur rejet des normes disciplinaires qui sont données, à voir et à entendre, par la personne qui les porte et les (re)présente lors de sa communication (cas N°1 où la compétition transitive est dominante sur la coopération) ; soit dans la situation de communication « positive » où les personnes tentent d'adopter des (ré)actions d'empathie (cas N°2) et/ou d'entraide (cas N°3). Dans ces deux derniers cas, la coopération l'emporte haut la main sur les attitudes de « compétition » pour la dominance contenues dans la sociabilité vue comme « coopération ». Ici, le « convivialisme » prend toute sa place et, surtout, tout son sens en termes de valeurs humaines et en termes d'actes. Pour preuve de l'efficacité de cette transativité d'un « convivialisme altruiste », Monsieur Dupont me rapporte qu'il est rentré chez lui chercher une table adaptée à la circonstance et au degré de respect et d'honneurs dus à leur invitée de SHS : *« (...) je ne connais pas l'Autre, mais par principe, je le respecte et je respecte sa position. Je suppose qu'elle a une bonne raison, même si je ne la connais pas ! (...) Quand je dis qu'il faut des « passeurs », je pense qu'il faut juste des gens qui soient capables d'avoir un comportement empathique a priori qui est juste de dire : « Ok, je ne vais peut-être pas comprendre pourquoi tu fais ça ou pourquoi tu dis ça, mais ça ne me conduit pas à porter un jugement de valeur sur ce qu'ils font : je peux recevoir cette conférence, même si ça va poser des problèmes¹²⁸, (...) enfin visuellement ça va me perturber. Il va falloir plus d'attention, etc. ! »* On peut donc dire que les colloques interdisciplinaires sont le lieu de micro-chocs (culturels, disciplinaires, visuels, etc.) de part et d'autre, pour les personnes qui acceptent d'y participer. Pour aller plus loin dans cette idée selon laquelle le « frottement » des deux mondes SHS/sciences dures demande de la tolérance de la part des agents qui incarnent leur discipline en propre, j'ai poursuivi mon enquête dans les murs de l'Ecole Y et à l'extérieur¹²⁹. Pour que le « convivialisme coopératif » puisse perdurer au moins le temps du frottement entre SHS et sciences dures, lors de colloques académiques, projets de recherche communs, ou encore de manifestations grand public, il est nécessaire de s'ouvrir aux autres et à la société. C'est pourquoi, je vais suivre à présent les activités de l'IDC à l'extérieur de l'Ecole, pour finalement y revenir en fin de chapitre au moyen des médias et du Web, afin de voir quelle est l'image sociale du chercheur et quelle(s) conséquence(s) celle-ci peut avoir sur les relations interindividuelles au sein de l'institut ou du laboratoire.

VIII.2 L'interdisciplinarité académique « distale » : l'exportation des travaux de l'IDC

Ce paragraphe va s'attacher à montrer que, dans le cadre d'événements

¹²⁸ Les problèmes sont interprétables comme de micro-chocs culturels.

¹²⁹ L'étude « hors les murs » montrera que l'utopie communicationnelle de la recherche révélée en fin de chapitre III (partie B) interviendra à nouveau dans une certaine mesure.

interdisciplinaires (externes à l'Ecole Y : dans la région de la ville de Y ou en ville de X), le « convivialisme coopétitif » à l'œuvre en recherche se décline différemment en fonction des appariements disciplinaires. Ainsi, contrairement au point de vue de Monsieur Dupont qui, tout en comparant les méthodes des SHS à celles des sciences dures¹³⁰, en vient à affirmer que « *les disciplines n'ont pas d'existence, (car) les disciplines n'existent pas indépendamment des gens qui les pratiquent* », on peut dire que la discipline préexiste toujours en toile de fond.

S'il est vrai que les personnes incarnent les disciplines, elles incorporent leurs normes qui, elles, existent indépendamment des personnes. La dépendance existentielle de la science aux individus au travers de ses catégories disciplinaires est, toujours déjà, interdépendance. En effet, science et individus étant (re)liés, l'impact de l'étiquette disciplinaire est très présent et influe sur les relations professionnelles et donc, sur la sociabilité sur le lieu de travail : le cas de l'organisation des journées d'études interdisciplinaires (SHS/sciences dures) de l'IDC dans la région de Y, puis à la ville de X, va en être un exemple.

VIII.2.a) L'interdisciplinarité « hors les murs » de l'IDC : l'utopie de la communication problématique SHS/sciences dures s'exporte

Le développement sur la soumission des projets interdisciplinaires *via* la plateforme « easychair », a été l'occasion de rappeler que l'IDC (en collaboration avec d'autres établissements) finance des projets qui, précisément, ne l'auraient pas été par d'autres sources. Cet aspect budgétaire est, comme pour toute structure de recherche, absolument vital¹³¹. L'argent est une préoccupation au quotidien au point de se réjouir d'un échec d'organisation des journées qui ont permis de récupérer 2000 euros sur les budgets de l'assistante de direction. C'est un événement qui aurait dû avoir lieu en juin 2014. Cette annulation contrainte et forcée va mettre au jour les rapports parfois conflictuels, ou en tout cas d'incompréhension, qui peuvent exister entre chercheurs de SHS et chercheurs de sciences dures. En effet, si de bonnes (dis)positions doivent être adoptées pour que l'alliance fonctionne, il faut préciser que cette attitude positive doit être adoptée de part et d'autre. Ce devait être un programme de journées dans la région de la ville de Y. La première des raisons de cette annulation est, d'après l'assistante, « *parce qu'il n'y avait pas assez d'inscrits. C'était des ateliers sur (le) numérique.* » Cette annulation est un « échec » dans le sens où les ingrédients de la sociabilité professionnelle étaient présents : des participants, une organisation quasiment réalisée et un joli cadre. Cependant, une raison plus profonde et plus « problématique » que le nombre insuffisant d'inscrits sera mentionnée : le problème viendrait d'une mauvaise gestion de la part des chercheurs en SHS en charge de monter le partenariat. Ainsi, de prime abord, la raison invoquée précédemment, l'a été car politiquement et socialement plus acceptable que cette dernière. « *Il y a des rebondissements, parce que les personnes qui étaient censées chapeauter l'organisation, qui sont plus sciences humaines, n'ont pas suivi le dossier... (...) C'est Pierre qui a suivi alors qu'il n'est pas*

¹³⁰ Monsieur Dupont déclare que les SHS « *développent des méthodes pour gérer la fuite de leur objet* ». Les méthodes de sciences dures, quant à elles, sont plus stables, car reposent sur des « *théories plus fortes* » *puisque en biologie, « si je travaille sur un rat, je peux faire raisonnablement l'hypothèse que mon objet est peu perturbé par l'expérience, (...) que le rat ne sait pas qu'il est le sujet d'une expérience.* »

¹³¹ On le voit pour l'IDC, on l'a vu également pour les laboratoires seniors en partie A.

du tout concerné ! (...) On en a discuté hier. Il a fait le point avec le directeur adjoint qui a souhaité annuler. Je n'étais pas pour l'annulation, parce que je trouvais que ça faisait trop de fois qu'on annulait et que ce n'était pas très productif. » (l'assistante) Dans ces interactions, on peut voir que l'utopie à l'œuvre jusqu'à présent (suspendue à une certaine vision « enchantée » de la recherche) est mise à mal. La communication entre les diverses strates de la pyramide organisationnelle, est délicate, conduisant à des situations plutôt néfastes pour l'image de l'IDC.

Ainsi, pour commenter encore un peu plus ce mécanisme de communication, si les « *bonnes idées* » (Murray, 1994, p. 22), pour reprendre l'un des trois « *prérequis à la formation d'un groupe scientifique* » (Griffith & Mullins, 1972) exposés dans la théorie de Griffith et Mullins¹³² sont nécessaires, elles ne sont pas suffisantes. L'« *idée* » de mettre en place des « ateliers SHS/sciences dures », si elle peut être fertile, nécessite un certain engagement des partenaires. Cet engagement, de même que le gage de réussite de cette « *idée* », sont basés sur deux modes de leadership complémentaires qui sont les deux autres « *prérequis* » (en plus de la « *bonne idée* ») de la théorie des groupes susmentionnée : « *Good ideas*¹³³ are ideas judged by scientists to solve existing puzzles or to open new areas of inquiry. (...) Organizational leadership consists of arranging times, funds, and facilities for research; means for communicating findings and appointments for those doing research validated by the intellectual leader(s). The tasks of organizational leadership also may be performed by one individual or by several. » (Murray, 1994, pp. 22-23).

Dans cet exemple, c'est Pierre Jordan qui endosse¹³⁴ au moins le rôle de « *leader organisationnel* », voire celui de « *leader intellectuel* »¹³⁵ puisque, même s'il ne semble pas être à l'origine du projet, on le consulte pourtant pour trancher sur le maintien ou non de ces journées. Pour aller plus avant dans les conséquences sur les relations sociales et commenter cette « *bonne idée ratée* », le jugement porté par l'assistante est éclairant sur la représentation qu'elle a de ce qu'est (ou devrait être) une sociabilité efficace et professionnelle en recherche : « *Il n'y avait pas de coût, puisqu'en fait, il y avait juste (au final) une réunion de 10 ou 12 personnes ici, plus le déjeuner au Crous, (...). Les principales personnes intéressées n'étaient pas là (...). Ils n'étaient pas disponibles, donc, ... du point de vue de l'intérêt...* ». Cette justification « officielle » de l'assistante est de suite contrebalancée par son avis « personnel » : « *Mais, il y avait quand même des inscrits. Donc, je trouvais (...), surtout en dernière minute comme ça... Ce n'était pas... professionnel. Enfin, pour une administrative, ça ne fait pas très professionnel. Après, au niveau scientifique, ce n'est pas les mêmes critères, voilà.* »

On constate ici que les fameuses « *bonnes idées* » des uns, ne le sont pas forcément pour tous les membres du groupe ou de l'équipe. La position hiérarchiquement supérieure des « *leaders* » par rapport à celle de ceux qui vont juger ces « *idées* » (comme étant « *bonnes* » ou « *mauvaises* ») ne suffit pas à les faire accepter, même s'il est vrai que ces derniers devront, à terme, les appliquer et/ou,

¹³² Cette théorie a déjà été mentionnée dans la partie B. Celle-ci sera utilisée plus spécifiquement dans cette partie.

¹³³ En gras et italique dans le texte.

¹³⁴ Dans le cas du « séjour en région ».

¹³⁵ La définition du « leader intellectuel » sera donnée en chapitre VIII.

comme dans le cas de la fonction d'assistante de direction, en tenir compte dans la gestion administrative et matérielle de l'événement à organiser. Et ceci, quel que soit leur jugement sur ces idées. On remarque que le « convivialisme coopétitif » semble toujours agir dans le cas d'interactions entre chercheurs de SHS et chercheurs de sciences dures collaborant à ces journées dans la région. En effet, 1. la discussion est conservée (donc la communication peut toujours opérer) et 2. l'importance accordée aux chercheurs en SHS, notamment à ceux qui avaient émis le désir de participer à ces ateliers, est manifeste puisque c'est bien l'absence de ces « personnalités » qui est invoquée pour finalement annuler la tenue de ces journées.

En somme, la sociabilité entre pairs dans le cadre d'une interdisciplinarité « large »¹³⁶, telle que définie jusqu'à présent, est sauve. Concernant le « convivialisme coopétitif » à l'œuvre dans la relation de sociabilité entre chercheurs et administratifs¹³⁷ s'il continue d'être « transitif », il n'est cependant plus « admiratif », mais « critique »¹³⁸. En effet, les actions des « leaders » transfusent et impactent verticalement (hiérarchie) comme horizontalement (annulation des démarches d'organisation) la personne, le travail, donc le rôle de l'assistante de direction dans le dispositif d'organisation de ces journées « hors les murs ». La répartition des tâches est modifiée. La « division du travail » dans le cadre de la préparation (même avortée) de cet événement, l'est aussi en quelque sorte. La réaction négative de l'assistante vient probablement du fait que, malgré son rodage, elle n'a pas pu faire montre de ses qualités organisationnelles auprès de ses supérieurs. Elle a, en quelque sorte, « perdu la main » sur l'évolution du projet, puisque celui-ci a été annulé. De ce fait même, elle a perdu « une bonne occasion » de se voir accorder du crédit de la part de ses supérieurs hiérarchiques, et plus largement de l'ensemble des partenaires dudit projet. Ce crédit se traduit par le fait que certains chercheurs ne l'oublient pas, même après leur départ de l'IDC et, qu'ils maintiennent des relations avec elle en revenant la voir. Son rodage vient en partie de son investissement dans l'organisation, habituelle, des séminaires en région, de l'IDC.

Dans le point suivant, mettre en regard les expériences, en matière d'organisation, des deux communicantes¹³⁹ (que sont, d'une part, l'assistante de direction de l'IDC et, d'autre part, l'assistante de direction de l'IRBP), va donner un aperçu de l'image qu'ont ces instituts à l'extérieur. En effet, la première façon de sortir des murs d'une institution est le déplacement physique « hors les murs » et la seconde, est d'en sortir, mais sans se déplacer, c'est-à-dire par la voie des ondes (radio, TV) et des médias (Web). Tous ces thèmes renvoient à de la communication par voie de transport, par voie informatique ou médiatique. Concernant le premier mode de communication, le cas des séminaires en ville de X peut être traité.

¹³⁶ A ce propos, se reporter à la Section VII.3.

¹³⁷ Se reporter à la Section VII.2.a).

¹³⁸ A nouveau, au travers de cette critique, je peux interpréter ce revirement de position comme le délitement de l'utopie communicationnelle (cf. la conclusion du chapitre III).

¹³⁹ Le terme « communicant(e)s » renvoie au fait que ces personnes gèrent les principaux outils de communications comme le site Web et la Newsletter mensuelle de l'IDC. Cette lettre est adressée à la liste « membre.IDC » et à la liste de personnes extérieures au réseau qui en font la demande pour l'une ; site Web et compte tweeter de l'IRBP pour l'autre. En cela, elles génèrent une partie de l'image médiatique de leur Institut depuis ses murs.

VIII.2.b) Le point de vue des « communicants » sur l'organisation des événements de l'IDC et de l'IRBP

L'organisation de séminaires « hors les murs » (notamment en ville de X) a pour ambition, comme souligné dans le rapport d'activités 2013, de « *rassembler et (d') animer la communauté de la ville X des systèmes complexes, répartie sur différents sites de l'agglomération. L'IDC a monté le « séminaire de X » qui est organisé tour à tour par un membre IDC.* » (Rapport d'activités de l'IDC). En effet, « la journée IDC » en ville de X, sert à fédérer la communauté (toutes générations confondues), mais aussi et surtout, à faire la monstration des thématiques de recherche de « la maison mère », à savoir, l'IDC. Concernant les liens et les relations « d'obligations » entre l'IDC et la ville de X, c'est bel et bien l'IDC qui fait l'effort d'intégration des chercheurs de la ville de X, qui sont « membres de l'institut » à part entière. Il se trouve que les régionaux de X ont leurs propres séminaires locaux : ils sont donc indépendants par rapport aux activités de l'IDC. C'est pour cette raison que l'on peut dire que l'effort ne vient pas d'eux. De plus, les réunions peuvent se réaliser à distance grâce à la visio-conférence mise en place par les services du laboratoire d'informatique. Il est intéressant de préciser que la journée IDC est aussi l'occasion de faire se croiser, outre les collègues de la région entre eux, les générations de statutaires et d'étudiants ou doctorants également. « *On finance des événements dans l'année. Mais, par contre, pour rapprocher les deux régions (...) on a une journée par an qui est la « Journée de l'IDC » qu'on anime maintenant, plutôt sur la ville de X (...) depuis plusieurs années. (...) Les cours de master ont lieu ici*¹⁴⁰. Donc, du coup on amène (les étudiants) à la Journée de l'IDC. » (l'assistante – discours corroboré par le directeur de l'IDC).

Au niveau thématique, une collaboration des membres de ce séminaire de la ville X est requise : en effet, la coutume veut depuis l'instauration de ce partenariat entre les communautés des villes Y et X, que les porteurs de projets participent à la Journée de l'IDC. Ceci crée une continuité de « rencontres » au cours d'une année, donnant ainsi des occasions de créations de liens entre ces deux communautés. De plus, on retrouve là, la clause de « retour sur investissement » mise en évidence dans l'exemple de l'appel à pré-projets IDC/IHum 2014. L'assistante en cours d'entretien semble s'exprimer au nom du comité de pilotage bien qu'elle n'en fasse pas partie. L'usage récurrent du « on » dans ses propos en témoigne. Cette « étiquette » de « pouvoir relatif » qu'elle s'attribue, dénote sa volonté, plus ou moins consciente, d'assumer cette forme de « *leadership gestionnel et administratif* »¹⁴¹ à propos de l'ensemble des activités de

¹⁴⁰ L'assistante fait référence à la salle de conférence de l'IDC. Voir la photo du séminaire sur les « Lois de puissance ».

¹⁴¹ Cette forme est nouvelle et est à ajouter au côté du « leadership organisationnel », sachant que ce 3^{ème} type de leadership est traditionnellement dévolu à une personne de formation administrative pure (mais jamais à un chercheur). Le poste de « leader organisationnel » peut, lui, être occupé par une personne qui est, ou non, chercheur. Le « leader organisationnel » peut cumuler les fonctions de leaders tandis que le « leader gestionnel », lui, ne le peut pas. Enfin, le « leader gestionnel » est au service d'un public qui peut être varié. Ce public peut être constitué de chercheurs mais pas uniquement (livreurs, autres administratifs, traités, Direction des Affaires Financières, service infographie-PAO). Il est souvent placé sous les ordres directs des autres leaders de la recherche (« intellectuels » et/ou « organisationnels ») directeurs de telles ou telles structures ou équipes de recherche. Il est dépendant de ses supérieurs hiérarchiques (chercheurs). Cependant, il a sous ses ordres d'autres agents administratifs de la recherche. En somme, toute « formation de groupe scientifique de recherche » suppose une première

l'IDC. Ce « *leadership gestionnel* », lui, n'appartient pas à la science, mais bien « au service public administratif ». En cela, il occupe une fonction parallèle au phénomène de « *formation d'un groupe scientifique* » et renforce le « *leadership organisationnel* » en le soutenant. Ce « *leadership gestionnel* » a pour but de soulager les directeurs de recherche au niveau administratif. Cela a déjà été mis en évidence et défini dans le contexte des laboratoires « seniors »¹⁴².

Au niveau de la fonction de « *leader gestionnel et administratif* », l'assistante de l'IDC en est une bonne représentante. Elle s'occupe de tout ce qui est communication logistique (au sens de gestion des listes d'inscrits, transport des participants, optimisation des calendriers et gestion du temps, recherche, collecte et communication des données logistiques au centre d'hébergement, réservation des traiteurs pour les consommations, etc.). « *On emmène les étudiants du master (...). On va animer cette Journée sur la ville de Q qui n'est pas encore fixée. Il faut que je prévois un traiteur. En général, ça a lieu à l'automne (plutôt septembre-octobre) (...), en fonction du nombre d'inscrits, je réserve un bus plus ou moins grand (...). Il y en avait pour 600 euros et le traiteur 1500 euros, hors taxes. Donc, il va effectivement falloir que je secoue la direction avant l'été pour qu'on fixe une date !* » (l'assistante).

On voit poindre dans le discours « dirigiste », presque « managérial », de l'assistante, le rôle de « leader gestionnel et administratif » dont elle se sent porteuse. Or, c'est précisément ce rôle de « leader » non explicité mais endossé naturellement par l'assistante, qui permet de rendre la sociabilité (en tant que « convivialisme coopétitif ») entre les chercheurs et l'administrative « transitive ». En réalité, il semble que ce caractère « transitif » de la sociabilité, c'est-à-dire le fait qu'elle peut « traverser » les frontières de toutes natures dans l'univers de la recherche et dans toutes les directions de la structure (soit horizontalement entre pairs, soit verticalement entre hiérarchies, soit transversalement entre la pyramide « scientifique » et la pyramide « administrative »), provienne du leadership. Plus précisément, la sociabilité dépend du type de leadership dont se dotent consciemment ou inconsciemment les agents en présence dans le système d'interactions qui les lient lors d'une situation de communication particulière. En somme, sans la présence de ces savoir-être et savoir-faire (réels ou imaginés¹⁴³) propres à ces leaderships, tantôt de type « scientifique », tantôt de type « gestionnel et administratif », incarnés par les agents du milieu de la recherche (« scientifique ») ou de l'administration (« gestionnel »), la sociabilité définie comme « convivialisme coopétitif » ne pourrait pas être « transitive ». Cette « transitivity » permet aux leaderships et aux agents qui y prennent part de se croiser, de se porter, de se supporter et parfois, comme dans le cas de critiques, de lutter en se confrontant entre eux. Tout ceci, sans forcément en avoir l'air. Régulièrement en effet, l'assistante se « rattrape » en recentrant son discours sur la direction (symbolisée par le « ils ») et ses décisions. Pour cette Journée IDC dans la ville de X de 2014, « (...) *Il faut qu'ils décident (de la date) pour que je puisse faire intervenir un traiteur. En général, je travaille toujours avec le même. Ils ont voulu changer l'année dernière : ce n'était pas terrible (rire) !* » Cette

« pyramide de leadership scientifique » avec ses trois prérequis (« bonnes idées », « leader(s) intellectuel(s) » et « leader(s) organisationnel(s) ») et une seconde pyramide de soutien de la première, « la pyramide de leadership gestionnel pur » avec son prérequis (« leader gestionnel et administratif ») qui s'inspire de la théorie « *du leader communicateur et animateur (TLCA) dont Kouzes et Posner sont les représentants les plus célèbres.* » (David-Blais & Hall, 2005).

¹⁴² A ce propos, se reporter à la partie B.

¹⁴³ Par « imaginés », je renvoie au vocable de l'utopie (enchantement, etc.), cf. chapitre III.

remarque montre la « transitivity » à l'œuvre puisque grâce à son leadership dont le savoir-faire est de choisir « les bons partenaires », l'assistante assure le « suivi » des tâches au niveau administratif, gestionnaire et facturier, ainsi que la communication interne comme externe entre lesdits partenaires. Comme exemple de ce suivi, on peut citer le choix du traiteur : *« j'ai une ancienneté avec les traiteurs, donc je négocie. J'arrive à garder les mêmes budgets, à avoir des produits de qualité. »* Ce qui corrobore le fait, que ce leadership « gestionnel et administratif » est bien un savoir-faire exclusif de personnel ayant une formation « de métier », c'est qu'en leur absence, les choses ne se passent pas aussi bien que lorsque l'administrative est là. Les personnes non habilitées qui prennent alors le relais sont mises en défaut : *« typiquement, je n'étais pas là l'année dernière, je ne sais même pas où ça a eu lieu parce qu'il n'y a rien dans le dossier ! Voilà, c'est un dossier vide ! »* Les traces administratives d'organisation de la sociabilité habituellement consignées sont absentes dans ce cas.

Ce qui montre aussi, en retour, que les pyramides de leadership sont bien « parallèles » entre elles, c'est le constat que les informations à caractère scientifique demeurent restreintes à la pyramide correspondante, mettant cette fois en défaut l'assistante de direction qui est alors contrainte de subir les limites de son leadership : *« pour tout ce qui est scientifique, j'ai rarement des retours. (Pour le projet avec les hôpitaux), ils ont géré ça en interne directement. Ils ont les fonds, donc ils gèrent et c'est vrai que je n'ai pas de retours de ce qu'ils ont fait. »* Le vécu de l'assistante de l'IDC, Madame Robert, en matière de gestion et de sociabilité associée à cette dernière activité, va être très similaire à celui de l'assistante de direction, Madame Cabochet, de l'IRBP. Ceci présuppose que l'IDC et l'IRBP sont deux instituts interconnectés au niveau des locaux, mais indépendants au niveau de la gestion de l'établissement. En effet, comme le précise Madame Cabochet dès le début de son entretien, qui a duré environ deux heures par téléphone en juin 2014, les localisations de l'IRBP sont multiples et dépassent le seul IDC qui l'héberge. *« Je travaille pour l'IRBP qui, lui même est hébergé à l'IDC, et en plus, nous sommes localisés sur plusieurs endroits. (Le directeur de l'IRBP) Monsieur Nicolas a son bureau dans le laboratoire de biologie, le RDP (Reproduction et Développement des Plantes) de l'Ecole Y. Moi-même, j'ai mon bureau localisé du 2^{ème} étage, donc pas très loin de celui de la directrice de la communication (de l'Ecole Y sur le site lettres). Nous avons un bureau commun en fait, un bureau de l'IRBP à l'IDC. C'est-à-dire, c'est à ce titre que nous sommes résidents IDC. »* (Madame Cabochet, l'assistante de direction de l'IRBP).

Par ailleurs, j'ai déjà mentionné précédemment le fait que le profil de Madame Cabochet est particulier, puisqu'elle a travaillé aux Ecoles (Q puis Y) depuis presque une génération. Un point commun avec l'assistante de l'IDC, (qui n'a pas encore été mentionné jusqu'à présent), touche à la sociabilité « genrée » au travail d'autant que Madame Cabochet est en relation avec de nombreux chercheurs et autres, du fait de la multiplicité des sites de l'IRBP. Cette question de la sociabilité dépendante du genre des individus a été traitée partiellement dans la partie C. C'est pourquoi, afin d'équilibrer les thématiques abordées entre le monde des chercheurs et celui des personnels de la recherche, j'aborde ce point pour le public « administratif », d'abord avec l'expérience de l'assistante de l'IRBP puis avec celle de l'assistante de l'IDC : *« j'ai été nommée en tant qu'assistante de production audio-visuel en 1994 et en fait, je suis arrivée dans un service essentiellement masculin, j'ai passé 15 ans de ma carrière à travailler entourée*

d'hommes où les blagues de tout genre fusaient de partout. » (assistante de l'IRBP) Ce fut un choc pour cette dernière, qui, tout comme Madame Robert de l'IDC, avait une vision enchantée de l'Ecole, en tout cas plus positive du monde global de la recherche et de l'enseignement supérieur. De ce fait, l'image qu'elle pouvait avoir des relations humaines en ces lieux « privilégiés » s'en est trouvée altérée : *« j'étais un petit peu sidérée, parce qu'en arrivant à l'Ecole, je me disais : je vais arriver dans un lieu où les gens sont très cultivés, etc., j'avais une image un petit peu idéale de l'Ecole, et quand je suis arrivée : je suis arrivée dans un monde de techniciens assez machos (rire) et donc j'étais un petit peu effrayée par l'ambiance. J'étais une des seules femmes. »* Comme l'assistante de l'IDC, l'assistante de l'IRBP a dû se battre pour « gagner » sa place, d'abord en tant que technicienne : *« on met toujours du temps à trouver sa place, on montre ses compétences professionnelles et, comme j'ai jamais été mini-jupes, (...) au service technique »*, puis, en tant que personnel intégré dans l'Ecole comme étudiante : *« j'ai passé 2 maîtrises les deux premières années, et à côté de moi, il y avait des linguistes qui étaient des gens très distingués, des historiens, des géographes, des chercheurs et des chercheuses et dans cet univers-là (...). On (se) côtoyait (au service technique), on mangeait à la cantine, on vivait avec ces gens-là. J'ai été totalement émerveillée d'avoir été nommée dans l'Ecole. »* Ce qui n'a a priori pas posé de problème pendant ses années d'études. Cependant, bien qu'elle fasse partie des instances de l'Ecole et notamment en tant qu'assistante de l'IRBP, elle rencontre encore des préjugés dont elle fait état. Ces remarques sont d'abord relatives à son sexe : *« je suis dans beaucoup d'instances, tous les ans, la direction nous soumet le bilan social de l'Ecole. Les personnels féminins sont essentiellement et en majorité des personnels administratifs (...). Dans les catégories techniques, les postes féminins sont des emplois de femmes de ménage, de cuisinières et lingères. Dans l'univers dans lequel je travaille, c'est-à-dire, en communication, PAO, reprographie, conception Web, design, on a 3 femmes pour 10 hommes. On est toujours 70/30. »* (Madame Cabochet). Cette dernière confirme, comme Madame Robert de l'IDC, que la répartition hommes/femmes à l'Ecole Q (comme à l'Ecole Y, ainsi qu'elle le précisera dans la suite de l'entretien) est en faveur de la gente masculine.

La répartition genrée dans la sphère administrative est sensiblement la même que dans la sphère de la recherche. *« Concernant la difficulté homme/femme dans l'Ecole, il y a toujours eu une disproportion et c'est toujours le cas : une majorité de chercheurs et d'enseignants sont masculins. Une majorité de personnes plus reconnues, ou enfin, ayant une plus grande reconnaissance des classes supérieures, (se voit) pour les hommes. Y compris dans les domaines d'excellence, où les femmes, elles, n'avaient pas à faire leurs preuves, c'est-à-dire où les compétences des femmes n'étaient pas remises en question. Sauf que, par le fait du hasard et de la vie, les recrutements d'enseignants-chercheurs allaient toujours plus en faveur des hommes que des femmes. Si on pose la question à la direction passée et à venir, la réponse est « mais, nous n'avons pas assez de candidats féminins. » Donc évidemment, ça crée du déséquilibre. »* (Madame Cabochet).

Concernant ces questions de genre, d'autres exemples seront donnés pour développer cette sous-thématique de la sociabilité en recherche. En effet, comme on a pu le voir avec le cas de Justine (philosophe) confrontée à des pairs statutaires de biologie lors de l'organisation du colloque international¹⁴⁴, les rapports genrés se

¹⁴⁴ A ce propos, se reporter à la partie C.

rencontrent fréquemment. Du moins, ils sont vécus comme étant tributaires du genre par les femmes et sont souvent connotés par différents paramètres comme le niveau d'études et/ou le statut correspondant¹⁴⁵, comme l'appartenance disciplinaire¹⁴⁶. Ces connotations dénotent une sociabilité dominée par le public masculin de la recherche. Cette situation amena un déséquilibre relationnel entre hommes et femmes, les secondes se retrouvant dans la nécessité de justifier leur présence et leur rôle par leurs compétences. Ainsi, dans le cas de l'assistante de l'IRBP, notamment à l'Ecole de Q, elle aurait vécu des affronts liés à son sexe corrélé à son niveau d'étude. *« Je suis quand même un petit peu diplômée mais pas beaucoup. (...) Le problème de cette Ecole Q, c'est (que c'est) un peu élitiste. La caste des enseignants chercheurs, vis-à-vis des personnels techniques et administratifs : certains (de la caste) auraient tendance à penser que l'intelligence, (...), ça descend jusqu'à l'étudiant de haut niveau qui a réussi à venir faire ses études cohabitées à l'Ecole. (...), en tant que personnel technique, on était un petit peu dans l'ordre de la domesticité (...). On était une extension qui faisait partie des murs de l'Ecole, on était là pour servir à faire marcher les choses. On n'avait pas à attendre de remerciements ou de reconnaissance parce que, quand même, on est là pour ça ! Et c'est toujours le cas. (...) Non, ce ne sont pas les étudiants (qui ont cette vision des rapports humains), ce sont plutôt les chercheurs et les enseignants que je côtoie. »* (Madame Cabochet).

Madame Cabochet fait la distinction au sein de ses relations professionnelles : les jeunes n'ont pas le même rapport à elle que le personnel de recherche. Les paramètres qui rentrent en ligne de compte à propos de ses relations vis-à-vis du public de chercheurs sont clairement rapportés aux catégories 1) de genre ; 2) d'éducation : *« je le vis au niveau des personnels chercheurs, des personnels enseignants de haut niveau : on n'a pas l'air bête du tout, on est bien utiles, on travaille plutôt bien. Il faudrait quand même pas qu'on se mêle de conversations auxquelles on n'entend rien ! (...) Même là on est dans des situations qui sont, soit d'infériorité masculine-féminine, soit d'infériorité de niveau de connaissance. »* (Madame Cabochet). Pour appuyer son propos, cette dernière mentionne une interaction en réunion de comité dans les instances de l'Ecole Y ayant mal tournée, entre elle et un chercheur. En effet, les chercheurs (dont le directeur de l'IRBP) dialoguaient sur un article qui venait être accepté dans une revue très cotée car les étudiants du directeur y avaient participé. Or, Madame Cabochet eut l'audace de demander si elle pouvait en avoir un exemplaire. *« Et là, il m'a regardé d'un air de dire, mais enfin, mais, ce n'est pas la peine, tu ne pourras jamais... On m'a dit : c'est incompréhensible, tu ne vas pas perdre ton temps. J'ai été blessée, (...). J'ai dû manifester, enfin, pas auprès de lui parce que je me suis dit : celui-là, ok, d'accord ! Mais après, j'ai fait passer le message en disant : écoutez, je n'ai pas votre niveau de diplômes, mais, par contre, je n'ai aucun doute sur mes capacités intellectuelles ! (...) Ils ont alors changé. »* Dans cet exemple, les effets de genre provoquent des situations d'instabilité des rapports hiérarchiques par « rupture de cadre ». Cependant, le cadre de la réunion est rétabli assez facilement par quelques répliques rappelant les places de chacun et chacune. En dehors du cadre de cette réunion, l'assistance a pu s'exprimer sur cet épisode faisant, selon ses dires, entendre

¹⁴⁵ Concernant la bataille de statuts, je renvoie aux couples doctorante *versus* maîtres de conférence dans le cas de Justine, administrative *versus* chercheurs pour Madame Cabochet.

¹⁴⁶ Concernant la bataille des disciplines et des champs, je renvoie par exemple aux dichotomies SHS *versus* sciences dures, administration *versus* recherche.

raison à ses collègues. Le résultat de cette « humiliation acceptée » dans le cadre, mais contestée hors cadre par l'agent, est une réparation dans la mesure où elle a su ne pas persister dans le malaise qu'elle générerait, sauvant ainsi la face des participants à la réunion, qui a pu se poursuivre ensuite sans encombre.

Par comparaison, l'IDC se détache du paysage de l'Ecole en ce qui concerne les rapports genrés selon l'assistante de l'IRBP (1) ainsi que selon les étudiantes de l'IDC (2). En effet, si les membres masculins sont plus importants en nombre que les membres féminins, ces catégorisations genrées et/ou cognitives sont moins présentes à l'IDC qu'à l'IRBP ou à l'Ecole Y. L'IDC, *« c'est un endroit où les débats sont très ouverts, où les gens réfléchissent ensemble, ce n'est pas un endroit sclérosé. Ils n'ont pas un seul laboratoire, un seul sujet de recherche (...) Alors, (que) du côté « lettres » on peut être sur le hiéroglyphe représentant le « é » accent aigu, mais du côté « sciences », on va pouvoir être (...) (par exemple) sur la drosophile et son neurone dans la plaque d'Alzheimer, et donc être tellement ciblé sur son objet qu'on ne voit pas le reste de l'univers ! Tandis qu'à l'IDC, (...), au début j'y étais un petit peu à plein temps et c'est génial parce que d'abord, la distinction homme/femme : il y a plus d'hommes (...) parce qu'il y a plus de scientifiques (...) (d'informaticiens, etc.). Mais, il n'y a pas de soucis. Je veux dire qu'il n'y a pas de différence. Les gens, ils sont là pour travailler, pour porter des projets, il y a une bonne dynamique. »* (Madame Cabochet). Ce sentiment de « parité » respecté, au moins dans la vie de l'IDC, même si la parité dans les faits, elle, ne l'est pas, est un sentiment confirmé par les étudiantes. En effet, pour la doctorante en informatique de l'IDC, ce sentiment repose justement sur l'aptitude des femmes de ce milieu disciplinaire à s'imposer tout en se faisant respecter de leurs collègues et/ou pairs de sexe masculin. *« Il y a peu de femmes en informatique bien qu'on soit très bien représentées au laboratoire. Nous sommes très bien intégrées. Je n'ai jusqu'alors pas eu de difficultés ni liées au sexe, ni à l'âge. Les femmes ont peut-être un peu plus d'autorité que les autres, mais je pense que c'est plus une question de personnalité qu'on a pu développer, liée au combat que nous avons dû mener en amont (en début d'étude) contre les préjugés homme/femme vis-à-vis de la science et encore plus de l'informatique, qu'une vraie autorité des femmes dans le milieu. »* (Ludivine, doctorante en informatique à l'IDC).

Ce caractère de « bien trempé » est commun aux femmes interviewées dans cette étude et travaillant dans le milieu de la recherche. Ce trait est révélé puis développé par les structures de recherche (laboratoire d'informatique, IRBP ou IDC) où de nombreux réseaux s'entrecroisent, demandant de ce fait, des aptitudes de gestion, des relations en tant que *« déclencheur et canalisateur »* (David-Blais & Hall, 2005, p. 2)¹⁴⁷. En effet dans la structure ramifiée de l'IRBP, l'assistante est l'une des seules personnes à être en poste. Suite à la conférence qui a été à l'origine de l'IRBP, l'assistante a négocié elle-même, sans autre intermédiaire, son poste, à l'image de Madame Robert, assistante de l'IDC.

« C'était donc un grand événement et Monsieur Nicolas a eu le droit de créer cet institut. Alors, j'ai dit : marché conclu ; puisque c'est comme ça, je viens ! (...) Alors, il a été prudent, il ne m'a pas dit oui tout de suite. Au départ, il m'a encadrée (...). On est 2 avec 25 partenaires. Il y a 100 réseaux de chercheurs qui travaillent sur les mêmes domaines et il y a un vingtaine de membres fondateurs de l'IRBP. Ils sont en Australie,

¹⁴⁷ La pagination en ligne (de 1 à 10) ne correspond pas à la pagination de la revue papier.

en Amérique, en Roumanie, en Norvège et aux Etats-Unis. (...) C'est-à-dire qu'ils travaillent par Skype. Ils font des assemblées à laquelle je travaille beaucoup. Et voilà, c'est un institut hors les murs. Mais, dans les murs on est 2. En fait, en tant que personnel affecté, je suis toute seule. » Pour avoir une vision du fonctionnement interne de l'IRBP, qui est similaire en tant que structure interdisciplinaire à celui de l'IDC, et proche, en définitive, du fonctionnement d'un laboratoire « senior »¹⁴⁸, le descriptif de séance donné par l'assistante de l'IRBP peut être bien venu. *« des fois, on est 6, 7. On a des professeurs invités. L'année dernière, on a eu 2 professeurs (d'un autre institut) pendant huit mois. On se réunissait à peu près tous les jeudis. (...) L'organisation est un petit peu centré autour de la personnalité de Monsieur Nicolas (...) qui est un personnage très charismatique. Il entraîne beaucoup de gens autour de lui et il est un petit peu névralgique de cette aventure.* » Monsieur Nicolas est, semble-t-il, comme l'est Monsieur Jordan (directeur de l'IDC), un leader « organisationnel autant qu'intellectuel »¹⁴⁹ qui fédère son groupe autour de « sa » bonne idée. En cohérence avec la théorie du modèle fonctionnaliste, on ne peut nier l'importance centrale du leader intellectuel qui agit comme un catalyseur en réalité. *« The functionalist theory in the first chapter predicted that intellectual leadership is the sine qua non of scientific group formation. As hypothesized, there were intellectual leaders for all groups recognized. This does not prove that a group without intellectual leadership is impossible, only that there is no evidence to contradict or modify the proposed necessity of intellectual leadership. In addition to intellectual leadership, either organizational leadership or the self-recruitment of a group of followers is necessary for the formation of a scientific group, according to the functionalist theory. Most of the groups had organizational leaders.* » (Murray, 1994, p. 479).

Ce leader est à l'origine de toutes les décisions de fonctionnement. Cette centralisation vient de ce que l'IRBP est en cours de fondation et doit encore trouver ses marques, c'est-à-dire ses périodicités d'action, aussi bien internes qu'externes. Une preuve de cette construction en train de se réaliser est le fait que l'IRBP ne dispose pas encore de crédits véritables. De ce fait, il n'y a pas vraiment d'équipes sur place, ni de fonctionnement véritablement établi. Comme pour tout laboratoire, qu'il soit « senior » avec le changement de direction à SP3, ou même « junior » quand LJHL a dû constituer son équipe et notamment son « noyau dur », l'IRBP se trouve engagé dans une période de stabilisation de ses outils (humains et non humains) de direction. C'est pourquoi, c'est, seul, Monsieur Nicolas et personne d'autre, en ces périodes de structuration, qui prend les décisions. *« C'est compliqué, on est trop jeune. Il n'y a pas vraiment d'habitudes, (...) c'est juste de dire : tous les jeudis, on fait une réunion de service. Mais, en fait, on ne se réunit pas tant que ça.* » (Madame Cabochet).

Pour combler cette instabilité des débuts, comme dans les précédentes structures de recherche étudiées et notamment avec LJHL qui est comparable à l'IRBP, en tant que groupe qui a dû structurer son moment de fondation, les acteurs communiquent par le biais de l'informatique ou du téléphone, à défaut d'arriver à trouver le temps ou le motif pour se réunir physiquement parlant. De même, hors des réunions « imposées » par le leader, comme à l'IDC, les gens se déplacent pour provoquer la rencontre qui

¹⁴⁸ A ce propos, voir le détail ethnographique de la réunion CNRS en Partie B, Section III.1.

¹⁴⁹ La partie C a été l'occasion de donner la définition exacte de ces concepts.

donnera lieu à la création d'une sociabilité « convivialiste »¹⁵⁰, « coopérative »¹⁵¹, peut-être « transitive »¹⁵², en tout cas certainement « active »¹⁵³. *« Le seul qui sait à peu près où il va, c'est Monsieur Nicolas. (...) Il y a des moments où on est perdus (rire). (...) C'est-à-dire qu'il y a beaucoup de brassage. A des moments, on organise un colloque où c'est très intense et après, pendant six mois on va avoir une vie où il n'y aura plus personne (...). On ne sera plus que trois avec la stagiaire. »* (Madame Cabochet).

On constate que le duo de tête Nicolas-Cabochet constitue bien le trio de leaderships « intellectuel » pour Monsieur Nicolas, « organisationnel » pour Monsieur Nicolas en priorité, voire également pour Madame Cabochet, et enfin « gestionnel et administratif » pour Madame Cabochet. En effet, elle insiste en toute fin d'entretien¹⁵⁴ sur, non seulement sa fonction d'assistante (de formation technique) à l'IRBP, mais aussi et surtout, sur sa fonction de membre élu au CA de l'Ecole Y. Cette insistance montre, encore une fois, que les deux pyramides « scientifique » d'un côté et « administrative » de l'autre, bien que parallèles, sont interdépendantes du fait du caractère transitif de la sociabilité en recherche. *« Je suis élue au CA. Je suis la seule technicienne du CA de l'Ecole, ça fait quatre ans que je vais à des réunions avec la direction et de temps en temps, ils parlent des catégories inférieures. Ils parlent entre eux. (...) Ils ont juste oublié que je ne faisais pas partie de leur univers et que j'étais dans la catégorie de ceux qu'on doit cadrer, qu'on doit surveiller, dont on doit organiser le travail, etc. C'est très étonnant d'avoir accès à tout, c'est-à-dire, commission des finances, action sociale, etc. Donc, j'ai eu une double vie à l'Ecole. Pour ces gens-là, mes 20 ans d'expérience, sont très enrichissants. C'est-à-dire que je leur pose des bornes. Je les ramène à la réalité souvent. »* (Madame Cabochet).

On voit poindre ici une qualité commune à ces leaders « gestionnels » : le pragmatisme. Or, c'est précisément une ouverture et une sensibilité, ou prise en compte de la « réalité », qu'appelle l'interdisciplinarité. Cette ouverture qui est l'un des gros enjeux de ce type de sociabilité, renforce ma thèse selon laquelle le convivialisme coopératif en tant que mode ou attitude de communication est de plus en plus « compréhensif » à mesure que le partenariat intra- se fait inter-disciplinaire par la transativité, et plus large avec une interdisciplinarité hétérogène¹⁵⁵ (SHS/sciences dures).

Grâce à cela l'interdisciplinarité homogène (entre disciplines proches) devient de plus en plus large jusqu'à devenir élargie pour atteindre la société, voire pour intégrer la société de manière englobante et participative. En effet, il a été montré dans les points

¹⁵⁰ « Convivialiste » en cherchant à créer des liens professionnels et/ou amicaux avec leurs collègues.

¹⁵¹ « Coopérative » en générant des luttes de dominations (pour des projets, des publications, des postes, etc.) tout en maintenant un degré minimal de coopération notamment à l'échelle de l'équipe.

¹⁵² « Transitive » dans la mesure où les divers partenariats peuvent amener les personnes, comme les idées nouvelles par le biais de leur attitude (verbale et non verbale).

¹⁵³ Par « active », il faut entendre le fait de créer une dynamique de groupe plus « normée » et plus « régulière », notamment en matière de rencontres physiques sur le lieu de travail. En effet, la communication est d'ordre principalement téléphonique.

¹⁵⁴ Je nomme cette fin d'entretien, la « partie libre » où, en tant qu'enquêtrice, je suspends toutes interventions, laissant les interviewés libres de conclure l'entretien comme il leur convient.

¹⁵⁵ On peut préciser ici pour information que le vocabulaire « hétérogène », « transdisciplinaire » est retrouvé notamment chez Gibbons, Nowotny et al. à propos de la recherche et des techno-sciences contemporaines. Les ouvrages de référence sont entre autres Gibbons et Wittrock (1985) et Gibbons et al (1994).

précédents que le « convivialisme coopétitif » se déclinait sous deux modes : un mode « intéressé » dans certains cas d'interdisciplinarité proche, homogène, et un mode que j'ai qualifié « d'humain ou de respectueux », lorsque l'interdisciplinarité se fait hétérogène, « large » entre sciences dures et SHS et « élargi » quand la relation se fait entre sciences et société.

Il est important de noter que ces deux modes ne sont pas exclusifs et qu'ils peuvent parfois se mélanger selon les circonstances et les passions toujours présentes dans les interactions professionnelles. En matière de sociabilité, le second mode est plus positif dans l'attitude d'ouverture neutre que cela présuppose. En effet, l'ouverture aux Autres n'est pas naturelle¹⁵⁶ selon les agents. Cela n'exclut jamais, qu'une part des motivations individuelles engagées dans le processus, ne soit pas intéressée. De même, le premier mode n'exclut pas la présence, d'une part d'ouverture compréhensive à l'autre, dans les motifs à l'origine des projets de partenariats interdisciplinaires. Cependant, il semble que si l'on ne peut exclure ces « contaminations » intermodales, celles-ci sont toujours en moindre proportion par rapport à la nature des attitudes communicationnelles qui constituent ces deux modes de base. L'intérêt de sortir des établissements de recherche est d'examiner, outre l'enjeu de démocratisation des sciences, toute une cascade d'enjeux, comme celui de la médiatisation de l'image du chercheur induit par cette volonté politique de « démocratisation ». Par contre-coup, va apparaître un autre enjeu, celui de la professionnalisation de la recherche, comme métier intellectuel au niveau scientifique, mais aussi, à l'heure actuelle, comme une profession d'animation à visée sociale et politique concernant la formation et la pédagogie du plus grand nombre.

VIII.3 L'interdisciplinarité entre homogénéité et hétérogénéité : l'ouverture sociale des laboratoires seniors et juniors

Cette section, qui vient clore l'examen de la sociabilité à l'œuvre dans la recherche interdisciplinaire, va s'attacher à décortiquer l'enjeu de « *négociation et de rapports de force entre logiques différentes* ». (Wolton, 2013, p. 217). Ces logiques sont d'une part, celle des sciences institutionnalisées au travers d'établissements de l'Enseignement Supérieur (universités et grandes écoles) et d'autre part, celle de la société. Ces enjeux se cachent au sein de l'expression « démocratisation des sciences ». Cette « démocratisation » se définit politiquement et socialement parlant comme étant cette « *invitation à traduire le langage scientifique en un langage « que tout le monde comprend » pour favoriser le développement d'une pensée critique et éviter l'imposition d'un argument d'autorité (et qui) semble, à l'heure de la parcellisation des savoirs, plus que jamais d'actualité.* » (Dacheux, 2013, p. 194). Un exemple de cette « invitation » à faire des « *sciences en société* » (Pestre, 2003, p. 27) est la manifestation grand public que représente la fête de la science à l'échelle nationale.

¹⁵⁶ En particulier en ce qui concerne le travail collaboratif avec des pairs de disciplines éloignées en contexte interdisciplinaire notamment.

VIII.3.a) Animations et fête de la science, la sociabilité élargie traditionnelle des sciences dures

La science est une activité humaine et, en cela, elle se trouve aux prises de démarches politiques et d'enjeux économiques (Dacheux, 2013 ; Pestre, 2001 ; Edgerton, 1997 ; etc.). En cela, suivant ce mouvement de « nationalisation » de la science, des événements populaires à l'échelle du pays, ont vu le jour en « *appliquant une visée politique (l'émancipation des individus) à l'activité scientifique. (Car) en s'émancipant de ces liens disciplinaires, le chercheur contribue à émanciper le citoyen qu'il ne doit jamais cesser d'être* » (Dacheux, 2013, p. 195). L'un de ces événements auquel prennent part de nombreux chercheurs, dont certains appartenant aux laboratoires de mes terrains, est la « fête de la science ». Cette fête de la science à l'Ecole Y est une forme « *d'indiscipline* » autorisée, car portée par l'institution en tant qu'« *aspiration (de certains individus chercheurs) à la liberté qui est elle-même un appel à la communication.* » (Dacheux, 2013, p. 197). Les personnes interviewées à ce sujet, dont l'une en particulier, présentée ci-après, le feront sentir.

En se désenclavant de leurs laboratoires, les acteurs de la recherche modifient les rapports science-société, modifient les représentations que les deux parties ont d'eux-mêmes également. L'usage de la communication médiatique (radiophonique, télévisuelle ou couplant le son et l'image *via* les Web-radios qui seront évoquées plus loin) rendent cette pratique à laquelle se livrent les chercheurs, de plus en plus attractive et banale. De ce fait, ils modifient la lecture que l'on peut faire de la sociabilité en recherche, lorsque celle-ci fait appel à d'autres outils (médiatiques) et d'autres voies (interface sciences/société) de communication¹⁵⁷. Cependant, il est important de noter que les cas étudiés, s'ils font place à ce que l'on appelle dans la littérature, « les sciences participatives », ne rentreront cependant pas dans des considérations qui se rapporteraient à du « *social engineering* » où les chercheurs (experts) et non-chercheurs (novices) coproduiraient du savoir ensemble.

Pour commencer ce point sur la fête de la science à l'Ecole Y, présenter même brièvement une histoire de cet événement semble requis. Cela fournit utilement un cadrage contextuel et une vision à l'échelle au moins régionale, voire nationale, de cette action ministérielle. Pour obtenir cette histoire, j'ai choisi d'interviewer, une personne « organisatrice » de cet événement à l'Ecole. Cette personne, que je nommerai Monsieur Edgar Charles, interviewé dans son bureau sur le site « sciences », le 5 juin 2014, est un chercheur de l'Ecole Y au parcours de vie atypique. En effet, il a choisi d'abord, d'abandonner les rivages de la recherche en sciences dures (chimiste de formation), pour les rivages de la recherche en SHS (didacticien de la chimie), avant de plonger dans l'interdisciplinarité pour en faire son activité principale, au côté d'une activité d'enseignement classique. « *Alors, je suis complètement atypique au sens où je suis Maître de Conférence en chimie et j'ai arrêté la recherche en chimie, il y a très longtemps, en 90. J'ai fait cinq ans d'administration dans l'Ecole, directeur de gros cours. Ensuite, j'ai fait une quinzaine d'années et même plus, de recherche en didactique. (...) Donc, je suis passé en Sciences Humaines, ce qui fait un grand écart. J'ai toujours enseigné en chimie et je faisais des sciences de l'éducation en recherche (...). Et au bout de 12-15 ans, j'ai décidé d'arrêter la recherche et de faire de la*

¹⁵⁷ A ce propos, se reporter à la section VIII.3.b).

communication scientifique. Maintenant, je suis dans un laboratoire de chimie, je ne fais pas de recherche moi-même, mais dès qu'il y a à communiquer sur la science (...), je fais des notes que j'envoie à la com' de différents établissements de recherche (dont l'Ecole), (sourire) (...). Je suis également dans tous les événements du laboratoire et certains événements de l'Ecole comme la fête de la science, mais aussi à la diffusion des connaissances dans les stages de collège-lycée. (...) Je fais des émissions de télé où je suis consultant. » (Edgar Charles).

L'ouverture à la société de cet individu chercheur qui, après une carrière académique et disciplinaire classique comme maître de conférence, a choisi la voie de la « communication scientifique », est totale, assez rare et de ce fait en un sens, exemplaire. En effet, cet homme est entièrement dans la transmission de son savoir et dans l'échange avec l'autre par tous les moyens pédagogiques et communicatifs possibles : 1) par l'enseignement sous forme pratique *via* les stages, 2) par la valorisation de son laboratoire, de ses activités et de ses publications au niveau d'instances de la recherche, 3) par la valorisation et le souci de visibilité de la science *via* les manifestations grand public de l'Ecole Y et enfin, 4) par la communication médiatique et vulgarisatrice de la télévision. L'examen de ce genre de manifestation typique qu'est la fête de la science à l'Ecole Y permettra de mieux comprendre les quatre pans de l'activité interdisciplinaire¹⁵⁸ de ce chercheur.

A l'échelle nationale¹⁵⁹, la fête de la science a été créée en 1991 et pilotée par le Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche. Elle a pour vocation originelle de cultiver les échanges entre la communauté scientifique et le grand public. Sur la France, on compte chaque année plus d'un million de visiteurs en quelques 7000 chercheurs engagés dans cette démarche ludique, conviviale et concrète d'approche de la recherche. Monsieur Charles réalise un bref historique de la création de cette manifestation : « *La fête de la science (...) est une institution du Ministère, qui, au début donnait du fric pour que ça fonctionne et maintenant, il faut faire avec de tous petits budgets. Donc c'est pour ça qu'ils ont arrêté le Village des sciences. (...) (La fête de la science, au début) je m'en étais occupé avec un atelier. Je n'étais pas du tout à la coordination. Et ensuite, la fête de la science a été délocalisée sur la ville de Y, dans un Village des sciences. On l'a fait une année, mais ce n'était plus possible parce que ça demandait trop d'efforts de déménager un laboratoire. (...) On a arrêté. Maintenant, (au niveau ministériel) ils ne font plus que l'impression des affiches, des choses comme ça et puis des réunions. Des trucs où il n'y a pas de frais, quoi !* » (Edgar Charles).

A l'échelle de l'Ecole Y concernant l'origine des appellations (1) « fête de la science » d'une part, et (2) « Village des sciences » d'autre part, les anecdotes sont nombreuses. Monsieur Charles se plaît à en fournir quelques-unes issues de ses interactions avec son supérieur de l'époque et aussi propres à son imaginaire. N'oublions jamais, comme le rappelait Bachelard dans le *Nouvel esprit scientifique* notamment, l'importance de la fonction imaginative du scientifique au travail pour surmonter les obstacles épistémologiques qu'il ne manquera pas de rencontrer dans sa recherche. Nous avons ici un bel exemple d'imagination concernant l'appellation

¹⁵⁸ Au sens élargi du terme.

¹⁵⁹ Pour plus d'informations concernant l'édition 2014 se référer au site du Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche : <http://www.fetedelascience.fr/>

« Village des sciences » appliqué à une démarche de vulgarisation de la science :

(1) « D'ailleurs, avant ça s'appelait la « semaine de la science ». Mon directeur faisait : « ça ne marche pas ce truc-là ! Tu irais, toi, à la « semaine de la maçonnerie » ? Alors qu'à la « fête » tu y vas ! » (...) Alors que la « semaine de la science », c'est un truc pour les scientifiques quoi ! Donc, on en est venu à la « fête de la science ». (Edgar Charles).

(2) « Quand ils ont regroupé, (...) je ne sais pas moi (d'où vient l'expression de « Village des sciences »), je dirais que ça vient d'Astérix. (sourire). C'est l'image que j'en ai : on est tous des gaulois à faire notre truc (...). Oui, je vois bien le petit village avec la petite fumée au centre (sourire). » (Edgar Charles).

Concernant l'arrivée de la « fête de la science » dans les murs de l'Ecole, Monsieur Charles poursuit son historique. En réalité, ce serait le laboratoire de chimie et ses chercheurs qui seraient à l'origine de la dynamique d'ouverture de l'établissement au moyen de cette manifestation d'échelle nationale et régionale à l'Ecole même : « On a arrêté (le Village). L'année internationale de la chimie, (...) j'avais mobilisé des troupes. Le directeur et le président (de l'Ecole) m'avaient dit qu'ils me suivaient, mais qu'ils ne voulaient pas que je fasse plus que de la chimie, parce qu'il y avait des prix Nobels. En revanche, rendez-vous l'année suivante pour une grande fête de la science et ça a été l'événement Lumières à l'Ecole que j'ai coordonné. Un très gros événement avec plein de gens, avec de la culture scientifique, avec des présentations, etc. L'année dernière, on a continué dans les directions qui avaient été commencées, c'est-à-dire faire à la fois des sciences « humaines et sociales » et puis des sciences « inhumaines et asociales » (sourire). (Edgar Charles).

Il est intéressant de noter que comme pour l'IDC, là encore on opère un changement de cap et d'esprit en impliquant les SHS dans des dispositifs préexistants. En effet, cette « fête de la science » était, aux origines, une initiative concernant uniquement les sciences dures de l'Ecole. Un symptôme de ce passé est cette remarque de Monsieur Charles qui, en tant que coordinateur, dénote que « c'est très difficile, parce que ces gens-là (des SHS) se revendiquent scientifiques, scientifiques, scientifiques ! Mais, quand on dit « fête de la science », ils ne se sentent pas concernés. (...) C'est-à-dire que (...) nous, on n'a que des profs de bio, de physique (qui participent). On n'a pas de profs d'économie, de profs d'histoire, etc. » (Edgar Charles) Cette intégration des chercheurs de SHS est portée par la direction de l'Ecole et, en cela, c'est un changement de politique, mais, sociétal également. « Je pense que si la direction de l'Ecole met des moyens « humains » surtout, parce que « financiers » : on fait avec ce qu'on a (...), je pense que ce n'est pas innocent. (sourire) (...) A leur niveau, il faut qu'ils montrent que l'Ecole est présente dans la Cité. » (Edgar Charles) On voit que la visibilité de l'Ecole dans la société se joue aux interfaces et que tout comme le CNRS¹⁶⁰, par exemple, l'Ecole se plie à cette volonté politique pour obtenir des crédits, au propre comme au figuré. Si l'image innovante de l'interdisciplinarité est maintenue, c'est dans une logique « gestionnelle » pour que l'organisation du CNRS, ou

¹⁶⁰ « Tous les instituts (...) soulignent l'enjeu essentiel que représente l'inter-disciplinarité. Elle est la caractéristique même d'une science vivante et d'une recherche à l'affût de convergences fécondes » (INEE). (...) Sans oublier, économie de la connaissance oblige, que l'interdisciplinarité constitue pour le CNRS « un moyen de se distinguer » par rapport aux autres centres de recherches, comme le souligne l'IN2P3. » (in Disciplines, instituts et interdisciplinarité au CNRS. Hermès, La revue. Interdisciplinarité : entre disciplines et interdiscipline, 3(67), 188-191). En ligne http://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2013-3-page-188.htm - anchor_citation.

de l'Ecole, puisse se positionner avant tout au sein du marché du savoir. Ce fait justifie de mobiliser des référentiels de politiques de recherche ou, des référentiels managériaux, pour lire et traduire la sociabilité à l'œuvre en recherche, comme cela a été fait en partie B, puis C.

Une nouvelle strate, de marketing académique cette fois, entre en jeu dans cette structure complexe (humaine et non humaine) des établissements de recherche comme le CNRS ou l'Ecole Y (pour ne citer qu'eux). Ces établissements sont dans un marché économique, politique et social qui les englobe et qui interfère avec eux. C'est l'échelle macroscopique des enjeux sociétaux, que révèle l'échelle microscopique des laboratoires « seniors », « juniors », et autres instituts ou hôtels à projets accompagnés de leurs tutelles et leurs structures administrative et/ou scientifique. A l'échelle microscopique, les agents se doivent d'assumer leurs rôles de « passeurs » en essayant, par des actions locales, de donner corps, malgré le manque de moyens financiers et/ou humains, à cette interdisciplinarité qui constitue la voie « *hypermoderne* » (Aubert, 2004, tirée du titre) à construire pour penser les sciences autrement. A cette dernière échelle, on a montré, en chapitre VII notamment, comment le convivialisme coopératif et ses formes d'applications régulent la sociabilité au niveau communicationnel.

L'Ecole Y a adopté, par mimétisme avec le CNRS, une stratégie de marketing académique au travers de l'ouverture à la société *via* la « fête de la science », mais aussi et surtout, par sa stratégie de refondation, puis de fusion des pôles sciences et lettres de l'Ecole. Sur cette stratégie de fusion d'établissements, Monsieur Charles propose une interprétation en lien avec la problématique de l'interdisciplinarité : *« Au tout début de la fusion, ils ont fait des appels à projets de mélange. (...) Ce que j'ai vu était bien pauvre. (Des choses) presque artificielles, pour avoir du fric. (...) Ces gens-là, ils ont le métier pour faire un rapport où l'on a l'impression qu'ils ont fait quelque chose. (...) Ce n'est pas de la poudre aux yeux mais de l'appât du gain, parce que, pour un laboratoire de sciences humaines, 4 ou 5000 euros, c'était ce qui était mis, ce n'est pas rien ! Pour un laboratoire de physique c'est pff (grand éclat de rire). Comme un ancien directeur de SL4 avait dit : « Avec les miettes des scientifiques, les sciences humaines font des festins (sourire) ! » (Edgar Charles).*

Cette répartition budgétaire va se retrouver au niveau de l'organisation pratique de la fête de la science 2013 que le point suivant va s'attacher à traiter dans le détail au travers du verbatim et de l'expérience de Monsieur Charles. En effet, des ateliers de sciences expérimentales pourront ne pas nécessiter le même investissement financier et matériel que des ateliers de SHS basés sur de la manipulation de concepts. Ce sera aussi l'occasion de mieux cadrer, les descriptions d'ateliers de discussion menés par le laboratoire junior, LJHL, lors de la fête de la science et rapportés en partie C. Cette recontextualisation confirmera, d'une part, la nature de la sociabilité des laboratoires juniors, certes « conviviale » mais toujours sur fond de « coopération », sachant qu'ici le fond « coopératif » sera, aussi et toujours, le mode de fonctionnement de cette fête. Ce mode de fonctionnement est basé, comme on le verra, sur une communication entre coordinateur senior statutaire et leader d'atelier (souvent) junior (car non statutaire) pour mettre en place cet événement national, régional et local (à l'Ecole Y). Et d'autre part, cela confirmera la forme de sociabilité mimétique pour LJHL, mais désireuse d'affirmer leur liberté d'innovation identitaire par une « résistance » aux règles seniors.

Ainsi, le descriptif de l'organisation va permettre de donner corps à une certaine anthropologie de la communication interdisciplinaire de mode « élargi » visant à coordonner différents pans disciplinaires¹⁶¹, pans humains¹⁶², et pans de régulation¹⁶³. Cette organisation événementielle d'envergure à l'Ecole Y a servi de faire-valoir pour l'établissement, et, d'épreuve par le feu pour les organisateurs et animateurs de cette fête « Lumière » en 2013, comme en témoigne le détail à venir. « *On a monté ça et on en a tiré des enseignements des difficultés qu'on avait (cette année). On est toujours avec une sorte de Village des sciences qui est l'Atrium de l'amphi (du site « sciences »). (...) Les démonstrations, ça s'est fait en chimie. Sinon tout est regroupé (dans cet amphithéâtre). On a deux objectifs :*

- *1^{er} objectif, ce sont les scolaires, avec des classes, très encadrés, etc. et,*
- *2^{ème} objectif, on a la partie, qui est une sorte d'Ecole hors les murs, et, on a la partie festive, qui est le samedi après-midi avec les familles. »* (Edgar Charles)

Si l'Ecole se refuse à appeler ce genre d'action, « portes ouvertes », cela y ressemble pourtant beaucoup, à ceci près que l'on réalise des démonstrations de sciences et une sensibilisation à la recherche au lieu de faire visiter les locaux de l'Ecole en présentant son offre de formation. Au niveau de la programmation, il faut savoir qu'un site Web a été mis en place pour les réservations de participation aux différents ateliers. La programmation est, bel et bien, un art de mobilisation des troupes et de recherche d'attractivité pour le grand public : « *Ces deux objectifs sont bien distincts dans ce qu'il se passe. (...) La programmation est différente, c'est pour ça que les gens viennent avec des classes : on sait combien ils sont, à quelle heure ils viennent, etc. Et la partie festive, où l'on accueille et où il se passe plein de choses. (Les gens) vont d'une chose à l'autre et c'est beaucoup moins de l'enseignement. (...) C'est très différent comme optique (...). Il y a des enfants qui ramènent leurs parents le samedi (sourire). (...) Les deux (objectifs) marchent très bien. (...) On pourrait accueillir un peu plus (de monde), mais on est vraiment à un très haut niveau de remplissage : (...) les sciences expérimentales à 100% et les sciences humaines un tout petit pour cent ».* (Edgar Charles).

Ce qui pourrait expliquer cette mauvaise répartition de l'affluence, en fonction des disciplines (SHS à côté des sciences dures)¹⁶⁴, vient principalement du fait que cette fête est un héritage des sciences dures, dans lequel les professeurs de SHS ne se sentent pas concernés. Ceci, induisant une sous-représentativité des humanités par rapport aux sciences dures. « *Les sciences humaines, si on en trouve.... S'il y a un trou, on va y aller quand même. (...) Donc, ça se remplit par défaut ! Et je pense qu'ils en sont contents (...). Mais, qui entend parler de recherche en sciences humaines à la télévision ? Personne ! »* (Edgar Charles).

Cette boutade, sur le fait que nombre de chercheurs en SHS sont invités dans des émissions culturelles sur les ondes mais ne traitent pas de recherches scientifiques,

¹⁶¹ SHS/Sciences dures.

¹⁶² Avec la formation d'équipe, la question des relations intergénérationnelles professionnelles et/ou amicales.

¹⁶³ Via du management et un « leadership gestionnel » caractérisé plus finement.

¹⁶⁴ Les ateliers interdisciplinaires n'ont pas encore été tentés dans cette fête de la science, qui est donc, pluridisciplinaire plus qu'interdisciplinaire.

amène le paradoxe d'une plus grande visibilité médiatique des chercheurs en sciences humaines, par rapport à celle des chercheurs en sciences dures, qui serait inversement proportionnelle à leur degré de scientificité en recherche « pure ». Ceci pousse à s'interroger à deux niveaux au moins.

1. Dans la Section VIII.3.a), on peut s'interroger sur les moyens à mettre en œuvre par les institutions (notamment l'Ecole Y) pour inverser cette tendance afin de redorer le blason des SHS auprès des pairs en sciences dures. Au niveau de la politique de recherche, il faudra s'interroger sur les moyens de favoriser le mélange des cultures ainsi que le travail interdisciplinaire en recherche. Concernant les efforts nécessaires en matière de promotion en direction de la Cité, il faudra voir quel positionnement est celui de l'Ecole par rapport au passé. Selon Monsieur Charles, (Les SHS à la télévision), *« c'est pas tellement de la recherche. On voit des chercheurs, on consulte des gens. Alors ça, on les voit tout le temps et c'est toujours les mêmes ! Et donc, il y a cette chose un petit peu curieuse au sens où l'on ne voit pratiquement que des chercheurs en sciences humaines à la télé, mais on ne sait pas ce qui se fait en recherche (en linguistique, en économie, etc.) »* Si les chercheurs en SHS savent, de par leur formation de maniement du discours, se valoriser et s'exprimer au niveau du petit écran, ils ne font pas de science, mais, font profession de « communicateur public ». Cette critique est attribuée également à certaines sciences dures « à la mode », à ceci près que dans ce cas, l'argent rentre en ligne de compte : *« Il y a déjà les scientifiques qui coûtent de l'argent : ils ont besoin de justifier auprès des directeurs, et donc du coup, ils ont des vrais services de com'. Plus c'est cher, plus ils ont un service de com' sophistiqué (la physique des hautes énergies (par exemple)). Quand ça va coûter du pognon, il va falloir dire ce qu'on a fait du fric, attirer des gens et en parler et puis les faire rêver.. (...) Alors on sait très bien qu'on va sur Mars (...). Par contre, les grands domaines de la recherche en chimie, la nanoscience, les gens (ne sont pas intéressés). (...) Et les scientifiques ne font pas d'efforts. Parce que ça coûte moins cher. Alors, les sciences humaines, (elles) elles ne coûtent rien (Sourire) ! »* (Edgar Charles).

2. Dans la Section VIII.3.b), on peut s'interroger, tout logiquement par rapport à ce qui vient d'être dit en 1., sur la communication scientifique au sens médiatique et populaire du terme notamment, mais aussi et surtout au sens large du terme, on va montrer que ce sont bien les représentations que cette communication génère dans la société comme dans le monde de la recherche, qui va modifier la profession du chercheur en général. Cependant, si la fête de la science est affaire de « monstration » et de « vulgarisation », plus que de discours « professoral » ou « médiatique », et que, de ce fait, rien n'incite les chercheurs en SHS à participer à une manifestation à laquelle ils ne sont pas habitués, on comprend qu'il faille « former » ces chercheurs en SHS lorsqu'ils proposent un atelier dans le cadre d'une fête de la science, qui n'a jusqu'alors été conçue, ni par eux, ni pour eux. *« En particulier, (...) les sciences humaines n'ont pas l'habitude de cette démarche »* (Edgar Charles)

La préparation d'atelier SHS demande une attention particulière. C'est pourquoi cela va servir de révélateur¹⁶⁵, par contraste à la préparation des ateliers de sciences dures, au niveau de ce qu'il se passe en termes de communication dans ce cadre. *« Alors, c'est beaucoup de relations personnelles : ça c'est énorme, c'est-à-dire, que je vais voir les gens, je leur en parle, je vois ce qu'ils peuvent faire. »* (Edgar Charles)

¹⁶⁵ Comme un réactif en chimie.

Le précédent commentaire met d'ores et déjà le doigt sur une sociabilité de proximité basée sur une communication compréhensive de l'Autre. On retrouve là un peu du mode respectueux qui caractérise la sociabilité en recherche interdisciplinaire large. Cependant, cette communication se fait aussi parfois, « transformationnelle » (Hodgson, 1988, pp. 17-20) et « charismatique » (Avolio & Bass, 1988, pp. 29-49). En ce sens, nous allons pouvoir décrire dans ce contexte de manifestation grand public nationale, extérieure aux laboratoires, mais interne à l'Ecole, tout en étant en relation étroite avec les citoyens, un dernier type de leadership qui, lui, est indépendant des autres leaderships définis précédemment. Il est éloigné de l'objectif de la « formation de groupe scientifique de recherche ». Ce leadership ne soutient en rien le leadership scientifique, et en cela, il diffère du leadership qualifié de « gestionnel et administratif » à visée régulatrice. Ce troisième leadership (mobilisateur de savoirs) intègre les qualités du second leadership (gestionnel et administratif) en tant que le leader est bien « communicateur et animateur »¹⁶⁶. Ce troisième type de leader est, aussi et surtout, « mobilisateur »¹⁶⁷. Cette théorie du « leader mobilisateur » est un courant venu des Etats-Unis dans les années 1980. Portés principalement par deux hommes (Burns, 1978 et Bass, 1981 et 1985), ces travaux de psychologie sociale opèrent une simplification importante au niveau du concept de « leadership », qui n'est plus alors que les capacités d'un homme qualifié de « fort », c'est-à-dire, capable de projection et d'anticipation de l'avenir tout en insufflant de l'inspiration aux personnes dirigées.

Les caractéristiques du leadership « mobilisateur de savoirs » en regard des autres types de leaderships

Ce troisième leadership de type proche du leadership « mobilisateur », mais qui dans le contexte de recherche, sera dénommé « mobilisateur de savoirs » du fait des capacités de son leader, se manifeste par l'aptitude de ce dernier :

- à être « transitif » (1) : en traversant les frontières disciplinaires et les murs de l'institution ;
- à être « communicateur et animateur » (2) : en fédérant des chercheurs ou autres collègues autour de son projet de vulgarisation ;
- à être « coordinateur » (3) : (ceci est la première particularité de ce leadership) hérité du leadership américain, en traduisant les aspirations individuelles du porteur d'atelier pour les articuler, avec celles de son groupe et enfin, le plus possible, les articuler aux aspirations et attentes du grand public ;
- à être « inspirant et signifiant » (4) : par mimétisme (seconde particularité de ce leadership), hérité là aussi du leadership américain, c'est-à-dire, en servant de modèle à un autre leader. Par exemple, à l'échelle de l'atelier de la fête de la science. Le porteur d'atelier devenant lui-même, par imitation et apprentissage, un leader mobilisateur pour les individus composant son public chez qui il inspirera peut-être des vocations. En cela ce leadership est « transformationnel » ;
- à être « garant d'une certaine déontologie » (5) : touchant aux valeurs scientifiques et éthiques, portées par la science vulgarisée.

¹⁶⁶ Voir la « Théorie du leader communicateur et animateur (TLCA) » mobilisée en Partie B pour définir le leadership « gestionnel et administratif » ou plus synthétiquement « leadership régulateur ».

¹⁶⁷ Courant venu des Etats-Unis dans les années 1980 et porté principalement par deux hommes, Burns et Bass.

Ce « *leadership mobilisateur de savoirs* » se manifeste dans la pratique de Monsieur Charles, lorsqu'il va à la rencontre des chercheurs en SHS de l'Ecole Y, ses collègues. Nous allons retrouver au fil des extraits de verbatim, certaines des caractéristiques ci-dessus (notamment les deux dernières qui sont les plus spécifiques de ce dernier type de leadership).

« Qu'est-ce que vous voulez faire ? Ca pourrait être autrement. J'ai complètement modifié des propositions de sciences humaines.

Parce que les gens (...), ils voulaient faire quelque chose sur la traduction en disant : on va expliquer aux gens le passage de l'œuvre écrite au film. Vous ne voulez pas parler de la traduction d'Harry Potter, le traduire etc. ? Ah, ce serait intéressant aussi (1)¹⁶⁸. Et du coup on a fait ensemble un scénario et les gens étaient contents (2). Cette année on va avoir des linguistes, (...) etc., ils ont plusieurs sous-ateliers et on a fait deux séances de travail ensemble (...). Alors leur idée, ça a très bien marché (3). Mais pour d'autres, soit ils sont perdus, soit ils voulaient faire quelque chose, qui, je pense, n'aurait pas fonctionné. »

Dans cet extrait on peut lire la présence de trois caractéristiques¹⁶⁹ du « leader mobilisateur »¹⁷⁰. Pour la quatrième caractéristique, le caractère « inspirant et signifiant » de sa fonction, qui la rend « transformationnelle » et, qui touche donc par certains aspects, à de la transmission, cela vient de ce qu'il n'est pas rare, que les porteurs d'ateliers soient doctorants ou jeunes chercheurs. « (...) C'est beaucoup dans le dialogue, et puis vous avez souvent des jeunes : un des ateliers sur le langage, ça va être quelqu'un qui est en thèse. (...) C'est quelqu'un qui découvre la science. Disons, qu'il n'en est pas encore à se poser des questions de communication ((2) et (3)).

Elle se les pose indirectement parce que je les lui pose et que je lui donne des possibilités et puis, elle, elle choisit ((3), (4) voire (5)). Mais voilà, j'alimente sa réflexion. C'est tout à fait normal (5). »

Afin de voir comment opèrent ces cinq caractéristiques, et notamment la cinquième et dernière, avec plus de précision, il est nécessaire de présenter les règles à respecter pour participer à la fête de la science coordonnée par ce « leader mobilisateur ». « *J'impose qu'il y ait un minimum d'au moins un doctorant dans chaque équipe. Parce que je ne veux pas qu'on mette un étudiant de licence, de master qui ne sait pas ce que c'est que la science, pour parler de science. (...) Donc pour moi, ce n'est pas un problème de sécurité, c'est un problème de déontologie. A la fête de la science, il faut que le public voit des scientifiques (5). J'estime qu'avant la thèse, je dis pas du doctorat, mais avant la thèse, les gens ne savent pas ce que c'est que la science ! Ils n'ont aucune expérience de la science : ils ne peuvent pas en parler.* » (Edgar Charles).

Ce phénomène de « transmission par observation/mimétisme » du savoir-faire

¹⁶⁸ La ou les phrases dans le corps du texte précédant les chiffres de (1) à (5) traduisent l'explication de la caractéristique décrite dans l'encart *Les caractéristiques du leadership « mobilisateur de savoirs »* correspondant à ces mêmes chiffres.

¹⁶⁹ Se reporter à l'encart de la note ci-dessus.

¹⁷⁰ Je raccourcis volontairement l'expression « mobilisateur de savoirs » correspondant au leadership en contexte scientifique de la recherche en « mobilisateur » pour faciliter la lecture puisque l'on se trouve la plupart du temps dans ce cadre. Le terme « américain » sera ajouté pour différencier ce leadership de celui des années 1980.

autant que du savoir-être de ce leader « mobilisateur », a lieu également au niveau des ateliers de sciences dures. Ce phénomène se voit d'abord auprès de la jeune génération estudiantine, puisque le « leader mobilisateur de savoirs » inspire des disciples. *« Eh bien, pour la chimie, c'est généralement des doctorants et puis ils prennent des M1 et des M2 qui sont en stage ou qui sont (...) en amphithéâtre. Ils gèrent ça entre eux. (4) Il y a de la confiance. Parmi les doctorants, il y en a la moitié qui ont passé l'agrégation et qui sont vraiment de très bons chimistes, et pas seulement à cause de leur thèse, mais aussi, à cause de leur passé en formation. »* (Edgar Charles).

Ce phénomène se voit ensuite auprès de la génération des seniors puisque le « leader mobilisateur » (senior notamment, comme par exemple l'est Monsieur Charles) influence aussi ses pairs, se jouant du « spectaculaire » pour inspirer de la « créativité » aux habituelles manipulations de laboratoire avec des béchers.



Expériences en amphithéâtre de chimie (Photos A et B)

Photo A : On peut voir sur cette photo, une jeune chimiste manipuler des béchers avec des réactifs de couleurs, qu'elle présente au public en les levant devant elle, tout en expliquant les motifs de ces changements de couleur spectaculaires. Les signes et insignes de la fonction du scientifique sont présents avec la jeune femme en blouse blanche entourée de fioles, verres mesureurs et autres récipients qui se situent au premier plan. De même, on distingue en arrière-plan, l'écran, où est projeté le PowerPoint typique d'une présentation de sciences dures. La dominance de la couleur blanche (blouse, paillasse carrelée, transparence de la vaisselle, etc.), crée une atmosphère aseptisée, classique dans la représentation collective de la science.

Photo B : Nous avons une vue en plongée de l'amphithéâtre de chimie, depuis le haut des sièges en gradins jusqu'à la scène de l'expérimentation où les scientifiques en blouses blanches opèrent leur démonstration. La salle est comble, corroborant le pourcentage maximal de visiteurs donné par Monsieur Charles. La plupart des visiteurs assis au premier plan de l'image semblent attentifs au propos présenté. S'éloigner du gros plan de la paillasse exposée en photo A, permet de commenter le verbatim de Monsieur Charles se rapportant à ces expériences. Le « spectaculaire » semble faire recette à la fête de la science.

« Par contre, la chimie, (...) c'est toujours plus ou moins les mêmes expériences tous les ans : les couleurs, les lumières. (...) Alors, c'est sûr que si je me mettais là-dedans, je ferais des trucs différents. (...) Par exemple, j'ai fait de la cuisine

moléculaire (sourire) (...). C'était à l'initiative d'un de mes collègues. On est parti sur un projet énorme, une toute petite chose qui a eu beaucoup de succès. (...) On a fait du caviar à la grenadine. (...) Après, il y avait la dégustation, et on expliquait pourquoi ça marchait¹⁷¹ (...). Voilà, donc je suis plus pour ce genre de choses qui a dû coûter 10 euros (...). Alors que les chimistes, il leur faut 500 euros de produits (...). C'est une autre approche de la communication scientifique. C'est une communication « spectacle » ou on retient le spectacle, pas la science... Les gens font ce qu'ils aiment. Je ne peux pas tout faire (sourire) (5). » (Edgar Charles).

Puis, les « laboratoires juniors » sont, eux aussi, intégrés au dispositif. Qu'ils soient de SHS ou de sciences dures, ils doivent tous se plier aux normes du dispositif. Or, l'organisation, du point de vue du respect de ces normes de fonctionnement, n'est pas toujours simple. LJHL s'est fait remarquer de ce point de vue, confirmant du même coup, sa forme à la fois « imitatrice » des seniors, mais aussi et surtout, libre de son fonctionnement interne en dehors des codes de ces mêmes seniors. L'innovation des juniors passe ici par le fait de défier l'autorité des seniors. Peut-être est-ce là une façon pour les juniors de s'affranchir de la phase mimétique pour l'ensemble ou, en tout cas, pour la plupart des laboratoires juniors ? En effet, très peu d'entre eux vont répondre à l'appel pour participer à la fête de la science. Cet insuccès confirme que les SHS¹⁷² se désintéressent bien, même parmi les jeunes chercheurs, de ce type de fête héritée, quant à elle, des sciences dures. « *Quand c'est des labos juniors (...) c'est encore des jeunes. Cette année, j'ai écrit à tous les labos juniors et j'ai eu une réponse des « fleuristes », c'est-à-dire des gens en biologie végétale, qui vont faire un atelier. Il y a un jeune doctorant, une doctorante en fin de thèse et un jeune post-doc (...). Mais pour moi, ce ne sont pas des seniors, ce sont des jeunes.* » (Edgar Charles).



Photo de l'« Atelier animé par un doctorant »

Sur ce cliché, on peut voir un jeune doctorant en interaction avec plusieurs enfants qui semblent regarder avec attention un objet tenu par l'étudiant. Chaque atelier (comme celui des jeunes de biologie végétale) est délimité par une ou plusieurs tables que l'on aperçoit dans le coin droit de la photo. Sur ces tables sont disposés des appareils de mesure (microscopes à droite au premier plan et à l'arrière-plan par exemple), et autres objets. Tout est fait pour rappeler l'objectif du lieu avec l'affiche

¹⁷¹ Le principe à l'origine de ce caviar est ce qu'on appelle la « sphérification inverse » à base d'alginate (chaînes de polymères extraits d'algues) qui s'achète dans le commerce de cuisine moléculaire.

¹⁷² Puisque les « laboratoires juniors » sont une forme héritée de facture SHS, comme vu en partie C.

« fête de la science » (en arrière-plan à droite), les paravents sur lesquels des affichettes indiquent aux visiteurs de tous les âges la nature de l'atelier, tout en créant une relative intimité de l'espace de ce vaste hall devant l'amphithéâtre où les animations de type conférences ont traditionnellement lieu.

Concernant LJHL et sa mauvaise intégration dans ce dispositif de la fête de la science, institutionnalisé car porté par l'Ecole Y et encadré par des chercheurs seniors, on peut dire que cela est cohérent avec l'analyse de la partie B qui a montré l'intérêt, mais aussi les limites de cette sociabilité mimétique, dont on a encore un exemple, ici. Cette émancipation de LJHL laisse à penser qu'une interdisciplinarité, lorsqu'elle n'est pas arrivée à maturité, en tant qu'elle est portée dans ce cas, par une équipe junior, ne peut être réellement aboutie. En ce sens, cela donne corps au commentaire de Monsieur Nedelec qui avait, lors de son entretien, mentionné la dichotomie « vraie interdisciplinarité » *versus* « fausse interdisciplinarité ». (L'atelier) « *philo, il y en a eu un, mais, ça s'est mal passé. Ils n'avaient pas du tout besoin de la fête de la science, ils avaient déjà un public (...). Ils se sont inscrits pendant la fête de la science, mais, ils n'ont pas voulu rentrer dans le cadre (...), on s'est un peu fâchés. Ils ne comprenaient pas que c'était une opération de l'Ecole (...). Mais, si c'est dans le cadre de la fête de la science, il fallait respecter une organisation. Ca ne s'est plutôt pas très bien passé (lors des) préparatifs.* » (Edgar Charles).

LJHL, n'est ouvert qu'en apparence aux autres dans leur diversité disciplinaire, professionnelle, sociétale, et identitaire, on le voit ici. En effet, seul le profit du laboratoire compte, le plaçant dans la catégorie de la « fausse interdisciplinarité ». Il est à noter que cette catégorisation de l'interdisciplinarité par les agents qui la pratiquent, à savoir par Monsieur Charles, mais aussi précédemment, par Messieurs Dupont et Nedelec, questionne l'authenticité de la recherche interdisciplinaire. En effet, la science interdisciplinaire véritable serait portée par des chercheurs formés à la science disciplinaire et même s'ils étaient moins performants que les autres dans leur champ disciplinaire, il n'en demeure pas moins qu'ils possèdent la rigueur du questionnement scientifique ainsi que les méthodes, pour résoudre des problèmes recouvrant plusieurs domaines de compétences. Ce ne sont donc pas les juniors, chercheurs amateurs, qui font la véritable interdisciplinarité, laquelle nécessite des compétences, qu'ils n'ont pas encore, à la différence des chercheurs seniors. L'interdisciplinarité est affaire de savoir-faire, d'ancienneté, d'expérience de la recherche et de capacités de fédération intellectuelle comme humaine indépendamment du fait d'être « un bon » ou « un mauvais » chercheur disciplinaire, comme le déclarait, Monsieur Dupont. L'interdisciplinarité « vraie » ou « légitime », est celle qui appelle une sociabilité convergente, par ce que sous-tendue par un système de leadership fort et, expansive car capable d'aller vers l'Autre, tout en l'accueillant dans la communication, c'est-à-dire, dans la transmission de savoirs.

Cependant, pour dépasser cette opposition trop grossière de la vraie/fausse interdisciplinarité, il est à noter que Monsieur Charles croit dans le potentiel des laboratoires juniors qui seraient bien le creuset d'une recherche « expérimentale » car sans « contrainte ». « *Je pense que les laboratoires juniors font beaucoup plus. (...) Parce qu'il y a des gens qui n'ont pas de préjugés, et un thésard il a à faire de la recherche et c'est tout ! Les scientifiques, il faut qu'ils pensent à leurs rapports, à leur carrière. Ils ont bien compris que tout ce qu'ils faisaient en dehors, c'était perdu, ça ne*

rentrait pas dans la carrière ! (...) J'avais dit à un biologiste : « tu ne veux pas faire la fête de la science ? » Il me répond : « Ecoute, moi je me donne un certain nombre d'heures par an en dehors de ma recherche : elles sont déjà faites ! (sourire). » (Edgar Charles). L'interdisciplinarité et la sociabilité « expansive » à laquelle elle donne accès en s'orientant vers la société est freinée par la réalisation du métier de chercheur et ses exigences.

C'est pourquoi, à défaut de fédérer une foule de chercheurs de (sciences dures comme de SHS), les enseignants du secondaire sont intégrés au dispositif. *« Et par exemple, dans d'autres domaines ça va être plutôt des enseignants de l'agrégation des Sciences de la vie et de la terre et de l'univers, des biologistes qui font extraire de l'ADN aux enfants de minimum collège (...). » (Edgar Charles).*



Photo de l'« Atelier sur l'ADN »

Cette photo représente l'atelier autour de l'ADN que mentionne Monsieur Charles dans son propos. Cette image est utile à plus d'un titre. D'abord, contrairement à la photo précédente, ce sont des adultes (seniors et non juniors) tant du côté de la chercheuse toujours en blouse blanche et entourée de matériel scientifique, que du côté du public enseignant de second degré (collège-lycée). L'aspect pédagogique est toujours présent quelque soit l'atelier. Cela se traduit sur cette image par la présence du modèle de la structure de l'ADN pendu derrière la chercheuse, à la manière d'une illustration concrète, ludique de la biologie moléculaire. En effet, dans toutes les photos décrites, le public paraît calme et appliqué, presque « scolaire » face au chercheur qui explique sa science avec force démonstration. Sur la photo ci-dessus, le public enseignant est assis (position d'« enseigné ») face à la chercheuse se trouvant debout (position d'« enseignant(e) »). Ceci est la marque d'une sociabilité « élargie » pour la chercheuse, dans la mesure où cette dernière va à la rencontre (et *vice et versa*) du représentant de la société sensibilisée à la science, à savoir l'enseignant(e) du secondaire. De plus, le fait que Monsieur Charles précise que ces ateliers concernent un public d'âge minimum, dénote l'une des compétences du leader mobilisateur, à savoir la (5) qui le pose en garant d'une certaine « qualité » du savoir transmis dans les ateliers qui sont classés par « niveaux de difficultés ».

Ce que montre en creux ces extraits de verbatim, c'est qu'il existe, bel et bien, un « âge professionnel » pour pratiquer la science et, qui plus est, pour pratiquer de la « vraie » science interdisciplinaire.

Ces « âges professionnels » se manifestent au travers des différents leaderships (scientifiques, organisationnels et mobilisateurs) que l'enquête a mis au jour. Dans le cas de la fête de la science et du « leadership mobilisateur » qui permet de monter, non pas un groupe de recherche scientifique, mais un atelier de vulgarisation et de communication scientifique, Monsieur Charles fournit un aperçu de la socialisation qui précède et entérine tout leadership de ce type par la connaissance et la reconnaissance de ses collègues pairs (ou non). Les cinq caractéristiques du « leader mobilisateur » énoncées plus haut sont résumées dans ce descriptif de la préparation (depuis la conception jusqu'à la réalisation) d'un atelier de la fête de la science. *« Je pense que la mise au point d'un atelier n'est jamais une action solitaire ! (1) Il y a un meneur, mais il lui faut une troupe. (2) Et donc là, forcément on parle avec des gens avec qui, d'habitude, on ne parle pas. (3) (...) Je pense à ce côté bénéfique très largement avec les chercheurs mais avec le public (3). A partir d'un certain niveau de confiance, les gens vont oser communiquer, alors qu'entre pairs ils seraient plutôt sur la réserve. (5) Le bon leader, (...) avec lui dans la troupe, je pense qu'il y a des gens qui peuvent déclencher ce petit lâché de paroles parce qu'ils se rendent compte qu'il ont des choses à dire. (4)¹⁷³ »* (Edgar Charles).

Cette osmose, due à la sociabilité expansive, on va la retrouver dans le déroulement de cette fête, ouverte à tous, donnant ainsi l'occasion aux chercheurs présents, comme aux publics extérieurs, de faire un tour d'horizon des sciences. Le point suivant est consacré à l'étude de cette dernière forme de sociabilité « convergente » et « expansive » dans différents cadres : d'abord la fête de la science, ensuite, les stages de lycée, pour terminer sur les ondes, en direction de la société, mais donc, cette fois « hors les murs » de l'Ecole. C'est donc un regard de plus en plus extérieur, général et surplombant, que l'on prend à présent pour finalement sortir de l'Ecole *via* les médias (avec la dichotomie « homo academicus, homo numericus » qui soulèvera certains enjeux quant aux nouveaux rôles joués par les chercheurs dans leur relation aux citoyens).

(i) *La fête de la science*

Dans le cadre de la fête de la science, les gens s'inscrivent sur un site Web et flânent d'atelier en atelier. Or, comme je l'ai indiqué plus haut, un effort particulier, a été fait pour attirer et intégrer les chercheurs en SHS au dispositif, de manière à diversifier les choix d'ateliers. Ceci pour attirer le public vers ces nouveaux stands ou ces conférences de SHS, notamment. *« L'année dernière, on a essayé de mettre l'accent sur la com' pour (les SHS). De toute façon, c'est sur le long terme, parce que les conférences (de SHS), on a du mal à remplir les salles quand le conférencier n'a pas déjà son propre public. Les quelques conférences n'ont pas eu du tout de succès. On va changer d'optique et développer des demandes en SHS. On a eu un atelier de traduction, un atelier d'histoire avec Monsieur Remond. On a eu un autre atelier de*

¹⁷³ Pour retrouver le descriptif de ces cinq caractéristiques, se reporter à l'encart intitulé « Les caractéristiques du leadership mobilisateur de savoirs (...) ».

SHS, le week-end. Il y en avait trois. » (Edgar Charles).

Au niveau des ateliers démonstratifs, si un leader mobilisateur expérimenté est utile notamment pour les jeunes ou pour des collègues novices de ce genre d'activité, certains enseignants-chercheurs de SHS ne sont pas en reste. C'est le cas avec l'atelier de l'historien Monsieur Remond. Parmi les nombreux profils de porteurs d'ateliers, il y avait *« en histoire, Remond qui fait de la recherche avec les NTIC, et ils ont fait ça en 3D. (...) Et ça, c'est parce qu'ils ont un outil de recherche qui permet de montrer (...). Par contre, la traduction c'était beaucoup plus compliqué parce qu'il n'y a pas d'outil. »* La technologie informatique sert ici la monstration. Un autre atout de cette animation est que *« pour l'histoire, Remond, c'est un ingénieur de l'ancienne génération. Donc là, ce ne sont pas des jeunes : derrière, il y a du lourd. »* (Edgar Charles) On voit que l'âge professionnel a son importance dans le type d'atelier proposé. C'est pourquoi, chaque atelier a son univers et sa personnalité, se forgeant avec tel ou tel collègue, pour telle ou telle raison et attirant telle ou telle catégorie de public. *« Je crois qu'il n'y a pas de règles générales : chaque atelier est dépendant de ce qu'il y a dans le laboratoire, du type d'équipe, s'il y a des jeunes, etc. Et puis, c'est presque toujours autour d'un moteur. »* (Edgar Charles)

Au niveau de la sociabilité au sein de l'équipe de chaque atelier, on voit à la fois des leaders « habitués » à la fête de la science (les « moteurs ») et des « nouveaux venus » qui apprennent des leaders déjà présents : *« (Il y a) les deux, au sens où les fameux leaders qui créent quelque chose : quand la chose est créée, à ce moment-là elle est reproductible même après le départ du leader. »* Il y a donc bien capacité à transmettre savoir-être et savoir-faire de la part du « leader mobilisateur ». Ce qui donne une pérennité à l'atelier indépendamment des personnes qui le créent. *« Et en plus, pour moi après, (en tant que « leader mobilisateur organisateur ») j'ai quelqu'un à aller voir. J'ai déjà travaillé avec cette personne (...) : ça va très vite. Je mets très peu d'énergie là-dedans. Alors, qu'un nouvel atelier, je vais aller voir les gens plusieurs fois. »* Les démarches de contact sont plus ou moins longues en fonction de l'ancienneté des leaders déjà prêts et de ceux à former. Des leaders « disciples » se dessinent petit à petit faisant vivre et parfois mourir un atelier. *« Alors (quand) le témoin est passé, le leader peut (...) coopter. Du coup, il prend de l'assurance. (...) Voilà, il s'aperçoit que c'est faisable. Il fait vivre quelque chose qui a du succès ! (...) Et puis un jour, ça peut s'effondrer parce que le leader qu'on a coopté, d'un seul coup, il est plus à la hauteur (...) ! Mais, au moins j'ai un correspondant, je vais vers lui et petit à petit la « fête de la science » s'enrichit de relations complètement personnelles, de gens qu'on sait qu'ils existent, on sait ce qu'ils ont à dire. Ils sont à contacter par un mail personnel et pas par le mail général (sourire). »* (Edgar Charles).

Le contact entre chercheurs (leaders ou non), prend forme dans le cadre de la fête de la science, puis, au travers de l'amitié professionnelle (au moyen de publications communes) et personnelle (partage de cafés) qui se noue à cette occasion. Des chaînes de leaders se créent. Ces leaders sortent de l'anonymat de la liste Web générale grâce à ce phénomène de « réseautage ».

On voit ici poindre les réflexes de chercheurs seniors¹⁷⁴ et le « convivialisme »

¹⁷⁴ *« Après, c'est la sphère personnelle (sourire). On a travaillé ensemble, on prend le café, on va faire la fête...Après, comme il y a de la com' qui se fait derrière, c'est-à-dire, qu'on fait des articles, etc.*

réapparaît au niveau de l'entraide éditoriale manifestée auprès des juniors. Cependant, la « coopération » n'est pas loin puisque l'entraide cache aussi un « savoir-écrire » nouveau, selon Monsieur Charles. Ce « savoir-écrire » en tant que denrée « rare » devient précieux. « *Il faut une certaine maturité dans l'écriture. (...) Parce que ces gens-là ils n'écrivent que des articles de spécialité. Donc écrire un article comme ça... (...) ils ne savent pas « angler » l'article. Et ça je me suis rendu compte que c'était important, par expérience !* » (Edgar Charles) Or, ce « savoir-écrire » pourrait bien s'avérer être, dans le futur, un avantage comparatif dans la lutte quasi darwinienne de la publication en recherche. D'abord à titre scientifique puisque ce « leadership mobilisateurs de savoirs » que tout chercheur ne pratique pas, permet une plus grande socialisation (opportunités de rencontres) et permet d'acquérir des capacités nouvelles en matière de rédaction scientifique également. Or, ces compétences rédactionnelles génèrent des besoins chez les autres (chercheurs disciplinaires « purs »¹⁷⁵), créant ainsi un réseau de sociabilité en recherche disciplinaire depuis l'univers de la vulgarisation. Monsieur Charles en donne un exemple. Il s'est retrouvé face à une demande émanant d'étudiants ayant participé à la fête de la science qui, accompagnés d'étudiants de M1 avaient l'envie de mener un projet pour remplacer des TP (travaux pratiques). Des seniors les ont encadré pour cela leur ouvrant même leur laboratoire. Cependant, pour publier « *ils avaient besoin de quelqu'un capable de leur dire : « ce que vous faites ça peut s'appeler « une démarche d'investigation », c'est à la mode de l'enseignement : on peut faire un article sur cet angle.* » (Edgar Charles).

Ensuite, en plus de cette capacité à « angler » la question interdisciplinaire, cela pourrait conférer un avantage de visibilité médiatique à titre personnel, donc une certaine notoriété au « travailleur de la preuve ». Ce chercheur, en devenant « expert consultant », élargit sa sphère d'influence au-delà de la seule enceinte du laboratoire, et du même coup, donne une visibilité à son institution au travers de sa personne. « *Si je suis (à la TV), c'est parce qu'il y avait une émission sur la physique et ils voulaient mettre de la danse. (...) Ils ont fait « science-danse » (sur google) et l'un des seuls articles qui existe en langue française, c'était moi. Ils m'ont contacté et depuis, on fait deux émissions par an.* » (Edgar Charles) L'interdisciplinarité, ici, hétérogène (car couplant des champs éloignés) et élargie (car l'un des champs est académique quand l'autre est un art (social)), mène à une action « publicitaire » qui est bénéfique tant pour Monsieur Charles que pour son groupe d'appartenance scientifique qu'il peut présenter et représenter à la télévision.

Le dernier point de ce chapitre, au travers d'une réflexion sur la communication médiatique, montrera que l'image du chercheur auprès du grand public est en mutation. Cela pourra, peut-être, impacter à terme les métiers de la recherche. Or, l'intérêt éditorial du cas de la fête de la science est l'une des traces de métamorphose que subit le métier de chercheur, car on en vient à (pro)poser l'écriture interdisciplinaire comme nouveau modèle éditorial, à inventer, pour permettre la jonction entre la tour d'ivoire scientifique et la société de masse en tant que médium de communication¹⁷⁶. Pourtant, il

Les nouveaux on va les voir et on leur dit : « on fait un article dessus... ». (...) Alors, moi j'ai toujours fait l'effort d'écrire. (...) On a écrit avec des thésards en mal d'articles. » (Edgar Charles).

¹⁷⁵ Par « purs », j'entends simplement des chercheurs aux carrières uniquement disciplinaires.

¹⁷⁶ Qu'il s'agisse de communication interne dans la communauté en étant sollicité par des collègues, ou qu'il s'agisse de communication externe en étant contacté par des journalistes pour animer des émissions de télévision ou de Web-radio grand public. C'est le cas de Monsieur Charles.

n'en demeure pas moins qu'au jour d'aujourd'hui, en France, ce changement de mentalité et de conception de la recherche n'est pas chose naturelle, contrairement aux Etats-Unis où l'interdisciplinarité semble être le modèle courant des départements de recherche.

Par contraste, la France possède une politique de recherche plus disciplinaire, on l'a vu précédemment. Monsieur Charles commente cet état de fait par la critique. *« Donc je pense que la France, met du fric sur l'interdisciplinarité. Très bien. Mais, tant qu'elle a une politique scientifique cloisonnée. Notre structure génère (le fait) qu'en France, dans les congrès internationaux, on brille par notre absence¹⁷⁷. (...) Et puis, il y a des gens comme moi. Mais, c'est une carrière qui n'avance pas et qui ne peut pas avancer, qui ne progresse pas dans les grades de hiérarchie, dans les salaires, dans les responsabilités etc. (...) Quand il y a un jeune qui est brillant, on ne va pas l'envoyer là-dedans (...). On lui dit : « Tiens, regarde là, Monsieur Charles, il est maître de conférence, toujours. Il n'a pas de carrière ! »* Ces lignes montrent combien les politiques globales de recherche concernant la valeur de l'interdisciplinarité ont du mal à s'imposer dans les esprits. En effet, au niveau des relations humaines et donc de la sociabilité au sens large, l'étiquette « interdisciplinaire » peut potentiellement stigmatiser certains individus chercheurs comme étant des éléments « stagnants » dans leur carrière. Ainsi, si le conservatisme est encore dominant dans la recherche française, le cas de Monsieur Charles (mis en regard avec les activités des laboratoires juniors) est un début de changement vers d'autres façons de faire, de penser et surtout de vivre la recherche. *« Moi, je n'ai pas pu faire de carrière parce que j'étais à cheval sur deux continents (SHS et sciences dures). (...) Mais, je suis très heureux d'avoir fait ce que j'ai fait. (Avec) quelqu'un qui est assis entre deux chaises, les gens d'une chaise disent : Oui, mais il est de l'autre ! Et donc du coup ça ne fonctionne pas ! »* (Edgar Charles) Et pourtant, cela peut parfois *a priori* fonctionner. C'est le cas de LJHL.

En effet, lorsqu'il fonctionnait, ce laboratoire junior dirigé par des doctorants produisait une « fausse interdisciplinarité » dans le sens de l'opposition à la « vraie » expliquée plus haut. Cette interdisciplinarité est « fausse » dans le sens où celle-ci est réalisée par des juniors ne sachant pas véritablement ce qu'est la recherche (ne serait-ce que et surtout la recherche disciplinaire). Ils ne possèdent pas le *background* disciplinaire nécessaire et suffisant pour faire de l'interdisciplinarité. Mais à présent, sa présidente, nommée au Collège International de Philosophie, gagne en crédibilité et monte dans la hiérarchie des « âges professionnels » (Murray, 1994, p. 24) évoqués plus haut. De ce fait, elle se rapproche de la catégorie « senior » en prenant la tête de programme institutionnalisé par le Collège International. Confirmant ainsi la typologie générationnelle de l'interdisciplinarité (depuis l'étudiant jusqu'au chercheur de grade professeur) selon le critère de l'âge professionnel de ceux qui la produisent, LJHL est passé du statut administratif de « laboratoire junior » au statut académique de « groupe de travail » institutionnalisé dans le cadre d'un programme de recherche : *« Direction de programme : Nous concevrons la mise en œuvre de ce projet sur le modèle des discussions interdisciplinaires et pluri-professionnelles de notre laboratoire junior, par un constant mouvement entre théories philosophiques et pratiques de soin déjà*

¹⁷⁷ Il donne ici l'exemple de la didactique comme « prototype de l'échec de l'interdisciplinarité ».

traversées de questionnements. »¹⁷⁸

Une autre marque de changement de statut de ce laboratoire junior est la publication¹⁷⁹ au printemps 2014, du Recueil d'articles sur l'individu (cf. Partie C, entretien avec Carl), dirigé par Bertrand et Justine, avec le soutien du laboratoire junior LJHL, de l'Ecole, d'un projet ANR et de la région. Cette donnée n'a jamais été révélée en entretien. C'est pourquoi, ce point a simplement été mentionné en passant, mais n'a pas été à proprement parlé, traité en partie C. Carl de LJBS ignorait également que le projet avait abouti, bien qu'il devait, à l'origine, participer au projet de publication. Ceci corrobore une fois de plus l'aspect « mimétique » de cette sociabilité de LJHL, qui n'est accessible qu'à des initiés, comme pour les seniors.

Une autre trace visible des mutations que subit le métier de chercheur est, bien sûr, l'ouverture croissante au jeune public au travers de stages, traités ci-après. Même si sensibiliser à la science a toujours eu cours dans le passé, il semble qu'il soit assez nouveau de la part des directions d'établissements (Ecole Y ou CNRS, par exemple) ou de laboratoires, d'intégrer cette pratique sociale et culturelle comme étant l'une des « missions professionnelles » du chercheur dans son service habituel.

(ii) *Les stages en lycée*

Monsieur Charles encadre au nom de son laboratoire de rattachement des jeunes collégiens/lycéens en stage, car la formation de la jeunesse est l'un des nombreux rôles traditionnels, mais obligatoires des enseignants-chercheurs. Cependant, j'ai insisté sur le caractère novateur de cette activité telle que Monsieur Charles, quant à lui, la pratique. Y a-t-il contradiction ? En quoi cette pratique est-elle nouvelle si elle rentre dans les codes du métier de chercheur ? En fait, la nouveauté, c'est cette fonction de communicateur « inspirant » auprès d'une population très jeune, pour reprendre certaines des caractéristiques du leader « mobilisateur ». En effet, comme le confie Monsieur Charles, « *cela fait partie de la mission des scientifiques d'aider à ce que les enseignants récupèrent des élèves positifs. (...) (De plus) ma directrice m'a dit : Il y a des élèves de 3^{ème} qui viennent, il faut les prendre, c'est notre mission !* »

Il est intéressant de constater que la supérieure hiérarchique du leader Monsieur Charles est, elle-même, « mobilisatrice » en soutenant ce type d'action. La cooptation entre figures « leaders » opère même de manière ascendante. La relation de communication entre le chercheur et la directrice est donc transitive également.

Ces stages durent en moyenne une semaine. Contrairement aux stages en laboratoire classique, Monsieur Charles applique un savoir-faire interdisciplinaire et mobilisateur. Pour le montrer, un moyen est la comparaison entre (a) un atelier tel qu'il se déroule à la fête de la science et (b) une description d'une semaine de stage qu'il leur fait faire. Dans les deux cas, c'est un public d'enfants qui est concerné. De plus, à chaque fois les cinq caractéristiques du « leadership mobilisateur de savoirs » seront retrouvées : (1) « transitif » ou passage de frontières ; (2) « communicateur et

¹⁷⁸ Programme intégré dans un projet ANR. Je ne suis pas allée plus loin dans l'investigation auprès de LJHL et de son devenir au Collège de Philosophie. Par conséquent, ce paragraphe a vocation à ouvrir le débat sur cette théorie d'une typologie générationnelle de la pratique professionnelle de la recherche interdisciplinaire.

¹⁷⁹ Cette information a été trouvée sur le Web lors d'une consultation en août 2014.

animateur » ou « régulateur » ; (3) « coordinateur » d'aspirations (celles du porteur d'atelier animateur et celles du public) ; (4) « inspirant et signifiant » ou « transformationnel » ; (5) « garant des valeurs et d'un niveau minimum de connaissances scientifiques ».

(a) Dans cet exemple d'atelier, un enfant se trouve face à une « boîte à fumée », c'est-à-dire, une boîte en carton contenant de la fumée. L'enfant tape alors sur la boîte d'où sort par l'orifice des cercles de fumée. Ensuite, le chercheur « mobilisateur » avec ses équipiers, explique les raisons ((2) et (5)), pour lesquelles ce geste produit des cercles de fumées et non « *une fusée ou un truc comme ça...* ». Il met en place un dispositif de « jeu scientifique » privilégiant le ludique et l'animation sans pour autant oublier la rigueur scientifique. « *Il est évident que ces enfants n'ont rien à faire de l'explication. Mais, il y a le prof qui est là, il y a les parents qui sont là, etc. (1) Il y a des gens qui entendent et puis la science est quand même le moteur de tout ça. ((3) et (5)) (...) Le regard des enfants parle de lui-même. (...) Ca devient des gens qui peuvent développer une passion pour la science. (4) »* (Edgar Charles)

(b) Monsieur Charles parle ensuite de son programme de stage qui, comme la fête de la science, a demandé réflexion, organisation, sociabilisation, dialogue et imagination, c'est-à-dire toutes les compétences du leader « mobilisateur », mais dans un dispositif éducatif plus que de vulgarisation cette fois. « *Je me suis dit : « Mais qu'est-ce que tu vas leur faire faire pendant une semaine ? (1) J'ai trouvé maintenant un équilibre : (...) je leur fais voir les métiers de la chimie. (5) On passe (...) une demi-journée avec des techniciens, une demi-journée avec l'aide de laboratoire, deux jours à préparer un TP, une demi-journée en recherche. (2) (...) Pour ces jeunes-là : tout leur plaît (4) ! (...) Pour eux, c'est nouveau, ils rencontrent des gens : alors, là, la sociabilité elle marche à fond ! (3) Parce que j'accompagne des jeunes stagiaires auprès de celui qui fait la vaisselle, etc. (1) »*

On voit apparaître une nouvelle facette du chercheur interdisciplinaire. S'il n'est plus si « indiscipliné » que cela, puisque c'est à la demande de la direction qu'il encadre ces stagiaires, il se fait « passeur » non seulement entre disciplines homogènes et hétérogènes, non seulement entre générations, non seulement entre recherche et société, mais aussi entre les divers statuts que comptent la société (ici, écolier, technicien, chercheur). Cependant dans cette dernière étape de « passage », on peut se demander si le « convivialisme coopétitif » n'est pas présent en filigrane ? En effet, si le chercheur cède la place et surtout la parole à son collègue de travail, technicien, par convivialité, ne rentre-t-il pas en coopétition (pour les besoins du stage), mais aussi et surtout, en compétition avec ce même collègue hiérarchiquement inférieur ? Les traces d'un « convivialisme coopétitif » sont en fait décelables dans les interactions qui précèdent ou suivent la demi-journée d'encadrement. « *J'en ai parlé en aparté après : parce que je sais que l'équipe technique n'aime pas trop les stagiaires, parce qu'ils n'aiment pas l'inconnu. Et je lui dis (au technicien qui a encadré le stagiaire qui lui montre avec passion son travail) : « Tu sais qu'il y a des gens qui n'accueillent pas comme ça les stagiaires. » »* Et à celui qui s'est occupé de ce stagiaire de déclarer : « *Mais on se tire une balle dans le pied enfin, notre métier, il faut le faire aimer ! ((1) et (2)) »*

On constate que le technicien devient une sorte de « leader mobilisateur » à sa

façon en faisant preuve de quelques-unes des propriétés en matière de savoir-être, comme de savoir-faire, propres à ce type de leadership. En revanche, la réponse à la question précédente est que, certes le convivialisme compétitif est bien à l'œuvre en faveur du technicien lors du stage, mais une fois le stage terminé, on voit que le chercheur reprend la main et rétablit du même coup les rangs hiérarchiques. La convivialité révèle alors la différence de statut et de niveau social entre les deux individus partenaires-concurrents lors du stage mais uniquement partenaires dans le travail de recherche au quotidien (le technicien aidant le chimiste en réalisant la vaisselle, etc.). Le dialogue avec autrui, (sous-entendu, l'ouverture à l'Autre) peut donc, voire, est donc, teinté de « convivialisme coopétitif ». Selon la nature des statuts des partenaires-concurrents, on voit que la concurrence est plus ou moins rude, c'est-à-dire plus ou moins tempérée par l'attitude communicationnelle des individus, propre au convivialisme ambiant.

Pour poursuivre cette ouverture vers la société et les autres, la communication dans les médias permettra de voir comment le dialogue est possible entre chercheur(s) et citoyen(s). Cela permettra aussi de voir comment, de manière plus globale, leurs images respectives sur fond de convivialisme coopétitif se déclinent, et surtout, se répondent, générant ainsi une sociabilité élargie (recherche-société) par échange de représentations et de savoirs entre le chercheur et le citoyen.

VIII.3.b) La nouvelle image du chercheur : entre *Homo academicus* et *Homo numericus* ?

Si je souhaite, en cette fin de partie, parler de « l'image du chercheur », c'est pour examiner l'hypothèse¹⁸⁰ qui pose que toute action de vulgarisation sert l'intérêt du scientifique vulgarisateur. En effet, grâce à une apparition télévisée orchestrée en collaboration avec le journaliste scientifique qui est sensé animer l'émission, on va maintenir l'illusion du téléspectateur qui croit toujours, lui, au traditionnel mythe du chercheur autonome dans sa tour d'ivoire. « *An interpretation of this is offered by Cooter and Pumfrey (Pumfrey et al., p. 67) : If all science was to be regarded as socially permeable there was no particular need to study the popularization of science to access this sociability... Thus, from a sociology of science perspective, the best that could be said for the popularization of science was that it served to maintain the authority of science by legitimating the fiction of its autonomy and the asocial production of its « truths ».* » (Bucchi, p. 8).

Les deux cas qui suivent vont chercher à valider, nuancer ou au contraire invalider cette idée selon laquelle les médias, loin d'être le lieu maudit des intellectuels, seraient finalement devenu un terrain comme un autre où pourrait se jouer cette sociabilité de « convivialisme coopétitif », soit avec l'interlocuteur de l'émission (journaliste ou modérateur), soit avec le citoyen *via* le Web, voire avec les deux. Dans ce contexte on peut se demander 1) Quel *Homo academicus* est le chercheur médiatique ? 2) Quel *Homo numericus* est le chercheur ? Selon cette identité « numérique » proposée à la fin de ce point, j'aborderai les théories de la réception de cette visibilité médiatique du chercheur *Homo numericus* en les relisant à nouveaux frais. En effet, si les rapports à la

¹⁸⁰ Cette position est celle que l'on peut lire dans la citation de Bucchi Massimiano reproduite ci-après.

télévision et aux autres médias ont depuis toujours été ambigus pour les chercheurs, tantôt décriés, tantôt provoqués, les scientifiques ont, néanmoins, toujours fait commerce (légal ou non) de l'image médiatique que ces outils de communication « de masse » leur conféraient.

On peut donc s'interroger sur la réception anthropologique et sociologique de ces contenus de « culture scientifique » vulgarisée. Je me place ici dans la lignée de nombre d'auteurs en SIC, qui font état de « *la diversité des lectures et interprétations* (des médias) » (Fleury & Walter, 2014)¹⁸¹.

Les noms pouvant être cités sont, entre autres, pour la France, Edgar Morin, Roland Barthes ; pour l'Angleterre, Stuart Hall ou David Morley. Ces auteurs ont des positions parfois différentes, mais cependant, similaires, en tant qu'ils se rejoignent au moins à propos du fait que la communication médiatique de masse n'est pas un bloc unique et unifié dans les études sur la réception. Il faut dépasser la seule question des « effets » pour intégrer la question des usages sociaux, de l'intérêt et de l'engagement des publics au travers du mode participatif notamment.

Ces analyses théoriques, si elles pourront apparaître comme un « décrochage » éloignant du sujet principal, à savoir les liens de sociabilité entre le chercheur et le citoyen, pourront néanmoins donner les moyens de positionner le chercheur « médiatique » de mon terrain, non seulement en termes de réception extérieure (distale) par le citoyen télé- ou Web-spectateur/acteur, mais aussi, et peut-être encore plus, par rapport à une réception interne (proximale) de la part des collègues, et notamment ceux d'une même catégorie « d'âge professionnel ». En somme, je choisis de m'éloigner du sujet en prenant un point de vue plus général (réception extérieure) pour finalement mieux revenir à la sociabilité des chercheurs et aux jugements « entre chers collègues » (réception interne). En effet, dans le champ « coopétitif » de la recherche, les pairs ne manquent jamais de se comparer les uns les autres. C'est ce que je vais examiner avec le cas d'une émission télévisuelle donnée par Justine, directrice du laboratoire junior LJHL, et à l'époque de l'émission, doctorante. De plus, une hypothèse sur un rapport « genré » (aussi bien masculin que féminin) aux NTIC, en particulier, à propos de l'usage du Web en recherche, sera à cette occasion développée et rattachée, non seulement à la problématique de l'image du chercheur et de son métier, mais aussi, à la sociabilité « expansive » que ces pratiques médiatiques génèrent.

(i) *Les médias au service d'une sociabilité « expansive » de l'Homo academicus*

J'ai découvert les séries de petites émissions sur la thématique de « l'esprit », menées conjointement par Raphaël Enthoven et Justine sur une chaîne TV. Ces émissions ont été diffusées pour le début du cycle en 2010. Justine était donc à ce moment-là encore en thèse. Sur le Web on trouve mis en ligne, des extraits de ces émissions. Ces extraits sont tous d'un format « standardisé » d'une petite dizaine de minutes environ (soit un peu moins soit un peu plus). Avec des plans de cadrage circulaires autour des deux

¹⁸¹ Le pdf de l'article, accessible via ce lien <http://rfsic.revues.org/1071>, ne peut être téléchargé que sur connexion privée. C'est pourquoi, n'ayant pas accès aux numéros de pages exactes, j'indique le numéro du paragraphe correspondant à cette référence : paragraphe N°22.

« personnages » qu'incarnent Justine et Raphaël, il est possible d'émettre l'hypothèse que nous nous trouvons plongés dans un mécanisme diégétique¹⁸². Ici, les « personnages types » que deviennent Justine et son répondant, par 1) la mise en scène du plateau et 2) le spectacle créé par l'animation donné aux plans de cadrages, se positionnent dès le début de l'extrait. En effet, on les voit tous les deux de dos, face à une toile d'artiste photographe représentant un somnambule.



Captures d'écrans des extraits d'émissions

Le partage d'attention des deux interlocuteurs face à ce somnambule, avec, comme dans un dialogue platonicien, l'un devenant le « sophiste rhéteur » et, l'autre le « philosophe expert », crée une intimité dans laquelle le spectateur est plongé. Il est intéressant de voir, sans toutefois rentrer en profondeur dans le contenu détaillé de cette émission¹⁸³, que cette attitude traduit, visuellement parlant, une mise à égalité parfaite, au moins symboliquement, des deux interlocuteurs. Leurs deux corps se trouvent face à cette photo, tous deux debout, de dos, et visibles entièrement. Ils sont placés à la même distance du mur du plateau de télévision où cette œuvre est affichée. La direction de leur regard respectif est, elle aussi, la même.

Puis, les corps se tournent, se regardent et on passe alors dans le mode de la conversation philosophique en face à face. Au cours de cet « *élenkos* philosophique » spectacularisé par l'image télévisuelle, elle aussi circulaire, le temps de se stabiliser en même temps que le face-à-face s'installe, on observe que les « rôles » attribués au début de l'émission par le réalisateur sont assimilés naturellement par le téléspectateur. En effet, ces personnages ont leurs silhouettes représentées comme dans une bande dessinée. Ces silhouettes n'arrêtent pas de s'échanger, de « tourner » précisément et ceci aussi rapidement que la caméra tourne autour de l'animateur et de son invitée au moyen d'un *travelling* au début de l'extrait. Tantôt, c'est Justine qui est « la philosophe » en expliquant une idée ou un concept et, Raphaël joue le « répondant un peu sophiste » ; tantôt, c'est Raphaël Enthoven qui la remplace dans le rôle du « philosophe » en reprenant son tour de parole dans l'ordre du discours par une reformulation des propos de Justine, ou lisant une citation de philosophe tout en la commentant. Dans cette deuxième configuration, c'est Raphaël qui tient le rôle vedette et, Justine qui prend le second rôle en arrière-plan de l'argumentation. Ce « premier rôle » devrait être *a priori* logiquement attribué à Justine puisque celle-ci est l'invitée de Raphaël Enthoven, et

¹⁸² Je renvoie ici aux différents types de monstration et plans de cadrage qui dépendent du statut de l'appareil de prise de vue par rapport au récit visuel qui montre alors qu'en narratologie, ce qu'on appelle la diégèse est ce qui se raconte par opposition à ce qui se montre ou est montré dans le cas de la télévision : en interne (la caméra montre ce que voit le personnage) et en externe (la caméra se trouve hors de l'histoire représentée).

¹⁸³ C'est une limite de l'analyse proposée ici. Les raisons de cette restriction est que d'une part, réaliser ce travail demanderait la retranscription exacte des paroles des deux interlocuteurs et que cela convoquerait une analyse sémiologique du discours de Justine et de Raphaël qui n'apporterait que peu d'informations relatives aux questionnements de ce point, et d'autre part, puisque je veux conserver le plus possible l'anonymat des personnes, il est impossible de fournir le lien direct vers cette émission sans dévoiler l'identité de Justine.

aussi parce qu'elle est présentée comme une agrégée. Elle a donc les compétences professorales nécessaires à ce « rôle du philosophe » de premier plan. Pourtant, on voit que les rôles « vedette/figurant » que prennent ces « acteurs du réel » subissent un *turn-over* important sur le temps court de cet extrait d'émission.

« Ce spectacle n'est pas le seul fait du journaliste ou metteur en images, il est aussi celui du monde en général et des acteurs de celui-ci « les acteurs du réel » qui se donnent à voir dans les médias, en l'occurrence à la télévision. Concernant le deuxième lieu – les grands événements ou les débats –, ils mettent en évidence la part qu'y occupe la mise en scène via, par exemple, les dispositifs de monstration. Là encore, le spectacle n'est pas seulement formaté par les médias, il figure aussi dans l'usage qu'en font ceux qui le sollicitent dont (les chercheurs et chercheuses comme dans la situation précédente). » (Fleury & Walter, 2014)¹⁸⁴

Peut-on alors lire, tant par la nature des échanges que par les effets du cadrage opéré lors de l'émission, ce phénomène de *turn-over*, comme un prolongement sur un plateau de télévision du « convivialisme coopétitif », c'est-à-dire de cette marque de sociabilité issue du monde de la recherche ?

Pour répondre à cette question, je voudrais mener ici une brève réflexion sur cette « constante accommodation des intellectuels aux médias audiovisuels de leur temps » (Eck, 2003, p. 202). En effet, la télévision ne contribue-t-elle pas à créer une « utopie¹⁸⁵ pédagogique » au travers d'une « télévision miroir » dont le type d'émission, réalisé par Justine, serait un exemple parmi bien d'autres ? (Mehl, 1992, p. 299). En recréant un dialogue de type platonicien, avec débat, contradictions, reformulations, citations et « bonne(s) parole(s) » de fin, comme le dit Enthoven, on peut émettre l'hypothèse suivante en réponse à l'interrogation précédente : tout se passe comme si les deux interactants acceptaient de jouer le jeu typique des chercheurs, en mimant une sociabilité mêlant « convivialité »¹⁸⁶ et « coopétition » avec à la fois de la « coopération » dans la réalisation de cette émission à deux et, à la fois, simultanément de la « compétition » dans ce jeu d'accord/désaccord au niveau des arguments avancés au fil de l'extrait.

Pour faire le lien avec le paragraphe suivant sur la question des colloques mis en ligne¹⁸⁷, on peut dire que la recherche, (vulgarisée, comme avec l'émission télévisuelle de Justine ou, académique, comme lors de manifestations scientifiques normées (voir ci-après)), se médiatise par la voie des ondes et la communication de masse. On se trouve ainsi devant une sociabilité élargie, étendue à la population néophyte qui reçoit cette image de la science et du chercheur. En cela, une expansion s'est opérée en matière de sociabilité. Le prochain point ne fera pas que dénoter la présence d'une forme expansive de la sociabilité des chercheurs *via* les NTIC, elle lui donnera de l'épaisseur en accordant une dernière fois la parole aux acteurs du champ.

¹⁸⁴ En ligne <http://rfsic.revues.org/1071>, paragraphe N°27.

¹⁸⁵ Par cette expression, l'utopie de la communication du chapitre III réapparaît.

¹⁸⁶ On entend, dans l'extrait consulté sur le Web, Raphaël inviter Justine à le suivre pour poursuivre le débat et lui donner le conseil de prendre une veste car il fait frais à l'extérieur du studio. Les paroles de Raphaël sont « *Eh bien, c'est sur ces bonnes paroles qu'on s'arrête. On va continuer à discuter pour nous. Prenez un manteau parce qu'il fait froid.* » Celles de Justine : « *Merci.* »

¹⁸⁷ Il s'agit du cas de Journées de l'IDC mises en ligne sur le Web.

(ii) *L'identité d'Homo numericus signe d'une sociabilité expansive pour le chercheur*

Comme tout un chacun dans la société, les chercheurs essaient de trouver leurs places dans cet « *avènement de l'Homo numericus* »¹⁸⁸ (Dortier, 2013, tiré du titre) qui a cours aujourd'hui. Or, par quoi passe cette quête de positionnement pour le chercheur ? Au-delà du simple usage personnel que ces acteurs peuvent faire des outils numériques, je vais m'intéresser dans ce dernier point à la façon dont le numérique infuse les pratiques quotidiennes de sociabilité dans les instituts interdisciplinaires IDC et IRBP. L'activité de recherche peut être pensée comme étant, en plus d'être une activité de sociabilité « convivialiste » et « coopétitive »¹⁸⁹ pragmatiquement parlant, une activité de collecte, de diffusion, de discussion et enfin d'archivage des données (Salaün, 2012, quatrième de couverture). A l'ère du « *e-learning* » et de l'« *open data* », voire du « *big data* », il est important de regarder comment les chercheurs en SHS ou en sciences dures s'approprient plus ou moins bien, avec plus ou moins de résistance (en fonction de leurs domaines disciplinaires) ces NTIC. Par ces NTIC, leur sociabilité professionnelle est de plus en plus expansive en se dématérialisant. En effet, la question à double entrée qui guidera cette partie sera la suivante : quel(s) intérêt(s) trouvent-ils et quel(s) usage(s) les chercheurs font-ils de ces nouvelles ressources issues du numérique dans leur pratique ? En termes de sociabilité au travail, quelles stratégies d'exploitation ou au contraire de détournement éventuel de ces techniques de communication, ces acteurs mettent-ils en place pour conserver un fonctionnement « standard », voire « élitiste », de leurs équipes de recherche ?

Je vais m'attacher dans ce paragraphe, à montrer que le numérique modernise certaines pratiques traditionnelles de la recherche, tels que la gestion de sites Web dédiés aux laboratoires ou le déroulé de colloques, sans pour autant en modifier profondément la sociabilité de nature académique. Parfois, ces techniques seront tout simplement contournées. Mais le plus souvent, elles seront volontairement détournées pour éviter de décontenancer certains collègues chercheurs, plus conservateurs que d'autres, et quelque peu « réfractaires » aux NTIC ou, en tout cas, ne se sentant pas appartenir à ce que l'on nomme la « *e-generation* ». Je ne me prononcerai pas en revanche sur les modifications que peut certainement apporter le numérique en termes de contenu des recherches proprement dites puisque ceci n'est pas mon objet et que, conformément à ma méthodologie¹⁹⁰, j'ai choisi d'adopter un regard d'anthropologue sur ce qu'il se passe lorsque le numérique fait irruption dans des situations de communication habituelles de recherche, donc dans un contexte que Kuhn (1962), qualifierait encore une fois de « science normale ». Cette « normalité de la science » vient de ce que cette science se limite à l'explication brute des faits dans un paradigme donné, c'est-à-dire au moyen d'un socle de connaissances accepté par l'ensemble de la communauté et dont on ne peut, ni ne doit, s'écarter sous peine de tomber dans les marges¹⁹¹, voire de sortir non pas des marges, mais du lot en brisant le (ou les) paradigmes officiel(s) et en se faisant alors pionnier d'une nouvelle science et d'une nouvelle communauté aux normes réinventées. Cette nouvelle science peut-elle, sera t-elle, au moins pour une part, « mobilisatrice » ? Laissons la question ouverte.

¹⁸⁸ Il s'agit du titre de l'article de Dortier.

¹⁸⁹ Se référer au paragraphe précédent et à l'ensemble de la thèse.

¹⁹⁰ A ce propos, voir la Partie A.

¹⁹¹ A ce propos, voir les chercheurs interdisciplinaires rejetés par leurs pairs.

Ces observations de terrain auront pour ambition d'apporter une réponse à ces sous-questions, par rapport à la problématique de ce paragraphe énoncée ci-dessus : est-ce que la présence d'un environnement numérique (*via* des tweets ou l'usage de la vidéo retransmise sur internet lors de colloques, etc.) influe sur les façons de communiquer sa recherche à un public de « novices » et/ou face à un public de « pairs » ? Où se situe alors le convivialisme coopératif de cette sociabilité de forme expansive ?

Pour répondre à ces sous-questions, deux axes principaux seront développés et éclairés par des observations empiriques :

1. D'abord, une étude de cas menée dans le cadre de plusieurs colloques interdisciplinaires se déroulant à l'IDC : j'évoquerai plus précisément l'un des derniers colloques auquel j'ai assisté. En effet, celui-ci est intéressant pour la thématique du numérique et cela pour deux raisons au moins : d'abord par son objet, puisqu'il portait sur « la révolution numérique » et ensuite, parce que lors de cette journée s'est opérée une rupture dans les « habitudes » d'usage du numérique qui avaient été mises en place par les organisateurs durant le cycle de séances précédentes.

Ce contexte interdisciplinaire me permettra de positionner les chercheurs en sciences dures par rapport aux sciences humaines au travers de la pratique numérique.

2. Puis, je mettrai en regard de cette première observation, le verbatim de la gestionnaire de l'IRBP¹⁹², Madame Cabochet, qui gère le site Web et, en particulier, le compte Tweeter de l'institut. La comparaison de ces deux situations, où dans la première on verra des chercheurs aller vers la société par le biais de l'outil numérique et où, dans la seconde, ce sera l'inverse qui s'opérera, avec la société représentée par l'assistante d'institut n'ayant pas la formation universitaire du chercheur, allant vers le scientifique au moyen du numérique. On verra alors, ce que ce frottement suggère comme questionnements théoriques et donc comme résultats sur le rapport du chercheur au numérique, et sur sa position, encore une fois « coopératrice » mais non plus tellement « conviviale », avec le tout-venant. Ceci apportera une visibilité sur les changements induits par l'usage des NTIC au niveau des relations interpersonnelles de sociabilité professionnelle.

Pour donner le contexte, ces journées d'études¹⁹³ se déroulaient systématiquement dans le grand amphithéâtre côté lettres de l'Ecole. Je vais mettre en regard deux colloques intéressants pour ce paragraphe où une rupture notoire s'est opérée au niveau des normes de colloques standards à l'IDC : 1. le colloque du 21 novembre 2013 portant sur le thème des « *Big data* » et 2. le colloque du 4 avril 2014 portant sur le numérique à l'heure d'aujourd'hui. Cette rupture des habitudes concerne le recours au numérique et, plus précisément, à l'Internet *via* la retransmission du colloque sur le Web et l'usage de Tweeter, typique pendant ce cycle de conférences.

Le 1^{er} colloque sur les « Big data », a été présenté par le directeur de l'IDC et également par le directeur d'un master sur l'architecture de l'information de l'Ecole Y comme étant la journée de lancement des colloques à l'IDC sur cette thématique. En témoignent ces mots du directeur de l'IDC lors de cette conférence d'ouverture : « *Il y*

¹⁹² Comme l'IRBP est hébergé à l'IDC, les actions liées au Web et menées à l'IRBP sont comparables avec les actions menées au nom de l'IDC.

¹⁹³ Il s'agit du cycle de conférences interdisciplinaires de l'IDC. L'étude ici porte sur le colloque du 4 avril 2014 à l'Ecole Y : « La révolution numérique ».

aura d'autres organisations de ce style dans les mois à venir, car cette journée est le lancement d'une recherche sur des thématiques innovantes, ouvertes sur la société, sur les données personnelles. »¹⁹⁴ (d'où la présence d'une institution culturelle l'Icult) (Pierre Jordan).

Les colloques du cycle sont coorganisés entre plusieurs entités. Celui-ci en particulier, était organisé par l'IDC, l'Ecole Y et un lieu de recherche et de dialogue autour de la pensée et des arts contemporains (Icult), lors d'un festival culturel et artistique. Les trois représentants de ces institutions ont pris la parole successivement. D'abord, le président du master, qui déclare que la raison pour laquelle lui et le président de l'IDC ont répondu présents à ce projet, c'est parce que : « *L'architecte (du numérique) va définir ce qui fait la vie publique et la différence entre la maison, comme espace privé, et l'espace public (la rue, par exemple). En architecture, cette différence est inscrite dans la pierre. Pour l'architecte du numérique c'est un peu pareil. Mais, le problème c'est que toutes les données passent par les mêmes canaux et tout ça va pouvoir être tracé.* » Il cite alors le patron de Google qui, quant à lui, déclare qu'il se pourrait bien que « *la vie privée ne soit qu'une anomalie* ». Bien qu'il ne soit pas le seul à en faire état, cela donne un prétexte à l'orateur pour introduire l'intérêt de ce colloque qui « *va peut-être répondre à ces questions, puisque les traces sur le numérique, selon lui, ça construit des cartes et on subit ces cartes construites par les architectes de l'information.* » (Jérémy Solon).

Le président du master de l'architecture de l'information, nommé Monsieur Solon, n'est autre que l'un des chercheurs en SHS possédant un bureau à l'IDC dont parlait l'assistante de l'IDC dans le chapitre VII. Ce détail qui n'en est pas un, crée une cohérence entre les chapitres VII et VIII, tout en nuancant l'image des SHS et de leurs représentants au sein des actions de l'IDC. En effet, cet homme qui était pourtant présenté initialement comme relativement peu communicatif au quotidien, se montre, dans un cadre formel, beaucoup plus expressif. De plus, ce dernier est présenté dans cette conférence introductive sur un pied d'égalité avec le directeur de l'IDC. Cette participation de premier plan à ce cycle de l'IDC laisse donc penser que la collaboration amorcée entre SHS et sciences dures s'annonce durable et féconde.

Ensuite, le cycle ainsi introduit par le directeur du master, est complété par une représentante d'Icult qui commente le partenariat entre l'IDC et son institution tournée vers les arts et les SHS, entérine la volonté d'inclure les SHS dans l'interdisciplinarité de l'IDC : « *Ce Festival se déploie sur la ville de Y mais aussi en région, avec des débats pendant 15 jours avec des acteurs de la vie publique, des artistes, des chercheurs étrangers, etc. (...) Inscrire la pensée dans le débat, c'est le but (du festival).* » (Personne de l'Icult).

Enfin, le directeur de l'IDC présente les actions de son institut qui mène des recherches en biologie et informatique comme cela a été présenté dans la Section VII.1.b). Il est à noter que le premier réflexe lors de cette introduction qui visait à présenter l'IDC, le nouveau master, et le Festival de l'Icult, a été de préciser, au public,

¹⁹⁴ Ces verbatims non enregistrés en raison des conditions plus difficiles d'enregistrement en amphithéâtre, sont donc issus des notes que j'ai prises durant le colloque.

un aspect logistique tout simple, mais assez inhabituel¹⁹⁵, avant même l'intervention des trois personnes sus-citées : « *Il y a deux façons pour vous de relayer les participations (au débat) : par Tweeter, ou écrire votre tweet sur un papier et le faire passer à un étudiant du master « architecture de l'information », et on fera la synthèse à la fin.* » Ensuite, le H-tag fut donné au tableau par l'un des deux étudiants qui se chargeaient de la modération à la table de colloque. Cette journée est disponible en principe en ligne sur le site de l'IDC, voire sur celui de l'Ecole Y. En effet, le public a été pris en photo et filmé par la chargée de communication de l'Ecole. Chacun a dû signer différentes décharges concernant le droit à l'image notamment.

Ceci est donc l'ensemble du dispositif numérique « standard » de ce cycle, puisque mis en place, à chaque colloque. Cet outillage médiatique se compose donc principalement de la vidéo et de l'usage du Web *via* Tweeter. Sans m'étendre trop sur le contenu et le déroulement de cette journée, pour éviter les répétitions, je peux avancer, au vu du nombre d'observations que j'ai menées dans divers contextes durant ma thèse, que les modalités d'interventions, par communication individuelle des orateurs, avec questions par les modérateurs puis, interactions avec la salle et, pour finir, réalisation d'une table ronde récapitulative faisant se croiser les communications dans un débat convivial, restent inchangées par rapport à la façon de faire habituelle lors d'un colloque. L'introduction du numérique ne modifie nullement le squelette d'un colloque et ceci quelle que soit la discipline considérée.

Par contraste, je vais opposer à ce 1^{er} colloque « standard » de 2013, un 2^{ème} colloque qui date donc de 2014 cette fois. Nous avons vu que, lors de ce 1^{er} colloque, le mot d'ordre de « faire participer » au maximum le citoyen était clairement énoncé par le recours aux NTIC. Ce fait va se trouver modifié dans le cadre du 2^{ème} colloque que j'ai sélectionné ici. En effet, dans ce dernier, tout se déroule de manière habituelle avec l'introduction du directeur du pôle « éducation » de l'Ecole cette fois qui déclare que le rôle de l'IDC est de faire dialoguer ensemble SHS et sciences dures. Or, précisément, lors de ce colloque ce fut, bel et bien, le cas. En effet, Bruno Latour, par exemple, communiqua au milieu d'interventions réalisées par des informaticiens et autres collègues d'autres disciplines (histoire, etc.). Concernant le numérique, celui-ci, entre encore une fois en jeu avec le même cérémonial, le H-tag marqué au tableau et l'injonction à tweeter durant les interventions en prenant exemple sur le directeur du master d'architecture de l'information, dont Monsieur Jordan ne manque pas de vanter l'activité intense sur Tweeter durant l'ensemble de ce cycle de Journées. La journée se déroule donc sans encombres, quand vers 11 h du matin à la suite de l'une des communications, le directeur de l'IDC rappelle aux participants que des tickets sont prévus pour midi et qu'il a été décidé d'arrêter la retransmission sur Tweeter du fait du nombre trop peu important de questions-réponses *via* les tweets.

Cette annonce fait réfléchir bien plus à la place qui est laissée ou non, par le chercheur *via* ces moyens techniques, aux citoyens, qu'à la place que le chercheur veut se donner *via* le numérique. On retombe par conséquent sur la problématique de la réception de la culture scientifique et de la recherche par le citoyen. En effet, on

¹⁹⁵ C'est un aspect « inhabituel » en manifestation dans les murs de l'Ecole, car cette pratique n'est absolument pas courante dans les colloques de philosophie, par exemple, ou de SHS auxquels j'ai pu assister pendant 2 ans et demi d'enquête sur ce terrain.

constate que, dans ce cas précis, c'est le chercheur qui va à la rencontre du citoyen. Or, c'est le citoyen qui, malgré l'effort consenti d'ouverture au dialogue et à l'interaction en temps réel possible *via* Tweeter, ne s'empare pas de cette opportunité de communiquer avec le chercheur. Que se passe-t-il du côté du citoyen ? Est-il toujours à la merci du chercheur ou l'inverse est-il possible ? Y a-t-il possibilité pour la personne non-chercheuse de développer une stratégie de contournement *via* le numérique ? Si oui, comment le chercheur se sort-il de cette situation de « piège numérique » tendu par le citoyen ? Et si le chercheur tombe malencontreusement dans ce « piège », comment procède-t-il pour conserver son image de supériorité « élitiste » auprès de celui qui l'a trompé ?

J'ai rencontré un cas de « piège numérique » qui va permettre d'apporter au moins un début de réponse à ces questionnements multiples. Ce « piège » tendu par une personne novice à des experts de la recherche, m'a été relaté par l'assistante de l'IRBP, technicienne. Elle est l'auteure de ce « piège ». Cette technicienne est autodidacte. Elle est donc assimilable, à la personne lambda : *« Je me suis fait ma culture scientifique toute seule. Je suis très intéressée, je feuillette beaucoup de neurosciences. (...) Mais le problème c'est (que les chercheurs) ne réalisent pas que je comprends très, très bien (de quoi ils parlent) ! (...) Ils ont le sentiment qu'ils ont juste affaire à quelqu'un de niveau B, c'est-à-dire loin d'un cerveau formé à enseigner, (et) même très loin de ce qu'un étudiant qui arrive à Normale Sup' est capable de comprendre. »* (Madame Cabochet).

Or malgré son niveau de qualification qui est présenté comme « inférieur », cette femme tient le compte Tweeter de l'IRBP qui porte en réalité le nom d'un scientifique français connu internationalement. *« Là, je tiens le compte Tweeter de l'institut. Donc, c'est moi qui parle. Mais personne ne le sait. Maintenant les gens ont compris que ce n'était pas le grand scientifique français. Par contre, les gens ne savent pas que la personne qui parle n'est pas une chercheuse ! L'IRBP c'est prestigieux, les gens ne se disent pas : je parle à une technicienne, donc ce n'est même pas la peine que je lui parle. (...). Ils ont l'impression de parler au directeur de l'IRBP, professeur de l'Ecole (...), biologiste avec toute une aura un peu magique et donc ils posent des questions, ils interagissent avec moi. »* Malheureusement, le « piège » tendu par Madame Cabochet et dont elle est parfaitement conscience, ne dure qu'un temps puisque cette dernière ne peut répondre à toutes les questions des chercheurs et se trouve, au final, « démasquée ». *« Ce sont des Professeurs d'universités distantes un peu partout dans le monde. Il y a un moment où la question devient trop dure pour moi. (...). Donc, il y a un moment où je suis obligée de leur dire : « Je vais transmettre votre demande à mon directeur, (...), ça coupe le contact ! »* (Madame Cabochet).

Cependant, dans cette situation de communication *via* Tweeter, une répartition « genrée » des réactions à ce piège s'opère. En effet, dans l'expérience de Madame Cabochet, les chercheuses ne réagiraient pas comme les chercheurs. *« Les femmes, elles ne font pas cette distinction. C'est-à-dire qu'elles arrivent très vite à piger que ce n'est pas le directeur qui parle. Elles vont sur le site donc, elles voient bien que je suis chargée de communication (...). A partir du moment où elles le savent, elles ne mettent pas en doute la valeur de ce que je peux retweeter. »* (Madame Cabochet) C'est l'occasion d'approfondir quelque peu cette remarque sur le lien entre le numérique, le genre et la sociabilité. En effet, le paragraphe sur la télévision et, à présent, ce cas à propos de l'usage du réseau social Tweeter, montre que les chercheurs comme les

chercheuses, utilisent les moyens de communication numérique ou médiatique mis à leur disposition soit, par leur institution (l'Ecole, l'IDC, l'IRBP et les laboratoires - comme le laboratoire d'informatique - qui y sont rattachés et/ou hébergés), soit, par le réseau de relations professionnelles qu'ils se sont créés (comme, par exemple, Monsieur Charles et l'émission télévisuelle ou encore celui de Justine avec la TV puis le Web).

Sur ces questions de genre dans les études en SIC, un constat alarmant, mais stimulant pour mon propos, se dégage de la présentation qui est faite d'un numéro de la Revue Française des SIC : « *Ainsi penser le genre, par exemple en France, c'est aussi penser un rapport particulier entre recherche et idéologie. Une filiation qui, en partie, explique la timidité des recherches relatives à ce secteur en SIC. Toutes deux en quête d'identité et de légitimité, les SIC comme les recherches sur le genre ont connu quelques réticences et embarras à se rencontrer* (Coulomb-Gully, 2009). *Ceci posé – et dépassé –, les deux auteures posent la question de savoir qui sont les chercheurs qui travaillent sur ces questions ? Leur réponse est sans ambages. D'une part, « les travaux sur le genre sont, en grande majorité, initiés par des femmes qui étudient d'autres femmes » (Coulomb-Gully, 2010); d'autre part, ils portent « majoritairement sur les femmes et non sur le genre, révélant un accord implicite qui consisterait à assimiler le genre à la 'question des femmes' » ; enfin, ils ne traitent pas des hommes. Les études sont donc centrées sur la médiatisation des femmes ou des hommes, tous caractérisés par leur profession, leurs actes, leur appartenance à un mouvement et/ou une minorité sexuelle. » (Fleury & Walter, 2014, résumé de présentation).*

Le cas de l'assistante qui débat avec un chercheur et le « piège », est une réponse à l'écueil réel que dénonce Coulomb-Gully. On est ici, face à une confrontation d'abord « conviviale et coopératrice » entre un homme (chercheur), et une femme (technicienne-assistante) prise pour un homme (chercheur), qui débattent ensemble de questions pointues en recherche. Ce débat touche donc bien à une certaine attitude de sociabilité typique (le convivialisme coopératif) en recherche. En effet, cette attitude de communication, qui hésite en permanence entre « convivialité »¹⁹⁶ et « coopération »¹⁹⁷ en passant de l'un à l'autre, mêle bien plusieurs caractéristiques : professionnelles, rapports hiérarchiques, rapports entre homme et femme et, rapports entre citoyen et chercheur (sociabilité expansive). Ce qui confirme cette analyse est le fait que lorsque le « piège » est levé et que les masques tombent, sont révélés ainsi, par contraste, des attitudes, habitudes, préjugés bel et bien « genrés », et pas seulement « féminins » d'un côté et, « masculins » de l'autre. En effet, dans ce « piège » le masculin et le féminin se mêlent et sont pris l'un pour l'autre. « *Avec un chercheur, je suis très peinée parce que je comprends bien son domaine et il parle espagnol. Donc, je retweete en espagnol, ce qui était très intéressant au début (...). Depuis le jour où il a compris qu'il ne s'adressait pas à ce professeur émérite, il a dit « Ah d'accord, je vais donc entrer directement en contact avec lui. » Depuis ce jour-là, il ne m'a plus adressé la parole.* » (Madame Cabochet).

Si l'on considère plus largement cette problématique du genre à plus grande

¹⁹⁶ Le convivialisme renvoie au respect dû à autrui considéré comme son pair, voire comme son égal.

¹⁹⁷ Il faut coopérer au débat tout en posant des questions ou objectant des réponses, c'est-à-dire, en se positionnant comme un compétiteur dans la discussion scientifique.

échelle d'échantillonnage¹⁹⁸, on voit que « le genre », dans le cas où effectivement l'on reste dans le monde de la recherche (donc entre pairs, experts de même niveau moyen), ne pose aucun problème. En effet, Monsieur Nedelec, par exemple, (et il n'est certainement pas le seul), déplore le manque de collègues « femmes » au laboratoire d'informatique : « *Oui, en l'occurrence ce serait plus aux femmes¹⁹⁹ de l'équipe qu'il faudrait demander, mais on peut aussi avoir notre opinion. On aimerait bien avoir plus de femmes dans notre milieu de travail. C'est quelque chose qu'on regrette. La mixité, c'est une chose agréable sur le lieu de travail et, nous, on est favorable à ça. Après, elles, comment est-ce qu'elles perçoivent le fait qu'elles sont en infériorité numérique, ça, je ne sais pas bien. En tout cas, je pense que ce n'est pas dur à vivre pour elles.* » Il développe ensuite l'idée que le milieu de la recherche n'est pas un milieu machiste.

Concernant, non plus le genre, mais le caractère « expansif » de cette sociabilité par l'ouverture vers la société civile, on voit que le numérique peut effectivement être un bon moyen pour entrer en contact avec le monde de la recherche sans tomber dans une hiérarchie immédiate entre « expert sachant » et « novice ignorant ». Malheureusement, comme le signale cette interaction sur Tweeter entre l'assistante de l'IRBP et le chercheur espagnol, cela ne dure qu'un temps et lorsque les identités sont dévoilées, certains individus chercheurs réagissent en fermant tous canaux de communication et en ayant le réflexe de rétablir les rôles hiérarchiques de chaque interactant. Par conséquent, quelle réponse apporter à cette question : quel *Homo academicus* et quel *Homo numericus* est le chercheur médiatique ?

Il me semble que le cas présenté par chaque situation permet, dans celle où le chercheur va en direction du citoyen *via* l'outil numérique Tweeter, comme dans celle où c'est l'inverse qui se produit, de démontrer dans ces deux exemples-là, que le chercheur est un *Homo numericus* et *academicus mediaticus*²⁰⁰ assez « élitiste » puisqu'il adopte une image « d'acteur réel » à la télévision et choisit d'interagir ou non avec l'extérieur. En effet, on l'a vu lors de la seconde Journée de l'IDC (de 2014), il est le maître de cette interaction qu'il peut couper à tout moment. Mais, il est heureusement et tout de même ouvert à un certain degré d'échange avec le tout-venant par le choix des modalités de présentation de ses travaux d'une part, et par une certaine empathie envers l'autre (plutôt à l'égard des femmes, semble-t-il) et par une envie d'échanger. L'*Homo numericus et mediaticus* qu'est le chercheur, est donc bien un individu comme un autre avec ses désirs, et ses envies de partager ou non. Le numérique comme l'espace médiatique sont des lieux d'interface, de frottements, à défaut d'être, à coup sûr, des espaces de dialogue entre citoyen et chercheu(r-se)s, qui gagnent à être développés pour favoriser la compréhension entre le monde de la recherche et le monde social, et à défaut au moins, sa visibilité.

En termes de sociabilité, on a vu que « le convivialisme coopétitif » propre à la recherche gagnait aussi la sphère médiatique, soit dans les interactions « chercheur/journaliste scientifique », soit dans les interactions « chercheur/citoyen

¹⁹⁸ C'est-à-dire sur plusieurs cas relevés dans le terrain de l'IDC, notamment.

¹⁹⁹ Ceci est en effet une limite, car je n'ai pas eu de réponses positives pour une interview auprès de chercheuses de l'IDC ou de l'équipe DaI. Cependant, puisque assimiler « genre » et « femmes » est un réflexe problématique des recherches et en particulier des recherches en SIC d'après Coulomb-Gully, donnons la parole aux hommes.

²⁰⁰ Ce néologisme « *academicus mediaticus* » est de ma composition.

et/ou collègue de rang inférieur». Cependant, dans cette sphère médiatique et/ou numérique, le convivialisme coopératif change de caractérisation : il reste transitif, en traversant les frontières du laboratoire vers la société et, dans une certaine mesure, expansif (en attirant à lui la société en essayant de communiquer avec elle). Mais, cette sociabilité expansive est « temporaire », tantôt d'un côté, tantôt de l'autre des interactants. Ce résultat est conforté par certaines des propositions que l'on trouve couramment dans la littérature spécialisée qui annonce la « *banalisation et dissolution de l'intellectuel*. » (Eck, 2003, p. 222). Par son attitude communicationnelle et les modalités de ses interactions, ce dernier, se définirait alors, comme un intellectuel consacré par les médias, c'est-à-dire comme faisant partie des « *savants et des universitaires* » non pas « *médiocres ou (...) charlatans* » mais pire « (...) » *« traître(s) » à sa communauté scientifique d'origine, seule habilitée à établir et à valider les notoriétés et, traître à sa pensée, malmenée par les impératifs de la vulgarisation et de la médiatisation (temps d'expression ridiculement courts, langage pauvre, affirmations sans nuances, etc.) »* (Eck, 2003, pp. 220-221) Cette « trahison » se payerait-elle par cette sociabilité « expansive instable » qui se manifeste par ce droit que prennent les citoyens à « répondre » au chercheur, à « l'interpeller », voire à prendre sa place de pédagogue aux yeux du grand public (comme par exemple, Raphaël Enthoven lisant une citation de Spinoza dans l'émission sur télévisuelle) ? Si le journaliste scientifique ou la technicienne sont assimilés tous deux au citoyen, car n'ayant pas la même formation académique que le chercheur, alors il semblerait bien que la réponse à cette question soit plutôt positive. Là encore, ce constat empirique est cohérent avec la fin du « règne des intellectuels » annoncé par Rieffel qui invoque un « *effacement des maîtres et des modèles* » (Rieffel, 1995, p. 71) que traduirait cette instabilité de la forme expansive que prend la sociabilité des chercheurs hors les murs.

VIII.4 Conclusion

Pour conclure ce chapitre autant que cette partie qui sont consacrés à la question de la sociabilité dans un contexte de recherche interdisciplinaire (à l'IDC et à l'IRBP principalement), on peut dire que la mise en relief des deux leaderships de recherche précédemment exposés, à savoir le leadership « scientifique » et le leadership « administratif et gestionnel » (chapitre VII), a permis de mettre en évidence un troisième leadership (chapitre VIII). Ce dernier est nommé mobilisateur (de savoirs) dans le cadre d'une troisième forme de sociabilité, la « forme expansive ». Cette dernière sociabilité « élargie », englobe les formes de sociabilités senior (« cohésive ») et junior (« mimétique » et « générative »). En effet, l'étude de terrain l'a montré des juniors comme des seniors sont sollicités pour participer, à et de, cette troisième et dernière forme (notamment pour la dimension expansive lors d'une interdisciplinarité à visée vulgarisatrice), comme dans le cas de la fête de la science en chapitre VIII. C'est pourquoi, ces deux populations (avec leur sociabilité respective) viennent irriguer cette troisième forme, qui est bien qualifiable de « convergente » en tant qu'elle attire à elle les juniors et les seniors (tant de la recherche que de la société) et qu'elle perfuse en dehors du laboratoire. Cette sociabilité propre à la recherche interdisciplinaire et à ses extensions vers le civil, possède cependant ses propres caractéristiques. Concernant ces caractéristiques, le chapitre VII a permis de conduire une réflexion approfondie sur la question du « style » de sociabilité conviviale chez les chercheurs en sciences dures qui

peut se résumer par quelques marqueurs : la décontraction (au niveau linguistique avec une traduction des concepts scientifiques et le recours à l'humour par exemple, une familiarité comportementale avec l'exemple des gestes d'arts martiaux entre doctorants voire avec les directeurs de thèse – donc intergénérationnelle – ou encore inter-hiérarchie (statutaire) avec le directeur de l'IDC mettant ses pieds sur son bureau, et enfin vestimentaire avec le style « hard rock » mentionnée par l'assistante de l'IRBP), la liberté d'action et de parole (avec, par exemple, le fait d'adopter un mode de vie « non motorisé » – vélos – ; avec le fait de demander à être interrompu par le public lors de réunions d'équipe ou autres, donc adoptant des normes de fonctionnement plus souples, etc.). D'autres marqueurs spécifiques pourraient certainement être cités ici, mais cet aperçu permettra une reprise comparative avec le « style » de la convivialité SHS en conclusion générale. De plus, le chapitre VIII en sortant des terrains de l'IDC et de l'IRBP a mis en évidence que l'extension de la sociabilité des chercheurs interdisciplinaires vers la société entraînait une réflexion sur ce nouveau type de leadership, qui a été qualifié de leadership « mobilisateur de savoirs » au travers de l'étude de la fête de la science, révélant plusieurs sortes de leaders.

Cette partie a donc permis de montrer que c'est, par et grâce à, ces quelques figures de leaders, tantôt « scientifiques » pour le chapitre VII et, tantôt « mobilisateurs » pour le chapitre VIII, propres aux structures de recherche (établissements ou laboratoires) que la sociabilité définie comme « convivialisme coopétitif » se précise en fonction des types d'interdisciplinarités. Il se décline dans ce contexte en deux catégories toutes « transitives », mais toutes différentes, en ce que, pour l'une le « convivialisme coopétitif » se fait plutôt « intéressé » (en contexte disciplinaire homogène), et pour l'autre plutôt « respectueux et humain » (en contexte disciplinaire ou interdisciplinaire mais toujours hétérogène). Je reviendrai, en conclusion finale, sur l'ensemble des caractéristiques particulières et parfois communes à plusieurs types de leaderships afin de les replacer dans le contexte hérité de l'Histoire des Sciences que les modes 1 et 2 de Nowotny et ses collègues modélisent. Ainsi, ce sera, enfin l'occasion de tenter, à mon propre compte, une nuance de cette théorie en modélisant sous forme de plusieurs schémas complémentaires, d'une part les formes et, d'autre part les enjeux de cette définition évolutive de la sociabilité en recherche (SHS et sciences dures) au fil de ce travail de thèse.

Pour le moment, je rappelle simplement les cinq caractéristiques du leadership « mobilisateur de savoirs », qui constitue l'un des résultats forts du chapitre VIII et également de cette partie. Il se doit d'être incarné en la personne d'un leader qui est 1. « transitif », donc passe-murailles en quelque sorte, 2. « communicateur/animateur », c'est-à-dire fédérateur, 3. « coordinateur », c'est-à-dire traducteur des aspirations des uns et des autres dans l'équipe, 4. « inspirant et signifiant », donc étant une rencontre importante pour ceux, qu'il et, qui l'approche(nt) en tant que cette rencontre est « transformationnelle ». Enfin, 5. « déontologue » au niveau scientifique et éthique, donc porteur et garant de valeurs communes (savoir-être, savoir-faire, savoir-dire) au monde des sciences, mais pas seulement.

En effet, le moment conclusif est une bonne occasion pour insister sur ce « pas seulement ». Le leader « mobilisateur » a été mis en évidence dans un cadre de vulgarisation scientifique (donc appartenant à cette sphère globale du savoir). Cependant, certains cas ont montré que ce leader pouvait être d'une toute autre

profession (comme le technicien de laboratoire)²⁰¹. Or, si ce leader, technicien de la chimie, appartient bien au monde de la recherche et à « la vie de laboratoire », il est à noter une chose importante : ce dernier n'est, ni savant, ni scientifique, ni chercheur. Cependant, il est détenteur d'un certain savoir, même un minimum scientifique. En cela, et pour rester en cohérence avec ce qui a été postulé, ce technicien peut, tout comme l'assistante-technicienne Madame Cabochet, être considéré raisonnablement comme un citoyen du tout venant. Donc, ce leader « mobilisateur », s'il a été découvert dans un contexte lié à la science, peut tout aussi bien appartenir à d'autres domaines de la société car, il est important de rappeler que la science fait toujours déjà partie du monde social qui la rend possible, qui la porte, et qui la supporte.

Si ce leader mobilisateur peut parfois partager certaines caractéristiques avec le leader scientifique et organisationnel notamment, les caractéristiques 1) et 2), les autres lui sont propres. Ce « parfois » a une importance particulière puisque lors du chapitre VII, c'est le contexte de recherche interdisciplinaire qui a été examiné. Dans ce cadre, la sociabilité est convergente. C'est alors que le leader peut cumuler les caractéristiques scientifiques/gestionnelles mais à un niveau de performance moindre qu'un chercheur en contexte de recherche disciplinaire. C'est à cause de ce niveau « inférieur » qu'il a opté pour l'interdisciplinarité voire pour la vulgarisation qui est le 2^{ème} contexte traité en chapitre VIII. Dans ce second cas, les caractéristiques 3), 4), et 5) vont venir compléter « l'infériorité » relative du chercheur interdisciplinaire vulgarisateur. Il est à remarquer que, dans le public de mes interviewés, je n'ai jamais interrogé de chercheur se définissant comme chercheur « disciplinaire », par ailleurs engagé dans de la vulgarisation. Tous avaient un profil de chercheur « interdisciplinaire ».

Cette remarque explique peut-être le besoin pour ces chercheurs interdisciplinaires de développer d'autres capacités, sur d'autres domaines comme les médias et/ou la médiation scientifique. Ces profils de chercheurs uniquement vulgarisateurs sont l'une des limites de la partie D. C'est pourquoi, les trois types de leaders restent relativement spécifiques au contexte traité (recherche disciplinaire pour le « scientifique », administration pour le « leader administratif et gestionnel », recherche interdisciplinaire / vulgarisation scientifique pour le leader « mobilisateur »).

C'est à cause de ce détail en matière de profils que, dans les derniers points du chapitre VIII concernant la problématique de la réception de l'image médiatique et numérique du chercheur par la société, un nouveau genre de sociabilité comme « convivialisme coopétitif », mais à présent, « temporaire » car plus instable voire « cyclique », est apparu. Ce concept m'a permis de montrer au travers d'une réflexion sur le genre notamment, que les enjeux soulevés dans la partie D touchent d'abord à une certaine « désacralisation » de la science, confortant les positions dites « antidifférenciationnistes » refusant la séparation radicale entre sciences et société (citoyenne et industrielle). Le pan industriel au travers des « recherches-actions », thèses CIFRE, brevets ou autres, bien que mentionné, n'a volontairement pas été traité

²⁰¹ Je cite ici cet extrait d'entretien, non mentionné, par souci d'économie dans le corps du texte, où Monsieur Charles raconte qu'une élève de 3^{ème} est venue faire un stage dans son laboratoire avant de devenir plus tard chimiste. Voici un court extrait de verbatim de Monsieur Charles à propos de cette anecdote : « (...) Plusieurs années après, elle était en IUT, elle venait faire un stage de technicien supérieur ici, quoi ! »

(pour des raisons de temps et de cohérence avec l'intitulé de la thèse portant sur les « équipes de recherche en SHS », donc porteuse d'un sous-entendu académique). Cependant, il serait utile de l'intégrer par la suite à ce travail afin de le compléter ultérieurement.

Les enjeux soulevés touchent également à la question des mutations que subit le métier de chercheur au niveau des problèmes académiques classiques posés par l'inter (au sens large englobant pluri-, trans-, in- mais non encore a-) disciplinarité. Ces problèmes classiques se racontent par les agents eux-mêmes, se lisent en termes d'institutionnalisation, de formation, de rédaction, d'évaluation, voire d'édition avec le triptyque typique du milieu scientifique : « connaissance/crédibilité/reconnaissance ». Ensuite, l'ensemble de ces analyses pose des questions sur les valeurs véhiculées par le métier de chercheur, également sur l'image de ses acteurs dans la société et réciproquement. Ceci modifie les statuts des uns et des autres. Ces incertitudes poussent le monde de la recherche et sa professionnalisation, pour ne pas dire son professionnalisme avec toutes ses lettres de noblesse retrouvées, à se réinventer pour être capable de se réadapter en permanence à ce filet social constamment en mouvement, donc constamment emmêlé. Trouver le juste milieu entre l'ancienne science (qui s'écrit au singulier) et la nouvelle (qui s' imagine, se pense, se dit, se fait mais qui ne s'écrit pas encore au pluriel pour l'instant – voire pour un temps ?–), entre conservatisme et innovation, demandera du temps et de l'investissement.

Ces investissements individuels et de groupes, scientifiques, gestionnels, managériaux et autres passeront par des ajustements politiques, économiques, sociaux, mais aussi et peut-être surtout, par des changements de mentalités, de comportements et de valeurs entre individus communicants. Cette voie passera peut-être par la quête renouvelée de l'aventure nommée interdisciplinarité qui suit petit à petit son chemin de stabilisation au moyen du « convivialisme coopératif » toujours présent en toile de fond de la sociabilité. En effet, en contexte interdisciplinaire et plus encore de vulgarisation, cette attitude de communication envers autrui (soit respectueuse, soit intéressée) si elle demeure temporaire et sporadique comme à l'heure de cette étude, alors, l'interdisciplinarité en recherche ne pourra dépasser le stade actuel de projets courts, sur un temps limité.

Bien que je n'ai pas traité des politiques étrangères au niveau de la recherche et de la formation, elles laissent présager, tout comme les politiques françaises (vues à travers la lorgnette étroite et insuffisante d'une grande école), que c'est, bel et bien, cette direction qui semble être prise à l'heure actuelle. Cela est un regret, autant qu'une autre limite de cette enquête.

Pour apporter un début de réponse à cet avenir en train d'advenir, mais encore aussi inconnu qu'incertain, j'ai eu pour ambition accomplie de poursuivre la conceptualisation de ce phénomène de sociabilité en recherche, dans un cadre interdisciplinaire. La dernière étape, qui est un pas de plus vers cette ou ces réponse(s), sera de modéliser sous forme de schémas récapitulatifs et explicatifs l'ensemble des phénomènes auparavant définis et dénommés dans l'ensemble des parties composant mon travail de thèse. Ces schémas de modélisation viendront conclure cette réflexion.

Conclusion générale

1. Mise en contexte de l'étude

La sociabilité en recherche, est un phénomène résolument complexe et paradoxal. Ce travail l'a montré, tant au travers de la variété de ses formes possibles, qu'au travers de la multiplicité de ses enjeux. Or, ce terme de « sociabilité » ne fait toujours pas consensus dans l'univers académique. J'ai donc eu la volonté d'apporter, dans cette thèse, un éclairage supplémentaire, précisément empirique, sur cette notion qui recouvre tout un pan de la communication professionnelle de la recherche, en termes de comportements recueillis par observations directes (non, semi-participantes) et de discours tenus en entretiens semi-directifs à visée compréhensive par les interviewés, membres des institutions étudiées.

L'anthropologie de la communication, ainsi que les sciences de gestion-management, couplées à des entrées de sociologie du travail et de philosophie comme d'histoire des sciences, ont été les champs de connaissance dominants dans ce parcours. Le terrain choisi, pour rappel, est l'une des « grandes écoles » du paysage académique français, c'est-à-dire, une catégorie bien spécifique, comme vu en partie A (chapitre I principalement). L'ensemble des laboratoires (ou instituts) mobilisés ont été sélectionnés selon plusieurs critères, à savoir :

- le critère de *génération* comme grille de lecture possible des interactions et de la nature des collaborations ou, au contraire, des luttes professionnelles à l'œuvre dans ce champ académique ;
- leurs *rapports plus ou moins lointains au champ des SHS* (proximal/distal).

Dans cette étude, je me suis focalisée sur plusieurs niveaux de réflexion. Un premier champ de recherche *définitionnel* s'est dégagé pour répondre à cette question faisant office de problématique principale : *comment définir ou traduire la sociabilité du point de vue des relations de communication en recherche, en SHS principalement, mais aussi en sciences dures, entre les personnes travaillant dans ce milieu ?*

C'est donc le concept de *coopétition* (chapitre I), issu des sciences de gestion et du management qui m'a servi de cheville ouvrière. Celui-ci a été appliqué au monde de la recherche (non plus à celui de l'entreprise), selon l'hypothèse suivante : les laboratoires et leurs dirigeants (directeurs d'établissements, de laboratoires et/ou d'équipes, voire de sous-équipes) sont incités de plus en plus à se comporter comme des managers entreprenants et compétitifs (Louvel, 2011). De cette approche « compréhensive », croisant sciences de gestion et anthropologie, a résulté l'émergence de trois formes de sociabilité correspondant à trois types de laboratoires qui vont être exposées ci-après. Les trois types de laboratoires étudiés sont : les « laboratoires seniors », les « laboratoires juniors », et les « instituts interdisciplinaires seniors ». Pour ces derniers, j'ai suivi deux trajectoires de chercheurs, l'une à visée académique (chercheurs disciplinaires « purs » et/ou interdisciplinaires), l'autre à visée vulgarisatrice (chercheurs interdisciplinaires-vulgarisateurs).

2. Mouvements argumentatifs schématisés et commentés

Il est important de dire, pour structurer cette conclusion, que *la définition de la sociabilité du point de vue communicationnel est évolutive* et, s'est enrichie au fil, et selon les trois formes rencontrées sur le terrain.

Pour rendre au mieux ce processus définitionnel évolutif, cette conclusion sera découpée en plusieurs grands mouvements. Bien que présentés séparément dans le corps de la thèse, j'ai montré combien ces strates étaient, en réalité, imbriquées les unes dans les autres. C'est cet « effet poupées russes » qui explique et justifie cette sensation, à la lecture des parties, de « perdre » puis de « retrouver » certaines notions clés au fil des investigations et des circonstances d'enquête décrites dans le corps du texte. Ce mouvement de va-et-vient permanent n'a volontairement pas été gommé afin de conserver l'épaisseur du matériau recueilli en entretien (vécu individuel et de groupe, incertitudes et ambiguïtés des relations, des émotions également, etc.). Pour rectifier ce mouvement de va-et-vient, je propose, ici, une articulation des cinq schémas sensés fournir une représentation synthétique des concepts et mécanismes de socialisation clés de ce travail, au travers d'un découpage en cinq parties ou mouvements généraux réflexifs :

La première de ces cinq parties est le récapitulatif des formes de sociabilité rencontrées dans le milieu de la recherche (en SHS comme en sciences dures). Le schéma de ces formes mettra en relation différents niveaux de compréhension pour saisir leur conceptualisation en fonction des terrains (cf. figure 1 relatif au niveau formel de compréhension). Ensuite, la seconde partie présentera le système complexe de learderships régissant les relations de pouvoir(s) et de hiérarchie(s) au niveau sociologique cette fois (cf. figure 2 : avec l'exposé du niveau macroscopique des pyramides de learderships ; cf. figure 3 : avec l'exposé du niveau microscopique du détail du fonctionnement de ces mêmes pyramides). La troisième partie revisitera, quant à elle, l'histoire des sciences pour proposer une lecture renouvelée de la formation des sciences. Dans ce cas, l'approche communicationnelle mettra en avant la question des comportements liés à des sous-catégorisations de la sociabilité (non plus au niveau formel, mais au niveau anthropologique), permettant ainsi d'aborder directement la question corollaire des enjeux. Cette dernière question sera abordée dans le détail au moyen d'un schéma récapitulatif à visée explicative constituant la quatrième partie de cette conclusion. Enfin, l'ensemble de ces mouvements argumentatifs et résultats seront discutés dans une cinquième partie, afin d'en exposer les principales limites et perspectives de recherche à venir.

a) Articulation des formes de sociabilité en recherche :

Premièrement, concernant la question des diverses formes retenues, celle-ci sont au nombre de trois : la forme « cohésive » ; la forme « mimétique et générative » ; la forme « convergente et expansive ». Leurs interrelations sont décrites dans les paragraphes suivants, lesquels commentent la partie 1) de la figure 1 ci-après.

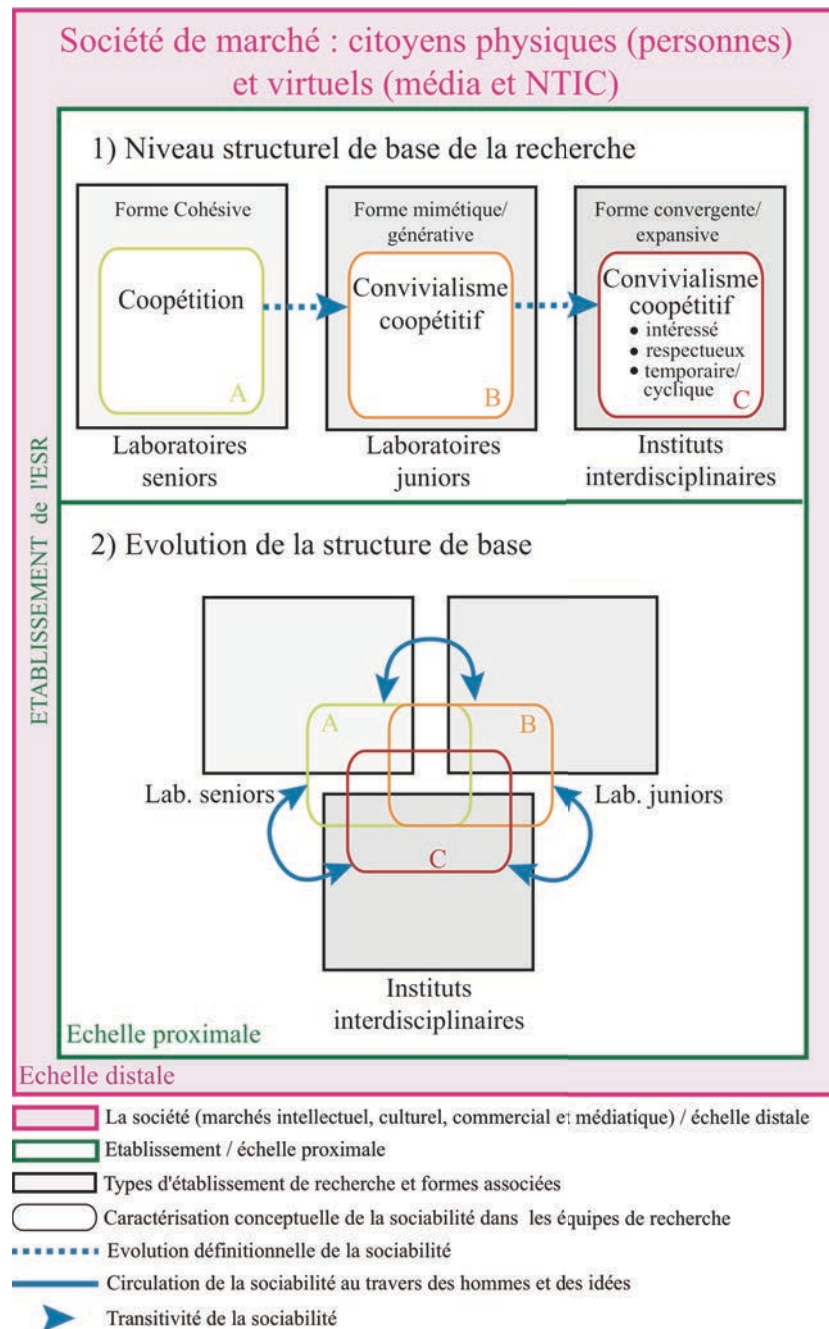


Figure 1 : Formes de sociabilités dans un contexte de recherche

- Examen de la forme « cohésive » :

Au niveau de la partie empirique de la thèse portant sur les *laboratoires seniors* (partie B), les chapitres II, puis III, ont permis de dégager une première forme de sociabilité, la forme dite « *cohésive* » qui se traduit par un fonctionnement managérial coopétitif, au sens quasiment industriel du terme, dans ce premier terrain. En effet, les relations hiérarchiques restent fortes (entre chercheurs et gestionnaire à SP3 ; entre directrice de laboratoire comme de thèse et doctorant(e)s à SL4 par exemple), malgré un *esprit familial* et un *sentiment d'appartenance au groupe* (à l'échelle macroscopique du laboratoire comme microscopique de la sous-équipe étudiée) très marqués. J'ai pu mettre en évidence l'existence de relations qui, au quotidien,

appartiennent au registre coopératif dans la mesure où les acteurs jonglent en permanence entre un régime coopératif avec certains collègues (comme lors des cours réalisés en binôme par l'étudiante et sa directrice de thèse) et un régime compétitif avec d'autres, sur un autre plan ou non (comme avec l'exemple de la concurrence manifeste, parfois mal vécue, entre les doctorant(e)s de cette même directrice à propos de ces cours en binôme et du favoritisme qui en découle ou à propos de leurs thèses, etc.). Ces exemples appartiennent au domaine académique. Mais, un autre cas de coopération a été relevé, celui entre chercheurs statutaires (parfois directeurs) et gestionnaire principal du laboratoire (entre autres), dans le domaine administratif. Ces deux pans (scientifique/administratif) sont toujours traités en simultané dans l'ensemble des trois types de terrains puisque, en matière d'enjeux notamment, le scientifique et l'administratif sont étroitement liés.

Au niveau industriel, la coopération entre firmes se manifeste de manière à permettre que celle-ci demeure bénéfique aux deux entreprises partenaires-concurrentes. Il a été montré que *le paradoxe de cette situation contre-nature* ne devait en aucun cas être internalisé par les acteurs, sous peine de dérèglements et de conflits majeurs. Or, dès l'étude de cas des terrains de recherche seniors, j'ai rencontré, au niveau individuel, des situations d'internalisation de cette coopération. Cette « internalisation », c'est-à-dire le fait qu'un même individu soit engagé avec le même concurrent à la fois sur des aspects coopératifs et à la fois sur des aspects compétitifs au niveau d'un marché commun, n'est pas aussi délétère en recherche qu'en industrie. Dans le cas de la recherche, des situations cumulant coopération et compétition entre les mêmes individus mis en présence sont courantes. On peut citer le cas de la doctorante de SL4 qui a sollicité un maître de conférence pour l'aider dans sa thèse (lequel est en coopération avec l'étudiante tout en étant en compétition avec sa collègue, leader « scientifique » car hiérarchiquement supérieure à lui en tant que directrice de laboratoire, de recherche et de thèse de cette étudiante). Ces points abordés en chapitre III, ont montré que la sociabilité « cohésive » pouvait se décliner, selon les modes de gouvernance des laboratoires seniors, soit sous forme de régime « communautaire » (à SP3) soit sous forme de régime « autoritaire » (à SL4). La question qui se pose alors est, pourquoi et comment cette coopération de relation peut-elle, dans le contexte académique, lever ce paradoxe constitutionnel de l'internalisation individuelle ?

- Examen de la forme « mimétique et générative » :

C'est l'examen du deuxième terrain, à savoir celui des *laboratoires juniors* (partie C) qui a permis d'avancer dans la caractérisation possible de la sociabilité lue au travers de la grille coopérative. Ici, c'est une forme « mimétique » de sociabilité qui a prioritairement été identifiée au niveau du chapitre IV, avec présentation du milieu « junior » tant d'un point de vue académique que d'un point de vue administratif, puis surtout au niveau du chapitre V, avec l'analyse des entretiens menés auprès des acteurs. Par « mimétique », il faut entendre la capacité des juniors à imiter les seniors en essayant de créer, indépendamment de ces mêmes seniors, des structures temporaires (sur quelques années) de recherche viables, c'est-à-dire dotées d'une équipe interdisciplinaire constituée, d'un projet scientifique validé par la communauté, d'une enveloppe budgétaire devant être gérée adéquatement sur ce laps de temps, à la fois long et court pour ces « jeunes pousses ». Cet apprentissage autonome de la recherche par la recherche, s'il ressemble aux impératifs imposés aux chercheurs seniors appartenant à un laboratoire, suppose aussi la mise en place de relations sociales, au minimum *cordiales*, pour permettre à ces jeunes de vivre et de travailler ensemble. Ce constat extrêmement simple est pourtant loin d'être trivial.

En effet, même s'il peut donner l'impression erronée de tomber dans un irénisme grandiloquent, le terrain montre que c'est un tort, puisque la conflictualité potentielle des relations entre chercheurs (de même institution, de même laboratoire, de même équipe, de même champ disciplinaire – ou non – et, au niveau de la discipline, d'une branche connexe – ou non) est toujours présente. C'est pourquoi, cet état de fait a conduit à poser l'existence d'un « convivialisme coopératif » en recherche, c'est-à-dire d'une relation de communication spécifique. C'est aussi une sorte de stratégie en formation, donc, instable, comme on le verra plus en profondeur dans le prochain terrain, visant à réguler, par le management scientifique (recherche) et gestionnel (administration), les relations sur le monde du travail. Le « convivialisme » en tant que climat englobant les « crises » propres aux luttes de pouvoirs typiques du champ académique, permet cependant de résoudre les tensions liées au paradoxe situationnel énoncé plus haut. De plus, ce convivialisme se décline sous deux facettes en fonction du « style de convivialité » à l'œuvre chez les chercheurs de SHS et/ou chez les chercheurs de sciences dures. Cependant, malgré leurs différences, certains marqueurs de convivialité sont communs aux deux mondes. C'est pourquoi, je m'autorise à glisser ici un tableau comparatif servant de trait d'union entre ces styles de sociabilités conviviales permettant de généraliser ces styles en « convivialisme ».

CONVIVIALISME		
Convivialité commune	Convivialité de « style SHS » (SP3-SL4-LJHL)	Convivialité de « style sciences dures » (IDC-IRBP)
<p>-Partage de denrées alimentaires : exemple des pauses-café/déjeuner, etc.</p> <p>-Partage d'expériences et de connaissances : *exemples des expériences de partenariats entre diverses disciplines appartenant soit au champ des SHS, soit à celui des sciences dures, soit aux deux *usage de concepts scientifiques, etc.</p> <p>-Usage de formules d'accueil : soit pour souhaiter la bienvenue, soit pour remercier les participants aux réunions et autres manifestations, etc.</p>	<p>-Au niveau organisationnel : *séances aux normes bien réglées et bien respectées – exemple du traditionnel tour de table et de l'habitude de disposer le mobilier en cercle ou en U (chez les juniors comme chez les seniors)</p> <p>-Au niveau comportemental : *style vestimentaire soigné, attitude sérieuse, voix douce, sourires et regards comme gestes modérés et attentifs, etc.</p> <p>-Au niveau linguistique : *usage de concepts « savants » (cf. Violette et son incompréhension des débats) garant d'un certain niveau intellectuel mais toujours teinté de bienveillance *formules policées, la politesse et la retenue étant de mise, le vouvoiement est spontané alors que le tutoiement demande plus de temps. Hiérarchie respectée, etc.</p>	<p>-Au niveau organisationnel : *séances aux normes plus souples, protocole adaptable – exemple de la liberté de questionnement en cours d'exposé, pas besoin d'une disposition particulière du mobilier et recours au Powerpoint comme support illustratif aidant le public, etc.</p> <p>-Au niveau comportemental : *style vestimentaire décontracté, mode de travail détendu (vélo, trottinette, ballon de gymnastique, etc.) *usage de l'humour et de toute une gamme de codes gestuels (de la bise allant jusqu'à l'amicale ironie parfois). Hiérarchie plus souple (intergénérationnelle et inter-statuts), exemple des arts martiaux ou du fait de marcher pieds nus à l'IDC, etc.</p> <p>-Au niveau linguistique : *familiarité de style (blagues, etc.) *souci de l'autre avec un discours accessible (concepts scientifiques simplifiés), le tutoiement est la norme, etc.</p>

Comparatif des marqueurs de style de convivialité en SHS et/ou en sciences dures

Comme constaté dans ce tableau, la sociabilité des SHS peut apparaître comme étant plus sobre par rapport à celle des sciences dures plus démonstrative et plus libérée. Cette impression vient peut-être, comme cela a été évoqué dans la thèse, du fait que les SHS soient en quête de reconnaissance scientifique vis-à-vis des sciences dures mieux institutionnalisées. A cause de cela, les SHS se sentent peut-être dans l'obligation d'adopter un certain standing pour se démarquer des sciences dures. Cependant, ce tableau ne préjuge en rien de la validité scientifique de tel ou tel champ disciplinaire. Il sert simplement de questionnement ouvert face aux observations de terrain. En effet, la liste de ces marqueurs n'est pas exhaustive et reste attachée au particularisme du terrain étudié.

Ce convivialisme coopétitif, présenté en fin de chapitre VI, est issu de l'examen du caractère « *génératif* », c'est-à-dire novateur de cette jeunesse qui s'ouvre aux professionnels des arts et de la santé, afin d'éprouver leur(s) savoir(s) disciplinaire(s) académique(s), par rapport au marché du travail. L'intérêt d'avoir traité des laboratoires juniors est d'avoir montré combien la question de la professionnalisation de la jeunesse engagée en doctorat notamment, est un enjeu fort dans la lutte intergénérationnelle. La nouvelle génération se doit d'acquérir des compétences de diverses natures (académiques mais aussi interdisciplinaires et communicationnelles) pour s'insérer professionnellement sur le marché de la recherche ou autre. Ceux-ci éprouvent donc le besoin, outre d'apprendre des anciens, de s'en émanciper également, par toutes les voies possibles (interdisciplinarité, ouverture à la société et à ses professionnels). Ceci pour cumuler des avantages comparatifs crédibles aux yeux des futurs employeurs (qu'il s'agisse de postes universitaires ou non). En effet, on ne peut nier la précarisation grandissante des étudiants (notamment en thèse) les poussant à adopter une « sociabilité circonstancielle » (parfois éphémère) pour des raisons pratiques visant à se construire un avenir professionnel viable.

- Examen de la forme « convergente et expansive » :

Le dernier terrain (partie D), à savoir, celui des *instituts seniors interdisciplinaires* présentés en chapitre VII et, comparés aux laboratoires interdisciplinaires juniors en chapitre VIII, a permis de poser une troisième forme possible de sociabilité, la forme « *convergente* » pour le champ académique devenue « *expansive* » dans la vulgarisation scientifique. C'est également à cette occasion que le concept de « *transitivité* » (apparue au chapitre VII) définit comme, le potentiel pour une entité humaine ou non humaine (comme un outil technique ou une idée) de traverser les frontières, pour ne pas dire les barrières, entre les univers disciplinaires, institutionnels et professionnels. Cette transitivité se traduit donc, par une certaine transfrontalité multidirectionnelle, c'est-à-dire, horizontale entre les personnes, les champs ; verticale entre les hiérarchies et, transversale entre la recherche et la société et/ou les médias. C'est cette potentialité de communication (qu'est la transivité) au travers de la circulation et du mouvement de ces entités qui crée du lien entre les chercheurs et les personnels de la recherche de toutes générations et, donc, entre les laboratoires de différents types. On peut voir ce mécanisme être illustré dans la seconde partie de la figure 1.

Or, puisque les laboratoires interdisciplinaires juniors fonctionnent grâce à la sociabilité comprise comme convivialisme coopétitif, ce dernier, peut-il s'appliquer aux instituts seniors interdisciplinaires ? Pour répondre à cette question sur la sociabilité, tout en conservant l'orientation nouvelle de la réflexion relative à l'interdisciplinarité permettant une progression argumentative de l'enquête, j'ai abordé l'étude de l'IDC et de l'IRBP, sous l'angle de l'interdisciplinarité vue comme une *ouverture à l'Autre*. Cet *Autre* peut appartenir,

soit au public académique, soit au public du tout-venant. Dans le premier cas, la sociabilité est de forme « *convergente* », comme vu plus haut, alors que dans le second cas, elle est de forme « *expansive* ».

Cette position intellectuelle confirmée par les méthodes d'anthropologie de la communication sur les terrains (observations des situations d'interactions comportementales et/ou verbales ; entretiens), a amené un travail de sous-catégorisation du convivialisme coopétitif. En effet, au moyen de la transitivité du convivialisme coopétitif, trois sous-catégories de sociabilité sont apparues : une sociabilité plutôt « *intéressée* »¹ ; une sociabilité plutôt « *respectueuse* » ou « *humaine* »² qui demande du fait de cultures scientifiques, professionnelles différentes de trouver un terrain d'entente *via* une problématisation commune, une envie de partager, un besoin d'apprendre tout en respectant l'Autre dans sa différence théorique, méthodologique comme au niveau de ses coutumes disciplinaires propres. Le dernier sous-type est une sociabilité de type « *temporaire* » ou « *cyclique* » donc instable, à l'image des évolutions de la recherche en matière d'interdisciplinarité notamment. Ce dernier sous-type est le symptôme d'une sortie des chercheurs de leur tour d'ivoire. Par la rencontre et le partenariat avec la société³ et la rencontre entre marchés académiques, par le biais d'une certaine concurrence française à l'échelle européenne entre les universités et les grandes écoles, le métier de chercheur est modifié en profondeur *via* un mouvement d'expansion et d'englobement de l'extérieur du laboratoire. En somme, cette thèse peut révéler une certaine dimension historique dans la mesure où elle est un « instantané ». En effet, cette étude fait état d'une période de transition pour les établissements de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche (et en particulier pour les grandes écoles qui semblent vivre la fin⁴ d'une époque) qui se cherchent de nouvelles ressources, de nouveaux mécanismes d'actions donc de nouvelles sources d'inspiration.

Concernant ces modifications, les relations hiérarchiques symbolisées sous forme de *pyramides de leaderships* peuvent être convoquées. En effet, l'ensemble des formes de sociabilité se recoupent, dans la mesure où l'ensemble des individus (potentiels) chercheurs (juniors comme seniors) peuvent circuler entre les structures de laboratoires. Les juniors sont, scientifiquement parlant, rattachés à des laboratoires seniors dans le cadre de leurs études. Les seniors sont amenés à officier, d'abord dans des champs disciplinaires, du fait du système d'enseignement et de formation français typiquement cloisonné en disciplines. Ces dernières sont elles-mêmes hiérarchisées selon des critères de scientificité (méthodes, objets, etc.) et d'ancienneté dans leur institutionnalisation. Ensuite, selon les circonstances et les compétences de chacun, les chercheurs seniors peuvent (ou non) s'engager dans des carrières plus interdisciplinaires voire, pour certains, aller jusqu'au bout du processus d'ouverture et d'externalisation en adoptant la casquette de vulgarisateur scientifique. Afin de refléter ces trajectoires de vie au sein des structures de recherche multiformes, l'aspect organisationnel pris par les formes de sociabilités fut un angle d'approche. Puisque le convivialisme n'est pas seul à opérer et que des luttes, des désaccords sont également présents lors des partenariats

¹ Notamment en contexte disciplinaire – au sein d'une équipe sur des thèmes concurrents – ; mais aussi en contexte interdisciplinaire, lors de programmes communs entre disciplines proches (proximales) où des enjeux de résultats, de publications, de carrière sont présents, mais pas uniquement dans ce contexte.

² Notamment en contexte interdisciplinaire entre disciplines éloignées, par exemple SHS *versus* sciences dures et/ou Sciences *versus* pratiques professionnelles sociétales comme la médecine, les arts, etc.

³ *Via* les citoyens avec la recherche-action qui n'a été qu'effleurée et les médias comme outils de publicité, mais également, de médiation entre l'échelle proximale de l'intérieur des laboratoires et l'échelle distale de la société.

⁴ A ce propos, on peut citer le récent rapport de Bernard Attali (juin 2015) sur l'Ecole Polytechnique appelant à des réformes assez profondes.

entre chercheurs au quotidien (concurrence entre équipes, entre laboratoires juniors, entre doctorant(e)s, etc.), il fallait d'une part, en tenir compte dans ce travail, et d'autre part, expliquer la coexistence des deux modes de communication que sont, la coopétition, retrouvée en permanence dans les paroles comme dans les comportements professionnels des acteurs, et le convivialisme, comme climat empreint de valeurs positives envers autrui. Ce qui explique en partie cette coexistence possible est la présence (à un niveau plus sociologique) de *systèmes de leaderships*, que j'ai choisi de représenter sous une forme pyramidale pour insister sur le caractère hiérarchique et managérial des relations entre individus de statuts et de générations différentes.

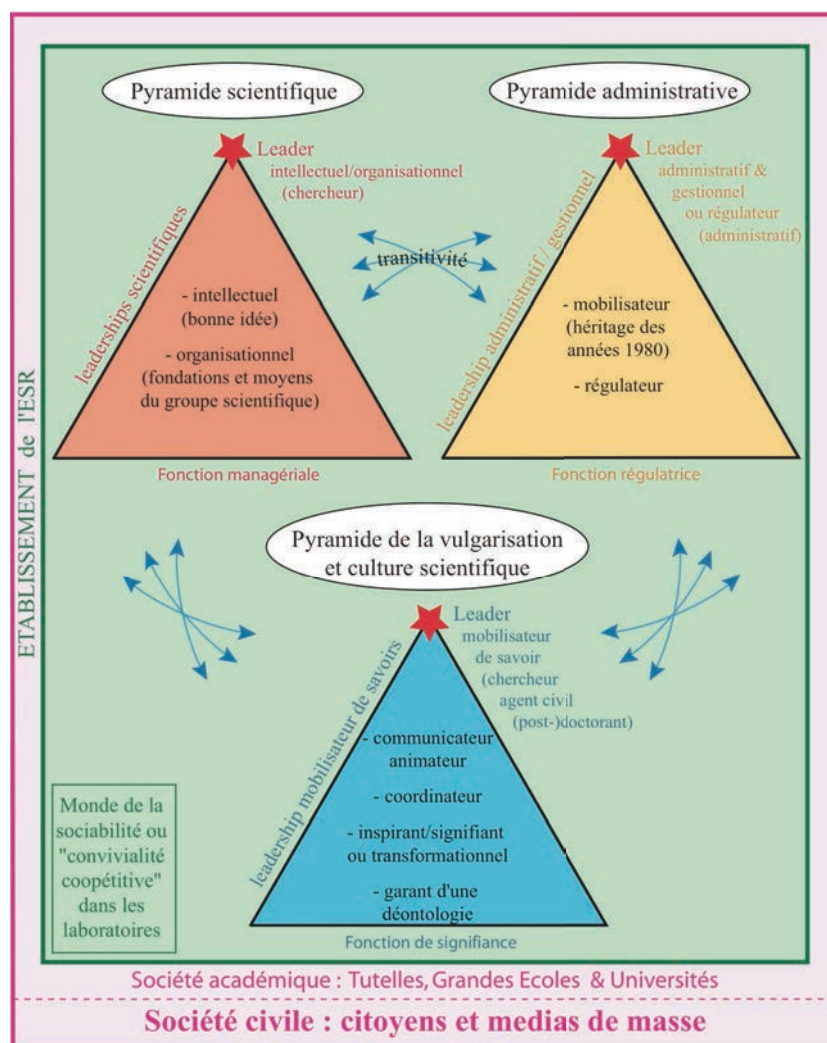


Figure 2 : Un système complexe de leaderships

b) Articulation des différents leaderships

Ainsi, les différents terrains et les publics interviewés ont permis de différencier trois types de leaderships aux caractéristiques, pour certaines communes, mais pour d'autres bien spécifiques. Ces leaderships, sont par ordre d'importance⁵ : d'abord, le leadership « scientifique » pour le champ de la recherche (disciplinaire et/ou interdisciplinaire), ensuite l'« administratif » (administration/gestion) et enfin le « mobilisateur de savoirs » pour la

⁵ Et non par ordre chronologique puisque les enquêtes les ont analysés dans un ordre différent.

sphère de la vulgarisation scientifique à destination de la société civile, voire des médias. C'est précisément parce qu'il existe une structure hiérarchique relativement stable au sein des laboratoires de recherches étudiés dans cette grande école, que le convivialisme coopétitif peut fonctionner relativement bien et perdurer dans le temps au travers de ce climat de travail défini dans les paragraphes précédents.

En effet, tout leadership suppose un *leader* (ou plusieurs en cas de codirection et/ou de cooptation entre directeurs), lequel, possède certaines compétences qui sont reportées dans la figure 2. Il faut préciser pour commenter cette figure qui symbolise *le niveau organisationnel*, c'est-à-dire, *macroscopique*, que tous les types de leaderships sont transitifs, puisque les personnes qui les portent, circulent potentiellement entre les univers (scientifique, administratif et/ou médiatique).

- Examen des types de leaders

Au niveau du leader « *scientifique* », on peut dire que ce dernier est obligatoirement un chercheur et qu'en tant que tel il est apte à fonder un groupe scientifique en ayant la « bonne idée » (*leadership intellectuel*) et, en étant capable de se donner les moyens matériels, comme humains, de fonder un projet scientifique (*leadership organisationnel*). Il peut être, soit un chercheur senior (partie B, chapitre III) ou junior (partie C, chapitre V) et, soit disciplinaire (partie B, chapitre III) ou interdisciplinaire (partie C, chapitre V ; partie D, chapitre VIII). En tant que tel, sa fonction est *managériale* principalement, lors du projet entre les informaticiens et les hôpitaux sur la question de la propagation du staphylocoque, pour ne citer que cet exemple.

Au niveau du leader « *administratif et gestionnel* », dit encore « *régulateur* », (partie B, chapitre III et partie D, chapitre VIII), a été mis en évidence le fait qu'il se doit d'être « *mobilisateur* » pour fédérer ses employés autour de sa personne afin pour pouvoir faire l'interface entre le leader « scientifique » (directeur du laboratoire de recherche notamment) et les « besoins gestionnaires » pour organiser logistiquement parlant les projets scientifiques portés par le leader « scientifique ». En cela, il se doit d'être aussi « *régulateur des relations humaines* » puisqu'il fait le lien entre les deux pyramides (gestionnelle et scientifique), qui sont parallèles l'une à l'autre, l'administrative portant et aidant la scientifique au niveau pragmatique. C'est pourquoi, le leader « administratif » ne peut être, tout comme le leader « scientifique », qu'une personne du métier.

Enfin, la partie D, et notamment le chapitre VIII, ont permis d'évoquer l'existence d'un dernier type de leadership, qui lui, est indépendant des deux autres, dans la mesure où le leader peut être soit, un scientifique soit, une personne non chercheuse (comme le technicien par exemple). Ce leadership est celui que j'ai nommé « *mobilisateur de savoirs* ». Ce leader, comme vu dans le corps de la thèse doit cumuler d'autres caractéristiques (d'ordre relationnel et communicationnel) pour combler les « manques » relatifs qu'il aurait au niveau scientifique par rapport au leader « scientifique » justement. C'est pourquoi, il est d'abord un excellent *animateur et communiquant*. Il est capable de *coordonner* des manifestations et des projets rassemblant des personnes de différents horizons (comme Monsieur Charles, gérant l'appel à ateliers lors de la fête de la science, tout en orientant tel ou tel atelier vers telle ou telle réalisation). Pour attirer des leaders au niveau de chaque atelier, il use de sa capacité à se créer un *réseau solide*, il *inspire des « disciples »* leaders, en étant un *tuteur signifiant* pour eux (notamment dans la publication autours de la fête de la science). Enfin, puisqu'il est signifiant pour d'autres, il est *garant* d'une certaine *pédagogie* et aussi, d'un certain *niveau*

scientifique (en refusant, par exemple, que des étudiants de master proposent un atelier dans le cadre vulgarisé de la fête de la science). Ainsi, les compétences de ce leader vulgarisateur (« mobilisateur de savoirs ») sont reportées sur la figure 2 (ci-dessus) pour en montrer les articulations, les unes par rapport aux autres.

- Examen du détail des pyramides de leaderships

Ce contexte de la fête de la science a été l'occasion de dresser, au moyen de la figure 3, une typologie des publics de l'Ecole Y. Celle-ci se décline par statuts, c'est-à-dire, par « âges professionnels ». Cette figure détaille non plus, le *niveau macroscopique* mais, le *niveau microscopique* des pyramides.

La typologie se répartit en trois catégories de public participant aux différentes pyramides : 1. *Public étudiant* ; 2. *Public administratif* ; 3. *Public professoral* (enseignants et chercheurs). Ceci, bien entendu, dans des proportions variables en fonction de la nature des projets ou des tâches à effectuer au sein de la structure (établissement, laboratoire, institut, équipe). Les nombreuses études de cas en ont donné un aperçu.

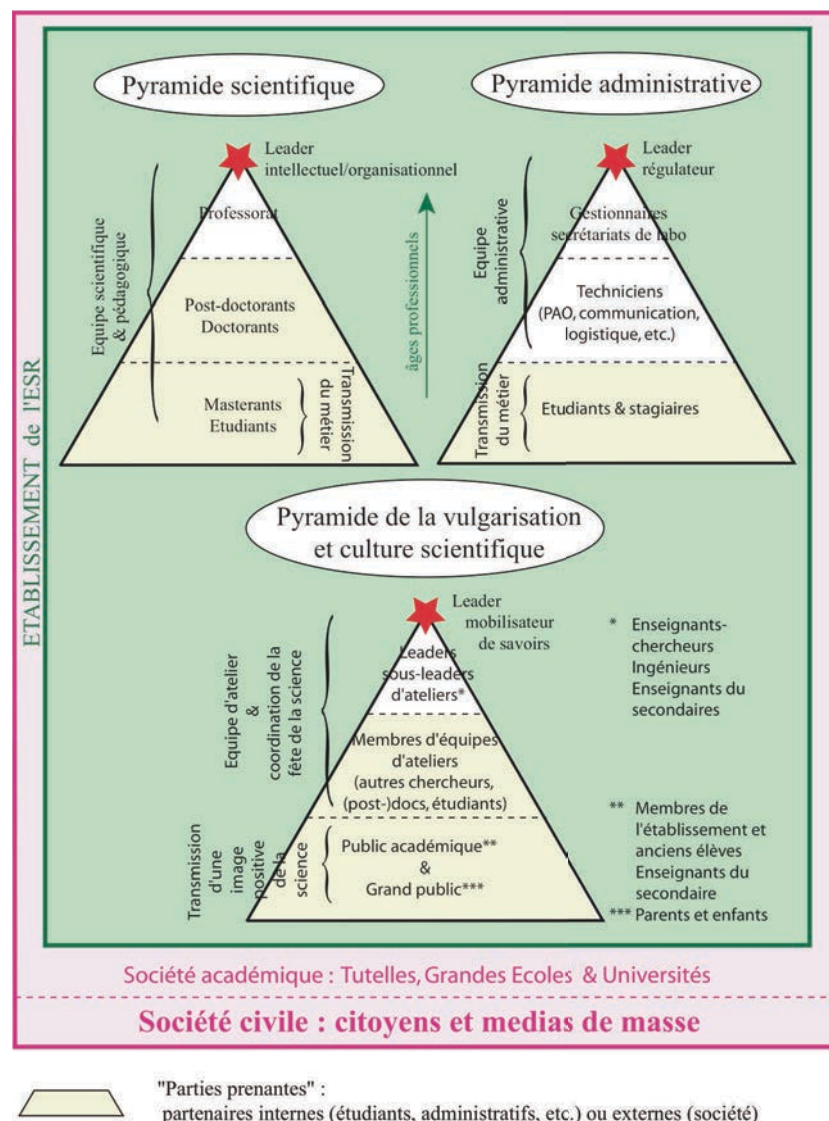


Figure 3 : Détails des pyramides

* Description de la « pyramide scientifique »

Ainsi, dans le cas de la « pyramide scientifique », les grades 1. et 3. appartenant au domaine académique sont prioritairement représentés. En effet, la pyramide scientifique est indépendante dans la mesure où seuls des agents, de formation académique plus ou moins poussée, participent du projet de la constitution d'un groupe scientifique ou d'un partenariat disciplinaire/interdisciplinaire avec des collègues concurrents-partenaires. Ceci a été montré dans le corps de la thèse avec, par exemple : le cas des projets de publications menés par l'équipe de Monsieur Nicolas à l'IRBP, le cas du projet de publication sur l'individu à LJHL ou encore, le cas du projet de thèse de Carl suite à ses travaux au laboratoire junior LJBS, « récupérés » à son profit, et au profit de son futur directeur, voire de son équipe senior de biologie. Dans cette pyramide, l'ensemble des catégories du public académique (étudiants, doctorants, professeurs et autres grades) appartient à la même équipe de leadership. En revanche, seuls les plus jeunes bénéficient d'une certaine transmission du métier de chercheur. (voir figure 3)

* Description de la pyramide « administrative »

Par comparaison, la pyramide « parallèle » à la « scientifique », à savoir l'« administrative », subit un découpage similaire en termes de catégories, mais, différent en termes d'appartenance à une équipe. Si, dans le cas des « scientifiques » (seniors comme juniors) le sentiment d'appartenance, à une équipe et/ou à un laboratoire, est très fort dans toutes les strates de la pyramide (avec des « parties prenantes⁶ » très importantes en proportion), dans le cas de la pyramide « administrative », ce sentiment est très fort surtout dans les strates de fonctions les plus hautes. Et pour cause, seules les strates supérieures d'âges professionnels appartiennent, proprement dites, à l'équipe administrative. Ces statuts supérieurs sont outre, le leader régulateur, les gestionnaires de laboratoires au niveau des secrétariats et tout le personnel technique relevant des secteurs de la communication (interne et externe des laboratoires), comme de la gestion financière. Dans ce cas, les strates inférieures, que sont les étudiants-stagiaires, n'appartiennent pas véritablement à l'équipe. En effet, leur venue au sein de la structure et leur participation à la pyramide administrative reste sporadique et vise principalement à leur transmettre le métier de personnel de la recherche (comme ceci a été vu avec la stagiaire de l'IRBP). L'enquête a montré, au niveau de cette pyramide « administrative », que cette dernière était indépendante des autres pyramides tout en servant de soutien régulateur et pragmatique à la pyramide « scientifique » principalement, voire à la pyramide de « vulgarisation ». En effet, du fait que les agents intervenant dans cette dernière pyramide appartiennent à diverses structures de recherche au sein de l'Ecole Y, la pyramide administrative porte et supporte l'ensemble des actions de ces agents dans l'établissement comme en dehors, à visée de recherche comme à visée de vulgarisation.

* Description de la pyramide de la « vulgarisation et culture scientifique »

Un point important à mettre en avant pour saisir l'impact de la circulation des agents et des idées, due à la transitivité du milieu de la recherche baigné dans un mode communicationnel

⁶ A propos de la définition de « parties prenantes » (*stakeholders*) se reporter à la figure 3. Ce terme est emprunté à Musselin (2008).

quotidien « convivialiste » mais « coopétitif », est le mouvement d'institutionnalisation en marche de la science démocratisée, c'est-à-dire, ouverte à une société participative. Un signe de ce phénomène, dont les établissements d'enseignement supérieur, en général, semblent prendre acte (à l'instar de l'Ecole Y), est la mise en place de systèmes, tel celui de la pyramide dédiée à « la vulgarisation et à la culture scientifique ». La sociabilité vue comme « convivialisme coopétitif » est donc la condition de possibilité de ces changements au sein du système d'enseignement et de recherche français.

A l'heure actuelle, sans cette stratégie communicationnelle, ces modifications se feraient dans la rupture. Au contraire, ce mouvement semble être en voie d'institutionnalisation. Celle-ci se réalise simultanément à deux niveaux : à un niveau interne, au moyen d'une politique scientifique d'établissement favorable à l'interdisciplinarité (partie D, chapitre VII à l'IRBP et IDC) et à un niveau externe, au moyen, d'un souci des établissements, à acquérir une certaine visibilité, un certain rayonnement aux niveaux médiatique et social, par des manifestations à la fois scientifiques, comme le cycle de l'IDC en partenariat avec des lieux culturels, et à la fois de vulgarisation et de médiation scientifique avec des événements dédiés au grand public comme la fête de la science (partie D, chapitre VIII).

Au niveau de la pyramide de la « vulgarisation et culture scientifique », l'enquête de la partie D a montré que les équipes d'ateliers étaient, dans le cas de la fête de la science, constituées par la figure du leader « mobilisateur (de savoirs) », par les « disciples » de ce leader devenant par cooptation eux-mêmes des leaders « mobilisateurs » à l'échelle de leur stand, et enfin par les membres équipiers. Dans ce cas, le leader peut être préférentiellement un chercheur dans le cadre normalisé de ce genre de manifestation, mais, pas uniquement. En exemple, le technicien encadrant un enfant lors de stages pédagogiques, remplit un rôle de leader « mobilisateur de savoirs », au même titre que Monsieur Charles qui lui, est un chercheur. En revanche, ce dernier, ne remplit pas dans ce cadre de la fête de la science, un rôle de leader scientifique, alors qu'il pourrait l'être dans le cadre de son laboratoire de chimie, par exemple. Les missions du leader mobilisateur de savoirs appartiennent aux missions de ce personnel, et ceci, quel que soit son métier spécifique dans l'univers de la recherche. Ici, l'on constate que les « parties prenantes », c'est-à-dire, les partenaires internes ou externes au projet (ici l'atelier) ne sont plus uniquement de nature estudiantine, comme dans le cas des deux pyramides précédentes. En effet, les « parties prenantes » sont à la fois les membres d'atelier, et à la fois, le public académique (avec les membres de l'Ecole, les anciens élèves, les enseignants, etc.) et/ou sociétal du tout venant (familles, etc.). De plus, si dans les trois pyramides, on retrouve la présence d'une équipe dotée d'un leader, dans la dernière pyramide sur la vulgarisation, à l'inverse des deux autres, le leader va plus transmettre une image de la science et des métiers qui la compose, que le métier lui-même.

Ainsi, le résultat qui ressort de l'explication des figures 2 et 3 est, que les rapports de hiérarchie sont toujours fortement ancrés dans la culture de la recherche. Ces hiérarchies de corps de métiers s'influencent les unes les autres, tout en étant dans leurs tâches journalières, fortement indépendantes. Cette indépendance interdépendante se traduit par une sociabilité professionnelle oscillant constamment entre coopération et compétition, entre luttes et réconciliations. Cela se traduit également par l'émergence de structures plus légères, donc probablement plus adaptées car plus adaptables à ces oscillations comme on a pu le pressentir en étudiant une structure en GIS tel que l'hôtel à projets de l'IDC. Ces nouveaux formats se développeront probablement dans un avenir proche. Ceci reste bien sûr à confirmer par une enquête de terrains portant uniquement sur ce type de structure.

Par rapport à l'enjeu de la transmission qui est tout de même lié au type de format structurel adopté par les institutions, le niveau de l'histoire des sciences a permis quant à lui, d'analyser sous un angle nouveau la formation des sciences et la formation aux sciences précisément (figure 4 ci-dessous).

c) Articulation du niveau sociologique au niveau anthropologique : l'histoire des sciences et la formation des sciences revisitée

Cette thèse a permis de montrer, au travers de la problématique de l'interdisciplinarité et de la sociabilité qui y est rattachée, que la théorie de Nowotny et al. (2001), selon laquelle d'un point de vue *historique*⁷ la science de mode 1 prédominerait avant 1945 et, qu'après cette date ce serait la science de mode 2 qui prendrait le relais, est d'un point de vue *générationnel*⁸ trop dichotomique.

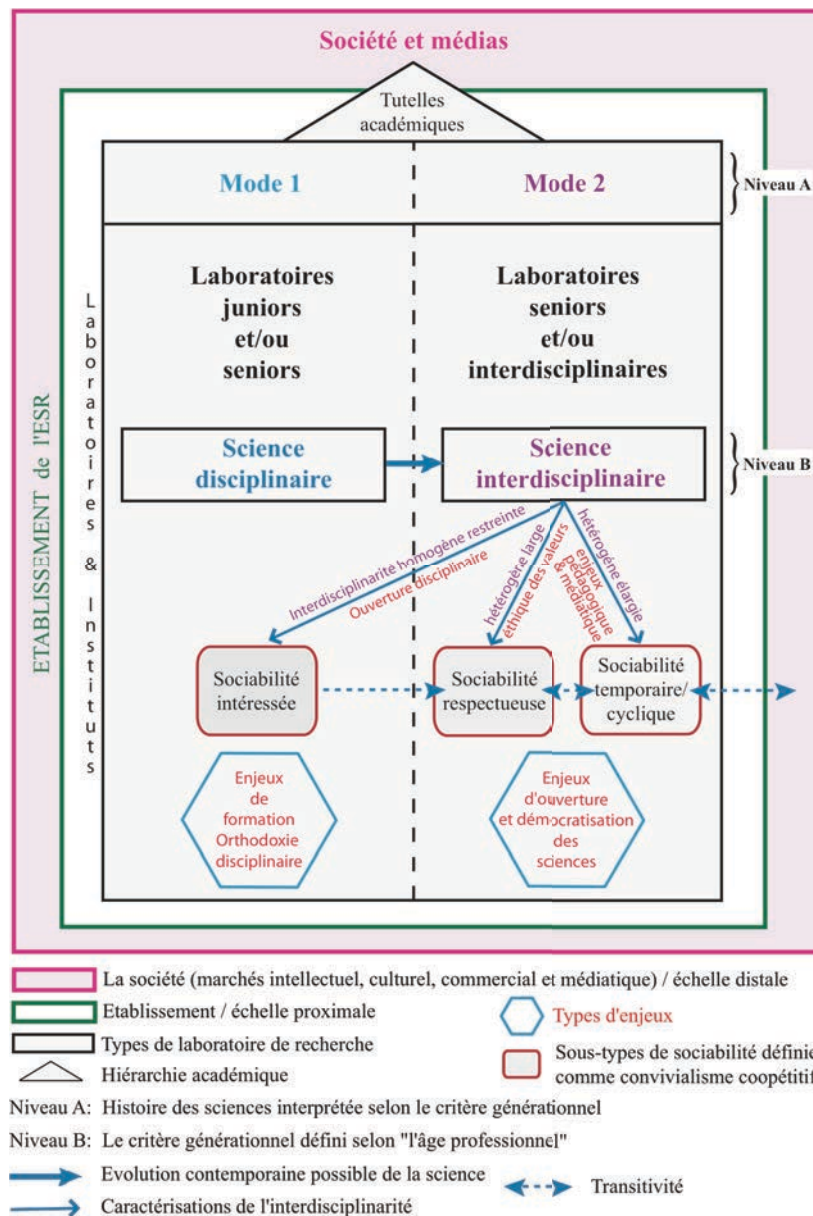


Figure 4 : La sociabilité revisite l'histoire des sciences.

⁷ Niveau A de la figure 4.

⁸ Niveau B de la figure 4.

En effet, la science de mode 1 est définie par ces auteurs comme étant une science résolument disciplinaire avec des enjeux de formation, d'orthodoxie disciplinaire portée et produite par les pairs, nécessairement cloisonnée, parce qu'indépendante vis-à-vis de la société. Cette enquête empirique à prouver que celle-ci est toujours présente à l'heure actuelle dans les laboratoires de recherche (seniors et/ou juniors) et qu'elle côtoie simultanément la science de mode 2 dans les laboratoires interdisciplinaires seniors, principalement. La science de mode 2 est définie, pour mémoire, comme le mode de « l'après Seconde Guerre mondiale », dominé par l'interdisciplinarité, l'ouverture à la société avec des enjeux de démocratisation des sciences⁹ et de mobilité. Cette coexistence est possible du fait que la science française fonctionne, au niveau de la formation des chercheurs, par disciplines académiques¹⁰. C'est donc le critère de « l'âge professionnel »¹¹ qui sera déterminant pour le passage d'une pratique disciplinaire à une pratique interdisciplinaire de la recherche.

Ce résultat, issu des observations empiriques couplées à la comparaison entre les juniors (prétendument interdisciplinaires) et les seniors de l'IDC, s'est décliné comme suit : les seniors, (qui sont très pointus dans la recherche disciplinaire), tout comme les juniors, (qui sont eux, en phase de formation disciplinaire), appartiennent tous deux au mode 1. Les juniors se doivent, en premier lieu, d'apprendre leur discipline d'appartenance (théories et méthodes), pour pouvoir éventuellement s'en affranchir en direction d'essais d'interdisciplinarité (laboratoires juniors). Cette interdisciplinarité des juniors a été qualifiée d'interdisciplinarité « fausse », dans le sens où celle-ci, n'est qu'expérimentale et, non institutionnalisée dans les laboratoires juniors qui ont une espérance de vie très courte. Par opposition aux laboratoires juniors, les instituts interdisciplinaires seniors appartiennent quant à eux, au mode 2. Ce mode renvoie, pour résumé, à une interdisciplinarité « véritable », dans la mesure où les projets qui y sont menés sont institutionnalisés et fonctionnent autour d'une problématique commune indépendamment des disciplines de chacun des partenaires-concurrents.

- La dichotomie « homogène » / « hétérogène » de l'interdisciplinarité : rapprochement scientifique et éthique des chercheurs

Je réintroduis le terme de « partenaires-concurrents » car, en fonction du type d'interdisciplinarité, les relations interpersonnelles changent. La sociabilité se trouve donc être fortement impactée dans ce cas. Dans un contexte « homogène » (c'est-à-dire entre disciplines ayant des méthodes similaires), l'interdisciplinarité se situe dans le champ académique. C'est pourquoi, cette interdisciplinarité qualifiée de « restreinte » (comme dans le cas des mathématiques et de la physique) pose *a priori*, moins de problèmes de compréhension et de mise en place, qu'une interdisciplinarité plus « large » (mais toujours académique, et dans le même champ, entre l'informatique et la biologie pour les sciences dures par exemple). A ce sujet, les entretiens traités en partie D, chapitre VII sont illustratifs du degré minimum d'ouverture disciplinaire que demande tout travail avec des collègues de disciplines différentes, fussent-elles voisines. Pour réaliser ces partenariats, une certaine éthique des valeurs (d'acceptation des méthodes de l'autre, voire de la hiérarchie implicite des disciplines) a du être apprise par les acteurs. Cette éthique des valeurs est l'un des

⁹ C'est principalement cet enjeu qui a été traité dans ce travail. Cependant, l'étude du second critère, à savoir le critère de « mobilité » serait un prolongement possible de ce travail.

¹⁰ La répartition par « disciplines académiques » de la formation supérieure française, renvoie au niveau de la figure 4 au Niveau A, puisque ce modèle de découpage est un critère historiquement observable (c'est-à-dire qu'il perdure sur le long terme).

¹¹ Ce critère de l'« âge professionnel » renvoie au Niveau B de la figure 4.

apprentissages nécessaires au convivialisme coopétitif qui prévaut dans ces partenariats. La coopétition est en permanence à l'œuvre lors d'une confrontation disciplinaire. Plus l'interdisciplinarité devient « hétérogène », plus l'attitude comportementale du convivialisme devient nécessaire pour maintenir le partenariat scientifique dans la durée entre chercheurs partenaires-concurrents.

Dans le cas d'une interdisciplinarité « hétérogène » (partie D), donc entre disciplines suffisamment éloignées pour n'avoir que peu ou pas de méthodes en commun, c'est le frottement SHS / sciences dures qui a été examiné au cours de ce travail, quand celui-ci a été possible. De fait, ce frottement n'est pas encore la règle. Lorsque l'interdisciplinarité advient dans un contexte « hétérogène », celle-ci a été qualifiée de « large », à l'instar du cas « homogène » précédemment cité.

Enfin, lorsque l'interdisciplinarité s'est réalisée entre les champs académique (SHS et/ou sciences dures) et social/médiatique, elle a été qualifiée d'« élargie ».

- Les sous-formes de sociabilité selon l'homogénéité ou l'hétérogénéité du contexte interdisciplinaire

Ces divers types et sous-types d'interdisciplinarité, ont permis de dégager, selon les profits, selon les enjeux plus ou moins importants (de crédibilité, de notoriété, etc.) et aussi selon les envies des acteurs, d'apprendre (ou non) des partenaires-concurrents, des sous-formes de sociabilité caractérisées par les valeurs humaines et scientifiques nécessaires pour porter un projet interdisciplinaire.

*** La sous-forme de sociabilité dite « intéressée »**

Le premier sous-type de sociabilité est une sociabilité « intéressée », lorsqu'un représentant d'une discipline ou une équipe disciplinaire prend le risque d'aller solliciter un partenariat coopétitif avec un autre collègue ou équipe d'une autre discipline. Ceci, afin d'en tirer un profit de crédibilité (par exemple) pour la discipline demandeuse.

*** La sous-forme de sociabilité dite « respectueuse »**

Le second sous-type de sociabilité est le type « respectueux ». Dans ce cas, même s'il y a certainement un profit intéressé quelque part (du fait de transitivity des idées), la configuration « hétérogène » fait que l'ouverture et l'acceptation respectueuse de l'Autre sont requises. De ce fait, il faut accepter les méthodes scientifiques ou professionnelles de l'Autre, selon qu'il s'agit d'un projet SHS/sciences dures ou Sciences/société. Or, dans le cas Sciences/société, une autre caractéristique de la sociabilité à l'œuvre a été montrée au travers des médias. C'est grâce à la question de l'image du chercheur et de la réception de celle-ci par la communauté scientifique, comme par la société, que la sociabilité respectueuse et humaine s'est révélée « cyclique », c'est-à-dire, relativement « temporaire ». En réalité, ce symptôme montre encore toute la fragilité de cette marche vers l'interdisciplinarité et la recherche participative qui, cependant, est en cours, semble-t-il. C'est finalement la question des enjeux (figure 5) de ces formes de sociabilité, multiples, complexes et contextualisées qui va permettre de pointer du doigt l'étendue du chemin qu'il reste à parcourir pour que la

recherche achève ses mécanismes de mutation dont cette thèse a permis de caractériser quelques prémices.

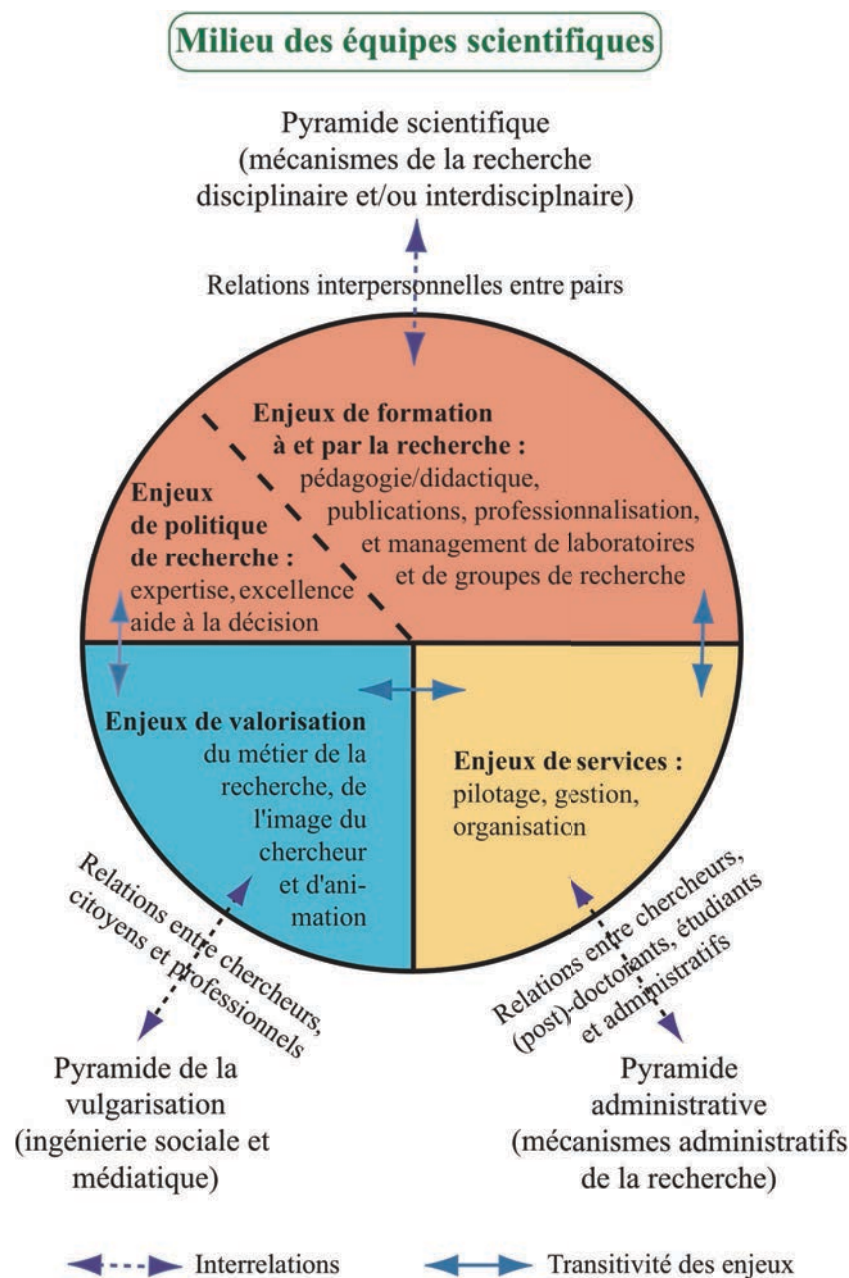


Figure 5 : Récapitulatif des enjeux en matière de sociabilité.

d) Articulation des enjeux de ces formes de sociabilité

En termes d'enjeux, l'examen des différents terrains en a fourni quelques-uns. Mais, il est important de dire que cette liste récapitulative n'est pas exhaustive. C'est précisément parce que cette liste est loin d'être close, que ce dernier point me donnera l'occasion de revenir, sur les limites (là encore, non exhaustives) et les éventuelles perspectives de ce travail, au moyen d'un paragraphe de discussion. L'étude de la sociabilité soulève trois grands domaines d'enjeux.

Le premier type d'enjeux est celui relatif au champ académique. Il apparaît au niveau de la pyramide « scientifique » et de ses mécanismes de recherche (disciplinaire et/ou interdisciplinaire). Celui-ci est scindé en *enjeux de formation*, pour la plus grosse part, et en *enjeux de politique de recherche*, pour la part la plus faible (cf. figure 5).

- Part des enjeux de formation et de politique de recherche

En ce qui concerne les enjeux de formation, ce sont les problématiques de management des laboratoires et groupes de recherche (parties B et D), de professionnalisation (parties C et D) et, de pédagogie assortie de l'enjeu de publications (problématique transverse entre les trois parties B, C, et D) qui sont apparues. A ce niveau, interviennent les interrelations entre les agents qui se font principalement entre pairs de même génération professionnelle ou non. Une lacune dans le traitement de ce champ de la « formation » a été, de ne se cantonner qu'à un seul établissement et qui plus est, un établissement de type « grande école ». Pour gagner en force de généralisation, il aurait fallu comparer entre plusieurs établissements (soit de type « grande école », pour obtenir des éléments comparables et ainsi montrer l'évolution historique de la vie dans ces établissements en relisant l'analyse bourdieusienne par exemple qui date des années 1960-1970 (*Noblesse d'Etat*); soit entre « grandes école(s) » et « université(s) ». Pour ces dernières, je m'y suis légèrement penchée en ce qui concerne la France, en chapitre II de la partie B. Réaliser une étude auprès d'universités étrangères permettrait de donner une visibilité internationale à ce sujet, visibilité qui manque à ce travail qui n'est qu'une ébauche appelant d'autres investigations de ce type. Pour ma part, j'ai choisi de me cantonner à un établissement français, compte tenu de la difficulté du sujet et du désir de produire un travail relativement finalisé.

Pour la part concernant les enjeux de politique de recherche, l'examen des squelettes administratifs (notamment en partie B) a permis de soulever des besoins de la part des chercheurs en matière d'expertise (normes de gestions financières ou administratives) et en matière d'aide à la décision (tutelles). Ce pan aurait pu être développé, plus en précision, pour comprendre les mécanismes politiques des prises de décisions lors de commissions pour des prises de postes par exemple. Un autre pan de la sociabilité, plus éloigné du vécu de la recherche de laboratoire proprement dite et plus proche du vécu d'une gestion de la recherche non plus par les administratifs, mais par les chercheurs eux-mêmes aurait été utile pour compléter cette étude. Malheureusement, ces occasions d'observations ne se sont pas présentées.

- Part des enjeux administratifs

Le quart de camembert consacré au deuxième type d'enjeux, administratif cette fois, relève d'*enjeux de services* en matière de pilotage d'équipe (partie B) et, *de gestion/organisation* (missions, projets à organiser comme dans la partie D). Ce sont en effet, les mécanismes administratifs de la recherche, vus lors de l'exposé de la pyramide correspondante qui sont le reflet de l'étude menée sur les interrelations entre les chercheurs (et personnes de sous-statuts : (post-) doctorants, étudiants) et les administratifs. A ce niveau, on peut regretter l'absence de comparaison avec les systèmes administratifs d'autres établissements de l'enseignement supérieur et de la recherche français et/ou étrangers.

- Part des enjeux liés à la vulgarisation

Enfin, au niveau du dernier type d'enjeux, c'est le domaine de la vulgarisation, que l'on aborde avec la pyramide correspondante également, et qui retrace les relations entre le monde des chercheurs et le monde des citoyens. A ce niveau, ce sont des enjeux d'*ingénierie sociale et médiatique* qui sont soulevés, notamment, compte tenu d'une nécessité grandissante vis-à-vis d'une certaine valorisation du métier de chercheur, sans oublier de l'image de ce dernier. Pour approfondir ce point, il aurait été bénéfique d'interviewer un plus grand nombre de personnes impliquées dans des actions de vulgarisation, comme celle de la fête de la science, ou appartenant à des lieux culturels, comme mentionnés en partie D. De plus, approfondir ce pan concernant l'action télévisuelle et/ou radiophonique de certains chercheurs-vulgarisateurs « stars », aurait été intéressant pour la communication non plus scientifique, mais médiatique.

e) Discussion des résultats, limites et perspectives de recherche

Pour finir, les paragraphes qui suivent seront consacrés à un moment de discussion pour aller plus loin dans la réflexion sur les apports, sur les limites mais aussi, sur les perspectives possibles qu'offre ce travail.

- Discussion des résultats

L'apport indéniable d'une lecture de la sociabilité au moyen du critère générationnel (âge professionnel et dichotomie junior/senior) a été de permettre une redéfinition de la sociabilité en recherche comme attitude communicationnelle de base au travers du terme « convivialisme coopétitif ».

Grâce à ce travail conceptuel, j'ai pu dégager quelques formes de sociabilité prouvant, par là le caractère mouvant, changeant et complexe de ce phénomène interactionnel qui ne se vit donc pas au singulier, mais au pluriel. Enfin, grâce à cela, j'ai pu montrer que les modes scientifiques, disciplinaire et/ou interdisciplinaire, n'étaient pas antinomiques mais cohabitaient parfaitement dans le temps et dans l'espace du laboratoire. Les sociabilités qui découlent de ces deux modes coexistent donc, elles aussi, dans et hors les murs du laboratoire, par le biais de la transitivité, c'est-à-dire, de la circulation entre les personnes, les idées qu'elles portent, leurs vécus et leurs émotions.

- Limites assorties de prolongements possibles

Si l'on veut explorer en profondeur ce champ de la sociabilité en recherche, et au-delà, au moyen des sciences de l'information, et non plus seulement, des sciences de la communication comme dans ce travail, il serait intéressant de se pencher sur la sociabilité virtuelle des chercheurs (étude de leurs échanges informatiques par mail, usage des réseaux sociaux comme Facebook, Tweeter, les pratiques d'*open edition*, etc.). Je n'ai fait que frôler ces questions avec Tweeter et, la dématérialisation des réunions *via* l'informatique (video-conférences, etc.), n'ayant pas l'ambition d'aborder ce champ de l'information en lien avec mon sujet. Cependant, cette conclusion est l'occasion d'insister sur le fait que la virtualité prend de plus en plus d'ampleur dans les pratiques professionnelles de la recherche.

De même, une autre limite de ce travail, se lit sur la figure 5 : les domaines représentés sur cette figure sont inégalement répartis. Concernant cette répartition, les pourcentages ont été estimés mais ne correspondent nullement à un calcul précis. Il serait bien de pouvoir les calculer, à l'avenir, aux moyens de sondages quantitatifs (pour compléter cette étude

compréhensive *via* des méthodes qualitatives) auprès des mêmes types de panels d'interviewés, que ceux réalisés dans ce travail.

Enfin, une ambition de ce travail serait que le concept de « convivialisme coopétitif » en recherche, qui avait pour origine théorique les sciences de gestion-management, puisse éventuellement servir à résoudre le paradoxe de la coopétition rencontré dans le monde de l'entreprise. En effet, si le monde entrepreneurial infuse le monde de la recherche pour en modifier, petit à petit, le visage (cette thèse en fait état avec le management), on pourrait raisonnablement envisager qu'un phénomène inverse puisse se produire. Pour examiner cette hypothèse, une comparaison entre les écoles d'ingénieurs proches de l'industrie, tout en étant à l'interface avec le monde académique, et les grandes écoles, serait envisageable parmi de nombreuses autres études à venir sur ce champ de recherche en pleine découverte.

Bibliographie

A

- AGULHON M. (1968). *Pénitents et francs-maçons de l'ancienne Provence, essai de sociabilité méridionale*. Paris : Fayard.
- AGULHON M. (1977). *Le Cercle dans la France bourgeoise. 1810-1848. Etude d'une mutation de la sociabilité*. *Cahiers des Annales*, 36. Paris : Armand Colin.
- ALBERT J.-P. (2010). L'histoire et l'anthropologie : convergences et spécificités. *L'atelier du Centre de recherches historiques* (Revue électronique du CRH), 06/2010, 2-9.
En ligne : <http://acrh.revues.org/1944>
- ALEXANDRE G. (2008). L'entreprise, le monde du travail et la compétition. In (Pelt, 2008a), pp. 27-39.
- ALPHANDERY C., ANCEL G., et al. (2013). *Manifeste convivialiste : Déclaration d'interdépendance*. Lormont : Le bord de l'eau.
- ARBORIO A. M., & FOURNIER P. (2014). *L'observation directe* (3è éd.). Paris : Armand Colin.
- ARENDT H. (1989). *La crise de la culture : huit exercices de pensée politique*. Paris : Gallimard.
- AUBERT N. (Ed.) (2004). *L'individu hypermoderne*. Paris : Erès.
- AVOLIO B. J. & BASS B. M. (1988). Transformational Leadership: Charisma and Beyond ». In (Hunt et al, 1988), pp. 29-49.

B

- BACHELARD G. (1949). *Le rationalisme appliqué*. Paris : PUF
- BARBIER M. (1998). *Pratiques de recherche et inventions d'une situation de gestion d'un risque de nuisance. D'une étude de cas à une recherche-intervention*, Thèse de Doctorat ès Sciences de gestion, Institut d'Administration des Entreprises, Université Jean-Moulin Lyon 3, Lyon.
- BASS B. M. (1981). *Stogdill's Handbook of Leadership*. New-York : Free Press.

- BASS B. M. (1985). *Leadership and Performance Beyond Expectations*. New-York : Free Press.
- BATESON G. (1981). Communication. In (Winkin, 2000), pp. 116-144.
- BATESON G., & RUESCH J. (1988). *Communication et société*. Paris : Editions du Seuil. Partie XI. Individu, groupe et culture, pp. 309-326.
- BATTAGLIOLA F., BERTAUX-VIAME I., FERRAND M., & IMBERT F. (1993). A propos des biographies : regards croisés sur questionnaires et entretiens. *Population*, 48(2), 325-346.
- BAUDELLOT C., BENOLIEL R., CUKROWICZ H., & ESTABLET R. (1981). *Les étudiants, l'emploi, la crise*. Paris : Editions Maspero.
- BAUMARD P. (2007). Les stratégies d'innovation des grandes firmes face à la coopétition. *Revue française de gestion*, 33 (176), 135-146.
En ligne <http://rfg.revuesonline.com/article.jsp?articleId=10649>
- BAUMARD P. (2010). La logique de l'avantage coopétitif (chap. 5). In (Yami, Le Roy, 2010), pp. 81-97.
- BEAUD S. (1996). L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'«entretien ethnographique». *Politix*, 9(35), 226-257.
- BEAUD S., & WEBER F. (2010). *Guide de l'enquête de terrain* (4è éd.). Paris : La Découverte.
- BEDARIDA F. (Ed.) (1995). *L'Histoire et le Métier d'Historien en France*. Paris : Maison de la Sciences de l'Homme.
- BENGTSSON M., ERIKSSON J., & WINCENT J. (2010), La coopétition : un nouveau monde (chap. 2) (Trad. Pellegrin-Boucher E. et Yami S.). In (Yami & Le Roy, 2010), pp. 29-44.
- BENGTSSON M., & KOCK S. (1999). Cooperation and competition in relationships between competitors in business networks. *Journal of Business and Industrial Marketing*, 14(3), 178-190.
- BENGTSSON M., & KOCK S. (2000). 'Coopetition' in business networks – to cooperate and compete simultaneously. *Industrial Marketing Management*, 29(5), 411-426.
- BENSEBAA F., & LE GOFF J. (Eds.) (2005), *Stratégies concurrentielles, le renouveau théorique en pratique*. Cormelles-le-Royal : Editions EMS.
- BERNOUX P. (2009). *La sociologie des organisations* (3è éd.). Paris : Seuil.
- BERTRAND, JUSTINE, & MYLENE (Auteurs anonymés) (2012). Réflexivité et dialogue interdisciplinaire : un retour sur soi selon l'autre. Preprint des Actes du Colloque

- International « Réflexivité en contexte de diversité : un carrefour des sciences humaines » (01-02 décembre 2010), 1-13.
En ligne <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00671217>
- BESNIER J.-M. & PERRIAULT J. (2013). Introduction générale. *Hermès, La revue. Interdisciplinarité : entre disciplines et interdiscipline*, 3(67), pp. 13-15.
- BIDART C. (1988). Sociabilités : quelques variables. *Revue Française de sociologie*, 29(4), 621-648.
En ligne http://www.jstor.org/stable/3321515?seq=1 - page_scan_tab_contents
- BIRDWHISTELL R. L. (1965). Communication : a continuous multichannel process. In *Conceptual Bases and Applications of the Communicational Sciences*. Paper presented in statewide lecture series, sponsored by University of California, April 1965.
- BIRDWHISTELL R. L. (1967). Some body motion elements accompanying spoken American English. *Communication : concepts and perspectives ; [based on the Second International Symposium on Communication Theory and Research, Excelsior Springs, Missouri, March 1966]*. p. 53-76.
En ligne <http://www.econbiz.de/Record/some-body-motion-elements-accompanying-spoken-american-english-birdwhistell-ray/10001912910>
- BIRDWHISTELL R. L., LACOSTE M. (1968). L'analyse kinésique. *Langages*, 3(10), 101-106.
En ligne http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lgge_0458-726x_1968_num_3_10_2553
- BLANCHET A., & al. (1985). *L'entretien dans les sciences sociales*. Paris : Dunod.
- BLANCHET A., GIAMI A., GOTMAN A. & LEGER J.-M. (1993). *L'entretien dans les sciences sociales. L'écoute, la parole et le sens*. Paris : Dunod.
- BLANCHET A., & GOTMAN A. (2005). *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*. Paris : Armand Colin.
- BLOOR D. (1981). The Strengths of the Strong Programme. *Philosophy of the Social Sciences*, 11, 173-198.
- BLOOR D. (1982). *Sociologie de la logique ou les limites de l'épistémologie*. Paris : Pandore.
- BOIX-MANSILA V. (2006). Interdisciplinary Work at the Frontier : An Empirical Examination of Expert Interdisciplinary Epistemologies. *Issues in Integrative Studies*, 24, 1-31.
- BORZEIX A., BOUVIER A., & PHARO P. (Eds.) (1998), *Sociologie et connaissances : nouvelles approches cognitives*. Paris : Editions du CNRS.
- BOURDAGES L. (2001). *La persistance aux études supérieures : le cas du doctorat*. Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec.

- BOURDAGES L. (2011). *La persistance au doctorat. Une histoire de sens*. Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec.
- BOURDIEU P. (1975). La spécialité du champ scientifique et les conditions sociales du progrès de la raison. *Sociologie et sociétés*, 7(1), 91-118.
- BOURDIEU P. (1976). Le champ scientifique. *Actes de la recherche en sciences sociales* 2(2.2-3), 88-104.
- BOURDIEU P. (1980). *Le sens pratique*. Paris : Les Editions de Minuit.
- BOURDIEU P. (1981). Épreuve scolaire et consécration sociale [Les classes préparatoires aux Grandes Écoles]. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 39, 3-70.
En ligne http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/arss_0335-5322_1981_num_39_1_2124
- BOURDIEU P. (1984). *homo academicus*. Paris : Les Editions de Minuit.
- BOURDIEU P. (1989). *La noblesse d'état : grandes écoles et esprit de corps*. Paris : Les Editions de Minuit.
- BOURDIEU P. (Ed.) (1993). *La misère du monde*. Paris : Seuil.
- BOURDIEU P. (2001). *Science de la science et réflexivité : Cours du collège de France 2000-2001*. Paris : Editions Raisons d'agir.
- BOURDIEU P., CHAMBOREDON J.-C., & PASSERON J.-C. (2006). *Le métier de sociologue* (5^e éd.). Boston : Mouton de Gruyter
- BOURDIEU P. & PASSERON J.-C. (1966). *Les héritiers, les étudiants et la culture*. Paris : Les éditions de Minuit.
- BOURDIEU P. & WACQUANT L. J. D. (1992). *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*. Paris : Seuil.
- BRANDENBURGER A. M., & NALEBUFF B. J. (1998). *Co-opetition* (2^e éd.). New York : Currency Doubleday.
- BUCCHI M. (1998). *Science and the media : Alternative Routes in Scientific Communication*. London : Routledge.
- BURGIERE A. (Ed.) (1986). *Dictionnaire des Sciences historiques*. Paris : PUF.
- BURNS J. M. (1978). *Leadership*. New-York : Harper & Row.

C

- CAILLE A. (2011). *Pour un Manifeste du Convivialisme*. Paris : Le Bord de l'Eau.

- CAILLE A., HUMBERT M., LATOUCHE S., & VIVERET P. (2011). *De la convivialité : dialogues sur la société conviviale à venir*. Paris : La découverte.
- CALLON M. (1989). *La science et ses réseaux. Genèse et circulation des faits scientifiques*. Paris : La Découverte.
- CALLON M., & LATOUR B. (éd.) (1982). *La science telle qu'elle se fait. Anthropologie de la sociologie des sciences de langue anglaise*. Paris : Pandore.
- CEFAI D. (2003). *L'enquête de terrain*. Paris : La Découverte.
- CHARAUDEAU P. (2009). Dis-moi quel est ton corpus, je te dirai quelle est ta problématique. *Corpus*, 8, 37-66.
En ligne <http://corpus.revues.org/1674>
- CHARAUDEAU P. (2010). Pour une interdisciplinarité « focalisée » dans les sciences humaines et sociales. *Questions de Communication*, 17, 195-222.
En ligne <http://questionsdecommunication.revues.org/385>
- CHARLESWORTH M., FARALL L., STOKES T., & TURNBULL D. (1993). *Life Among the Scientists: An Anthropological Study of an Australian Scientific Community*. Oxford, Oxford University Press.
- CHARTIER R. (1986). Histoire intellectuelle. In (Burguière, 1986), pp. 372-377.
- CHAUBET F. (2003). Sociologie et histoire des intellectuels. In (Leymarie, & Sirinelli, 2003), pp. 183- 200.
- CLERISSE S. (Auteur anonymé) (2012). Une figure de la recherche : (...) – Actions, discours, pensée, *La lettre de l'INSHS* (Rubrique « Vie des labos »), Mars 2012, 4-7.
- COLE S., & COLE J. (1973). *Social Stratification in Science*. Chicago : University of Chicago Press.
- COLLINS H. M. (1974). The T.E.A. Set : Tacit Knowledge and Scientific Networks. *Science Studies*, 4, 165-186.
- CONNAN P. Y., FALCOZ M., & POTOCKI-MALICET D. (2008). *Etre chercheur au XXI^e siècle. Une identité éclatée dans des univers en concurrence*. Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion.
- COULOMB-GULLY M. (2009). Les sciences de l'information et de la communication : une discipline *Gender blind* ? *Questions de Communication*, 15, 129-153.
En ligne <http://questionsdecommunication.revues.org/518>
- COULOMB-GULLY M. (2010). Féminin/Masculin : question(s) pour les SIC. Réflexions théoriques et méthodologiques. *Questions de Communication*, 17, 169-194.
En ligne <http://questionsdecommunication.revues.org/383>

- CROZIER M., & FRIEDBERG E. (1977). *L'acteur et le système : les contraintes de l'action collective*. Paris : Seuil.
- CSEPREGI G. (2008). *Le corps intelligent*. Québec : Les Presses de l'Université Laval.
- CURAPP (2000). *Les méthodes au concret*. Paris : PUF.

D

- DACHEUX E. (2013). Redécouvrir les liens entre science et anarchie pour penser l'indiscipline du chercheur et sa nécessaire responsabilité. *Hermès, La revue. Interdisciplinarité : entre disciplines et interdiscipline*, 3(67), 192-198.
En ligne http://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2013-3-page-192.htm - anchor_citation
- DAGNINO B. G. (2007). La dynamique des stratégies de coopération. *Revue française de gestion*, 7(176), 87-98.
En ligne <http://www.cairn.info/revue-francaise-de-gestion-2007-7-page-87.htm>
- DAGNINO G.B., & PADULA G. (2002). Coopetition Strategy: a New Kind of Interfirm Dynamics for Value Creation. Actes de la 2^{ème} Conférence EURAM, Stockholm.
- DANCE F. E. X. (Ed.) (1967). *Human Communication Theory : Original Essays*. New York : Holt, Rinehart & Winston.
- D'AVENI R. (1995). *Hypercompetition*. Paris : Vuibert.
- DAVID-BLAIS M., & HALL J. (2005). Le leadership au secours du gestionnaire traditionnel : étude critique sur le succès d'une théorie. *Etudes de communication*, 28, 45-58.
En ligne <http://edc.revues.org/257>
- DE LA VEGA J. F. (2000). *La communication scientifique à l'épreuve d'internet. L'émergence d'un nouveau modèle*. Villeurbanne : Presses de l'Enssib.
- DELL H. (1967). The Anthropology of Communication. In (Dance, 1967), pp.1-39.
- DEPEYRE C., & DUMEZ H. (2010). Typologie de la coopération (chap. 4). In (Yami & Le Roy, 2010), pp. 71-79.
- DE SINGLY F. (2005). *L'enquête et ses méthodes : le questionnaire* (2^e éd.). Paris : Armand Colin.
- DONEGANI J. M. (1993). *La liberté de choisir. Pluralisme religieux et pluralisme politique dans le catholicisme français contemporain*. Paris : Presses de la F.N.S.P.
- DORTIER J.-F. (2013). Dossier L'avènement de l'Homo numericus (Article de revue) *Sciences Humaines*, 252, 28-29.

- DUCHESNE S. (1996). Entretien non-préstructuré, stratégie de recherche et étude des représentations. Peut-on déjà faire l'économie de l'entretien « non-directif » en sociologie. *Politix*, 9 (35), 189-206.
- DUCHESNE S. (2000). Pratique de l'entretien dit « non-directif ». In (CURAPP, 2000), pp. 9-30.
- DURAND T. (2000). L'alchimie de la compétence. *Revue française de gestion*, 127, 84-102.
- DURAND T., & GUERRA-VIEIRA S. (1997). Competence-based strategies when facing innovation: but what is compétence ? In (Thomas et al, 1997), pp. 79-117.

E

- ECK H. (2003). Médias audiovisuels et intellectuels. In (Leymarie & Sirinelli, 2003), pp. 201-225.
- EDGERTON D. (1997). Science in the United Kingdom : A Study in the Nationalization of Science. In (Krige & Pestre, 1997), pp. 759-776.
- ELIAS N. (1991). *Norbert Elias par lui même*, Paris : Fayard.

F

- FABIANI J. L. (2013). Vers la fin du modèle disciplinaire ? *Hermès, La revue. Interdisciplinarité : entre disciplines et interdiscipline*, 3(67), 90-94.
En ligne <http://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2013-3-page-90.htm>
- FAVRET-SAADA J. (1994). *Les mots, la Mort, les Sorts*. Paris : Gallimard.
- FERNANDEZ A. S., MARQUES P., LE ROY F., & ROBERT F. (2010). Mesurer la coopétition : Mission impossible ? *Revue Sciences de Gestion*, 73, 19-38.
- FILSTEAD W. J. (Ed.). *Qualitative Methodology*. Chicago : Markham Publishing Company.
- FISHER D. (2000). *L'histoire des étudiants en France, de 1945 à nos jours*. Paris : Flammarion.
- FLEURY B. & WALTER J. (2014). L'information médiatique : un domaine foisonnant de recherche. *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, 5, 2-15.
En ligne <http://rfsic.revues.org/1071>
- FRODEMAN R., KLEIN J. T., & MITCHAM C. (Eds.) (2010). *Oxford Handbook of interdisciplinarity*. Oxford : Oxford University Press.

G

- GARDELLA E. (2003). Du jeu à la convention. Le self comme interprétation chez Goffman. *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 4, 21-42.
En ligne <http://traces.revues.org/3833>
- GEERTZ C. (2003). La description dense. Vers une théorie interprétative de la culture. In (Cefaï, 2003) (pp. 73- 105).
- GIBBONS M., LIMOGES C., NOWOTNY H., SCHWARTZMAN S., SCOTT P. & TROW M. (1994). *The New Production of Knowledge. The Dynamics of Science and Research in Contemporary Societies*. London : Sage.
- GIBBONS M. & WITTROCK B. (1985). *Science as a commodity, Threats to the open community of scholars*. Harlow, Essex, UK : Longman.
- GIDDENS A. (1987). *La constitution de la société*. Paris : PUF.
- GLASER B. G., & STRAUSS A. L. (1971). *The Discovery of Grounded Theory. Strategies for Qualitative Research*. Chicago : Aldine.
- GOFFMAN E. (1968). *Asiles*. Paris : Editions de Minuit.
- GOFFMAN E. (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne*, tome I. *La présentation de soi*. Paris : Éditions de Minuit.
- GOFFMAN E. (1991). *Les cadres de l'expérience*. Paris : Éditions de Minuit.
- GOODENOUGH W. (1964). *Language in Culture and Society : A Reader in Linguistics and Anthropology*. New York : Harper and Row.
- GOTMAN A. (1985). La neutralité vue sous l'angle de l'E.N.D.R. In (Blanchet, 1985).
- GRANDJEAN A. (2003). Conscience-morale et certitude de soi dans les Principes de la philosophie du droit de Hegel. *Revue de métaphysique et de morale*, 4(40), 513-528.
- GRAUWIN S. & JENSEN P. (2011). Mapping scientific institutions. *Scientometrics*, 89, 943-954.
- GRELET S., GUICHARD E, & LALANDE A. (2009). La matière des idées : entretien avec Jack Goody. *Vacarme*, 49, 4-12.
En ligne <http://www.vacarme.org/article1814.html>
- GRIFFITH B. C. & MULLINS N. C. (1972). Invisible Colleges : Small, coherent groups may be the same throughout science. *Science*, 177, 959-964.

H

- HALL E. T. (1987). *Au-delà de la culture*. Paris : Seuil.
- HAMEL G. (1991). Competition for competence and inter-partner learning within international strategic alliances. *Strategic Management Journal*, 12, 83-104.
- HAMEL G., DOZ Y., & PRAHALAD C. K. (1989). Collaborate with your competitors and win. *Harvard Business Review*, 67(1), 133-139.
- HARAWAY D. (1997). *Modest-Witness@Second_Millennium.FemaleMan_Meets_Onco Mouse : Feminism and Technoscience*. New York : Routledge.
- HENDRICK VAN DER BERG J. (1995). *A different Existence. Principles of Phenomenological Psychopathology*. Pittsburgh : Duquesne University Press.
- HERAN F. (1987). La seconde nature de l'habitus. Tradition philosophique et sens commun dans le langage sociologique. *Revue française de sociologie*, 28(3), 385-416.
En ligne http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfsoc_0035-2969_1987_num_28_3_2423
- HITT M., DACIN T., LEVITAS E., ARREGLE J.-L., & BORZA A. (2000). Partner selection in emerging and developed market contexts: resource-based and organizational learning perspectives. *Academy of Management Journal*, 43(3), 449-467.
- HODGSO R.C. (1988). Transformational Management. *Business Quarterly*, 53(2), 17-20.
- HOUDART S. (2007). *La cour des miracles. Ethnologie d'un laboratoire japonais*. Paris : CNRS Editions.
- HUBERT M., & LOUVEL S. (2012). Le financement sur projet : quelles conséquences sur le travail des chercheurs. *Revue Mouvements*, 3(71), La Découverte, 13-24.
- HUNT J.G., BAGLIA B. R., DACHLER H. P. & SCHRIESHEIM C. A. (Eds.) (1988). *Emerging Leadership Vistas*. Lexington : Lexington Book.
- HYMES D. (1967). The Anthropology of Communication. In (Dance, 1967), pp. 1-39.

I

- IBERT J. (2004). La gestion paradoxale des relations entre firmes concurrentes. *Revue française de gestion*, 30(148), 153-177.
En ligne www.cairn.info/revue-francaise-de-gestion-2004-1-page-153.htm
- IBERT J. (2005). Conclusion générale. In (Bensebaa & Le Goff, 2005), pp. 195-200.
- ILLICH I. (1973). *La convivialité*. Paris : Seuil.

J

JACOB C., & BARATIN M. (Eds.) (1996). *Le pouvoir des bibliothèques. La mémoire des livres dans la culture occidentale*. Paris : Albin Michel.

JOSEPH I. (1998). *Erwing Goffman et la microsociologie*. Paris : PUF.

JOSSERAND E., & PERRET V. (Eds.) (2003). *Le paradoxe : penser et gérer autrement les organisations*. Paris : Ellipses.

K

KAUFMANN J. C. (2004). *L'invention de soi : une théorie de l'identité*. Paris : Armand Colin.

KAUFMANN J. C. (2005). *Casseroles, amour et crises : ce que cuisiner veut dire*. Paris : Armand Colin.

KAUFMANN J. C. (2013). *L'enquête et ses Méthodes : L'entretien Compréhensif* (3è éd.). Paris : Hachette Littératures.

KHUN T. (1962). *The Structure of Scientific Revolutions*. Chicago : University of Chicago Press. (Trad. Franç. (1983) *La Structure des révolutions scientifiques*. Paris : Flammarion.)

KLEIN J.T. (2010). A Taxonomy of Interdisciplinarity. In (Frodeman et al. 2010), pp. 16-30.

KLEINPETER E. (2013). Taxinomie critique de l'interdisciplinarité, *Hermès, La revue*, 3(67), 123-129.
En ligne <http://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2013-3-page-123.htm>

KNORR-CETINA K. (1981). *The Manufacture of Knowledge. An Essay on the Constructivist and Contextual Nature of Science*. Oxford : Pergamon Press.

KOENIG G. (1996). *Management stratégique : paradoxes, interactions et apprentissages : construction et gestion des activités, Management d'exigences contradictoires*. Paris : Nathan.

KOUZES J. & POSNER B. Z. (2012). *The Leadership Challenge. How to make extraordinary thing happen in organizations* (5è éd.). New-York : Wiley.

KRIGE J. & PESTRE D. (Eds.) (1997). *Science in the Twentieth Century*. London : Harwood Academic Publishers.

L

- LALANDE A. (2002). *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*. Paris : PUF. Quadrige.
- LANDAIS E. (2001). Préface. In (Latour, 2001), pp. 3-7.
- LAPLANTINE F. (2013). *La description ethnographique*. Paris : Armand Colin.
- LAREDO P., & MUSTAR P. (2000). Laboratory activity profiles : An exploratory approach. *Scientometrics*, 47(3), 515-539.
- LATOUR B. (1989). *La science en action*. Paris : La Découverte.
- LATOUR B. (1996). Ces réseaux que la raison ignore : laboratoires, bibliothèques, collections. In (Jacob & Baratin, 1996), pp. 23-46.
- LATOUR B. (2001). *Le métier de chercheur. Regard d'un anthropologue* (2è éd.). Paris : INRA Editions.
- LATOUR B., & WOGLAR S. (1979). *Laboratory life: The Construction of Scientific Facts*. Los Angeles : SAGE. (Trad. Franç. (1988) : *La vie de laboratoire. La production des faits scientifiques*. Paris : La Découverte.)
- LAUGIER B. (2006). Institutions, lieux intermédiaires et cultures émergentes : vers de nouvelles politiques culturelles ? Le cas niçois. Mémoire de recherche de Master 1, Université de Nice Sophia-Antipolis, Nice.
En ligne http://www.artfactories.net/IMG/Memoire_juin_2006.pdf
- LEDUC M. (2014). Pour l'excellence, on la joue collectif ? *CNRS Le Journal*.
En ligne <https://lejournale.cnrs.fr/billets/pour-lexcclence-la-joue-collectif>
- LEMAITRE D. (2009). Le curriculum des grandes écoles en France : un modèle d'analyse inspiré de Basil Bernstein, *Revue française de pédagogie*, 166, 17-26.
En ligne <http://rfp.revues.org/1096>
- LE MAREC J. (Ed.) (2010). *Les études de sciences : pour une réflexivité institutionnelle*. Paris : Editions des Archives Contemporaines.
- LE ROY F. (2004). La concurrence entre affrontement et connivence. *Revue française de gestion*, 148, 149-152.
En ligne http://www.cairn.info/article.php?ID_ARTICLE=RFG_148_0149
- LE ROY F., & YAMI S. (2007). Les stratégies de coopération. *Revue française de gestion*, 7(176), 83-86.
En ligne <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-gestion-2007-7-page-83.htm>
- LE ROY F., YAMI S., & DAGNINO G. B. (2010). La coopération : une stratégie pour le XXI^{ème} siècle. In (Yami & Le Roy, 2010), pp. 17- 27.

- LETONTURIER E. (2000). Gabriel Tarde, sociologue de la communication et des réseaux, *Cahiers internationaux de Sociologie*, 108, 79-102.
- LEVINSON N. S., ASAH M. (1995). Cross-national alliances and interorganizational learning, *Organizational Dynamics*, 24(2), 50-63.
En ligne <http://connection.ebscohost.com/c/articles/9511070529/cross-national-alliances-interorganizational-learning>
- LEVY-LEBLOND J. M. (1996). *La pierre de touche. La science à l'épreuve...* Paris : Gallimard.
- LEYMARIE M., & SIRINELLI J. F. (Eds.) (2003). *L'histoire des intellectuels aujourd'hui*. Paris : PUF.
- LOUVEL S. (2005), *La construction locale des laboratoires. Approche ethnographique de dynamiques d'évolution de laboratoires académiques en France*, Thèse de doctorat en sociologie, Université Pierre Mendès France, Grenoble.
- LOUVEL S. (2007). Le nerf de la guerre. Relations financières entre les équipes et organisation dans un laboratoire. *Revue d'anthropologie des connaissances*, 1(2), 297-322.
En ligne www.cairn.info/revue-anthropologie-des-connaissances-2007-2-page-297.htm
- LOUVEL S. (2011). *Des patrons aux managers : les laboratoires de la recherche publique depuis les années 1970*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- LYNCH M. (1985). *Art and Artifact in Laboratory Science. A Study of Shop Work and Shop Talk in Research Laboratory*, London : Routledge & Kegan Paul.

M

- MAIGRET E. (Ed.) (2003). *Communication et médias*. Paris : La documentation française.
- MARCOVICH A. & SHINN T. (2011). Where Is Disciplinary Going? Meeting on the Borderland. *Social Science Information*, 50(3-4), 582-606.
- MARTIN O. (2005). Introduction, *La revue pour l'histoire du CNRS*, 13.
En ligne <http://histoire-cnrs.revues.org/1610>
- MATTELART A., & MATTELART M. (2004). *Histoire des théories de la communication* (3è éd.). Paris : La Découverte.
- MAUSS M. (1924). *L'essai sur le don*. Paris : PUF.
- MAYER N. (1995). L'entretien selon Pierre Bourdieu. Analyse critique de La misère du monde. *Revue Française de sociologie*, 36(2), 355-370.
En ligne http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfsoc_0035-2969_1995_num_36_2_4407

- MEAD M. & BYERS P. (1968). *The Small Conference*. Paris, La Haye : Mouton & Co.
- MEHL D. (1992). *La fenêtre et le miroir, la télévision et ses programmes*. Paris : Payot.
- MERTON R. K. (1973). *The Sociology of Science: Theoretical and Empirical Investigation*. Chicago : University of Chicago Press.
- MEYER J. W., & ROWAN B (1977). Institutionalized Organisations: Formal Structure as Myth and Ceremony. *American Journal of Sociology*, 83(2), 340-363.
En ligne http://www.jstor.org/stable/2778293?seq=1-page_scan_tab_contents
- MICHELAT G. (1975). Sur l'utilisation de l'entretien non-directif en sociologie. *Revue Française de Sociologie*, XVI, 229-247.
En ligne http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfsoc_0035-2969_1975_num_16_2_6864
- MICHELAT G., & SIMON M. (1977). *Classe, religion et comportement politique*. Paris : Presses de la F.N.S.P. et Editions sociales.
- MICHELET J. (1995). Cours au collège de France, Tome I (1838-1844), publiés par P. Viallaneix avec la collaboration d'O. A. Haac & I. Tieder. Paris : Gallimard.
- MIONE A. (2010). Coopétition et définition des normes : le cas des textiles géosynthétiques (chap. 10). In (Yami & Le Roy, 2010), pp. 171-188.
- MORIN E. (1994). Sur l'interdisciplinarité. *Bulletin Interactif du Centre International de recherches et études transdisciplinaire*. 2.
En ligne <http://ciret-transdisciplinarity.org/bulletin/b2c2.php>
- MURRAY S. O. (1994). *Theory Groups and the Study of Language in North America : A social history*. (Studies in the History of the Language Sciences), (Vol. 69). Philadelphia : John Benjamins Publishing Compagny.
- MUSSELIN C. (1997). Les universités à l'épreuve du changement : préparation et mise en œuvre des contrats d'établissement. *Sociétés contemporaines*, 28, 79-101.
- MUSSELIN C. (2008). Vers un marché international de l'enseignement supérieur ? *Critique internationale*, 2(39), 13-24.
- MUSSELIN C. (2009). Les réformes des universités en Europe : des orientations comparables, mais des déclinaisons nationales. *Revue du MAUSS*, 1(33), 69-91.
- MUSSELIN C. (2011). Préface. In (Louvel, 2011), pp. 7-10.

N

- NALEBUFF B., & BRANDENBURGER A. (1996). *La co-opétition, une révolution dans la manière de jouer concurrence et coopération*. Paris : Village Mondial.

NOWOTNY H. (2010), Le potentiel de transdisciplinarité. In (Origgi & Darbellay, 2010), pp. 88-99.

NOWOTNY H., SCOTT P. & GIBBONS M. (2001). *Re-thinking Science. Knowledge and the Public in an Age of Uncertainty*. Hoboken : John Wiley & Sons.

O

ORIGGI G. & DARBELLAY F. (Eds.) (2010). *Repenser l'interdisciplinarité*. Genève : Editions Slatkine.

P

PARADEISE C. (1998). Pilotage institutionnel et argumentation : le cas du département SHS du CNRS. In (Borzeix et al., 1998), pp. 205-228.

PARSONS T. (1967). *Sociological Theory and Modern Society*. New York : Free Press.

PEDLER E., & CHEYRONNAUD J. (Eds.) (2013). *Théories ordinaires*. Paris : Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.

PELLEGRIN-BOUCHER E. (2006). *Stratégies de coopération: modalités et implications. Le cas du secteur des ERP et des services*. Thèse de doctorat en sciences de gestion, Université de Montpellier I, Montpellier.

PELLEGRIN-BOUCHER E. (2010a). *La coopération, enjeux et stratégies*. Paris : Lavoisier.

PELLEGRIN-BOUCHER E. (2010b). Le management de la coopération : le cas des ERP (Chap. 7). In (Yami & Le Roy, 2010), pp. 117-129.

PELLEGRIN-BOUCHER E., & FENNETEAU H. (2007). Le management de la coopération : Le cas du secteur des ERP. *Revue française de gestion*, 7(176), 111-133.
En ligne <http://www.cairn.info/revue-francaise-de-gestion-2007-7-page-111.htm>.

PELT J.-M. (Ed.) (2008a). *La compétition, mère de toutes choses*. Colloque interdisciplinaire sous la présidence de J.-M. Pelt, Lyon 16-17 novembre 2007. Paris : Éditions de l'Emmanuel.

PELT J.-M. (2008b). La compétition est-elle un fait de la nature ? In (Pelt, 2008a), pp. 75-92.

PERROT J.-C. (1992). *Une histoire intellectuelle de l'économie politique (XVII^{ème} – XVIII^{ème} siècle)*. Paris : Editions de l'EHESS.

PESTRE D. (2003). *Science, argent et politique : Un essai d'interprétation*. Nantes : Sciences en Question, Inra Editions.

PINCH T. (1982). L'anomalie des neutrinos solaires : comment réagissent les théoriciens et les expérimentateurs ? In (Callon & Latour, 1982), pp. 179-216.

PORTER M. E. (1982). *Choix stratégiques et concurrence*. Paris : Economica.

POTTER E. (2001). *Gender and Boyle's Law of Gases*. Bloomington : Indiana University Press.

COOTER R. & PUMFREY S (1994). Science in popular culture. *History of Science*, 32(3), 237-267.

Q

QUIVY R., & VAN CAMPENHOUDT L. (2006), *Manuel de recherche en sciences sociales* (3^e éd.). Paris : Dunod.

R

RENUCCI F. & PELISSIER M. (2013), L'esprit d'aventure, le trésor perdu des SIC. *Hermès, La revue*. Interdisciplinarité : entre disciplines et interdiscipline, 3(67), pp. 113-121.

En ligne <http://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2013-3-page-113.htm>

RIEFFEL R. (1995). Les historiens, l'édition et les medias. In (Bédarida, 1995), pp. 57-73.

ROSANVALLON P. (2011). *La société des égaux*. Paris : Seuil.

ROTH J. A. (1970). Comments on "Secret Observation". In (Filstead, 1970), pp. 278-280.

S

SABOURET J. F., & CARO P. (Eds.) (2000a). *Chercher. Jours après jours, les aventuriers du savoir*. Paris : Editions Autrement.

SABOURET J. F., & CARO P. (2000b). Introduction « Chercher ». In (Sabouret & Caro, 2000a), pp. 14-18.

SALAÛN J.-M. (2012). Vu, lu, su : Les architectes de l'information face à l'oligopole du Web. Paris : La Découverte.

SALVETAT D., & LE ROY F. (2007). Coopétition et intelligence économique. *Revue française de gestion*, 33(176), 147-162.

SAPIR E. (1967). *Anthropologie*. Paris : Editions de Minuit.

- SCHAFFNER B. (Ed.) 1955. *Group Processes*. New York : Josiah Macy, Jr., Foundation Proceedings, 1955.
- SCHUTZ A. (1951). Making Music Together. A Study of Social Relationship. *Social Research*, 18(1), 76-97.
- SCHWEISGUTH E. (1981). Shinn Terry, L'École Polytechnique. *Revue française de sociologie*, 22(22-4), 655-657.
- SHINN T. (1980a). Division du savoir et spécificité organisationnelle. *Revue Française de Sociologie*, 21(21-1), 3-35
- SHINN T. (1980b). *Savoir scientifique et pouvoir social. L'Ecole polytechnique : 1794-1914*. Paris : Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques.
- SHINN T., & RAGOUET P. (2005). *Controverses sur la science. Pour une sociologie transversaliste de l'activité scientifique*. Paris : Editions Raisons d'agir.
- SIMMEL G. (1981). *Sociologie et épistémologie*. Paris : PUF.
- SIMONDON G. (2005). *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*. Grenoble : Million.
- SPECTOR C. (Ed.) (1997a). *Le pouvoir*. Paris : GF Flammarion.
- SPECTOR C. (1997b). Pourquoi obéir ? In (Spector, 1997a), pp. 115-156.
- STENGERS I. (2003). Penser les sciences par leur milieu, *Rue Descartes*, 3(41), 41-51.
En ligne <http://www.cairn.info/revue-rue-descartes-2003-3-page-41.htm>
- STENGERS I., DRUMM T., & JAMES W. (2013). *Une autre science est possible ! Manifeste pour un ralentissement des sciences*. Suivi de *Le poulpe du doctorat (de W. James, présenté par T. Drumm)*, Paris : Les empêcheurs de penser en rond / La Découverte.

T

- TARDE G. (1895). *Les lois de l'imitation* (2è éd). Paris : Kimé Editeur.
En ligne http://classiques.ugac.ca/classiques/tarde_gabriel/lois_imitation/lois_imitation.html
- TESNIERE V. (2013). Pratiques de recherche, pratiques de diffusion et pratiques documentaires. In (Pedler & Cheyronnaud, 2013), pp. 105-121.
- THOMAS H., O'NEAL D. E., & ALVARADO R. (Eds.) (1997). *Strategic Discovery: Competing in New Arenas*. Hoboken : John Wiley & Sons.

V

- VINCK D. (1992). *Du laboratoire aux réseaux. Le travail scientifique en mutation*. Luxembourg : Office des Publications Officielles des Communautés Européennes.
- VINCK D. (2006). L'équipement du chercheur : comme si la technique était déterminante. *ethnographiques.org*, 9.
En ligne <http://www.ethnographiques.org/2006/Vinck>
- VINCK D. (2007). *Sciences et Société. Sociologie du travail scientifique*. Paris : Armand Colin.
- VINCK D. (2010). L'activité de recherche en situation d'injonctions contradictoires. In (Le Marec, 2010), pp. 65-80.
- VINCK D., & ZARAMA G. (2007). La fusion de laboratoires. Processus de gestion et constitution d'une entité pertinente de l'activité scientifique. *Revue d'anthropologie des connaissances*, 1(2), 267-296.
- VON GENNEP A. (1981). *Les rites de passage : étude systématique des rites de la porte et du seuil, de l'hospitalité, de l'adoption, de la grossesse et de l'accouchement, de la naissance, de l'enfance, de la puberté, de l'initiation, de l'ordination, du couronnement, des fiançailles et du mariage, des funérailles, des saisons, etc.* Paris : E. Nourry (rééd. augmentée).

W

- WAQUET F. (2003). *Parler comme un livre : l'oralité et le savoir (XVI^{ème}-XX^{ème} siècle)*. Paris : Albin Michel.
- WEBER M. (1982). *Le savant et le politique* (J. Freund Trad.), Paris : 10/18. (Œuvre originale publiée en 1919).
- WERNERFELT B. (1995). The Resource-Based View of the Firm: Ten Years After. *Strategic Management Journal*, 16(3), 171-174.
En ligne <http://onlinelibrary.wiley.com/doi/10.1002/smj.4250160303/pdf>
- WHITLEY R. D. (1984). *The Intellectual and Social Organization of the Sciences*. Oxford, Clarendon Press.
- WIENER N. (1948). *Cybernetics or Control and Communication in the Animal and the Machine*, Paris : Hermann.
- WIENER N. (1954). *The Human Use and Human Beings ; Cybernetics and Society* (2^e éd.), New York : Doubleday. (Trad Fr. : Wiener N. (2014). *Cybernétique et société. L'usage humain des êtres humains* (P.-Y Mistoulon Trad.). Paris : Points Sciences).
- WINKIN Y. (Ed.) (1981). *La nouvelle communication*. Paris : Seuil.

- WINKIN Y. (1984). La fondation Macy et l'interdisciplinarité. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 54(54), 87-90.
En ligne http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/arss_0335-5322_1984_num_54_1_2229
- WINKIN Y. (2001). *Anthropologie de la communication : De la théorie au terrain* (2è éd). Paris : seuil.
- WOLTON D. (1997). *Penser la communication*. Paris : Flammarion.
- WOLTON D. (2003). *L'Autre Mondialisation*, Paris : Flammarion.
- WOLTON D. (2005). *Il faut sauver la communication*, Paris : Flammarion.
- WOLTON D. (2012). *Indisciplinés, 35 ans de recherche*. Paris : Odile Jacob.
- WOLTON D. (2013). Conclusion. Pour un manifeste de l'indiscipline. *Hermès, La revue*. Interdisciplinarité : entre disciplines et interdiscipline, 3(67), 210-222.
En ligne http://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2013-3-page-210.htm - anchor_citation

Y

- YAMI S., & LE ROY F. (Eds.) (2010). *Stratégie de coopération*. Bruxelles : De Boeck.

Index nominum

ALDO : Autre stagiaire de l'IRBP

ALEXANDRE : Intervenant du spectacle, ami de Marianne, invité de Marianne à LJHL le jour de la séance animée par le chorégraphe.

ARIELLE : voir CABOCHET

BAOT Cécile (Mme) : Ingénieure d'études au CNRS et agent documentaliste – Web à l'IHUM

BEATRICE : Médecin-radiologue de formation, membre équipière de la dernière heure de LJHL car titulaire d'un master 2 en philosophie de la médecine et également patiente

BERNADETTE : Personnel ITA gérant le site de SP3 (personnel d'accompagnement)

BERNARD : Co-fondateur du laboratoire junior LJHL, ex-membre du bureau (ex-dirigeant). A l'époque de l'enquête, il n'est plus doctorant en philosophie et n'est plus à l'Ecole Y

BERTRAND : Co-directeur du laboratoire junior LJHL avec Justine, membre du bureau (dirigeant) avec Justine ayant pris la suite de Bernard. Bertrand est doctorant en Philosophie à l'Ecole Y en 2009 mais était parti de l'Ecole Y au moment de l'enquête. Allocataire-moniteur. Lauréat du concours d'entrée de l'Ecole Y.

CABOCHET Arielle (Mme) : Assistante de direction de l'IRBP notamment en matière d'organisation et de communication. Elle appartient à la catégorie des « communicants » à l'instar de Madame Robert, assistante de direction de l'IDC. Elle a une formation de technicienne. Elle a une grande ancienneté, sa carrière s'est répartie entre l'Ecole Q et l'Ecole Y (2 grandes écoles françaises)

CARL : Membre co-fondateur et dirigeant de LJBS, étudiant en pré-thèse c'est-à-dire en première année non officielle de thèse pendant laquelle les étudiants peuvent préparer ou non l'agrégation. Dans le cas de Carl, il n'a pas choisi l'agrégation et a utilisé cette année de pré-thèse pour préparer le master 2 interdisciplinaire de l'IDC. C'est pourquoi il se dit parfois doctorant lors de l'enquête de terrain.

CECILE : voir BAOT

CHARLES Edgar (Mr) : Maître de conférence à l'Ecole Y, chimiste de formation toujours rattaché au laboratoire de chimie de l'Ecole Y au moment de l'enquête mais ayant choisi de changer de voie en devenant didacticien de la chimie (au laboratoire SL4 de SHS) avant de se consacrer à l'interdisciplinarité (vulgarisation scientifique, médiation, etc.) à temps plein tout en conservant une activité d'enseignant en chimie à l'Ecole Y. Organisation de la fête de la science à l'Ecole Y.

CHARLINE : voir DUBREUIL

CHARLOTTE : Doctorante de Mme Dubreuil à SL4/SEQ-2.

HAZEL Patrice (Mr) : Directeur adjoint de SP3 au moment de l'enquête. Prise de fonction de Directeur de SP3 en 2013-2014

CLAUDINE : Doctorante de Mme Dubreuil à SL4/SEQ-2

DUBREUIL Charline (Mme) : Directrice de la sous-équipe SEQ-2 de SL4, directrice de thèse des trois doctorantes de SL4, Charlotte, Virginie et Claudine.

DUPONT Gérard (Mr) : Ancien directeur adjoint de l'IDC, membre permanent du comité de direction, professeur de recherche, membre du laboratoire S2I et co-directeur avec Pierre Jordan au moment de l'enquête

DURAND (Mme) : Gestionnaire nouvellement arrivée au moment de l'enquête. Elle s'occupe d'un petit laboratoire senior et principalement des laboratoires juniors de l'Ecole Y.

CHATON Etienne (Mr) : Directeur du laboratoire senior de philosophie de l'Ecole Y et directeur de thèse de Justine. Directeur de mémoire de Manon.

ESTELLE : Stagiaire de master 2 à l'IRBP qui est hébergée à l'IDC. Elle est de formation littéraire et philosophique

ETIENNE : voir CHATON

FABRICE : Intervenant durant la Journée IDC (Partie D, chapitre VII). Il est le premier communicant de cette journée, physicien de formation mais se sentant linguiste de par ses recherches

GERARD : voir DUPOND

GONON Joseph (Mr) : Directeur du laboratoire SP3 à l'enquête jusqu'en 2012-2013

GONARD Marcel (Mr) : Chercheur, philosophe mais rattaché à SP3. C'est un représentant des interfaces de recherche possible, entre la philosophie et la science politique.

GUY : Membre équipier de la première heure du laboratoire junior LJHL, Doctorant en biologie au moment de l'enquête (2012-2013)

GUILLEMET Marc (Mr) : Futur directeur de l'IDC en 2014-2015. Directeur de la nouvelle équipe CIX hébergée à l'IDC et directeur adjoint de l'IDC depuis septembre 2013

GUYONEC (Mr) : Maître de Conférences à SL4, membre de SEQ-2 et ayant apporté son aide à Virginie

JEAN-PATRICK : voir PETIT

JEREMY : voir SOLON

JORDAN Pierre (Mr) : Co-directeur de l'IDC au moment de l'enquête. Chercheur toujours rattaché administrativement au Laboratoire de Physique de l'Ecole Y.

JOSEPH : voir GONON

JUSTINE : Co-fondatrice du laboratoire junior LJHL, membre du bureau (dirigeante). A l'époque de l'enquête, doctorante en philosophie à l'Ecole Y, et enseignante-monitrice pour la préparation à l'agrégation et ATER (attachée temporaire d'enseignement et de recherche) en 4^{ème} année de thèse

KEVIN : Voir NEDELEC

LEDUC Simon : Membre équipier-professionnel de la première heure du laboratoire junior LJHL, Médecin anesthésiste et réanimateur de formation en train de faire une thèse sur les malades greffés à la faculté de médecine.

LIONEL : Artiste danseur, élève de Marianne, membre équipier de LJHL de la première heure également.

LUDIVINE : Doctorante en informatique dans l'équipe DaI du Laboratoire d'informatique de l'Ecole Y (non lauréate du concours de l'Ecole mais bénéficie cependant de l'allocation doctorale de recherche normalement attribuée aux lauréats du concours d'entrée à l'Ecole Y). Elle est donc hébergée à l'IDC pour sa recherche et a fait deux stages (celui de licence à l'IDC et celui de master en collaboration entre le laboratoire de l'université sur le langage et l'IDC)

LUDOVIC : Artiste clown ayant animé une séance à LJHL (à ses débuts) sur invitation de Violette

MAGALIE : Chorégraphe ayant travaillé avec Marianne.

MANON : Membre équipier de LJHL au moment de l'enquête et présente dès les débuts du laboratoire junior. Lauréate du concours d'entrée de l'Ecole Y. Elle a été dirigée pour son mémoire de master par le directeur de thèse de Justine, ainsi que par Justine elle-même. Au moment de l'enquête, elle était en préparation à l'agrégation à l'Ecole Y (en philosophie).

MARC : voir GUILLEMET

MARCEL : voir GONARD

MARIANNE : Danseuse-chorégraphe, ayant monté une formation universitaire pour danseur à Lyon 2. Membre équipière de LJHL de type professionnel et non plus académique comme les étudiant(e)s, doctorant(e)s ou chercheurs.

MARTIN (Mme) : Supérieure hiérarchique de Madame Durand, elle occupe le poste de coordinatrice et de responsable de l'administration de la recherche à l'Ecole Y.

MAURICE : voir MILLION

MIREILLE : Webmaster CNRS gérant le site de SP3 (personnel d'accompagnement)

MILLON Maurice (Mr) : Fondateur de l'IDC ne se trouvant plus à l'Ecole Y au moment de l'enquête. Il était membre du laboratoire d'informatique de l'Ecole Y à l'époque de la création de l'IDC

MOTTET Paul (Mr) : Secrétaire général des services de SP3, administratif de formation (gestionnaire)

MYLENE : Ancienne co-directrice (membre dirigeant) en même temps que Justine et Bertrand. Au moment de l'enquête, Mylène a déjà soutenu sa thèse en SIC à l'Ecole Y et n'est donc plus membre de LJHL. Elle est aussi agrégée de biologie

NEDELEC Kevin (Mr) : Maître de conférence hébergé à l'IDC, membre de l'équipe Dal rattaché au laboratoire d'informatique de l'Ecole Y.

NICOLAS (Mr) : Directeur de l'IRBP, membre de l'IUF, chercheur biologiste de formation

ODETTE : Membre équipière de LJHL. Au moment de l'enquête, elle est en préparation à l'agrégation de philosophie à l'Ecole Y, élève de Justine au moment de l'enquête. Elle a intégré LJHL en master 1.

PATRICE : voir CHAZEL

PAUL : voir MOTTET

PETIT Jean-Patrick (Docteur) : Médecin cancérologue du Centre de cancérologie, invité d'honneur de la séance « hors les murs » de LJHL (en bibliothèque) lors de la fête de la science en 2013.

PIERRE : voir JORDAN

RENAUD D. : Danseur professionnel, chorégraphe connu dans le milieu de la danse.

REMOND (Mr) : Le Chercheur senior, historien et ingénieur ayant monté un atelier de SHS dans le cadre de la fête de la science

ROBERT (Mme) : Assistante de direction de l'IDC. Désignée dans la partie D de la thèse sous le vocable « communicante »

SANDRA : Philosophe, agrégée ayant testé l'atelier de danse proposé par Violette à RAMDAM

SELENA : Membre équipière de LJHL en préparation à l'agrégation de philosophie à l'Ecole Y, élève de Justine au moment de l'enquête. Elle est titulaire d'un master 2 en philosophie de la médecine.

SIMON : voir LEDUC

SOLANGE : Co-directrice de LJBS (laboratoire junior de biologie du site sciences), doctorante en biologie au moment de l'enquête. Participante régulière aux séances de LJHL durant la période de l'enquête sur les laboratoires juniors (année 2012-2013 principalement). Elle pratique la danse en amateur

SOLON JérémY (Mr) : Chercheur en architecture de l'information (discipline considérée comme tournée vers les SHS), membre de l'équipe CIX et hébergé à l'IDC depuis septembre 2014. Directeur du master d'architecture de l'Information de l'Ecole Y. Il participe en collaboration avec Pierre Jordan (Directeur de l'IDC) au cycle des Journées de l'IDC sur le numérique

SOPHIE : Membre dirigeant du laboratoire junior de sciences dures LJBS, doctorante en biologie à l'Ecole Y au moment de l'enquête

THOMAS : Chercheur, post-doctorant et enseignant vacataire en sciences politiques. Il a été membre-équipier pendant un an au début de LJHL alors qu'il était en thèse de sciences politiques à l'Ecole Y.

VIOLETTE : Artiste danseuse d'origine suisse-allemande, élève de Marianne, apprentie acupuncteur (médecine chinoise) et membre équipière régulière de la première heure de LJHL. Titulaire d'une licence « art et métiers ».

VIRGINIE : Doctorante de Mme Dubreuil à SL4/SEQ-2

Index des sigles

Sigles des laboratoires

Laboratoires seniors :

SL4* : laboratoire senior de Sciences Linguistiques

SEQ-2 : Sous-équipe de l'axe 2 du laboratoire SL4

SP3* : laboratoire senior de Sciences Politiques

* Les chiffres de SP3 et SL4 sont aléatoires mais visent tout de même à indiquer que plusieurs axes composent le domaine disciplinaire traité (soit Sciences Politiques, soit Sciences Linguistiques).

Laboratoires juniors :

LJBS : Laboratoire Junior de Biologie (côté Sciences de l'Ecole) axé biologie des invasions principalement

LJHL : Laboratoire Junior sur l'Homme (côté Lettres) de l'Ecole Y, axé philosophie, biologie, art et médecine

Instituts interdisciplinaires seniors :

IDC : Institut du Domaine Complexe axé informatique, biologie, SHS appliquées aux réseaux, à l'architecture de l'information

IRBP : Institut Ressources Biologiques et biens publics axé écologie, environnement, ressources biologiques, historiques, économiques, etc.

Autres sigles

AAI : Autorité Administrative Indépendante

ABG : Association Bernard Grégory, association de référence pour l'information, l'accompagnement et l'emploi des docteurs en sciences dures

AERES : Agence d'Evaluation de la Recherche et de l'Enseignement Supérieur

ANR : Agence Nationale de la Recherche

ATER : Attaché temporaire d'Enseignement et de Recherche

BDE : Bureau des Elèves / Etudiants

BIATOSS : Sigle utilisé depuis 2007 pour « Bibliothécaires, ingénieurs, administratifs, techniciens, ouvriers, personnels sociaux et de santé » dans les établissements publics à caractère scientifique, culturel et professionnel

CCN : Centre Chorégraphique National

CERN : Conseil Européen pour la Recherche Nucléaire. Organisation européenne pour la recherche nucléaire

CNRS : Centre National de la Recherche Scientifique

CA : Comité d'Administration

CD : Comité de Direction

CIX : Equipe N°3 récemment arrivée à l'IDC, axée sur l'économie, le social et le numérique

COMUE : Communauté d'Université et d'Etablissement

CP : Comité de Pilotage

CR : Compte-rendu

CRI : Centre de Recherche Interdisciplinaire (Paris)

CROUS : Centre Régional des Œuvres Universitaires et Scolaires. Les œuvres universitaires et scolaires constituent un service public de l'Etat placé sous la tutelle du Ministère de l'Education Nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche. Les CROUS, établissements publics de l'Etat ont pour missions de favoriser les conditions de vie et de travail des étudiants ou des élèves des établissements d'enseignement supérieur en France.

CS : Conseil Scientifique. La composition dépend du type de laboratoire ou institut considéré

CUDOS : Théorie mertonienne « Communalisme, Universalisme, Désintéressement, Scepticisme Organisé »

DaI : Equipe de recherche en informatique hébergée à l'IDC

DAF : Direction des Affaires Financières (de l'Ecole Y)

ECOSOC : Conseil Economique et Social des Nations Unies

EPST : Etablissements Publics à caractères Scientifiques et Techniques

ERC : European Research Council

FAQ : Foire Aux Questions

FLE : Français Langue Etrangère

GIS : Groupement d'Intérêt Scientifique

H2020 : Programme de recherche européen axé interdisciplinarité et ouverture accrue de la recherche en direction du marché et de l'industrie. Le sigle signifie « Horizon 2020 »

HAL – SHS : Archive ouverte en sciences de l'homme et de la société

HCERES : Haut Conseil de l'Evaluation de la Recherche et de l'Enseignement Supérieur

HDR : Habilitation à Diriger les Recherches

IATOS / ITA : personnel Ingénieur – Administratif – Technicien - Ouvrier de Service

IDC : Institut du Domaine de la Complexité. Il s'agit d'un hôtel à projets ou GIS fédérant 200 chercheurs autour de la modélisation des systèmes complexes. Il a été créé en 2006 et appartient au Réseau National (RN) sur ces thématiques

ICULT : Institution Culturelle et de Recherche de la ville Y participant au cycle de Journées sur le numérique organisées par l'IDC lors d'un festival culturel et artistique

IEP : Institut d'Etudes Politiques

IHUM : Institut des Humanités travaillant en collaboration avec l'IDC sur un appel à projet interdisciplinaire SHS-Sciences dures

IN2P3 : Institut national de Physique Nucléaire et de Physique des Particules du CNRS

INEE : Institut Ecologie et Environnement du CNRS

INSERM : Institut National de la Santé et de la Recherche Médicale

INSHS : Institut des Sciences Humaines et Sociales du CNRS

IRBP : Institut sur les Ressources et les Biens Publics

ISCC : Institut des Sciences de la Communication du CNRS

IUF : Institut Universitaire de France

L2U : Laboratoire sur le langage de l'Université de Y

LABEX : Label pour Laboratoire d'Excellence

LABEX COMOD : Label Laboratoire d'Excellence Constitution de la Modernité : raison, politique, religion

LIEU : Résidence ou lieu d'artistes également

LJBS : Laboratoire Junior de Biologie du site Science de l'Ecole Y. Il est dirigé par Solange et Carl qui l'a fondé en septembre 2012. Il porte sur la thématique des invasions.

LMD : Réforme du Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche qui met en place un système de trois grades : licence, master, doctorat ; une organisation des enseignements en semestres et unités d'enseignement ; la mise en œuvre de crédits européens et la délivrance d'une annexe descriptive du diplôme.

LRU (loi) : Loi de 2007 « Liberté, Responsabilité des Universités »

M1/M2 : Le sigle M1 renvoie à Master 1 (ancienne maîtrise avant la réforme LMD). M2 renvoie au Master 2 (ancien DEA ou DESS)

MEDEF : Mouvements des entreprises de France. C'est une organisation patronale fondée en 1998, représentant des dirigeants des entreprises françaises

MESR : Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche

NTIC : Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication

OCDE : Organisation de Coopération et de Développement Economique

PAO : Publication assistée par ordinateur

PRAG : Corps des PRofesseurs AGrégés de l'enseignement supérieur

RAMDAM : Résidence d'artistes (association) fondée en 1997 par Magalie ayant hébergé Marianne, Violette ainsi que d'autres artistes

RBU : Théorie managériale « Ressources Based View » comme équilibre économique en milieu concurrentiel

RDP : Laboratoire de biologie « Reproduction et Développement des Plantes » de l'Ecole Y. Laboratoire de rattachement de Monsieur Nicolas (Directeur de l'IRBP)

RH : Ressources Humaines

RN : réseau National

S2I : Laboratoire de rattachement de Gérard Dupont, hébergé à l'IDC. Laboratoire d'Informatique et Image dans une grande école de la ville de Y

SHS : Sciences Humaines et Sociales

SIC : Sciences de l'Information et de la Communication

TICE : Technologie de l'Information et de la communication pour l'Enseignement

TLCA : Théorie du Leader Communicateur et Animateur (Kouzes & Posner, 2012)

TP : Travaux Pratiques

TV : Télévision et tous les adjectifs dérivés

UMR : Unité Mixte de Recherche

WM (Centre) : Centre de Recherche en Sociologie et Sciences Politiques de l'Ecole Y

WOS : Web of Science qui est une base de données bibliographiques couvrant tous les domaines scientifiques

Annexe : Grilles d'entretien

Grille d'entretien avec Mr Pierre Jordan (Directeur IDC)

NB : L'ensemble des réponses sont anonymes. Si certaines questions vous dérangent et/ou ne vous paraissent pas pertinentes, il n'y a aucune obligation de réponse. Avec tous mes remerciements pour votre aide.

1. Votre parcours :

- Pouvez-vous, s'il vous plaît, vous présenter à moi ? (fonction, âge, laboratoire d'appartenance, sujet de recherche et activités de recherche et/ou d'enseignement)
- Depuis quand êtes-vous engagé dans des actions sciences et société ?
- Qu'est-ce qui vous a amené à vous préoccuper de vulgarisation ? Est-ce par goût personnel (cf. le slogan sur la « Page de Pierre Jordan ») ?
- Pourquoi ce choix d'orientation de carrière ?
- Quelles étaient vos motivations à titre professionnel / à titre personnel ?
- Comment vos choix sont-ils perçus par vos collègues physiciens (ou autres), par la direction de l'Ecole Y ?
- Est-ce un choix qui vous entrave dans votre progression de carrière ou est-ce au contraire un choix motivant ?
- Combien de temps par semaine vous prend cette activité interdisciplinaire ?
- Passez-vous beaucoup de temps en réunion, au téléphone, par internet en relation avec vos collègues ? Si oui, avec quel ratio ?
- J'ai lu votre étude sur les chercheurs vulgarisateurs publiants : Vous considérez-vous comme un militant en faveur des actions sciences et société ?
- Avez-vous une action au niveau des politiques de recherche (au niveau institutionnel, CNU, ANR, européen, ministériel) ? Vous tenez-vous au courant de ces mutations du métier de chercheur (réformes, etc.) ?
- Pouvez-vous me donner votre avis sur ces mutations ?
- Quelle description me feriez-vous de votre métier de chercheur et quelle place y donnez-vous à cette facette vulgarisatrice (dans le bon sens du terme) ?

- Pensez-vous que celui-ci ait beaucoup changé au cours du temps ? Si oui, à quel niveau ? Dans le bon ou le mauvais sens selon vous ?

2. l'IDC ou Institut sur la Complexité :

- Pourquoi ce nom de l'IDC ?

- Qu'est-ce que l'IDC ?

- Quand a-t-il été créé ? Etait-ce vous le porteur de projet ?

- Dans quel but a-t-il été créé ?

- Combien y a-t-il de personnes membres permanentes à l'IDC, de chercheurs invités ? Pouvez-vous me raconter sa fondation ?

- J'ai vu que l'IDC comportait au moins 2 équipes :

- DaI (13 membres) sur la dynamique des réseaux complexes

- CIX (2membres)

Pourquoi sont-elles si inégales en terme de nombre de membres ? Est-ce à cause de la thématique ?

- Comment s'effectue le recrutement de ces personnes ?

- Etait-ce une volonté politique de l'Ecole Y de s'engager dans ce projet interdisciplinaire ? Vous a-t-on démarché pour cela ou vous êtes vous proposé pour diriger ce projet ?

- Pouvez-vous m'expliquer le principe de fonctionnement d'un hôtel à projet ?

Sur le site, on trouve à la rubrique « qui est l'IDC ? » 4 thématiques. Je vais reprendre les 4 thématiques pour avoir plus de détails :

* **L'interdisciplinarité** est au cœur de votre projet : pourriez-vous m'en donner votre définition soit théorique soit pratique (telle que vous la vivez au quotidien à l'IDC) soit un peu des deux ?

* **A propos de la rubrique « animation de la communauté »**, j'ai pu assister à quelques-unes de vos journées d'études internationales (sur la complexité, sur les lois de puissances, etc.) et j'aimerais avoir quelques détails :

- A quelle fréquence organisez-vous les journées de l'IDC et comment se passe cette organisation ? Est-ce toujours vous qui vous en occupez ou avez vous une équipe pour ça, ou est-ce que les charges « tournent » selon les compétences de chacun ?

- J'ai pu remarquer que lorsque les SHS étaient associées aux journées celles-ci étaient plutôt faites en français alors que celles entre sciences dures (exemple sur les lois de puissance) étaient plutôt en anglais, est-ce que cette observation est juste ? Si oui, pourquoi cette répartition linguistique ?

- Est-ce que dans le fonctionnement interdisciplinaire des équipes (puisque j'ai constaté au niveau des membres que ceux-ci venaient de disciplines (mathématiques, physique, économie, etc.), de laboratoires (biologie, physique, etc.) et d'institutions différentes (Ecole Y, université Y2, CNRS, etc.) cette diversité d'origines disciplinaires, de genres, d'âges pose des problèmes et si oui de quelles sortes ?

- Qu'est-ce que cette richesse apporte aussi au niveau scientifique ? Au niveau humain ? (importance d'un réseau de partenaires scientifiques/amicaux ?)

*** A propos des projets émergents :**

- Pouvez-vous m'en dire un peu plus (2 projets/an) ? Qu'est-ce qu'un projet émergent (thématiques fléchées, si oui lesquelles ?) et en quoi l'IDC est-il un « support » de ces projets ?

- Comment sont-ils financés et quels en sont les critères ? (appels à projets sur quels réseaux interne/externe) ?

- Lorsqu'on voit « petits financements », c'est de l'ordre de combien ?

***A propos des « projets de recherche financés » :**

- Est-ce qu'il y a un nombre limité ?

- Un axe est-il défini chaque année ?

- Pouvez-vous m'en apprendre plus sur la nature de ces projets, me faire partager votre expérience en la matière (en me donnant vos impressions, vos joies, vos regrets aussi peut-être) ?

*** Accueil de chercheurs en résidence :**

- Qu'est-ce qu'un chercheur en résidence ?

- Est-ce la même chose qu'un chercheur invité ou non ?

- Pouvez-vous me décrire les activités de ces chercheurs particuliers (notamment pour l'équipe DaI)

- Je vois que l'IDC devient l'interface des disciplines mais aussi de l'internationalisation (avec la dimension européenne), pouvez-vous me décrire ce type de partenariat avec l'étranger (organisation, financement, sociabilité : accueil chercheurs étrangers, partenariats au long courts, modalités de rendus des résultats) ?

- Quels sont les liens (de quelle nature ? sur quelle période ? à long/court terme ?) avec les entreprises et le monde socio-économique ?

- Est-ce que ces projets ont pour vocation de répondre à une demande sociale ? Si oui, laquelle ?

- Y a-t-il des « obligations de résultats » ?

- Quel est le type de résultats que l'IDC a obtenu depuis sa création ? A-t-elle une grande visibilité (dans l'institution, à l'échelle de la ville, du pays, de l'international) ?

- A qui l'IDC rend-t-il des comptes s'il doit en rendre ?

*** A propos de la fonction transmissive de l'enseignement :**

- Pourquoi avoir mis en place des enseignements ? Est-ce pour assurer une relève à la transdisciplinarité ? Lui donner une réalité institutionnalisée dans et par la formation ?

- Pourquoi un M2 et pas un cursus complet depuis la licence ? (assurer la formation de la recherche interdisciplinaire par la recherche, cf. Processus de Bologne).

- Quelle reconnaissance, selon vous, ce cursus de master (avec une ouverture disciplinaire et une base forte dans leur discipline d'origine) offre t'il aux étudiants, notamment par rapport à un cursus plus classique, plus cloisonné en discipline ?

- Ce cursus de M2 offre-t-il un accès au Doctorat ? Si oui, la formation pluridisciplinaire n'est-elle pas un frein à la mise en place du doctorat qui reste un diplôme fortement « circonscrit » disciplinairement parlant (exemple : pour l'obtention des qualifications aux postes de Maître de conférence). Si non, quels sont les débouchés professionnels de ce master ?

*** Partie complémentaire sur la communication et la visibilité, puis partie libre :**

- Quelles sont les modalités de rendus des résultats produits par l'IDC (création de réseau mobilisable, partenariat au long court, attentes sociales, économiques, etc.) ?

- Qui gère le site de l'IDC (sa mise à jour, etc.) ?

- L'IDC a-t-il une visibilité sur les réseaux sociaux (facebook, twitter, etc.) ?

- Tous les membres peuvent-ils poster librement des données ? Ou est-ce réglementé, centralisé ?

- Quel message souhaiteriez-vous faire passer sur ce type de sociabilité particulier qu'est le pari interdisciplinaire ?

- N'hésitez pas à rajouter des choses qui vous semblent importantes et dont nous n'aurions pas parlé au cours de cet entretien.

Grille d'entretien avec un chercheur (IDC)

NB : L'ensemble des réponses sont anonymes. Si certaines questions vous dérangent et/ou ne vous paraissent pas pertinentes, il n'y a aucune obligation de réponse. Avec tous mes remerciements pour votre aide.

1. Présentation :

- Pouvez-vous tout d'abord vous présenter à moi ? C'est-à-dire me donner votre nom, prénom, âge, et fonction actuelle au sein des diverses institutions qui sont les vôtres ?
- Pouvez-vous me résumer en quelques mots vos thématiques de recherche au sein de ces mêmes institutions ?
- Pouvez-vous m'expliquer les thématiques qui animent DaI et me préciser son mode de gouvernance (direction collégiale, fléchée par les Comité de Direction et/ou Comité Scientifique) ?
- Depuis quand connaissez-vous l'IDC ? Depuis quand êtes-vous membre du groupe de recherche « DaI » à l'IDC ?
- Qu'est-ce qui vous a fait vous rattacher à l'IDC en plus de votre laboratoire à savoir le Laboratoire d'informatique de l'Ecole Y ?
- Quel est votre rôle et/ou quelles sont vos activités à l'IDC ?
- Combien y a-t-il de personnes dans l'équipe DaI ? La parité est-elle respectée ?
- Les membres de DaI sont-ils permanents à l'IDC ?
- De quelles disciplines et/ou institutions sont issus les membres de DaI ?
- Comment se passe la vie quotidienne dans cette équipe ?

2. Interdisciplinarité et parcours de recherche :

- En quoi vos thématiques de recherche sont-elles inter-, trans- ou pluri-disciplinaires selon vous ?
- Feriez-vous, d'après votre expérience, une différence entre les termes « interdisciplinaires », « transdisciplinaire » et « pluridisciplinaires » ? Si oui laquelle et si non, pourquoi ?
- Pouvez-vous me définir, selon vous qu'est-ce que l'interdisciplinarité dans votre vécu quotidien de chercheur en informatique ?
- Est-ce que « l'ambiance de travail » dans votre vécu du partenariat interdisciplinaire est bonne/mauvaise ? Y a-t-il place pour de l'amitié par exemple ?
- J'ai lu sur la présentation de votre équipe que le travail en réseau croise plusieurs champs : comment se passe, se manifeste cette interdisciplinarité de la complexité dans le quotidien ?

En d'autres termes comment se fait l'organisation du travail et la répartition des tâches entre disciplines ? Par exemple : est-ce que les chercheurs de biologie et d'informatique travaillent chacun sur un pan du problème puis se mettent ensemble (ou non) ? Y a-t-il mélange disciplinaire ?

- Est-ce que ce type de partenariat est facile et/ou difficile à mettre en place ? Si oui, pourquoi ?

- Est-ce source de tensions entre les chercheurs de mêmes disciplines et/ou de disciplines différentes ? Si oui, de quel(s) type(s) ? Si non, pourquoi ?

- En cas de tension et ou de désaccord, comment se passe les négociations ? Comment instaurer un dialogue si dialogue possible il y a ?

- Que vous apporte l'interdisciplinarité à titre scientifique et collectif (dans le cadre du projet de recherche) et, en regard, à titre personnel ?

- Est-ce que le fait de travailler au contact de biologistes pour vous qui êtes plutôt informaticien de formation, influe sur votre manière de penser, de pratiquer vos recherches voire sur la façon dont vous concevez votre métier ?

3. Rôles et actions au sein de l'IDC :

- Avez-vous participé à des journées d'études, colloques interdisciplinaires ? Comment ceux-ci se déroulent-ils ? Y a-t-il des controverses, des débats ?

- Quel intérêt scientifique et/ou personnel retirez-vous (en termes de carrière par exemple) de votre passage par l'interdisciplinarité et plus largement de votre affiliation à l'IDC ?

- L'IDC constitue-t-il un bon tremplin professionnel et scientifique (voire amical) en termes de réseau ?

- D'autres membres de votre équipe, sont-ils présents à l'IDC et si oui dans quel but ?

- Quels types de liens entretenez-vous avec les membres de votre équipe d'une part, et avec les collègues de l'autre équipe DIX ? Est-ce que les deux équipes de l'IDC travaillent en collaboration ?

4. Activité d'enseignement :

- Avez-vous des activités d'enseignement dans le cadre du master 2 de l'IDC ? Si oui, en charge de quels cours êtes-vous ?

- Quels cours enseignez-vous à l'Université ? Depuis quand y êtes-vous enseignant ?

- Est-ce que l'interdisciplinarité dont vous faite usage dans vos recherches en informatique apparaît dans vos cours ? Si oui, lesquels et sous quelles formes ? Si non, pour quelles raisons ne pas enseigner l'interdisciplinarité aux jeunes générations ?

5. Activité de publication :

- Est-ce l'interdisciplinarité apparaît (explicitement et/ou implicitement) dans vos

publications ? Est-ce une thématique porteuse au niveau de la littérature scientifique selon vous ? Si oui, comment le voyez ou le mesurez vous ? Si non, le regrettez vous ?

- Militez-vous pour que l'interdisciplinarité soit plus reconnue dans et par le monde académique ? Si oui, par quels moyens ? Si non, pourquoi ? Est-ce vain ?

- Avez-vous l'impression que le métier de chercheur évolue au cours du temps ? Si oui, pensez-vous que l'interdisciplinarité y soit pour quelque chose ?

- L'interdisciplinarité est-elle bénéfique dans une carrière de recherche et/ou d'ingénieur selon vous ?

6. Ouverture :

- Pour vous, l'interdisciplinarité entre toutes les sciences (c'est-à-dire entre sciences dites dures, entre SHS et entre sciences dures et SHS) est-elle possible ? Est-elle envisageable scientifiquement parlant ? Si oui / si non pourquoi ?

- Pour vous l'interdisciplinarité est une expérience plutôt positive ? Comment qualifieriez-vous cette expérience ? Quels échos vos collègues vous donnent-ils éventuellement de ce type d'expérience ?

7. Partie Libre

Si vous souhaitez me raconter une anecdote marquante ou toute autre chose qui serait pertinente à vos yeux pour m'aider à mieux comprendre « les relations sociales, amicales, professionnelles... » au sein de l'IDC et/ou au sein de DaI (laboratoire d'informatique) cette partie est prévue à cet effet.

Grille d'entretien pour les doctorant(e)s SL4

NB : L'ensemble des réponses sont anonymes. Si certaines questions vous dérangent et/ou ne vous paraissent pas pertinentes, il n'y a aucune obligation de réponse. Avec tous mes remerciements pour votre aide.

1. Récit de vie : contextualisation

- Quel âge as-tu¹ ?
- Peux-tu me décrire dans les grandes lignes ton parcours scolaire s'il-te-plaît ?
- Pourquoi faire de la recherche ? Quel est ton projet professionnel ? Que fais-tu pour arriver à tes fins ?
- Quel est ton sujet de thèse ? Depuis quand es-tu inscrite en thèse ? Quel est ton financement, si tu en as un (lauréate du concours de l'Ecole Y...) ?
- Pourquoi as-tu choisi de t'engager dans une thèse, dans cette discipline ? Quelles étaient tes motivations ?
- Est-ce que la recherche est une affaire de culture familiale ? exemple : parents ou membres de la famille ou proches chercheurs
- Est-ce que tu parles de tes recherches avec des amis ta famille ou uniquement avec des membres du laboratoire ?

2. Conditions de travail et activités annexes à la thèse (organisation de colloque, charge d'enseignement, publications, participation à la vie et à la valorisation du laboratoire)

- Comment décrirais-tu tes conditions de travail ?
- As-tu un bureau ou un espace pour travailler au labo ?
- Travailles-tu plutôt au laboratoire, plutôt chez toi, les deux ?
- Peux-tu me décrire ton emploi du temps sur une journée ou une semaine type ?
- As-tu une charge d'enseignement ? Si oui, combien d'heures de cours ? Combien de temps y consacres-tu par semaine (pour la préparation des cours, correction de copies, etc.). Aimes-tu ou aimerais-tu enseigner ?
- Ta directrice est-elle au courant de ton activité d'enseignement ?

¹ A propos du tutoiement ou du vouvoiement employé dans le fil des entretiens (et donc au niveau des grilles), ce choix s'explique par l'ancienneté du contact qui sépare la première rencontre avec l'interviewé(e) et le moment de réalisation de l'entretien (ou le cas échéant questionnaire qui dérive de l'entretien dans sa construction). Si une relation plus cordiale s'est installée (notamment chez les SHS qui ne tutoient pas forcément spontanément) alors le tutoiement est privilégié.

- Te tient-elle au courant des diverses manifestations scientifiques qui pourraient t'être utile ?
- Si oui, te demande t-elle, t'incite t-elle à participer voire à organiser ce genre de manifestations ?
- Peux-tu me décrire ta participation à la vie du laboratoire/ de ton équipe ?
- As-tu déjà publié ? Seule et/ou avec des collègues, avec d'autres chercheurs, avec ta directrice ?
- As-tu déjà eu l'occasion de collaborer avec des membres de ton laboratoire / équipe ? Avec des membres d'autres laboratoires ou d'autres équipes ? Si oui, peux-tu m'en parler et me dire si ta directrice apprécie ou non ce genre d'initiatives ?
- Es-tu membre d'un laboratoire junior ? as-tu déjà envisagé cette activité ? Si oui, peux-tu m'en parler ?

3. Relations avec collègues et suivi de la Directrice de thèse :

- Comment qualifierais-tu l'ambiance générale du laboratoire et plus spécifiquement de ton équipe ?
- Comment as-tu vécu et vis-tu maintenant ton intégration dans le laboratoire / l'équipe ?
- As-tu le sentiment d'appartenir à un groupe, à une communauté ? Si oui, pourquoi et à une communauté de quelle nature ?
- As-tu déjà remarqué des différences ou des animosités parmi les membres de l'équipe ?
- Y a-t-il des relations de type « hiérarchique » entre les individus selon qu'ils sont doctorants, chercheurs, ITA ? Selon la génération, jeunes ou statutaires ?
- Est-ce que tu t'entends bien avec tes collègues et notamment avec ceux qui si-ont doctorants ? Est-ce que tu connais tous les autres doctorants et tous les membres de l'équipe de SEQ-2 voire à plus grande échelle (au niveau des axes, du laboratoire SL4, etc.)?
- De quoi parlez-vous entre jeune ?
- Travaillez-vous ensemble ?
- Y a-t-il de l'entraide, de l'amitié, de la compétition entre vous ?
- Est-ce toi qui a choisi ta directrice, ton sujet ?
- Si oui, pourquoi ce(s) choix ?
- Avec ta directrice, comment qualifierais-tu vos relations ? Est-ce que vous vous vouvoyez ou vous vous tutoyez ?
- Combien de doctorants encadre-t-elle ?

- Comment se passe ton suivi ? (fréquence des rendez-vous, disponibilité, présence, écoute, etc.)
- En cas de difficultés peux-tu lui en parler ? Au niveau des études ? Au niveau plus personnel ?
- Est-ce que vos relations sont amicales ou professionnelles ?
- Mangez-vous parfois ensemble ou fumez-vous une cigarette ou allez-vous boire un café ? Sortez-vous du cadre du laboratoire stricto sensu ?

4. Séminaire d'équipe et organisation collective au sein de SL4/SEQ-2 : vie du laboratoire, description :

- Au niveau du séminaire d'équipe : quelle est la fréquence des séances ?
- Qui l'organise et qui définit les intervenants ?
- Est-ce que vous vous proposez ?
- Est-ce que votre temps de parole est limité ?
- Est-ce que vous avez des thèmes imposés, ou est-ce libre ?
- Est-ce que vous revenez dessus pour faire un bilan individuellement et/ou en groupe (avec les directeurs de thèse, l'équipe) ?
- Est-ce que pour toi ce type de rencontres est quelque chose d'utile et si oui pourquoi ? Si non, pourquoi ? En quoi ?
- La séance à laquelle j'ai assisté était un séminaire d'équipe : y a t'il d'autres types de séminaires que ce genre de séminaires de laboratoire ?
- Ta directrice m'a dit que vous étiez une sous-équipe parmi l'équipe de l'axe 2 de SL4, est-ce que ce statut de « sous-équipe » n'est pas trop difficile à gérer, à vivre ? Est-ce que vous avez le sentiment d'avoir du poids dans le laboratoire ?

5. Partie libre :

Pourquoi avoir accepté cet entretien ?

Si tu souhaites me raconter une anecdote marquante ou toute autre chose qui serait pertinente à tes yeux pour m'aider à mieux comprendre « les relations sociales, amicales, professionnelles, etc. » au sein de SL4 / SEQ-2, cette partie est prévue à cet effet.

Grille d'entretien avec un administratif (Assistante de l'IDC)

NB : L'ensemble des réponses sont anonymes. Si certaines questions vous dérangent et/ou ne vous paraissent pas pertinentes, il n'y a aucune obligation de réponse. Avec tous mes remerciements pour votre aide.

1. Informations sur le parcours professionnel :

- Pouvez-vous vous présenter à moi, c'est-à-dire me donner votre nom, prénom, âge (si vous le souhaitez) ?
- Quel est votre parcours professionnel ? Comment en êtes-vous venue à travailler à ce poste d'assistante à l'IDC ?
- Depuis quand travaillez-vous à l'IDC ?
- En quoi consiste exactement votre travail d'assistante ?
- Pouvez-vous me décrire une de vos journées types ?

2. Au sein de l'IDC : histoire des relations interpersonnelles

- Comment qualifieriez-vous vos relations avec les membres et personnels de l'IDC ?
- A quel type de public avez-vous affaire (chercheurs, enseignants, administratifs, étudiants, doctorants) ?
- Y a-t-il des différences relationnelles en fonction du type de public ? Si oui, pourquoi ?
- Est-ce la nature des demandes ou besoins qui modifient les relations (nature/qualité) selon vous ou est-ce autre chose qui rentre en ligne de compte ?
- Comment qualifieriez-vous la sociabilité, c'est-à-dire les relations de travail (amicales ou professionnelles, voire les deux) entre les membres de l'IDC ?
- Pouvez-vous me raconter quelques anecdotes en matière de sociabilité à l'IDC ?
- Y a-t-il des différences relationnelles entre les jeunes et les moins jeunes, entre les personnes de statuts différents ? Si oui, de quels types ?
- Avez-vous déjà constaté des problèmes, des conflits ou au contraire que des amitiés se nouaient entre les membres de l'IDC ? Si oui pouvez-vous me dire dans quel contexte et me raconter ce qu'il s'est alors passé et comment cela s'est terminé, notamment en cas de litiges ?

3. Sociabilité en recherche et interdisciplinarité :

- Est-ce que selon vous, le côté interdisciplinaire (entre différents domaines des sciences dures par exemple l'informatique et la physique ou les mathématiques ; entre sciences dures et SHS

lors des Journées d'études) de l'IDC au niveau structurel d'abord, a un impact sur la recherche ou les relations interpersonnelles ?

- Et humain ensuite, est-ce que cette interdisciplinarité modifie la nature des relations entre les gens, modifie la façon de faire ou de penser la recherche ? Si oui, pouvez-vous me dire en quoi, pourquoi, me donner des exemples ? Si non, pourquoi selon vous ?

- Est-ce qu'à titre personnel vous ressentez les bénéfices et/ou inconvénients de l'interdisciplinarité ?

- Quels sont les signes visibles, autrement dit observés au quotidien grâce à votre poste d'assistante, de cette interdisciplinarité ?

4. L'IDC en comparaison avec les autres établissements de l'Ecole Y ou autre :

- Avez-vous déjà travaillé dans d'autres laboratoires de l'Ecole voire dans d'autres établissements que l'Ecole Y ? Si oui, pouvez-vous essayer de comparer vos expériences de travail si vous étiez, alors, à des postes similaires ?

- Est-ce que l'IDC fonctionne comme n'importe quel établissement de recherche selon vous ? Si oui, en quoi est-il standard ? et si non, pourquoi ? En quoi est-il différent ?

5. Sur la vidéo des manifestations et autres :

- Pouvez-vous m'en dire plus concernant les enregistrements vidéo des manifestations à l'IDC s'il vous plaît ?

- Comment ce dispositif se prépare t-il au niveau logistique, communicationnel ?

- Qui s'occupe de préparer les manifestations de l'IDC ?

- Quel est votre rôle dans l'organisation de ces manifestations ?

- Est-ce systématique ou cela dépend t-il des participants et de leur bon vouloir, ou du type de manifestations, de leur taille, de leur sujet, de leur caractère international, interdisciplinaire, etc. ?

- Certaines personnes interviewées ont mentionné un ou plusieurs partenariats avec des établissements publics ou privés extérieurs à l'IDC et donc à l'Ecole comme l'Icult ou des hôpitaux, êtes-vous au courant de ces partenariats (recherche et manifestations scientifiques) ? Si oui, pouvez-vous m'en dire plus sur leur mise en place, leur déroulement, leur périodicité, etc. ?

6. Partie Libre :

- N'hésitez pas à me raconter des anecdotes, des expériences vécues par vous-même et / ou vos collègues en lien avec l'IDC ou sur tout autre sujet en lien avec ma thématique de recherche à savoir la sociabilité en recherche, et qu'il vous paraîtrait important de me signaler.

Questionnaire à destination des stagiaires (IRBP)

NB : L'ensemble de vos réponses sera rendu anonyme. Si certaines questions vous posent problème et/ou vous dérangent, il n'y a aucune obligation de réponse. Merci de me signaler ces soucis éventuels, sachant que je reste à votre disposition à tout moment. De plus, j'attends plutôt des réponses rédigées de manière à bien saisir le vécu des participants à l'enquête. En vous souhaitant, un agréable remplissage et en vous en remerciant de tout cœur.

1. Présentation de votre parcours universitaire :

Pouvez-vous, s'il vous plaît, vous présenter, c'est-à-dire me donner éventuellement votre âge (pour situer sociologiquement, mais ce n'est nullement obligatoire) et m'expliquer votre parcours universitaire et professionnel :

- Quelle est votre formation initiale ? (baccalauréat, études universitaires, etc.)
- Depuis quand travaillez et/ou étudiez vous à l'Ecole Y et/ou à l'IRBP ?
- Quel est votre statut à l'heure actuelle et quelles sont vos ambitions professionnelles pour l'avenir ?
- A quel laboratoire, équipe appartenez-vous ? Quelles sont vos thématiques de recherche dans ce laboratoire et/ou dans cette équipe ?
- Quelle est actuellement et/ou a été par le passé, la nature de votre poste, de vos activités à l'Ecole Y et plus particulièrement à IRBP ?
- Quel est votre sujet de thèse/de mémoire ?
- Etes-vous financée pour vos études ? Si oui, êtes-vous lauréate du concours d'entrée de l'Ecole Y ?
- Qu'est-ce que l'IRBP ?

2. Relations interhumaines au sein de votre équipe, laboratoire ou tout autre structure de recherche à laquelle vous seriez rattaché(e) :

- Comment qualifieriez-vous la nature des relations entre les membres de votre équipe, laboratoire ou structure d'encadrement actuelle, qu'il s'agisse de la formation et/ou de la recherche ? Par « nature », j'entends des relations de types professionnelles, amicales ou non, cordiales ou non.
- J'entends également par « nature », les relations intergénérationnelles (entre professeurs et étudiants ; maître de stage et stagiaire ; jeunes et moins jeunes ; etc.) ? Pouvez-vous éventuellement me décrire une situation de réunion par exemple ou autre.
- J'entends enfin par « nature », les relations inter-genre (entre homme et femme) : comment qualifieriez-vous les relations humaines dans un cadre de recherche ?

- Dans votre vécu personnel de femme/d'homme, avez-vous rencontré des difficultés liées à votre sexe, à votre âge ou autre ? Si oui, dans quel contexte et pourquoi ? Si non, quelle analyse en tirez-vous ?

3. Relations à votre directeur de thèse/de mémoire de stage :

- Comment qualifieriez-vous votre rapport à votre directeur de thèse / de stage ?

- Comment se passe votre encadrement ?

- Vous met-il en relation avec son réseau professionnel de recherche ? Si oui, depuis quand ?

Si non, parvenez-vous à vous créer (avec ou sans votre directeur d'ailleurs) votre réseau personnel (amical et/ou professionnel) de recherche ?

4. Partie libre :

- Si vous souhaitez ajouter des choses qui vous paraissent importantes sur la sociabilité ou autre et qui n'apparaîtraient pas dans le questionnaire, ou me relater un événement, un souvenir marquant pour vous à propos de votre expérience, vous êtes cordialement invité ! à le faire dans la partie ci-dessous, avec tous mes remerciements.

Grille d'entretien d'un membre académique (LJHL)

NB : L'ensemble des réponses sont anonymes. Si certaines questions vous dérangent et/ou ne vous paraissent pas pertinentes, il n'y a aucune obligation de réponse. Avec tous mes remerciements pour votre aide.

1. Votre parcours général :

- Pouvez-vous s'il vous plait vous présenter (nom, prénom, âge, statut professionnel, votre sujet de recherche actuel) ?
- Pouvez-vous me raconter votre parcours universitaire depuis le baccalauréat, dans le sens, pourquoi ce choix de discipline ? Pourquoi se diriger ou non vers une carrière de recherche ?

2. Votre expérience au sein de LJHL : votre activité au sein du groupe :

- Comment avez-vous eu connaissance de ce laboratoire junior ?
- Depuis quand y participez-vous ? Étiez-vous présent(e) dès le début de l'aventure ou vous êtes vous rattaché(e) au projet en cours de route ?
- Pourquoi avoir choisi ce laboratoire junior plutôt qu'un autre et pourquoi en avoir pris la tête ? Quelles étaient vos motivations en participant à ce projet ?
- Quel est votre degré d'implication dans ce laboratoire junior LJHL ? Quels est/sont votre/vos rôles, votre/vos tâches au sein de LJHL ?
- Combien de temps consacrez/consacriez-vous au laboratoire junior LJHL sur une semaine par exemple ?
- Par rapport à votre charge de travail, quelle est, selon vous, la proportion de temps engagée, d'énergie dépensée pour participer à LJHL ? (C'est-à-dire est-ce ou non coûteux en temps, énergie ?)
- Passez/passiez-vous beaucoup de temps sur Internet pour contacter vos collègues membres du laboratoire ?
- Diriez-vous que les membres de LJHL sont « unis » et constitue un groupe véritable de travail et d'amitié ? Si oui, pouvez-vous essayer de développer cet avis ? Si non, pourquoi ?

3. Sociabilité et organisation du laboratoire junior LJHL :

a) Organisation formelle et administrative

- Vous a-t-on expliqué les modalités de fonctionnements « administratifs » du laboratoire junior ? Si oui, quelles étaient-elles ?

- Le fonctionnement « réel » était-il conforme aux attentes administratives ? En d'autres termes, a-t-il fallu adapter les modalités de fonctionnement, les formats des séances (exposés magistraux et/ou ateliers de discussion, de lecture, etc.) ?
- Quelle était la fréquence des séances « publiques » (Journées d'études, etc.) et celle des réunions d'équipe pour préparer les séances (s'il y en avait) ?
- Où avaient lieu et à quel moment (le soir, en journée) ces séances et réunions de préparation ?
- Y avait-il des séances publiques « hors les murs » (dans des institutions publiques par exemple) ? Si oui, dans quels types d'institutions ?
- Qui s'occupe de la gestion financière ?
- Comment se déroule cette gestion « logistique » des journées d'études (fonds, buffets, etc.) et quels organismes (privés/publiques) étaient sollicités à cet effet ?
- Par comparaison avec des journées d'études organisées par des « chercheurs » statutaires quelles différences/similarités identifieriez-vous quant à « la formule » proposée par LJHL ?

b) sociabilité au cours des séances :

- Pouvez-vous me décrire une ou plusieurs séances publiques et/ou réunions d'équipe auxquelles vous auriez assisté et/ou communiqué ?
- Quelles disciplines étaient représentées dans l'équipe ?
- Quels ont été, selon vous les apports et/ou peut-être les entraves apportés par l'interdisciplinarité de l'équipe ?
- Comment qualifieriez-vous l'ambiance générale des séances publiques (relation avec le public vivante, etc.) ?
- Qu'en était-il des séances de travail, l'ambiance y était-elle bonne ou pouvait-il y avoir aussi des frictions ? Pouvez-vous donner un/des exemples de déroulement de séance selon votre vécu ?
- Comment se déroule une séance de travail « type » en vue d'une journée d'étude ? Comment se fait la répartition du travail et des tâches ?
- Diriez-vous que LJHL a un fonctionnement collégial ? Si oui ou si non, pourquoi ?
- Comment ont été définis les 4 axes principaux du laboratoire ? Est-ce en fonction des goûts de chacun ? Est-ce un cadrage défini a priori pour la présentation du projet ou est-ce réellement des axes qui déterminent le contenu des séances ?
- Les 4 axes ou sont-ils indépendants les uns des autres ?
- Comment qualifieriez-vous les relations entre les membres sur différents plans ? (amicales/professionnelles ; de genre : relation homme/femme, etc.)

- Comment qualifieriez-vous les relations intergénérationnelles (entre chercheurs invités peut-être statutaires, les administratifs et les jeunes chercheurs) ? Y a-t-il partage de connaissances (niveau scientifique), d'expérience (conseils de gestion des équipes, de gestion de projet, etc.) ? Si oui, comment s'opère cette transmission ?

- Au niveau du groupe, avez-vous vu au cours du temps d'éventuel(le)s conflits/amitiés se former ? Si oui comment se résolvaient les tensions éventuelles ?

4. À propos des moyens de communication, de diffusion et du carnet hypothèse :

- A quel moment a-t-il été créé ?

- À l'initiative de qui ?

- Dans quel(s) but(s) et à destination de qui ?

- Comment « fonctionne » cette plateforme de « *work in progress* » ? Est-ce que ce carnet est ouvert à tous (y compris aux non-membres, ou seuls les membres peuvent y publier) ? Qui possède les licences nécessaires ? Qui en est le ou les webmaster(s) ?

- Quels types de publications y trouve t-on ?

- Pour le site, pouvez-vous me décrire son fonctionnement, sa gestion, son contenu ?

- La publication sur le carnet hypothèse et/ou sur le site est-elle libre ou plutôt réglementée ? Si, réglementée sur quelles bases et par qui (webmaster, normes bibliographiques, de rédaction, etc.) ?

- Combien de temps passez/passiez-vous par semaine sur cette plateforme collaborative ? - Quelles y sont vos activités les plus fréquentes (par exemple publication de billet, mise à jour du site, des événements à venir, de la bibliographie, etc.) ?

- Aviez-vous des contacts réguliers et/ou plutôt irréguliers avec les membres ? Si oui, par quels biais ? Téléphone, mails, face à face ?

- Au niveau de la diffusion des informations, en interne comment cela se passe-t-il (par quels biais ? Par exemple discussions en séance, discussions informelles, mails, etc.) ? En externe, qui s'occupait de faire passer les annonces et par quels canaux ? Par exemple, sur des listes de diffusion plus large (type « tous Ecole »), voire par prospection (tracts, émission de radio, etc.) ?

5. Utilité et attentes vis-à-vis de ces activités péri-recherches :

- Cette participation à LJHL a-t-elle comblée vos attentes ? Si oui, lesquelles ? Si non pourquoi ?

- Cette expérience d'une « sociabilité jeune » (si l'expression vous paraît justifiée ?) vous a-t-elle été, ou vous est-elle utile, bénéfique à titre professionnel (acquisition de connaissances,

de compétences, d'un réseau professionnel mobilisable, etc.), À titre personnel (formation d'un réseau d'amis...) et/ou à d'autres titres? Si oui, à quel niveau? Si non, pourquoi?

- Considérez-vous cette participation à LJHL comme un moyen (bon?) de se rendre visible et de faire connaître un peu plus largement ses travaux dans sa communauté et sur le Web?

Avez-vous pris plaisir à ce travail collaboratif?

- Diriez-vous que le laboratoire junior est un véritable réseau de recherche?

6. Partie libre :

- Pourquoi avoir accepté cet entretien sur LJHL?

- Savez-vous que LJHL continuera après novembre 2013 mais sous une autre forme?

- Avez-vous l'intention de poursuivre l'aventure de LJHL même après son arrêt « administratif » fin novembre 2013?

7. Partie libre :

Si vous souhaitez me raconter une anecdote marquante ou toute autre chose qui serait pertinente à vos yeux pour m'aider à mieux comprendre « les relations sociales, amicales, professionnelles... » au sein du laboratoire junior, cette partie est prévue à cet effet.

Grille d'entretien d'un membre professionnel (artiste, LJHL)

NB : L'ensemble des réponses sont anonymes. Si certaines questions vous dérangent et/ou ne vous paraissent pas pertinentes, il n'y a aucune obligation de réponse. Avec tous mes remerciements pour votre aide.

1. Présentation :

- Pouvez-vous vous présenter à moi (nom, prénom, âge et parcours universitaire) ?
- Quel est votre parcours professionnel ?

2. Votre activité professionnelle :

- Pouvez-vous me décrire votre activité professionnelle ? En quoi consiste-t-elle exactement ?
- Vous avez mentionné durant la séance de LJHL des formations étudiantes et professionnelles que vous avez animées ? Dans quels établissements et à l'intention de quel public ?
- LJHL a-t-il participé conjointement à ce projet de formation et d'enseignement ?
- Durant la séance de LJHL, des partenariats artistiques dans des communautés particulières : par exemple LIEU et RAMDAM ont été mentionnés. Pouvez-vous m'en dire plus ?
- Avez-vous déjà organisé des séances en collaboration avec LJHL dans ces lieux ? Si oui, combien de fois et comment cela s'était-il déroulé ? Pouvez-vous m'en faire la description ? Si non, pourquoi ?

3. Votre rencontre avec Julie et les débuts de la collaboration avec LJHL :

- Depuis quand connaissez-vous l'existence de LJHL ? Participez-vous à d'autres associations et/ou laboratoires juniors de l'Ecole Y ?
- Vous avez expliqué durant la séance que c'était vous qui étiez allée à la rencontre de Justine « par les voies de la radio », comment avez-vous fait pour la retrouver ? Comment s'est passé le premier contact ? Êtes-vous rapidement devenue une habituée de LJHL ?
- A combien de séances avez-vous assisté ?
- Avez-vous organisé des séances ; autres que celle à laquelle j'ai pu assister ? Si oui, quand et sur quel sujet ?
- Comment qualifieriez-vous l'ambiance, les relations entre les gens dans ce laboratoire junior ?
- Comment s'était préparée la séance que vous avez animée ?
- Comment s'était passée la séance que vous aviez organisée et en quel lieu ? Y avait-il eu beaucoup de participants ? Quels souvenirs en gardez-vous ? Pouvez-vous me raconter ?

- Ressentez-vous le partage d'expériences entre le monde universitaire / académique et artistique comme enrichissant ? Si oui, en quoi ? Si non, pourquoi ?
- Avez-vous déjà constaté des incompréhensions ou un fossé ou au contraire un enthousiasme entre le monde des uns et le monde des autres ?
- Comment ces rapports inter-mondes plus qu'inter-disciplinaires se traduisent t-ils dans les séances ?
- Y a-t-il des manifestations concrètes de ces cultures différentes ? Si oui, lesquelles ?
- Cette sociabilité de LJHL est-elle différente ou au contraire similaire à d'autres contextes universitaires auxquels vous auriez été confrontée ?

4. Votre vécu personnel et les apports de cette collaboration :

- Votre participation vous a t-elle apporté sur un plan professionnel ?
- Est-ce que pour vous, LJHL constitue un réseau mobilisable ?
- Vous arrive-t-il de mentionner votre participation à LJHL ? Si oui à quelle(s) occasion(s) et si non, pourquoi ?
- Qu'est-ce que votre participation à LJHL vous a apporté à titre plus personnel et humain ?
- Diriez-vous que vous vous y êtes fait des connaissances ou voire plus des amitiés ?
- Quelles avaient été vos attentes en contactant Justine ?
- Si vous en aviez, ces attentes ont-elles été comblées ?

5. Partie libre :

- Pourquoi avoir accepté cette interview ?
- Comptez-vous participer aux dernières séances voire à l'« après LJHL » ?
- Pouvez-vous me raconter une anecdote qui vous aurait marqué concernant la sociabilité à l'œuvre dans ce laboratoire junior ?

Si vous souhaitez me raconter une anecdote marquante ou toute autre chose qui serait pertinente à vos yeux pour m'aider à mieux comprendre « les relations sociales, amicales, professionnelles, etc. » au sein du laboratoire junior, cette partie est prévue à cet effet.